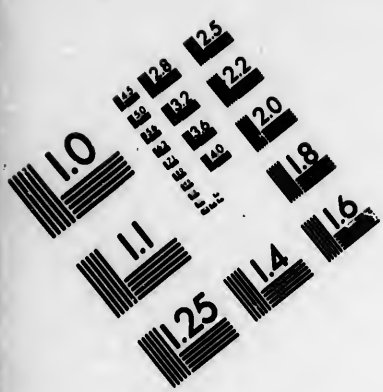


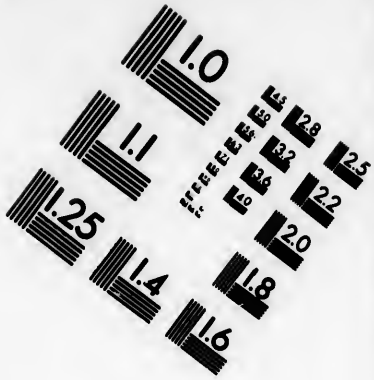
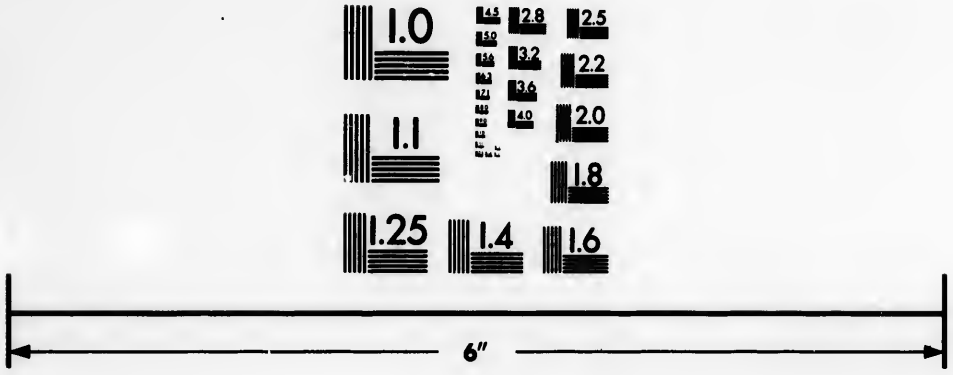


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [x] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [x] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Pagination continuée du vol. 1. Pagination irrégulière : [6], 345-488, 481-624 p. Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/ Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
								✓			

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

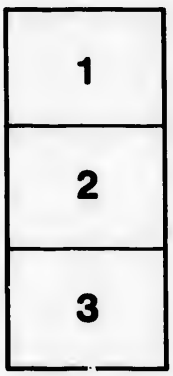
Bibliothèque nationale du Québec

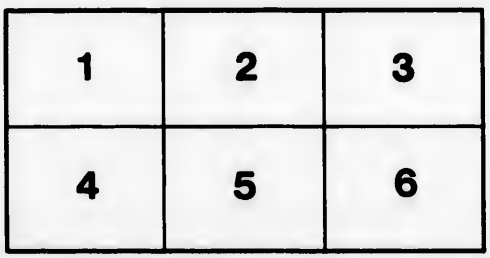
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





M

Louis Joseph Papineau
Montebello.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES.

J.B. ROLLAND & FILS
NÉGOCIANTS
MONTREAL

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits et poursuivis comme tels.

Paris. — Imprimerie et Fonderie de Rignoux, rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES

DEPUIS LE XIIIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

M. LE BARON **HENRION**,

de l'Académie de la Religion catholique,
des Académie et Société royales de Metz et de Nancy,
Chevalier de l'Ordre des Saints-Maurice-et-Lazare,
Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

TOME PREMIER.

Seconde partie.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

PARIS.

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE CASSETTE, 4.

1847

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

CHAPITRE XXXIV.

Suite des Missions des Franciscains et des Dominicains dans l'Inde, dans l'Afrique occidentale et en Amérique.

Le Samorin, que l'invasion portugaise menaçait, et les musulmans dont elle avait pour résultat de diminuer le commerce, recoururent à l'intervention du sultan d'Égypte, déjà irrité de l'expulsion des musulmans d'Espagne. Prenant en main la cause de tous les infidèles contre la chrétienté, le sultan fit répandre le bruit qu'il détruirait la basilique du Saint-Sépulcre avec le Tombeau de Jésus-Christ, le monastère des Franciscains du mont Sion, tous les sanctuaires placés dans son empire, qu'il effacerait jusqu'aux vestiges de la religion chrétienne, et qu'il contraindrait les fidèles eux-mêmes d'embrasser l'islamisme, si Ferdinand, roi d'Espagne, et Emmanuel, roi de Portugal, ne renonçaient pas, le premier à ses mesures contre les mahométans, le second à s'établir dans l'Inde (1). Il envoya ensuite frère Maur, Franciscain espagnol et gardien du mont Sion, vers le Pape, feignant que ce religieux avait sollicité la permission d'aller lui annoncer les malheurs qui ne manqueraient pas d'arriver, si Jules II, comme chef de la chrétienté, n'empêchait pas les rois d'Espagne et de Portugal de poursuivre leurs entreprises. Frère Maur, avant de quitter Jérusalem, obtint du sultan l'autorisation de visiter le saint Tombeau, et d'emporter une table de marbre qu'il y trouva. Elle avait trois pieds de longueur et un de largeur. Il la divisa en cinq parties égales, destinées à servir d'autels portatifs, et il présenta un de ces morceaux à Jules II, avec une lettre du sultan, qui s'y qualifiait pompeusement : « Le grand Roi, le Seigneur des seigneurs, noble, relevé, sage, juste, et victorieux ; le Roi des rois, la Gloire du monde, le Chef de la foi de Mahomet et de ceux qui la professent ; le Vivificateur de la justice dans tout l'univers ; l'Héritier des royaumes ; Roi de l'Arabie, de la Perse, de la Turquie ; l'Ombre de Dieu en terre ; l'Ouvrier de toutes sortes de biens, soit qu'il les commande ou non ; un autre Alexandre dans le monde, de qui plusieurs biens procèdent ; le Roi de ceux qui s'asseoient sur le trône et qui portent la couronne ; le Distributeur des provinces, des terres et des villes ; le Persécuteur des rebelles et des hérétiques infidèles ; le Conservateur des deux lieux de pèlerinage ; le Souverain Prêtre des temples sacrés qui sont sous son empire, et qui gardent la loi de Mahomet ; le Dispensateur de la justice et de la clémence ; la Splendeur de la foi ; le Père de la victoire ; sultan Gauri, de qui Dieu veuille maintenir l'empire à jamais et relever le trône au-dessus de la planète des jumeaux ! » La suscription de la lettre n'était pas moins pompeuse : « A vous, Pape romain, très-excellent et spirituel, qui craignez Dieu et qui faites le bien ; Grand dans l'ancienne foi des chrétiens, serviteurs de Jésus ; Roi des rois nazaréens ; Conservateur et Seigneur des mers et des terres maritimes ; Père des patriarches et des évêques ; Lecteur des Évangiles, sage dans la foi, qui discernez les choses licites et illicites ; Bienveillant aux rois et aux princes ; Possesseur de l'empire romain, de qui Dieu veuille augmenter la gloire, etc. » Le Pape, après avoir lu cette lettre et entendu frère Maur, dont les discours le touchèrent profondément, envoya ce religieux aux rois Ferdinand et Emmanuel pour s'entendre sur la réponse qu'il convenait de faire aux menaces du sultan. Laissant le second autel portatif au cardinal Carvajal, qui prétendit y avoir droit comme titulaire de la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem, frère Maur se rendit en Espagne, où il offrit le troisième à la reine Isabelle, et le quatrième à Ximenès. Le cinquième fut donné au roi Emmanuel. Quoique le gardien du mont Sion ait rapporté au Pape des lettres des deux rois, on ignore ce qu'écrivit Ferdinand. Emmanuel répondit qu'il regrettait de n'avoir pu causer plus de mal aux infidèles, mais qu'il espérait leur donner à l'avenir de plus grands sujets de plaintes en démolissant la ka'aba de la Mekke et le tombeau de Médine ; qu'on ne devait pas, au reste, s'effrayer du langage du sultan d'Égypte, parce que l'intérêt le faisait seul agir, et que la considération des revenus que lui procuraient les pèlerins de Terre sainte l'empêcherait de réaliser ses menaces. En terminant, Emmanuel suppliait le Pontife romain de travailler à mettre la paix entre les

(1) Wadding, an. 1504, n° 1.

91499

princes chrétiens, et de les porter à réunir leurs armes contre les ennemis de la foi. Frère Maur retourna en Égypte, protégé par cette vigoureuse réponse et chargé d'aumônes pour les saints Lieux. Il fit un rapport fidèle de son voyage au sultan, qui, n'osant exécuter ses menaces, comme Emmanuel l'avait prévu, se contenta d'envoyer par la mer Rouge une flotte aux Indes, pour s'opposer aux progrès des Portugais.

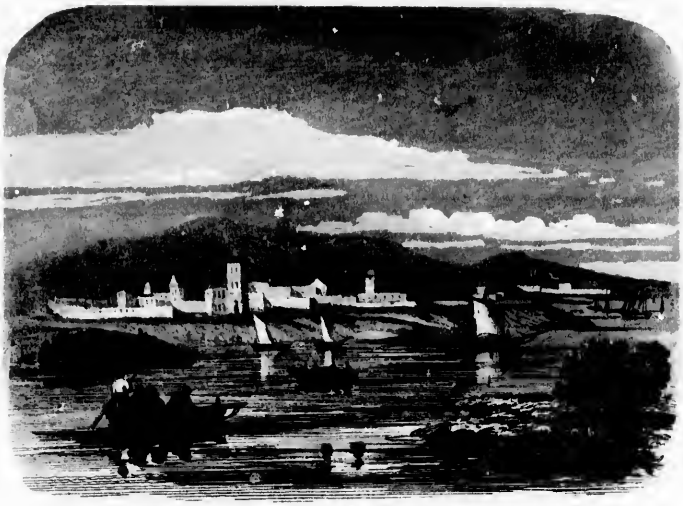
L'an 1505, le roi de Portugal fit partir deux armements : mais, si ses navires transportaient des soldats destinés à soumettre les Africains et les Indiens à son empire, ils portaient aussi des Franciscains et d'autres prêtres du clergé séculier qui devaient enfanter ces peuples en Jésus-Christ (1).

François Almeida sortit de Lisbonne le 25 avril avec vingt et un vaisseaux, dont les vaillantes troupes s'emparèrent successivement des îles et des villes de Quiloa et de Mozambique sur la côte orientale d'Afrique ; soutenues dans cette lutte par les exhortations des missionnaires, et animées par la vue de la croix. Almeida s'était arrêté à Cananor, dans l'Inde, pour procurer quelque repos à ses guerriers fatigués, lorsqu'il y reçut, par l'entremise d'un Franciscain, la proposition d'une alliance utile. Frère Louis, ainsi se nommait ce religieux, ayant eu la dévotion de visiter le tombeau de l'apôtre saint Thomas, vit à cette occasion le roi de Narsinga, auquel il parla de la puissance des Portugais et de leurs récentes expéditions. Le prince, frappé du succès de leurs armes, songea à les avoir pour alliés. En conséquence, il fit accompagner frère Louis, à son retour, d'un ambassadeur, chargé d'offrir à Almeida la liberté du commerce, la faculté de bâtir des citadelles pour protéger les comptoirs, le concours de ses troupes et de ses vaisseaux, et même la main d'une de ses sœurs, princesse jeune et belle, pour le roi de Portugal. Deux colliers de perles, des bagues garnies de pierres précieuses, des tapis tissus de fil d'or, furent les présents qu'apporta l'ambassadeur. Almeida le reçut avec honneur, conclut un traité avec lui, et lui remit pour son maître des vases d'or et d'argent ciselés avec art.

(1) Wadding, an. 1505, n° 1.

Le second armement, commandé par Tristan d'Acugna, qu'accompagnait Alfonse d'Albuquerque, s'empara de Brava sur la côte de Zanguebar. A l'entrée de la mer Rouge, les Portugais descendirent dans l'île Socotora, que ses deux rades firent servir de station aux commerçants de l'antiquité, et où l'on croit même qu'Alexandre le Grand envoya une colonie. Le meilleur aloès croît dans les vallées abritées de cette île aride, pierreuse, presque entièrement dépourvue d'eau et de végétation ; on y recueille aussi une grande quantité de dattes excellentes. Il s'y trouvait des chrétiens, depuis que l'apôtre saint Thomas avait évangélisé Socotora avant de se rendre à Cranganor ; mais les erreurs des Jacobites altéraient la pureté de leur foi. Tristan d'Acugna les arracha à la tyrannie des mahométans d'Asie, qu'il chassa de l'île ; une mosquée fut changée en église, sous le vocable de la sainte Vierge ; et le Franciscain Antoine du Laurier, chargé du soin de ce nouveau temple, s'appliqua pendant plusieurs années, avec un zèle vraiment apostolique, à purifier la foi de ce peuple, dont les mœurs s'étaient altérées aussi bien que les croyances et les rites. Antoine du Laurier, allant, en 1510, de l'île Socotora à celle de Goa, alors au pouvoir des Portugais, fit naufrage sur la côte de Cambaye, et fut conduit captif au roi, avec tous ceux qui venaient d'échapper, comme lui, aux périls de la mer. Après quelques mois de captivité, ses compagnons, voyant que personne ne songeait à les délivrer, s'accordèrent pour l'envoyer à Goa demander qu'on payât leur rançon. Bien qu'hostile aux Portugais, le roi était tellement frappé de la vertu et de la foi d'Antoine, qu'il lui permit de faire ce voyage, à condition que, si le religieux n'obtenait pas la rançon convenue du gouverneur de Goa dans un délai fixé, il reviendrait se constituer prisonnier. Antoine du Laurier laissa la corde qui lui servait de ceinture au roi idolâtre, comme gage de sa parole. Le gouverneur était absent de Goa, lorsqu'y arriva le missionnaire, qui, ne pouvant traiter de sa délivrance et de celle de ses compagnons de captivité, reprit fidèlement la route de Cambaye. Cette loyauté causa une telle admiration au roi et à ses principaux chefs, qu'ils eurent dès lors en haute estime la parole et la probité des Portugais ; confiance que partagèrent les autres

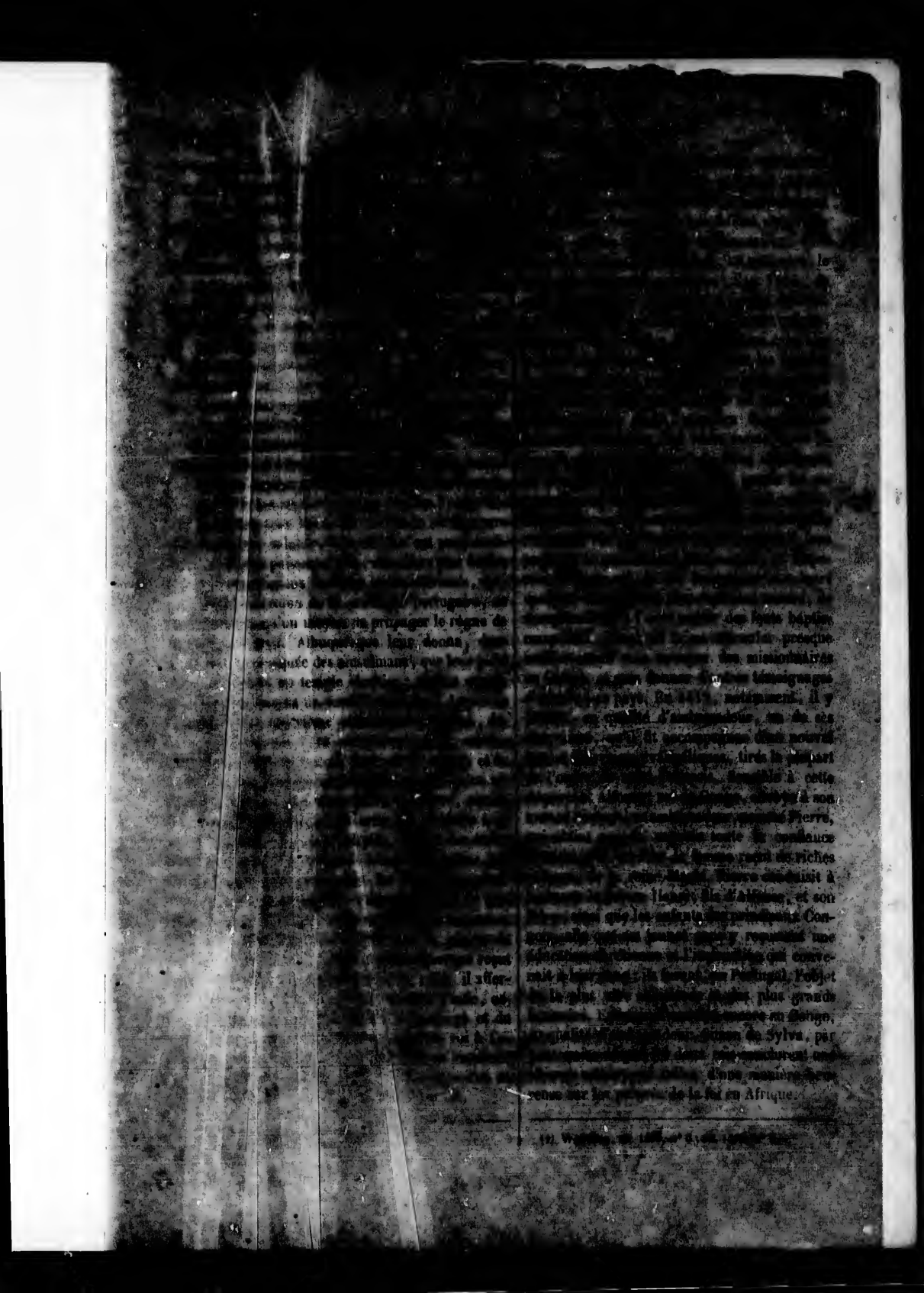
lé par Tristan
e d'Albuquer-
e de Zangue-
les Portugais
que ses deux
mmerçants de
qu'Alexandre
Le meilleur
s de cette île
ment dépour-
ecueille aussi
llentes. Il s'y
l'apôtre saint
avant de se
urs des Jaco-
foi. Tristan
des mahomé-
une mosquée
ocable de la
Antoine du
veau temple,
es, avec un
er la foi de ce
ltérées aussi
. Antoine du
Socotora à
Portugais, fit
et fut conduit
venaient d'é-
la mer. Après
compagnons,
les délivrer,
oa demander
u'hostile aux
frappé de la
lui permit de
i le religieux
e du gouver-
l reviendrait
du Laurier
inture au roi
. Le gouver-
'y arriva le
ter de sa dé-
ons de capti-
le Cambaye.
ration au roi
rent dès lors
bité des Por-
t les autres

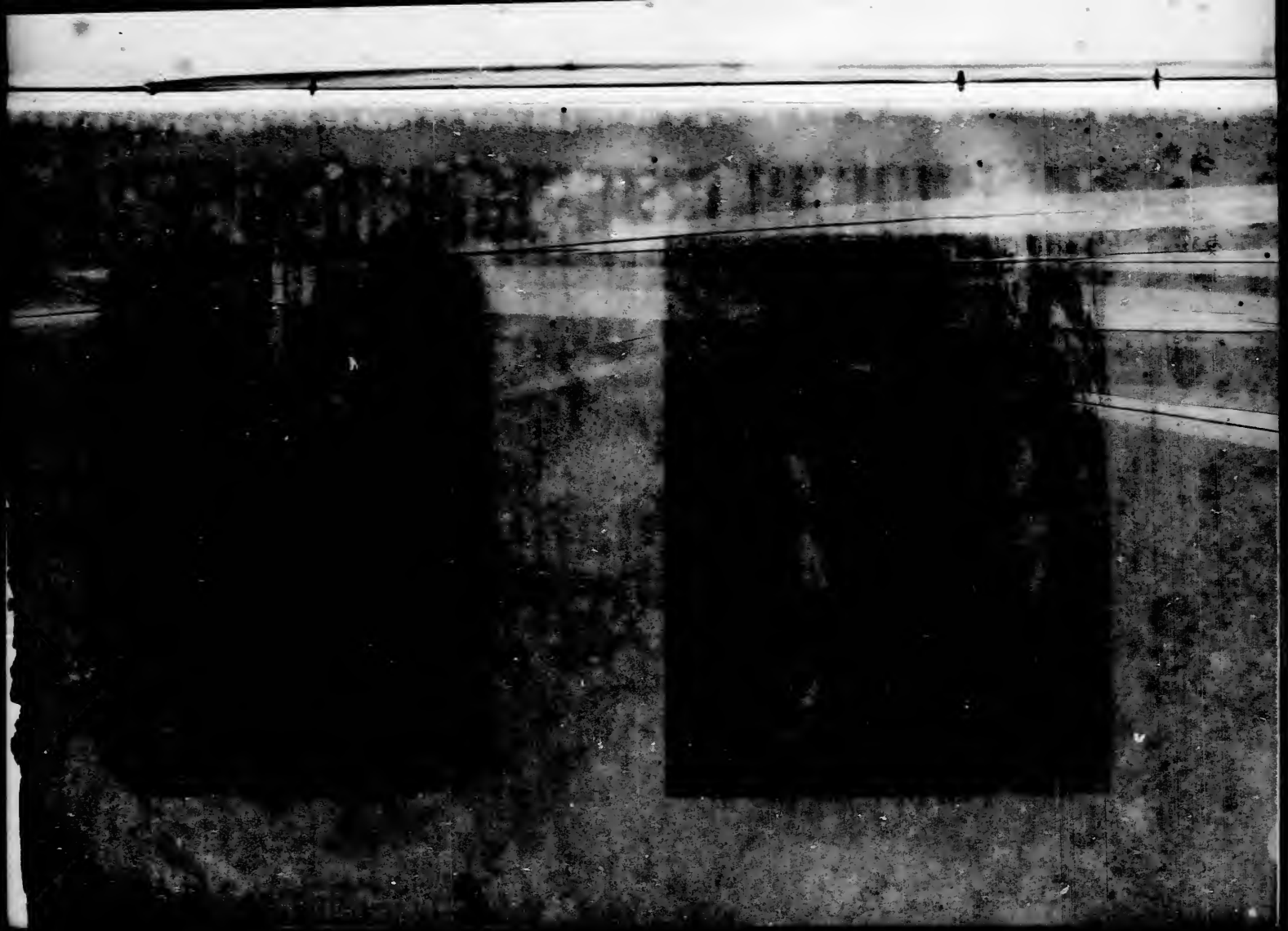


Veduta di Goa — Vista de Goa

Veduta di Orano — Vista de Oran

N. Raymond imp. PL. XLII.





nations de l'Inde auxquelles ce trait remarquable fut cité. Le roi de Cambaye ne se borna pas à une admiration stérile : il mit en liberté, sans rançon et sans condition, Antoine du Laurier et ses compagnons, les traita avec magnificence, et les renvoya chargés de présents. Le missionnaire recommença aussitôt ses travaux apostoliques, qui furent suivis, dans diverses contrées, de fruits merveilleux : ainsi Wadding parle de l'accueil qu'il fit, vers l'an 1550, au P. Gaspard Barzée, dans un port de l'Inde, dont les habitants convertis reçurent ce Jésuite au bruit des trompettes, et dont le temple, consacré naguère au démon par les aveugles idolâtres, se trouvait transformé en église.

Alfonse d'Albuquerque, que nous avons nommé et qui s'empara en 1510 de Goa (Pl. XLII, n° 1), apprécia les services rendus par les Frères-Mineurs sur tous les points de l'Inde où ils exerçaient leur salutaire activité. Il n'eut pas d'auxiliaires plus puissants ni de conseillers plus fidèles que ces religieux humbles et désintéressés, qui, dans l'extension de la puissance portugaise, ne voyaient qu'un moyen de propager le règne de Jésus-Christ. Albuquerque leur donna, dans Goa, la mosquée des musulmans, que leur piété changea en un temple chrétien; et tout auprès on leur assigna un terrain sur lequel Lopez de Siqueyra, quatrième gouverneur portugais, devait élever en 1518 un couvent, d'où, comme d'un séminaire fécond, foyer de la science et du zèle, sortirent d'excellents religieux, qu'on vit accompagner les capitaines à la guerre, encourager les soldats, convertir les idolâtres à la foi, catéchiser les néophytes, ouvrir des écoles pour l'enfance, subvenir à tous les besoins spirituels et corporels dans les hôpitaux, administrer les sacrements, s'acquitter enfin de tous les devoirs du ministère apostolique, sans souci du monde, sans autre but que la gloire de Dieu. Grâce aux secours qu'Albuquerque reçut à trois reprises d'Emmanuel, en 1511, il affermit la domination portugaise dans l'Inde, déconcerta les efforts du roi de Cambaye et du sultan d'Égypte, donna un nouveau roi à Cochin, et facilita, par l'ascendant de ses victoires, l'action des missionnaires des deux familles de saint François et de saint Dominique (1).

(1) Wadding, an. 1511, n° 2.

Le soin des nouvelles conquêtes spirituelles dont on s'occupait dans l'Inde ne faisait pas oublier celles qui avaient été si heureusement réalisées au Congo (1). Les fidèles s'y multipliant, par les efforts des missionnaires, dont l'âge et la fatigue diminuaient, au contraire, le nombre, Emmanuel y envoya, l'an 1505, de zélés Franciscains, auxquels il joignit des maîtres d'école pour instruire les plus jeunes enfants, et des ouvriers habiles dans les divers arts, afin que la civilisation matérielle suivît les progrès de la régénération morale. Les vaisseaux portugais furent, d'ailleurs, chargés de tout ce qui était nécessaire pour l'entretien des missionnaires, d'ornements, de vases sacrés, et de livres. Lorsque les hommes de Dieu abordèrent au Congo, le roi Alfonse et son peuple les reçurent avec autant d'amour que de respect, comme des anges descendus du ciel; les Congois, ravis à la vue des riches objets destinés à leur pays par la munificence d'Emmanuel, se disputèrent l'honneur de les transporter sur leurs épaules; et, spectacle plus consolant encore, ils s'empressèrent à l'envi autour des fonts baptismaux. Emmanuel ne laissa s'écouler presque aucune année sans envoyer des missionnaires au Congo, et sans donner d'autres témoignages d'intérêt à ce pays. En 1512, notamment, il y députa, en qualité d'ambassadeur, un de ses chevaliers, qu'il fit accompagner d'un nouvel essaim d'ouvriers évangéliques, tirés la plupart de l'ordre de saint François. Sensible à cette démarche, Alfonse, roi de Congo, envoya à son tour en Portugal un ambassadeur, nommé Pierre, qui obtint par sa sagesse toute la confiance d'Emmanuel, et dont la femme reçut de riches présents de la reine Marie. Pierre conduisit à Lisbonne le prince Henri, fils d'Alfonse, et son frère, ainsi que les enfants des principaux Congois, afin que ces jeunes gens y reçussent une éducation chrétienne et l'instruction qui convenait à leur rang : ils furent, en Portugal, l'objet de la plus vive sollicitude et des plus grands honneurs. Emmanuel envoya encore au Congo, en qualité d'ambassadeur, Simon de Sylva, par l'entremise duquel les deux rois conclurent une alliance solide, qui influa d'une manière heureuse sur les progrès de la foi en Afrique.

(1) Wadding, an. 1505, n° 6; an. 1512, n° 4.

Parallèlement à l'action des Portugais, nous devons constater celle des Espagnols, auxquels Christophe Colomb venait de donner l'Amérique.

Ce grand homme fut renvoyé en Espagne, les fers aux pieds, par Bovadilla, qui ne traita pas les missionnaires et les indigènes mieux qu'il n'avait traité Colomb : aussi, par le conseil du cardinal Ximenès, Ferdinand et Isabelle lui substituèrent-ils Nicolas Ovando, avec lequel on embarqua plusieurs religieux, entre autres dix Observantins, sous la conduite de frère Alfonse d'Espinar (1). En outre, Ximenès, qui préférait l'intérêt de Jésus-Christ à sa propre satisfaction, voulut employer à la conversion des idolâtres François Ruiz, son fidèle compagnon, Jean de Trassierra, et Jean Robles, de la province de Castille, auxquels il vouait un vif attachement. Ces religieux, dont la sagesse et la piété avaient heureusement disposé les musulmans de Grenade à embrasser le christianisme, et dont l'un venait de faire déjà le voyage d'Amérique, ne devaient pas seulement évangéliser les insulaires : on les investit du droit de juger la conduite de Bovadilla. Enfin Ximenès donna des cloches et des ornements pour les nouvelles églises, des vêtements pour couvrir la nudité des insulaires, et ses libéralités ne furent pas moins grandes en faveur des idolâtres de l'Amérique qu'en faveur des mahométans d'Espagne. La flotte sortit du port de San-Lucar le 6 février 1502, et arriva le 14 avril à celui de San-Domingo. Frère François Ruiz, dont le climat d'Haïti altéra profondément la santé, dut retourner au bout de six mois en Espagne : il partit en même temps que Bovadilla, prisonnier, qui périt en mer, et rapporta une corbeille toute remplie de petites idoles, que Ximenès plaça dans le collége d'Alcala, comme les monuments d'autant de victoires gagnées sur le démon.

Les rois d'Espagne ayant été informés, en 1503, que les indigènes refusaient de vivre avec les Européens, et que cet éloignement serait un obstacle à leur conversion jusqu'à ce qu'une disposition royale eût permis de les partager, soit comme dépôt, soit à titre de commanderie, entre les Espagnols, Ferdinand et Isabelle autorisèrent cette mesure, à condition toutefois que les commandeurs traiteraient les insulaires comme des ouvriers libres, ne négligeraient rien pour les convertir, et témoigneraient une bonté particulière à ceux qui se seraient faits chrétiens (1). En même temps qu'Ovando défendit l'importation d'esclaves africains à Haïti, de peur qu'ils ne corrompissent les naturels en s'enfuyant avec eux dans les montagnes, ce gouverneur toléra les anciens abus, et en autorisa même de nouveaux dans le régime de l'exploitation des mines : d'où il résulta un tel mal, que les rois catholiques expédièrent l'ordre de rétablir les indigènes dans leur état primitif d'indépendance, sans autre obligation que celle du tribut modéré auquel les Espagnols étaient eux-mêmes soumis ; d'instituer dans chaque peuplade un cacique, un alcade espagnol, et un prêtre chargé d'instruire les insulaires avec douceur ; d'engager les Européens à épouser des américaines, et les femmes espagnoles à prendre des maris parmi les indigènes, etc. Les rois ne permirent, en 1504, de saisir et de vendre comme esclaves que les individus de certaines tribus du côté de Carthagène, de Sainte-Marthe, etc., connus alors sous le nom de Cannibales, et aujourd'hui sous celui de Caribes, qu'on leur dépeignait comme féroces, insociables, accoutumés à manger de la chair humaine, à faire la guerre aux indigènes qui s'étaient soumis, et sans la moindre disposition à entendre prêcher la religion : l'esclavage fut exceptionnellement autorisé à leur égard, dans le but de les préparer, par les habitudes de la domesticité, au régime social et à la profession du christianisme. Il semble que la sollicitude des rois catholiques pour la conversion des insulaires ne pouvait être mieux attestée que par l'établissement de siéges épiscopaux. « A peine, dit le Jésuite de Charlevoix (2), le Pape Jules II était monté sur le trône pontifical, que les rois catholiques, persuadés de ce qu'on leur mandait sans cesse de l'île Espagnole, que les Indiens y multipliaient à vue d'œil, et que le christianisme faisait parmi eux de très-grands progrès, prièrent ce Pontife d'en ériger quelques villes en évêchés. Ils demandèrent d'abord qu'on

(1) Wadding, an. 1502, n° 3.

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, etc., t. I, p. 258.

(2) *Histoire de l'isle Espagnole*, etc., t. I, p. 309.

établit un archevêché dans la province de Xaragua, et qu'on lui donnât pour suffragants Larez de Guahaba et la Conception de la Vega. Le Pape n'eut aucune peine à consentir à cette demande. L'érection fut faite, et trois sujets furent proposés et acceptés pour remplir les trois nouveaux siéges; à savoir: le docteur Pierre de Deza, neveu du Dominicain Diégo Deza, alors archevêque de Séville, pour l'archevêché de Xaragua; le P. Garcias de Padilla, Franciscain, pour l'évêché de Larez, et le licencié Alonso Mansa, chanoine de Salamanque, pour celui de la Conception. Les choses en demeurèrent pourtant là, et je n'ai pu en savoir la raison. Les bulles ne furent point expédiées; Isabelle mourut le 26 novembre 1504; les villes proposées perdirent beaucoup de leur lustre, si on en excepte la dernière, et le roi Ferdinand, lorsque dans la suite il reprit cette affaire, proposa un nouvel arrangement que le Pape approuva. » Nous en parlerons plus loin. Une clause du testament d'Isabelle montrera encore mieux que ce projet non réalisé quels étaient les sentiments de cette grande reine: « A l'époque, dit-elle, où les îles et la terre ferme de l'Océan, découvertes ou à découvrir, nous furent concédées par le saint Siége apostolique, notre intention formelle fut, en suppliant le Pape Alexandre VI, d'heureuse mémoire, de nous en accorder la propriété, de faire tous nos efforts pour engager les peuples de ces pays nouveaux à se convertir à notre sainte religion catholique; de leur envoyer des prélats, des religieux, des prêtres et d'autres personnes instruites et craignant Dieu, pour leur inculquer les vérités de la foi; de leur inspirer le goût et les habitudes de la vie chrétienne, et d'y apporter toute la diligence nécessaire, conformément à ce qui est marqué plus en détail dans lesdites lettres de concession. Je supplie donc, avec les plus vives instances, le roi mon maître, et je charge par un ordre spécial ma fille, la princesse Jeanne, et le prince don Philippe, son époux, de le faire et de l'accomplir ainsi; de regarder cet objet comme leur occupation la plus importante, et d'y mettre toute la diligence possible; de ne jamais consentir ni donner lieu à ce que les Indiens qui habitent dans lesdites îles et terre ferme, conquises ou à conquérir, éprouvent aucun dommage dans leurs personnes ou dans leurs biens, mais de pourvoir, au contraire, à ce qu'ils soient bien et convenablement traités, et, si quelque tort leur a été causé, de veiller à ce qu'il soit promptement réparé; enfin, de ne point s'écarter du contenu des lettres apostoliques, mais de se conformer à ce qui est prescrit et commandé. » Christophe Colomb, dont les dernières années furent marquées par de nouvelles découvertes, survécut peu à Isabelle: il mourut le 20 mai 1506, en Espagne, d'où l'on transporta ses restes à San-Domingo.

Les Observantins possédaient assez de résidences à Haïti, à Cuba, à la Jamaïque, etc., pour que le chapitre général célébré en 1505, au couvent de Laval, en France, eût cru devoir les ériger en province, à laquelle on donna le nom de Sainte-Croix (1), en souvenir d'un prodige que Wadding rapporte ainsi. Les premiers qui découvrirent l'île Haïti plantèrent une grande croix de cèdre devant le bourg de la Vega, afin qu'on reconnût par ce signe sacré que des chrétiens y étaient venus. Les indigènes, voyant ce nouveau trophée sur leurs terres, voulurent l'abattre; mais, quoique six cents d'entre eux réunissent leurs efforts pour le renverser, il résista à leur force et à leur adresse. Alors les idolâtres l'entourèrent de bois, auquel ils mirent le feu sans que la croix fût brûlée. En même temps, une femme d'une beauté incomparable apparut à ces infidèles et les chassa. Depuis lors, les chrétiens conservèrent avec une profonde vénération le bois honoré par un miracle, et on en transporta en divers endroits des morceaux dont l'attouchement guérit plusieurs malades. Frappés d'un fait si extraordinaire, les Franciscains en perpétuèrent la mémoire en donnant à leur province le nom de Sainte-Croix. Après le couvent de San-Domingo, construit aux frais de Christophe Colomb, et achevé par Ovando, nous signalerons dans cette province celui que les indigènes de Cuba, dont le Franciscain François Chaves fut l'apôtre, lui bâtirent sous le titre de Saint-Jacques. Les Espagnols en construisirent un troisième à Jagua, qu'un tremblement de terre ruina, et qu'on rétablit, mais avec moins de magnificence (2).

(1) Wadding, an. 1505, n° 11. Charlevoix, *Histoire de l'isle Espagnole*, t. 1, p. 479.

(2) Wadding, an. 1505, n° 44.

De ces asiles s'élevaient des voix courageuses qui rappelaient aux dominateurs de l'Amérique les saintes lois de la morale et de l'humanité, foulées aux pieds avec l'éclat le plus audacieux. La dissolution des mœurs était au comble à Haïti, où les Espagnols, sans s'inquiéter de la perte de leurs âmes, du scandale qu'ils donnaient aux néophytes, des obstacles qu'ils mettaient tout à la fois à la conversion des indigènes et à l'affermissement de la conquête, n'attendaient pas que le lien sacré du mariage cimentât leur union avec les Américaines (1). Les Franciscains n'épargnaient ni les représentations particulières, ni les reproches publics, pour faire cesser ces désordres. Frère Antoine des Martyrs, notamment, alla trouver Ovando, qu'il somma de justifier la confiance dont le souverain l'avait honoré, en tarissant la source de tant de honteux péchés; et il finit par obtenir, en 1506, qu'un édit intimât aux Espagnols, sous les peines les plus graves, de se séparer des femmes indigènes ou de légitimer leur union avec elles dans un certain délai. Il en résulta que les conquérants, attachés soit par l'attrait du caractère, soit par celui des richesses, à ces Américaines, resserrèrent et sanctifièrent leurs relations par le mariage, moyen le plus direct pour arriver à la fusion des deux peuples. Cette salutaire intervention du clergé devait acquérir plus de force par suite de l'organisation ecclésiastique que reçut Haïti, par suite aussi de l'accroissement du nombre des missionnaires. En 1507, le Franciscain Antoine Joachim se rendit, avec un compagnon, dans l'île Haïti, et Ferdinand le pourvut de tous les objets nécessaires à l'exercice du culte (2).

Ce n'est pas à tort que Las Casas dit de la mort d'Isabelle, qu'elle fut comme le signal de la destruction des indigènes (3). L'an 1506, en même temps qu'Ovando faisait renouveler par le roi la défense de recevoir les esclaves barbaresques et ceux de l'Afrique dans le Nouveau Monde, Ferdinand permit de distribuer les Américains aux Espagnols (4); il en donna lui-même un nombre considérable aux officiers de sa maison et aux courtisans, en sorte que plusieurs de ces donataires affermèrent, pour ne pas quitter l'Europe, les commanderies qu'ils possédaient en Amérique. En 1508, époque à laquelle Diégo Colomb, fils de Christophe, partit pour ce pays qu'il allait gouverner, emmenant avec lui plusieurs apôtres Franciscains (1), la population de Haïti était tellement diminuée, qu'on fut contraint d'aller chercher quarante mille naturels dans les îles Lucayes, pour les travaux des mines et des campagnes (2). Les colons espagnols demandèrent au roi la propriété des indigènes pendant trois générations, afin d'assurer leurs intérêts et de sauver la colonie. L'année suivante, 1509, le monarque, renouvelant ses ordonnances antérieures, exprima la volonté que les Américains fussent traités avec humanité, et vécussent réunis en peuplades avec leurs femmes et leurs enfants, leurs juges et leurs conseils. Il n'autorisa pas d'autre servitude que celle des *navorias*, ou domestiques, qui consistait seulement dans un service personnel, et à laquelle on ne devait même assujettir que les indigènes caribes ou guerriers dont nous avons parlé, jamais ceux qui vivaient soumis et tranquilles. Mais ces derniers pouvaient être répartis, à titre de dépôt, dans la proportion de cent pour un alcade, de quatre-vingts pour un chevalier ayant sa femme et un domicile, de soixante pour un écuyer dans les mêmes circonstances, et de trente pour tout cultivateur marié, c'est-à-dire pour chaque roturier.

Afin de reposer les regards attristés de l'oppression des Américains, contre laquelle protestait la religion, nous pourrions présenter le tableau de la brillante expédition du cardinal Ximenès en Barbarie. Cet illustre prélat songea moins à étendre la domination espagnole sur l'Afrique qu'à sauver les âmes des musulmans et à propager la foi, lorsqu'il entreprit la conquête d'Oran (3). Cette ville (Pl. XLII, n° 2) étant tombée en son pouvoir, il en purifia les mosquées pour en faire des sanctuaires, et y établit deux couvents, l'un de Frères-Mineurs, l'autre de Frères-Prêcheurs, où un grand nombre d'infidèles,

(1) Wadding, an. 1506, n° 1.
(2) *Ibid.*, an. 1507, n° 1.
(3) *Œuvres*, t. I, p. 189.
(4) *Ibid.*, p. 260.

(1) Wadding, an. 1508, n° 1.
(2) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. I, p. 261.
(3) Wadding, an. 1509, n°s 1-21.

esclaves de l'Esprit de ténèbres, s'affranchirent par le baptême et reçurent une nouvelle vie.

On pouvait juger du bien que ces religieux feraient en Barbarie par celui qu'ils avaient fait dans toutes leurs missions. Les Frères-Mineurs, arrivés en Amérique avec les premiers conquérants, plantèrent la foi dans les îles de Haïti, de Cuba, de Cubagua ou île des Perles, de Porto-Rico, de la Jamaïque, de Sainte-Marguerite, de Sainte-Croix, et sur la côte de Cumana, dans l'Amérique méridionale. En 1510, sur la demande adressée par Ferdinand à Jules II, le maître général des Frères-Prêcheurs ordonna au provincial d'Espagne d'envoyer à Haïti plusieurs sujets, animés du zèle de Dieu, en qualité de commissaires apostoliques; et ce provincial désigna aussitôt quelques Dominicains d'élite pour cette mission, entre autres le P. Pierre de Cordoue, vicaire général, et, sous sa direction, les Pères Dominique de Mendoza, Thomas d'Avila, Bernard de Saint-Dominique et Thomas Barlanga (1). Parmi ces missionnaires, il faut surtout signaler Pierre de Cordoue, premier inquisiteur de la foi, et Thomas Barlanga, premier prieur. Diégo Colomb ne tarda pas, en écrivant en Espagne, à constater les succès de leur apostolat (2). Les Dominicains avaient établi des catéchismes réglés pour les enfants des colons européens et pour les indigènes, et ils trouvaient dans ces derniers une docilité qui les charmait (3).

Comme, cette même année 1510, don Barthélemi de Las Casas chanta à la Vega, dans l'île Haïti, la première grand'messe qu'on eût entendue d'un prêtre ordonné dans le Nouveau Monde, nous placerons ici quelques détails sur ce héros, personnification si noble et si pure de la charité chrétienne, dont le dévouement à la sainte cause de la liberté des Américains forme un consolant contraste avec la tyrannie de leurs oppresseurs. Son nom véritable n'était point Casas, mais Casaus, lequel est resté à une branche noble de cette maison établie à Calahorra (4). Son origine était française, et le premier Casaus qu'on eût vu en Espagne y était venu de France, sous Ferdinand III, surnommé le Saint, pour combattre les Maures d'Andalousie. Il se distingua à la prise de Séville, où il s'établit, et ses descendants, qui y jouirent des prérogatives de la noblesse, supprimèrent la lettre u de leur nom, pour lui donner une forme et une prononciation plus espagnole. Barthélemi de Las Casas naquit à Séville, en 1474. Antoine, son père, entré comme simple soldat au service de la marine, partit en 1492, avec l'expédition qui, sous la conduite de Christophe Colomb, découvrit l'Amérique. Il revint en Europe avec cet amiral, et l'accompagna dans son second voyage, en 1493. Barthélemi, dont les études avaient été aussi solides que brillantes, quitta aussi l'Espagne le 30 mai 1498, comme employé dans l'expédition de Colomb, et fut de retour à Cadix le 25 novembre 1500. Isabelle ayant publié un édit en faveur des Américains amenés en Espagne, il rendit avec joie la liberté à celui qu'il venait d'obtenir pour lui. Il avait eu soin de l'instruire des vérités de la religion, et il conçut dès lors pour les indigènes du Nouveau Monde les tendres sentiments de charité et de compassion qui éclatèrent tout le reste de sa vie dans sa conduite. Le principal avantage qu'il avait retiré de son voyage et de ses entretiens avec le jeune Américain était la connaissance de la langue du pays, dont il se servit depuis utilement pour l'instruction et la conversion des idolâtres. Le 9 mai 1502, Barthélemi s'embarqua pour la seconde fois avec Colomb, et il arriva à Haïti le 29 juin suivant. Il avait obtenu le degré de licencié à Séville, avant son premier voyage, et, en 1510, il reçut l'ordre de la prêtrise du premier évêque qui ait paru dans l'île Haïti.

Ferdinand, reprenant le projet formé par Isabelle d'obtenir l'établissement de siéges épiscopaux dans le Nouveau Monde, avait proposé de supprimer la métropole de Xaragua, et d'ériger San-Domingo, la Conception et Saint-Jean de Porto-Rico en évêchés suffragants de Séville en Espagne: ce qui fut accordé. Les trois sujets, déjà nommés en 1504, le furent de nouveau, savoir: le docteur Deza, à l'évêché de la Conception; le P. de Padilla, à celui de San-Domingo; et le licencié Mansa, à celui de Saint-Jean. Les prémices et les dîmes de toutes choses, à l'exception des métaux, des perles et

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1510.
(2) Wadding, an. 1510, n° 1.
(3) Charlevoix, *Histoire de l'isle Espagnole*, etc., t. I, p. 288.
(4) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, etc., t. I, p. ix.

des pierres précieuses, la juridiction spirituelle et temporelle, et les mêmes droits de prééminence dont jouissaient les évêques de Castille furent attribués par le Pape aux trois nouveaux siéges. Le roi agréa cette disposition, et fit avec les trois évêques un concordat, dont les principales conditions furent qu'ils s'engageaient, pour eux et pour leurs successeurs, à distribuer les dîmes au clergé, aux hôpitaux et aux fabriques, et que les bénéfices et les dignités seraient à sa nomination (1). Le premier évêque de San-Domingo n'eut pas la consolation de voir son Église : peu de temps après son sacre, il mourut en Espagne. Plusieurs accidents retardèrent aussi le départ de celui de la Conception. Il paraît donc que Las Casas fut ordonné par l'évêque de Saint-Jean.

Herrera raconte que la première messe du nouveau prêtre fut accompagnée, par ordre de Diégo Colomb, d'une très-grande pompe : « On y vit assister toutes les personnes qui se trouvaient alors dans la Vega, et parmi lesquelles on comptait un grand nombre d'habitants des autres parties de l'île, parce que c'était l'époque de la fonte de l'or. On s'y rendait de tous côtés avec la quantité de ce métal qu'on avait pu ramasser, de même que, en Espagne, on va dans les foires pour y faire des payements. Comme il n'y avait pas de monnaies d'or, on y fabriqua des castillans et des ducats contrefaits, la monnaie de réaux étant la seule qui eût cours dans l'île. Il en fut offert un grand nombre au nouveau célébrant, qui les donna à son parrain de cérémonie, à l'exception de quelques pièces qu'il garda parce qu'elles étaient mieux faites que les autres. »

Cependant, le roi, apprenant que la population indigène allait s'éteindre à Haïti par suite des travaux des mines qu'elle ne pouvait supporter, y fit envoyer cinquante esclaves nègres pour l'exploitation de celles qui appartenaient au domaine royal ; il recommanda de nouveau l'exécution des mesures de douceur déjà prescrites à l'égard des Américains ; mais il permit d'employer comme *navorias*, et même comme esclaves dans les mines, ceux qui auraient été faits prisonniers pendant la guerre. Cette faculté ne donna pas lieu à moins de fraudes et d'injustices que la distribution, de plus en plus désastreuse, des indigènes, en faveur des officiers de la maison du roi, des ministres et des autres agents, qui, sans quitter l'Espagne, jouissaient des revenus de leurs établissements, confiés à des majordomes ou à des fermiers (1). A peine arrivés à Haïti, les Dominicains s'élevèrent contre les mauvais traitements que les Espagnols faisaient éprouver aux Américains, en les réduisant à la plus affreuse servitude, sous prétexte de remplir à leur égard les devoirs et les fonctions de dépositaires, et en les dépouillant de leurs propriétés pour les charger de travaux d'autant plus insupportables que les malheureux ne recevaient qu'une nourriture insuffisante et de mauvaise qualité. Barthélemi, ému depuis longtemps du plus vif intérêt pour ce pauvre peuple, se joignit aux Dominicains, et signala, comme eux, tant d'erreurs et d'injustices.

Le P. de Charlevoix (2), Jésuite, montre les Frères-Prêcheurs s'armant de toute la vigueur apostolique pour réprimer, par les armes spirituelles, l'oppression qui faisait blasphémer le nom du Seigneur parmi les infidèles, et qui rendait les ministres de la foi odieux aux idolâtres. En effet, suivant la remarque du P. Touron (3), Dominicain, les conquérants et les missionnaires étant de la même nation et de la même religion, les indigènes opprimés ne mettaient point de différence entre Espagnols et chrétiens ; et l'horreur qu'ils avaient conçue de ceux-là s'étendait naturellement à ceux-ci. Dans l'île Haïti, « le P. Antoine de Montesino, Frère-Prêcheur qui avait une grande réputation d'éloquence et de sainteté, monta en chaire à San-Domingo, rapporte Charlevoix ; et, en présence de l'amiral, du trésorier royal, de tout ce qu'il y avait dans cette capitale de personnes en place, et d'un très-nombreux auditoire, il déclara les *départements* (distributions) d'Indiens illicites. Il ajouta que le terme de *tutelle*, dont on usait pour colorer cette mesure, cachait une véritable tyrannie, à laquelle,

(1) Charlevoix, *Histoire de l'isle Espagnole*, t. I, p 310.

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, etc., t. I, p. 262.

(2) *Histoire de l'isle Espagnole*, t. I, p. 288 et 311.

(3) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 242.

contre toutes les lois divines et humaines, on assujettissait des innocents; que cette conduite, si contraire à l'esprit du christianisme, avait déjà fait périr des millions d'hommes dont on répondrait à Dieu, et dépeuplerait infailliblement tant de vastes provinces dont le maître des nations n'avait pu donner l'empire aux rois catholiques qu'afin qu'ils engageassent tous les habitants sous le joug aimable de son Évangile. C'était là toucher les assistants par leur endroit sensible : aussi murmura-t-on beaucoup contre le prédicateur. Il fut même arrêté qu'il serait réprimandé, comme s'il eût manqué au respect qu'il devait au roi et à ceux qui gouvernaient sous ses ordres. Mais ceux qui s'étaient chargés de cette commission furent bien surpris, lorsque le P. de Cordoue, auquel ils s'étaient adressés d'abord comme au supérieur de la mission, leur déclara que le P. de Montesino n'avait rien dit qui ne fût vrai et qu'il ne fût nécessaire de dire; que tous, tant qu'ils étaient de religieux de leur ordre, pensaient comme lui; et que le sermon, dont on faisait tant de bruit, avait été concerté entre eux. Ceux à qui il parlait furent extrêmement choqués de ce discours; et, le prenant sur un ton fort haut, ils lui dirent qu'il était bien étrange que de simples particuliers, sans caractère, se donnassent la hardiesse de blâmer publiquement des choses établies par le conseil de personnes sages et par l'autorité du souverain; en un mot, qu'il fallait nécessairement que le P. de Montesino se rétractât en chaire, ou que les Dominicains sortissent de l'île. Le supérieur les écouta fort paisiblement jusqu'au bout; et, feignant d'être ébranlé par leurs menaces, il les assura que, dès le dimanche prochain, le P. de Montesino ferait son possible pour les contenter. Le jour marqué, il se fit un concours extraordinaire. Le prédicateur parut, et commença par dire que, si l'ardeur de son zèle, dans la cause du monde la plus juste, l'avait empêché de mesurer assez ses expressions, il priait ceux qui avaient pu s'en tenir offensés de les lui pardonner; qu'il savait le respect qui était dû aux personnes que le prince avait fait dépositaires de son autorité; mais qu'on se trompait fort, si on prétendait lui faire un crime de s'être élevé contre les départements d'Indiens. Il dit sur cela des choses encore plus fortes que la première fois; car, après être entré dans un détail extrêmement pathétique des abus qui se commettaient tous les jours en cette matière, il demanda quel droit des gens, qui étaient sortis d'Espagne parce qu'ils n'y avaient pas de pain, avaient de s'engraisser de la substance d'un peuple né aussi libre qu'eux; sur quoi fondés, ils disposaient de la vie de ces malheureux, comme d'un bien qui leur fût propre; qui avait pu les autoriser à exercer sur eux un empire tyrannique; s'il n'était pas temps désormais de mettre des bornes à une cupidité qui enfantait tant de crimes; et si on voulait encore lui sacrifier quinze à vingt mille Indiens, qui restaient à peine de plus d'un million d'âmes qu'on avait trouvé dans l'île en y abordant. Une démarche aussi hardie fit concevoir aux officiers royaux qu'ils gagneraient peu à traiter cette affaire sur les lieux.» Ils écrivirent au roi, et envoyèrent en Espagne le Franciscain Alfonse d'Espinar (1), pour représenter qu'on ne pourrait convertir les indigènes, ni en former des sociétés organisées, s'ils n'étaient assujettis d'une manière ou d'une autre au gouvernement et à la puissance des Espagnols, pendant une ou deux générations consécutives. Les Dominicains, de leur côté, envoyèrent le P. Antoine de Montesino plaider lui-même sa cause auprès de Ferdinand, qui convoqua à Burgos une junte, ou conseil extraordinaire, pour examiner la question. «Ceux qui parlèrent en faveur des Indiens, ajoute Charlevoix, insistèrent beaucoup sur ce principe que tous les peuples sont nés libres, et qu'il n'est jamais permis à une nation d'attenter à la liberté d'une autre dont elle n'a reçu aucun tort. Les autres opposèrent à cette vérité des raisons plus spécieuses que solides, et dont plusieurs personnes sages ne laissèrent pourtant pas que d'être éblouies. Les Indiens, dirent-ils, doivent être regardés comme des enfants incapables de se conduire, puisqu'à cinquante ans ils ont l'esprit moins avancé que les Espagnols ne l'ont ordinairement à dix. On sait que les choses les plus aisées à concevoir ne peuvent leur entrer dans la tête; que, dès qu'on cesse de leur parler, ils oublient dans le moment les vérités qu'on leur avait le plus inculquées dans la mémoire; qu'on ne peut même s'assurer qu'ils retiendraient les plus courtes

(1) Wadding, an. 1511, n° 1.

prières, si l'on manquait un seul jour à les leur faire réciter; qu'on a beau les vêtir, et leur faire sentir l'indécence de leur nudité : dès qu'ils sont hors de la vue de leurs maîtres, ils déchirent leurs habits en mille pièces et courent tout nus dans les bois, où ils s'abandonnent sans honte à toutes sortes d'infamies; que la souveraine félicité, selon eux, est de ne rien faire, et que cette oisiveté, outre les autres vices qu'elle enfante, produit cette extrême indolence qu'on remarque en eux pour les choses de la religion. Enfin, ajoutait-on, il paraît certain qu'ils sont d'autant moins capables d'user bien de la liberté qu'on leur laisserait, qu'aux défauts et à l'incapacité des enfants ils joignent les vices des hommes les plus corrompus. Il était véritablement quelque chose de tout cela : mais il n'y avait aucun article qui ne fût extrêmement exagéré. C'est ce que le P. de Montesino s'appliqua surtout à faire sentir. Il y réussit parfaitement : après quoi, il ne lui fut pas difficile de renverser toutes les conséquences qu'on en tirait. Mais, sans parler de l'intérêt des ministres et des favoris, rendre absolument la liberté aux Indiens et réduire la meilleure partie des habitants des colonies espagnoles à l'état d'indigence, c'était presque la même chose : or, c'est là un de ces inconvénients contre lesquels, en matière de politique, l'évidence même du droit tient rarement. » Le roi ordonna, il est vrai, à la junte d'établir en principe que les indigènes devaient être libres et bien traités : mais, les répartitions subsistant, les Dominicains n'obtinrent en réalité que des adoucissements à la servitude de leurs protégés. La junte pensa notamment qu'il conviendrait de transporter à Haïti des nègres de la Guinée, dont un seul ferait autant de travail dans les mines que quatre Indiens; et, à l'égard des Caribes réfugiés dans les montagnes, qu'on pourrait marquer à la cuisse ceux qu'on ramènerait, pour ne pas les confondre avec les autres naturels qui ne motiveraient aucune méfiance.

Il est probable qu'Alfonse d'Espinar ne fut pas sans influence sur la résolution que prit Ferdinand, cette même année 1511, d'envoyer dans l'île de Porto-Rico vingt-trois Frères-Mineurs, pour y fonder des églises et un couvent (1).

(1) Wadding, an. 1511, n° 1.

A l'égard du P. Antoine de Montesino, il avait été suivi de près en Espagne par le P. Pierre de Cordoue, qui ne cessa de représenter au roi que ses dernières ordonnances n'arrêteraient pas tous les maux dont on se plaignait, alors même qu'elles seraient respectées, et que le mal se perpétuerait d'autant plus aisément qu'aucun règlement n'était mis à exécution. Après avoir tenu de nouveaux conseils, Ferdinand fit appeler Pierre de Cordoue, auquel il dit qu'il était fort persuadé de la pureté de son zèle; mais que l'avis de presque tous les jurisconsultes et théologiens du royaume était de ne rien changer à ce qui existait, sauf la répression de quelques abus : qu'il l'invitait, en conséquence, à regagner sa mission; à s'abstenir, ainsi que ses religieux, d'incriminer un état de choses approuvé d'un si grand nombre de personnes sages; à continuer d'éclairer et d'édifier l'Amérique par les lumières de leur doctrine et par la sainteté de leur vie, comme ils l'avaient fait jusque-là, sans se mêler en aucune manière de la police ni du gouvernement. « Ce discours, reprend Charlevoix (1), fit comprendre au P. de Cordoue et à ses religieux que, du train dont les choses iraient à l'avenir, il leur serait désormais fort difficile d'être bien d'accord avec les Espagnols du Nouveau Monde; et que, pour faire du bien parmi les barbares, il fallait chercher des contrées où ils fussent seuls avec ces peuples. Ils supplièrent donc Ferdinand de trouver bon qu'ils allassent prêcher Jésus-Christ dans quelques-unes des provinces de l'Amérique où les Espagnols n'eussent point encore d'établissement, et ils lui expliquèrent le projet de celui qu'ils y voulaient faire. Le prince goûta leur dessein, accorda les permissions qu'on lui demandait, et fit expédier des ordres, pour l'amiral, de fournir à ces missionnaires toutes les choses dont ils auraient besoin pour leur sainte entreprise. »

Les Pères de Cordoue et de Montesino s'embarquèrent peu de temps après pour Haïti; et Diégo Colomb mit à la disposition des missionnaires un vaisseau qui devait les transporter à la côte de Cumana, but de leurs travaux apostoliques. Pierre de Cordoue n'y alla pas lui-même, sa présence étant plus nécessaire

(1) *Histoire de l'isle Espagnole*, t. 1, p. 225.

ontesino, il avait
r le P. Pierre de
enter au roi que
éteraient pas tous
ors même qu'elles
l se perpétuerait
n règlement n'é-
oir tenu de nou-
ppeler Pierre de
ait fort persuadé
is que l'avis de
et théologiens du
ger à ce qui exis-
ques abus : qu'il
regagner sa mis-
religieux, d'in-
pprouvé d'un si
ges ; à continuer
que par les lu-
a sainteté de leur
squ'e-là, dans se
la police ni du
reprend Charle-
de Cordoue et à
dont les choses
t désormais fort
és les Espagnols
our faire du bien
hercher des con-
ces peuples. Ils
de trouver bon
hrist dans quel-
Amérique où les
core d'établisse-
projet de celui
rince goûta leur
ns qu'on lui de-
dres, pour l'ami-
naires toutes les
pour leur sainte

Montesino s'em-
rès pour Haïti ;
osition des mis-
evait les trans-
ut de leurs tra-
Cordoue n'y alla
t plus nécessaire

1, p. 325.

Domenicani a Coro

Domenicani a Coro — Los Dominicos en Coro

Francescains devorés par les Caraïbes

Francescani divorati dai Caraibi — Franciscanos devorados por los Caribes

à Haïti, où Ferdinand venait d'ordonner que les Dominicains fussent établis mieux qu'ils ne l'étaient auparavant : mais il désigna pour cette mission les Pères Antoine de Montesino, François de Cordoue et Jean Garcès. Comme le premier tomba malade en passant à Porto-Rico, ses deux compagnons continuèrent leur route sans lui, et débarquèrent, l'an 1512, assez près de l'endroit où l'on bâtit depuis la ville de Coro, qu'on appelle aussi Venezuela, ou la petite Venise. Les indigènes les reçurent avec cordialité, et les missionnaires profitèrent de ces heureuses dispositions pour annoncer Jésus-Christ à leurs hôtes. Ils en furent écoutés, et ils avaient tout lieu de se promettre une moisson abondante, lorsqu'on vit arriver sur la côte une embarcation chargée d'Espagnols qui venaient à la pêche des perles. Dans ces occasions, les Américains prenaient toujours la fuite, parce qu'on cherchait à les surprendre et à les enlever pour les vendre ; « commerce infâme, qui se faisait alors assez ouvertement, quoiqu'il ne fût pas autorisé, dit Charlevoix (1) : mais on obligeait les officiers royaux à fermer les yeux, en leur donnant part au butin. On n'avait pas même honte de colorer ce brigandage du titre d'expédition contre les cannibales ; et peu s'en fallait qu'on ne prétendit s'en faire un mérite devant Dieu, comme d'une guerre sainte. D'ailleurs, il y avait une déclaration du roi qui permettait de réduire en captivité tous les mangeurs de chair humaine ; et on supposait, sans examiner, tous les habitants du Nouveau Monde coupables de ce crime. » Cette fois, les indigènes, osant compter sur la protection des religieux, restèrent dans leurs habitations. Le capitaine du navire invita à dîner don Alfonse, cacique du pays, et les principaux de sa suite. Le chef se rendit à l'invitation avec sa femme et dix-sept autres membres de sa famille : mais, à peine furent-ils sur le vaisseau, que le capitaine prit le large et gagna Haïti avec tous ses hôtes, dont il avait fait des esclaves. (Pl. XLIII, n° 1.) Il allait les mettre en vente, quand ce droit lui fut contesté par les juges d'appel, sous prétexte qu'il n'avait pas été autorisé à les faire prisonniers ; et les magistrats, s'emparant des captifs comme de marchandises de contrebande, se les partagèrent. A la nouvelle de l'enlèvement, les missionnaires accoururent sur le rivage : ils y trouvèrent les indigènes dans un tel transport de colère, que peu s'en fallut qu'ils n'en fussent sur-le-champ victimes. Un reste d'estime pour leurs vertus et de vénération pour leurs personnes arrêta d'abord les bras levés sur leurs têtes. L'horreur témoignée par les Dominicains pour une si noire trahison, et la promesse de faire rendre avant quatre mois la liberté aux prisonniers, firent ensuite épargner leur vie, qui n'en demeura pas moins menacée. Un autre navire destiné pour Haïti ayant abordé au même lieu, François de Cordoue et Jean Garcès en profitèrent pour mander ce qui s'était passé à leur vicaire général, et pour lui faire connaître le danger auquel ils étaient exposés. Pierre de Cordoue usa de tout son crédit pour sauver les jours de ses deux religieux : mais les juges, qui s'étaient emparés des prisonniers, refusèrent de les rendre. « L'amiral n'avait point ou n'avait que très-peu d'autorité sur ces magistrats, dit Charlevoix (1) ; et ni la considération de deux religieux dont la vie dépendait de la délivrance des Indiens injustement enlevés, ni les instances de leurs confrères, ni l'infamie dont la nation allait se couvrir, ni le discrédit de la religion, ni l'intérêt du bien public, rien ne fut capable d'empêcher des personnes commises pour rendre la justice de se noircir de la plus criante iniquité qui fut jamais : » en sorte que les indigènes, ne voyant pas revenir leurs compatriotes au bout de quatre mois, égorgèrent Jean Garcès sous les yeux de François de Cordoue, qui eut ensuite le même sort (2). Lorsque ces deux Dominicains s'étaient dévoués à l'apostolat parmi les idolâtres, ils avaient fait à Dieu le sacrifice de leur vie ; et leur mort, à laquelle ils avaient eu le temps de se préparer, en renouvelant fréquemment ce sacrifice, fut sans doute précieuse aux yeux du Seigneur. Si les martyrs, en se dégageant des liens du corps pour s'élever au ciel, emportèrent un regret, ce fut celui de voir les semences de l'Évangile, jetées dans les cœurs de tout un peuple, étouffées par la détestable cupidité de quelques mauvais chrétiens ; et la moisson, presque mûre, détruite par ceux-là

(1) *Histoire de l'isle Espagnole*, t. I, p. 326.

(1) *Histoire de l'isle Espagnole*, t. I, p. 328.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1515.

même qui auraient dû les aider à la recueillir.

Les ordonnances signées en 1512 et en 1513 par le roi d'Espagne ne changèrent rien au fond du système qu'on suivait à l'égard des Américains. Il fut statué qu'on ne pourrait employer les indigènes dans les mines que pendant cinq mois de l'année ; qu'on ne leur ferait plus porter des charges aussi considérables qu'autrefois, puisque les bêtes de somme étaient communes dans la colonie ; que nul colon n'aurait le droit de les maltraiter à coups de bâton, ni d'aucune autre manière, sous prétexte de les châtier ; que leur nourriture serait augmentée, et le prix de leurs journées exactement acquitté ; que les commandeurs feraient construire des *bohios* (espèces de manoirs) à côté de leurs établissements, qu'ils y transporteraient les indigènes avec leurs familles, et brûleraient ensuite les villages et les anciennes habitations, pour leur ôter tout espoir d'y trouver un asile s'ils avaient envie de quitter leurs maîtres. Quelques-unes de ces mesures étaient des adoucissements : mais, tant qu'on maintenait le partage des insulaires entre les Espagnols, on pouvait atténuer le mal ; on n'en supprimait pas le principe. Au nombre des dispositions adoptées, il faut encore signaler celle en vertu de laquelle les enfants des principaux indigènes qui n'auraient pas dépassé l'âge de treize ans devaient être placés pendant quatre ans sous la conduite des Franciscains, pour être instruits dans la foi, et pour apprendre à lire et à écrire. Par ce moyen, les principales familles reçurent le christianisme, car les enfants devinrent les maîtres spirituels de leurs pères ; et le reste du peuple suivit l'exemple des grands. De là naquirent ces nombreux séminaires des Frères-Mineurs, qu'on appela vulgairement des *chrétientés*, parce que les enfants indigènes y étaient initiés aux mystères de la foi chrétienne. Haïti et les îles adjacentes recueillirent les plus grands fruits de cette pieuse institution (1).

Sur le chaînon qui sert d'attache aux deux Amériques, et près l'embouchure de la rivière du Darien, venait de s'élever la ville de Sainte-Marie-l'Ancienne, qui reçut ce même nom de Darien par abréviation. A la demande de Ferdinand, Léon X y érigea en 1514 un siége épiscopal, dont il nomma titulaire le Franciscain Jean de Quevedo, qui devint ainsi le premier évêque de la Terre-ferme en Amérique. Le roi adjoignit ce prélat et quatre autres conseillers à Pierre Arias d'Avila, gouverneur de la contrée. Il leur recommanda d'attirer les indigènes à la foi, fit partir avec eux des Frères-Mineurs, leur ordonna d'en prendre d'autres à Haïti s'ils le jugeaient nécessaire, et associa en outre au nouvel évêque des prêtres séculiers destinés à régir les paroisses qu'il aurait établies (1). En même temps que Jean de Quevedo travailla à la conversion des naturels, il s'appliquait à prévenir ou à réparer les torts des Espagnols à leur égard : deux tâches également difficiles ; car, d'un côté, les indigènes, enclins à la débauche et à l'oisiveté, résistaient, d'ailleurs, par la trempe grossière de leur esprit, aux enseignements de la foi ; d'un autre côté, la cupidité des Européens respectait aussi peu les ordonnances de Ferdinand que les devoirs de la charité chrétienne (2). Les instructions sur la conduite à tenir avec les Américains, remises à d'Avila, défendaient aux colons espagnols de leur faire la guerre, sauf le cas d'une juste défense, et ordonnaient de s'assurer si l'indigène qui serait traité comme esclave avait été réellement pris les armes à la main. On va voir comment, à la grande douleur et au mépris des missionnaires, les capitaines espagnols se conformaient à ces instructions. « Avant d'arriver dans une ville, dit Las Casas (3), la troupe s'arrêtait à un quart de lieue pour y passer la nuit. Le lendemain matin, le commandant y faisait publier un ban qu'on appelait *sermon*, et dont voici la substance : « Caciques et Indiens « de la Terre-ferme, habitants de tel lieu, nous « vous faisons savoir qu'il y a un Dieu, un Pape, « et un roi de Castille, qui est le maître de cette « terre, parce que le Pape, qui est le Vicaire « tout-puissant de Dieu et qui dispose du monde « entier, l'a donnée au roi de Castille, à condi- « tion qu'il rendra chrétiens ses habitants, pour « qu'ils soient éternellement heureux dans la « gloire céleste après leur mort. Ainsi donc, « caciques et Indiens, venez, venez ! Aban-

(1) Wadding, an. 1513, n° 1.

(1) Wadding, an. 1514, n° 1.
(2) *Ibid.*, an. 1515, n° 1.
(3) *Œuvres*, t. 1, p. 27.

« donnez vos faux dieux ; adorez le Dieu des « chrétiens ; professez leur religion, croyez à « l'Évangile, recevez le saint baptême, recon- « naissez le roi de Castille pour votre roi et votre « maître, prêtez-lui serment d'obéissance, et « faites ce qui vous sera commandé en son nom « et par son ordre : attendu que, si vous résistez, « nous vous déclarerons la guerre pour vous « tuer, vous rendre esclaves, vous dépouiller de « tous vos biens, et vous faire souffrir aussi « longtemps et toutes les fois que nous le juge- « rons convenable, d'après les droits et les usages « de la guerre. » Cet avertissement était donné la veille au soir dans le désert. Le lendemain, à la pointe du jour, les Espagnols entraient dans la ville, pénétraient de force dans les maisons et y mettaient le feu : elles étaient ordinairement construites en paille, et les indigènes y périssaient dans leurs lits et au milieu des flammes. Ceux qui échappaient à la mort recevaient sur leur corps une empreinte qui en faisait des esclaves. On les sommait de montrer leur or et celui des autres habitants, ainsi que les lieux et les villes où l'on pourrait en trouver. » Le Franciscain François de Saint-Romain, ayant accompagné dans l'intérieur un capitaine que le gouverneur d'Avila y envoyait, vit périr plus de quarante mille indigènes, brûlés, égorgés, pendus, dévorés par des chiens, ou détruits de quelque autre manière. Bien qu'impuissants à dompter la férocité des bourreaux, les missionnaires ne se lassaient pas de leur disputer les victimes : ainsi frère Jean de Quevedo, évêque du Darien, fit de courageux efforts pour empêcher le capitaine François Bezerra de réduire à la condition d'esclaves un grand nombre d'indigènes (1).

Un trait fera juger du tort que les cruautés des Espagnols causaient à la religion. Le cacique Hatuey s'était sauvé de Haïti à Cuba, accompagné d'un grand nombre de ses sujets. Apprenant, en 1511, que Velasquez allait arriver dans l'île qui lui servait d'asile, il dit à ses compatriotes : « Vous savez ce que les chrétiens ont fait ailleurs ; ils viennent ici pour en faire autant s'ils le peuvent. Vous a-t-on dit pourquoi ils se comportent ainsi ? Avez-vous réfléchi sur les malheurs d'Haïti ? Sachez que c'est la religion qu'ils suivent qui les a causés. Ils adorent un dieu qu'ils appellent *or :* ils ont vu que ce dieu était parmi nous, et ils veulent nous détruire, pour en avoir seuls la possession. » Hatuey avait près de lui un panier plein d'or et de pierreries. Il le leur montre et dit : « Voilà le dieu des chrétiens ! Honorons cette divinité par des fêtes et des danses. Peut-être réussirons-nous à lui plaire ; et elle nous sauvera de nos ennemis, qui vont arriver. » Les indigènes répondent : « Vous avez raison, » et aussitôt on se met à la prier. Hatuey leur dit alors : « Écoutez, si nous conservons ce dieu, les chrétiens le sauront ; ils viendront nous tuer, et l'or tombera entre leurs mains. Ne vaut-il pas mieux le jeter dans le fleuve ?—Oui, répondirent les indigènes, cela vaudra mieux. » Et à l'instant ils lancent le panier plein d'or et de pierres précieuses dans les flots. Hatuey s'enfuit avec les siens, craignant de tomber entre les mains des Espagnols. Il ne put cependant éviter ce malheur, et il fut condamné à mourir dans le feu. On l'attache au poteau qu'entoure le bûcher. Un religieux franciscain l'exhorte à se faire chrétien, et lui promet qu'il ira droit au ciel. Le cacique lui demande : « Quels hommes y trouve-t-on ? Les chrétiens y vont-ils aussi ? — Oui, répond le religieux, s'ils sont bons. — Si cela est, réplique Hatuey, je ne veux pas m'y trouver avec eux : j'aime mieux descendre dans l'enfer, pour avoir loin de moi une race si cruelle. » Le missionnaire épuisa en vain toute son éloquence pour lui faire changer de pensée, dit Charlevoix (1) : Hatuey ne voulut plus l'écouter, et se laissa brûler.

On a cru trouver, dans les traditions des indigènes de Cuba, des preuves qu'ils avaient eu autrefois quelque connaissance de la création du monde et du déluge. Ils disaient que l'univers avait été créé par trois personnes ; que la terre avait été toute couverte par les eaux ; qu'il ne s'était sauvé de ce déluge qu'un vieillard, lequel avait fabriqué un grand bateau, où il s'était embarqué avec toute sa famille et des animaux de toutes les espèces. Les insulaires ajoutaient à cela l'histoire du corbeau et de la colombe, celle

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. 1, p. 266.

(1) Charlevoix, *Histoire de l'isle Espagnole*, t. 1, p. 316.

de l'ivresse du vieillard et du crime d'un de ses enfants, comme elles sont rapportées dans la *Genèse;* excepté qu'ils ne donnaient au père que deux fils, dont l'un a été, disaient-ils, le père de tous ceux qui sont vêtus, et l'autre qui fut le criminel, le père de ceux qui vont nus. Gabriel de Cabrera, traitant un jour de chien un vieil indigène, découvrit cette tradition. « Pourquoi, lui répondit le vieillard, m'appelles-tu chien? ne sommes-nous pas tous frères, et descendus des deux fils d'un homme qui fit bâtir un grand navire pour se sauver d'une grande inondation? » Ce discours ayant surpris Cabrera, il pressa l'indigène de questions en présence de plusieurs témoins, et en tira la tradition que nous venons de rapporter. Mais Charlevoix (1) fait observer que Christophe Colomb ayant débarqué naguère à Cuba, ce vieillard avait pu apprendre alors d'un Espagnol ce qu'il dit à Cabrera. Du reste, on ne saurait nier que les indigènes de Cuba n'eussent, à l'égard de l'autre vie, des connaissances que ceux des autres îles ne possédaient pas; puisqu'un cacique, étant venu saluer Colomb au moment où l'amiral entendait la messe, lui dit, après le sacrifice: « Tu es venu avec de grandes forces dans cette terre, que tu ne connaissais point, et tu y as répandu une grande terreur. Mais tu sauras que nous croyons ici qu'après cette vie il y en a une autre, et que toutes les âmes, au sortir de leur corps, ne vont pas au même endroit; que celles qui ont bien vécu, et surtout qui ont aimé la paix et le repos des peuples, sont reçues dans un lieu de délices où elles jouissent en abondance de toutes sortes de biens; que les autres, qui n'ont pas eu une conduite régulière, qui ont aimé le désordre, et qui ont troublé le repos des peuples, sont précipitées dans un lieu ténébreux où il y a beaucoup à souffrir. Si donc tu crois mourir un jour, et si Dieu rend à chacun le bien et le mal qu'il aura fait, tu te donneras bien de garde de nuire à ceux qui ne t'offensent point. » Colomb, étonné de ces paroles, en prit texte pour donner au cacique quelque teinture du christianisme, et il dépendait de Vélasquez de propager la véritable religion parmi des peuples ainsi préparés.

Las Casas, ayant suivi ce gouverneur dans l'île de Cuba où il devint curé d'une ville nommée Zanguarama, évangélisa les indigènes avec zèle. En même temps, il usa du droit que sa position lui donnait de dénoncer le système d'oppression suivi à l'égard des insulaires, et il se constitua le défenseur de ces hommes qu'il regardait comme ses propres enfants. Aucun prêtre n'intervint avec plus de dévouement et de tendresse que lui, en faveur des Américains opprimés. Le gouverneur de l'île de Cuba l'ayant nommé consulteur, il ne se servit de son influence que pour leur être utile: aussi les insulaires l'aimaient-ils comme un père. Leur confiance était telle, que, lorsque le gouverneur avait quelque chose à ordonner, il suffisait, pour qu'on obéît aussitôt, qu'un indigène se présentât dans les districts, au nom de Las Casas, un morceau de vieux papier à la main, en publiant que c'était une lettre qu'il leur écrivait, et qu'il serait mécontent si on refusait de faire ce qui venait d'être commandé. La soumission était alors aussi entière que prompte, tandis que les ordres, dont on confiait l'exécution à des soldats, rencontraient de la résistance; car les naturels, ne pouvant plus compter sur des promesses toujours trompeuses, abandonnaient leurs maisons, au lieu d'obéir, et se réfugiaient dans les bois. Dans ce cas, on prenait le parti de leur annoncer que Las Casas était fort triste de ne plus les voir: il n'en fallait pas davantage pour les ramener dans leurs foyers. Pendant une visite que ce digne prêtre fit, en 1513, dans les provinces de Bayamo, Cueyba, Caonao et Camaguey, et dans le cours de laquelle il baptisa mille enfants, il obtint du chef de l'expédition la liberté de plusieurs caciques et de beaucoup d'autres insulaires, qui, après avoir abandonné leurs habitations et leur pays à la suite de l'invasion espagnole, consentirent à y revenir, dès qu'ils connurent les intentions et les promesses de Las Casas.

Un répartiteur des indigènes fut établi en 1514, et Rodrigue d'Albuquerque, qui remplit le premier ces fonctions, distribua des Américains en commanderies pour deux générations, mais seulement à ceux qui devaient laisser à leur mort des enfants pour en hériter (1). Las

(1) *Histoire de l'isle Espagnole*, t. 1, p. 319.

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. 1, p. 22.

Casas s'étant élevé avec force, dans la chaire, contre cette distribution, que les Dominicains Pierre de Cordoue et Antoine de Montesino n'avaient pu prévenir, les donataires et les agents royaux devinrent ses ennemis. Il prit, l'an 1515, le parti d'aller réclamer en Espagne la révocation de l'ordre de partage. Le Dominicain Diégo Deza, archevêque de Séville, lui donna des lettres de recommandation. Ferdinand, qu'il rencontra à Placencia, dans l'Estramadure, frémit au tableau qu'il traça de la tyrannie dont les Américains étaient victimes; le Dominicain Thomas Matienzo, confesseur du roi, appuya ses vives représentations (1); mais, sur ces entrefaites, le prince mourut le 23 janvier 1516, laissant la couronne à Charles 1er d'Autriche, plus connu dans la suite sous le nom de Charles-Quint, empereur d'Allemagne. Las Casas aurait été en Flandre plaider la cause des Américains auprès du nouveau roi, si le cardinal Ximenès ne lui avait pas fait espérer qu'il atteindrait, sans quitter l'Espagne, le but de son voyage. En effet, Ximenès et le doyen de Louvain, depuis Pape sous le nom d'Adrien VI, entre les mains desquels se trouvait le pouvoir, arrêtèrent des mesures contre l'esclavage des insulaires, dont ils défendirent notamment le partage entre les Espagnols à titre de dépôt ou de commanderie. Comme les Franciscains et les Dominicains ne s'accordaient pas sur les moyens à employer pour gouverner et convertir les Américains, on convint d'envoyer à Haïti trois Hiéronymites choisis par le général de l'ordre entre douze qu'on lui aurait désignés, et d'attribuer aux trois commissaires une autorité entière sur les agents du gouvernement pour administrer les colonies et rétablir les indigènes dans toute leur liberté. Les régents nommèrent, en outre, Las Casas *protecteur universel des Indiens*, et le licencié Zuazo juge d'enquête contre ceux qui auraient abusé de leurs pouvoirs. Afin que les colons arrivés d'Espagne fussent en état de s'établir sans le secours des naturels, on indiqua aux commissaires différents moyens, entre autres l'importation des noirs d'Afrique; mais il fut interdit de faire cette traite des nègres sans licence, faculté qui ne s'accordait qu'à prix d'argent. Las Casas s'embarqua à Séville, le 11 novembre 1516, avec les trois Hiéronymites Louis de Figueroa, prieur d'Olmedo, Bernardin de Manzanedo et Alfonse de Saint-Dominique. Son premier soin, en arrivant à Haïti, au mois de décembre, fut de réclamer, en qualité de protecteur des indigènes, l'exécution des ordres donnés aux commissaires. Mais les partisans intéressés du système des commanderies leur firent entendre que ce système pouvait seul rendre les Américains sociables, et garantir leur persévérance dans le christianisme; en sorte que les Hiéronymites, auxquels Las Casas essaya vainement de communiquer son courage et sa fermeté, renoncèrent à cette partie de leurs instructions.

Ximenès, voulant favoriser la propagation de la foi, ne permit plus, à dater de l'an 1516, aux capitaines de navires, de faire voile de la côte d'Espagne pour l'Amérique, sans avoir à bord un prêtre séculier ou régulier (1). Sa sollicitude était, à cet égard, bien secondée par le zèle des ordres religieux; et le chapitre général des Frères-Prêcheurs, célébré à Naples l'année précédente, s'était vivement préoccupé des moyens d'évangéliser les Indes occidentales et orientales (2). L'ardeur des enfants de saint François égalait celle de fils de saint Dominique. Ainsi le Franciscain Remi, après avoir travaillé pendant plusieurs années et avec succès parmi les idolâtres, était revenu du Nouveau Monde en Europe, dans le but de s'y procurer un renfort d'ouvriers apostoliques. Il en réunit plusieurs en Picardie, et les conduisit en Espagne. Dans le nombre, on remarquait le frère du roi d'Écosse, qui, sous l'humble habit de saint François, se distinguait moins par sa naissance que par son zèle. Ximenès adjoignit quelques Dominicains aux quatorze Franciscains dont frère Remi était le chef, et pourvut avec libéralité à leur embarquement.

Parmi les Frères-Mineurs qui évangélisaient déjà l'Amérique, Dieu se choisit, cette même année, trois martyrs : Ferdinand Salzedo, Didace Botellio, et un troisième dont on ne sait pas le nom, furent massacrés, coupés en morceaux et dévorés par les Caribes de l'Amérique septentrio-

(1) Charlevoix, *Histoire de l'isle Espagnole*, t. 1, p. 334.

(1) Wadding, an. 1516, n° 40.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1515.

nale, qui se servirent de leurs habits religieux en guise d'étendards. (Pl. XLIII, n° 2.) D'autres Frères-Mineurs, venus de Haïti sur la côte de Paria, dans l'Amérique méridionale, sous la conduite de Jean Garcès, y reçurent au contraire un accueil favorable : ils baptisèrent plusieurs indigènes, montrèrent à lire et à écrire aux enfants des principaux d'entre eux, établirent un couvent, et gagnèrent si bien les cœurs, qu'à leur considération les Espagnols eurent la liberté de trafiquer sur cette côte avec la même liberté qu'en Espagne, tant que leur cupidité et leurs violences, contenues par la présence des Hiéronymites, ne mirent point d'obstacles à la conversion des Américains.

En 1517, frère François de Saint-Romain se rendit de l'isthme du Darien en Espagne, afin d'y faire prévaloir un mode d'agir plus humain à l'égard des indigènes, que les brigandages exercés sous le gouvernement de Pierre Arias d'Avila détournaient d'embrasser la foi (1). Le même motif ramena, l'année suivante, en Europe, frère Jean de Quevedo, évêque du Darien (2). Mais Las Casas les précéda tous deux. Ce protecteur des Américains voyait ses conseils rendus inutiles par la faiblesse des Hiéronymites, et il ne pouvait même obtenir qu'on mît en liberté les captifs dont l'enlèvement et l'inique détention avaient provoqué le massacre des Dominicains François de Cordoue et Jean Garcès : prenant alors le parti d'aller demander que l'autorité fût confiée à des hommes plus énergiques, il s'embarqua le 7 mai 1517. Les Hiéronymites, qui ne réussirent point à empêcher son départ, le firent suivre par l'un d'eux, Bernardin de Manzanedo.

Las Casas s'aperçut bientôt que les ministres flamands, arrivés en Espagne avec le nouveau roi, n'étaient pas favorables à la liberté des Américains. Il essaya alors d'être utile à ses protégés par des moyens indirects. Pour adoucir leur condition, il fallait arriver à continuer l'exploitation des mines et à entretenir la culture des terres sans recourir aux bras des colons castillans, trop fiers pour accepter d'autre position que celle de maître ou de commandeur : dans ce but, les Hiéronymites avaient représenté au roi la nécessité d'envoyer en Amérique des cultivateurs espagnols et des noirs africains, dont le travail était bien préférable à celui des indigènes. Las Casas entra dans ce projet, dont l'initiative n'émanait pas de lui, et qui, du reste, au lieu d'accorder une liberté entière pour la traite des nègres, la limitait aux besoins de la culture du sol et de l'exploitation des mines. La demande des Hiéronymites reçut l'approbation de Charles. Ce prince permit à Las Casas de faire transporter quatre mille esclaves de Guinée à Haïti, et d'emmener avec lui des laboureurs espagnols ; il lui donna même, à cette occasion et à titre d'encouragement, le brevet de chapelain du roi ; enfin, l'an 1518, il envoya Rodrigue de Figueroa en Amérique, avec la faculté de rendre complétement la liberté aux indigènes d'après le plan de Las Casas, si les insulaires lui paraissaient pouvoir vivre en chrétiens sous l'empire des lois. Rodrigue fit, en effet, mettre en liberté tous les indigènes de Haïti : mais le trésorier royal réclama contre cette mesure auprès du gouvernement de Castille.

Las Casas, n'ayant pu réussir à emmener des laboureurs dans le Nouveau Monde, voulut y conduire des missionnaires, et rassembler dans la province de Cumana des indigènes de son choix, ainsi que les Espagnols qui, réunissant les conditions qu'il désirait, seraient disposés à passer dans les colonies : son dessein était de former trois établissements modèles, au moyen desquels il eût été démontré qu'on pouvait convertir et civiliser les Américains sans l'intervention des soldats. Les cruautés des Espagnols ayant aliéné les Américains, il voulait donner à ces nouveaux colons un habit particulier, afin de faire croire aux naturels qu'ils étaient d'une autre nation : cet habit devait être blanc, avec une croix de la couleur et à peu de chose près de la forme de celle de Calatrava. Las Casas songeait même à fonder, dans la suite, un ordre militaire, qu'il se flattait de faire approuver par le saint Siége et par le roi d'Espagne.

« Le conseil ne paraissant pas écouter trop favorablement les propositions de Las Casas, dit Charlevoix (1), ce licencié perdit patience,

(1) Wadding, an. 1517, n° 19.
(2) *Ibid.*, an 1518, n° 21.

(1) *Histoire de l'isle Espagnole*, t. I, p. 354.

voyer en Amérique
des noirs africains,
férable à celui des
ans ce projet, dont
e lui, et qui, du
ne liberté entière
imitait aux besoins
l'exploitation des
nymites reçut l'ap-
ince permit à Las
atre mille esclaves
ener avec lui des
onna même, à cette
gement, le brevet
an 1518, il envoya
érique, avec la fa-
la liberté aux in-
Las Casas, si les
voir vivre en chré-
Rodrigue fit, en
les indigènes de
l réclama contre
ernement de Cas-

sir à emmener des
Monde, voulut y
t rassembler dans
indigènes de son
ls qui, réunissant
eraient disposés à
n dessein était de
odèles, au moyen
qu'on pouvait con-
ains sans l'inter-
autés des Espa-
icains, il voulait
un habit particu-
x naturels qu'ils
t habit devait être
uleur et à peu de
lle de Calatrava.
der, dans la suite,
ttait de faire ap-
t par le roi d'Es-

pas écouter trop
s de Las Casas,
é perdit patience,

t. I, p. 354.

La cause des Américains plaidée devant Charles-Quint

La causa degli Americani difesa davanti a Carlo Quinto. La causa de los Americanos defendida delante de Carlos Quinto

[illegible] de Dominique

Martinica de [illegible]

[illegible] et en engage [illegible] partie religieuse [illegible] [illegible] la [illegible] [illegible] dont d'un [illegible] si hardi, [illegible] [illegible] Le [illegible] de la [illegible] [illegible] pour lesquels [illegible] à [illegible] des maîtres [illegible] [illegible] ministres du roi, [illegible] [illegible] dans [illegible] [illegible] réformait [illegible] les Indes, [illegible] publique- [illegible] inutilement [illegible] croiraient pas, [illegible] la plus es- [illegible] qui était de pré- [illegible] l'Évangile [illegible] au roi et [illegible] qu'on pou- [illegible] que le con- [illegible] devait faire, [illegible] communiquait ces [illegible] loueraient [illegible] mais que, [illegible] justice, ils [illegible] qu'aux [illegible] ajouta- [illegible] sur [illegible] ! » En [illegible] avec les [illegible] ficateurs [illegible] communiqués, [illegible] les or- [illegible] ent été dre[illegible] reçut [illegible] avec douceur.

[illegible] indi- [illegible] de Quevedo, évêque du [illegible] sur ces [illegible], Charles voulut [illegible] à une [illegible] du conseil d'État [illegible] Quevedo et [illegible] devaient être en [illegible] qui avait long[illegible] à Haïti. (Pl. XXIV, n° 1.) L'évêque [illegible] ; il assura que les gouverneurs du [illegible] avaient fait un mal incalculable dans cette partie de l'Amérique ; mais (parole étrange dans la bouche d'un chrétien, et surtout d'un évêque) il ajouta que les indigènes lui avaient paru *nés pour la servitude*. « Ce sont des âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort, dit-il : j'en conviens. A Dieu ne plaise que je prétende les abandonner ! Soit à jamais loué le zèle de nos pieux monarques pour attirer ces infidèles à Jésus-Christ ! Mais je soutiens que l'asservissement est le moyen le plus efficace : j'ajoute que c'est le seul qu'on puisse employer. Ignorants, stupides, vicieux, comme ils sont, viendra-t-on jamais à bout de leur inculquer les connaissances nécessaires, à moins de les tenir dans une contrainte utile ? Aussi [illegible] et indifférents à renoncer au christianisme [illegible], on les voit souvent, au sortir du baptême, se livrer à leurs anciennes superstitions. » Las Casas tint un tout autre langage : « Très-haut et très-puissant roi et seigneur, dit le protecteur des Américains, je suis un des premiers qui ont abordé sur les terres du Nouveau Monde, et il y a bien des années que j'y suis employé : j'ai été témoin de tout ce qui s'y est passé, et c'est ce que j'ai vu qui m'a fait prendre la résolution de revenir en Espagne, non que je sois meilleur chrétien qu'un autre, mais parce que les maux des Indiens ont excité ma compassion naturelle. Ce fut pour en informer le roi catholique que je quittai ces royaumes. Son Altesse, que je fus trouver à Placencia, m'écouta avec bonté, et m'ordonna d'aller l'attendre à Séville, où elle devait porter remède à un si grand mal. Ce prince mourut au milieu de son voyage, en sorte que ma requête et sa résolution furent inutiles. Après sa mort, je m'adressai aux gouverneurs du royaume, le cardinal d'Espagne, François Ximenès, et le cardinal de Tortose, qui prirent d'excellentes mesures ; et, depuis que Votre Majesté est arrivée, c'est à elle que j'ai adressé des mémoires dont l'effet

et prit une résolution où sa prudence fut moins consultée que son zèle. Il alla trouver tous ceux qui avaient le titre de prédicateurs et de théologiens du roi, et en engagea huit, partie ecclésiastiques, et partie religieux dominicains, à aller déclarer en plein conseil que tous ceux qui le composaient répondraient à Dieu de tout le mal qui se faisait dans les Indes, puisqu'ils ne voulaient pas y apporter le remède qui était en leur pouvoir, après toutes les représentations qu'on leur avait faites sur cela. Le P. Michel de Salamanque porta la parole, et, ayant été admis au conseil, il dit tout ce que le véhément licencié lui avait inspiré. On eut la patience de l'écouter jusqu'au bout; mais, quand il eut fini, l'évêque de Burgos, le regardant d'un œil sévère, lui demanda qui l'avait rendu si hardi, et depuis quand les prédicateurs du roi se mêlaient du gouvernement de l'État? Le docteur de la Fuente répondit au prélat qu'ils étaient chargés des intérêts de la maison de Dieu, pour lesquels ils devaient toujours être prêts à donner leur vie; qu'il n'était pas surprenant que des maîtres en théologie, qui pouvaient, sans qu'on y trouvât à redire, parler dans un concile général, donnassent, aux conseillers et aux ministres du roi, des avis sur les fautes qu'ils commettaient dans l'exercice de leur charge; qu'ils venaient donc par office leur déclarer que, si l'on ne réformait les abus qui s'étaient introduits dans les Indes, ils monteraient en chaire, et diraient publiquement tout ce dont ils les avaient inutilement avertis en particulier; qu'ils ne croiraient pas, s'ils y manquaient, avoir satisfait à la plus essentielle de leurs obligations, qui était de prêcher l'Évangile, et de dire la vérité au roi et à ses ministres. » Comme on répondit qu'on pouvait prouver, par les actes mêmes, que le conseil avait fait jusque-là tout ce qu'il devait faire, La Fuente répartit que, si on communiquait ces pièces aux théologiens du roi, ils les loueraient si elles étaient dignes de louange; mais que, si elles n'étaient pas selon Dieu et la justice, ils leur donneraient leur malédiction ainsi qu'aux auteurs de ces actes. « Et à Dieu ne plaise, ajouta-t-il, qu'elle tombe sur vos seigneuries! » En disant cela, il sortit avec les autres prédicateurs du roi. On leur communiqua, en effet, les ordonnances qui avaient été dressées, et on reçut leurs observations avec douceur.

C'est à Barcelone que le protecteur des Indigènes soumit son projet au roi. Frère Jean de Quevedo, évêque du Darien, y étant arrivé sur ces entrefaites, Charles voulut assister à une séance du conseil d'État dans laquelle Quevedo et Las Casas devaient être entendus, ainsi qu'un Franciscain qui avait longtemps vécu à Haïti. (Pl. XLIV, n° 1.) L'évêque parla le premier; il assura que les gouverneurs du Darien avaient fait un mal incalculable dans cette partie de l'Amérique; mais (parole étrange dans la bouche d'un chrétien, et surtout d'un évêque) il ajouta que les indigènes lui avaient paru *nés pour la servitude*. « Ce sont des âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort, dit-il: j'en conviens. A Dieu ne plaise que je prétende les abandonner! Soit à jamais loué le zèle de nos pieux monarques pour attirer ces infidèles à Jésus-Christ! Mais je soutiens que l'asservissement est le moyen le plus efficace: j'ajoute que c'est le seul qu'on puisse employer. Ignorants, stupides, vicieux, comme ils sont, viendra-t-on jamais à bout de leur inculquer les connaissances nécessaires, à moins de les tenir dans une contrainte utile? Aussi légers et indifférents à renoncer au christianisme qu'à l'embrasser, on les voit souvent, au sortir du baptême, se livrer à leurs anciennes superstitions. » Las Casas tint un tout autre langage: « Très-haut et très-puissant roi et seigneur, dit le protecteur des Américains, je suis un des premiers qui ont abordé sur les terres du Nouveau Monde, et il y a bien des années que j'y suis employé: j'ai été témoin de tout ce qui s'y est passé, et c'est ce que j'ai vu qui m'a fait prendre la résolution de revenir en Espagne, non que je sois meilleur chrétien qu'un autre, mais parce que les maux des Indiens ont excité ma compassion naturelle. Ce fut pour en informer le roi catholique que je quittai ces royaumes. Son Altesse, que je fus trouver à Placencia, m'écouta avec bonté, et m'ordonna d'aller l'attendre à Séville, où elle devait porter remède à un si grand mal. Ce prince mourut au milieu de son voyage, en sorte que ma requête et sa résolution furent inutiles. Après sa mort, je m'adressai aux gouverneurs du royaume, le cardinal d'Espagne, François Ximenès, et le cardinal de Tortose, qui prirent d'excellentes mesures; et, depuis que Votre Majesté est arrivée, c'est à elle que j'ai adressé des mémoires dont l'effet

eût été infaillible sans la mort de son grand chancelier. Je poursuis de nouveau ma première entreprise: mais il existe des ennemis de toute vertu et de tout bien qui meurent d'envie que j'échoue dans mon projet. Il importe d'autant plus à Votre Majesté de m'entendre, et de commander que les auteurs du mal soient confondus, qu'indépendamment de ce qui peut intéresser sa conscience, je puis assurer qu'aucun des États qui lui sont soumis, ni même la totalité de ses royaumes, ne peut être comparée à la moindre partie des biens de ce Nouveau Monde. En informant de ceci Votre Majesté, je suis assuré de lui rendre plus de service qu'aucun sujet ait jamais pu faire à son roi; et cependant je n'ai en vue ni les grâces ni les récompenses de Votre Majesté, parce que je n'agis point pour son service, sauf l'obéissance et le dévouement que je lui dois comme son humble sujet, mais parce que je suis convaincu que je dois à Dieu ce grand sacrifice: car ce Maître souverain est si jaloux de son honneur et des hommages exclusifs de toutes ses créatures, que je ne puis faire un pas dans cette entreprise que pour lui seul, et que c'est uniquement pour sa gloire que j'ai pris l'engagement de travailler sans relâche à procurer à Votre Majesté les biens et les avantages les plus estimables. Et, afin de confirmer ce qu'elle a bien voulu me permettre de lui apprendre, je dis et je déclare de nouveau que je renonce d'avance à toute grâce et à toute faveur temporelle; et, s'il m'arrive jamais de réclamer directement ou par des voies détournées la moindre récompense, je consens qu'on m'accuse de mensonge et de félonie à l'égard de mon roi. Au reste, très-puissant prince, les hommes qui peuplent ce Nouveau Monde, si riche en tout, sont très-capables d'embrasser la foi chrétienne, et susceptibles, si on leur donne des leçons de morale et de doctrine, de s'attacher à la vertu et de vivre chrétiennement. La nature les a faits libres, et ils conservent leur liberté avec des rois et des seigneurs naturels qui gouvernent leurs cités. Quant à l'opinion du révérend évêque qui les croit *esclaves par nature*, je pense qu'il fait allusion à ce que le Philosophe dit au commencement de sa *Politique:* mais, entre ce qu'il faut entendre par là et ce que le prélat veut dire, la différence est aussi grande qu'entre le ciel et la terre. D'ailleurs, en supposant que le révérend évêque eût raison, il ne faut pas oublier que le Philosophe était païen et qu'il brûle aujourd'hui dans les enfers; ce qui prouve qu'on ne doit user de sa doctrine qu'autant qu'elle est d'accord avec notre sainte foi et avec les usages de la religion chrétienne. Notre religion est une, et peut convenir à toutes les nations du monde; elle les reçoit toutes dans son sein, et n'enlève à aucune sa liberté ni ses maîtres; elle est surtout bien éloignée de vouloir qu'on rende les peuples esclaves sous prétexte qu'ils sont nés pour cela, comme le prétend le seigneur évêque. Que Votre Majesté daigne donc, au commencement de son règne, témoigner hautement son mépris pour cette mauvaise doctrine, et désavouer ses conséquences. » Le religieux franciscain, appelé ensuite à émettre son avis, déclara qu'ayant été chargé deux fois de faire le dénombrement des indigènes de Haïti, il en avait trouvé au second plusieurs milliers de moins qu'au premier, que la diminution devenait tous les jours plus sensible, et que le mal auquel on cherchait un remède paraissait incurable par rapport à cette île. Il ajouta qu'il craignait bien que la mesure des crimes des Espagnols ne fût à son comble en Amérique, et que Dieu ne les exterminât de ces régions qu'ils avaient presque entièrement dépeuplées, sans aucun motif et contre leurs plus véritables intérêts: « Car enfin, continua-t-il, lorsque Dieu dit à Caïn: « Voici le sang de votre « frère Abel qui crie vers moi de la terre, » il ne s'agissait que d'un homme; et ce même Dieu sera-t-il sourd aux cris qu'élèvent vers le ciel ces déluges de sang dont tant de vastes provinces sont encore inondées? Sire, par les plaies adorables du Sauveur des hommes, et par les sacrés stigmates de mon Père saint François, je vous conjure de mettre fin à une tyrannie dont la continuation ne pourrait manquer d'attirer sur votre couronne tout le poids de l'indignation du souverain Seigneur des rois de la terre. » Ces généreuses paroles du Franciscain effaçaient le mot imprudent de l'évêque du Darien, qui, du reste, tout en inclinant vers le système des commanderies ou de la servitude, détestait l'abus odieux qu'on en avait fait. L'amiral Diégo Colomb, revenu depuis quelque temps en Espagne, s'exprima dans le même sens que Las Casas. Enfin, frère Jean de Quevedo, interrogé sur ce qu'il pensait du projet du protecteur des indigènes,

répondit qu'il le croyait digne d'attention. Ce prélat mourut bientôt après en Espagne (1). Au contraire, Las Casas, ayant vu sanctionner ses plans, le 19 mai 1520, retourna à Haïti pour y préparer un voyage à la côte de Cumana.

Il fondait l'espoir de la conversion des indigènes de cette côte sur le concours des religieux de saint François et de saint Dominique, qui s'y étaient établis depuis peu. Comme ces missionnaires ne songeaient pas à s'approprier l'or des Américains, mais uniquement à leur procurer le salut, ils travaillaient avec presque autant de succès que de zèle. Les peuples, dont ils avaient gagné la confiance, les écoutaient volontiers; édifiés de leurs exemples, ils profitaient de leurs instructions, lorsque la perfidie d'un chef espagnol, nommé Alfonse de Ojeda, amena une affreuse catastrophe. S'étant rendu à Cumana pour la pêche des perles, il attira sur son bord des indigènes, qu'il transporta ensuite sur une autre côte pour les vendre comme esclaves; mais, ayant eu l'imprudence de descendre à terre, il fut tué par le cacique de Maracapana. Les Espagnols et les Franciscains établis dans la contrée, et qu'on soupçonna d'intelligence avec Ojeda, durent s'enfuir et s'embarquer pour Haïti. Il ne resta qu'un frère-lai, nommé Denis, qui se cacha pendant six jours, mais que la faim contraignit de se livrer aux indigènes. Ils se vengèrent sur cet innocent du crime d'Ojeda, le roulèrent par terre, le battirent à coups de poings et de pieds, lui firent sauter la cervelle de la tête (2). Le cacique de Maracapana provoqua des représailles non moins terribles de la part des naturels de Chiribichi, auxquels ils conseilla de se défaire des Dominicains du couvent de Sainte-Foi. Les deux Frères-Prêcheurs de ce couvent ne se doutaient pas de la scène tragique qui s'était passée à quelques lieues de leur demeure; et un dimanche, celui des deux qui n'était pas prêtre venait de se confesser pour communier ensuite, l'autre se préparait à dire la messe, quand les indigènes les massacrèrent, mirent le feu au monastère, brisèrent les cloches, les croix, les images, entre autres un Christ d'une grandeur considérable, dispersèrent les débris sur les chemins, coupèrent les orangers et beaucoup d'autres arbres qu'on avait apportés d'Europe. Il est à remarquer que ceux qu'on avait plus particulièrement admis au commerce des Espagnols se montrèrent les plus ingrats et les plus cruels (1). Ce fut à Porto-Rico que Las Casas apprit tout à la fois ces événements, qui renversaient ses espérances, et les dispositions faites pour soumettre le pays révolté. Les Espagnols vainqueurs y fondèrent la ville de Nouvelle-Tolède, où revinrent les Franciscains qui s'étaient enfuis. Ces religieux, dont le gardien était le P. Jean Garcès, possédaient un jardin où ils cultivaient l'oranger, la vigne, les légumes, d'excellents melons, et d'autres végétaux aussi utiles; et leur maison, qui n'était éloignée que d'une portée de fusil du rivage de la mer, dominait sur le Rio de Cumana, qui a donné son nom à toute la province. Ils furent d'utiles intermédiaires entre les indigènes et Las Casas, qu'aucun obstacle n'empêcha d'arriver enfin à la côte de Cumana. Le protecteur des Américains se servit aussi d'une femme chrétienne de leur nation, nommée Marie, pour leur annoncer que le roi d'Espagne l'envoyait afin de faire cesser les trahisons et les mauvais traitements dont ils avaient eu à se plaindre, et de leur procurer, avec la connaissance du vrai Dieu, tous les biens qu'ils pouvaient désirer. Las Casas regarda comme son premier devoir d'interrompre toute relation entre les naturels de la côte et les colons espagnols de l'île de Cubagua, qui entretenaient avec soin leur goût dépravé pour le vin d'Espagne, parce que ce commerce leur valait beaucoup d'or, de perles et d'esclaves. La désobéissance des colons aux ordres du protecteur des Américains ayant forcé celui-ci d'aller demander justice à Haïti, il laissa, en son absence, la colonie sous les ordres d'un certain François de Soto, qui diminua imprudemment les moyens de défense de la Nouvelle-Tolède. Les indigènes, irrités des entraves mises à l'échange de leurs enfants contre du vin d'Espagne, résolurent alors de détruire ce fort, et même de massacrer les Franciscains; affreux complot,

(1) Wadding, an. 1519, n° 2.
(2) *Ibid.*, an. 1520, n° 2.

(1) Wadding, an. 1520, n° 2. *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. II, p. 482. Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 263. Charlevoix, *Histoire de l'île Espagnole*, t. I, p. 412.

dont l'exécution eut lieu quinze jours après le départ de Las Casas. Herrera en parle ainsi (1) : « Les religieux, en ayant été instruits trois jours avant l'événement, firent interroger l'Indienne Marie, pour s'assurer si la conspiration était véritable : à l'entendre, rien n'était plus faux; mais ses yeux et ses traits annonçaient qu'elle y croyait. Il arriva, le même jour, sur la côte une barque qui venait échanger des marchandises : les Espagnols et les religieux demandèrent d'y être reçus pour échapper au danger, mais leurs prières furent inutiles. Les Franciscains qui étaient avec Soto passèrent ce temps-là dans les plus vives inquiétudes : ils s'adressaient aux Indiens, et leur demandaient quel jour on avait choisi pour les égorger. La veille de l'exécution, on plaça le peu de monde qu'on avait et quatorze petites pièces d'artillerie autour du magasin des Espagnols, voisin du couvent; mais, lorsqu'on voulut se servir de la poudre, on la trouva très-humide. Le lendemain, à l'heure où on l'exposait au soleil pour la faire sécher, des Indiens arrivèrent en poussant de grands cris : ils mirent le feu au magasin, et tuèrent deux ou trois hommes, pendant que d'autres, après avoir fait une brèche dans un côté du bâtiment et au mur du jardin des religieux, qui était entouré de cannes, les aidaient à y pénétrer. Dans ce moment, François de Soto revenait du village des Indiens, qui n'était éloigné que de la portée du trait du magasin et du monastère : il reçut une flèche empoisonnée dans le bras, ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de pénétrer dans le jardin. Les Pères avaient un étang, formé des eaux du fleuve, et qui fournissait de l'eau au couvent : là se trouvait un canot, en état de recevoir cinquante personnes. Tout le monde y entra, excepté le frère Dominique, qui, aux premiers cris des Indiens, était allé se cacher, sans être vu, au milieu des roseaux. Le canot, portant une vingtaine d'Espagnols, s'avança vers le fleuve pour gagner la mer, et se dirigea sur la pointe d'Araya, où se trouvaient les salines avec des navires en chargement, mais séparée du point où l'on était par plus de deux lieues de mer. Le frère Dominique, ayant aperçu le bateau, sortit de sa retraite et vint jusqu'à la rivière. Quoique ses compagnons fussent déjà au-dessous du point où il avait paru, ils firent tous leurs efforts pour arriver jusqu'à lui et pour le prendre; mais il leur fut impossible de surmonter le courant, qui les emportait avec rapidité. Dominique, s'en apercevant, leur fit signe avec les deux mains de s'éloigner. Les Indiens, occupés de l'incendie du magasin, ne savaient pas qu'il ne s'y trouvait plus personne; mais, voyant bientôt après le canot, ils se jetèrent dans une pirogue pour poursuivre les Espagnols, qui étaient déjà une lieue en avant, accablés de fatigue, et n'ayant pas cessé un seul instant de fuir à force de rames. Les deux embarcations s'échouèrent au même temps, et on se trouva très-près les uns des autres sur une plage hérissée de chardons à longues épines, et tellement serrés qu'un homme armé n'aurait osé s'y engager sans le plus grand embarras. Comme les Indiens étaient nus, ils n'avançaient qu'avec une extrême lenteur sur ce terrain, au milieu duquel ils s'étaient réfugiés. Le frère Jean Garcès raconte que, se voyant presque atteint par ces Indiens armés de sabres de pierre, et se croyant à sa dernière heure, il se mit à genoux, ferma les yeux, et, recommandant son âme au ciel, attendit, la tête baissée, le coup qui devait l'ôter de ce monde. Quelques moments s'étant écoulés sans que les Indiens exécutassent leur résolution, Garceta releva la tête, regarda autour de lui, et ne vit personne. Il supposa que les Indiens n'avaient osé s'avancer jusqu'à lui, de crainte de se blesser; et cette circonstance sauva la vie à tous les Espagnols. Ils attendirent dans cette espèce de forteresse, et en sortirent quand leurs ennemis se furent éloignés : il n'y en avait pas un seul qui n'eût le corps percé de mille épines et en fort mauvais état. Ils arrivèrent au lieu où étaient mouillés les deux navires qui chargeaient du sel, et furent reçus avec tout l'intérêt qu'inspirait le malheur. Il leur manquait un homme : c'était François de Soto, qui avait été blessé d'un coup de flèche. Quelqu'un dit l'avoir vu sous un rocher, au milieu des chardons : on se hâta d'aller le chercher dans une barque, à une lieue et demie; il fut trouvé encore en vie après trois jours de souffrance, de soif et d'inanition. On le transporta dans le bateau, et, comme les flèches empoisonnées excitent une soif ardente,

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. II, p. 490. Charlevoix, *Histoire de l'isle Espagnole*, t. I, p. 419.

il demanda de l'eau : au moment où on lui en présentait, il fut saisi d'un accès de rage, et succomba au bout de quelques jours à cette cruelle maladie. Les Indiens prescrivent en pareil cas un régime particulier : mais l'expérience leur a prouvé qu'en faisant boire et manger les blessés, l'effet du poison en devient plus actif et les enlève en peu de temps. Après avoir incendié le magasin, les Indiens pillèrent le couvent, et commirent plusieurs sacriléges. Ils tuèrent un enfant qui traînait la machine hydraulique dont les Espagnols se servaient, et laissèrent partout des traces de la fureur dont ils étaient animés contre de bons religieux qui ne leur avaient jamais fait que du bien. Dans le jardin, tout fut coupé ou détruit par le feu. Le frère Dominique, qui était depuis trois jours caché dans les roseaux, en sortit enfin, après avoir recommandé son âme à Dieu, espérant n'avoir rien à craindre d'un grand nombre d'Indiens qu'il voyait dans le voisinage, et dont il avait toujours été l'ami. Il fut traité en prisonnier, et pendant trois jours on délibéra sur ce qu'on en ferait. Les uns voulaient le sauver, parce qu'on pourrait s'en servir pour faire la paix avec les chrétiens ; les autres demandaient sa mort. L'arrêt en fut prononcé par l'influence d'un Indien, nommé Ortéguilla, qui avait été domestique dans le couvent. La victime venait d'être trois jours en prières: Ils lui passèrent une corde autour du cou, et, après avoir assommé ce religieux d'un coup de hache, ils le traînèrent dans tout l'endroit, exerçant mille outrages sur ses restes inanimés. Le cruel Ortéguilla dépouilla le martyr et porta sa robe pendant plusieurs jours. » (Pl. XLIV, n° 2.) Les *Chroniques des Frères-Mineurs* confondent le martyre de frère Dominique avec celui de frère Denis, dont il a été parlé plus haut. Les autorités de Haïti s'occupèrent de rétablir la puissance espagnole sur la côte de Cumana ; mais elles refusèrent dès lors de seconder le plan de colonisation de Las Casas.

Dans ce mécompte, il ne trouva de consolation qu'auprès des Frères-Prêcheurs, et ses liaisons avec les enfants de saint Dominique le portèrent à prendre l'habit de leur ordre, en 1521, suivant Herrera ; en 1523 seulement, suivant Remesal. Il donnait la plus grande partie de la nuit à la prière et à l'étude ; il employait le jour à chercher les indigènes dans les bois ou parmi les rochers, pour les consoler, les catéchiser, et les disposer à recevoir la grâce du baptême. Ce fut alors qu'il composa son traité *du Seul moyen de conversion* (1), dans lequel il voulut prouver qu'on ne pouvait convertir les Américains que par un système de bienveillance.

CHAPITRE XXXV.

Premier voyage autour du monde, par Magellan. — Le christianisme est annoncé au Brésil, dans la Patagonie, aux îles des Larrons (Marianes), à l'archipel de Saint-Lazare (Philippines) et aux Moluques.

Nous n'avons pas voulu interrompre notre récit, pour parler de la glorieuse expédition de Magellan, qui mit à exécution le plan favori de Christophe Colomb, c'est-à-dire qui découvrit, au profit de l'Espagne, un passage aux Indes-Orientales par l'ouest, sans empiéter sur la partie du globe attribuée aux Portugais par la ligne de démarcation qu'Alexandre VI avait tracée.

Ferdinand Magalhaens, ou Magellan, Portugais d'une naissance honorable, servit pendant cinq années dans les Indes orientales, avec une grande valeur, sous le fameux Albuquerque, qui chargea François Serano, ami et parent de Magellan, de se rendre aux Moluques et d'y ériger un fort : projet que ce dernier n'exécuta pas, attendu que tous les rois de l'archipel, par une ambition insensée, prétendaient l'avoir chez eux, et que Serano, agissant en souverain sous le titre de pacificateur, voulait les soumettre tous en même temps, au lieu de se fixer dans un lieu particulier. On a dit que ce chef portugais, menacé par Albuquerque auquel il avait désobéi en ne construisant pas la forteresse, et sachant que Magellan, de retour à Lisbonne, n'y avait pas obtenu la récompense qu'il croyait mériter, lui proposa de donner l'archipel des Moluques à l'Espagne, et l'éclaira sur la possibilité de trouver le cap de l'Amérique méridionale ou un détroit qui communiquât de la mer Atlantique dans la mer des Indes. Mais déjà Magellan avait la certitude de ce passage, soit qu'il l'eût vu dessiné sur une carte de Martin de Béhaim, soit qu'il se fondât

(1) *De Unico vocationis modo.*

sur les idées de Colomb, confirmées par les observations faites depuis l'illustre Génois. Mécontent du Portugal, il offrit à l'Espagne de conduire une escadre, en courant toujours à l'ouest de la ligne de démarcation jusqu'aux îles aux épiceries, qu'il affirma se trouver dans la partie du globe qui, par cette ligne de démarcation, appartenait aux Espagnols. Le cardinal Ximenès, voyant dans le succès d'une telle entreprise un accroissement de gloire et de richesses pour son pays, écouta avec intérêt Magellan, auquel Charles-Quint, persuadé que le Portugal avait envahi ce qui lui appartenait, donna aussitôt une escadre et le titre de capitaine général. Ce navigateur fit voile de Séville, le 10 août 1519, accompagné d'Antoine Pigafetta, gentilhomme de Vicence, qui avait suivi en Espagne le prélat François Chiericato, son concitoyen, protonotaire apostolique, ambassadeur de Léon X, et depuis évêque et prince de Teramo. Pigafetta devait être l'historien de ce premier voyage autour du monde.

Après avoir touché aux Canaries, Magellan prit sa route directement au sud, le long de la côte de l'Amérique.

Le jour de sainte Lucie, 13 du mois de décembre, il pénétra dans la baie, qui reçut depuis le nom de Rio de Janeiro (*Fleuve de Janvier*). Elle dépendait du Brésil, « terre aussi étendue que l'Espagne, la France et l'Italie prises ensemble, dit Pigafetta (1), et qui appartient au roi de Portugal. » Ce voyageur parle des Brésiliens, mais d'une manière incomplète. Nous entrerons dans plus de détails sur les Tupis, maîtres de la côte que les Franciscains évangélisaient depuis la découverte que Cabral en avait faite.

Les Tupis, ainsi nommés du mot *toupan* (tonnerre), « se subdivisaient, dit M. d'Orbigny, en une foule de tribus. Comme les Américains actuels, ils avaient le teint d'un rouge cuivré, le corps épilé, les cheveux noirs et brillants, coupés en forme de couronne, les lèvres percées et garnies de disques, le corps tatoué avec le fruit du genipayer, la tête ornée de plumes d'aras, bleues, rouges et jaunes, le cou chargé de colliers de graine. Les hommes et les femmes marchaient nus. Ces dernières s'arrachaient, comme les hommes, les cils des paupières, mais laissaient croître et soignaient leurs cheveux. Elles se perçaient les oreilles pour y introduire des coquillages longs et arrondis, se peignaient avec soin le visage et le corps, se paraient d'un brassart composé de plusieurs fragments d'os très-blanc, taillés en forme d'écailles de poisson.

« Les armes des Tupis étaient l'arc et des flèches, fort longues et travaillées avec soin, des sabres-massues en bois rouge ou en bois noir, et un petit bouclier découpé dans le plus épais du cuir d'un tapir. Leurs instruments consistaient en une espèce de grande trompe, qui servait à animer la marche des guerriers, et en une maraca, destinée aux sorcelleries et aux cérémonies religieuses.

« Nomades et vagabonds, les Tupis ne restaient pas six mois dans le même lieu. Ils formaient pourtant, çà et là, des villages, quelquefois au nombre de cinq à six cents individus. Les cabanes qui composaient ces espèces de bourgades pouvaient avoir plus de soixante pas de longueur: elles ne contenaient qu'une vaste pièce servant à toute la famille. Un petit champ attenait à chaque habitation. Des vases en terre grossière constituaient tout le mobilier de ces demeures.

« Les Tupis vivaient de leur chasse et de leur pêche: ils boucanaient leur poisson et leur viande. Leurs cultures consistaient en manioc, qu'ils apprêtaient ensuite de diverses manières encore usitées aujourd'hui. Ils en fabriquaient même une espèce de liqueur spiritueuse.

« Ces peuples ne reconnaissaient guère que les deux principes du bien et du mal. Ils croyaient à une vie où les âmes des guerriers iraient s'asseoir à des banquets divins. Ils avaient des sorciers ou pajés, qui introduisaient en eux l'esprit de force, en leur soufflant dans l'oreille avec leur maraca.

« La polygamie était permise chez les Tupis; mais ils respectaient dans leurs alliances les trois plus hauts degrés de parenté, leur mère, leur sœur, leur fille. Le père, après avoir reçu son enfant, lui aplatissait le nez avec le pouce, le lavait avec soin, le peignait de noir et de rouge. Si c'était un garçon, il lui fabriquait aussitôt un petit arc, des flèches et une massue, et lui disait: « Sois courageux, pour te venger de tes

(1) *Premier voyage autour du monde*, p. 16.

ennemis ; » puis il lui donnait le nom d'un animal, d'une plante ou d'une arme.

« Les funérailles comportaient une espèce de cérémonial. Les femmes, s'embrassant et se plaçant les mains sur les épaules l'une de l'autre, s'écriaient : « Il est mort, celui qui nous a tant fait manger de prisonniers ; » et, quand on s'était ainsi lamenté pendant une demi-journée, on creusait une fosse ronde et profonde de cinq à six pieds : le cadavre y était enterré presque debout, avec les bras et les jambes liés autour du tronc.

« On ne saurait dire quel était le gouvernement des Tupis, si ce n'est qu'ils tenaient des conseils où tout se décidait à l'unanimité des voix. L'homicide était puni de mort : on livrait le meurtrier aux parents de la victime, et ceux-ci l'étranglaient. Quand un motif d'offense survenait de tribu à tribu, on allait demander le combat ; et quelquefois le choc avait lieu entre des armées de dix mille hommes. Dans ces combats, on tâchait de faire le plus grand nombre possible de prisonniers, afin qu'ils servissent ensuite à d'exécrables festins. Les captifs destinés à ces repas étaient traités avec douceur jusqu'au moment fatal. Quand il était arrivé, on apportait à chacun d'eux des pierres et des tessons de pots cassés : « Venge-toi avant de mourir, » lui disait-on ; et le malheureux pouvait lancer ces projectiles sur les assistants, qui se couvraient de leurs peaux de tapir. Après quoi, l'exécuteur s'approchait avec sa massue. « N'est-ce pas toi, disait cet homme, qui as mangé nos parents et nos amis ? — Oui, répliquait le prisonnier : et, si tu me donnais la liberté, je te dévorerais encore toi et tes compagnons. — Hé bien, mes compagnons et moi, qui sommes tes maîtres, nous allons te dévorer. » Et il lui assénait sur le crâne un coup de massue, qui l'étendait roide mort. Lorsque le corps avait été dépecé, on le boucanait comme de la venaison, et on le mangeait. Les os des bras et des cuisses servaient à faire des fifres, et les dents des colliers de guerre.

« Ces peuples étaient, du reste, généreux, intrépides, et fidèles à leurs serments.

« Leur langue, que parlent encore les indigènes du littoral, est, à ce qu'il paraît, un dialecte du guarani, dont on retrouve les radicales sur un espace de près de soixante degrés. Cette langue est privée de certaines lettres de notre alphabet, telles que *f*, *h*, *j*, *v* et *z*. Les noms substantifs et adjectifs y sont indéclinables, sans admettre même le pluriel.

« Parmi les subdivisions des Tupis, on comptait, à l'époque de la conquête, les Carijos, qui occupaient la côte au sud de Saint-Vincent de l'île Sainte-Catherine ; les Tamoyos, qui s'étendaient jusqu'à Angra-dos-Reys ; les Tupinambas, les Tupiniquins, les Tupinoës, qui occupaient le littoral du Brésil central ; les Tayabeces et les Cahetes ; les Pitagoares, qui campaient entre le Rio-Grande et l'Amazone ; les Aymores, les Puris, les Coroados, et une multitude d'autres tribus... Mais les variétés de tribus ne constituent pas toujours des nuances bien accusées de mœurs, de coutumes, de lois et de physionomie. Au milieu de la diversité des peuplades brésiliennes, on aperçoit aisément une espèce d'uniformité qui résulte de caractères analogues. Si, au lieu de créer des subdivisions infinies, la science ethnologique cherchait à grouper et à former de grandes familles, à peine en trouverait-on deux ou trois au Brésil qui donnassent lieu à des nomenclatures spéciales. »

Pigafetta (1), qui vit les Brésiliens au commencement de l'occupation portugaise, croyait qu'il serait facile de leur faire embrasser le christianisme. Une circonstance porta les indigènes à accueillir Magellan avec respect et vénération. Il régnait depuis deux mois une grande sécheresse dans le pays ; et comme, au moment de l'arrivée des Européens, le ciel donna de la pluie, les Tupis ne manquèrent pas d'attribuer ce bienfait à leur présence. Lorsqu'on débarqua pour dire la messe à terre, ils y assistèrent en silence et avec un air de recueillement.

Magellan employa tant de temps à reconnaître les baies et les golfes qui lui semblaient pouvoir établir une communication entre l'océan Atlantique et l'océan Indien, que, le 12 janvier 1520, il ne se trouva qu'au Rio de la Plata, formé des eaux du Parana et du Paraguay réunis ; estuaire dont l'étendue n'a point sa pareille dans le monde, puisqu'il présente une largeur de plus de cinquante lieues à son ouverture.

Le 31 mars, Magellan toucha au port de

(1) *Premier voyage autour du monde*, p. 23.

Saint-Julien, à 48° au sud de l'équateur, où il se détermina à passer l'hiver. D'abord, on n'aperçut aucun des habitants du pays : ceux qui se présentèrent enfin étaient d'une taille gigantesque, suivant Pigafetta, qui parle notamment d'un Patagon auquel on apprit à prononcer le nom de Jésus, et que l'on baptisa sous celui de Jean (1). Aujourd'hui, le fantôme de ces fameux Patagons de sept à huit pieds de haut s'est évanoui. On voit dans la Patagonie des hommes encore très-grands, sans doute, comparativement aux autres races américaines; mais ils n'ont rien d'extraordinaire, même pour nous : car, sur plus de six cents individus observés par M. d'Orbigny, le plus grand n'avait que cinq pieds onze pouces de France, et la taille moyenne de ce peuple n'est que de cinq pieds quatre pouces. Peut-être la manière dont les Patagons se drapent avec de grandes pièces de fourrure expliquerait-elle l'ancienne erreur, dont les Jésuites Dobrizhoffer et Falconer, missionnaires, l'un pendant dix-huit ans, l'autre pendant quarante, dans l'Amérique méridionale, avaient fait justice avant M. d'Orbigny. Le P. Dobrizhoffer, citant ce qu'ont dit les premiers navigateurs sur la dimension d'ossements trouvés à la côte et par eux réputés humains, cherche à démontrer que ces ossements appartiennent à quelque grande espèce d'animaux de terre ou de mer; et il ajoute : « Qu'on croie, d'ailleurs, de ces ossements tout ce qu'on voudra croire; mais qu'on n'en conclue pas qu'à mon avis les Patagons sont des géants. » Le P. Falconer, en reconnaissant que les Patagons sont assez généralement de grande taille, déclare n'avoir jamais entendu parler d'une race gigantesque; et il explique les exagérations de certains voyageurs par l'habitude qu'auraient les habitants de la Patagonie de ne communiquer avec les étrangers que par l'intermédiaire des plus grands d'entre eux. Les Espagnols plantèrent une croix sur la cime d'une montagne voisine du port de Saint-Julien, qu'ils appelèrent Monte-Christo.

Après avoir réprimé la mutinerie des équipages, qui demandaient qu'on abandonnât le projet d'un aventurier inconsidéré pour retourner en Espagne, Magellan continua son voyage. Il découvrit enfin, au 53° de latitude, l'entrée d'un détroit, où il se jeta malgré les murmures et les remontrances de ses compagnons. Il navigua vingt jours dans ce canal tortueux et dangereux, auquel il donna son nom, et où il fut abandonné par un de ses vaisseaux. Puis, il vit se déployer à ses yeux la nappe immense de la mer du Sud. Il remercia le ciel, en versant des larmes de joie, de l'heureux succès de son entreprise. Ainsi était consommée la révolution géographique que Christophe Colomb et Vasco de Gama avaient commencée avec tant de bonheur, l'un par la découverte de l'Amérique, en 1492, l'autre en doublant le cap de Bonne-Espérance, en 1497. « Dès lors, dit M. d'Orbigny, le lien, jusqu'alors si mystérieux, qui unissait les deux mondes, cessa d'être caché pour tous. Dès lors, le monde tout entier s'ouvrit à l'avide curiosité des missionnaires de la science, et à l'ambition des spéculateurs. Dès lors, il n'y eut plus de secrets pour le géographe, pour le naturaliste, pour le philosophe. »

Néanmoins, Magellan se trouvait à une plus grande distance qu'il ne l'imaginait du but de son voyage. Il navigua trois mois et vingt jours, portant constamment au nord-ouest, sans découvrir aucune terre, sauf deux îles désertes qui appartenaient aux îles de la Société; il souffrit de la faim et du scorbut : mais il eut un beau temps soutenu et des vents si favorables, qu'il donna à cet océan le nom de Pacifique qui lui est resté.

Lorsque les Espagnols étaient réduits à la dernière extrémité, ils tombèrent sur un groupe d'îles, où ils se rafraîchirent et recouvrèrent la santé. Les insulaires, qui n'avaient jamais vu de fer, en ayant enlevé quelques morceaux, Magellan flétrit leur archipel du nom d'îles des Larrons, qu'il devait échanger contre celui d'îles Marianes, quand Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV, roi d'Espagne, y enverrait des missionnaires pour y prêcher l'Évangile (1).

De l'archipel des Larrons, Magellan s'avança encore plus à l'est, et découvrit les îles qu'il nomma archipel de Saint-Lazare, et qui furent ensuite appelées Philippines, du nom

(1) *Premier voyage autour du monde*, p. 31.

(1) Le Gobien, *Histoire des isles Marianes*, p. 4.

53° de latitude, l'entrée
eta malgré les murmures
ses compagnons. Il na-
ce canal tortueux et dan-
a son nom, et où il fut
vaisseaux. Puis, il vit se
appe immense de la mer
ciel, en versant des lar-
ux succès de son entre-
mée la révolution géo-
e Colomb et Vasco de
e avec tant de bonheur,
l'Amérique, en 1492,
de Bonne-Espérance,
M. d'Orbigny, le lien,
, qui unissait les deux
né pour tous. Dès lors,
vrit à l'avide curiosité
cience, et à l'ambition
rs, il n'y eut plus de
, pour le naturaliste,

se trouvait à une plus
l'imaginait du but de
is mois et vingt jours,
rd-ouest, sans décou-
eux îles désertes qui
la Société; il souffrit
mais il eut un beau
si favorables, qu'il
e Pacifique qui lui est

aient réduits à la der-
rent sur un groupe
nt et recouvrèrent la
n'avaient jamais vu
quelques morceaux,
el du nom d'îles des
anger contre celui
e-Anne d'Autriche,
d'Espagne, y en-
r y prêcher l'Évan-

ns, Magellan s'a-
découvrit les îles
int-Lazare, et qui
lippines, du nom

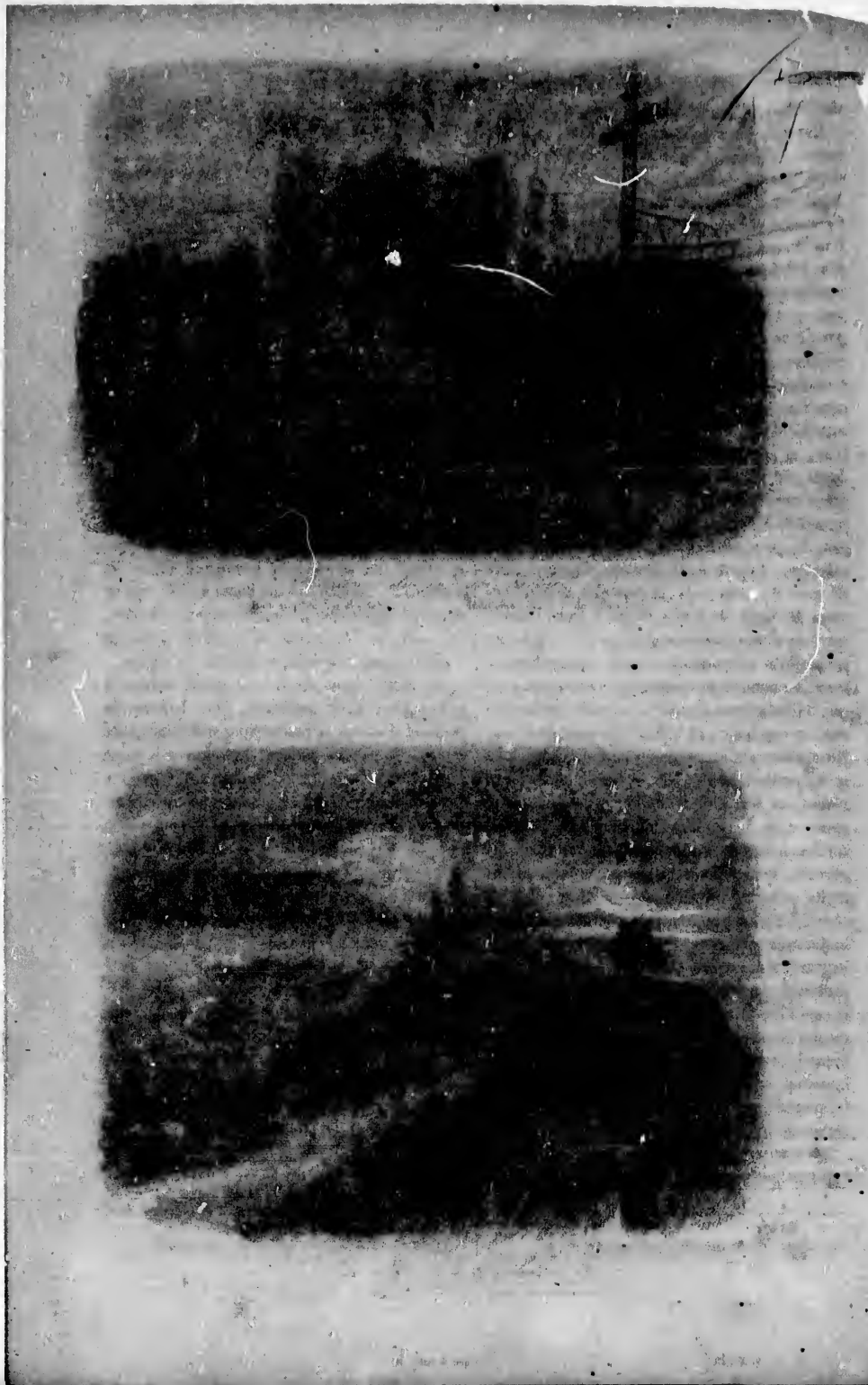
Marianes, p. 4.

[illegible] le christianisme. Le 14 avril 1521 [illegible] aussi pour le baptême du roi, que Pigafetta (1) raconte ainsi :

« On dressa à cet effet, sur la place que nous avions déjà consacrée, un échafaud garni de tapisseries et de branches de palmier. Nous [illegible] à terre au nombre de quarante, outre deux hommes armés de pied en cap qui précédaient la bannière royale. Au moment où nous mîmes pied à terre, les vaisseaux firent une décharge de toute l'artillerie ; ce qui ne laissa pas que d'épouvanter les insulaires. Le capitaine et le roi s'embrassèrent. Après avoir planté une grande croix au milieu de la place, on publia que quiconque voulait adopter le christianisme devait détruire toutes ses idoles, et y substituer la croix. Tous y consentirent. Le capitaine, prenant alors le roi par la main, le conduisit vers l'échafaud, où on l'habilla en blanc ; et on le baptisa (Pl. XLV, n° 1), avec le roi de Massana, le prince son neveu, un marchand maure et d'autres au nombre de cinq cents. Le roi, qui se [illegible] rajah Humabon, fut appelé Charles, [illegible] l'empereur. Les autres reçurent [illegible] la messe... [illegible] grand nombre à [illegible] pour baptiser la reine et d'autres femmes. Nous montâmes avec elles sur le même échafaud. Je fis voir à la reine une petite statue qui représentait la Vierge avec l'enfant Jésus, ce qui lui plut beaucoup et l'attendrit. Elle me la demanda pour la mettre à la place de ses idoles, à quoi je consentis volontiers. On donna à la reine le nom de Jeanne, en souvenir de la mère de l'empereur ; le nom de Catherine, à la femme du prince neveu ; celui d'Élisabeth, à la reine de Massana. Nous baptisâmes ce jour-là près de huit cents personnes, hommes, femmes et enfants... Les habitants de Zebu et des îles voisines furent baptisés. Il y eut cependant un village, dans une des îles, dont les habitants refusèrent d'obéir au roi et à nous ; après l'avoir brûlé, on y planta une croix, parce que c'était un village d'idolâtres : si les habitants eussent été des Maures, c'est-à-dire des mahométans, on y eût [illegible] une colonne de pierre, pour désigner

(1) [illegible] du monde, [illegible]

(1) Premier voyage autour du monde, [illegible]



de Philippe d'Autriche, fils de Charles-Quint.

Pigafetta parle de deux rois, l'un rajah Colambu, l'autre rajah Siagu, qui possédaient deux territoires sur la côte orientale de l'île Mindanao, et qui se réunissaient pour conférer ensemble, dans l'île Massana. Dépeignant l'un de ces princes, il ajoute (1) : « C'était le plus bel homme que j'aie vu parmi ce peuple. Ses cheveux noirs lui tombaient sur les épaules, un voile de soie lui couvrait la tête, et il portait aux oreilles deux anneaux d'or. De la ceinture jusqu'aux genoux, il était couvert d'un tissu de coton brodé en soie. Il avait au côté une espèce de dague ou d'épée, dont le manche d'or était fort long; le fourreau était de bois, et très-bien travaillé. Sur chacune de ses dents, on voyait trois taches d'or; de manière qu'on aurait dit qu'il avait ses dents liées avec ce métal. Il était parfumé de storax et de benjoin. Sa peau était peinte, mais le fond en était olivâtre... Le jour de Pâques, qui était le dernier du mois du mars 1521, le capitaine général envoya le matin de bonne heure à terre l'aumônier, avec quelques matelots, pour y faire les préparatifs nécessaires... Nous descendîmes à terre, au nombre de cinquante... Les deux rois, qui étaient venus à notre rencontre, embrassèrent le capitaine, et le mirent au milieu d'eux. Nous allâmes ainsi, en marchant en ordre, jusqu'à l'endroit où l'on devait dire la messe, qui n'était pas fort éloigné du rivage. Avant qu'on commençât, le capitaine jeta de l'eau musquée sur les deux rois. Au moment de l'oblation, ils allèrent, comme nous, baiser la croix; mais ils ne firent point l'offrande. A l'élévation, ils adorèrent l'eucharistie, les mains jointes, imitant toujours ce que nous faisions. En ce moment, les vaisseaux, ayant reçu le signal, firent une décharge générale de l'artillerie. Après la messe, le capitaine fit apporter une grande croix, garnie des clous et de la couronne d'épines, devant laquelle nous nous prosternâmes; et les insulaires nous imitèrent encore en cela. » Cette croix fut plantée au sommet de la montagne la plus élevée des environs.

Les insulaires de l'île Zebu, où rajah Colambu accompagna Magellan, se montrèrent disposés à embrasser le christianisme. Le 14 avril 1521 fut choisi pour le baptême du roi, que Pigafetta (1) raconte ainsi :

« On dressa à cet effet, sur la place que nous avions déjà consacrée, un échafaud garni de tapisseries et de branches de palmier. Nous fûmes à terre au nombre de quarante, outre deux hommes armés de pied en cap qui précédaient la bannière royale. Au moment où nous mîmes pied à terre, les vaisseaux firent une décharge de toute l'artillerie; ce qui ne laissa pas que d'épouvanter les insulaires. Le capitaine et le roi s'embrassèrent. Après avoir planté une grande croix au milieu de la place, on publia que quiconque voulait adopter le christianisme devait détruire toutes ses idoles, et y substituer la croix. Tous y consentirent. Le capitaine, prenant alors le roi par la main, le conduisit vers l'échafaud, où on l'habilla en blanc; et on le baptisa (Pl. XLV, n° 1), avec le roi de Massana, le prince son neveu, un marchand maure et d'autres au nombre de cinq cents. Le roi, qui se nommait rajah Humabon, fut appelé Charles, du nom de l'empereur. Les autres reçurent d'autres noms. On célébra ensuite la messe... Après dîner, nous allâmes en grand nombre à terre, avec notre aumônier, pour baptiser la reine et d'autres femmes. Nous montâmes avec elles sur le même échafaud. Je fis voir à la reine une petite statue qui représentait la Vierge avec l'enfant Jésus, ce qui lui plut beaucoup et l'attendrit. Elle me la demanda pour la mettre à la place de ses idoles, à quoi je consentis volontiers. On donna à la reine le nom de Jeanne, en souvenir de la mère de l'empereur; le nom de Catherine, à la femme du prince neveu; celui d'Élisabeth, à la reine de Massana. Nous baptisâmes ce jour-là près de huit cents personnes, hommes, femmes et enfants... Les habitants de Zebu et des îles voisines furent baptisés. Il y eut cependant un village, dans une des îles, dont les habitants refusèrent d'obéir au roi et à nous; après l'avoir brûlé, on y planta une croix, parce que c'était un village d'idolâtres : si les habitants eussent été des Maures, c'est-à-dire des mahométans, on y eût dressé une colonne de pierre, pour désigner

(1) *Premier voyage autour du monde*, p. 79.

(1) *Premier voyage autour du monde*, p. 104.

l'endurcissement de leur cœur. Le capitaine général descendait tous les jours à terre, pour y entendre la messe, à laquelle accouraient aussi plusieurs nouveaux chrétiens, auxquels il faisait une espèce de catéchisme, en leur expliquant plusieurs points de notre religion. Un jour, la reine vint aussi dans toute sa pompe à la messe, précédée de trois jeunes filles, qui tenaient à la main trois de ses chapeaux, tissus de feuilles de palmier en forme de parasol; elle était vêtue d'un habit blanc et noir; un grand voile de soie à raies d'or lui couvrait la tête et les épaules. Elle était accompagnée de plusieurs femmes, dont la tête était ornée d'un petit voile surmonté d'un chapeau: tout le reste de leur corps était nu, à un pagne près en toile de palmier. Leurs cheveux étaient épars. La reine, après avoir salué l'autel, s'assit sur un coussin de soie brodé; et le capitaine versa sur elle, ainsi que sur les femmes de sa suite, de l'eau de rose musquée, odeur qui plaît infiniment aux femmes de ces pays...

« Le capitaine, qui avait commandé au roi et aux autres nouveaux chrétiens de brûler leurs idoles, ce qu'ils avaient tous promis de faire, voyant que non-seulement ils les gardaient encore, mais qu'ils leur faisaient des sacrifices de viandes, selon leur ancien usage, s'en plaignit hautement et les réprimanda. Ils ne cherchèrent point à nier le fait, mais crurent s'excuser en disant que ce n'était pas pour eux-mêmes qu'ils faisaient ces sacrifices, mais pour un malade auquel ils espéraient que les idoles rendraient la santé. Ce malade était le frère du prince; on le regardait comme l'homme le plus sage et le plus vaillant de l'île; et sa maladie était montée au point qu'il avait déjà perdu la parole depuis quatre jours. Le capitaine, ayant entendu ce rapport, et animé d'un saint zèle, dit que, s'ils avaient une véritable foi en Jésus-Christ, ils eussent à brûler sur-le-champ toutes leurs idoles, et à faire baptiser le malade, qui se trouverait guéri. Magellan ajouta qu'il était si convaincu de ce qu'il disait, qu'il consentait à perdre la tête si ce qu'il promettait n'arrivait pas aussitôt. Le roi promit de souscrire à tout. Nous fîmes alors, avec toute la pompe possible, une procession de la place où nous étions à la maison du malade, que nous trouvâmes effectivement dans un fort triste état, au point même qu'il ne pouvait ni parler ni se mouvoir. Nous le baptisâmes avec deux de ses femmes et dix filles. Le capitaine lui demanda, aussitôt après le baptême, comment il se trouvait; et il répondit soudain que, grâce à Notre-Seigneur, il se portait bien. Nous fûmes tous témoins oculaires de ce miracle. Le capitaine, surtout, en rendit grâces à Dieu. Il donna au prince une boisson rafraîchissante, et continua de lui en envoyer tous les jours jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli... Le cinquième jour, le malade se trouva parfaitement guéri et se leva. Son premier soin fut de faire brûler, en présence du roi et de tout le peuple, une idole pour laquelle on avait une grande vénération, et que quelques vieilles femmes gardaient soigneusement dans sa maison. Il fit aussi abattre plusieurs temples placés sur le bord de la mer, où le peuple s'assemblait pour manger la viande consacrée aux faux dieux. Tous les habitants applaudirent à ces actes, et se proposèrent d'aller détruire toutes les idoles, celles même qui servaient dans la maison du roi.

« Les idoles de ces pays sont de bois, concaves ou évidées par derrière. Elles tiennent les bras et les jambes écartés, et les pieds tournés en haut. Elles ont une grande face, avec quatre très-grosses dents, semblables à celles du sanglier. Généralement elles sont peintes. »

Pigafetta parle aussi de quelques cérémonies superstitieuses de ces insulaires, notamment de celle qui a pour objet de purifier le porc (1): « On commence cette cérémonie, dit-il, par battre de grandes timbales. On apporte ensuite trois grands plats, dont deux sont chargés de poissons rôtis et de gâteaux de riz et de millet cuit, enveloppés dans des feuilles : sur l'autre, il y a des draps de toile de Cambaye et deux bandes de toile de palmier. On étend par terre un des draps de toile. Alors viennent deux vieilles femmes, dont chacune tient à la main une grande trompette de roseau. Elles se placent sur le drap étendu, saluent le soleil, puis s'enveloppent des autres draps de toile qui étaient encore sur le plat. La première de ces deux vieilles se couvre la tête d'un mouchoir qu'elle lie sur son front, en sorte qu'il y forme deux cornes; et, prenant un autre mouchoir dans ses

(1) *Premier voyage autour du monde*, p. 113.

mains, elle danse, sonne en même temps de la trompette, et invoque par intervalles le soleil. L'autre vieille prend une des bandes de toile de palmier, danse et sonne également de la trompette, et, se tournant vers le soleil, lui adresse quelques mots. La première saisit alors l'autre bande de toile de palmier, jette le mouchoir qu'elle tenait à la main, et toutes les deux, sonnant ensemble de leurs trompettes, dansent longtemps autour du porc, qui est lié et couché par terre. Pendant ce temps, la première parle d'une voix basse au soleil; l'autre lui répond. Après cela, on présente une tasse de vin à la première : elle la prend, sans cesser de danser et de s'adresser au soleil, l'approche plusieurs fois de sa bouche en feignant de vouloir boire, mais verse la liqueur sur le cœur du porc. Elle rend ensuite la tasse; et on lui donne une lance, qu'elle agite, toujours en dansant et en parlant : elle la dirige à plusieurs reprises contre le cœur du porc, qu'elle perce à la fin d'outre en outre d'un coup prompt et bien calculé. Aussitôt qu'elle a retiré la lance de la blessure, on la ferme, et on la panse avec des herbes salutaires. Durant toute cette cérémonie, il y a un flambeau allumé, que la vieille qui a percé le porc prend et met dans sa bouche pour l'éteindre. L'autre vieille trempe dans le sang du porc le bout de sa trompette, dont elle va toucher et ensanglanter le front des assistants, à commencer par celui de son mari : mais elle ne vint pas à nous. Cela fini, les deux vieilles se déshabillent, mangent ce qu'on avait apporté dans les deux premiers plats, et invitent les femmes, mais non les hommes, à manger avec elles. On dépile ensuite le porc au feu. Jamais on ne mange de cet animal avant qu'il n'ait été purifié de cette manière; et il n'y a que de vieilles femmes qui puissent faire cette cérémonie. »

Celle qu'on pratiquait à la mort d'un des chefs n'était pas moins singulière. « Les femmes les plus considérées du pays, dit Pigafetta (1), se rendirent à la maison du mort. Le cadavre était placé au milieu dans une caisse, autour de laquelle on tendit des cordes pour former une espèce d'enceinte. On attacha à ces cordes des branches d'arbres; et au milieu des branches on suspendit des tissus de coton en forme de pavillons. Sous ces pavillons, s'assirent les femmes dont je viens de parler, couvertes d'un drap blanc. Chaque femme avait une suivante, qui la rafraîchissait avec un éventail de palmier. Les autres étaient assises d'un air triste tout autour de la chambre. Il y en avait une parmi elles qui, avec un couteau, coupa peu à peu les cheveux du mort. Une autre, qui avait été sa femme principale (car, bien qu'un homme puisse avoir autant de compagnes qu'il lui plaît, une seule est la femme proprement dite), s'étendit sur lui, de façon qu'elle avait sa bouche, ses mains et ses pieds sur sa bouche, ses mains et ses pieds. Tandis que la première coupait les cheveux, celle-ci pleurait; et elle chantait, quand la première s'arrêtait. Autour de la chambre, il y avait plusieurs vases de porcelaine remplis de feu, où l'on jetait de temps en temps de la myrrhe, du storax et du benjoin, qui répandaient une odeur fort agréable. Ces cérémonies continuent cinq à six jours, pendant lesquels le mort ne sort pas de la maison. Je crois qu'on a soin de l'embaumer avec du camphre, pour le préserver de la putréfaction. On l'enterre enfin, avec la même caisse, que l'on ferme au moyen de chevilles de bois, dans le cimetière, qui est un endroit clos et couvert d'ais. »

Magellan périt le 27 avril 1521 dans l'île de Matan, et l'expédition se continua sous d'autres commandants.

Après avoir visité plusieurs des îles répandues dans la partie orientale de l'Océan indien, elle toucha à la grande île de Bornéo, et ensuite à Tidor, une des Moluques, où les Espagnols prirent terre au grand étonnement des Portugais, qui ne pouvaient comprendre comment les premiers, en naviguant à l'ouest, étaient arrivés à cet établissement reculé du commerce du Portugal, auquel les seconds se rendaient en faisant route dans une direction opposée. Huit mois auparavant, François Serano, qui avait déterminé Magellan à entreprendre cette expédition, était mort à Tidor.

On croyait d'abord que les girofliers ne se trouvaient que dans les cinq îles de Tidor, Ternate, Motir, Matchan et Bachian, qu'on appelait proprement Moluques : mais on les trouva ensuite dans plusieurs autres îles, auxquelles, pour cette raison, le nom de Moluques fut appli-

(1) *Premier voyage autour du monde*, p. 115.

qué, en sorte que sous ce nom on comprend aujourd'hui les îles qui sont entre les Philippines et Java. Balbi propose avec raison de réunir toutes les Moluques dans les trois groupes de Gilolo, de Banda et d'Amboine.

Les Espagnols trouvèrent dans ces parages des peuples instruits des avantages du commerce; ils y prirent une cargaison des épices précieuses qui sont une des productions les plus recherchées de ces climats; avec ces trésors, ils firent voile pour l'Espagne, en suivant la route des Portugais par le cap de Bonne-Espérance, et ils arrivèrent à San-Lucar le 7 septembre 1522, après avoir fait le tour du globe en trois ans et vingt-huit jours.

Ainsi, dans le cours d'un petit nombre d'années, ils eurent le rare bonheur de découvrir un nouveau continent presqu'aussi étendu que l'ancien monde, et celui de constater par l'expérience la figure et l'étendue du globe terrestre.

Pigafetta alla à Valladolid présenter à Charles-Quint le Journal de son voyage. Sur l'invitation de Clément VII et de Villiers de l'Ile-Adam, grand maître de l'ordre de saint Jean de Jérusalem, il écrivit depuis, en Italie, une Relation plus étendue, dont il envoya une copie à Louise de Savoie, mère de François Ier.

CHAPITRE XXXVI.

Croix au Yucatan et dans l'île de Cozumel. — Les religieux de la Merci, les Franciscains et les Dominicains établissent la foi au Mexique.

Lorsque l'expédition qui avait fait le premier voyage autour du globe rentra en Espagne, Charles-Quint s'applaudissait des progrès de la religion catholique dans le Nouveau Monde.

Depuis plusieurs années on avait découvert le Yucatan, contrée qui a plus de trois cents lieues de circonférence. On n'y trouvait ni or ni argent, mais un territoire extrêmement fertile et abondant en fruits. Le fameux bois de Campêche (*hæmatoxilon campechianum*), qui est épars dans toutes les forêts de l'Amérique équinoxiale où la température moyenne n'est pas au-dessous de 22° du thermomètre centigrade, se rencontrait particulièrement dans ce pays. Plusieurs bâtiments en pierres accusaient une civilisation antérieure, et l'un de ces édifices, que les naturels nomment *Œxmutal*, est encore bien conservé: il n'a pas moins de six cents pieds sur chaque façade; et les statues d'hommes qu'on y voit, des palmes à la main, et dans l'attitude de personnages qui dansent en frappant du tambour, ressemblent en tout point à celles qu'offrent les ruines de Palenque. Les habitants n'étaient pas nus comme la plupart des indigènes qu'on avait découverts jusque-là. Ils avaient pour armes défensives le bouclier et une espèce de cuirasse doublée de coton; les offensives étaient l'arc et la flèche, des épées ou plutôt des couteaux de pierre, une sorte de lance, et la fronde. Près le cap Catoche, où débarquèrent et furent attaqués les Espagnols, venus en 1517 de Cuba, sous les ordres de Fernandez de Cordoue, il y avait des temples dans lesquels on trouva un grand nombre d'idoles de terre cuite, dont les uns avaient à peu près la figure que l'on donne au démon; d'autres celle de femmes; toutes, quelque chose de monstrueux (1). Le prêtre Alfonse Gonzalès, attaché à l'expédition, entra pendant le combat dans quelques-uns de ces temples, et en enleva de petits coffres, qui renfermaient des idoles de terre et de bois, avec des espèces de médailles d'un assez mauvais or, des bagues, des pendants d'oreilles, et des couronnes de même métal. A la pointe de Campêche, les Espagnols aperçurent, en outre, dans les temples, des traces de sang toutes fraîches, et des croix peintes sur les murailles. De l'un de ces temples sortirent environ dix prêtres, vêtus de mantes blanches fort larges, la chevelure épaisse et mal en ordre, portant à la main des réchauds de terre pleins de feu, sur lesquels ils jetaient une sorte de gomme nommée copal, et dont ils dirigeaient la fumée sur les Espagnols en leur disant de se retirer, parce qu'ils craignaient que les Européens ne les fissent mourir. De là, cette expédition alla visiter la Floride, que Ponce de Léon avait déjà aperçue. Les Espagnols retournèrent ensuite à Cuba.

Si l'on s'étonne que des croix eussent été rencontrées au Yucatan, peintes pour la plupart

(1) Charlevoix, *Histoire de l'isle Espagnole*, t. II, p. 367.

sur les murailles des temples, Herrera, cité par Charlevoix (1), expliquera l'origine de ce culte. Peu de temps avant l'apparition de Fernandez de Cordoue, Chilam Ballam, grand prêtre de Tixcacayòn Cabith à Mani (l'ancienne Tchoo), avait publié que des hommes blancs et barbus viendraient des lieux où le soleil se lève, qu'ils planteraient partout des croix, et qu'à ce signe tous les dieux s'enfuiraient ; que ces étrangers s'empareraient du pays, mais qu'ils ne feraient aucun mal à ceux qui se soumettraient volontairement à leur empire et qui adoreraient le seul Dieu prêché par les vainqueurs. Frédéric de Waldeck (2) traduit en ces termes la prédiction de Chilam Ballam : « A la fin du treizième âge, Itza étant dans sa prospérité, ainsi que la ville nommée Tancab (qui est entre Jarmam et Tichaquillo, et qui s'appelle aujourd'hui Ichpaà, c'est-à-dire *Château fort*), viendra le signal d'un Dieu qui est dans les cieux (las alturas), et la croix par laquelle l'univers fut illuminé se manifestera au monde. Il y aura division dans les volontés quand ce signal sera donné dans les temps à venir. Avant que les prêtres aient fait une lieue, et même seulement un quart de lieue, vous verrez la croix qui vous apparaîtra matinale d'un pôle à l'autre. Le culte des faux dieux cessera. Votre père vient, ô Itzalanes ! Voici votre frère, ô Tantunites ! Recevez vos hôtes barbus d'Orient, qui vous apportent le signe de Dieu. Dieu est celui qui nous vient doux et pieux ; le temps de notre vie est arrivé ; vous n'avez plus rien à craindre du monde. Tu es le Dieu vivant, qui nous a créés pieux. Bonnes sont les paroles de Dieu. Nous bénissons son signe dans les cieux : louons-le pour l'adorer et le voir. Nous devons encenser la croix ; elle paraît aujourd'hui en opposition au mensonge ; elle est montrée au monde à l'encontre du premier arbre du monde ; elle est le signal de Dieu dans les cieux. Adorez-la, ô Itzalanes ! avec une volonté droite. Adorons celui qui est notre Dieu, et le véritable Dieu. Recevez la parole du vrai Dieu, qui du ciel vient et nous parle ; reprenez vos esprits, et soyez de ceux d'Itza. Ceux qui croiront seront illuminés dans l'âge futur. Voyez si ce que je vous dis vous importe. Je vous avertis et vous commande, moi votre interprète et maître Ballam ; et maintenant j'ai fini de dire ce que le vrai Dieu m'avait ordonné, pour que le monde l'entendît. » Le devin, continue Herrera, fit faire une mante de coton, et dit que c'était là le tribut qu'exigeraient les nouveaux maîtres. Il fit aussi dresser une croix, et à son exemple on en éleva de tous côtés.

Quand Grijalva, envoyé par le gouverneur de Cuba à la découverte, en 1518, aborda dans l'île de Cozumel, entre plusieurs temples, tous construits en briques ou en pierres, les Espagnols en remarquèrent un qui avait la forme d'une tour carrée, et auprès duquel était une croix de pierre, environnée d'une balustrade. Les indigènes, qui l'adoraient sous le titre de dieu de la pluie, ne lui demandaient jamais en vain l'eau du ciel, à ce qu'on dit aux Européens (1). De l'île de Cozumel, Grijalva alla reconnaître une côte dont l'apparence annonçait une civilisation si avancée, qu'un soldat déclara qu'il lui semblait être dans une nouvelle Espagne. C'est ainsi que le nom de *Nouvelle-Espagne*, passant de bouche en bouche, fut donné à toute cette vaste contrée, d'où Grijalva revint à Cuba, et que Cortez devait conquérir.

Vélasquez envoya son chapelain Benoît Martin en Europe, pour annoncer son projet de conquête (2). Mais, avant de dire comment ce projet fut réalisé, il importe de faire connaître le Mexique.

La vallée de Mexico, entourée d'un mur circulaire de montagnes porphyritiques, était couverte d'eau dans son centre ; car, avant que les Européens eussent creusé le canal de Huehuetoca, aucun des nombreux torrents qui se précipitent dans la vallée ne trouvait une ouverture pour en sortir. Le plateau qui renferme les lacs mexicains, plus élevé que le couvent du Saint-Bernard, a 2,277 mètres au-dessus du niveau de la mer (3).

La région montagneuse du Mexique, semblable au Caucase, était habitée, dès les temps les plus reculés, par des peuples de races dif-

(1) *Histoire de l'isle Espagnole*, t. I, p. 374.
(2) *Voyage pittoresque et archéologique dans la province d'Yucatan*, p. 35.

(1) Charlevoix, *Histoire de l'isle Espagnole*, t. I, p. 373.
(2) *Ibid.*, p. 385.
(3) Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., t. I, p. 85.

férentes (1). Une partie de ces peuples peut être considérée comme le reste de ces tribus nombreuses, qui, dans leurs migrations du nord au sud, avaient traversé le pays d'Anahuac, et dont quelques familles, retenues par l'amour du sol qu'elles avaient défriché, s'étaient séparées du corps de la nation, en conservant leur langue, leurs mœurs et la forme primitive de leur gouvernement. Les peuples les plus anciens du Mexique, ceux qui se regardaient comme autochthones, sont: les Olmèques ou Hulmèques, qui ont poussé leurs migrations jusqu'au golfe de Nicoya et à Léon de Nicaragua, les Xicalanques, les Cores, les Tépanèques, les Tarasques, les Miztèques, les Zapotèques et les Otomites. Les Olmèques et les Xicalanques, qui habitaient le plateau de Tlascala, se vantaient d'avoir subjugé ou détruit, à leur arrivée, les géants ou *quinametin*, tradition qui se fonde vraisemblablement sur l'aspect des ossements d'éléphants fossiles trouvés dans ces régions élevées des montagnes d'Anahuac.

Le docteur Charles de Siguenza, professeur de mathématiques à l'université de Mexico, regarde les pyramides de Teotihuacan, les plus anciennes de toutes, comme l'ouvrage des Olmèques. Ces téocallis, ou maisons des dieux, avaient tous la même forme, bien qu'avec des dimensions très-différentes (2). C'étaient des pyramides à plusieurs assises, et dont les côtés suivaient exactement la direction du méridien et du parallèle du lieu. Le téocalli s'élevait au milieu d'une vaste enceinte carrée, et entourée d'un mur. Cette enceinte renfermait des jardins, des fontaines, les habitations des prêtres, quelquefois même des magasins d'armes; car chaque maison d'un dieu mexicain, comme l'ancien temple de Baal-Berith, brûlé par Abimélech, était une place forte. Un grand escalier conduisait à la cime de la pyramide tronquée. Au sommet de cette plate-forme se trouvaient une ou deux chapelles en forme de tour, qui renfermaient les idoles colossales de la divinité à laquelle le téocalli était dédié. C'était là aussi que les prêtres entretenaient le feu sacré. Par suite de cette disposition de l'édifice, le sacrifice pouvait être vu d'une grande masse de peuple à la fois. On distinguait de loin la procession des *téopixqui*, qui montaient ou descendaient l'escalier de la pyramide. L'intérieur du monument servait à la sépulture des rois et des principaux personnages mexicains. On ne saurait lire les descriptions que Hérodote et Diodore de Sicile nous ont laissées du temple de Jupiter Bélus, sans être frappé des traits de ressemblance qu'offrait l'édifice babylonien avec les téocallis d'Anahuac. Le groupe des pyramides de Teotihuacan se trouve dans la vallée de Mexico, à huit lieues de distance au nord-est de la capitale, dans une plaine qui porte le nom de Micoatl ou de *chemin des morts*. On y voit encore deux grandes pyramides dédiées au soleil (Tonatiuh) et à la lune (meztli), et entourées de plusieurs centaines de petites pyramides qui forment des rues dirigées exactement du nord au sud et de l'est à l'ouest. A la cime des grands téocallis se trouvaient deux statues colossales du soleil et de la lune: elles étaient de pierre et enduites de lames d'or.

Cependant, la plus célèbre de toutes les pyramides d'Anahuac est le técocalli de Cholula. (Pl. XLV, n° 2.) Dans l'état de dégradation actuelle de cette pyramide, appelée aussi la montagne de briques non cuites (Tlalchihualtepec), on serait tenté de la prendre pour une colline naturelle, couverte de végétation (1). Ce monument a une base plus étendue que celle de tous les édifices du même genre trouvés dans l'ancien continent (2). D'après le Dominicain Pierre de Los Rios, qui, en 1566, copia sur les lieux toutes les peintures hiéroglyphiques qu'il put se procurer, un cantique chanté par les Cholulains dans leurs fêtes, en dansant autour du téocalli, rapporte ainsi son origine (3): « Avant la grande inondation, qui eut lieu 4008 ans après la création du monde, le pays d'Anahuac était habité par des géants. Tous ceux qui ne périrent pas furent transformés en poissons, à l'exception de sept qui se réfugièrent dans des cavernes. Lorsque les eaux se furent écoulées, un de de ces géants, Xelhua, surnommé l'Architecte, alla à Cholollan, où, en mémoire de la montagne Tluloc qui avait servi

(1) *Vues des Cordillères*, etc., t. II, p. 385.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 96.

(1) *Vues des Cordillères*, t. I, p. 104.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 105.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 114.

d'asile à lui et à six de ses frères, il construisit une colline artificielle en forme de pyramide. Il fit fabriquer les briques dans la province de Tlamanalco, au pied de la Sierra de Cocotl; et, pour les transporter à Cholula, il plaça une file d'hommes qui se les passaient de main en main. Les dieux virent avec courroux cet édifice, dont la cime devait atteindre les nues: irrités contre l'audace de Xelhua, ils lancèrent du feu sur la pyramide; beaucoup d'ouvriers périrent, l'ouvrage ne fut point continué, et on le consacra dans la suite au dieu de l'air Quetzalcoatl. » Nous n'avons pas besoin de signaler l'analogie de cette tradition avec ce que les Livres saints nous apprennent de la tour de Babel. Du temps de Cortez, les Cholulains conservaient une pierre, qui, enveloppée dans un globe de feu, était tombée des nues sur la cîme de la pyramide: cet aérolithe avait la forme d'un crapaud.

Les Toltèques, sortis de leur patrie, Huehuetlapallan ou Tlalpallan, l'an 544 de notre ère, arrivèrent à Tallantzinco, dans le pays d'Anahuac, en 648, et à Tula (Tollan), en 670 (1). Sous le règne du roi toltèque Ixtlicuechahuac, en 708, l'astrologue Huematzin composa le fameux *livre divin*, le Teo-amoxtli, qui renfermait l'histoire, la mythologie, le calendrier et les lois de la nation.

Du temps de la monarchie toltèque, ou dans des siècles antérieurs, paraît Quetzalcoatl, homme blanc, barbu, couvert d'un manteau parsemé de croix rouges, et accompagné d'autres étrangers qui portaient des vêtements noirs en forme de soutanes. Jusqu'au XVIe siècle, le peuple, pour se déguiser dans les fêtes, employa de ces habits. Ce Quetzalcoatl (dont le nom signifie serpent revêtu de plumes vertes, de *coatl*, serpent, et *quetzalli*, plume verte) s'appela Cuculca au Yucatan, et Camaxtli à Tlascala: « C'est, dit M. Alexandre de Humboldt (2), l'être le plus mystérieux de toute la mythologie mexicaine... Il était grand prêtre à Tula, législateur, chef d'une secte religieuse, qui, comme les saniassys et les bouddhistes de l'Hindoustan, s'imposait les pénitences les plus cruelles. Il introduisit la coutume de se percer les lèvres et les oreilles, et de se meurtrir le reste du corps avec les piquants des feuilles d'agave, ou avec les épines du cactus, en introduisant des roseaux dans les plaies pour qu'on vît ruisseler le sang plus abondamment. Dans un dessin mexicain, conservé à la bibliothèque du Vatican, j'ai vu une figure qui représente Quetzalcoatl apaisant, par sa pénitence, le courroux des dieux, lorsque, treize mille soixante ans après la création du monde (je suis la chronologie très-vague rapportée par le P. Rios), il y eut une grande famine dans la province de Culan: le saint s'était retiré près Tlaxapuchicalco, sur le volcan Cateitepetl (*Montagne qui parle*), où il marcha pieds nus sur des feuilles d'agave armées de piquants. On croit voir un de ces Richis, ermites du Gange, dont les Pourânas célèbrent la pieuse austérité. Le règne de Quetzalcoatl était l'âge d'or des peuples d'Anahuac: alors tous les animaux, les hommes mêmes vivaient en paix; la terre produisait sans culture les plus riches moissons; l'air était rempli d'une multitude d'oiseaux, que l'on admirait à cause de leur chant et de la beauté de leur plumage. Mais ce règne, semblable à celui de Saturne, et le bonheur du monde ne furent pas de longue durée. Le grand Esprit Tezcatlipoca, le Brahmâ des peuples d'Anahuac, offrit à Quetzalcoatl une boisson qui, en le rendant immortel, lui inspira le goût des voyages, et surtout un désir irrésistible de visiter un pays éloigné que la tradition appelle Tlalpallan. Quetzalcoatl, en traversant le territoire de Cholula, céda aux instances des habitants qui lui offraient les rênes du gouvernement: il demeura pendant vingt ans parmi eux, leur apprit à fondre des métaux, ordonna les grands jeûnes de quatre-vingts jours, et régla les intercalations de l'année toltèque; il exhorta les hommes à la paix; il ne voulut pas que l'on fît d'autres offrandes à la divinité que les prémices des moissons. De Cholula, Quetzalcoatl passa à l'embouchure de la rivière de Goasacoalco, où il disparut, après avoir fait annoncer aux Cholulains (Chololtecatles) qu'il reviendrait dans quelque temps pour les gouverner de nouveau et pour renouveler leur bonheur. » Tandis que Quetzalcoatl jouissait du pouvoir spirituel, Huemac, son compagnon de fortune, était en possession du pou-

(1) Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., t. II, p. 386.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 110.

voir séculier : forme de gouvernement analogue à celle du Japon (1). De Cholula, on envoya des colonies à la Mixteca, à Huaxayacac, Tabasco et Campèche. On suppose que le palais de Mitla a été construit par ordre de cet inconnu, dont on fit le dieu de l'air. Un autel dédié à Quetzalcoatl fut placé à la cime du grand téocalli de Cholula (2).

Aux Toltèques, qu'une peste jointe à une grande sécheresse chassa pour la plupart du plateau d'Anahuac vers le milieu du xie siècle, succédèrent les Aztèques ou Mexicains proprement dits, sortis du pays d'Aztlan, et il y eut fusion entre les mythologies des deux peuples. L'oracle, qui forçait les Aztèques à voyager, fit cesser leurs migrations sur les rives d'un lac. En 1325, ils voient un aigle assis sur la cime d'un cactus, dont les racines percent à travers les fentes d'un rocher : dès lors, plus d'incertitude ; ils se fixent en ce lieu, et y fondent Tenochtitlan ou Mexico (3), ville célèbre, qui, sous le règne de Montézuma II, leur neuvième roi, devait être prise par Cortez, dans les compagnons duquel le prince crut reconnaître les descendants de Quetzalcoatl.

Quelle que soit l'ancienneté relative des différentes races d'hommes fixées dans les montagnes du Mexique, qui sont le Caucase mexicain, il paraît certain qu'aucun de ces peuples, depuis les Olmèques jusqu'aux Aztèques, ne connaissait depuis longtemps l'usage barbare de sacrifier des victimes humaines (4). Huitzilopochtli ou Mexitli, dieu principal des Aztèques, dont l'image en bois, placée dans une chaise de roseaux appelée siége de dieu (Teoicpalli), les avait précédés dans leur migration, était venu au monde avec un dard dans la main droite, un bouclier dans la main gauche, et la tête couverte d'un casque orné de plumes vertes : en naissant, sa première action avait été de tuer ses sœurs et ses frères (5). Si les Aztèques n'avaient pas déjà rendu sous d'autres climats un culte sanguinaire à ce dieu terrible de la guerre, nommé aussi Tetzahuitl, ou l'Épouvante, ils commencèrent, sur le plateau central du Mexique, à lui immoler des hommes ; et leurs guerres continuelles, depuis qu'ils s'étaient fixés sur les îlots du lac salé de Tezcuco, leur fournissaient un si grand nombre de victimes, que des sacrifices humains furent offerts sans exception à toutes leurs divinités, même à Quetzalcoatl, qui, comme le Bouddha des Hindoux, avait prêché contre cette exécrable coutume, et à la déesse des moissons, la Cérès mexicaine, appelée Centeotl ou Tonacajohua, celle qui *nourrit les hommes*. Les Aztèques ne se contentèrent pas de teindre de sang leurs idoles : ils dévoraient même une partie du cadavre que les prêtres jetaient au bas de l'escalier du téocalli, après en avoir arraché le cœur. La grandeur de l'empire mexicain était fondée sur une coalition intime de la classe des prêtres avec la noblesse destinée au métier des armes ; aucune guerre ne pouvait être entreprise sans l'aveu du grand prêtre Teoteuchli (*seigneur divin*), qui était d'ordinaire un prince du sang royal ; les prêtres même allaient au combat, parvenaient aux premières dignités de l'armée : aussi, à mesure que les Aztèques absorbèrent les États voisins, le culte sanguinaire d'Huitzilopochtli devint dominant.

On est étonné, dit M. Alexandre de Humboldt (1), qu'une férocité extrême dans les cérémonies religieuses puisse se trouver chez un peuple dont l'état social et politique rappelle, sous d'autres rapports, la civilisation des Chinois et des Japonais. Comme preuve de cette civilisation assez avancée, nous pouvons citer les calendriers ou les différentes divisions du temps adoptées par les Toltèques et les Aztèques, soit pour l'usage de la société en général, soit pour régler l'ordre des sacrifices, soit pour faciliter les calculs de l'astrologie : monuments d'autant plus dignes d'attention, qu'ils supposent des connaissances que nous avons de la peine à regarder comme le résultat d'observations faites par des peuples montagnards dans les régions incultes du nouveau continent (2). Mais l'histoire, en particulier celle de l'Égypte, montre que l'usage barbare des sacrifices humains s'est conservé longtemps même parmi des peuples avancés en civilisation (3).

(1) Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., t. II, p. 287.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 109.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 300
(4) *Ibid.*, t. I, p. 259.
(5) *Ibid.*, p. 264.

(1) *Vues des Cordillères*, etc., t. I, p. 267.
(2) *Ibid.*, p. 332.
(3) *Ibid.*, p. 269.

Parmi les différents peuples qui habitaient le Mexique, des peintures qui représentaient le déluge se sont trouvées chez les Aztèques, les Mixtèques, les Zapotèques, les Tlascaltèques, et les Méchoacanèses. Le Noé de ces peuples s'appelle Coxcox, Teo-Cipactli ou Tezpi (1). Il se sauva, conjointement avec sa femme Xochiquetzal, dans une barque, ou, selon d'autres traditions, dans un radeau d'ahuahuete (*cupressus distichia*). La peinture représente Coxcox au milieu de l'eau, étendu dans une barque. La montagne, dont le sommet couronné d'un arbre s'élève au-dessus des eaux, est le pic de Colhuacan. La corne qui est figurée à gauche est l'hiéroglyphe phonétique de Colhuacan. Au pied de la montagne, paraissent les têtes de Coxcox et de sa femme : on reconnaît cette dernière par les deux tresses en forme de cornes qui désignent le sexe féminin. Les hommes nés après le déluge étaient muets : une colombe, du haut d'un arbre, leur distribua des langues représentées sous la forme de petites virgules. Il ne faut pas confondre cette colombe avec l'oiseau qui rapporte à Coxcox la nouvelle que les eaux se sont écoulées. Les peuples de Méchoacan conservaient une tradition d'après laquelle Coxcox, qu'ils appellent Tezpi, s'embarqua dans un acalli spacieux avec sa femme, ses enfants, plusieurs animaux, et des graines dont la conservation était chère au genre humain. Lorsque le grand Esprit Tezcatlipoca ordonna que les eaux se retirassent, Tezpi fit sortir de sa barque un vautour, le zopilote (*vultur aura*). L'oiseau qui se nourrit de chair morte ne revint pas, à cause du grand nombre de cadavres dont était jonchée la terre récemment desséchée. Tezpi envoya d'autres oiseaux, parmi lesquels le colibri seul revint, en tenant dans son bec un rameau garni de feuilles. Alors Tezpi, voyant que le sol commençait à se couvrir d'une verdure nouvelle, quitta sa barque près la montagne de Colhuacan. « Ces traditions, conclut M. Alexandre de Humboldt (2), en rappellent d'autres d'une haute et vénérable antiquité. L'aspect des corps marins, trouvés jusque sur les sommets les plus élevés, pourrait faire naître, à des hommes qui n'ont eu aucune communication, l'idée de grandes inondations qui ont éteint, pour quelque temps, la vie organique sur la terre. Mais ne doit-on pas reconnaître les traces d'une origine commune partout où les idées cosmogoniques et les premières traditions des peuples offrent des analogies frappantes jusque dans les moindres circonstances? Le colibri de Tezpi ne rappelle-t-il pas la colombe de Noé? »

Le même auteur, parlant de l'influence, plus ou moins directe, que la religion chrétienne a pu exercer sur les habitants du plateau d'Anahuac, s'exprime ainsi (1) : « La cosmogonie des Mexicains ; leurs traditions sur la mère des hommes, déchue de son premier état de bonheur et d'innocence ; l'idée d'une grande inondation, dans laquelle une grande famille s'est échappée sur un radeau ; l'histoire d'un édifice pyramidal, élevé par l'orgueil des hommes et détruit par la colère des dieux ; les cérémonies d'ablutions, pratiquées à la naissance des enfants ; ces idoles faites avec la farine de maïs pétrie, et distribuées en parcelles au peuple rassemblé dans l'enceinte des temples ; ces déclarations de péchés, faites par les pénitents ; ces associations religieuses ressemblant à nos couvents d'hommes et de femmes ; cette croyance, universellement répandue, que des hommes blancs à longue barbe, et d'une grande sainteté de mœurs, avaient changé le système religieux et politique des peuples : toutes ces circonstances firent croire aux religieux qui accompagnaient l'armée des Espagnols, lors de la conquête, qu'à une époque très-reculée le christianisme avait été prêché dans le nouveau continent. Des savants mexicains crurent reconnaître l'apôtre saint Thomas dans ce personnage mystérieux, grand prêtre de Tula, que les Cholulains connaissaient sous le nom de Quetzalcoatl. Il n'est pas douteux que le nestorianisme, mêlé aux dogmes des Bouddhistes et des Chamans, ne se soit répandu, par la Tartarie des Mantchoux, dans le nord-est de l'Asie. On pourrait donc supposer, avec quelque apparence de raison, que des idées chrétiennes ont été communiquées, par la même voie, aux peuples

(1) Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. II, p. 176.

(2) *Ibid.*, p. 178.

(1) *Vues des Cordillères*, etc., t. I, p. 237.

mexicains, surtout aux habitants de cette région boréale de laquelle sortirent les Toltèques, et que nous devons considérer comme l'*officina virorum* du nouveau monde. »

Dans l'énumération que fait M. de Humboldt, il y a quelques points qu'il convient de développer.

Il y avait au Mexique des communautés d'hommes et de femmes, où les jeunes gens, d'une part, et les jeunes filles, de l'autre, sans exception, étaient instruits pendant un an, et vivaient d'une manière si sévère et si rigide, dit le Jésuite Lafitau (1), qu'il n'y a point de noviciat d'ordre religieux en Europe qui puisse établir une comparaison entre ses épreuves et les leurs. Les filles, dès qu'elles avaient l'âge de douze à quinze ans, entraient dans ces communautés, qui formaient une dépendance des temples; elles y gardaient la continence; mais elles n'étaient obligées, à la rigueur, que d'y passer une année. Cependant, ajoute Lafitau (2), « il y en avait d'autres qui s'y consacraient pour le reste de leurs jours, et du nombre desquelles on tirait les matrones qui étaient supérieures de ces sortes de monastères. Elles mangeaient en commun, et couchaient dans de grandes salles. Lopez de Gomara semble pencher à croire qu'elles ne se déshabillaient point, pour être plus à portée d'accourir au service des autels si le besoin le demandait. Elles se levaient la nuit, et assistaient au chœur, comme nos religieuses à matines. Elles avaient soin de balayer le temple et de l'entretenir. Elles travaillaient à différentes sortes d'ouvrages d'une grande propreté, qui devaient servir à l'ornement des autels. Elles faisaient tous les jours les pains qu'on présentait devant les idoles, et dont les prêtres avaient seuls le droit de se nourrir. Pour elles, elles ne s'entretenaient que d'aumônes, menant une vie très-rude et très-austère, étant obligées de tirer souvent du sang de leur corps pour en faire des oblations et des sacrifices, et ayant toutes sortes de pratiques d'une très-grande mortification: aussi ne leur donnait-on pas d'autre nom que celui de *Filles de la pénitence*. D'ailleurs, leurs moindres fautes étaient punies avec une extrême sévérité; et il y en avait de capitales, qui ne s'expiaient que par la mort des coupables. »

Lafitau (1) parle d'une fête qu'on célébrait toutes les années, et qui était la plus solennelle de toutes celles de l'État. Le rapport qu'a cette fête avec la sainte Eucharistie montrera combien le démon a pris soin, en toutes choses, que les idolâtres lui rendissent les mêmes devoirs que Dieu se fait rendre à juste titre. Deux jours auparavant, les filles consacrées dans le temple préparaient une grande quantité de farine de maïs rôti et pilé. Elles la pétrissaient dans une eau miellée, et en formaient une idole de la grandeur de l'idole en bois adorée dans le temple. Elles préparaient aussi, avec la même farine, de petits pains en forme d'ossements humains, et qu'on appelait les os du dieu Vitziliputzli. Le jour de la cérémonie, on portait l'idole de pâte en procession, dès le grand matin, avec pompe et magnificence. De même que les Juifs mangeaient en voyageurs et avec précipitation, parce que c'était le passage du Seigneur, *Phase* ou *Transitus Domini*, de même on faisait cette procession avec une extrême célérité, et on l'appelait le *court chemin du dieu Vitziliputzli*. Ce chemin, qui ne laissait pas que d'être très-long, ne paraissait pas tel, à cause de la vitesse avec laquelle on le parcourait. Au retour de la procession, on mettait dans le temple, où l'on avait rapporté l'idole, tous les pains faits en forme d'ossements; et, après beaucoup de sacrifices où l'on immolait des victimes humaines, après beaucoup de chants, de danses et de cérémonies, qui étaient comme la consécration de l'idole et des pains, tout le peuple, qui devait être à jeun, depuis les enfants de l'âge le plus tendre jusqu'aux plus âgés, allait se dépouiller des vêtements dont il s'était revêtu pour ajouter à l'éclat de la fête. Pendant ce temps, les prêtres, de leur côté, dépouillaient l'idole, puis la coupaient par morceaux, ainsi que les pains faits en forme d'ossements et qui étaient aussi sacrés que l'idole même. Le peuple étant revenu, et tous venant se présenter sur le même rang, hommes et femmes, grands et petits, riches et pauvres, on leur distribuait ces morceaux, que chacun recevait avec un respect profond, avec une dé-

(1) *Mœurs des sauvages américains*, t. 1, p. 282.
(2) *Ibid.*, p. 170.

(1) *Mœurs des sauvages américains*, t. 1, p. 423.

votion qui allait jusqu'aux larmes, disant qu'il mangeait la chair et les os du dieu, et se regardant comme indigne d'une si grande faveur. La cérémonie finissait par un discours, qu'un des plus anciens prêtres faisait sur l'objet de cette fête.

Une autre cérémonie marquait l'année séculaire (1). Les Mexicains, croyant par tradition que le monde devait périr à la fin des siècles, ne voyaient pas plus tôt finir cette année séculaire, qu'ils éteignaient les feux sacrés de leurs temples, celui de leurs maisons particulières, et brisaient tous les vases destinés à contenir leurs aliments, comme s'ils n'en eussent plus eu besoin et que le monde eût dû réellement tomber, cette nuit-là même, dans le chaos, ou rentrer dans le néant. Ils passaient toute la nuit dans les ténèbres entre la crainte et l'espérance. Mais, dès qu'ils voyaient l'aurore revenir leur annoncer le retour du soleil, mille acclamations de joie retentissaient de toute part, soutenues du bruit des instruments de musique; on allumait des feux nouveaux dans les temples et dans les maisons, et on célébrait une fête dans laquelle on remerciait, par des sacrifices et par des processions solennelles, la divinité dont la bonté rendait la lumière et accordait encore un siècle à la nation.

Nous n'entrerons pas dans le détail des divers rites, nous bornant à constater un usage qui prouve que le mariage est tel dans son institution et dans les liens qu'il forme, que, même chez les nations barbares, lorsqu'il a été contracté avec les solennités requises, il paraît ne pas devoir se dissoudre. Dans les cérémonies du mariage, les prêtres mexicains, qui en étaient les ministres, nouaient les habits de l'époux et de l'épouse, pour leur signifier qu'ils devaient rester ainsi toute leur vie inséparablement unis (2).

Outre les épreuves que tous les Mexicains, en général, de l'un ou de l'autre sexe, devaient subir à un certain âge dans leurs temples, il y en avait de spéciales par lesquelles passaient les nobles pour s'élever graduellement jusqu'au trône, qui était électif et non pas héréditaire (3).

On ne pouvait être fait *tecuitle*, c'est-à-dire atteindre l'ordre le plus élevé de la noblesse, qu'autant qu'on était du sang des principales familles, et qu'on s'était distingué par des actions extraordinaires. Celui qui aspirait à cet honneur s'y préparait de longue main, et prévenait de son dessein, trois années à l'avance, tous ses parents, ses amis, les chefs et les tecuitles de sa province. Ceux-ci s'étant réunis, et un jour heureux ayant été désigné par les augures, tout le peuple accompagnait le candidat au principal temple de la ville, dédié au dieu de la guerre. Les invités, soutenant les bras du prosélyte, lui faisaient monter l'escalier du temple jusqu'à l'autel, où il se mettait dans une posture suppliante. Le grand-prêtre s'approchait de lui, et, avec un os pointu de tigre ou bien un ongle d'aigle, il lui perçait le nez de plusieurs petits trous, dans lesquels il plaçait des morceaux d'ambre noir pour empêcher les chairs de se rejoindre. Il lui adressait ensuite une allocution remplie d'invectives. Ne se bornant pas à l'injurier de parole, de la manière la plus odieuse, il le frappait ignominieusement, et le dépouillait de ses vêtements autant que la pudeur le pouvait permettre. Le candidat, ainsi dépouillé, se retirait honteux et seul dans une salle du temple, s'y livrant à des exercices de religion, tandis que ceux qui l'avaient accompagné prenaient leur part d'un festin mêlé de chant et de danse, et après lequel ils se retiraient sans dire un mot au néophyte, solitaire dans sa retraite. A l'entrée de la nuit, on lui apportait tout ce dont il avait besoin pour les quatre jours qu'il devait y séjourner, des haillons grossiers pour se couvrir, un peu de paille pour s'asseoir, des couleurs pour se peindre en noir, des poinçons pour se percer et pour pratiquer des incisions sur son corps, de l'encens pour encenser les idoles; puis on le laissait sous la garde de trois personnes d'expérience, chargées de lui apprendre ce que devait savoir un homme de sa profession. Quelques novices passaient ces quatre jours sans manger et sans prendre le moindre repos. Cependant, on leur donnait quelques épis de blé et un peu d'eau, afin de les soutenir dans l'extrême faiblesse. On leur permettait aussi de dormir, pourvu qu'ils fussent assis. Hors des instants accordés au sommeil, les surveillants leur en faisaient passer l'envie en les perçant avec des espèces d'alènes d'un bois fort pointu, et dont les atteintes étaient

(1) Lafitau, *Mœurs des sauvages américains*, t. II, p. 229.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 580.
(3) *Ibid.*, p. 312.

fort vives. Vers minuit, le novice allait encenser les idoles, à qui il offrait quelques gouttes de son sang. Il faisait encore le tour de l'enclos du téocalli ; et, en quatre endroits différents, il creusait la terre pour y ensevelir des cannes de roseaux teintes du sang qu'il avait tiré de sa langue, des ses mains, de ses pieds, etc. Les quatre jours écoulés, il demandait au grand prêtre la permission d'aller continuer ses épreuves dans d'autres téocallis, et il se rendait ainsi, dans le cours d'une année, de temple en temple, subissant toujours des épreuves nouvelles, sans pouvoir s'approcher de sa maison, visiter ses parents ni recevoir leur visite, toujours obligé de vivre dans la continence, dans l'isolement et dans de continuelles austérités. L'année révolue, au jour heureux désigné pour compléter les cérémonies, les tecuitles, les notables, les amis et les parents du candidat venaient le prendre, le lavaient, et le ramenaient avec pompe dans le temple où il avait été conduit la première fois. Au pied de l'autel, on lui ôtait ses vieux haillons; on liait ses cheveux sur la nuque du cou avec un cuir rouge, d'où pendaient plusieurs belles plumes ; on le couvrait d'un manteau très-fin, par-dessus lequel on en plaçait encore un autre très-riche, insigne particulier de l'ordre ; on lui mettait aussi en main un arc et des flèches ; enfin le grand prêtre, dans un long discours sur les devoirs des tecuitles, l'exhortait à prendre les sentiments de l'état auquel il venait d'être élevé : état qui, le mettant beaucoup au-dessus des hommes du commun, demandait aussi des vertus qui ne fussent pas communes, un zèle ardent pour le maintien de la religion, pour la défense de la patrie, pour la conservation de la famille, une rare valeur pour attaquer les ennemis ou pour leur résister ; car le nouveau tecuitle devait se montrer à leur égard comme un aigle ou comme un tigre, sans oublier jamais qu'on lui avait fait l'honneur de lui percer le nez avec les os et les ongles de ces animaux, afin qu'il songeât à imiter leur courage. Le grand prêtre changeait ensuite son nom. La cérémonie se terminait par un grand sacrifice ou festin, par des danses et des chansons, au son des instruments, aux acclamations du peuple ; et les invités, gratifiés de quelques présents par le nouveau tecuitle, se retiraient alors dans leurs demeures.

Ce n'était qu'au prix de dures initiations qu'on devenait gouverneur de province, cacique, roi tributaire, ou maître de l'empire. Il suffira de dire ce qui avait lieu pour le souverain.

La couronne du Mexique étant élective, dès qu'on avait rendu les derniers devoirs au monarque défunt, les rois et les princes électeurs se réunissaient pour choisir, parmi les jeunes guerriers, le sujet propre à être élevé à la dignité suprême. Il y avait deux fêtes, celle de l'élection et celle du couronnement.

Au moment même de l'élection, et lorsque l'élu avait accepté le trône, on le dépouillait presque tout nu, et on le conduisait au temple, accompagné d'une grande foule dans laquelle se confondaient tous les ordres du royaume. Deux notables aidaient l'élu à monter les degrés jusqu'aux autels. Il était précédé de deux rois premiers électeurs, revêtus de leurs insignes, et suivi de quelques personnes nécessaires à la cérémonie. Tout le reste se tenait au bas du téocalli, avec respect. Arrivé en haut, le roi adorait l'idole en touchant la terre de l'un de ses doigts qu'il baisait, puis il se mettait devant elle dans l'attitude de suppliant. Le grand prêtre, revêtu de ses ornements, accompagné d'un grand nombre de prêtres vêtus de longues robes, venait oindre le corps du prince élu, et le frottait avec un jus excessivement noir ; il faisait ensuite sur lui quelques aspersions, et lui jetait sur la tête un manteau semé de têtes de mort, sur ce premier un second de couleur noire, et sur le second un troisième de couleur bleue, tous deux aussi semés de têtes de mort ; il lui suspendait au cou certains lacets rouges, avec d'autres plus petits, auxquels étaient attachés des symboles ; il lui mettait encore sur les épaules une fiole remplie d'une poudre regardée comme un préservatif contre les enchantements ; il attachait à son bras gauche un sachet d'encens, et plaçait dans sa main droite un encensoir. Le roi élu, se levant alors, encensait l'idole, puis s'asseyait. Le grand prêtre, commençant un long discours, lui faisait prêter serment qu'il maintiendrait la religion de ses pères, qu'il observerait les lois de ses prédécesseurs, qu'il poursuivrait sans quartier les ennemis de l'État, qu'il rendrait la justice à tous ses sujets. Prenant ensuite un style métaphorique, il lui demandait de promettre qu'il ferait paraître le soleil toujours

clair et serein, que les nuées ne répandraient la pluie qu'autant qu'elle serait nécessaire, et que la terre produirait ses fruits en abondance. Le roi élu, après avoir prêté ce serment, se recommandait aux prières des ministres des dieux et à celles de tous les spectateurs. Ceux qui l'avaient conduit le ramenaient alors, au milieu des acclamations du peuple, qui formait des vœux pour sa prospérité et lui offrait diverses sortes de présents. De là, on l'introduisait dans un appartement du temple, où un lit lui avait été préparé, et on l'y laissait seul. Il passait quatre jours dans cette solitude, sans sortir du temple, occupé de prières, de sacrifices, d'exercices de pénitence. Quoiqu'il lui fût permis de manger de la chair et d'user de mets choisis, il jeûnait d'une manière austère. Il se baignait trois fois le jour et une fois la nuit dans une grande cuve d'eau, dans laquelle il faisait couler de son sang, qu'il offrait en sacrifice au dieu des eaux, après lui avoir présenté de l'encens. Il encensait aussi, à diverses reprises, les autres dieux du temple, leur offrant du pain, des fruits, des fleurs, des aromates, et des pointes ou alènes teintes du sang de sa langue, de ses narines, de ses oreilles, en un mot de toutes les parties de son corps. Ces quatre jours d'épreuve n'étaient, selon l'apparence, que le commencement des initiations du nouveau roi. On peut inférer que le cours de ces initiations était beaucoup plus long, d'un passage du P. Joseph Acosta, Jésuite, qui, parlant de Montézuma, dit qu'avant son couronnement il passait la plus grande partie du temps dans un appartement séparé qu'il occupait dans le temple, où il était réputé converser familièrement avec son dieu, « semblable en tout à un homme initié. »

On ne célébrait la fête du couronnement qu'après que le nouveau roi, à l'issue de ses épreuves, avait entrepris une expédition heureuse contre ses ennemis, remporté en personne quelque victoire éclatante, soumis une province rebelle, et amené triomphalement des captifs qui devaient s'attendre à être immolés pour honorer cette fête. Le jour de son arrivée, le peuple sortait en foule au-devant de lui. D'une part, le grand prêtre, suivi des ministres des autels; de l'autre, les électeurs et les grands, allaient processionnellement à sa rencontre. L'air retentissait des cris de joie et du son des instruments. Accompagné des hommes de guerre qui conduisaient les prisonniers et portaient les dépouilles des ennemis vaincus, le monarque victorieux, fier de ses succès, faisait son entrée publique. Il allait droit au temple, offrait le sacrifice, entendait l'éloge de sa valeur et de ses belles actions; puis, on lui donnait solennellement, et pour la première fois, les marques de la dignité suprême. On le revêtait d'habits précieux; on attachait à ses narines et à ses oreilles des pierres d'un très-grand prix. On mettait dans sa main droite un estoc (épée) d'or, armé d'une pierre à feu, symbole de la justice; dans sa gauche, un arc et des flèches, pour signifier qu'il était l'arbitre de la paix et de la guerre; sur sa tête, un ornement qui n'était ni une couronne ni un diadème, mais une sorte de mitre, ronde sur le devant, qui s'allongeait en arrière, perdant un peu de sa rondeur, et qui revenait en pointe vers le sommet. C'était le roi de Tezcuco, qui, en qualité de premier électeur, la lui posait sur le front: honneur le plus grand que pût avoir un sujet. Le monarque se plaçait alors sur son trône, pour y recevoir les hommages de tous les ordres de l'empire, et pour écouter les harangues que lui adressaient tous les corps. Le roi de Tezcuco parlait le premier. A la suite de ces harangues, le souverain répondait qu'il se croyait peu digne du rang auquel on l'élevait, qu'il était pénétré de reconnaissance envers ceux qui l'avaient choisi, et qu'il voulait gouverner ses peuples avec bonté et équité. On le conduisait enfin avec pompe du temple dans son palais, et de toute part on s'abandonnait à la joie.

Au Mexique, on respectait les souverains jusqu'à l'adoration (1).

Après avoir parlé du monarque, nous ajouterons quelques mots sur sa capitale.

Orné de nombreux téocallis qui s'élevaient en forme de pyramides, entouré de chaussées ou digues, situé presqu'au milieu du lac de Tezcuco sur des îlots ornés de verdure, recevant dans ses rues, à chaque heure, des milliers de bateaux qui vivifiaient cette vaste nappe d'eau salée, l'ancien Tenochtitlan devait ressembler à quelques villes de la Hollande, de la Chine, ou du

(1) Lafitau, *Mœurs des sauvages américains*, t. I, p. 456.

Delta inondé de la basse Égypte. Trois chaussées principales, de la largeur de deux lances, l'unissaient au continent. Ces chaussées existent en partie: ce sont aujourd'hui de grands chemins pavés, qui traversent des terrains marécageux. Des aqueducs amenaient l'eau douce à la ville, et on reconnaît encore les restes de celui à double tuyau qui passait près Cherubusco. Tenochtitlan, semblable à un immense échiquier, était divisé en carrés réguliers, formés par les rues principales et par les canaux. Dans chaque carré, il y avait un téocalli.

Le plus grand, dédié au dieu de la guerre Huitzilopochtli, et construit seulement en 1486, au centre même de la ville, avait trente-sept mètres de hauteur depuis sa base jusqu'à la plate-forme supérieure, d'où l'on jouissait d'une vue magnifique sur les lacs, sur la campagne environnante, parsemée de villages, et sur le rideau de montagnes qui entoure la vallée (1). Cette plate-forme, qui servait d'asile aux combattants, était couronnée par deux chapelles en forme de tour, dont chacune avait dix-sept à dix-huit mètres de haut, en sorte que tout le téocalli avait cinquante-quatre mètres d'élévation. Les deux idoles de pierre contenues dans les chapelles étaient d'une stature colossale et d'une difformité affreuse. Au centre de la plate-forme se trouvait une pierre verte pyramidale, haute de cinq paumes, sur laquelle on immolait la victime. Cinq mille personnes, attachées au service du temple, y avaient leur logement: aussi une ville de cinq cents feux aurait-elle pu être bâtie dans l'enclos de murailles qui entouraient ce téocalli. Les murs de chaux et de pierre étaient fort épais, hauts de huit pieds, ornés de créneaux en forme de niches, et de quantité de figures en pierre qui représentaient des serpents; ce qui leur avait fait donner le nom de coatepaulti, ou muraille de serpents. Le temple avait quatre portes qui répondaient aux quatre points cardinaux. Devant la première entrée, on voyait un vaste édifice, tout revêtu des têtes des malheureux qui avaient été sacrifiés. Parmi les temples, au nombre de trente-neuf, qui environnaient le principal, on distinguait celui de Quetzalcoatl: il était de forme ronde, et sa porte représentait la gueule ouverte d'un serpent.

Les grandes rues étaient larges et bien alignées. Quelques-unes, comme à Venise, étaient moitié à sec et moitié occupées par des canaux navigables, garnis de ponts de bois très-bien faits, et si larges que dix hommes à cheval pouvaient y passer à la fois. Les maisons, basses comme celles de Péking et autres grandes villes de l'Asie, étaient construites partie en bois, partie en tetzoutli, pierre spongieuse, légère et facile à briser.

Le marché était entouré d'un portique immense, sous lequel on exposait toutes sortes de marchandises: des comestibles; des ornements en or, en argent, en pierres fines, en os, en coquilles et en plumes; de la faïence, des cuirs et du coton filé. On y trouvait des pierres taillées, des tuiles, des bois de charpente. Il y avait des ruelles pour le gibier, d'autres pour les légumes et les objets de jardinage. On voyait des maisons où des barbiers rasaient la tête avec des rasoirs faits en obsidiane. D'autres maisons ressemblaient à nos pharmacies, et on y vendait des remèdes tout préparés. Dans d'autres encore, les passants stimulés par la faim trouvaient à la satisfaire moyennant un tribut. Pour éviter la confusion, chaque genre de marchandises se vendait dans un endroit séparé; et la vente avait lieu à la mesure d'étendue ou de capacité, jamais au poids. Au milieu de la grande place, dix ou douze personnes siégeaient en permanence dans une sorte de prétoire, et jugeaient les discussions qui s'élevaient à l'occasion de la vente des marchandises. D'autres circulaient continuellement dans la foule, pour voir si l'on vendait à juste prix. La plus grande propreté régnait, non-seulement dans le marché, mais dans tout le reste de la ville. Mille hommes étaient employés à balayer et à laver les rues de cette cité, qui ne renfermait pas moins de trois cent mille âmes, et dont la population dépassait par conséquent celle de toutes les métropoles de l'Europe, Londres, Paris, Constantinople, et peut-être Séville seuls exceptés.

Des artistes, tels que sculpteurs, peintres, orfévres, ouvriers en mosaïque et autres, travaillaient constamment pour la cour. Tout un quartier n'était peuplé que de danseurs, que l'on élevait pour le plaisir du souverain.

Le palais, résidence ordinaire de Montézu-

(1) Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., t. 1, p. 315.

e d'un serpent.
rges et bien ali-
à Venise, étaient
par des canaux
le bois très-bien
ues à cheval pou-
maisons, basses
res grandes villes
partie en bois,
gieuse, légère et

'un portique im-
t toutes sortes de
s; des ornements
fines, en os, en
'aïence, des cuirs
t des pierres tail-
arpente. Il y avait
utres pour les lé-
ge. On voyait des
nt la tête avec des
utres maisons res-
t on y vendait des
'autres encore, les
ouvaient à la satis-
ur éviter la confu-
andises se vendait
ente avait lieu à la
lé, jamais au poids.
dix ou douze per-
nce dans une sorte
liscussions qui s'é-
ente des marchan-
tinuellement dans
ndait à juste prix.
it, non-seulement
tout le reste de la
mployés à balayer
té, qui ne renfer-
nt mille âmes, et
ar conséquent celle
Europe, Londres,
-être Séville seuls

leurs, peintres, or-
et autres, travail-
ur. Tout un quar-
anseurs, que l'on
verain.
naire de Montézu-

Vue extérieure de Mexico

Veduta esterna del Messico — Vista exterior de Mejico

Vue intérieure de Mexico

Veduta interna del Messico — Vista interior de Mejico

nourrissait tous les oiseaux de proie, depuis l'aigle royal jusqu'à la cresserelle : ces oiseaux étaient distribués, suivant leurs familles, dans des volières souterraines de plus de six pieds de profondeur, et de plus de seize en largeur et en longueur; on tuait près de cinq cents dindons par jour pour leur nourriture. Le même édifice renfermait un grand nombre de salles basses, dans lesquelles de fortes cages de bois contenaient des loups, des chats sauvages, et une foule de bêtes fauves, que l'on nourrissait avec d'autres animaux et avec les entrailles des victimes des sacrifices humains. On y voyait aussi des crocodiles et des serpents; ces derniers étaient gardés dans de grandes tonnes ou vaisseaux, et les crocodiles dans des étangs fermés de murailles. Il y avait d'ailleurs, pour les poissons, plusieurs viviers, dont deux fort beaux existent encore : on peut les voir au palais de Chapultepec, dans les environs du moderne Mexico. (Pl. XLVI, n°s 1 et 2.)

Les palais dont nous avons parlé étaient entourés de beaux jardins, où l'on cultivait [illegible] de fleurs, d'arbres odoriférantes [illegible] médicinales. Il y avait, en outre, [illegible] pour les chasses du souverain. [illegible] existant encore de ces bois [illegible] sur le lac, continue à présent [illegible] le nom de Penon.

Nous mentionnerons, en dernier lieu, l'arsenal, vaste bâtiment rempli de toutes sortes d'armes, offensives et défensives, dont ces peuples faisaient usage, ainsi que des ornements et des enseignes militaires. Un nombre surprenant d'ouvriers était employé dans l'arsenal à fabriquer ces armes.

Sur le lac flottaient des jardins extraordinaires : c'étaient des radeaux formés de roseaux, de joncs, de racines et de branches de broussailles, couverts de terreau noir. On roule ces jardins flottants, ou on les pousse avec de longues perches, pour les transporter à volonté d'un rivage à l'autre.

A l'est de Tenochtitlan, était Acolhuacan ou Tezcuco, capitale des Acolhues, qui, avant les Aztèques, dominaient sur les contrées environnantes. On peut nommer cette ville l'Athènes de l'Amérique; car elle était la résidence des hommes célèbres dans toutes les [illegible] que [illegible] les Aztèques.

ma II, était construit en pierre et en chaux. Comme ceux de l'empereur de la Chine, il se composait d'un grand nombre de maisons spacieuses, mais peu élevées. Il avait cinq grandes portes à chacune de ses quatre façades; trois vastes cours le divisaient intérieurement; une belle fontaine ornait celle du milieu. On trouvait dans ce palais de grandes salles et plus de mille chambres. Quelques-unes de ces pièces étaient incrustées des marbres les plus fins, d'autres de pierres rares. Les poutres et les parquets étaient de cèdre, de cyprès et d'autres bois parfaitement travaillés et sculptés. Une salle, entre autres, pouvait contenir trois mille personnes. Outre ce palais, Montézuma en possédait plusieurs dans l'intérieur de la capitale et au dehors. A Tenochtitlan, il avait non-seulement un sérail pour ses femmes, mais des logements pour tous ses ministres et conseillers, et pour tous les officiers de sa cour, aussi nombreuse que brillante; de plus, des maisons pour recevoir les étrangers qui le visitaient, et particulièrement les rois alliés.

Deux vastes bâtiments étaient, en outre, destinés, l'un aux oiseaux paisibles, l'autre aux oiseaux de proie, aux quadrupèdes et aux reptiles.

La première de ces deux ménageries, qui paraissent avoir été les plus magnifiques du monde, contenait plusieurs chambres, et des galeries soutenues par des colonnes de marbre d'une seule pièce. Les galeries donnaient sur un jardin, dans lequel, au milieu des massifs d'arbustes, dix viviers, les uns d'eau douce, les autres d'eau salée, recevaient les oiseaux aquatiques de rivière et de mer. Dans les autres parties du bâtiment, on nourrissait un nombre prodigieux d'oiseaux de toute espèce. Trois cents hommes étaient employés à les soigner, et à recueillir leurs plumes en certaines saisons: avec leur plumage, on faisait les fameuses mosaïques qui excitèrent l'admiration des Européens. Des médecins, chargés d'observer les maladies de ces animaux, y appliquaient de prompts remèdes. Les salles et les chambres de cette maison singulière étaient en tel nombre, que deux grands monarques, avec toute leur suite, auraient pu y loger.

Le bâtiment destiné aux bêtes féroces avait de vastes et superbes cours, pavées en dalles, et divisées en appartements. Dans l'une, on nourrissait tous les oiseaux de proie, depuis l'aigle royal jusqu'à la cresserelle: ces oiseaux étaient distribués, suivant leurs familles, dans des chambres souterraines de plus de six pieds de profondeur, et de plus de seize en largeur et longueur; on tuait près de cinq cents dindons par jour pour leur nourriture. Le même édifice renfermait un grand nombre de salles basses, dans lesquelles de fortes cages de bois contenaient des loups, des chats sauvages, et une foule de bêtes fauves, que l'on nourrissait avec d'autres animaux et avec les entrailles des victimes des sacrifices humains. On y voyait aussi des crocodiles et des serpents: ces derniers étaient gardés dans de grandes tonnes ou vaisseaux, et les crocodiles dans des étangs fermés de murailles. Il y avait d'ailleurs, pour les poissons, plusieurs viviers, dont deux fort beaux existent encore: on peut les voir au palais de Chapoltepec, dans les environs du moderne Mexico. (Pl. XLVI, n°s 1 et 2.)

Les palais dont nous avons parlé étaient entourés de beaux jardins, où l'on cultivait toute espèce de fleurs, d'herbes odoriférantes et de plantes médicinales. Il y avait, en outre, des bois clos de murs pour les chasses du souverain, qui les visitait souvent: l'un de ces bois occupait une île sur le lac, connue à présent sous le nom de Penon.

Nous mentionnerons, en dernier lieu, l'arsenal, vaste bâtiment rempli de toutes sortes d'armes, offensives et défensives, dont ces peuples faisaient usage, ainsi que des ornements et des enseignes militaires. Un nombre surprenant d'ouvriers était employé dans l'arsenal à fabriquer ces armes.

Sur le lac flottaient des jardins extraordinaires: c'étaient des radeaux formés de roseaux, de joncs, de racines et de branches de broussailles, couverts de terreau noir. On roule ces jardins flottants, ou on les pousse avec de longues perches, pour les transporter à volonté d'un rivage à l'autre.

A l'est de Tenochtitlan, était Acolhuacan ou Tezcuco, capitale des Acolhues, qui, avant les Aztèques, dominaient sur les contrées environnantes. On peut nommer cette ville l'Athènes de l'Amérique; car elle était la résidence des hommes célèbres dans toutes les sciences que cultivaient les Aztèques.

Ces détails donneront une idée de la civilisation qui régnait au Mexique, quand Vélasquez, gouverneur de Cuba, chargea, en 1518, Fernand Cortez de soumettre cet empire à l'Espagne.

Velasquez avait reçu du général de l'ordre de la Merci les pères Barthélemi d'Olmédo et Jean de Zambrana. Ils prêchèrent Jésus crucifié aux insulaires de Cuba. Après une année d'apostolat, Jean de Zambrana mourut dans cette île; mais Barthélemi d'Olmédo continua de travailler au salut des idolâtres, et accompagna Cortez dans son expédition.

Le chef espagnol appareilla le 10 février 1519, après s'être mis solennellement sous la protection du prince des apôtres, et après avoir fait peindre sur son grand étendard une croix avec ces paroles, qui furent montrées au grand Constantin : *In hoc signo vinces* (1). Ayant débarqué, le 4 mars, sur la côte du Mexique, il ne tarda pas à s'emparer de la ville de Tabasco. L'*Histoire de l'ordre de Notre-Dame de la Merci* (2) dit que « la fille du grand cacique, qu'Olmédo baptisa, et à laquelle il imposa le nom de Marine, fut l'instrument dont Dieu se servit pour la conversion d'une infinité d'autres. La jeune chrétienne découvrit au père Barthélemi d'Olmédo le lieu écarté où les Indiens adoraient leurs idoles. Ce Père, les ayant enlevées, dressa un autel au vrai Dieu dans le même endroit. Il y éleva une croix, il y prêcha Jésus-Christ, et, après avoir célébré la sainte messe, il y reçut le serment de fidélité que les Indiens firent aux rois catholiques entre ses mains. Ce Père, qui nomma dès lors la ville de Tabasco *Sainte-Marie de la Victoire*, est reconnu pour le premier apôtre de la Nouvelle-Espagne. »

Le religieux empressement de Cortez à détruire les idoles du principal temple de Zempoalla et à les remplacer par un crucifix et par une image de la Mère de Dieu, avant qu'on eût eu le temps de prouver aux Zempoallans l'absurdité de leurs superstitions, et de leur faire connaître les principes du christianisme, faillit transformer des alliés en ennemis (3). Le sage d'Olmédo modéra ce zèle impétueux à Tlascala (1). La profonde vénération des Tlascaltèques ayant encouragé Cortez à expliquer aux principaux d'entre eux la doctrine chrétienne, il leur proposa avec instance d'abandonner leurs superstitions et d'embrasser la religion de leurs nouveaux amis. Les indigènes, d'après une idée généralement établie chez les nations barbares, convinrent de la vérité et de l'excellence de la religion qu'on leur annonçait : mais ils soutinrent que les Teutés de Tlascala étaient des divinités non moins dignes de leurs hommages que le Dieu de Cortez; et que, comme celui-ci avait droit aux adorations des Espagnols, les Tlascaltèques étaient obligés de conserver le culte des dieux qu'avaient honorés leurs ancêtres. Cortez insista avec un ton d'autorité, mêlant les menaces au raisonnement. Les Tlascaltèques, mécontents, le prièrent de ne plus leur parler sur ce point. Surpris et indigné de leur obstination, il se prépara à exécuter par la force ce qu'il ne pouvait obtenir par la persuasion. Il allait détruire leurs autels et renverser leurs idoles avec la même vivacité qu'à Zempoalla, si le père Barthélemi d'Olmédo ne l'avait arrêté. Ce religieux lui représenta l'imprudence d'une telle démarche dans une grande ville, remplie d'un peuple également superstitieux et guerrier, avec lequel les Espagnols venaient de s'allier. Il déclara que ce qui s'était fait à Zempoalla lui avait toujours paru injuste; que la religion ne devait pas être prêchée le fer à la main, ni les infidèles convertis par la violence; qu'il fallait employer d'autres armes pour cette conquête, l'instruction qui éclaire les esprits et les bons exemples qui captivent les cœurs; que ce n'était que par ces moyens qu'on pouvait engager les hommes à renoncer à leurs erreurs et à embrasser la vérité. Les remontrances de cet ecclésiastique, aussi vertueux que sage, firent impression sur l'esprit de Cortez. Il comprit que la violence était aussi contraire à l'Évangile qu'à la prudence, et qu'on n'arriverait pas à bannir l'erreur en rendant la vérité odieuse. Il se borna donc à exiger que les Tlascaltèques s'abstinssent désormais de sacrifier des victimes humaines.

Quand l'intelligence et l'audace de Cortez l'eurent fait pénétrer dans Tenochtitlan, il apprit

(1) Charlevoix, *Histoire de l'isle Espagnole*, etc., t. I, p. 390.
(2) P. 158.
(3) Robertson, *Histoire de l'Amérique*, t. III, p. 68.

(1) Robertson, *Histoire de l'Amérique*, t. III, p. 87.

dans un long entretien avec Montézuma l'opinion que ce monarque avait conçue des Espagnols (1). Montézuma lui dit que, selon une tradition ancienne parmi les Mexicains, leurs ancêtres étaient venus originairement d'un pays éloigné et avaient conquis l'empire du Mexique; qu'après y avoir formé un établissement, celui qui avait organisé la colonie était retourné dans sa patrie, en promettant que, dans un temps à venir, ses descendants viendraient visiter ceux qu'il laissait, réformer leur constitution et leurs lois, et reprendre les rênes du gouvernement; que, par tout ce qu'il avait appris et vu, il était convaincu que les Espagnols descendaient de ces premiers conquérants dont la venue était annoncée aux Mexicains par leurs traditions et leurs prophéties; que, dans cette persuasion, il les avait reçus, non comme des étrangers, mais comme des parents formés du même sang, et qu'il les priait de se regarder comme maîtres de ses États; que ses sujets et lui-même seraient toujours prêts à exécuter leurs volontés et même à prévenir leurs désirs. Quelque facile que se montrât Montézuma pour tout ce que Cortez exigeait de lui, il fut inflexible sur un point (2). En vain le capitaine le pressa de renoncer à ses faux dieux et d'embrasser la foi chrétienne, il rejeta cette proposition avec horreur. Cortez fut si furieux de son obstination, que, dans un transport de zèle, il se mit à la tête des Espagnols pour aller renverser les idoles dans le grand téocalli. Mais, les prêtres prenant les armes et le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels, le capitaine modéra enfin son ardeur, et abandonna son entreprise téméraire, après avoir ôté seulement une idole de sa niche, et y avoir placé une image de la sainte Vierge. De ce moment, les Mexicains ne songèrent plus qu'à venger leurs divinités insultées, en exterminant les Espagnols.

La prudence du P. d'Olmédo, qui ne put prévenir cette démarche soudaine, servit Cortez dans les négociations entamées avec les troupes que Vélasquez avait envoyées de Cuba pour arracher l'heureux capitaine à la conquête dont ce gouverneur regrettait de l'avoir chargé (3).

(1) Robertson, *Histoire de l'Amérique*, t. III, p. 104.
(2) *Ibid.*, p. 137.
(2) *Ibid.*, p. 152.

Quand ensuite, pour s'emparer de Tenochtitlan, alors fermé aux Espagnols, on lança une flottille sur le lac de Tezcuco, on vit le missionnaire mettre les navires sous la protection du ciel, par la célébration des saints mystères: à mesure qu'ils entrèrent dans le canal, d'Olmédo les bénit et les nomma (1).

Contrairement à l'opinion commune, d'après laquelle Montézuma mourut le 30 juin 1520, en rejetant toutes les sollicitations des Espagnols pour lui faire embrasser le christianisme, l'*Histoire de l'ordre de la Merci* affirme que Barthélemi d'Olmédo baptisa ce prince et plusieurs caciques. Cette *Histoire* ajoute: «Le R. P. d'Olmédo eut la gloire de faire bâtir une église et un couvent de son ordre dans une place du Mexique, où il mourut après tant de prodiges.»

Herrera, cité par Wadding (2), assure que Cortez avait toujours avec lui des Frères-Mineurs; et les lettres écrites l'an 1520 en Espagne, par ce conquérant, pour demander qu'on lui en envoyât un plus grand nombre, témoignent combien il s'applaudissait de leur concours. Frère François Quignonez, ministre de la province des Anges, et le Flamand Jean Glapion, naguère ministre de la province de France, commissaire des Observantins d'outre-Monts à la cour romaine, et confesseur de Charles-Quint, s'accordèrent pour entreprendre cette mission, et obtinrent de Léon X, le 25 avril 1521, tous les priviléges que le Siége apostolique avait autrefois concédés pour de pareilles entreprises; mais le projet conçu avec tant de zèle ne put être réalisé, parce que François Quignonez fut élu commissaire général des Observantins d'au delà des Monts, et que Jean Glapion mourut au mois de septembre de l'année suivante à Valladolid (3). Charles-Quint, stimulé par les instances de Cortez et par le cri de sa conscience, traita de la mission du Mexique avec Adrien VI, son ancien précepteur, avant que le Pape ne partît d'Espagne; et il en obtint les pouvoirs nécessaires pour envoyer dans ce pays des religieux des ordres mendiants, et surtout des Franciscains de l'observance régulière. Un bref, daté de Sarragosse le 10 mai 1522,

(1) Robertson, *Histoire de l'Amérique*, t. III, p. 224.
(2) An. 1520, n° 3.
(3) Wadding, an. 1521, n°s 1-3.

portait que les missionnaires seraient choisis par leurs supérieurs et présentés au conseil d'État; qu'on ne prendrait que ceux qui s'offriraient spontanément à faire le voyage; que, dès qu'ils auraient reçu leur mission, nul ne pourrait les arrêter sous quelque prétexte que ce fût; que ces missionnaires pourraient élire leurs supérieurs, selon les statuts de chaque ordre, mais toujours sous la dépendance du général et du chapitre général; que les supérieurs élus auraient la même autorité que le général, sauf les cas où celui-ci jugerait à propos de limiter leurs pouvoirs; que, dans les lieux où il n'y aurait pas de siéges épiscopaux établis, et dans ceux dont les évêques et leurs représentants se trouveraient éloignés de plus de deux journées, ces supérieurs pourraient exercer toute l'autorité épiscopale, et la commettre à leurs inférieurs, pour tous les actes qui ne réclameraient pas le caractère épiscopal; enfin, qu'ils jouiraient de tous les priviléges qui avaient été accordés dans la bulle de Léon X, du 25 avril 1521, adressée à Quignonez et à Glapion (1). Muni de ce pouvoir, émané du Pape, Charles-Quint invita le ministre général des Frères-Mineurs, soit à désigner des Franciscains capables de se vouer utilement à cette sainte et glorieuse entreprise, soit à autoriser le départ de ceux qui s'offriraient volontairement. Aussitôt, le ministre général adressa, aux religieux de sa dépendance, une circulaire, datée de Milan le 30 mai 1522, dans laquelle il les exhortait à cet apostolat, et déclarait donner sa bénédiction et déléguer toute son autorité aux religieux qui seraient choisis par l'empereur, de l'avis de quelques Pères graves de l'ordre. En conséquence, Charles-Quint désigna trois Flamands, dont il connaissait la vertu, et qui étaient tout disposés à ce voyage, savoir : les deux prêtres frère Jean du Toit, qui avait été gardien de Gand, et frère Jean d'Aora (2), ainsi que le frère-lai Pierre de Mura, surnommé de Gand, soit parce qu'il était né dans cette ville, soit parce qu'il y avait séjourné longtemps (3). Ils s'embarquèrent sans retard pour la Nouvelle-Espagne, où ils parvinrent avant que les Espagnols n'y eussent affermi leur domination. Ils s'arrêtèrent à Tlascala, y prêchèrent la foi au vrai Dieu, réprouvant avec énergie le culte idolâtrique des indigènes; mais, comme ils ne savaient pas encore la langue du pays, ils s'exprimaient plutôt par signes que par paroles, ou bien recouraient à quelques interprètes européens. Leur ferveur les fit d'abord passer pour des insensés; puis l'humilité de leur extérieur, la sobriété de leur vie, la pureté de leurs mœurs, leur mépris des richesses, produisirent une telle impression, que ceux qui avaient résisté à la muette prédication de leurs signes, ou à l'éloquence de leurs exhortations rendues par les interprètes, furent vaincus par leurs œuvres, et les pauvres idolâtres se présentèrent en foule pour recevoir le baptême. Les trois missionnaires instruisirent la ville de Tlascala et toute cette province dans la foi, jusqu'à ce que la pacification du Mexique leur permit de porter ailleurs la bonne nouvelle.

Quoique la conquête de la presqu'île du Yucatan, découverte en 1517, n'ait été terminée que dix ans après, cependant la nouvelle de cette conquête, alors commencée, fut portée en Espagne avant celle de la prise de Tenochtitlan ou Mexico; et des Franciscains de la province de Sainte-Croix s'étaient déjà rendus dans le Yucatan, lorsque Quignonez, en ce moment ministre général, choisit treize religieux pour évangéliser le Mexique. Ils avaient presque tous appartenu à la province de Saint-Jacques, et avaient embrassé la réforme dans celle de Saint-Gabriel. Wadding (1) dit du principal d'entre eux : « En même temps que Martin Luther commença à semer sa mauvaise doctrine en Allemagne, frère Martin de Valence commença à prêcher en Espagne, et à faire paraître les dons magnifiques de grâce et de science qu'il a depuis employés, avec tant de zèle et de fruit, à la conversion des peuples idolâtres de l'Amérique. Ainsi la providence de Dieu a disposé qu'un Martin réparât, par la conversion de plusieurs royaumes, la perte qu'un autre Martin causait à l'Église par la corruption qu'il jetait dans quelques provinces. »

(1) Wadding, an. 1522, n° 2.

(2) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 425.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 531. Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. III, p. 241.

(1) An. 1517, n° 43.

Une famille honnête et pieuse, établie à Valence entre Léon et Bénavente en Espagne, donna naissance au bienheureux Martin (1). La bonne éducation qu'il reçut lui inspira, dès l'enfance, l'amour de Dieu et la crainte de ses jugements; en sorte que, résolu à tout faire pour se sacrifier, il quitta le monde et embrassa la règle de saint François au couvent de Majorica, de la province de Saint-Jacques. Très-jeune lorsqu'il prit l'habit, il eut de rudes tentations à surmonter de la part de l'Esprit de ténèbres, qui ne négligea rien pour le détourner de sa vocation : mais la lecture du livre de la Conformité de saint François avec Jésus-Christ, et les leçons de Jean d'Argomanis, très-versé dans la science du salut, le fortifièrent dans la vertu et firent naître en lui le désir du martyre. Martin, qui n'avait pour objet dans sa conduite que la gloire de Dieu et sa propre sanctification, ayant entendu parler de la vie austère des Déchaussés, récemment établis en Portugal, sollicita et obtint la permission de s'unir à eux. Dans cette réforme où tant de sainteté éclatait, il fut lui-même un modèle de sainteté. Après avoir édifié ses frères pendant quelque temps, il les quitta pour aller seconder Jean de Guadaloupe, qui se proposait d'établir la même réforme dans la custodie de saint Gabriel. Cherchant dans ces contrées un lieu solitaire où il pût, sans distraction, se livrer aux austérités, il fut autorisé à établir un petit couvent près Belues; cette fondation fut suivie de quelques autres, et enfin il érigea la province de Saint-Gabriel. Quelque retiré qu'il vécût, l'odeur de sa piété se répandit, et chacun voulait voir un homme qui vivait sur la terre comme les anges dans le ciel. Sur ces entrefaites, le comte de Feria, brouillé avec le marquis de Pliego de façon à ne plus le revoir, mais auquel des motifs particuliers faisaient désirer une réconciliation, pria les supérieurs de Martin de lui permettre de venir habiter le couvent de Saint-Onuphre, près Lapi, afin que, se trouvant à proximité des deux parties, il fût plus à même de les rapprocher; car le comte avait une si haute idée du saint religieux, qu'il le regardait comme le seul homme capable de terminer son différend avec Pliego. Les supérieurs de Martin et les religieux ses frères le voyaient tous d'un œil de complaisance, parce que, indépendamment de ses qualités personnelles, ils le considéraient comme une âme chérie de Dieu : mais il était dans des idées bien différentes, et se regardait comme un serviteur inutile. Ce sentiment de lui-même, qui naissait de sa profonde humilité, lui faisait désirer de trouver une solitude où il pût, ignoré du reste des hommes, passer ses jours à contempler les grandeurs de Dieu et à s'anéantir devant la suprême majesté. Il fixa son attention sur l'ordre des Chartreux, dont le genre de vie lui parut le plus propre à remplir ses vues, et fit tant de démarches auprès de ses supérieurs, qu'après bien des difficultés ils lui accordèrent enfin la permission d'y entrer, en lui témoignant tout le regret que leur causait la perte d'un sujet si rare. Martin, charmé des délices spirituelles qu'il se figurait devoir goûter dans sa nouvelle retraite, se mit en chemin pour s'y rendre : mais, une grande douleur au pied l'ayant mis dans l'impossibilité de marcher, il comprit que Dieu voulait qu'il persévérât dans l'état austère qu'il avait embrassé; et, retournant sur ses pas, il rejoignit son couvent. Cependant, le désir d'une solitude absolue le travaillait toujours : il trouva le moyen d'y satisfaire, en allant demeurer au couvent du mont Cœlio-de-la-Fosse, lieu isolé, et par là même très-favorable à la méditation. Il y reçut d'abord plusieurs consolations intérieures : mais, après avoir goûté les douceurs de la grâce, il fut assailli de tentations si violentes, qu'il perdit la ferveur de l'oraison; la solitude, qu'il avait tant souhaitée, commença à l'ennuyer; il ne trouvait que du dégoût dans les exercices spirituels, et la charité pour ses frères était éteinte en lui; le danger alla au point qu'il se sentit agité de doutes sur les mystères de la foi: doutes arrivés si loin sur le sacrement de l'autel, qu'il ne pouvait se résoudre à célébrer la messe. Martin passa quelques jours dans cet horrible état; mais Dieu l'en retira miséricordieusement. Tout à coup, sa tiédeur se changea en zèle; il se sentit brûler du désir de gagner des âmes à Dieu; et, son dessein ne se bornant pas au retour des pécheurs, il voulut aller porter le flambeau de la foi parmi les infidèles. Des révélations intérieures lui faisaient connaître qu'il y

(1) Férot, *Abrégé historique de la vie des trois ordres de saint François*, t. III, p. 123. Wadding, an. 1534, n° 8. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. III, p. 091; t. IV, p. 171.

avait, dans de vastes régions, des peuples entiers qui devaient être appelés à la lumière du christianisme. Les réflexions qu'il formait pendant l'office sur divers passages des Psaumes relatifs à la vocation des Gentils lui donnaient une joie si grande qu'il ne la pouvait cacher; et un mercredi de l'Avent, pendant qu'il disait matines au chœur, ayant été appelé à lire les leçons, qui étaient prises d'un chapitre d'Isaïe où il est parlé de la dilatation de l'Évangile, il conçut une ferme espérance de concourir au salut des infidèles. En même temps, il fut ravi en extase; Dieu lui fit voir une multitude innombrable de pauvres aveugles qui se présentaient au baptême; et, dans le transport de son allégresse, il s'écria trois fois : « Gloire soit à Jésus-Christ! » Après cette effusion de joie, il demeura immobile et sans aucun sentiment. Les religieux, croyant qu'il avait perdu le sens, le conduisirent à sa cellule, dont ils fermèrent exactement les issues, dans la crainte d'un accident. Revenu de son ravissement à l'heure de la grand'messe, Martin voulut se rendre au chœur, mais trouva qu'il était prisonnier. Il devina le motif de cette précaution, qui le fit sourire; puis, réfléchissant à ce qui lui avait été découvert pendant son extase, il pria Dieu de le lui faire voir des yeux du corps comme il l'avait vu des yeux de l'âme: aussitôt il aperçut une foule d'idolâtres qui demandaient le baptême avec ardeur. Il fit part de cette merveille à ses frères, rendit grâces à Dieu qui la lui avait montrée, et se sentit animé d'un plus grand zèle pour les missions et d'une plus vive espérance d'y réussir. Les ravissements lui furent depuis ordinaires : on le vit quelquefois élevé de terre, et d'autres fois rayonnant d'une lumière éclatante. A deux reprises, il demanda la permission de passer en Afrique, mais sans succès. Il ne perdit pas de vue, pour cela, son pieux projet. Il en était, au contraire, tout occupé, quand il fit la rencontre d'un saint personnage qui lui dit qu'il était destiné, non pour l'Afrique, mais pour l'Amérique. Il reçut cet avis comme un oracle du ciel, et attendit humblement qu'on l'employât à la moisson du Seigneur, se préparant par la prière et la mortification à sa carrière évangélique. Dans son amour pour la pauvreté, il ne portait qu'un habit vil et rapiécé sur un rude cilice, et marchait toujours les pieds nus. Son abstinence était très-rigoureuse; car il ne mangeait de la chair que le dimanche, faisait plusieurs carêmes outre ceux de la règle, et d'ordinaire jetait de la cendre sur les mets pour les rendre insipides : il augmenta même cette austérité, ne prenant que du pain et quelques légumes pendant quatre jours de la semaine. Il se donnait de longues et rudes disciplines toutes les nuits, en mémoire de la Passion du Sauveur. Attaqué de diverses maladies, il ne voulut jamais accepter qu'un mauvais matelas pour se coucher; ni prendre des remèdes, remettant la disposition de sa santé à la volonté de l'auteur de la vie. D'un caractère vif, il modérait, par des exercices continuels de mortification, les mouvements d'impatience et de colère qui menaçaient de l'entraîner. Il portait une sainte envie à ceux en qui il remarquait de véritables sentiments d'humilité; et, jaloux d'acquérir la perfection de cette vertu, il s'écriait : « Ah! que je voudrais ressembler à ce Père! » Devenu provincial de la province de Saint-Gabriel, en 1518, lorsqu'il était obligé de tenir le chapitre des coulpes, il le commençait par l'accusation des siennes et par une discipline qu'il s'infligeait; ce qui disposait ses inférieurs à recevoir avec soumission les pénitences que sa sollicitude paternelle leur prescrivait ensuite. Il fit un voyage à Valence pour voir ses parents : mais, à la porte de cette ville, il réfléchit que le mouvement de la chair et du sang l'avait seul porté à faire ce long chemin; confus d'avoir si mal employé ses pas, il dépouilla son habit, mit son cordon à son cou, se fit traîner en cet état, par son compagnon, dans toutes les rues, comme s'il eût été un criminel; puis, sans visiter aucun de ses parents et même sans leur parler, il retourna à son couvent. Tel était le religieux que Quignonez, écarté personnellement par ses emplois de l'apostolat qu'il eût voulu remplir, choisit pour être le chef de la mission.

A Martin de Valence, il adjoignit François de Soto (1), Martin de Jésus (2), Joseph de la Corogne, Jean Suarez, Antoine Suarez de Ciudad-Rodrigo (3), Turribius de Bénavente (4), religieux doctes et prudents, orateurs aussi

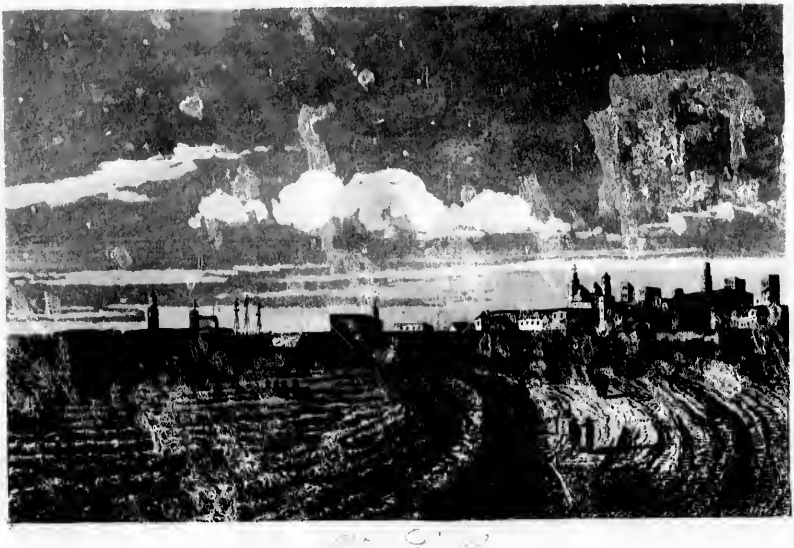
(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 296.
(2) *Ibid.*, p. 257.
(3) *Ibid.*, p. 316.
(4) *Ibid.*, p. 352. Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. III, p. 228.

dimanche, faisait
de la règle, et
sur les mets pour
enta même cette
pain et quelques
de la semaine. Il
disciplines toutes
sion du Sauveur.
il ne voulut ja-
matelas pour se
es, remettant la
onté de l'auteur
l modérait, par
ortification, les
colère qui mena-
ne sainte envie
véritables senti-
acquérir la per-
t : « Ah ! que je
» Devenu pro-
briel, en 1518,
e chapitre des
'accusation des
s'infligeait ; ce
voir avec sou-
licitude pater-
fit un voyage
nais, à la porte
mouvement de
porté à faire
mal employé
it son cordon
état, par son
comme s'il eût
aucun de ses
il retourna à
que Quigno-
es emplois de
choisit pour

t François de
ph de la Co-
rez de Ciu-
navente (4),
teurs aussi

, t. IV, p. 296.

que de la vie
, t. III, p. 228.



Vera Cruz

Vera Cruz — La Vera Cruz

Corps aux pieds de Martin de Valence

[illegible] de Martin de Valence — Corps aux pieds de Martin de Valence

[illegible] directeurs des âmes; Garcias de Cisneros (1) et Louis de Fuenzalida, [illegible] prédicateurs; Jean de Ribes (2) et François Ximenès (3), [illegible]; André de Cordoue et Bernardin de la [illegible], frères-lais (4). Quelques [illegible] de Valence custode sur [illegible] établirait dans cette [illegible] du saint Évangile [illegible] de tous les autres [illegible] son autorité, lui [illegible] privilèges accordés par [illegible] mission, et l'autorisa à [illegible] cette permission à d'[illegible] pour la conduite des apôtres [illegible] par le zèle et la [illegible] surtout d'observer les [illegible] apprises dans [illegible] précédemment par [illegible] Nouvelle-Espagne [illegible] devaient [illegible] la province de [illegible] endroits où les [illegible] pouvoir [illegible] état moral de ces pays, [illegible] d'ouvriers évangéliques, [illegible] aient pour le [illegible]

[illegible] 1523, Martin de [illegible] onze compagnons [illegible] la Corogne [illegible] Pendant qu'on [illegible] le frère [illegible] à partir, [illegible] frère Jean de [illegible] religieux [illegible] de San-Lucar [illegible] où l'on [illegible] Paul, le [illegible] de la

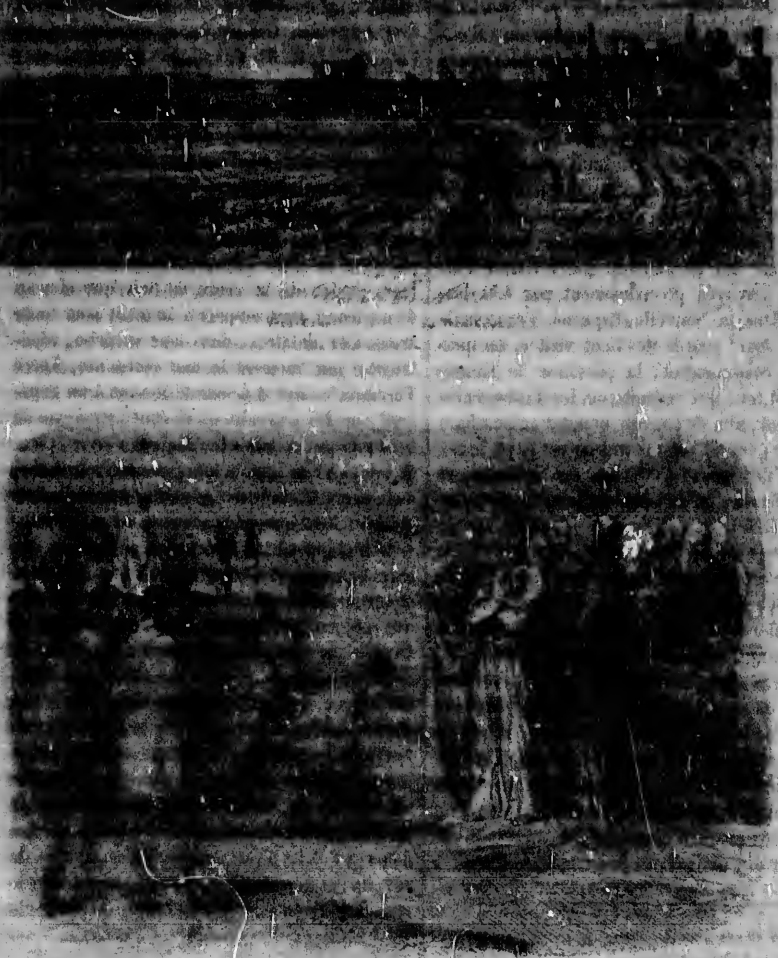
[illegible] p. 255.

Pentecôte, c'est-à-dire de la descente du Saint-Esprit, dont le secours fait tout l'espoir des ouvriers apostoliques, ils abordèrent, sur le continent de l'Amérique, au port de Vera-Cruz (Pl. XLVII, n° 1), à soixante lieues de Mexico (1).

Averti de leur arrivée, Cortez envoya des messagers pour les féliciter de leur heureux voyage et pour les escorter jusqu'à la capitale. Ils traversèrent la ville de Tlascala un jour de marché. Apercevant une grande multitude, ils rendirent mille actions de grâces à Dieu qui leur offrait une moisson si abondante, et allèrent droit à la place. Comme ils ne connaissaient pas l'idiome local, ils s'expliquèrent par signes; [illegible] de représenter à ce peuple la majesté de Dieu dans le ciel, de lui faire comprendre que tous nos biens viennent du Seigneur, et de [illegible] aux idolâtres l'horreur des fausses divinités, vains simulacres sur lesquels ils [illegible] avec mépris. Les indigènes s'étonnaient [illegible] de leurs visages, de l'extrême [illegible] de leurs vêtements, de la nudité de [illegible] de la croix de bois que chacun [illegible] à la main pour toute [illegible] leur surprise, répétant à tout [illegible]. Frère [illegible] le sens à un Espagnol, on lui répondit qu'il était synonyme de [illegible]. Aussitôt le religieux s'écria, plein de joie : « Voilà le nom que je veux avoir désormais parmi les Indiens. Je souhaite avec passion qu'ils sachent que nous sommes les *petits pauvres* de Jésus-Christ; que nous ne voulons pas leurs biens; que nous n'estimons que les âmes, et que nous méprisons tout le reste. » Le désir du bon religieux fut accompli; car, dès lors, on ne l'appela plus que Turibius Motolinia.

Cortez convoqua les caciques et les chefs espagnols pour aller, en grand cortége, au-devant des missionnaires, arrivés à proximité de Mexico. Les trouvant en ambassadeurs de la Divinité, il jeta son propre manteau sous les pieds de Martin de Valence; il fléchit les genoux pour baiser la main et recevoir la bénédiction de chacun d'eux (Pl. XLVII, n° 2); tous les Espagnols de sa suite l'imitèrent. Les religieux, dont ces honneurs auraient alarmé l'humilité, avaient été

(1) Wallace, [illegible] 1524, n° 1.



éprouvés qu'habiles directeurs des âmes; Garcias de Cisneros (1) et Louis de Fuenzalida, jeunes prédicateurs; Jean de Ribes (2) et François Ximenès (3), prêtres; André de Cordoue et Bernardin de la Tour, frères-lais (4). Quignonez institua Martin de Valence custode sur toutes les maisons qu'on établirait dans cette contrée sous le titre de custodie du saint Évangile. Il le rendit indépendant de tous les autres supérieurs, lui conféra toute son autorité, lui permit d'user de tous les priviléges accordés par le saint Siége pour cette mission, et l'autorisa à communiquer au besoin cette permission à d'autres. Enfin, il dressa pour la conduite des apôtres des constitutions dictées par le zèle et la sagesse, leur recommandant surtout d'observer les saintes pratiques qu'ils avaient apprises dans leur province, de ne pas souffrir qu'aucun religieux demeurât parmi eux sans s'y soumettre, et de le renvoyer à la province de Sainte-Croix. Quignonez n'excepta de l'obligation de s'assujettir à la réforme des Déchaussés que les trois Flamands, envoyés précédemment par Charles-Quint dans la Nouvelle-Espagne. François de Soto et Jean Suarez devaient visiter, en qualité de commissaires, la province de Sainte-Croix et tous les endroits où les Franciscains résidaient, afin de pouvoir exposer au prochain chapitre général l'état moral de ces pays, le besoin qu'ils avaient d'ouvriers évangéliques, et les espérances qu'ils offraient pour la propagation de la foi.

Au mois de décembre 1523, Martin de Valence se rendit à Séville avec onze compagnons, et envoya frère Joseph de la Corogne recevoir les derniers ordres de l'empereur. Pendant qu'on se préparait pour l'embarquement, le frère lai Bernardin de la Tour renonça à partir, et retourna dans sa province; mais frère Jean de Palos, de la province d'Andalousie, religieux recommandable pour sa vertu, prit sa place. Les missionnaires sortirent du port de San-Lucar de Barameda, le 25 janvier 1524, jour où l'on fêtait cette année la conversion de saint Paul, le Docteur des nations; et le 14 mai, veille de la Pentecôte, c'est-à-dire de la descente du Saint-Esprit, dont le secours fait tout l'espoir des ouvriers apostoliques, ils abordèrent, sur le continent de l'Amérique, au port de Vera-Cruz (Pl. XLVII, n° 1), à soixante lieues de Mexico (1).

Averti de leur arrivée, Cortez envoya des messagers pour les féliciter de leur heureux voyage et pour les escorter jusqu'à la capitale. Ils traversèrent la ville de Tlascala un jour de marché. Apercevant une grande multitude, ils rendirent mille actions de grâces à Dieu qui leur offrait une moisson si abondante, et allèrent droit à la place. Comme ils ne connaissaient pas l'idiome local, ils s'expliquèrent par signes; tâchant de représenter à ce peuple la majesté de Dieu dans le ciel, de lui faire comprendre que tous nos biens viennent du Seigneur, et de donner aux idolâtres l'horreur des fausses divinités, vains simulacres sur lesquels ils crachaient avec mépris. Les indigènes s'étonnaient de la maigreur de leurs visages, de l'extrême pauvreté de leurs vêtements, de la nudité de leurs pieds, de la croix de bois que chacun d'eux tenait avec respect à la main pour toute arme. Ces idolâtres, dans leur surprise, répétaient à tout moment le mot *motolinia*. Frère Turribius en ayant demandé le sens à un Espagnol, on lui répondit qu'il était synonyme de *petit pauvre*. Aussitôt le religieux s'écria, plein de joie: « Voilà le nom que je veux avoir désormais parmi les Indiens. Je souhaite avec passion qu'ils sachent que nous sommes les *petits pauvres* de Jésus-Christ, que nous ne voulons pas leurs biens, que nous n'estimons que les âmes, et que nous méprisons tout le reste. » Le désir du bon religieux fut accompli, car, dès lors, on ne l'appela plus que Turribius Motolinia.

Cortez convoqua les caciques et les chefs espagnols pour aller, en grand cortége, au-devant des missionnaires, arrivés à proximité de Mexico. Les traitant en ambassadeurs de la Divinité, il jeta son propre manteau sous les pieds de Martin de Valence; il fléchit les genoux pour baiser la main et recevoir la bénédiction de chacun d'eux (Pl. XLVII, n° 2); tous les Espagnols de sa suite l'imitèrent. Les religieux, dont ces honneurs auraient alarmé l'humilité, avaient été

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 255.
(2) *Ibid.*, p. 360.
(3) *Ibid.*, p. 256.
(4) Wadding, an. 1523, n° 10.

(1) Wadding, an. 1524, n° 1.

avertis de demeurer avec gravité à leur place, sans rendre aucune civilité ni à Cortez ni à ses compagnons, afin que les indigènes conçussent plus de respect pour les ministres de Jésus-Christ. Pour ajouter à ce respect, Cortez, se tournant vers les chefs mexicains, et leur montrant de la main les religieux, leur dit: « Voici des hommes envoyés de Dieu: nous les traitons avec une profonde vénération, et le roi d'Espagne, notre souverain, ne les honore pas moins que nous. Altérés du salut des âmes, ils ne désirent ni votre or, ni vos terres; car, dédaignant toutes les choses de ce monde, ils ne pensent qu'à celles du ciel. Ils viennent pour vous faire connaître l'unique et vrai Dieu, et pour détruire le culte des indignes objets de la superstition. Ils ne recherchent pas vos biens, mais vous-mêmes. Ils ont traversé la vaste étendue de l'océan et des terres lointaines pour travailler à vous sauver, et ils sont prêts à se sacrifier pour vous. La charité, que la religion chrétienne leur enseigne, les anime et les presse de vous délivrer de la cruelle servitude du démon, dans laquelle vous êtes malheureusement engagés, et de vous faire jouir de l'heureuse liberté que nous a méritée Jésus-Christ. Au lieu de la cruelle boucherie que vous faites des hommes, ils ne vous proposeront que le sacrifice innocent de l'Agneau sans tache, qui a assuré notre salut par son propre sang, répandu sur la croix. Nous vous les donnons pour être vos maîtres dans la foi, les précepteurs de vos enfants, les protecteurs de votre pays, les gages de l'amitié que nous avons pour vous, et vos pacifiques médiateurs auprès de notre monarque; car ils ont sur lui un grand pouvoir, et leurs prières sont aussi très-efficaces au suprême tribunal de Dieu. » Les Espagnols eurent soin de faire peindre cette honorable réception, et les tableaux qui la représentaient furent conservés en divers lieux de la Nouvelle-Espagne. Après ces premiers témoignages d'estime et de respect, Cortez conduisit les missionnaires en grande pompe au palais royal; et il continua toujours de leur rendre de grands honneurs, surtout en public et en présence des indigènes. Dès qu'il les abordait, et avant de leur parler, il se découvrait et mettait un genou en terre: après les avoir entretenus, il renouvelait ces marques de déférence, et leur baisait l'habit au moment de se retirer. Cette conduite fit concevoir aux indigènes une grande vénération pour les religieux, qu'ils voyaient plus honorés dans leur pauvreté que les plus riches Espagnols ne l'étaient dans l'opulence.

Ils furent bien confirmés dans ce sentiment de vénération, lorsqu'ils comprirent le généreux mépris que les Franciscains faisaient de toutes les choses de la terre. L'insatiable cupidité et l'ambition tyrannique des Espagnols, dès leur arrivée en Amérique, étaient si odieuses aux indigènes, dit Wadding (1), qu'ils en avaient conçu une profonde horreur du nom chrétien: c'est pourquoi ceux qui voulaient leur prêcher la vérité de l'Évangile ne pouvaient les faire revenir de cette préoccupation que par un grand dépouillement de tous les biens de ce monde et par la pratique d'une très-étroite pauvreté. Les missionnaires étaient déjà si remplis de ce sentiment apostolique, qu'ils n'eurent pas de peine à y conformer leurs actions. Ils ne témoignaient aucune convoitise, mais une grande négligence pour le soin de leur corps. Ils ne prenaient pour nourriture que des pains faits de graines de maïs, des cerises sauvages et des figues; ils ne mangeaient de la chair que rarement et fort peu; leur breuvage n'était que de l'eau pure. Leurs habits étaient vils et grossiers, et ils les rapiéçaient avec tant de soin, qu'ils conservèrent durant plusieurs années ceux qu'ils avaient apportés d'Espagne; ils marchaient les pieds nus, sans soques ni sandales. Ils n'avaient que des nattes pour lits, des fagots pour oreillers, leurs manteaux pour couvertures: ils ne s'étendaient pas même pour dormir, mais prenaient leur repos à demi assis et appuyés contre la muraille, afin que leur sommeil fût plus court et qu'ils fussent toujours prêts à se lever; car ils regardaient comme perdu le temps qu'ils ne consacraient pas au culte de Dieu ou au salut du prochain. Ils ne bâtissaient que de modestes abris, sans y souffrir rien de superflu ni de précieux; mais ils veillaient avec grand soin à la netteté et à la propreté des églises. Ils pratiquaient plusieurs autres sortes de mortifications pour dompter leur chair; et, tout en se traitant eux-mêmes avec rigueur, ils se montraient aux autres af-

(1) An. 1529.

fables et doux. Ils vaquaient à la méditation avec ferveur et assiduité, et chantaient l'office divin avec un grand respect. Lorsqu'ils sortaient, ils marchaient avec modestie, sans détacher jamais les yeux de la terre, à moins que quelque nécessité ne les y obligeât. Quand ils rencontraient les croix ou les saintes images, qu'ils eurent soin de poser dans les carrefours ou aux coins des places où les idolâtres avaient coutume d'adorer leurs faux dieux, ils se prosternaient pour faire leur prière; et, par cette pieuse démonstration, ils enseignaient aux indigènes la vénération qui est due aux signes des mystères sacrés. Ceux-ci, qui avaient un penchant naturel pour les vices, voyant un genre de vie si nouveau et si rigoureux, commencèrent à penser qu'il y avait sans doute quelque chose de surnaturel dans les hommes qui le pratiquaient : se sentant attirer par les doux liens de la piété et de la charité, ils se jetèrent entre leurs bras avec un profond respect, avec une affection tendre, et avec une entière confiance. L'extrême simplicité des missionnaires, la modestie de leurs regards, la douceur de leurs paroles, la frugalité de leur nourriture, la gravité de leur psalmodie, leur continuelle application aux œuvres de piété, tout en un mot ravissait ces peuples. Ils accouraient en foule pour voir les religieux, comme des hommes qui semblaient descendus du ciel, et que les conquérants mêmes du Mexique traitaient en souverains.

Mais les missionnaires songeaient moins à recevoir des honneurs qu'à gagner des âmes. Ils voyaient avec peine le temps s'écouler, sans qu'ils pussent travailler efficacement à cette œuvre, parce que, ne parlant pas l'idiome des indigènes, ils ne savaient comment s'en faire comprendre; et ils priaient celui qui sait délier les langues des enfants d'enseigner les leurs. Après avoir conféré plusieurs fois avec Cortez sur ces difficultés, ils résolurent qu'on réunirait tous les caciques, auxquels on exposerait que le voyage des religieux n'avait pas d'autre but que le salut des Américains, et que le plus court moyen pour y arriver consistait à commencer par l'instruction des enfants, qui recevraient la semence avec plus de facilité que les autres, la garderaient plus sûrement, et la mettraient mieux à profit; qu'en conséquence, les missionnaires se partageraient en divers lieux et y ouvriraient des écoles, dans lesquelles ils instruiraient leurs jeunes disciples, jusqu'à ce qu'ils en eussent fait des chrétiens capables d'enseigner aux autres ce qu'ils auraient appris; qu'il fallait que les pères de famille envoyassent leurs enfants à ces séminaires, s'ils voulaient pourvoir au salut de leurs âmes; qu'on ne négligerait pas, du reste, le soin des indigènes plus avancés en âge, mais qu'on voulait s'occuper de tous afin de les gagner tous également à Jésus-Christ.

Lorsque Cortez eut notifié ces dispositions aux Américains, Martin de Valence fit venir les trois Franciscains flamands dont nous avons parlé, et deux autres religieux arrivés de l'île Haïti. Quand ils furent réunis à ses compagnons, il déclara que, bien qu'il eût été établi custode par le ministre général, et même commissaire et vicaire apostolique en ces contrées, néanmoins il les laissait tous libres d'élire un autre supérieur, aimant mieux partager leurs travaux que de les diriger : mais ils n'eurent garde de condescendre au vœu que lui inspirait son humilité, et ils confirmèrent, au contraire, le choix de Quignonez par leurs suffrages. Divisant ensuite ce pays en quatre régions, Martin de Valence fractionna les missionnaires en quatre compagnies d'ouvriers évangéliques, une pour chaque division de territoire. Il resta avec quatre compagnons à Mexico, siége principal de la superstition; il envoya cinq autres religieux à Tlascala; il en plaça quatre à Tezcuco; il dirigea les quatre derniers sur Huexocingo. De ces quatre centres, les apôtres de la foi devaient rayonner sur tous les points de leur cercle particulier.

Une fois ce partage arrêté, les religieux choisirent des habitations très-vastes, qui contenaient de grandes salles et les dépendances nécessaires pour que leurs élèves y pussent être logés. On meubla ces habitations aussi convenablement qu'il fut possible, et surtout on y érigea des autels décorés de peintures fort belles et qui disposaient à la piété. Les principaux indigènes envoyèrent leurs enfants à ces séminaires. Toutefois, plusieurs, qui ne songeaient qu'à conjurer la colère de Cortez par un semblant de soumission, y firent aller les enfants de leurs serviteurs, au lieu d'y envoyer les leurs : mais ils furent victimes de leur ruse; car ces écoliers,

que l'éducation rendit capables des principaux emplois, en furent revêtus de préférence aux fils de leurs maîtres. Le nombre des élèves fut si grand dès le principe, que chaque maison en renferma huit cents et même mille. Ils étaient divisés par classes, chacune soumise à un régent, indépendamment des subalternes qui surveillaient les actions de cette jeunesse, ou qui lui servaient les aliments fournis par les familles. La lecture, l'écriture et le chant occupaient les enfants, dont les religieux, à leur tour, se faisaient les disciples pour apprendre l'idiome populaire. Le moment de la transition fut pénible; mais l'assiduité et le dévouement des Franciscains triomphèrent de toutes les difficultés : le ciel féconda si bien leur étude, qu'avant la fin de l'année ils parlèrent les langues des diverses nations entre lesquelles ils s'étaient partagés. Frère Louis de Fuenzalida et François Ximenès furent les premiers qui surent parler celle du Mexique, dans laquelle celui-ci se rendit si savant qu'il composa une grammaire et quelques autres livres. Un jeune garçon, Alfonse de Molina, fils d'une Espagnole, ayant aussi appris de bonne heure l'idiome local par le commerce qu'il avait avec les enfants du pays, les religieux se l'adjoignirent : lorsqu'il fut plus grand, il prit leur habit; il travailla efficacement à la conversion des idolâtres par ses prédications et par les livres qu'il composa; enfin, après cinquante ans d'un ministère fructueux, il mourut dans une heureuse vieillesse au couvent de Mexico (1). Le soin principal des missionnaires était de former les écoliers au culte de la Divinité. Pour y réussir mieux, les Frères-Mineurs faisaient leurs exercices réguliers dans la grande salle, disposée de manière à ce qu'on les vît et entendît de toutes les autres. Ils y disaient la messe, chantaient l'office, faisaient la méditation, récitaient plusieurs prières les bras étendus en forme de croix, prenaient la discipline, et pratiquaient plusieurs autres mortifications. Le succès dépassa leurs espérances. Ces écoliers, d'un caractère docile et d'un esprit heureusement ouvert, apprirent en peu de temps tout ce qu'on voulut leur enseigner : il y en eut même deux qui parvinrent à savoir l'espagnol, avant que les missionnaires fussent parvenus à parler l'idiome de l'Amérique; et plusieurs se rendirent capables de devenir les maîtres de leurs compatriotes. D'un autre côté, ils conçurent un tel respect et une si tendre affection pour les religieux, qu'ils venaient leur déclarer tout ce qui se tramait contre les chrétiens, et leur découvraient les idoles qu'on avait cachées.

Cortez, plein de joie et d'ardeur pour la diffusion de la foi, demanda à Martin de Valence de réunir, en qualité de vicaire apostolique, un synode dans lequel on résoudrait les difficultés que le passage des idolâtres au christianisme pouvait donner lieu d'examiner. Ce synode eut lieu dès l'année 1524 : il s'y trouva cinq prêtres séculiers, dix-neuf Frères-Mineurs, et six docteurs en droit canon. Le vicaire apostolique le présida, et Cortez n'y fut présent que pour en relever l'éclat. Si l'assemblée était peu nombreuse, en revanche les règles qu'elle adopta furent fort saintes et fort utiles. L'un de ses principaux décrets eut pour objet d'obliger les nouveaux convertis à se contenter d'une compagne; mais on leur laissa la liberté de choisir celle qu'ils voudraient entre plusieurs qu'ils avaient prises. Il est vrai qu'il s'éleva à cet égard plusieurs questions qui ne furent terminées que sous Paul III.

Le développement de cette mission fut tel, qu'en peu d'années sept millions d'indigènes reçurent le baptême dans le seul territoire du Mexique. Mais la disproportion des apôtres avec les peuples à évangéliser était trop grande, pour que Charles-Quint, dont la domination s'étendait chaque jour en Amérique, ne demandât pas de nouveaux missionnaires à Quignonez. Le prudent ministre général répondit qu'il en enverrait au plus tôt, mais que tous les religieux n'étaient pas également propres à cet emploi; que plusieurs, faute de doctrine ou de vertu suffisante, avaient causé plus de dommage que de profit spirituel; et qu'il convenait de rappeler ces mauvais ouvriers, de crainte qu'ils ne ruinassent l'œuvre des bons. L'empereur, appréciant l'importance de cet avis, ordonna de renvoyer d'Amérique en Espagne les religieux qui avaient faibli, et voulut qu'on n'admît plus dans la carrière de l'apostolat que les membres des congrégations réformées, qui seraient désignés par leurs supérieurs, afin que leur zèle et leur vertu

(1) Wadding, an. 1529.

convainquissent bien les indigènes qu'ils ne songeaient qu'au salut des âmes (1). La province de Saint-Gabriel, d'où Quignonez avait tiré Martin de Valence et ses compagnons, leur fournit, en 1525, quatre excellents auxiliaires, Antoine Maldonat, Antoine Ortiz, Alfonse de Herrera, et Didace d'Aumont, que frère Martin plaça à Corne-Vache, chef-lieu du marquisat de la Vallée : de là, ils étendirent leur action sur les contrées voisines.

Martin de Valence faisait ordinairement de grands voyages sans compagnon, parce que, ayant peu de religieux, il aimait mieux que les missionnaires se distribuassent en divers endroits ; et, quoiqu'il fût d'une complexion faible et d'un âge avancé, il portait volontiers lui-même ses livres et les autres objets nécessaires. Il semblait même que ses forces s'accrussent par le travail, car il ne prenait presque pas d'autre repos que celui qu'il trouvait dans la douceur de l'oraison. Il employait la première heure de la nuit à prier Dieu pour la conversion des indigènes : il le faisait avec tant d'ardeur, se jetant souvent à terre, versant des torrents de larmes, éclatant en soupirs, que ceux qui l'entendaient couraient à lui, croyant qu'il était au moment d'expirer. Après matines, il chantait des cantiques pour rendre grâces à Dieu de tous les bienfaits que les hommes ont reçus de sa bonté ; et, bien qu'on n'entendît pas distinctement ce qu'il disait, on comprenait pourtant qu'il avait des entretiens mystérieux avec lui. Il méditait sur la Passion de Notre-Seigneur avec une telle tendresse, que, dans l'avant-dernière semaine du Carême, il commençait à languir : mais, le jour de Pâques, la joie de cette fête lui rendait tout à coup sa première vigueur. La vieillesse et la multitude de ses occupations ne lui permettant pas d'étudier les idiomes de l'Amérique comme il l'aurait voulu pour instruire facilement les indigènes, il suppléait par ses exemples ce qui manquait à sa parole (2).

Quel que fût le zèle avec lequel Martin de Valence et ses frères travaillaient à la conversion des Américains, ils comprirent qu'ils ne parviendraient pas à la réaliser entièrement, tant qu'on laisserait à ces peuples, et les objets de leur idolâtrie, et la liberté d'exercer leur culte superstitieux. A la prière des missionnaires, Cortez intima une défense sévère de renouveler les horribles sacrifices qu'on faisait tous les ans d'une infinité d'hommes, égorgés dans les temples, et dont on offrait le sang aux faux dieux. Mais les officiers, chargés d'empêcher ce carnage sacrilége, soit dans la crainte d'irriter les idolâtres, soit par cupidité, négligèrent tellement d'exécuter l'ordre de Cortez, que les indigènes continuèrent leurs détestables pratiques, ou dans leurs maisons pendant le jour, ou dans leurs temples pendant la nuit. Alors les serviteurs de Dieu résolurent, à l'exemple de Moïse, de briser eux-mêmes les idoles, d'abattre leurs autels, de démolir leurs temples, d'effacer toutes les traces de l'idolâtrie, et d'ensevelir tous les instruments et toutes les cérémonies qui avaient servi au culte du démon dans un oubli éternel. Ils commencèrent cette œuvre de destruction en 1525 dans la ville de Tezcuco ; la poursuivirent à Mexico, à Tlascala, à Huexocingo, sans recourir à d'autres bras que ceux de leurs jeunes écoliers ; et, après avoir détruit les téocallis, principales citadelles de l'Esprit des ténèbres, ils coururent aux places et aux autres lieux publics d'où ils enlevèrent toutes les idoles. Il leur semblait que ces paroles du *Deutéronome* (1) leur étaient adressées : « Renversez tous les lieux où les nations que vous devez posséder ont honoré leurs dieux, sur les montagnes, sur les collines et dans les bois. Démolissez leurs autels, brisez leurs statues, brûlez leurs bois, mettez leurs idoles en pièces, et éteignez la mémoire de leurs noms dans tous ces endroits. » Quoique les motifs les plus purs eussent déterminé les missionnaires, et que leur entreprise eût réussi sans coup férir, on les accusa d'avoir manqué de prudence et d'intelligence : de prudence, parce qu'ils s'étaient exposés à soulever les indigènes contre les Espagnols, qui se trouvaient en trop petit nombre pour leur résister ; d'intelligence, parce qu'il eût été plus à propos de conserver ces magnifiques téocallis et leurs riches ornements pour les consacrer au culte du vrai Dieu. Wadding répond à ce double reproche : « Celui

(1) Wadding, an. 1525, n° 1.
(2) *Ibid.*, an. 1534, n° 8.

(1) Ch. xii, 2, 3.

qui avait inspiré ce dessein aux missionnaires, leur donna la force de l'exécuter; c'est par sa vertu qu'ils commencèrent leur entreprise avec courage, et qu'ils l'achevèrent avec succès; ce succès si prompt et la terreur qui empêcha les indigènes de s'y opposer font voir clairement que Dieu avait choisi ces douze religieux, pauvres et faibles, mais fermes et intrépides champions de la foi, pour chasser l'idolâtrie de l'Amérique, comme il avait envoyé les douze apôtres pour commencer à prêcher l'Évangile. En effet, comment de pauvres frères auraient-ils pu détruire ces forteresses du démon, établies depuis si longtemps et soutenues par un nombre infini d'idolâtres, sans employer à cette œuvre d'autres mains que celles des enfants, si la main même de Dieu n'avait pas fortifié leur faiblesse? Que s'ils n'ont voulu conserver ni les temples ni leurs ornements pour les consacrer au culte du vrai Dieu, en cela ils ont imité le zèle des premiers apôtres, qui ont cru que les lieux profanés par le culte des démons étaient indignes de servir à celui de la Divinité suprême et unique, et qui ont démoli en divers endroits des édifices réputés les merveilles du monde, les temples de Sérapis dans Alexandrie, de Jupiter dans Apamée, de Vénus à Carthage, de Jupiter Capitolin à Rome, etc. Saint Grégoire écrivit au roi d'Angleterre, et saint Jérôme à Lœta, qu'il fallait en agir ainsi; et les lois des empereurs, spécialement de Théodose le Jeune, l'ont également ordonné depuis. Que si, du temps de l'empereur Phocas, Boniface IV consacra dans Rome, à l'honneur de la sainte Vierge et de tous les saints martyrs, le temple qui était dédié à tous les dieux des Gentils, et qu'on appelait pour cela le Panthéon, ç'a été un trait particulier de la providence de Dieu, dit le cardinal Baronius; afin qu'après la destruction de tous les autres temples des dieux particuliers, celui-ci, qui semblait être le temple universel et commun, demeurât comme un trophée glorieux de la victoire que le vrai Dieu avait remportée sur toutes les fausses divinités. »

Peut-être fallut-il aux Franciscains moins de fermeté pour vaincre le pouvoir du démon et des idoles, que pour comprimer une guerre civile qui s'éleva à Mexico entre les Espagnols, les uns partisans fidèles, les autres envieux de Cortez, pendant que ce conquérant était descendu dans le Honduras. La vigueur et la prudence de frère Martin de Valence sauvèrent Mexico, où il déploya fort à propos contre les séditieux toute son autorité de vicaire apostolique, en même temps qu'il envoyait frère Pierre d'Altamire, cousin de Cortez, prévenir ce chef et hâter son retour. Frère Jean du Toit avait accompagné l'expédition du Honduras, pour gagner à Jésus-Christ les peuples qu'on aurait soumis à l'Espagne: mais, s'étant égaré dans des routes inconnues, il y mourut de faim. Outre Jean du Toit, plusieurs Franciscains firent partie de cette armée, et prêchèrent avec fruit aux prêtres des idoles. Deux autres, embarqués avec Jean d'Avalos pour une expédition maritime, périrent dans un naufrage. Frère Jean d'Aora, compatriote et compagnon du Flamand Jean du Toit, après s'être consacré à l'éducation de la jeunesse dans Tezcuco, y mourut en 1525 plein de jours et de mérites: on l'enterra dans la chapelle qu'il avait construite; mais son corps fut depuis transporté de cet oratoire dans le couvent que frère Turribius Motolinia bâtit à Tezcuco sous le titre de saint Antoine de Padoue.

C'était à côté même du palais de Cortez, qui avait appartenu au roi Montézuma, qu'on édifiait une église et un couvent pour Martin de Valence et ses compagnons (1). La vénération des habitants de Mexico et de la campagne pour ces religieux les fit concourir d'une manière si active et si libérale à cette construction, qu'on l'eut bientôt terminée. Tel fut le premier temple que les chrétiens aient possédé dans la Nouvelle-Espagne, et le premier lieu où le Très-Haut ait reposé. On plaça la sainte Eucharistie dans un magnifique ciboire d'or, orné de pierreries. Et, chose merveilleuse! dès lors celles des idoles qui étaient encore debout demeurèrent muettes; et les spectres des démons qui apparaissaient aux idolâtres, accoutumés à leur immoler tant de victimes humaines, cessèrent d'être aperçus. Il en arriva de même dans les autres villes, où l'on établit successivement des églises. Ce premier sanctuaire fut dédié à saint François d'Assise. Cortez y ayant fait faire une très-belle chapelle voûtée, où l'on posa ses armes et son tombeau, les indigènes hésitèrent longtemps à

(1) Wadding, an. 1525, n° 35.

y entrer: comme ils n'avaient jamais vu de voûtes, ils ne s'expliquaient pas que les pierres demeurassent suspendues en l'air, et craignaient que ce ne fût un piége pour les écraser sous des ruines dès qu'ils s'y seraient assemblés. Le quartier où s'élevait le couvent des Franciscains s'étant peuplé d'Espagnols, et la cour de justice y ayant été établie, les missionnaires se transportèrent dans un autre endroit plus favorable au recueillement et aux progrès de leur apostolat; car il leur importait de pouvoir converser familièrement avec les indigènes pour les instruire.

Le second couvent de la Nouvelle-Espagne est celui de Guaxocingo, situé dans la province de Tlascala au pied du volcan de Popocatepetl, ou Montagne de fumée, toute couverte de cendres, de cyprès, de pins et de chênes remarquables par leur grandeur et par la beauté de leur bois. Cette montagne ressemble à celle d'Etna, en Sicile. Elle est haute et ronde, et sur le sommet il y a de la neige toute l'année. Les champs qui l'avoisinent sont réputés les plus fertiles de la Nouvelle-Espagne. Le couvent de Guaxocingo avait pour gardien frère Jean Suarez, qui, passant en Europe l'an 1526, avec plusieurs enfants des principales familles indigènes, fit connaître au conseil de Charles-Quint l'état de l'Amérique, et revint accompagné de six Franciscains, dont frère Jean de la Croix était le supérieur (1). Frère François Bovadilla en conduisit, de son côté, onze de la nouvelle réforme.

Mais les Frères-Mineurs ne furent pas les seuls religieux envoyés cette année au Mexique. Charles-Quint y fit passer douze Pères de l'ordre de Notre-Dame de la Merci; et même, auparavant, il y vint douze Frères-Prêcheurs: Thomas Ortiz, depuis évêque de Sainte-Marthe (2); Dominique de Betanzos (3), homme à miracles, qui refusa le siége de Guatemala; Vincent de Sainte-Anne, Didace de Sotomayor, Pierre de Sainte-Marie, Juste de Saint-Dominique, Pierre Zambrano, Gonsalve Lucero, Didace Ramires, Alfonse des Vierges, Vincent de Las Casas, et Barthélemi Calzadilla, convers. Ces douze Dominicains, qui devaient, à l'exemple des douze apôtres, convertir une multitude d'idolâtres, étaient destinés à fonder, dans les provinces de Mexico, d'Oaxaca et de Guatemala, environ cent maisons et couvents (1). Ils furent reçus avec autant de charité que de joie par les Franciscains de Mexico, chez lesquels ils demeurèrent pendant trois mois, jusqu'à ce qu'on leur eût préparé une habitation. Fontana (2) dit de ces missionnaires de la famille de saint Dominique: «Ils eurent beaucoup à souffrir en Amérique, de soif, de fatigue, et d'autres angoisses. Ils ne soutinrent leurs corps défaillants qu'avec des herbes crues, et, s'il leur arrivait d'avoir un morceau de pain noir et de l'eau potable, c'était pour eux un régal inusité: aussi plusieurs, par suite de ces pénibles travaux et de l'inanition, tombaient-ils quelquefois malades jusqu'à la mort. Mais Dieu, qui nourrit tout être vivant, dirigeant le cœur des sauvages, ne laissait pas ses serviteurs expirer de faim; de pieuses femmes leur apportaient de temps en temps une nourriture plus substantielle, de sorte que, leurs forces une fois ranimées, ils reprenaient avec joie leur ministère, mettant leur espérance en celui qui a dit: « Venez à moi, « vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je « vous soulagerai. » Si ces paroles de Fontana s'appliquent, avec une égale justice, à tous les missionnaires dominicains, il en est un pourtant dont la biographie, aussi curieuse qu'édifiante, réclame quelques détails particuliers.

Dominique de Betanços, issu d'une noble et riche maison de Léon en Espagne, passa sa plus tendre enfance dans l'innocence et la prière (3). Lorsqu'il commença ses études, il y joignit la pratique des bonnes œuvres, et toutes ses actions furent marquées au coin de cette loi sainte dont il devait être l'apôtre dans le Nouveau-Monde. A l'université de Salamanque, où il suivit les cours de philosophie et de droit, il se lia d'amitié avec le jeune Pierre d'Arconada, comme lui né à Léon, et animé du même esprit. Afin de n'avoir que Dieu pour témoin de leurs exercices de charité et de pénitence, ils vécurent ensemble dans la retraite. Ils se rendaient

(1) Wadding, an. 1526, n° 7.
(2) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. v, p. 36.
(3) *Ibid.*, p. 179 et 37.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1526.
(2) *Ibid.*, an 1531.
(3) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. v, p. 179.

souvent aux hôpitaux pour servir les malades et leur distribuer l'aumône spirituelle et temporelle. Quelquefois ils conduisaient dans leur demeure les pauvres les plus nécessiteux ou les plus abandonnés, qu'ils rencontraient; après leur avoir lavé les pieds, ils leur servaient à table ce qu'on avait préparé pour eux-mêmes; peu contents de cet acte de charité, ils en faisaient un autre de mortification, en ne mangeant qu'un morceau de pain et ne buvant que de l'eau. Si l'état de ces pauvres le demandait, ils les faisaient reposer dans leur propre lit. et passaient, de leur côté, la nuit, ou en prières, ou couchés sur le carreau. La conduite des deux jeunes licenciés s'étant ébruitée, leur modestie s'alarma des éloges dont Salamanque retentissait: le mépris, ou une sorte de persécution n'eût servi qu'à les affermir dans leurs pieuses pratiques; mais ils regardèrent les applaudissements comme un piége du démon. Dominique de Betanços ne put y tenir; et, pendant que son ami continuait ses études dans la ville, il alla chercher une retraite obscure. Un pieux anachorète lui montra une petite grotte, à quelque distance de la sienne, dans un lieu humide, et dont les environs ne présentaient aucune ressource pour la nourriture de l'homme. Le serviteur de Dieu n'en fut pas rebuté: la douceur de sa contemplation et la liberté qu'il avait de suivre son esprit de pénitence, transformèrent cette cellule en un paradis. Ainsi s'écoulèrent cinq années, au bout desquelles ses mortifications l'avaient rendu méconnaissable à ses amis mêmes. Dieu lui ayant fait connaître qu'il le destinait à servir l'Église pour le salut de plusieurs, il revint à Salamanque en habit de mendiant, et se présenta au couvent des Frères-Prêcheurs, dit de Saint-Étienne, où Pierre d'Arconada, précisément, avait pris depuis trois ans l'habit de saint Dominique. Dès que Betanços eut été reconnu, on ne lui fit pas attendre longtemps la grâce qu'il demandait. Déjà fort avancé dans la science des saints et dans celle du droit canon, il fit des progrès rapides dans l'étude de la théologie; et l'esprit de Dieu, plus que les leçons de ses maîtres, le forma à l'apostolat. Honoré du sacerdoce vers l'an 1513, il fut destiné aux missions de l'Amérique. Pierre de Cordoue le reçut dans le couvent de Sainte-Croix, à Haïti. Il apprécia bientôt le trésor qu'il possédait, et Las Casas porta un jugement non moins avantageux sur le nouveau missionnaire. Les prédications, mais surtout les vertus de Dominique de Betanços, son dévouement pour les indigènes opprimés, ses remontrances adressées à leurs oppresseurs avec cette douceur chrétienne qui guérit sans blesser ou qui ne blesse que pour guérir, portèrent des fruits dans toute l'île, dont il parcourut successivement les diverses parties. Il y travaillait depuis douze ans, lorsque Thomas Ortiz, chef d'une colonie de missionnaires destinés au Mexique, arriva à Haïti, avec l'ordre d'y prendre Dominique de Betanços, dont les lumières et l'expérience devaient être singulièrement utiles à la mission qu'on allait entreprendre. L'homme de Dieu, se mettant sous l'obéissance de Thomas Ortiz, s'embarqua pour la Nouvelle-Espagne. Les Pères Pierre de Sainte-Marie, Juste de Saint-Dominique, Vincent de Sainte-Anne, Didace de Sotomayor, et le frère Barthélemi Calzadilla, moururent l'année même de leur arrivée au Mexique. Les Pères Pierre Zambrano, Didace Ramirez, Alfonse des Vierges, et leur supérieur Thomas Ortiz, luttèrent plus longtemps contre l'influence du climat: mais enfin il leur fallut céder, et repasser en Europe. Dominique de Betanços se vit donc seul prêtre, avec Gonsalve Lucero, diacre, et le jeune Vincent de Las Casas, acolyte. Aidé de ces deux enfants spirituels, et des auxiliaires que lui fournit l'Espagne, tels que Thomas de Saint-Jean, Dominique de la Croix, Pierre de Penna, Pierre de Feria, Bernard d'Albuquerque (1), il jeta les fondements de ce grand nombre de maisons dont nous avons parlé plus haut, et d'une province qui a été une pépinière d'hommes apostoliques, un séminaire de saints. Cet édifice spirituel reposa sur l'observance la plus littérale des constitutions de l'ordre de saint Dominique, et sur la ferveur de ceux qui en avaient reçu l'esprit primitif. Betanços, à l'exemple de son bienheureux patriarche, préférant la pauvreté de Jésus-Christ à toutes les richesses de la terre, refusa les rentes que des habitants de Mexico lui offraient, et quatre villages que le gouverneur voulait affecter à l'entretien de sa première communauté. Il eut la consolation de voir

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. v, p. 38.

ses religieux penser et agir comme lui, ne respirer que la pauvreté dans leurs vêtements et leur nourriture, ne prendre leur sommeil que sur une natte de jonc ou sur une paillasse, ne voyager qu'à pied, sans argent, sans provisions d'aucune sorte, exposés à la merci du temps, abandonnés aux soins de la Providence, mais dédommagés par l'onction secrète de la grâce de tout ce que le ministère apostolique pouvait avoir de pénible. Une manière de vivre si pénitente, jointe à une douceur de mœurs qui les rendait compâtissants envers les affligés et affables envers tous, fixa sur eux les yeux des indigènes qui les chérissaient et les respectaient, des Espagnols qui les admiraient. Plusieurs jeunes Castillans, que la seule espérance de s'enrichir avait conduits au Mexique, abandonnant, à cette vue, le dessein d'amasser des trésors terrestres pour ne plus songer qu'à ceux du ciel, demandèrent l'habit de saint Dominique à Betanços, sous la direction duquel ils se rendirent capables de fouiller, non dans les mines d'or, mais dans les cœurs des hommes, afin d'en tirer la confession des péchés et les larmes de la pénitence.

On ne se borna point à envoyer des Dominicains au Mexique : l'empereur ordonna de plus, en 1526, que toutes les flottes espagnoles qui passeraient en Amérique pour y découvrir de nouvelles terres y porteraient des religieux, approuvés par leurs supérieurs respectifs, afin de planter la foi chrétienne dans les colonies.

Le plan de conquête adopté à l'égard du Mexique avait fait défendre, par le gouvernement, à Cortez, en 1523, de distribuer, comme à Haïti, les indigènes de la Nouvelle-Espagne aux soldats qu'il commandait; mais le conquérant ne s'était guère conformé aux ordres de la cour (1). On résolut, en 1526, qu'il n'y aurait plus dans la Nouvelle-Espagne d'esclaves nés dans cette vaste contrée; qu'aucun des habitants du pays ne pourrait être marqué ni sur le visage ni sur aucune autre partie du corps, sous peine de la vie pour les contrevenants; que les indigènes confiés à titre *de dépôt* ne seraient plus employés, à moins qu'ils n'y consentissent, aux travaux des mines, ni dans les métairies des Espagnols, et qu'on leur payerait leurs journées comme aux hommes libres; que les supérieurs des maisons de Dominicains et de Franciscains en Amérique seraient autorisés à déclarer libres les Américains désignés dans les ordonnances relatives à la liberté des indigènes, et à affranchir également tous ceux qui seraient maltraités par leurs commandeurs, ou forcés de travailler dans les mines ou dans les fermes.

Comme le petit nombre des Frères-Mineurs et Prêcheurs qui se trouvaient au Mexique était hors de proportion avec la population à évangéliser, Thomas Ortiz, vicaire général des Dominicains, retourna, l'an 1527, en Espagne, d'où il ramena quarante missionnaires de son ordre (1); et frère Antoine de Ciudad-Rodrigo, faisant le même voyage, ramena, à la même époque, quarante missionnaires Franciscains (2).

Dans le Honduras, conquis par Cortez, le gouverneur Didace Lopez Salzedo avait amené de Haïti un Frère-Mineur; et on lui en envoya de cette île six autres, pour peupler le couvent qu'il avait fait commencer à Truxillo et pour catéchiser le peuple qui demandait en foule le baptême. Tel était l'empressement des indigènes, que Salzedo s'informa s'il serait plus à propos de différer le sacrement à ceux qui se présentaient en troupes pour le recevoir, jusqu'à ce qu'ils eussent été bien instruits des mystères du christianisme; ou de le leur conférer, dès qu'ils le demanderaient. On lui répondit qu'il fallait instruire les naturels avant de les baptiser, à moins que le grand nombre et la ferveur des néophytes, ainsi que le petit nombre des catéchistes, ne persuadassent qu'il convenait de changer cet ordre. Les idolâtres du Honduras adoraient plusieurs dieux, parmi lesquels ils en reconnaissaient trois principaux; ils leur avaient dédié trois grands temples, où ils sacrifiaient tous les ans, à des jours désignés, leurs pères et leurs enfants; chaque temple était desservi par un prêtre, qui procédait à ces sacrifices impies et rendait les oracles des idoles. Wadding fait observer qu'il se faisait appeler *Pape*, comme si le démon eût voulu usurper pour ses ministres le titre que les chrétiens donnent à leur chef. Mais les Franciscains abattirent les

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. I, p. 271.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1527.
(2) Wadding, an. 1527, n° 14.

temples, brisèrent les idoles; et les prêtres eux-mêmes, naguère jouets de l'Esprit de ténèbres, voyant la faiblesse des dieux qu'ils adoraient, embrassèrent la foi chrétienne qui ne reconnaît que le Tout-Puissant (1).

D'autres Frères-Mineurs, continuant l'œuvre commencée par des religieux de leur ordre, prirent possession de la presqu'île d'Yucatan, et fondèrent un couvent dans la Nouvelle-Valladolid. Tout en procurant la conversion des idolâtres, ils devaient veiller à ce que le gouverneur François de Montejo respectât leur liberté et leurs biens. L'empereur dit aux missionnaires, qu'il acquittait, en leur confiant cette commission, la dette de sa conscience à l'égard des indigènes. Mais, bien que Montejo sût que les religieux étaient chargés de surveiller sa conduite, et de la dénoncer même si elle était coupable, il s'abandonna par cupidité aux excès les plus énormes. Pour ne citer qu'un fait (2), une femme, tenant son enfant d'un an dans ses bras, voit les Espagnols lâcher leurs chiens, dressés au carnage, contre les indigènes. Elle pense qu'elle partagera bientôt leur sort; et, pour l'éviter, elle prend une corde, s'attache son enfant à la jambe, et se pend à une poutre. Les chiens arrivèrent au moment où un missionnaire baptisait l'enfant (Pl. XLIX, n° 1): il ne fut pas en son pouvoir de le sauver; les chiens en firent leur proie, ainsi que de la mère. Las Casas rapporte encore qu'un Espagnol ne rougit pas de se vanter, devant un respectable religieux, d'avoir outragé toutes les jeunes filles qu'il avait rencontrées, avec l'intention de les rendre mères, parce que, dans cet état, il les vendait plus cher. Cette calamité dura dans toute sa rigueur, au Yucatan, depuis 1527 jusqu'en 1533, époque à laquelle beaucoup d'Espagnols furent attirés de ce pays au Pérou, par l'espoir d'un plus riche butin.

La commission de protéger les indigènes contre ces horribles abus de la force, fut aussi donnée à frère Jean Suarez, évêque désigné pour la Floride, et à quatre Franciscains ses compagnons.

(1) Wadding, an. 1527, n° 13.

(2) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. I, p. 56.

CHAPITRE XXXVII.

Les missions des Franciscains et des Dominicains se développent. — Arrivée des Augustins au Mexique.

Par l'établissement de siéges épiscopaux, le Pape créait des centres d'action permanents, et faisait prendre à l'Église catholique de profondes racines au milieu des colonies espagnoles.

Diégo Alvarez de Osorio, nommé, en 1525, évêque de Nicaragua et protecteur des indigènes, voulut avoir Las Casas auprès de lui, comme principal collaborateur: le zélé Dominicain s'occupa aussitôt de fonder dans Nicaragua un couvent de Frères-Prêcheurs, dont les membres s'employèrent également à évangéliser la province et à supprimer les abus que les Espagnols faisaient depuis longtemps peser sur les naturels (1). Las Casas se rendit ensuite dans le pays de Guatemala, où il convertit et baptisa un grand nombre d'indigènes, et de là, avec plusieurs Dominicains, dans la *Terre de guerre*, où, sans le secours de la force militaire, les religieux engagèrent les habitants d'une contrée de quarante-huit lieues de long sur vingt-sept de large à se soumettre volontairement à la couronne d'Espagne. La *Terre de guerre*, ainsi appelée par les Espagnols, qui n'avaient pu en soumettre les belliqueux habitants, reçut dès lors le nom de *Vera-Paz*, parce qu'elle avait été conquise par la parole de paix (2), et on bâtit sous le même nom la capitale de la contrée. L'illustre missionnaire fit encore d'autres missions en diverses provinces du Mexique, et il acquit alors du Franciscain André de Olmos un livre écrit en langue mexicaine par un indigène idolâtre: c'était un recueil d'exhortations qu'une mère adressait à sa fille pour l'engager à la pratique des vertus morales; mais ni Olmos, ni Las Casas ne purent traduire exactement les métaphores dont l'auteur s'était servi dans sa langue.

Il y avait longtemps que Charles-Quint songeait à faire ériger un siége épiscopal à Tlas-

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. I, p. liv.

(2) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. V, p. 267 et 294.

II.

minicains se déve-
au Mexique.

épiscopaux, le
permanents, et
ue de profondes
agnoles.
mé, en 1525,
des indigènes,
de lui, comme
ominicain s'oc-
gua un couvent
membres s'em-
r la province et
agnols faisaient
aturels (1). Las
pays de Guate-
grand nombre
sieurs Dominі-
e, où, sans le
s religieux en-
ntrée de qua-
gt-sept de large
à la couronne
, ainsi appelée
u en soumettre
lès lors le nom
it été conquise
n bâtit sous le
rée. L'illustre
s missions en
t il acquit alors
un livre écrit
gène idolâtre:
s qu'une mère
r à la pratique
Olmos, ni Las
ment les méta-
dans sa langue.
les-Quint son-
scopal à Tlas-

Las Casas, t. I,

'Amérique, t. V,

[illegible]

[illegible] l'œuvre [illegible] ordre, [illegible] d'Yucatan, [illegible] Nouvelle-Valla- [illegible] les [illegible] que le [illegible] leur liberté [illegible] aux missionnaires. [illegible] cette [illegible] à l'égard des [illegible] Montejo soit que les [illegible] de surveiller sa con- [illegible] même si elle était con- [illegible] par cupidité aux excès les [illegible] pour ne citer qu'un fait (2), une [illegible] son enfant d'un an dans ses bras, [illegible] espagnols lâcher leurs chiens, dressés au [illegible] contre les indigènes. Elle pense qu'elle [illegible] bientôt leur sort; et, pour l'éviter, elle [illegible] une corde, s'attache son enfant à la jambe, [illegible] se pend à une poutre. Les chiens [illegible] au moment où un [illegible] (Pl. XXIX, n° 1). [illegible] de le sauver; [illegible] que de la mer [illegible] Espagnol ne [illegible] [illegible] [illegible] filles [illegible] [illegible] rigoureuse [illegible] 1533, [illegible] furent [illegible] force, [illegible] [illegible]

[illegible]

(1) [illegible] p. [illegible]

CHAPITRE XXXVII.

Les missions des Franciscains et des Dominicains se développent. — Arrivée des Augustins au Mexique.

Par l'établissement de sièges épiscopaux, le Pape créait des centres d'action permanents, et [illegible] prendre à l'Église catholique de profondes [illegible] au milieu des colonies espagnoles.

[illegible] de Osorio, nommé, en 1525, [illegible] et protecteur des indigènes, [illegible] Las Casas après de lui, comme [illegible] Dominicain s'oc- [illegible] au couvent de [illegible] membres s'em- [illegible] la province et à supprimer les abus que les Espagnols faisaient depuis longtemps peser sur les naturels (1). Las Casas se rendit ensuite dans le pays de Guatemala, où il convertit et baptisa un grand nombre d'indigènes, et de là, avec plusieurs Dominicains, dans la *Terre de guerre*, où, sans le secours de la force militaire, les religieux en- [illegible] contrée de qua- [illegible] vingt-sept de large [illegible] à la couronne [illegible] *La Terre de guerre*, ainsi appelée [illegible] qui n'avaient pu en soumettre [illegible] habitants, reçut dès lors le nom [illegible], parce qu'elle avait été conquise [illegible] de paix (2), et on bâtit sous le [illegible] la capitale de la contrée. L'illustre [illegible] encore d'autres missions en [illegible] les provinces du Mexique, et il acquit alors [illegible] Franciscain André de Olmos un livre écrit [illegible] langue mexicaine par un indigène idolâtre: [illegible] recueil d'exhortations qu'une mère [illegible] à sa fille pour l'engager à la pratique [illegible] vertus morales; mais ni Olmos, ni Las Casas ne purent traduire exactement les métaphores dont l'auteur s'était servi dans sa langue.

Il y avait longtemps que Charles-Quint songeait à faire ériger un siége épiscopal à Tlas-

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. I, p. [illegible].

(2) [illegible], *Histoire générale de l'Amérique*, t. V, p. [illegible] et [illegible].

Enfant arraché par les chiens à un missionnaire.

Fanciullo strappato dai cani a un missionario. — Nino arrebatado a un misionero por los perros.

Jeunes catéchistes Américains.

Giovani Catechisti Americani. — Jovenes catequistas Americanos.

cala (1). Sachant que les Tlascaltèques avaient secondé Cortez, il voulait se les attacher plus étroitement encore, en leur procurant la connaissance de Jésus-Christ; et, dès le 6 septembre 1519, il avait présenté au Pape, pour remplir le nouveau siége, le Dominicain Julien Garcès, né l'an 1457 en Aragon, et éloquent prédicateur. L'érection ne fut approuvée que sous Clément VII, et l'évêque nommé se trouvait alors dans un âge où il semble qu'on ne doive plus penser qu'au repos. Mais, ami du travail et résolu de mourir les armes à la main, ni le poids des années, ni les dangers du voyage, ni l'éloignement du troupeau dont il devenait le pasteur, ne refroidirent sa charité. Ayant reçu l'imposition des mains, il prit possession par procureur de son Église, le 9 novembre 1527, et ne différa un peu son départ que pour assurer aux Américains la protection de l'empereur. Quoique Julien Garcès eût déjà soixante et dix ans quand il partit pour l'Amérique, et que, depuis près de quarante ans, il n'eût cessé de travailler à la vigne du Seigneur, dans l'Aragon et dans la Castille, il continua encore l'espace de vingt années à faire des conquêtes à Jésus-Christ parmi les peuples qui ne connaissaient pas son saint nom. Les Tlascaltèques reçurent leur évêque avec joie; mais leur juste consolation éclata bien davantage, quand l'expérience leur eut prouvé qu'ils avaient en lui un protecteur contre la cruauté et la cupidité des Espagnols. Parmi les religieux de son ordre qui l'avaient accompagné, le P. Diégo de Loaysa lui fut surtout d'un grand secours.

Mexico n'eut pas un premier pasteur moins zélé. La ville de Durango, au pays basque, vit naître le bienheureux Jean de Zumarraga (2). Il fit profession de l'ordre de Saint-François au couvent d'Abroio, dans la province de la Conception; et, après avoir été gardien, puis définiteur, il devint provincial. A un beau caractère, il unissait une haute intelligence et une grande piété. L'empereur, connaissant toute son équité, le nomma inquisiteur de Biscaye, et, pour récompenser son mérite, lui donna l'évêché de Mexico. Jean refusa l'épiscopat: mais, contraint par ses supérieurs de l'accepter, il partit, en 1528, pour la Nouvelle-Espagne, avant même d'avoir été sacré, et comme protecteur des nouveaux sujets de Charles-Quint. En arrivant, Jean de Zumarraga désira vivement voir Martin de Valence et le retenir auprès de lui, non-seulement afin de s'entendre plus facilement avec ce religieux sur ce qu'on devait faire pour la conversion des indigènes, mais afin qu'il dirigeât sa conscience. Martin, remplacé au bout de trois ans dans la charge de custode, par frère Louis de Fuenzalida, était alors gardien à Tlascala, où le prélat alla le voir. Il le sollicita de venir demeurer à Mexico; et, le bon religieux alléguant plusieurs raisons qui l'en empêchaient, il le pria de recommander cette affaire à Dieu. Dominique de Betanzos, supérieur de la mission dominicaine du Mexique, n'avait pas un moindre désir de jouir de l'entretien ordinaire de Martin de Valence: mais, leur profession et leurs travaux ne leur donnant pas assez de liberté pour les communications, Dominique voulut, du moins, avoir toujours le portrait de Martin devant les yeux.

Dieu bénit le dévouement de Jean de Zumarraga par une multitude de conversions. Les indigènes, qu'il allait soulager dans leurs besoins et dans leurs maladies, auxquels il administrait lui-même le pain de la parole et les sacrements, sans exception de rang, lui donnèrent toute leur confiance. Au milieu de ces occupations redoublées, on ne le vit se relâcher en rien de ses austérités; il se nourrissait et vaquait à ses exercices de piété, comme s'il avait été dans le cloître; aussi disait-il souvent: «Je veux être religieux, et non évêque.»

Les premiers pasteurs de Tlascala et de Mexico, en montant sur leur siége, n'eurent qu'à continuer l'œuvre des premiers missionnaires et à en protéger le développement.

Voyant avec raison dans les enfants le germe de l'avenir, les religieux s'appliquaient toujours à leur éducation.

On ne négligeait pas celle des filles. Des monastères de Clarisses étaient établis à Tezcuco et à Guaxocingo: Charles-Quint ordonna qu'il en fût construit un troisième à Mexico. Ce prince fit même envoyer des religieuses ainsi que des séculières du tiers ordre de Salamanque, les pre-

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 107.

(2) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. III, p. 697; t. IV, p. 119. Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. III, p. 201.

mières pour gouverner le monastère, les secondes pour élever les jeunes filles; et Jeanne de Zuniga, femme de Cortez, les conduisit d'Espagne au Mexique (1). Le pensionnat fut divisé en cinq classes, dans lesquelles les Américaines apprirent les éléments de la foi, et, en outre, à lire, à écrire, à filer, à coudre, à broder, à faire tous les autres ouvrages propres à leur sexe. A certains jours et moments indiqués, on les conduisait dans une grande cour, où toutes les autres jeunes filles de Mexico se rendaient pour apprendre d'elles, à leur tour, à prier Dieu et à travailler. On ne laissait sortir les pensionnaires que très-rarement, et jamais seules, mais plusieurs ensemble, sous la conduite d'une des maîtresses. Quand elles étaient instruites et d'âge à choisir un état, les unes se joignaient aux tiercaires pour les aider dans leurs fonctions; les autres, qui se mariaient, enseignaient ce qu'elles avaient appris à leur famille, et ainsi les exercices de piété et les bonnes mœurs se répandirent dans la ville. Plusieurs Américaines firent de tels progrès spirituels dans cette école, qu'elles consacrèrent leur virginité à Dieu, leur vie aux œuvres de miséricorde, et plusieurs devinrent fort illustres en vertu. Des pensionnats semblables ne tardèrent pas à être établis dans d'autres villes, comme Zuchimilco, Tezcuco, Quantitlan, Tlalmanalco, Tepeaca et Tehuacan (2).

Les religieux, en se multipliant, multiplièrent aussi les séminaires ou colléges de jeunes gens dont nous avons parlé. Ils ne se contentaient pas d'inculquer aux enfants les principes de la foi et les bonnes lettres : ils appelaient encore des maîtres pour leur enseigner les arts libéraux et mécaniques; et ces jeunes gens, reconnaissants du soin qu'on prenait de leur éducation, quittaient leurs parents pour se donner à leurs charitables précepteurs, entre les mains desquels ils devenaient d'utiles instruments de conversion. Les missionnaires choisissaient ceux qui avaient le plus d'esprit et de mémoire : ils leur faisaient apprendre non-seulement le catéchisme, l'oraison dominicale, le symbole de la foi et d'autres prières en langue américaine, mais encore des exhortations qu'ils les habituaient à déclamer; après les avoir ainsi instruits, ils les envoyaient dans les villes et les villages; et Dieu donnait une si grande bénédiction au zèle de ces innocents catéchistes, qu'ils recueillaient des fruits abondants. On s'avisa et on se servit utilement d'un autre moyen : le catéchisme fut mis en vers et en musique, puis enseigné aux écoliers sous forme de chansons spirituelles, qu'ils allaient répéter dans les rues et sur les places où le peuple se réunissait; les hommes et les femmes, attirés par la mélodie, accouraient en foule pour entendre les chanteurs (Pl. XLIX, n° 2); quelques-uns se joignaient à leur pieux concert, et, des cantiques si courts s'imprimant sans peine dans la mémoire, tous retenaient les principes de la foi. Cette musique devint si commune, que tout le monde la chantait, et on n'entendait plus d'autres chansons dans les villes et les bourgades.

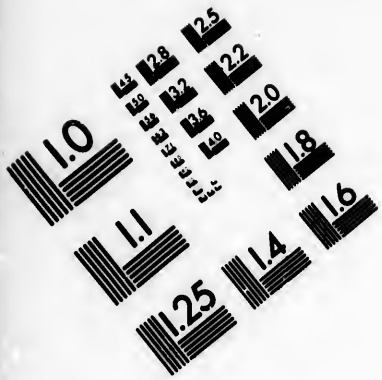
Nous avons déjà dit le zèle des jeunes chrétiens pour effacer toutes les marques de l'idolâtrie. S'ils rencontraient des prêtres des faux dieux, ils leur représentaient leur aveuglement; et, par un excès de ferveur que la religion n'autorise pas, les écoliers du séminaire de Tlascala allèrent jusqu'à menacer de mort ceux qui continueraient à tromper le peuple. Un soir, les enfants, revenant de la rivière où ils s'étaient baignés, rencontrèrent, sur la place de Tlascala, un prêtre d'Ometochtli, patron des buveurs, pour lequel les Américains avaient une grande vénération. Le sacrificateur, revêtu d'un costume bizarre et le visage horriblement grimé, reprochait durement aux indigènes d'abandonner les dieux de la patrie, à la persuasion d'étrangers, et les menaçait de toute la vengeance d'Ometochtli s'ils ne venaient pas à résipiscence. Les écoliers lui objectent aussitôt que son dieu n'est qu'une vaine idole, qu'il n'est lui-même qu'un imposteur cupide, et lui disent de ne plus abuser le peuple par ses mensonges. Mais cet homme, méprisant les remontrances, dédaignant même les menaces des enfants, élève la voix, comme pour frapper l'auditoire de terreur. L'indignation emporte alors les écoliers, qui font pleuvoir une grêle de pierres sur le ministre du démon, dont le corps demeura enseveli sous les projectiles que son audace avait follement provoqués.

Le démon voulut se venger de la perte de son sacrificateur par la mort d'un des élèves qui l'avaient causée, et nous allons rapporter les

(1) Wadding, an. 1529.
(2) *Ibid.*, an. 1530.

circonstances de ce tragique événement. Acxotechalt, indigène puissant et riche, qui habitait Atlyhuetza, à une demi-lieue de Tlascala, avait quatre enfants de soixante femmes qu'il s'était données, et l'ordre de Cortez l'obligea de les envoyer au séminaire. L'aîné, nommé Christophe au baptême, fut un des élèves qui firent le plus de progrès dans les sciences, et qui montrèrent le plus de zèle pour la foi. Le déplaisir qu'il avait de voir son père dans l'aveuglement le porta à entreprendre sa conversion, et à procurer la lumière surnaturelle de la grâce à l'[illegible]teur de ses jours. Mais les raisonnements [illegible] prières échouèrent contre l'obstination d[illegible] homme. Au lieu de profiter des bons avis d[illegible] fils, il commença à haïr le généreux enfant qui voulait son salut. Christophe ne se rebuta point. Voyant qu'il ne gagnait rien par la douceur, il hasarda des paroles plus fortes de correction et de blâme, puis fit entrevoir les vengeances du vrai Dieu qu'Acxotechalt méprisait. L'infidèle, dont la colère ne fit que s'allumer davantage, répondit par des injures et par de rudes châtiments aux sollicitations de son fils aîné. La mère du puîné crut trouver une occasion favorable de rendre ce dernier l'héritier des biens de son mari, et fomenta la haine d'Acxotechalt, en supposant plusieurs crimes à Christophe. Les calomnies firent une telle impression sur le père irrité, qu'il résolut de se débarrasser par la mort du zèle importun de son fils : il enferma Christophe dans un lieu retiré, et, s'érigeant en bourreau, l'accabla de coups de bâton. Pendant ce cruel sacrifice, le fils innocent se considérait comme une victime immolée à l'honneur de Dieu, et priait pour obtenir la grâce à celui qui lui donnait la mort. Le père dénaturé cacha sous le sable le corps du martyr, et défendit à ses serviteurs d'en parler; puis, craignant que la mère de Christophe ne pût retenir l'éclat de sa juste douleur, il la tua encore, et l'enterra secrètement. Dieu ne permit pas qu'un tel crime demeurât impuni. Acxotechalt, ayant causé quelque injure à un Espagnol, fut mis en prison. L'enquête qu'on fit sur sa vie amena la découverte du double meurtre, et on le condamna à être pendu. Le corps de Christophe fut trouvé intact une année après sa mort, et il exhalait une odeur suave. Frère André de Cordoue le transporta solennellement à une chapelle, érigée en ce lieu. Depuis, une église ayant été bâtie à Tlascala sous le vocable de l'Assomption de la sainte Vierge, pendant que frère Turribius Motolinia était gardien, le saint corps y fut transféré.

Deux ans après la mort de Christophe, le Dominicain Bernardin de Minaya, qui allait à Guaxadona avec Alvarez de Sandoval, passa par Tlascala pour voir le Franciscain Martin de Valence, qui en était gardien. Après avoir admiré le bel ordre qu'il voyait dans le séminaire, il pria le supérieur de lui donner quelques-uns de ses écoliers qui pussent lui servir d'interprètes [illegible] d'aides dans sa mission. Frère Martin demanda [illegible] haut aux élèves s'il s'en trouvait qui fussent assez dévoués pour accompagner le Dominicain. Deux des principaux, se levant aussitôt, dirent qu'ils étaient tout prêts à faire ce voyage. Le premier se nommait Antoine; il était fils de Xicotencalt, qui avait accueilli les Espagnols à Tlascala et qui les avait servis utilement au siége de Mexico : un serviteur, nommé Jean, attaché à la personne d'Antoine, s'offrit à le suivre. Le second écolier s'appelait Didace. Frère Martin craignit d'abord que la légèreté de la jeunesse n'eût déterminé la proposition de ces enfants, qui ne connaissaient ni les fatigues ni les périls auxquels ils allaient s'exposer : mais, après les avoir bien examinés, ce religieux, reconnaissant qu'un mouvement particulier du Saint-Esprit était le mobile de leur démarche, les laissa partir. Bernardin de Minaya et sa petite troupe, étant arrivés à Tepeaca, situé à dix lieues de Tlascala, commencèrent à enlever et à briser les idoles. Les habitants de Tecali et de Quantitlan, auxquels les Espagnols ne permettaient plus d'exposer ces vains simulacres en public, les tenaient cachés : mais Bernardin recourut à l'adresse de ses jeunes compagnons, qui fouillèrent partout pour les découvrir. Irrités de leurs recherches, les idolâtres résolurent de les tuer : seulement, ils n'osèrent se porter ouvertement à un acte de violence, et guettèrent les enfants, afin de les égorger en secret. Antoine, et Jean son serviteur, étant entrés, hors de la ville, dans une maison dont le maître était absent, pour y faire leurs investigations ordinaires, deux des idolâtres qui avaient arrêté leur mort les y suivirent et les y assommèrent. Comme ce crime, s'il était découvert, devait entraîner un rigoureux



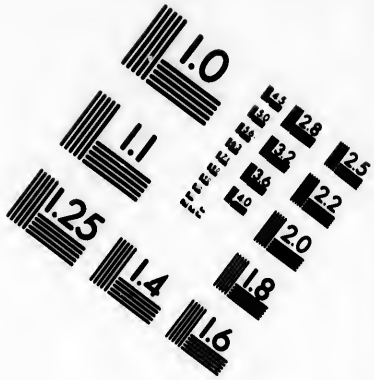
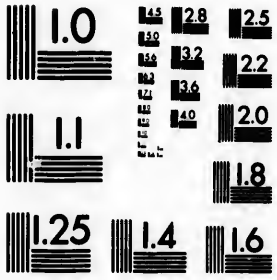
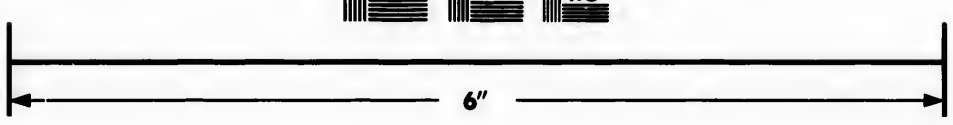
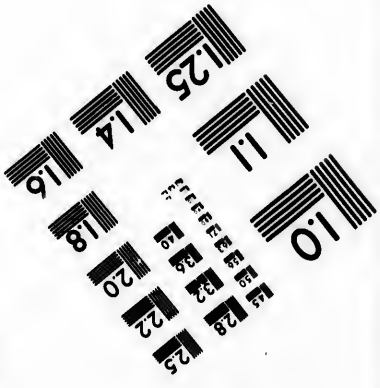


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

châtiment, les meurtriers emportèrent les cadavres à une lieue de distance, et les jetèrent dans une fosse très-profonde. Bernardin de Minaya et Alvarez de Sandoval firent cependant des recherches si actives, que les assassins furent convaincus et condamnés à mort : heureux mille fois dans ce malheur mérité, puisqu'ils se convertirent, et qu'en perdant la vie ils gagnèrent le ciel ! Le père d'Antoine poursuivit, en outre, la punition des complices des meurtriers et du magistrat de la ville : on les conduisit à Mexico, où ils furent pendus.

Nous confirmerons ce que nous avons dit jusqu'à présent des missions de la Nouvelle-Espagne par l'extrait d'une lettre que le Franciscain Pierre de Gand écrivit de Mexico à ses confrères de Flandres, le 27 juin 1529 : « Les Indiens, dit-il, sont d'un bon naturel et très-dociles, surtout à recevoir notre foi : mais ils ont cela de mauvais, qu'ils sont d'une humeur servile, ne se laissant déterminer ni par la douceur, ni par l'affection, mais par la force ou par l'intérêt. Cela ne vient pas néanmoins autant de leur propre fonds que de l'habitude, attendu qu'ils n'ont jamais appris à agir par un principe de vertu, mais par des motifs de crainte ; et ils ne font pas le cruel sacrifice de leurs enfants, à raison de l'amour qu'ils portent à leurs faux dieux, mais à cause de la peur qu'ils ont d'en recevoir du mal. Ces faux dieux, qu'ils adorent, sont en si grande quantité et si divers, qu'ils n'en savent pas eux-mêmes le nombre. Ils en assignent un à chaque chose, au feu, à l'air, à la terre, aux hommes, aux femmes, aux enfants, et presque à chaque créature. Il leur donnent d'ordinaire des noms de serpents. Ils sacrifient aux uns le cœur des hommes, aux autres le sang, à d'autres de l'encens, du papier, et diverses choses, selon que les idoles le leur ordonnent ; et ils n'oseraient y manquer, dans la pensée que ces dieux de sang et carnassiers les tueraient aussitôt et les dévoreraient. Ainsi, pour éviter la mort dont ils se croient menacés, il leur font à l'envi les plus grands sacrifices. Ces idoles sont servies par quelques prêtres, révérés comme des saints, et qui ne se nourrissent que de la chair et du sang qu'ils immolent... Par la grâce de Dieu, plusieurs mènent à présent une autre vie, et gardent la loi chrétienne avec beaucoup de dévotion. Mon compagnon et moi avons baptisé, pour le moins, deux cent mille Indiens, et plus de mille par jour. Nous avons des maisons dans la plupart des provinces, et nous avons des églises paroissiales qui sont assez bien ornées. Voilà comme nous travaillons pour la conversion de ce pauvre peuple : chacun le fait selon son pouvoir, et selon la grâce qu'il a reçue de Dieu. Mon occupation, pendant le jour, est d'enseigner à lire, à écrire et à chanter ; et, pendant la nuit, je catéchise ou je prêche. Mais, comme ce pays est extrêmement peuplé, et que nous ne sommes pas assez d'ouvriers pour instruire tant de monde, nous avons réuni, dans des séminaires, les enfants des principales familles pour les former à la religion, afin qu'après ils puissent l'enseigner à leurs parents. Je gouverne un séminaire, où j'ai cinq cents écoliers qui savent lire, écrire, chanter, et faire l'office. Parmi eux, j'en ai choisi cinquante qui ont l'esprit meilleur que les autres. Je leur fais apprendre un sermon par semaine, et ils vont le prêcher le dimanche dans le voisinage, jusqu'à dix lieues d'ici : ce qui est extrêmement utile pour disposer le peuple à recevoir le baptême. Nous menons d'ordinaire ces enfants en notre compagnie, quand il s'agit de détruire les temples des idoles et d'établir des églises à l'honneur du vrai Dieu. C'est ainsi que nous employons le temps, n'épargnant point notre peine, ni le jour, ni la nuit, pour sauver ce peuple. »

Le 12 juin 1531, frère Jean de Zumarraga, évêque de Mexico, écrivit, de son côté, à frère Mathias de Veyssen, commissaire général de la famille ultramontaine, et à tous les vocaux du chapitre qui devait se tenir à Toulouse l'année suivante (1) : « Mes très-Révérends Pères, nous travaillons avec assiduité à la conversion des Indiens, et la grâce de Dieu donne un heureux succès à nos soins. Des religieux de l'Observance ont déjà baptisé plus d'un million de ces infidèles, démoli cinq cents de leurs temples, et fait brûler plus de vingt mille idoles. Nous avons fait bâtir des églises et des chapelles en plusieurs endroits, où la sainte croix est adorée. Ce qui est plus digne d'admiration, dans cette ville où naguère on avait coutume de sacrifier tous les ans au démon plus de vingt mille cœurs

(1) Wadding, an. 1531, n° 1.

d'enfants ou de filles, les religieux ont si heureusement modifié ces cruelles et sacriléges immolations, que tous les cœurs humains ne sont plus offerts aujourd'hui qu'au vrai Dieu, et seulement par des sacrifices de louanges. C'est ainsi que le culte divin est établi, que la souveraine majesté est adorée avec un très-profond respect, et qu'elle est servie de bon cœur par les enfants, sans qu'ils soient obligés de lui payer le tribut inhumain que les démons exigeaient d'eux. Ces petits innocents jeûnent fort souvent, prennent la discipline, et sont assidus à la prière, qu'ils arrosent de leurs larmes et qu'ils n'interrompent que par leurs soupirs. Plusieurs savent très-bien lire, écrire et chanter, de même que ceux qui sont plus avancés en âge. Ils se confessent souvent, reçoivent la sainte communion avec une grande ferveur, et expliquent fort exactement à leurs parents les instructions qu'ils ont apprises. Ils se lèvent à minuit pour dire l'office de la sainte Vierge, pour laquelle ils ont une dévotion particulière. Ils cherchent avec beaucoup d'adresse les idoles qu'on a cachées, et les enlèvent pour les porter aux religieux. Quelques-uns ont gagné la couronne du martyre par cette action de zèle, car leurs propres parents les ont fait mourir fort cruellement. Chaque couvent a une maison voisine qui sert d'école, où l'on a disposé un dortoir, un réfectoire et une chapelle. Ces enfants sont fort humbles, fort modestes, fort chastes, fort ingénieux, surtout pour les peintures, et ils aiment leurs maîtres comme leurs propres pères. Frère Pierre de Gand, laïque, est celui qui a le mieux appris le langage de ce peuple: il enseigne plus de six cents écoliers, et Dieu lui a donné un talent particulier pour instruire les enfants et les filles. Les femmes que la reine Élisabeth nous a envoyées d'Espagne ont plus de mille filles sous leur conduite. Par ce moyen, les enfants de l'un et de l'autre sexe apprennent les principes de la foi et les enseignent aux plus grands. C'est pourquoi nous pouvons leur appliquer avec justice ces paroles du *Psaume* VIII: «Vous avez tiré une louange parfaite de la bouche des enfants.» Frère Martin de Valence donna les mêmes détails à Mathias de Veyssen, dans une lettre datée aussi du 12 juin 1531; il ajouta seulement: «Nous avons établi vingt couvents, et nous les multiplions chaque jour; car les Indiens mêmes contribuent à les bâtir avec une grande ferveur. Les enfants que nous élevons ont la mémoire fort heureuse, l'esprit vif et docile, et l'humeur si douce, que nous n'avons pas encore vu de querelle parmi eux. Ils ne parlent jamais en conversation qu'à voix basse et les yeux attachés à terre. Il y en a qui prêchent en public, à l'admiration de ceux qui les écoutent; et le zèle qu'ils témoignent pour la foi nous donne de belles espérances pour sa propagation. Les femmes sont douées naturellement d'une si grande pudeur, que cela paraît incroyable. Tous ces peuples aiment tendrement tous les religieux, surtout les Frères-Mineurs, parce que ce sont les premiers qu'ils ont connus, et qu'ils n'en ont reçu que de bons exemples.»

Lorsque Martin de Valence écrivit cette lettre, il exerçait de nouveau les fonctions de custode à Mexico, et on va voir avec quelle scrupuleuse sévérité il veillait à ce que rien ne portât atteinte aux habitudes austères de ses religieux. L'évêque ayant envoyé, pour la fête de Noël, un baril de vin aux Franciscains de sa ville épiscopale, il refusa de le recevoir, parce que les Frères-Mineurs n'usaient de vin que pour le saint sacrifice. Une autre fois, le prélat faisant préparer quelques bouteilles de vin pour des missionnaires qui allaient parcourir le diocèse, frère Martin le pria tout ému de s'en abstenir, de crainte que cela ne donnât occasion aux religieux de se relâcher de leurs austérités.

Jean de Zumarraga, si zélé pour la propagation de la foi, ne se montrait pas protecteur moins actif de la liberté des indigènes. Il écrivit à Charles-Quint pour empêcher qu'on ne les donnât comme esclaves, et, s'étant rendu l'an 1532 en Espagne, où il fut sacré, il y plaida encore leur cause, que le Dominicain Las Casas vint soutenir aussi avec une nouvelle ardeur (1).

Le soin de veiller à l'émancipation des indigènes avait été également confié à Sébastien Ramirez de Fuenleal, évêque de San-Domingo (2), dont Charlevoix (3) parle en ces termes: «L'an 1527, les deux évêchés de San-Domingo

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. I, p. lix.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 273.
(3) *Histoire de l'isle Espagnole*, etc., t. I, p. 411.

et de la Conception furent réunis à cause de la modicité de leurs revenus, et ce fut la première de ces deux villes qui conserva le siége épiscopal. Le licencié don Sébastien Ramirez de Fuenleal fut aussitôt nommé pour occuper ce grand siége, et déclaré président de l'audience royale avec la même autorité qui avait été donnée au P. Louis de Figueroa, son prédécesseur. Dès qu'il fut sacré, l'empereur le pressa de se rendre aux Indes; et, parce que les derniers évêques s'étaient plaints que les juges royaux empiétaient sans cesse sur la juridiction ecclésiastique, Sa Majesté donna de bons ordres pour empêcher cet abus. Elle transporta aussi à l'évêque de San-Domingo, et à celui de Santiago dans l'île de Cuba, le pouvoir qu'elle avait donné peu auparavant aux supérieurs des Dominicains et des Franciscains au sujet des Indiens; persuadée que les choses souffriraient moins de difficulté, étant décidées par des personnes de ce caractère et de cette autorité. Mais, comme ces deux prélats avaient encore peu d'expérience des affaires du Nouveau Monde, Sa Majesté leur donna pour adjoint, dans cette commission, don Gonzalez de Guzman, gouverneur de Cuba, et le P. Pierre Mexia, supérieur général des religieux de Saint-François... Don Sébastien Ramirez arriva à l'île Espagnole sur la fin de 1528, et l'on ne fut pas longtemps sans reconnaître le trésor que le Nouveau Monde possédait dans la personne de ce prélat. Aussi peut-on dire que les principales provinces, qui composaient alors l'empire espagnol dans les Indes, et que l'évêque de San-Domingo gouverna presque toutes l'une après l'autre, n'ont jamais été mieux réglées que sous son administration... Il crut devoir ses premiers soins, dès qu'il fut dans son diocèse, à y rétablir la paix et la bonne intelligence... Il vida en peu de temps, ou accommoda, tous les procès entre les particuliers. Il fit comprendre à ceux qui étaient en place, que leur intérêt et celui de la colonie demandaient qu'ils agissent toujours de concert entre eux et avec lui. Et, pour s'attacher le peu d'Indiens qui restaient encore soumis aux Espagnols, il institua une école en leur faveur, et prit toutes les mesures les plus justes pour empêcher qu'on ne les molestât en rien. Cela fait, il tourna toutes ses vues du côté des Indiens révoltés.» Mais nous devons indiquer l'origine de cette révolte. «Dans la ville de San-Juan de la Maguana, dit Charlevoix (1), un jeune Espagnol, nommé Valençuela, avait hérité depuis peu, par la mort de son père, d'un département d'Indiens, qui avaient à leur tête un cacique chrétien, nommé Henri, dont les ancêtres avaient régné dans quelque canton des montagnes de Baoruco. Henri avait été élevé, dès sa plus tendre enfance, dans le couvent des Frères de Saint-François de la Vera-Paz, dans la province de Xaragua, et il y avait fort peu de temps qu'il en était sorti... Valençuela ne l'eut pas plus tôt en son pouvoir, qu'il lui fit tous les maux dont il put s'aviser, jusqu'à vouloir débaucher sa femme... Le cacique trouva moyen de s'éloigner avec bon nombre de ses gens, et il leur persuada sans peine de s'attacher à lui, en leur promettant qu'ils ne serviraient plus les Espagnols. Il chercha ensuite un poste dont la situation le mît en sûreté contre les poursuites de Valençuela, et il le trouva dans les montagnes de Baoruco... En un mot, ce jeune cacique, qui de sa vie n'avait vu la guerre, dressa son plan aussi bien qu'aurait pu faire le plus expérimenté capitaine, et rendit formidables aux conquérants de sa patrie une poignée de ces mêmes hommes qu'ils avaient presque mis jusque-là au rang des brutes... Dans cette extrémité, on crut devoir tenter la voie de la négociation; et un religieux franciscain, nommé le P. Remi, du nombre de ceux qui, selon Herrera, étaient venus de Picardie, s'offrit à aller trouver Henri, qu'il avait eu, il n'y avait pas encore longtemps, sous sa conduite (2). Il comptait sur la piété et le bon naturel du cacique; et il ne se promettait rien moins que de l'engager à mettre bas les armes, pourvu qu'il pût lui faire des propositions raisonnables et lui donner de bonnes assurances. Son offre fut acceptée. On le chargea de promettre au chef et à tous ceux qui l'avaient suivi un pardon général pour le passé, et quant à l'avenir une exemption entière de travail. On lui remit à cet effet un plein pouvoir par écrit dans la forme la plus ample qui se pouvait souhaiter, et l'on fit armer une barque, dont le pilote eut ordre de débarquer le religieux seul vis-à-vis de la Beata, vers l'endroit où les montagnes de Baoruco aboutis-

(1) *Histoire de l'isle Espagnole*, t. I, p. 396.
(2) Wedding, an. 1519.

sent à la mer; et de s'éloigner ensuite un peu, en sorte néanmoins qu'il ne perdit point le Père de vue, et qu'il pût se rapprocher au moment qu'il serait rappelé. Tout cela fut ponctuellement exécuté; et le Franciscain ne fut pas plus tôt à terre, qu'il vit sortir d'entre les montagnes une troupe d'Indiens qui l'environnèrent. Il les pria de le mener à leur chef, et il leur dit que, s'ils n'osaient pas prendre sur eux de faire cette démarche sans son consentement, ils allassent le lui demander; qu'ils n'auraient aucune peine à l'obtenir, dès qu'ils lui apprendraient que le P. Remi, dont il avait été disciple à la Vera-Paz, voulait lui parler et avait des choses agréables à lui dire. Les Indiens, qui ne connaissaient point le religieux, lui répondirent que leur cacique n'avait pas besoin de sa visite, que tous les Espagnols étaient des traîtres, qu'il avait bien la mine d'un espion, et que toute la grâce qu'ils pouvaient lui faire était de ne pas le traiter comme tel. En disant cela, ils le dépouillèrent, et le laissèrent nu sur le rivage. Par bonheur pour le bon Père, Henri n'était pas loin, et fut averti aussitôt de ce qui se passait. Il accourut pour empêcher qu'on ne se portât à quelque violence contre un homme qu'il estimait, et pour lequel il avait conservé beaucoup de reconnaissance et de vénération. Il fut sensiblement touché de l'état où il le trouva; il l'embrassa tendrement, et fut quelque temps sans pouvoir s'exprimer autrement que par ses larmes; après quoi, il lui fit de très-sincères excuses sur la manière dont on l'avait traité. Le missionnaire voulut profiter d'une si favorable disposition pour engager le cacique à rendre la paix à sa patrie, et lui dit sur cela les choses du monde les plus fortes et les plus touchantes. Henri n'y parut pas insensible : mais il répondit qu'il ne tenait qu'aux Espagnols de faire cesser la guerre dans laquelle tout se bornait, de sa part, à se défendre contre des tyrans qui en voulaient à sa liberté et à sa vie; qu'encore bien qu'il se vît en état de venger le sang de son père et celui de son aïeul qui avaient été brûlés vifs à Xaragua, et les maux qu'on lui avait faits à lui-même, il ne se départirait jamais de la résolution qu'il avait prise de ne faire aucune hostilité sans y être contraint; qu'il ne prétendait rien autre chose, sinon de se maintenir dans ses montagnes; qu'il croyait user de son droit, et qu'il ne voyait pas trop sur quoi fondé on voulait le contraindre à se soumettre à des étrangers qui ne pouvaient appuyer leur possession que sur la violence; que, quant aux assurances qu'on lui donnait d'un traitement plus doux, et même d'une entière liberté, il serait le plus imprudent des hommes s'il se fiait à la parole de gens qui n'en avaient tenu aucune depuis leur entrée dans l'île; qu'au reste, il tâcherait de se conserver toujours dans les sentiments de religion que le Père lui avait inspirés, et qu'il ne rendrait jamais le christianisme responsable des violences, du brigandage, des injustices, des impiétés et des dissolutions de la plupart de ceux qui le professaient. Le P. Remi répliqua, et fut toujours écouté avec respect: mais il ne gagna rien. Le cacique fit chercher son habit, pour le lui rendre; mais il avait été mis en pièces, et on n'en avait point d'autre à lui donner. Henri en eut un vrai chagrin, lui renouvela ses excuses, le conduisit jusqu'au bord de la mer, l'embrassa de nouveau en prenant congé de lui, et rentra dans ses montagnes, d'autant plus résolu à se bien défendre qu'on venait de lui faire connaître combien on le craignait.» Le P. Henri, ajoute Charlevoix (1), se laissa persuader d'aller une seconde fois trouver le chef des rebelles, et il s'y rendit accompagné par un cacique chrétien, nommé Rodrigue, fort affectionné aux Espagnols. Peu s'en fallut que les révoltés ne massacrassent le bon Père, et Rodrigue n'en fut pas quitte pour la peur : les révoltés, le regardant comme un homme qui trahissait sa nation, l'arrêtèrent et le pendirent à un arbre. Tel était l'état des choses auquel l'évêque de San-Domingo entreprit de remédier; mais il n'arriva qu'à une cessation d'hostilités, sans obtenir une soumission sérieuse. Peu de temps après, D. Sébastien Ramirez de Fuenléal fut nommé président de l'audience royale de Mexico. Ce prélat commença à prêcher, en 1531, que tout mauvais traitement exercé sur les indigènes était un péché mortel, non-seulement à cause du précepte divin qui nous ordonne d'aimer notre prochain, mais encore parce que rien n'était plus propre à inspirer du dégoût pour la foi chrétienne et à retarder son établissement en Amé-

(1) *Histoire de l'isle Espagnole*, t. 1, p. 446.

rique. Il parvint, à force de prudence, à détruire entièrement les abus que la servitude avait fait naître, en empêchant qu'aucun indigène ne fût marqué ou réputé esclave, lors même qu'il se serait trouvé dans quelque guerre d'insurrection et qu'il aurait été fait prisonnier. Le digne évêque prit des mesures si favorables aux Américains, que les chefs des provinces n'avaient qu'à l'imiter pour mettre fin aux maux qui accablaient le peuple conquis : mais ils ne le firent pas. Non content d'indiquer la route qu'on devait suivre, le prélat parvint à obtenir de Charles-Quint l'abolition entière et radicale de l'esclavage de tous les indigènes sans distinction ; il fit détruire publiquement les fers qui avaient servi à leur imprimer le sceau de la servitude ; il rendit à tous la liberté, en menaçant des châtiments les plus sévères ceux qui tenteraient d'y mettre opposition. En 1532, il abolit au Mexique la coutume d'employer les Américains au même service que les bêtes de charge, lorsque ceux-ci n'étaient pas en nombre suffisant.

L'évêque de San-Domingo reconnut aisément qu'il n'y avait pas assez d'ouvriers pour la moisson dans la Nouvelle-Espagne, où les religieux de saint François et de saint Dominique n'étaient pas plus de cent. Sur ses instances, et à la demande de Charles-Quint, le ministre général des Frères-Mineurs nomma, le 26 juillet 1532, commissaire de la province franciscaine de Sainte-Croix et de la custodie du saint Évangile, frère Bernardin d'Arevallo, qu'il autorisa à prendre six religieux de chaque province d'Espagne et à établir des custodies nouvelles en Amérique (1).

En 1533, quelques religieux augustins, du royaume de Castille, s'embarquèrent aussi pour la Nouvelle-Espagne. Ces hommes pieux et savants étaient : François de la Croix, surnommé Vénérable ; Augustin de Caronio, élu depuis évêque de Popayan ; Jérôme Ximenès, ou de Sanctis, Jean de Saint-Romain, Jean de Oseguera, Alfonse de Borgia, Georges d'Avila. Réunis à Mexico, ils nommèrent François de la Croix vicaire provincial, et érigèrent la Nouvelle-Espagne en province sous le nom de Jésus ; mais on la nomma ensuite vicariat des Indes (1). Les sept premiers Augustins furent suivis de près par Antoine de Roa et Jean-Baptiste de Jaën, qui ne leur cédaient point en zèle, et qui ne leur étaient point inférieurs en talents (2). Comme eux, ces disciples du grand docteur de la grâce donnèrent un nouveau lustre à la mission du Mexique, qu'édifia la sainteté de leur vie et qu'accrut la ferveur de leurs prédications. Quoique les idoles et les temples des faux dieux fussent déjà abattus, et que le seul vrai Dieu fût connu et servi dans plusieurs contrées, il y avait encore beaucoup à faire dans ces provinces : dans les autres, tout était à commencer. Les Augustins, ardents à remplir les greniers du Père de famille, trouvèrent donc à exercer leur zèle. Ils appelèrent, avec un égal succès, les pécheurs à la pénitence et les idolâtres à la foi : la parole de Dieu convertissait dans leur bouche, parce que tout prêchait en eux la crainte et l'amour du Seigneur, et que leur vie était plus angélique qu'humaine. On attribuait au P. François de la Croix le don des miracles et celui de prophétie. Les montagnes de Malango, refuge d'idolâtres obstinés et de prêtres des faux dieux, furent le théâtre où le P. Antoine de Roa exerça son ministère, semblable au pasteur qui, à travers les bois et les rochers escarpés, cherche la brebis perdue. Là, des racines amères formaient sa nourriture ; l'eau, sa boisson ; la terre nue, son lit ; une pierre, son chevet ; l'ombre d'un arbre, sa maison. Ses armes, pour les combats spirituels qu'il livrait à l'erreur, étaient sa confiance en la bonté divine, la prière, les gémissements, la pénitence. Après quelques tentatives, inutiles de part et d'autre, pour lier conversation, les indigènes ne lui adressèrent plus la parole ; mais ils s'entretenaient quelquefois ensemble en présence de l'étranger, qui, attentif à leurs discours et à leurs gestes, étudiait avidement leur idiome. Les naturels, de leur côté, demeuraient frappés de la patience, de la douceur et de la piété de cet inconnu, qu'ils trouvaient toujours à genoux (Pl. XLX, n° 1), les mains levées vers le ciel, répandant des

(1) Wadding, an. 1532, n° 1.

(1) *Chronica ordinis Fratrum eremitarum sancti Augustini*, Fratre Joseph Pamphilo, episcopo Siguino, auctore. Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. v, p. 108.

(2) *Ibid.*, p. 109.

ins furent suivis
ean-Baptiste de
n zèle, et qui ne
ents (2). Comme
eur de la grâce
la mission du
de leur vie et
lications. Quoi-
les faux dieux,
eul vrai Dieu fût
trées, il y avait
ces provinces:
ommencer. Les
es greniers du
c à exercer leur
gal succès, les
olâtres à la foi:
dans leur bou-
eux la crainte
leur vie était
n attribuait au
des miracles et
es de Malango,
de prêtres des
le P. Antoine de
lable au pasteur
chers escarpés,
s racines amères
sa boisson; la
on chevet; l'om-
armes, pour les
l'erreur, étaient
, la prière, les
Après quelques
autre, pour lier
lui adressèrent
enaient quelque-
l'étranger, qui,
urs gestes, étu-
es naturels, de
de la patience,
inconnu, qu'ils
Pl. XLX, n° 1),
répandant des

remitarum sancti
episcopo Siguino,
l'Amérique, t. v,

rique. Il parvint, à force de [illegible] entièrement les a[illegible] naitre, en empê[illegible] marqué ou [illegible] serait trouvé [illegible] et qu'il [illegible] que prit [illegible] cains, [illegible] l'imiter [illegible] le peuple [illegible] [illegible] ne s'étaient pas en nombre suffisant.

L'évêque de San-Domingo reconnut aisément qu'il n'y avait pas assez d'ouvriers pour la moisson dans la Nouvelle-Espagne, où les religieux de saint François et de saint Dominique n'étaient pas plus de cent. Sur ses instances, et à la demande de Charles-Quint, le ministre général des Frères-Mineurs nomma, le 26 juillet [illegible], commissaire de la province [illegible] de Sainte-Croix et de la custodie du saint Évangile, frère Bernardin d'Arevalo, qu'il autorisa à prendre six religieux de chaque province d'Espagne et à établir des custodies [illegible] en Amérique (1).

En [illegible] quelques religieux [illegible] la [illegible] [illegible] sus; [illegible]

(1) Wadding, an. 1532, n° 1.

des (1). Les sept premiers Augustins furent suivis de près par Antoine de Roa et Jean-Baptiste de Jaën, qui ne leur cédaient point en zèle, et qui ne leur étaient point inférieurs en talents (2). Comme eux, ces disciples du grand docteur de la grâce donnèrent un nouveau lustre à la mission du Mexique, qu'édifia la sainteté de leur vie et qu'accrut la ferveur de leurs prédications. Quoique les idoles et les temples des faux dieux fussent déjà abattus, et que le seul vrai Dieu fût [illegible] servi dans plusieurs contrées, il y avait [illegible] beaucoup à faire dans ces provinces: [illegible] tout était à commencer. Les [illegible] à remplir les greniers du [illegible] à exercer leur [illegible] succès, les [illegible] et les idolâtres à la foi: [illegible] dans leur bon[illegible] prêchait en eux la crainte et l'amour du Seigneur, et que leur vie était plus angélique qu'humaine. On attribuait au P. François de la Croix le don des miracles et celui de prophétie. Les montagnes de Malaugo, refuge d'idolâtres obstinés et de prêtres des faux dieux, furent le théâtre où le P. Antoine de Roa [illegible], semblable au pasteur [illegible] les [illegible] et les rochers escarpés, [illegible] perdue. Là, des racines amères [illegible] sa boisson; la [illegible], son chevet; l'om[illegible], sa maison. Ses armes, pour les [illegible] spirituels qu'il livrait à l'erreur, étaient [illegible] confiance en la bonté divine, la prière, les [illegible] la pénitence. Après quelques tentatives, inutiles de part et d'autre, pour lier conversation, les indigènes ne lui adressèrent plus la parole; mais ils s'entretenaient quelquefois ensemble en présence de l'étranger, qui, attentif à leurs discours et à leurs gestes, étudiait avidement leur idiome. Les naturels, de leur côté, demeuraient frappés de la patience, de la douceur et de la piété de cet inconnu, qu'ils trouvaient toujours à genoux (Pl. XIX, n° 1), les mains levées vers le ciel, répandant des

(1) *Chronica ordinis Fratrum eremitarum sancti Augustini*; Fratre Joseph Pamphilo, episcopo Signino, auctore. Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. v, p. 105.

(2) *Ibid.*, p. 109.

ins furent suivis
ean-Baptiste de
u zèle, et qui ne
ents (2). Comme
eur de la grâce
la mission du
de leur vie et
dications. Quoi-
des faux dieux
eul vrai Dieu fût
trées, il y avait
ces provinces:
ommencer. Les
les greniers du
à exercer leur
grand succès, les
olâtres à la foi:
alans leur bou-
eux la crainte
leur vie était
n attribuait au
des miracles et
nes de Malango,
de prêtres des
le P. Antoine de
lable au pasteur
chers escarpés,
s racines amères
sa boisson; la
on chevet; l'om-
armes, pour les
l'erreur, étaient
, la prière, les
Après quelques
autre, pour lier
lui adressèrent
naient quelque-
l'étranger, qui,
urs gestes, étu-
es naturels, de
de la patience,
t inconnu, qu'ils
l. XLX, n° 1),
répandant des

---

remitarum sancti
episcopo Signino,
l'Amérique, t. v,

Antoine de Roa

Antonio di Roa — Antonio de Roa

Mort de Martin de Valence

Morte di Martino di Valenza — Muerte de Martin de Valencia

N. Rémond Imp.

PL. L.

larmes, ne demandant rien à personne et ne se plaignant jamais. On ne savait de quoi il vivait, et on supposait qu'une divinité favorable le défendait contre la voracité des animaux carnassiers. Les esprits étaient heureusement prévenus, lorsqu'il plut à Dieu d'ouvrir la bouche à son envoyé, pour que celui-ci fît connaître son nom. Les premières paroles que prononça le missionnaire parurent quelque chose de miraculeux aux indigènes; et ses instructions familières étonnèrent les sacrificateurs, qui, après s'être crus plus éclairés que les autres, se trouvaient plus criminels, pour avoir prodigué leurs adorations à des démons, au lieu de les adresser au Dieu créateur dont les cieux racontent la gloire. Le saint religieux ouvrit les yeux de ces aveugles sur l'unité de l'Être suprême, sur l'état de l'homme dans le péché, sur le besoin d'un médiateur, sur la charité et les mérites infinis de l'Homme-Dieu, qui, après avoir été prédit et attendu pendant tant de siècles, a voulu paraître parmi les hommes, leur manifester sa divinité par des miracles, et les sauver par sa mort. Le disciple de Jésus-Christ, afin de s'insinuer de plus en plus dans la confiance des indigènes, se conformait à leurs manières, à leur façon d'agir et de se vêtir, autant que la décence le permettait; mais, continuant d'user de la nourriture grossière dont il s'était contenté jusque-là, quoiqu'il eût pu l'améliorer alors, il faisait sentir à ces barbares, par la rigueur de ses mortifications, la grièveté du péché et la nécessité de la pénitence: en un mot, il ne les imitait sur quelques points secondaires, que pour les amener à l'imiter lui-même sur le point capital. Une charité si ardente, jointe à l'humilité la plus profonde, attira la bénédiction du ciel sur ses travaux. Les indigènes, et les sacrificateurs eux-mêmes, détruisirent à sa persuasion leurs idoles, pour professer la foi en Jésus-Christ. Après la longue et pénible mission du P. de Roa, dont quelques guérisons, qui parurent miraculeuses, appuyèrent les prédications, les montagnes de Malango ne furent plus le refuge des esclaves du démon, mais une retraite de chrétiens fervents. Parmi les autres enfants de saint Augustin, qui contribuèrent à changer la face du Mexique, nous ne saurions oublier le P. Jean-Baptiste de Jaën, illustre par le don d'oraison et par le tendre amour des pauvres; ni Alfonse de Borgia, dont la mort fut précieuse; ni Jean de Médina, qui honora longtemps le siége de Mechoacan; ni Alfonse de la Croix, qui, après avoir professé pendant plusieurs années la théologie à Mexico, refusa l'évêché de Nicaragua. Entre les couvents de divers ordres que posséda Mexico, celui des Augustins fut le plus beau par son architecture, et le trésor royal fournit des sommes considérables pour sa construction. Il renferma un cours complet d'études, depuis les premiers éléments. Quatre-vingts frères environ l'habitèrent, enseignant la grammaire, la logique, la philosophie, la théologie; prêchant, dirigeant les âmes, formant des novices. Ce célèbre monastère fut la source d'où dérivèrent tous les autres, si rapidement, que plus de trois cent cinquante religieux se trouvèrent répartis en cinquante maisons.

Jean de Zumarraga s'intéressa à l'envoi de nouveaux missionnaires, durant son séjour en Espagne, d'où il revint l'an 1534, année de la mort de Martin de Valence. Wadding (1) fait observer que ces trois excellents hommes, frère Jean de Zumarraga, évêque de Mexico, frère Martin de Valence, et Dominique de Betanzos, avaient un si grand zèle pour la propagation de la foi, que l'étendue de l'Amérique, quelque vaste qu'elle fût, ne pouvait le contenir, et qu'ils résolurent de passer à la Chine. Ils tentèrent deux fois ce voyage, et Cortez leur fit préparer des vaisseaux au port de Tequantepec : mais, au moment de s'embarquer, les navires furent reconnus si mauvais, que les matelots, malgré toutes les instances qu'on leur fit, n'osèrent s'y hasarder. Sur leur refus, frère Martin s'écria, plein de confiance : « Mettez-moi dans une courge, et je ne doute point que Dieu ne me conserve et ne me conduise au lieu où je veux aller, pour travailler à la gloire de son nom. » La vénération dont l'entouraient les Américains ne lui promettait pas la palme du martyre, qu'il espérait recevoir des Chinois, moins disposés à accueillir l'Évangile. Il essaya donc une troisième fois le voyage : mais, après avoir parcouru trois cents lieues de pays sans trouver le moyen de s'embarquer, il dut revenir à Mexico, d'autant plus fatigué qu'une plaie à la cuisse le rendait boiteux. Quelque incommodité qu'elle lui

(1) An. 1534, n° 8.

causât, il ne permit pas qu'on y appliquât aucun remède. Ce fut sur la fin du carême de l'an 1533, qu'il reparut à Mexico : la mémoire de la Passion de Jésus-Christ, qu'on célébrait alors, lui faisait supporter ses douleurs, non-seulement avec patience, mais avec joie. S'étant démis de la charge de custode, dans laquelle il eut frère Jacques de Testera pour successeur, il se retira au couvent de Tlalmanalca. A peu de distance, est la fertile colline d'Amaquemeca ; au sommet de laquelle il y a une grotte naturelle d'environ quinze pieds de longueur et d'autant de largeur. Martin, ayant vu ce lieu, l'avait choisi pour y faire sa retraite, toutes les fois que ses occupations le lui permettaient ; et les oiseaux qui volaient autour de lui venaient joindre leur mélodie aux louanges qu'il chantait à Dieu. Saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue l'y visitèrent, et lui donnèrent l'assurance que son nom était écrit dans le livre des prédestinés. Les principaux indigènes s'y rendaient souvent, ou pour le consulter, ou du moins pour être les spectateurs de sa vie angélique. Un jour de l'année 1534, comme il se dirigeait vers cette grotte, il dit au religieux qui l'accompagnait : « Tout est consommé. » Celui-ci, ne comprenant pas le sens de ses paroles, lui en demanda l'explication ; mais il ne répondit rien. Un peu après, il se plaignit d'un grand mal de tête, et revint à Tlalmanalca, où il se fit administrer les sacrements. Les religieux voulurent le faire transporter à Mexico, où il aurait été plus à portée des secours nécessaires ; mais, lorsqu'on fut au port d'Ayotzinco, il connut que son heure était venue, demanda qu'on le mît à terre, et, s'étant agenouillé, dit à frère Antoine Ortiz : « Mon cher frère, je vous déclarai, avant de partir d'Espagne, que je connaissais un religieux qui devait mourir entre vos bras hors de sa province et même hors de son lit. Le temps où cela doit s'accomplir est arrivé : c'est pourquoi je vous prie de me rendre ce charitable office. Mon esprit va sortir de la prison du corps ; soutenez-moi un peu entre vos bras. » Puis, il ajouta d'une voix triste : « Hélas ! mon frère, j'ai été frustré de l'objet de mes désirs. » Ainsi agenouillé et les yeux levés vers le ciel, il rendit à Dieu, avec une grande douceur, son âme bénie. Le désir qu'il n'avait pas vu se réaliser était celui du martyre, après lequel il avait si ardemment soupiré. (Pl. XLX, n° 2.) Son corps fut rapporté à Tlalmanalca, et enterré au milieu de la chapelle du couvent. Dès que Jacques de Testera eut appris sa mort, il vint le faire lever de terre, et le remit dans un cercueil, sur lequel on posa une pierre avec une épitaphe honorable. Puis il fit chanter une messe en l'honneur de saint Michel, pour lequel Martin de Valence avait une dévotion particulière ; et, on assure que, depuis le *Gloria in excelsis* jusqu'à la fin, il vit le bienheureux tout droit devant son tombeau. Au bout de quelque temps, les religieux préparèrent un nouveau cercueil d'un fort beau travail et orné au dedans de diverses peintures : mais, quand il s'agit d'y enfermer les reliques de frère Martin, on entendit dans la tombe un grand bruit, qui ne cessa que lorsqu'on eut replacé le corps dans l'ancienne bière. Tout le monde fut surpris de ce prodige ; et l'on crut que le saint, qui avait témoigné tant d'amour pour la pauvreté pendant sa vie, ne voulait pas qu'après sa mort son corps reposât dans un cercueil si riche. Dans des circonstances particulières, et pour satisfaire à une pieuse dévotion, le tombeau de Martin fut ouvert plusieurs fois pendant les trente années qui suivirent sa mort, sans qu'on aperçût aucune marque de corruption sur son corps ; et chaque fois que cette cérémonie eut lieu, on remit les sceaux sur le sépulcre avec la plus scrupuleuse exactitude. Cependant, lorsqu'en 1567 le saint Siége ordonna que les reliques fussent tirées du lieu de la sépulture et exposées dans une châsse à la vénération des fidèles, on ne trouva plus le corps saint, quoique les sceaux de la tombe fussent parfaitement entiers. Les magistrats firent à ce sujet les plus rigoureuses recherches : elles ne servirent qu'à convaincre que les reliques n'avaient pas été transportées ailleurs par des voies humaines, et qu'apparemment Dieu en avait disposé. Au défaut du corps de Martin de Valence, ses vêtements et tous les objets qui lui avaient servi furent regardés comme des dons du ciel, dont la présence ou l'attouchement guérissait les maladies, et préservait de la peste et de tout mal contagieux. On vénérait en lui le thaumaturge ; mais nous devons nous borner à quelques-uns des miracles dont il fut honoré pendant sa vie et après sa mort. Étant en Espagne, il partit avec un compagnon du couvent de Notre-Dame-

des-Anges pour aller prêcher au bourg de Sainte-Croix, dans le diocèse de Coria. Sur le chemin, la lassitude et la faim les obligèrent de s'arrêter dans la maison d'un de leurs bienfaiteurs pour se rafraîchir : mais il n'y eut pas un morceau de pain à leur donner. Martin ayant prié la femme de leur hôte d'ouvrir le coffre qu'elle avait vidé, elle y regarda, quoique bien assurée qu'il ne s'y trouvait rien, et fut bien surprise de le voir rempli de pain tout frais. En Amérique, on présenta au serviteur de Dieu un enfant malade, de Tlalmanalca, afin qu'il le baptisât ; mais l'enfant expira avant que le saint pût lui administrer le sacrement de régénération. La mort précipitée qui privait cette âme d'une grâce si nécessaire à son salut lui causa une grande peine : il prit le petit cadavre, le posa sur l'autel, se mit en prières ; et, presque aussitôt, le mort ressuscita, fut baptisé, et se trouva parfaitement guéri. Une extrême sécheresse faisant craindre avec raison que tous les fruits du territoire de Tlascala ne se perdissent, le peuple assemblé alla implorer l'aide du saint missionnaire dans un danger si manifeste et si pressant. Il avait planté une croix à l'endroit où s'éleva depuis le bourg appelé Noël : il ordonna qu'on fît une procession publique depuis la ville jusqu'à ce bois sacré. Il parcourut tout ce chemin à genoux, les épaules nues, et prenant toujours la discipline. A peine fut-on arrivé au lieu de la station, que le ciel se couvrit et versa des flots de pluie qui rendirent la moisson fort abondante. La même chose arriva à Tlaelpan, où il fit la même cérémonie. Après sa mort, son crédit auprès de Dieu ne fut pas moins évident que pendant sa vie. Frère Jean d'Oviédo, s'étant trouvé à l'ouverture de son tombeau, sentit une odeur très-douce qui en sortait, et recouvra dès lors le sens de l'odorat qu'il avait perdu. Une femme affligée d'une maladie qu'on croyait incurable, et un religieux tourmenté de furieuses tentations, ne se furent par plus tôt recommandés aux prières de Martin, qu'ils se trouvèrent guéris. On dit aussi que le bienheureux a ressuscité des morts. Au souvenir de tant de travaux et de tant de prodiges, on ne peut s'étonner que les Indiens occidentaux aient voué à la mémoire de cet *Apôtre des Indes*, quoiqu'ils ne le possédassent pas matériellement, la même vénération que les Orientaux ont eue pour saint François-Xavier.

Le Dominicain Pierre de Cordoue, qui sembla commander aux vents et à la mer, et que les indigènes de l'île Haïti honoraient comme leur apôtre, était mort en 1528, six années avant le Franciscain Martin de Valence (1).

Comme pour remplacer cet illustre Frère-Prêcheur, vingt missionnaires de son ordre, dont Vincent de Sainte-Marie était le vicaire général, abordèrent, la même année, en Amérique (2).

En 1530, on érigea la province dominicaine de Sainte-Croix (3). Le plus bel ornement de cette province était Las Casas, que l'on vit reparaître, l'an 1533, à Haïti.

On s'occupait vivement de pacifier cette île, par la soumission du cacique Henri, auquel François de Barrio-Nuevo, gouverneur de la Castille d'Or ou Nouvelle-Grenade, fut chargé de porter une lettre de l'empereur lui-même, dans laquelle ce prince le conviait à rentrer dans l'obéissance, lui offrait une amnistie sans réserve pour lui et pour les siens, mais le menaçait de tout le poids de son indignation s'il persistait dans sa révolte. François de Barrio-Nuevo, en s'acquittant de cette commission, s'adjoignit quelques Franciscains, parce que le cacique, élevé chez ces religieux, avait toujours témoigné beaucoup de vénération pour leur robe (4). Cependant, nul n'eut plus de part à la pacification désirée que le Dominicain Las Casas (5).

Ancien ami du cacique Henri, il alla le voir dans les montagnes de Baoruco, où l'on célébra avec beaucoup d'allégresse l'arrivée du grand protecteur des Indiens. S'insinuant dans l'esprit du cacique par des paroles pleines de douceur, il fit valoir la condescendance de l'empereur, qui daignait aller au-devant des indigènes, afin de ne pas compromettre le salut de leurs âmes, en les laissant plus longtemps dans une situation où tout leur manquait pour vivre en véritables chrétiens. Ces nouveaux convertis ignoraient que tout homme peut, dans le besoin, administrer le baptême : car le cacique avoua à Las Ca-

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. II, p. 32.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1528.
(3) *Ibid.*, an. 1530.
(4) Le P. de Charlevoix, *Histoire de l'isle Espagnole*, t. I, p. 461.
(5) *Ibid.*, p. 472.

sas que sa plus vive peine avait été de voir mourir une foule d'enfants sans l'eau régénératrice, et d'adultes sans sacrements, et que cette considération l'avait surtout déterminé à accepter une pacification qui pouvait être fatale aux tristes restes de sa nation. Il ajouta que, pour lui, il n'avait pas manqué un seul jour à dire ses prières ordinaires, et qu'il avait exactement jeûné tous les vendredis. On savait, d'ailleurs, quelle avait été sa vigilance sur la conduite et les mœurs de ses compagnons. Las Casas leur dit plusieurs fois la messe, baptisa tous leurs petits enfants, et prépara les autres à recevoir les sacrements. Il remédia à l'ignorance de ces néophytes sur les points principaux et sur les devoirs les plus essentiels du christianisme, autant qu'il lui fut possible dans un court intervalle; et, après avoir dissipé leurs défiances, il les quitta. Les membres de l'audience royale de San-Domingo, craignant que l'affection du missionnaire pour les indigènes ne lui fît prendre des mesures contraires à leur système, se montrèrent très-mécontents de la visite qu'il avait faite au cacique; mais la franchise de ses explications les apaisa. Le cacique Henri, dont il s'était porté caution, se rendit à San-Domingo pour la ratification du traité de paix. Les Espagnols, de leur côté, lui firent un accueil loyal, et lui permirent de se retirer dans un lieu nommé Boya, à treize lieues de la capitale, vers le nord-est. Tous les indigènes, au nombre de quatre mille, qui purent prouver leur descendance des premiers habitants de l'île, furent autorisés à l'y suivre. Ce fut probablement après cette mission que Las Casas se rendit au Pérou, dont nous devons raconter la conquête.

CHAPITRE XXXVIII.

Les Franciscains, les religieux de la Merci, les Dominicains, évangélisent le Pérou.

L'empire du Pérou s'étendait, du nord au midi, à plus de quinze cents milles de côtes sur la mer du Sud. Sa profondeur, de l'est à l'ouest, était peu considérable, car il se trouvait borné par les grandes chaînes des Andes qui serpentent d'une de ses extrémités à l'autre dans toute sa longueur.

Des bords du lac de Titicaca, au sommet des Andes, où nous avons montré les restes d'une ancienne civilisation (1), descendirent un homme et une femme, dépositaires sans doute de cette civilisation antique. Aux Péruviens, alors errants tout nus dans les forêts, plus semblables, dans leur extrême dégénération, à des animaux sauvages qu'à des hommes, ils s'annoncèrent comme enfants du Soleil, divinité bienfaisante qui avait, disaient-ils, regardé d'un œil de compassion les maux de la race humaine, et qui les envoyait pour l'instruire et la réformer. Leurs exhortations, fortifiées par le respect qu'inspirait la divinité au nom de laquelle ils parlaient, déterminèrent plusieurs des tribus errantes à se réunir; et on jeta, en 1043, les fondements de Cuzco, ville dont le nom signifie le *centre*, et la seule place des domaines originaires des Incas, ou *seigneurs* du Pérou, qui eût l'aspect d'une cité. Elle fut bâtie sur un sol très-inégal, au milieu d'une plaine étendue et fertile, qu'arrose la petite rivière de Guatanay, presque toujours à sec, excepté trois mois de l'année. Son fondateur la divisa en haute et basse ville. Manco Capac instruisit les hommes dans l'agriculture et dans les autres arts utiles. Mama Oello, sa sœur et sa femme, enseigna à l'autre sexe l'art de filer et celui de faire les tissus. Après avoir pourvu à l'habitation, à la nourriture et au vêtement des Péruviens, Manco Capac s'occupa de rendre leur félicité durable, en leur donnant une police et des lois. Ses successeurs, réunissant les deux pouvoirs, religieux et séculier, sur leur tête, héritèrent de son autorité absolue: on voyait en eux non-seulement des monarques, mais des divinités. Tout mariage étant défendu entre le peuple et les Incas, à qui le premier législateur avait ordonné d'épouser leur sœur légitime, le sang de ces princes, regardé comme sacré, demeura sans mélange. Leur famille, séparée ainsi du reste de la nation, en était aussi distinguée par l'habillement et par des ornements qu'aucun autre n'avait le droit de porter; et le monarque ne se montrait qu'avec les insignes du pouvoir suprême. Borné d'abord à une ving-

(1) Voyez ci-dessus, pag. 318, col. 2.

taine de lieues autour de Cuzco, l'empire s'accrut progressivement sous douze rois: mais, dès le XIVe siècle, une prédiction en prépara la conquête aux Espagnols. Yahuar-huacac, septième Inca, ayant envoyé son héritier légitime, qui lui avait déplu, garder les troupeaux du Soleil, le jeune prince, endormi au pied d'un rocher, rêva qu'un homme de figure barbue se présentait à lui, disant se nommer Viracocha, être son parent, et fils du Soleil. Ce personnage lui annonça qu'une armée venait attaquer son père, lui ordonna de l'en prévenir, et l'assura qu'il pouvait compter sur son appui. L'Inca, averti par son fils, le traita d'imposteur. Cependant, on apprend que des troupes révoltées marchent contre Cuzco; l'Inca abandonne la ville sacrée; mais le prince, secondé par des hommes barbus, accourt à son aide et met en fuite les assaillants. En montant sur le trône sous le nom de Viracocha, emprunté au personnage qui lui avait apparu, il fit sculpter une statue d'homme barbu pour perpétuer la mémoire de ce fait extraordinaire, et elle existait encore au moment de la conquête. La ressemblance que la barbe et les habits des Espagnols leur donnaient avec l'image du dieu Viracocha disposa les Péruviens à les regarder comme des enfants du Soleil, descendus du ciel sur la terre: tous conclurent que le trône allait être occupé par de nouveaux maîtres. C'est un rapprochement bien singulier, dit M. d'Orbigny, que cette apparition d'hommes barbus parmi les peuples américains, presque tous imberbes; car on ne peut douter de l'analogie qui existe entre le Quetzacoatl du Mexique et le Viracocha du Pérou.

Le temple du Soleil et la forteresse de Cuzco, ce colysée et ce capitole de la Rome péruvienne, méritent une description détaillée.

Les quatre murailles du temple, dit Garcilasso de la Vega, étaient toutes lambrissées de plaques d'or. Sur le grand autel, situé du côté de l'Orient, on voyait la figure du Soleil, faite de même sur une plaque d'or: son épaisseur était double de celle des lames qui recouvraient les parois. Cette figure, qui était tout d'une pièce, avait le visage rond, environné de rayons et de flammes, de la même manière que nos peintres ont coutume de représenter l'astre du jour. Elle était si grande, qu'elle s'étendait presque d'une muraille à l'autre. Aux deux côtés de l'image du Soleil, étaient les corps des Incas décédés, tous rangés par ordre selon leur ancienneté: ces corps, embaumés et bien conservés, étaient assis sur des trônes d'or, élevés sur des plaques du même métal; et ils avaient le visage tourné vers le bas du temple, à l'exception de Huayna Capac, douzième Inca, qui était placé directement vis-à-vis de la figure de l'astre. Le temple avait plusieurs portes, couvertes de lames d'or: la principale regardait le septentrion. Autour des murailles, il y avait une plaque d'or, de plus d'une aune de large, en forme de couronne ou de guirlande. Le toit était en bois fort épais, couvert de chaume, parce que les Péruviens ignoraient l'usage des tuiles et des briques. A côté du temple, existait un cloître à quatre faces, orné d'une guirlande d'or fin, comme celle qui environnait le premier édifice. Tout autour de ce cloître, il y avait cinq pavillons en carré, dont le toit était d'une forme pyramidale. Le premier pavillon, consacré à la Lune, femme du Soleil, était le plus voisin de la grande chapelle du temple: ses portes et son enclos étaient couverts de plaques d'argent; une grande plaque de ce métal offrait l'image de la Lune, avec le visage d'une femme; et, aux deux côtés de cette idole, on voyait les corps des reines décédées, rangées aussi dans l'ordre de leur ancienneté; Mama Oello, mère de Huayna Capac, ayant seule la face tournée vers l'astre de la nuit. Nous ajouterons, à l'occasion de la lune, qu'à l'époque de ses éclipses, les Péruviens s'imaginaient qu'elle tombait en défaillance et qu'elle allait mourir. Ils ne se contentaient pas de faire beaucoup de bruit, de prières, et d'autres cérémonies superstitieuses, pour l'exciter à sortir de cet état de langueur; mais ils frappaient encore les chiens, afin de les faire crier, persuadés, disaient-ils, que la lune, qui les aimait, se laisserait toucher en les entendant aboyer (1). Venait, en second lieu, le pavillon consacré aux étoiles: cet édifice et son grand portail étaient couverts de plaques d'argent comme celui de la lune; des étoiles de différentes grandeurs scintillaient sur son toit, pour imiter le ciel. Le troisième pavillon, consacré à l'éclair, au tonnerre, à la foudre, était tout

(1) Lafitau, *Mœurs des sauvages américains*, t. 1, p. 249.

lambrissé d'or. Le quatrième était dédié à l'arc-en-ciel, dont on avait sculpté l'image sur les plaques d'or qui recouvraient une des murailles. Le cinquième et dernier pavillon était destiné au grand sacrificateur et aux autres prêtres qui desservaient le temple, et qui tous devaient être de la famille des Incas. Cet appartement, enrichi d'or du haut en bas comme les autres, leur servait seulement de salle d'audience. Ils y délibéraient sur les sacrifices qu'il fallait faire, et sur toutes les choses qui concernaient le service du temple. Très-loin de ce temple, un vaste bâtiment renfermait les vierges du Soleil. Les Péruviens, en effet, avaient établi des communautés de filles, qui vouaient une virginité perpétuelle et se consacraient au Soleil en qualité d'épouses. Il y avait plus de deux cents de ces vierges à Cuzco (1). Elles gardaient une clôture si étroite, que non-seulement elles ne pouvaient sortir, mais qu'aucun homme n'osait s'en approcher. Le souverain lui-même, quoique au-dessus de la loi, s'abstenait de leur rendre visite, pour donner à ses sujets l'exemple du respect qui leur était dû. On n'admettait dans la communauté de Cuzco que des filles de la race du Soleil, afin qu'il eût des épouses dignes de lui; et on les lui consacrait avant l'âge de huit ans pour s'assurer qu'on les lui présentait pures. La confession étant en usage au Pérou, où elle avait ses rigueurs, ses pénitences proportionnées et ses cas réservés (2), les vierges du Soleil, arrivées à un certain âge, y confessaient aussi bien que les prêtres, et y avaient, comme eux, leur juridiction. L'Inca seul ne se confessait qu'au Soleil, et, sa confession faite, il allait se baigner dans une rivière, la priant de porter ses péchés à la mer, de telle sorte qu'ils fussent entièrement oubliés. Les vierges du Soleil intervenaient encore dans une cérémonie qui a des rapports avec le divin sacrement de nos autels (3). Toutes les années, on célébrait deux fêtes au Pérou. La première commençait au mois de décembre, par lequel s'ouvrait le calendrier péruvien; elle durait plusieurs jours, qui se passaient en sacrifices et autres cérémonies de religion, dans la ville de Cuzco, sans que les étrangers pussent y assister; à la fin seulement, et le dernier jour, on leur ouvrait les portes, et on leur permettait de participer à la conclusion de la solennité, ce qui avait lieu ainsi. Les filles consacrées au Soleil faisaient de petits pains avec de la farine de maïs, pétris dans le sang des agneaux blancs et sans tache qu'on offrait ce jour là en sacrifice. Les étrangers de toutes les provinces étant entrés dans la ville, on les rangeait en haie. Des prêtres du Soleil, qui devaient être d'une certaine famille destinée à faire cette cérémonie, portaient dans des plats d'or et d'argent les pains idolâtriques, coupés par morceaux, et en donnaient une particule à chaque étranger, qu'ils exhortaient à persévérer dans la fidélité à l'Inca, ou au Soleil que l'Inca représentait; ajoutant que ce morceau de pain servirait de témoignage contre lui-même, si son intention n'était pas pure et conforme à ce qu'il devait à son Dieu et à son souverain. Chacun recevait et mangeait sa particule de pain avec de grandes démonstrations de reconnaissance, et de fortes protestations qu'il ne penserait et ne ferait jamais rien contre le Soleil ni contre l'Inca, et en disant que ce morceau qu'il mangeait serait dans son corps un témoignage et un garant de sa fidélité. La seconde fête se célébrait, à peu près de la même manière, le dixième mois, qui répond à notre mois de septembre. On envoyait aussi le pain idolâtrique de la capitale dans tous les temples et dans tous les lieux sacrés de l'empire; et partout on le recevait avec de grandes marques de respect et de religion. L'agneau avait quelque chose de bien mystique dans la religion des Péruviens. Ils en plaçaient un dans la Voie lactée, qu'une brebis allaitait.

La citadelle de Cuzco, dont la construction avait duré plus d'un demi-siècle, était l'édifice le plus massif de l'Amérique. Des pierres de dimensions énormes composaient ses murailles; et l'on est embarrassé pour expliquer comment les Péruviens ont pu remuer ces masses et les transporter de plusieurs lieues de distance, sans le secours de nos instruments et de nos machines. Les pierres, de formes irrégulières, et non taillées à la règle, sont si bien ajustées sans l'aide d'aucun ciment, qu'elles paraissent enchaînées les unes dans les autres, et qu'elles forment un tout, chef-d'œuvre inimitable, qui joint au mérite de la solidité celui d'une belle

(1) Lafitau, *Mœurs des sauvages américains*, t. I, p. 169.
(2) *Ibid.*, p. 420.
(3) *Ibid.*, p. 421.

apparence. La forteresse avait une triple muraille d'enceinte. On y entrait par une grande porte, qui fermait avec une pierre de la même grandeur, que l'on ôtait toutes les fois que l'on voulait ouvrir. Un espace de vingt-cinq à trente pieds séparait ces trois murailles l'une de l'autre. Au dedans de la troisième enceinte, on trouvait une place étroite et longue, où il y avait trois tours placées en triangle. Celle du milieu, nommée Moyoc-marca (forteresse ronde), était le lieu de repos des Incas, quand ils allaient à la citadelle. Tous les murs intérieurs étaient enrichis de plaques d'or et d'argent, sur lesquelles on avait figuré des animaux et des plantes. Les deux autres tours, de forme carrée, servaient à loger les soldats. Le dessous de ces tours, qui communiquaient ensemble, était rempli de logements disposés avec beaucoup d'art. Il y avait une quantité de petites rues qui se croisaient, et qui aboutissaient à diverses portes. Les chambres y étaient presque toutes de la même grandeur, et formaient une espèce de labyrinthe d'où l'on avait peine à sortir. Cette magnifique citadelle était à peine achevée au moment où les Européens arrivèrent au Pérou.

Les faubourgs de Cuzco offraient, pour ainsi dire, une miniature de tout l'empire; car les Incas obligeaient quelques familles de chaque peuplade qu'ils venaient à soumettre de s'y loger dans une situation relative à la position de leur pays natal. Les tribus de l'orient demeuraient à l'orient, celles de l'occident à l'occident, et ainsi des autres. Chaque peuple devait conserver son costume et sa manière de vivre. Les caracas ou gouverneurs des provinces faisaient aussi bâtir des demeures à Cuzco, pour s'y loger quand ils se rendaient auprès de l'Inca.

Il est impossible d'examiner attentivement un seul édifice du temps des Incas sans reconnaître le même type dans tous les autres qui couvrent le dos des Andes sur une longueur de plus de quatre cent cinquante lieues, depuis 1,000 jusqu'à 4,000 mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan (1). On dirait qu'un seul architecte a construit ce grand nombre de monuments, tant ce peuple montagnard tenait à ses habitudes domestiques, à ses institutions civiles et religieuses, à la forme et à la distribution de ses édifices.

Depuis le XIIIe siècle, afin de faciliter les communications entre la capitale et les provinces, les Incas avaient fait bâtir, de distance en distance, des hôtelleries (*tambos*), des magasins, et des maisons propres à servir d'habitation pour le prince et pour sa suite, dans cette portion de la grande route qui conduit de Cuzco à Caxamarca. Après que Tupac Yupanqui et Huayna-Capac, onzième et douzième Incas, eurent achevé la conquête du royaume de Quito, non-seulement ils firent tracer de superbes routes sur le dos des Cordillères, mais ils ordonnèrent aussi que, sur le chemin, on bâtît des *tambos* et des maisons de l'Inca (1). Une des plus célèbres et des mieux conservées est celle de Callo, située environ dix lieues au sud de la ville de Quito, au sud-ouest de Panecillo, à trois lieues de distance du cratère de Cotopaxi, le plus élevé des volcans des Andes qui, à des époques récentes, ont eu des éruptions. Sa hauteur absolue est de 5,754 mètres : elle est double de celle du Canigou; elle surpasse, par conséquent, de 800 mètres la hauteur qu'aurait le Vésuve, s'il était placé sur le sommet du pic de Ténériffe (2). La forme du Cotopaxi est la plus belle et la plus régulière de toutes celles que présentent les cimes colossales des hautes Andes (3). C'est un cône parfait, qui, revêtu d'une énorme couche de neige, brille d'un éclat éblouissant au coucher du soleil, et se détache d'une manière pittoresque de la voûte azurée du ciel. Cette enveloppe de neige dérobe à la vue de l'observateur jusqu'aux plus petites inégalités du sol : aucune pointe de rocher, aucune masse pierreuse ne perce à travers ces glaces éternelles, et n'interrompt la régularité de la figure du cône. Le sommet du Cotopaxi ressemble au pain de sucre (*pan de azucar*) qui termine le pic de Teyde; mais la hauteur de son cône est sextuple de celle du grand volcan de l'île de Ténériffe. Indépendamment de la chaussée à travers les montagnes, une autre, qui avait près de quarante pieds de large, traversait le pays plat de Cuzco à Quito

(1) Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. II, p. 106.

(1) Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., t. II, p. 100.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 142.
(3) *Ibid.*, p. 145.

en longeant la mer. Ces deux chaussées avaient environ cinq cents lieues.

Les Péruviens paraissent avoir atteint le même degré de civilisation que les Mexicains, sans que cette civilisation relative puisse être comparée, bien entendu, à celle dont le christianisme avait doté l'Europe.

Au Pérou, comme au Mexique, il y avait des initiations militaires : mais on n'y admettait, dit le Jésuite Lafitau (1), que les enfants de la race du Soleil, c'est-à-dire les fils des Incas, qui composaient une famille nombreuse et étendue dans l'État, et qui, étant celle des rois et des princes de leur sang, devait aussi se distinguer des familles populaires par des vertus en rapport avec leur origine céleste, et bien supérieures aux qualités du commun des hommes. On commençait les initiations à l'âge de quinze à seize ans. Elles étaient une condition absolument requise pour sortir de l'enfance, pour recevoir les attributs et jouir des prérogatives de l'âge viril, pour être habile à porter les armes et à occuper quelque emploi dans l'empire. Elles étaient en même temps un rigoureux noviciat, dans lequel on s'exerçait à supporter toute sorte de travaux et à soutenir au besoin tous les revers. Il importait aux novices de sortir de ces épreuves avec honneur; car si, pendant le cours de l'examen, ils laissaient paraître de la faiblesse ou de la lâcheté, il en rejaillissait sur eux et sur leurs plus proches parents une infamie qui les déshonorait. Aussi les pères, les mères, les frères, les sœurs, les oncles et les tantes de ces jeunes gens ne cessaient-ils, durant l'épreuve, de faire au Soleil des vœux qu'ils accompagnaient de sacrifices, de jeûnes, de mortifications et d'autres exercices de religion, afin que l'astre du jour leur donnât les forces nécessaires pour fournir avec gloire cette carrière pénible. Chaque année, ou de deux en deux ans, on faisait le choix des jeunes princes en âge d'être initiés, et on les plaçait, dans une maison consacrée à cet usage, sous la conduite de vieillards expérimentés, qu'on chargeait de les éprouver et de les instruire. Les épreuves commençaient par des jeûnes de plusieurs jours consécutifs, afin de leur apprendre à souffrir la faim et la soif; on réduisait les novices presque à l'inanition, en ne leur donnant, à certains temps marqués, que quelques poignées de blé d'Inde et de l'eau pure; on doublait la durée des jeûnes à mesure qu'ils se montraient plus capables de les supporter, et on les prolongeait autant que cela était possible sans déterminer la mort. De même qu'on avait appris aux novices à dompter le corps par la faim et par la soif, on les accoutumait à le dominer par les veilles : placés en sentinelle dix et douze jours de suite, ils étaient visités avec exactitude par les surveillants, et, si on en trouvait quelqu'un endormi, on le renvoyait en disant qu'il était encore trop enfant pour être admis aux honneurs. Après le temps de ces premières épreuves, on exerçait les novices à la course. Dans ce but, on les conduisait à un lieu sacré parmi eux, d'où la course commençait pour se continuer jusqu'au pied de la citadelle, distante d'une lieue et demie. Là était planté un étendard, qui devenait le prix du premier arrivé, qu'on choisissait aussi pour être à la tête de ses compagnons. Les derniers, et ceux dont le cœur avait manqué pendant la course, étaient notés d'infamie et renvoyés avec honte. Les parents, appréhendant ces sortes d'affronts, se portaient sur le chemin de distance en distance, ou couraient avec leurs enfants, et les stimulaient par tous les motifs propres à donner plus d'énergie au sentiment de l'honneur. On apprenait aux novices à travailler de leurs mains, à faire eux-mêmes tout ce dont ils auraient besoin, notamment leurs armes, leur chaussure et tout ce qui forme l'équipement d'un soldat; puis on leur montrait à se servir de ces armes, en les exerçant à lancer le javelot, à tirer de l'arc ou de la fronde, à porter de grands fardeaux, etc. Souvent même on les faisait lutter les uns contre les autres : divisés en deux camps, ils attaquaient et défendaient une place, se piquant d'une émulation qui dégénérait en animosité, au point de se faire de cruelles blessures, dont plusieurs mouraient. Quelquefois, un de leurs maîtres, armé d'un bâton ou d'une pique, se plaçait au milieu d'eux, faisait le moulinet avec une force et une dextérité incroyables, approchant l'instrument des yeux des novices comme s'il eût voulu les percer, ou de leurs jambes comme s'il eût voulu les rompre; et ceux qui baissaient la paupière ou qui retiraient le pied étaient aussi-

(1) *Mœurs des sauvages américains*, t. 1, p. 305.

tôt mis hors des épreuves, attendu que, s'ils appréhendaient si fort des armes qu'ils savaient bien ne pas devoir leur nuire, ils ne pourraient soutenir la vue de celles d'ennemis qui ne chercheraient pas à porter des coups à faux, mais qui viseraient à ôter la vie. On exerçait aussi leur patience, en frappant leurs bras et leurs jambes nues avec de grandes branches d'osier, pour voir quelle serait leur attitude en recevant ces coups; et, s'ils y paraissaient trop sensibles, on les rejetait en disant que, puisqu'ils ne pouvaient supporter l'impression de ces branches tendres et fragiles, ils seraient encore moins à l'épreuve des blessures et des coups violents qui partiraient d'une main ennemie. Pendant tout ce noviciat, non-seulement on les préparait au métier des armes, mais on les formait à toutes les vertus nécessaires pour remplir les différentes charges de l'État. On leur faisait subir tous les genres de besoins et de nécessités, afin qu'ils eussent éprouvé par eux-mêmes les misères auxquelles étaient exposés les peuples qui devaient recevoir d'eux justice et bon exemple. Dans les leçons de chaque jour, les maîtres leur rappelaient l'honneur qu'ils avaient d'être de la race du Soleil; ils leur mettaient devant les yeux les vertus et les actions héroïques de leurs ancêtres, leur religion, leur amour pour la justice, leur zèle contre le vice, leur valeur contre l'ennemi, leur clémence et leur douceur à l'égard des sujets, leur modération dans le gouvernement de l'empire, leur tendresse envers les pauvres, la libéralité et la magnificence royale de ces dignes fils du Soleil, imitateurs de l'astre qui répand ses trésors sur la terre, et qui ne se montre que pour faire du bien : on les exhortait à ne point dégénérer de tant de vertus. L'héritier présomptif de la couronne, loin d'être dispensé de ces épreuves, était traité avec encore plus de rigueur que les autres novices; car c'était par ses vertus qu'il devait, disait-on, mériter le sceptre, plutôt que par un simple droit de succession qui ne supposait en lui aucun mérite personnel. On le faisait coucher sur la dure, jeûner, veiller, travailler, souffrir, comme le moindre des candidats. On humiliait sans cesse son orgueil; et il était toujours le plus mal vêtu, afin que, lorsqu'il serait sur le trône, environné de toute la splendeur d'un dieu sur la terre, il ne méprisât point les indigents, et que, se souvenant qu'il avait été comme eux, il apprît à avoir compassion des malheureux, à accorder des grâces, et à mériter le nom de Huachacuyac, qu'on donnait aux rois, et qui signifie l'ami et le bienfaiteur des pauvres. Après que les novices avaient fourni la carrière des épreuves, le souverain faisait la cérémonie de leur percer les oreilles et les narines. Les princes qui l'assistaient leur donnaient les autres marques de dignité. Ils étaient alors déclarés véritables Incas, ou véritables fils du Soleil; et la cérémonie était terminée par des sacrifices, ainsi que par les autres marques de réjouissance usitées dans les plus grandes fêtes.

Nous ajouterons, pour compléter la comparaison du Pérou avec le Mexique, que les Mexicains étaient plus belliqueux, et les Péruviens plus humains. Si l'Inca, bien convaincu que le Soleil l'avait chargé de civiliser les peuples barbares, combattait pour augmenter le nombre des adorateurs de cet astre, il le faisait alors seulement que la persuasion restait sans pouvoir, et toujours avec clémence.

Partout les terres étaient divisées en trois parties : une pour le Soleil, dont le produit profitait à ceux qui construisaient les temples; la seconde pour l'Inca, à titre de provision de guerre; la troisième, qui était la plus considérable, pour tous les habitants. Aucune propriété n'était exclusive, et on partageait chaque année les terres selon les besoins des familles. On travaillait en commun et en chantant. Des aqueducs, des canaux d'arrosement, fertilisaient les plaines arides de la côte; et l'Inca donnait l'exemple en cultivant lui-même, comme autrefois Manco Capac, tandis que sa femme, imitant Mama Cello, filait, tissait, et instruisait les personnes de son sexe. Des ponts suspendus, genre de construction qui n'est arrivé en Europe qu'au XIXe siècle, facilitaient les communications. Quoiqu'on ne puisse douter, d'après les reliefs de Tiahuanaco, que la civilisation antérieure, dont le premier Inca fut le dépositaire, n'eût des sculptures allégoriques, les Péruviens, pour toute écriture, n'avaient que des nœuds ou quippos. C'est ainsi, dit le Jésuite Lafitau (1), qu'ils appelaient certains mémoires ou registres faits

(1) *Mœurs des sauvages américains*, t. II, p. 233.

de cordelettes, composées de divers nœuds et de différentes couleurs. On ne saurait croire combien de choses ils exprimaient de cette manière; car, tout ce qu'on peut expliquer par l'écriture et par les livres en fait d'histoire, de lois, de cérémonies, de comptes de marchandises, ils l'exprimaient au moyen de différents cordeaux, où les nœuds et les couleurs étaient si variés, qu'on pouvait connaître jusqu'aux moindres circonstances des choses dont ces cordeaux étaient le mémorial. Il y avait des personnes publiques, comme parmi nous les notaires, qui tenaient ces registres, et des maîtres préposés pour en enseigner la méthode et l'usage à la jeunesse. Enfin, au Pérou, des artisans héréditaires savaient sculpter, et il y avait de bons orfèvres. Mais l'art militaire était dans l'enfance, ce qui rendit la conquête de cet empire plus facile.

Un projet de découvertes dans la mer du Sud, naguère formé par Balboa, ayant été repris par Pedrarias, gouverneur de Terre-ferme, le même qui transporta, l'an 1518, l'établissement de Sainte-Marie-l'Ancienne, du Darien à Panama (1), Fernand de Lucques, ecclésiastique fort riche, lequel avait été écolâtre de l'Église de Sainte-Marie-l'Ancienne, s'associa avec François Pizarre et Diégo de Almagro pour l'exécution de ce projet. Afin de cimenter l'association, on le vit, en 1524, dire la messe, séparer l'hostie en trois, et, après en avoir pris une partie, donner les deux autres à ses associés (2). Jusqu'en 1527, Pizarre ne fit guère que reconnaître la côte du Pérou, accompagné du Franciscain Marc, né à Nice en Provence, et profès de la province de Guyenne, d'où il était passé à l'île Haïti, puis au Mexique. Cette première exploration n'ayant pas fourni à Marc l'occasion de pénétrer dans l'intérieur, mais seulement celle de visiter Tumbez (Guayaquil), ville qui possédait un grand temple et un palais de l'Inca, il retourna à la Nouvelle-Espagne, où il parla de l'opulence et de la civilisation de l'empire péruvien. Le prêtre Alfonse de Molina, resté dans le Tumbez, loin des vaisseaux de Pizarre, mourut, en 1527, on ne sait de quelle mort, au milieu des indigènes (3).

(1) Charlevoix, *Histoire de l'isle Espagnole*, t. I, p. 438.
(2) *Ibid.*, p. 440.
(3) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. I, p. 141.

Quand François Pizarre se fut rendu, l'an 1528, en Europe, pour expliquer à Charles-Quint son projet de conquête, on indiqua au futur conquérant des religieux de divers ordres dont il devait utiliser le zèle. L'*Histoire de l'ordre de Notre-Dame de la Merci* (1) dit que vingt-quatre Pères de cet institut allèrent prêcher la foi aux Péruviens, qui ont toujours considéré les religieux de la Merci comme leurs premiers apôtres. Touron (2) rapporte, de son côté, que, lorsque Charles-Quint fit partir, au commencement de l'année 1530, du port de San-Lucar en Andalousie, l'expédition commandée par François Pizarre, six Dominicains se dévouèrent à la mission du Pérou. Fontana (3) admet un plus grand nombre de missionnaires de cet ordre; car il nomme entre autres Bernardin de Minaya, Réginald de Peraza, Thomas de Saint-Martin, Jean de Hossias, François Martinez, Augustin de Zuniga, Rodrigue de Ladrada, Martin de Truxillo, Pierre de Villoa, Gaspard de Carvajal, Barthélemi de Ojéda, Blaise de Castella, Jacques de Saint-Thomas; et il cite ailleurs (4) Thomas de Barlenga, qui devint, en 1534, le premier évêque de Panama. Quel que soit le nombre des Dominicains qui se destinèrent à la mission du Pérou, le plus connu est Vincent Valverde ou de Valleviridi. Ce dernier, originaire de Truxillo dans l'Estramadure, patrie de Pizarre, et né à Oropesa dans la Nouvelle-Castille, était déjà d'un âge mûr quand le désir de travailler à son salut et à celui des peuples, surtout en pays infidèle, le porta à demander l'habit de Saint-Dominique. Il le reçut au mois d'avril 1523, et fit ses vœux l'année suivante, soit à Oropesa, soit dans le couvent de Saint-Paul à Séville. Enfin, Charles-Quint l'avait nommé et Clément VII institué pour remplir le siége de Panama, qui remplaçait celui de Sainte-Marie-l'Ancienne du Darien, quand il se joignit aux missionnaires du Pérou, parmi lesquels nous devons nommer aussi les prêtres séculiers Jean Souza et Ocana (5).

(1) P. 160.
(2) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 112.
(3) *Monumenta dominicana*, an. 1529.
(4) *Ibid.*, an. 1534.
(5) Jean de Luca, *Continuation* de Wadding, an. 1546, n° 84.

Depuis plusieurs années, Huayna Capac, douzième Inca, instruit que des étrangers avaient été vus au nord de l'Amérique méridionale, était mort en rappelant aux siens l'ancienne apparition de Viracocha, et en disant que ces étrangers étaient sans doute des fils du Soleil, qu'ils étaient supérieurs aux Péruviens, qu'ils envahiraient l'État, et qu'on devait leur obéir en tout. Ce même Inca avait, d'ailleurs, préparé le triomphe des Espagnols, en divisant l'empire entre ses fils Atahualpa, roi de Quito, et Huascar, roi de Cuzco. Huascar, du sang des Incas par sa mère et par son père, ayant demandé vasselage à son puîné Atahualpa, né de la fille du roi dépossédé de Quito; Atahualpa, au lieu de se soumettre, surprit Cuzco, s'empara de Huascar, et, appelant les Incas des diverses parties de l'empire, les fit égorger. Le concours de cette guerre civile avec l'arrivée des Espagnols favorisa les desseins de Pizarre, dont Huascar sollicita l'intervention, et qui se dirigea vers Atahualpa, campé avec une partie de ses troupes à Caxamarca, ville située à 1464 toises au-dessus du niveau de la mer, dans la charmante vallée que traverse la rivière du même nom.

Déjà les missionnaires, impatients de gagner des âmes à Jésus-Christ, s'étaient dispersés sur différents points, pour y répandre la semence évangélique. L'évêque de Panama n'avait avec lui aucun de ses frères, lorsque, le 16 novembre 1532, Atahualpa vint visiter le quartel, ou camp retranché, des Espagnols. A cette occasion, on a prêté gratuitement à Valverde une conduite bien opposée à la douceur de l'Évangile, et on a essayé de rendre ce prélat non-seulement complice, mais presque auteur de toutes les cruautés que François Pizarre exerça sur la personne d'Atahualpa et sur ses peuples. Robertson (1), abusant d'une tradition que Jean de Luca (2) a aussi recueillie, s'exprime ainsi : « Dès que l'Inca fut près du quartier des Espagnols, le P. Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, s'avança un crucifix dans une main et son Bréviaire dans l'autre. Dans un long discours, il exposa au monarque la doctrine de la création, la chute du premier homme, l'incarnation, la passion et la résurrection de Jésus-Christ, le choix que Dieu avait fait de saint Pierre pour être son Vicaire sur la terre, le pouvoir de saint Pierre transmis aux Papes, et la donation faite au roi de Castille par Alexandre VI de toutes les régions du Nouveau Monde. Après avoir exposé toute cette doctrine, il somma Atahualpa d'embrasser la religion des chrétiens, de reconnaître l'autorité du Pape et du roi de Castille comme son légitime souverain, lui promettant, s'il se soumettait, que le roi son maître prendrait le Pérou sous sa protection et lui permettrait de continuer d'y régner; mais lui déclarant la guerre et le menaçant de la plus terrible vengeance, s'il refusait d'obéir et s'il persévérait dans son impiété. Cet étrange discours, qui contenait des mystères incompréhensibles et des faits inconnus, dont toute l'éloquence humaine ne pouvait donner en si peu de temps une idée distincte à un Américain, fut si mal rendu par l'interprète, qui entendait peu l'espagnol, et qui ne pouvait s'exprimer avec clarté dans la langue de l'Inca, qu'Atahualpa n'en comprit presque rien. Seulement, quelques points de la harangue de Valverde, plus faciles à saisir, le remplirent d'étonnement et d'indignation. Sa réponse fut pourtant modérée. Il commença par faire observer qu'il était maître de son royaume par le droit de succession; qu'il ne pouvait concevoir comment un prêtre étranger prétendait disposer de ce qui ne lui appartenait pas; et que, si cette prétendue donation avait été faite, lui qui était le légitime propriétaire refusait de la confirmer; qu'il n'était point du tout disposé à renoncer à la religion qu'il tenait de ses ancêtres, et à abandonner le culte du Soleil, divinité immortelle que lui et son peuple adoraient, pour adorer le Dieu des Espagnols, qui était sujet à la mort; qu'à l'égard des autres points traités dans le discours, il n'en avait jamais entendu parler, qu'il n'y comprenait rien, et qu'il désirait savoir où Valverde avait appris des choses si extraordinaires. « Dans ce livre, » dit Valverde, en lui présentant son Bréviaire. L'Inca prit le livre avec empressement, et, après en avoir tourné quelques feuillets, l'approcha de son oreille. « Ce que vous me donnez là ne parle pas et ne me dit rien, » reprit-il, en jetant avec dédain le livre à terre. Le moine, furieux, court à ses compagnons et leur crie : « Aux armes, chrétiens, la parole de

(1) *Histoire de l'Amérique*, t. III, p. 336.
(2) *Continuation* de Wadding, an. 1540, n° 78.

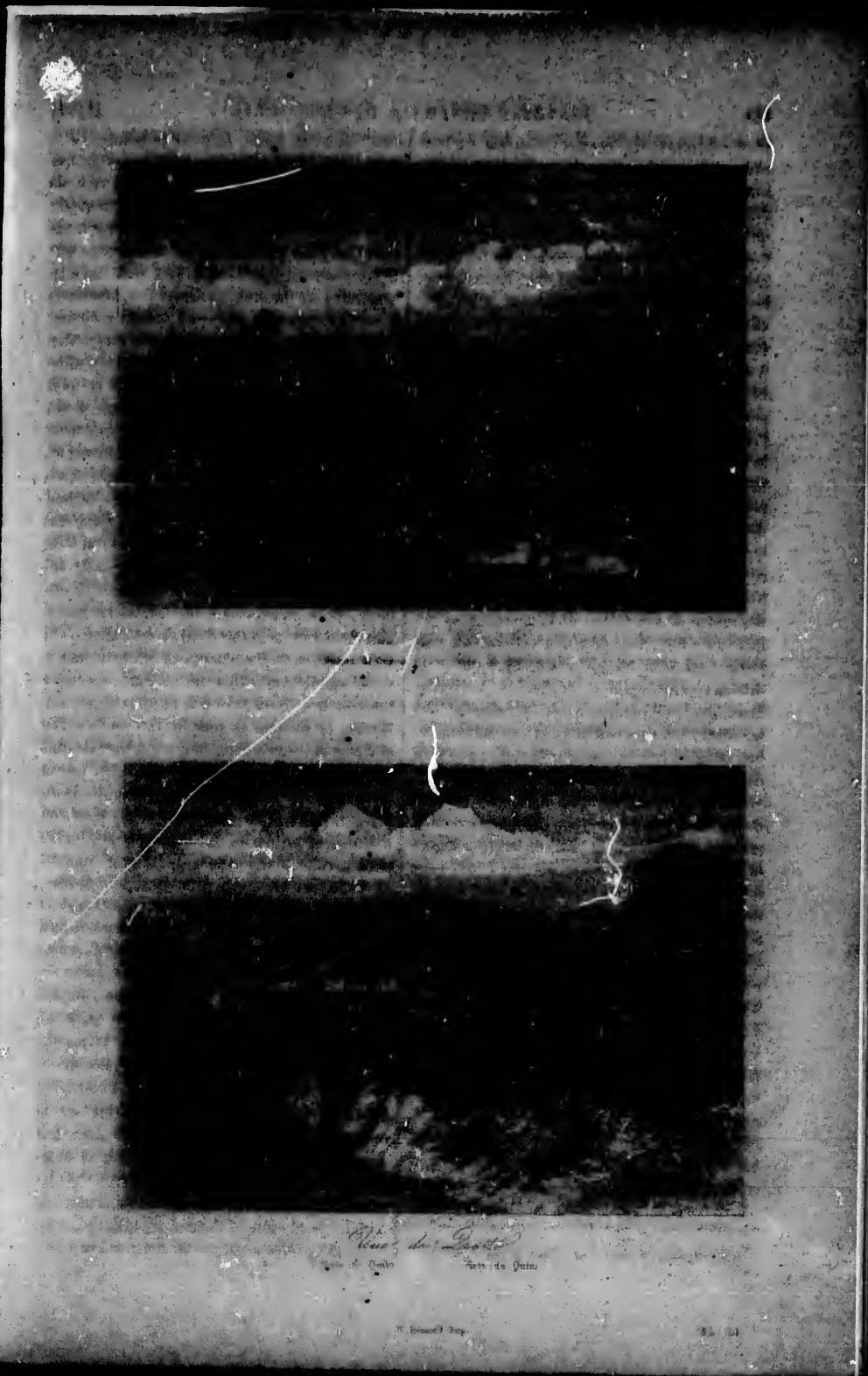
Dieu est profanée! Vengez ce crime sur ces chiens d'infidèles.» Pizarre, qui, durant cette longue conférence, avait eu peine à retenir ses soldats, impatients de se jeter sur les richesses qu'ils avaient sous les yeux, donna le signal de l'attaque. A l'instant, les instruments militaires des Espagnols se firent entendre; les canons et les mousquets commencèrent à tirer; les chevaux s'élancèrent, et l'infanterie tomba sur les Péruviens l'épée à la main. Les malheureux Américains, étonnés d'une attaque si soudaine et à laquelle ils s'attendaient si peu, troublés par les terribles effets des armes à feu et par l'irrésistible impétuosité de la cavalerie, prirent la fuite de tous les côtés, sans tenter de se défendre. Pizarre, à la tête de sa troupe d'élite, pousse droit à l'Inca; et, quoique les grands de sa suite s'empressent autour de leur monarque, et lui fassent un bouclier de leur corps en se dévouant à l'envi pour le garantir, il arrive bientôt jusqu'à lui, le saisit par le bras, le fait descendre de son trône, et l'emmène dans son quartier.» Robertson dit ailleurs (1): «C'est avec justice que tous les historiens ont censuré le discours extravagant et déplacé de Valverde. Mais, quoiqu'il paraisse avoir été un moine fort ignorant, fort superstitieux, et fort différent du bon Olmédo, qui accompagna Cortez, on ne peut cependant lui imputer entièrement son absurde apostrophe à Atahualpa. Sa harangue est sans doute une traduction ou une paraphrase du formulaire concerté par la junte des ecclésiastiques et des jurisconsultes espagnols, en 1509, pour démontrer le droit de leur roi à la souveraineté du Nouveau Monde, et pour servir d'instruction aux officiers employés en Amérique sur la manière dont ils devaient prendre possession d'un nouveau pays. Les sentiments contenus dans la harangue de Valverde ne peuvent être attribués à l'imbécile fanatisme d'un seul homme, mais à celle du siècle où il a vécu. On trouve dans Gomara et dans Benzoni un fait, qui, s'il est vrai, suffit pour rendre Valverde un objet, non-seulement de mépris, mais d'horreur. Ils disent que, pendant toute l'action, ce moine ne cessa d'exciter les soldats au carnage, en leur conseillant de frapper l'ennemi, non du tranchant de leurs épées, mais de la pointe. Cette conduite est bien différente de celle des prêtres catholiques romains dans les autres parties de l'Amérique, où ils ont employé tout leur crédit pour protéger les Indiens et pour modérer la férocité de leurs compatriotes.» L'hommage que Robertson rend au zèle et à l'humanité des missionnaires en général, n'admet pas heureusement la restriction que cet historien y ajoute. Au lieu de provoquer l'effusion du sang, Valverde, membre d'un ordre qui était le protecteur intrépide des Américains, fit tout ce qu'il put pour inspirer de la modération aux Espagnols; et son affliction, à la vue de leurs excès, fut d'autant plus grande, qu'en violant toutes les lois de l'humanité et de la justice, ces conquérants cupides mettaient obstacle à la prédication de l'Évangile et à la conversion des idolâtres. L'évêque de Panama n'avait entrepris un si long voyage que pour faire connaître le nom de Jésus-Christ, et il vit avec douleur que les chrétiens, plus injustes que les infidèles, fissent blasphémer ce nom sacré parmi les nations. On visite encore à Caxamarca la vaste chambre dans laquelle Atahualpa fut détenu prisonnier pendant trois mois, et où il fit une marque sur le mur, promettant de remplir la chambre d'or et d'argent jusqu'à cette hauteur à titre de rançon. Dans la chapelle dépendante de la prison ordinaire, qui faisait autrefois partie de l'édifice, on aperçoit un autel élevé sur la pierre où Atahualpa, meurtrier de la plupart des Incas, et en dernier lieu de son frère Huascar, mourut en 1533 par le supplice de la strangulation, substitué à celui du feu, grâce aux instances de Valverde, qui venait de régénérer ce prince dans les eaux du baptême. Ce fut sous la même pierre qu'on l'ensevelit.

La mort violente de l'Inca augmenta l'anarchie du Pérou et les chances de succès des Espagnols. François Pizarre prit, en 1533, possession de Cuzco (Pl. LI, n° 1), qui posséda un couvent de Franciscains, grâce à l'ascendant que frère Pierre de Portugal exerçait sur le conquérant: mais on dut le changer deux fois de place, à cause des inconvénients de sa situation; et, à la prière des frères Pierre des Algarves et Ferdinand d'Ynoïosa, Rodrigue de Villalobos en bâtit en dernier lieu l'église. Jean Callelena, frère-lai qui avait renoncé à la milice

(1) *Histoire de l'Amérique*, t. III, p. 368.

la pointe. Cette
elle des prêtres
ıtres parties de
tout leur crédit
modérer la fé-
l'hommage que
manité des mis-
pas heureuse-
orien y ajoute.
du sang, Val-
Était le protec-
it tout ce qu'il
ion aux Espa-
de leurs excès,
olant toutes les
, ces conquê-
la prédication
des idolâtres.
pris un si long
le nom de Jé-
que les chré-
dèles, fissent
es nations. On
aste chambre
nu prisonnier
ne marque sur
chambre d'or
à titre de ran-
de la prison
artie de l'édi-
r la pierre où
art des Incas,
ascar, mourut
trangulation,
instances de
rer ce prince
sous la même

menta l'anar-
ccès des Espa-
533, posses-
i posséda un
à l'ascendant
erçait sur le
ger deux fois
s de sa situa-
erre des Al-
Rodrigue de
l'église. Jean
cé à la milice



(1) *Histoire de l'Amérique*, t. III, p. 188.

Vue de Cuzco.

Veduta di Cuzco Vista de Cuzco.

Vue de Quito.

Veduta di Quito Vista de Quito.

N. Remond Imp PL. LI.

séculière pour combattre sous l'étendard pacifique de saint François, y mourut en odeur de sainteté.

Le capitaine Sébastien Benalcazar alla s'emparer de Quito, ville sur les ruines de laquelle il en bâtit une nouvelle à laquelle il donna le nom de saint François, et qui fut assise sur le penchant du Pichincha, cratère éteint, mais fumant encore. (Pl. LI, n° 2.) Une lettre, écrite l'an 1556 au gardien de Gand par Jodoque de Riirke, né à Malines en Belgique, prouve qu'il fut le premier Franciscain arrivé, en 1534, à Quito : « Je suis, y dit-il, dans cette ville de saint François de Quito depuis vingt-deux ans. Elle est située presque sous l'équinoxe, dans une vallée fort agréable, et jouit d'un printemps perpétuel. La moisson est grande en ces contrées, car la peuple souhaite ardemment de recevoir la foi; mais il y a peu d'ouvriers pour la lui annoncer. Quoique les Péruviens soient barbares et sans aucune étude, néanmoins ils sont fort bien policés. Il n'y a nul pauvre parmi eux, mais ils vivent tous assez pauvrement pour leurs habits et pour la nourriture. Ils gardent la justice mieux que ceux qui ont des lois écrites. Ils reconnaissent un souverain créateur de toutes choses; mais ils adorent le soleil. Ils ont de l'esprit pour apprendre facilement à lire, à chanter, et à jouer des instruments. Je suis le premier religieux de notre ordre qui soit venu ici. Frère Pierre Gosseal, de Louvain, est mon compagnon, et nous avons fondé une custodie dont le couvent de cette ville est le chef, comme le plus ancien. » Didace de Vera, cité par Jean de Luca (1), parle de Jodoque de Riirke comme d'un religieux aussi savant que mortifié. Du couvent des Franciscains de Quito dépendirent trois colléges, placés dans des villes voisines (2).

Quels que fussent les efforts des missionnaires, tant que des hommes qui se disaient chrétiens surpassaient en cupidité et en injustice, en cruauté et en corruption, tous les idolâtres, les Péruviens ne pouvaient admettre que la loi de Jésus-Christ n'enseigne rien que de saint et de juste. En même temps que la conduite des guerriers espagnols les empêchait de rendre hommage à la sainteté du christianisme, les ténèbres de l'idolâtrie leur permettaient difficilement d'apprécier la sublimité de ses mystères, si élevés au-dessus des sens et de la raison humaine. Marc de Nice, qui était revenu au Pérou, en qualité de commissaire des religieux franciscains, nous a laissé un monument historique de la plus haute importance. C'est une déclaration qu'il fit légaliser par Jean de Zumarraga, évêque de Mexico, et qu'il adressa au gouvernement ainsi qu'à plusieurs personnages de la mère patrie. Las Casas (1) fait observer que ce religieux n'y parle que des choses qui se sont passées dans une étendue de cent lieues de territoire pendant la première année de l'invasion du Pérou, lorsque les Espagnols y étaient en petit nombre :

« Je soussigné, Marc de Nice, de l'ordre de Saint-François, commissaire-inspecteur des religieux du même ordre dans les provinces du Pérou, l'un des premiers prêtres qui sont entrés avec les premiers chrétiens dans lesdites provinces, déclare ce qui suit, afin de rendre un véritable témoignage sur ce que j'ai vu dans ce royaume, surtout à l'égard du traitement qu'ont subi les Indiens et des conquêtes qu'on a faites sur eux.

« Premièrement, je sais, par une expérience bien certaine, que les habitants du Pérou sont le peuple le plus bienveillant que j'aie rencontré parmi les Indiens, ainsi que l'allié et l'ami des chrétiens. Je les ai vus donner de l'or en abondance aux Espagnols, ainsi que de l'argent, des pierres précieuses, et tout ce qui leur était demandé lorsqu'ils l'avaient en leur pouvoir; ils ont rendu aux Espagnols toutes sortes de bons services; jamais ils n'ont montré de dispositions hostiles, tant qu'on ne les a pas irrités par de mauvais traitements et des cruautés; mais, au contraire, ils ont toujours reçu les Espagnols dans leurs villes et villages avec la plus grande bienveillance, et leur ont fourni des vivres, ainsi que tous les esclaves, hommes et femmes, dont ils avaient besoin pour leur service.

« *Item.* J'ai été témoin et je déclare que c'est sans motif que les Espagnols, après avoir pénétré dans le Pérou, extorqué au grand cacique Atabaliba (Atahualpa) plus de deux millions de castellanos d'or, et s'être établis sans opposition

(1) *Continuation* de Wadding, an. 1545, n° 7.
(2) Wadding, an. 1534.

(1) *Œuvres*, t. 1, p. 91.

et même avec le consentement des Indiens dans les pays qu'ils avaient conquis, ont fait périr ce grand monarque et son capitaine général Cochilimaca, qui était venu sans armes au-devant des Espagnols avec les principaux sujets de son souverain.

« *Item.* Quelques jours après, ils brûlèrent aussi Chamba, l'un des premiers seigneurs de la province de Quito, sans avoir le moindre reproche à lui faire. Ils firent subir, également sans aucun motif, le même supplice à Chapera, seigneur des Canariens.

« *Item.* Ils ont brûlé les pieds et donné la torture à un grand seigneur de Quito, nommé Albis, pour apprendre de lui dans quel endroit le roi Atabaliba (Atahualpa) avait caché son trésor, quoique selon les apparences il n'en sût rien.

« *Item.* A Quito, ils ont fait mourir dans les flammes Cozopanga, gouverneur de toutes les provinces de ce royaume, pour n'avoir pu satisfaire aux réquisitions qui lui furent faites par Sébastien Benalcazar, l'un des capitaines du commandant, ni fournir autant d'or qu'on lui en avait demandé; et beaucoup de caciques et d'habitants considérables ont souffert le même supplice. Les discours que tenaient les Espagnols m'ont prouvé dans cette circonstance qu'ils ne voulaient pas laisser un seul cacique dans le pays.

« *Item.* Les Espagnols arrêtèrent un jour une foule d'Indiens et en remplirent trois grandes maisons; ils y mirent le feu, et tous ces malheureux y périrent sans avoir rien fait pour mériter un si horrible tourment. Ce fut dans cette circonstance qu'un prêtre espagnol, nommé Ocana, ayant sauvé des flammes un jeune Indien, un autre Espagnol l'arracha de ses mains et le poussa dans le feu, où il fut consumé avec les autres. Le monstre, retournant le même jour au camp, fut frappé de mort subite sur le chemin : j'opinai pour qu'il fût privé de la sépulture.

« *Item.* J'ai vu des Espagnols lâcher des chiens sur les habitants pour les faire mettre en pièces, et fatiguer ces animaux à cet infâme exercice.

« *Item.* J'ai vu brûler tant de maisons et de villages, qu'il me serait impossible d'en dire le nombre.

« *Item.* J'ai vu les Espagnols prendre par les bras les enfants à la mamelle, et les lancer aussi loin qu'ils pouvaient, comme des pierres.

« Je déclare également qu'ils commettaient d'autres violences sans aucun sujet, ce qui me glaçait d'effroi; et le nombre en est infini.

« *Item.* J'ai vu les Espagnols attirer les caciques et les principaux Indiens en leur promettant paix et sûreté, et les livrer aux flammes lorsqu'ils étaient tombés entre leurs mains.

« Ils en ont brûlé deux en ma présence, l'un à Andon et l'autre à Tumbala, et tous mes efforts pour les en détourner ont été inutiles.

« Je déclare devant Dieu et suivant ma conscience que, par tout ce qui s'est passé sous mes yeux, il m'a paru qu'il ne fallait pas chercher ailleurs que dans ces horribles traitements la cause de la révolte et de l'insurrection des indigènes du Pérou, poussés à cette extrémité par tant de motifs. On ne leur a jamais tenu compte de la vérité; jamais on n'a été fidèle à la parole qu'on leur avait donnée; mais, au mépris de la raison et de la justice, on les a tyranniquement détruits, eux et leur pays; et, à la vue du sort qu'on leur destinait, une foule d'entre eux ont mieux aimé se donner la mort que de l'attendre.

« *Item.* J'atteste que, suivant la déclaration des Indiens, il y a plus d'or caché dans la terre qu'entre les mains des ravisseurs : les injustices et les cruautés dont les Péruviens ont à se plaindre sont cause qu'ils ont toujours refusé de les découvrir, et, tant qu'on les maltraitera, ils continueront d'en faire un mystère; je suis même persuadé qu'ils suivront l'exemple de ceux qui sont morts avec leur secret. Tout ce qui s'est passé est un grand crime contre Dieu, une félonie et une usurpation envers le roi, puisqu'il en est résulté la perte d'un pays assez riche pour faire vivre l'Espagne tout entière, et qu'il sera, suivant moi, bien difficile de la réparer. »

Si, pendant la première année, cent lieues du Pérou furent le théâtre de tant de calamités, que l'on juge de ce qu'a dû souffrir tout cet empire pendant dix années d'oppression. Aussitôt que le bruit se fut répandu qu'il était très-riche en métaux précieux, on forma un grand nombre d'expéditions, de manière à occuper toutes les provinces; et Las Casas (1) n'évalue pas le nombre des victimes à moins de quatre millions.

(1) *Œuvres*, t. I, p. 91.

Parmi les Frères-Mineurs qui évangélisèrent le Pérou avec Marc de Nice, premier chef de la mission franciscaine en ce pays, nous nommerons Mathieu de Xumilla, Jean de Monzon, François des Anges, François de Sainte-Anne, François de Portugal et François de la Croix.

Jean de Luca, continuateur de Wadding (1), dit en particulier de frère Mathieu, né au bourg de Xumilla, au royaume de Murcie en Espagne, et admis comme frère-lai dans l'Observance, que son zèle pour la propagation de la foi égala l'innocence de sa vie et la ferveur de sa piété. Envoyé dans diverses parties du Pérou, il se fixa, après la mort d'Atahualpa, à Caxamarca, dont il chercha à plier les indigènes au joug si doux de l'Évangile, les attirant par la pureté de ses mœurs comme par la sainteté de ses enseignements. Il existait dans cette contrée cinquante villes ou bourgades, qu'il visita tour à tour, accompagné de jeunes enfants auxquels il avait fait apprendre les principaux points de la doctrine chrétienne, résumés dans l'idiome local sous une forme poétique : ces enfants, à leur entrée dans chaque bourgade, se mettaient à les chanter, tandis que le missionnaire précédait les jeunes apôtres avec l'étendard de la croix. Les indigènes, conduits par ces chants à la connaissance des mystères de la religion, abandonnaient le culte détestable du Soleil pour s'élever à celui du Créateur; et, lorsque le prêtre qui, à des époques marquées, se présentait dans chaque localité, les avait suffisamment instruits, ils se purifiaient dans la source baptismale. Quand Mathieu de Xumilla évangélisait les indigènes, il tenait à la main une tête de mort, d'où il prenait texte pour parler avec éloquence de la brièveté de la vie et des supplices dont le Dieu juste et vengeur afflige les méchants aux enfers. Il conduisait d'ordinaire son auditoire vers les lieux de sépulture des idolâtres, et là il gémissait sur le malheur de ceux qui, dans leur coupable superstition, avaient adoré de vains simulacres et prostitué leur culte à l'ennemi du genre humain. Puis il suppliait la foule réunie autour des tombeaux de renoncer, tandis qu'il en était temps encore, à ses habitudes et à ses mœurs licencieuses, à ses rites profanes et aux superstitions héréditaires, afin de ne pas subir, à l'exemple de ses ancêtres, une mort terrible. Les mortifications de Mathieu de Xumilla plaidaient, aux yeux des indigènes, en faveur d'une religion qui inspirait un tel héroïsme. Jamais il ne quitta une chaîne de fer qui ceignait douloureusement ses reins. Souvent, quand le sommeil fermait toutes les paupières, il prolongeait ses prières de la nuit jusqu'au lever du soleil. Si la nature réclamait ses droits, il n'interrompait la prière que pour se coucher sur la terre nue, la tête appuyée contre une pierre; et il continua jusque dans un âge avancé à prier ainsi la nuit, prenant en outre de si rudes disciplines que le sang jaillissait au loin. Sa sobriété n'était pas moins extraordinaire : il s'appliquait à irriter la faim plutôt qu'à l'apaiser; les dimanches, quelques limaçons et un peu de maïs formaient son meilleur repas de la semaine; il jeûnait souvent et avec rigueur; durant les dix jours qui précédaient la Pentecôte, il se privait de toute nourriture. Mais cet homme, si dur pour lui-même, était plein de charité pour les autres. Plus d'une fois, il donna son manteau à un indigent, ou le partagea même entre plusieurs. S'il visitait un malade, il lui apportait des aliments choisis ou les médicaments nécessaires; et, alors même qu'il n'avait rien apporté, si le malade lui demandait quelque potion ou quelque nourriture propre à le guérir ou à le distraire de ses souffrances, plus d'une fois, par un miracle de la Providence divine, la chose demandée se trouva entre les mains de ce religieux prévenu de la grâce. Le continuateur de Wadding cite plusieurs prodiges qui montrent à quel point il était favorisé de Dieu. Dans les longues courses qu'il entreprenait pour détruire le culte des idoles et arborer le signe du salut, il roula un jour de la cime élevée d'un rocher : ses compagnons, qui croyaient trouver au bas de la montagne son cadavre brisé et en lambeaux, le virent, au contraire, debout et plein de vie. Une autre fois, achevant la construction d'un bâtiment, il était sur le toit avec les couvreurs, lorsque, les fondements venant à fléchir, l'édifice s'écroula : seul, il échappa à la mort en invoquant le nom de Marie. Bien souvent, en formant le signe de la croix sur le front des malades, ou en leur présentant quelque nourriture, Mathieu, instrument de la bonté de Dieu, les guérit des plus grandes infirmités. Une femme venait de

(1) An. 1546, nos 86-90.

recevoir de son mari une blessure mortelle; on courut prier un prêtre de lui administrer les derniers sacrements, et Mathieu, qui l'accompagna, versa sur la blessure quelques gouttes de l'huile prise dans la lampe du sanctuaire : le lendemain, les Frères-Mineurs, qui croyaient cette infortunée sans vie, la virent avec étonnement se présenter au monastère pour remercier Mathieu de lui avoir rendu la santé. Après avoir propagé l'Évangile dans la province de Caxamarca, ce thaumaturge fut envoyé par ses supérieurs à Chachapoyas, où il construsiit un couvent. Enfin, épuisé de travail, il s'affaissa doucement sous le poids de la vieillesse, en 1578. Sa mort, qu'il avait prédite, fut celle d'un saint, et elle causa un deuil général. On se partagea sa robe, son cilice, les grains de son chapelet, comme des reliques insignes, et la bonne odeur de ses vertus fit implorer avec confiance son intercession.

François des Anges, François de Sainte-Anne, François de Portugal, et François de la Croix, ne s'illustrèrent pas moins, par leurs travaux apostoliques, au Pérou, où l'on établit une custodie, dès l'an 1535, en même temps qu'on érigea en province la custodie du saint Évangile qui existait au Mexique.

Lima (Pl. LII, n° 1), fondé par Pizarre, le 6 janvier 1535, environ à cinq milles au-dessus de l'embouchure du Rimac, et nommé *Ville des Rois*, c'est-à-dire des Mages, en mémoire du jour de sa fondation ou de l'Épiphanie, s'orna, dès le principe, de plusieurs églises; car le conquérant, favorable à la propagation de la foi et protecteur zélé des missionnaires, dont il n'écoutait pas assez la voix, aimait à élever partout des temples au Seigneur. Il en fit bâtir un nombre considérable à Saint-Michel, à Truxillo, en plusieurs autres endroits, et il ne pouvait manquer d'en doter la capitale. L'un de ces temples, situé vers le centre de la ville, et destiné à servir de cathédrale, était à trois nefs magnifiques, avec deux grandes tours sur le devant: on en jeta les fondements avant ceux d'aucun autre édifice. Lima vit, d'ailleurs, frère François de la Croix commencer un couvent, dont la construction fut interrompue par suite des luttes politiques qui s'élevèrent entre les partis espagnols. Mais, dès qu'on jouit de la tranquillité, frère François de Marchena, supérieur de la custodie établie en ce pays, et frère François d'Aragon, y bâtirent un autre couvent, assez vaste pour contenir cent cinquante religieux, et qui eut la conduite de deux colléges destinés à l'instruction de la jeunesse. Alfonse Alcagnizès (1), né à Bénavente, en Espagne, y a laissé une mémoire bénie.

Nous nous bornons à mentionner les principaux couvents, ou centres de régénération morale et de civilisation, en y ajoutant seulement celui de Cuença, ville bâtie par Pizarre à cinquante lieues au midi de Quito (2), et celui de Pasto, ville construite par Laurens Aldan, au nord de l'ancienne cité du Soleil (3).

Pendant que les Franciscains, appliqués à instruire les indigènes, s'attachaient à les protéger contre la violence des conquérants, la triste nouvelle des abus commis au Pérou parvint à Las Casas. Il ne perd pas un moment, court en Espagne réclamer pour ce pays désolé l'application des lois relatives à la liberté des Américains (4), puis vole au Pérou, joint Pizarre et Almagro auprès de Quito, et leur remet ses dépêches. Mais il séjourna peu de temps dans cette contrée.

Valverde, de son côté, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur des cœurs endurcis, s'était déterminé à aller en Espagne demander justice pour les Péruviens. Comme les oppresseurs avaient, aussi bien que les opprimés, des avocats à la cour, il n'attendit pas moins de quatre ans les ordres qu'il sollicitait, et qui, une fois émanés de l'empereur, ne furent pas toujours respectés au Pérou. Ce prélat, transféré du siége de Panama à celui de Cuzco (5), fut déclaré, par un rescrit impérial, patron et protecteur des Indiens. Après avoir reçu les bulles de Paul III, l'évêque de Cuzco retourna au Pérou en 1538 (6). Aidé par plusieurs Dominicains qu'il avait amenés d'Espagne, il travailla dans son diocèse avec beaucoup de zèle et quelque fruit. Ses vives exhortations finirent par inspirer à plusieurs Es-

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 295.
(2) Wadding, an. 1539, n° 28.
(3) *Ibid.*, an. 1539.
(4) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. I, p. IX; t. II, p. 425.
(5) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1537.
(6) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 114.

ce pays, et frère
n autre couvent,
t cinquante reli-
de deux colléges
eunesse. Alfonse
, en Espagne, y a

onner les princi-
régénération mo-
outant seulement
ar Pizarre à cin-
o (2), et celui de
urens Aldan, au
il (3).
ins, appliqués à
chaient à les pro-
conquérants, la
is au Pérou par-
pas un moment,
ur ce pays désolé
à la liberté des
Pérou, joint Pi-
ito, et leur remet
a peu de temps

ant qu'il ne pou-
endurcis, s'était
e demander jus-
e les oppresseurs
primés, des avo-
moins de quatre
et qui, une fois
ent pas toujours
ransféré du siége
(5), fut déclaré,
et protecteur des
ulles de Paul III,
érou en 1538 (6).
qu'il avait ame-
son diocèse avec
fruit. Ses vives
er à plusieurs Es-

---

ineurs, t. IV, p. 295.

de Las Casas, t. I,

ana, an. 1537.
illustres de l'ordre

[illegible] de son mari une [illegible] au moment [illegible] un prêtre de lui [illegible] les derniers sacrements, et [illegible] pagne, verse sur le [illegible] de l'huile prise dans la [illegible] le lendemain, les Frères [illegible] qui [illegible] cette infortunée [illegible] ment se présenter [illegible] [illegible]

[illegible]

[illegible] ne [illegible] pas moins, par leurs travaux apostoliques, au Pérou, où l'on établit une custodie, dès l'an 1535, en même temps qu'on érige en province la custodie du saint Évangile qui existait au Mexique.

Lima (Pl. LII, n° 1), fondé par Pizarre, le 6 janvier 1535, [illegible] à cinq milles [illegible]

[illegible]

[illegible] partis espagnols. [illegible] de la tranquillité, frère François de [illegible], supérieur de la custodie établie en ce pays, et frère François d'Aragon, y bâtirent un autre couvent, assez vaste pour contenir [illegible] religieux, et qui eut la conduite de [illegible] collèges destinés à l'instruction de la jeunesse. Alfonso Alcaguinès (1), né à Bénavente, en Espagne, y a laissé une mémoire bénie.

Nous nous bornons à mentionner les principaux couvents, ces centres de régénération morale et de civilisation, en y ajoutant seulement celui de Cuenca, ville bâtie par Pizarre à cinquante lieues au midi de Quito (2), et celui de [illegible], par [illegible], au [illegible] (3).

[illegible] à [illegible] pro- [illegible], la [illegible] par- [illegible] l'application des lois relatives à la liberté des Américains (4), puis, voile au Pérou, joint Pizarre et Almagro auprès de Quito, et leur remet ses dépêches. Mais il séjourna peu de temps dans cette contrée.

Valverde, de son côté, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur des cœurs endurcis, s'était [illegible] demander [illegible] Comme les oppresseurs [illegible] des avo- [illegible] de quatre [illegible] qui, une fois [illegible] de l'[illegible], ne furent pas toujours [illegible] au Pérou. Ce prélat, transféré du siége de Panama à celui de Cuzco (5), fut déclaré, par un [illegible] impérial, [illegible] protecteur des Indiens. Après avoir reçu les bulles de Paul III, l'évêque de Cuzco retourna au Pérou en 1538 (6). [illegible] par plusieurs Dominicains qu'il avait amenés d'Espagne, il travailla dans son diocèse avec beaucoup de zèle et quelque fruit. Ses vives exhortations finirent par inspirer à plusieurs Es-

(1) *Les Chroniques des* [illegible], p. 245.
(2) Wadding, an. 1530 [illegible]
(3) *Ibid.*, an. 1530.
(4) *Œuvres de* [illegible] *de Las Casas*, t. I, p. [illegible]; t. II, p. 425.
(5) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1537.
(6) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 114.

Vue de Lima.

Veduta di Lima. Vista de Lima

Martyre de Valverde.

Martirio di Valverde Martirio de Valverde

N. Remond. lith.

pagnols des sentiments de modération et d'humanité. Les Péruviens, de leur côté, qui s'étaient enfuis dans les montagnes ou dans les forêts, parce qu'ils craignaient moins la dent des bêtes féroces que le glaive des vainqueurs, se rassurèrent à sa voix, et revinrent dans leurs anciennes habitations. Le pontife répétait aux conquérants que leur foi, sans les bonnes mœurs, ne les sauverait pas, et que, plus leur religion était sainte, plus ils seraient inexcusables d'avoir mené une vie si éloignée de la sainteté. En même temps, le ministre de Jésus-Christ expliquait familièrement aux idolâtres les vérités qu'ils ne connaissaient pas encore, et demandait pour eux le don de la foi. Se faisant ainsi tout à tous, dans un intervalle de cinq ou six années (car il vivait encore en 1543), il eut la consolation de former une Église chrétienne, un clergé, et un peuple qui se soumit à la loi. Cependant, les habitants de l'île de Puna, dans la province de Quito, plus barbares que les autres tribus américaines et accoutumés à manger de la chair humaine, se trouvaient bien éloignés des sentiments que la véritable religion doit inspirer. Avant d'en faire des chrétiens, il fallait en faire des hommes. L'évêque de Cuzco, emporté par la charité de Jésus-Christ, qui le pressait, osa essayer ce que personne n'avait encore entrepris; mais il lui en coûta la vie. Déjà il avait arboré l'étendard de la croix sur cette terre qui dévorait ses habitants; il avait construit une petite chapelle, dressé un autel; il y offrait même le saint sacrifice, lorsque les antropophages se jetèrent sur lui, le tuèrent, mirent ensuite son corps en pièces, et se nourrirent de sa chair. (Pl. LII, n° 2.) Les fidèles l'honorèrent comme un martyr.

François Pizarre, pour éloigner son associé Almagro, lui avait proposé la conquête du Chili, pays borné au nord par le désert d'Atacama qui le sépare du Pérou; au sud, par le golfe de Guayteca et l'archipel de Chiloë; à l'est, par la Cordillère des Andes; à l'ouest, par le grand Océan. Le Chili, dont le climat est l'un des plus beaux et des plus sains du monde, forme une partie de la Cordillère même, divisée transversalement en hautes chaînes et en vallées correspondantes. Ces chaînes descendent vers la mer, non pas en lignes directes, mais par des détours variés, et en diminuant toujours, en sorte qu'elles ont rarement plus de deux mille pieds d'élévation au-dessus des vallées qui les coupent. Almagro, parti en 1535, fut arrêté par les belliqueux Araucanos, et forcé de revenir au Pérou, en sorte que l'établissement du christianisme dans le Chili se trouva ajourné.

CHAPITRE XXXIX.

Les Dominicains et les Franciscains prêchent la foi à Venezuela, à Sainte-Marthe, à Carthagène et à Bogota. — Mission franciscaine du Rio de la Plata.

Les provinces de Carthagène, de Sainte-Marthe et de Venezuela, situées à l'est de l'isthme de Darien, ne furent pas moins que le Pérou le théâtre de la violence des conquérants et de la charité des missionnaires.

Celle de Venezuela, l'une des plus vastes du Nouveau Monde, ayant été concédée par Charles-Quint aux Velser d'Augsbourg, qui lui avaient prêté de fortes sommes, les créanciers de l'empereur chargèrent de la conquête définitive et de la colonisation du pays quelques-uns des soldats de fortune dont l'Allemagne était remplie au XVIe siècle. La plupart de ces aventuriers étaient luthériens : aussi, bien qu'on les eût obligés d'emmener avec eux un certain nombre de religieux, la conversion des idolâtres fut ce qui les occupa le moins. Avides de s'enrichir, afin de pouvoir abandonner promptement une contrée dont le séjour leur paraissait désagréable, ils employèrent des moyens si atroces, que les Espagnols, dit Las Casas (1), semblèrent humains aux indigènes à côté de ces nouveaux spéculateurs. Les représentations des missionnaires ne mirent des bornes ni à leur rapacité ni à leur cruauté. En peu d'années, leurs exactions désolèrent si complétement le pays, que les Velser durent abandonner une propriété qui ne pouvait plus leur rapporter aucun avantage. Lors même que les Espagnols furent rentrés en possession de cette colonie, elle demeura languissante et presque inutile entre leurs mains.

La province de Sainte-Marthe, à l'ouest de celle de Venezuela, fut ainsi appelée parce

(1) *Œuvres*, t. I, p. 75.

qu'au mois de juillet 1529 les Espagnols entrèrent dans le Magdalena le jour même de Sainte-Marthe, dont ils donnèrent le nom à la première ville qu'ils bâtirent, et par suite à tout le territoire. Le Dominicain Thomas Ortiz, qui avait déjà évangélisé Haïti et le Mexique, fut institué, dès l'année 1531, premier évêque de Sainte-Marthe par Clément VII (1); et les indigènes l'aidèrent à élever une cathédrale, dont toute la décoration consistait dans l'édifiante régularité des prêtres, occupés le jour et la nuit soit à chanter les louanges de Dieu, soit à instruire les néophytes. Le père Jean Mendez, autre Dominicain, fonda à Sainte-Marthe un couvent qu'il gouverna le premier, et où se formèrent de zélés dispensateurs de la parole divine. De la ville épiscopale, Thomas Ortiz, suivi de quelques missionnaires, rayonnait parmi les tribus les plus hostiles. Les apôtres s'avancèrent même au milieu de peuplades encore inconnues aux troupes espagnoles. Ce que l'un avait planté chez une tribu, où il n'avait pu faire qu'un court séjour, un autre l'arrosait après lui, et un troisième recueillait des fruits plus abondants. Alfonse de Zamora nous apprend que ces ouvriers évangéliques, indépendamment de l'évêque Thomas Ortiz et de Jean Mendez qui lui succéda, furent Jérôme de Loaysa, successivement évêque de Carthagène et premier archevêque de Lima; Grégoire de Beteta, l'un des successeurs de Loaysa sur le siége de Carthagène; Dominique de Salazar, depuis premier évêque des Philippines; Jean de Aurres; Augustin de Zuniga; Dominique de Las Casas; Rodrigue de Andrada; Martin de Truxillo; Barthélemi de Ojeda; Pierre de Villalva; Pierre Zambrano; Gaspard de Carvajal; Martin des Anges; Thomas de Mendoza; Jean de Ossio; François Martinez; Pierre Duran; Jean de Monte-Major, et Barthélemi de Talavera. Plusieurs d'entre eux, entrés dans la province de Sainte-Marthe en 1529, y travaillèrent encore après 1590, ne limitant pas leurs efforts aux deux gouvernements de Sainte-Marthe et de Carthagène, quoique bien étendus. Ce fut à leur zèle qu'on dut l'établissement de la célèbre province dominicaine de Saint-Antonin, si féconde en bons ministres de l'Évangile.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. II, p. 120.

L'efficacité de leur prédication fut d'ailleurs attestée par un grand nombre de chrétientés, de maisons d'instruction et de couvents, qu'ils formèrent au milieu de peuplades barbares, tout en luttant, en faveur de leurs néophytes, contre la violence des conquérants.

La province de Sainte-Marthe a plus de quatre cents lieues d'étendue. Celle de Carthagène est située à l'occident, et la côte des deux provinces peut avoir cent lieues : mais l'intérieur est immense. Lorsqu'au mois de janvier 1533 les Espagnols bâtirent la Nouvelle-Carthagène, ils étaient accompagnés de plusieurs ecclésiastiques, notamment des deux Dominicains Diégo de Ramirez et Louis de Orduna (1). Les pères Jérôme de Loaysa, Barthélemi de Ojeda et Martin des Anges, vinrent de la province de Sainte-Marthe se joindre à eux, avec quelques indigènes déjà baptisés. Précédés de ces ministres de Jésus-Christ, qui annonçaient un Évangile de paix, les conquérants n'éprouvèrent presque aucune résistance. Ces missionnaires, de leur côté, en voyant les idolâtres entrer docilement dans le bercail du bon Pasteur, affrontaient les périls et méprisaient la fatigue. Cependant les sacrificateurs étaient d'autant plus à craindre, qu'ils maniaient habilement le poison; et le travail était d'autant plus rude, que la nourriture était mauvaise, la chaleur extrême, la piqûre des moucherons douloureuse. Jérôme de Loaysa retourna, vers la fin de l'an 1534, en Espagne, afin d'y réclamer contre le service personnel imposé aux naturels convertis. Ses frères, s'arrêtant au contraire dans la province, se partagèrent les peuplades, pour subvenir à leurs besoins spirituels, et dressèrent des oratoires et de petites habitations, où les indigènes venaient interroger leur science ou réclamer leur intervention protectrice. Charles-Quint, voyant dans Carthagène un port très-sûr et un moyen de communication avec tout le pays découvert en terre ferme, voulut en relever l'éclat. Le Dominicain Thomas de Toro, religieux du couvent de Salamanque, institué premier évêque de Carthagène, fut sacré en Espagne, et arriva, avant la fin de 1534, à son Église, avec plusieurs missionnaires. Appelant dans la ville épiscopale

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. II, p. 133.

les Dominicains répartis sur plusieurs points du diocèse, il s'aida de leur expérience et de leurs conseils. Son premier soin fut d'établir des cures, d'y placer de fidèles coopérateurs, et de faire construire des églises dans les paroisses désignées. En même temps, il recommanda de détruire les idoles et les temples qui restaient debout; il réunit les prêtres des faux dieux, et, dans une allocution pleine du feu de la charité, il leur demanda, sans user d'autorité ni de menaces, de se prêter aux instructions qu'on leur donnerait pour leur faire connaître la véritable voie du salut. « Si vous renoncez sincèrement à vos anciennes abominations, ajouta-t-il, outre le secours du ciel qui ne saurait vous manquer, vous vous assurerez ma protection auprès du roi et des gouverneurs. » Cette protection était d'autant plus nécessaire, que le port de Carthagène se remplit de vaisseaux, attirés d'Espagne par ce qu'on y disait de la richesse des provinces dont nous retraçons l'histoire. Les aventuriers, dont l'or était le Dieu, se jetèrent comme des lions furieux sur les indigènes, sans distinguer les chrétiens d'avec les idolâtres, réduisant les vivants en servitude, et fouillant avec une avidité sacrilége dans les sépulcres des morts. L'évêque supplia, gémit, avertit; quand il vit tout inutile, il s'arma des foudres de l'Église, et dénonça à l'indignation de Charles-Quint les oppresseurs de son troupeau. Bientôt, épuisé par les mortifications et par les fatigues, il réunit ses coopérateurs, auxquels il recommanda de persévérer dans l'œuvre de salut et de protection qu'ils avaient entreprise. « Ne craignez pas, leur dit-il, la colère des hommes; mais attendez avec confiance le secours de Dieu, qui vous a envoyés, et qui s'est acquis un grand peuple dans ces vastes régions. » Plein de cette douce espérance, et moins chargé d'années que de mérites, le prélat s'endormit dans le Seigneur avant la fin de 1536. Alfonse de Zamora assure que la mort de l'illustre Thomas de Toro, pleurée de tous les hommes de bien, et surtout des indigènes, fut honorée de quelques miracles.

Lorsqu'on sut que l'Église de Carthagène était veuve de son premier évêque, on ne crut pas pouvoir mieux la consoler, qu'en lui donnant pour pasteur Jérôme de Loaysa, né à Truxillo, dans l'Estramadure, de don Alvarez de Carvajal et de Jeanne Gonçalez de Paradez (1). Ayant pris l'habit de Saint-Dominique vers l'an 1515, il s'était recommandé d'abord par sa vertu, puis par son érudition, sa prudence, son habileté dans la conduite des âmes. De solides études, faites au célèbre collége de Saint-Grégoire à Valladolid, l'avaient mis à même de professer la philosophie et la théologie dans les écoles de Cordoue et de Grenade. Déjà honoré du bonnet de docteur, il était allé en Amérique enseigner la science du salut aux indigènes, et, depuis son retour en Espagne, il gouvernait quelques communautés de son ordre. Il était prieur du couvent de Carboneras, l'an 1537, quand il apprit avec une sainte horreur qu'on lui destinait la dignité épiscopale. Pour l'engager à rendre encore ce service à la nouvelle Église, Charles-Quint lui offrit généreusement tout ce qu'il jugerait nécessaire et à propos de demander. Il exprima donc le désir : 1° que le prince protégeât les indigènes contre leurs oppresseurs, afin de faciliter leur conversion; 2° que l'on construisît une cathédrale convenable à Carthagène, ce que Thomas de Toro n'avait eu ni le temps ni les moyens de faire; 3° que l'on y bâtît un couvent pour les Dominicains, et que l'on fît passer, chaque année, d'Espagne dans les missions du gouvernement de Carthagène, six religieux de cet ordre. Ces demandes furent accordées, et Jérôme de Loaysa fit à Dieu le sacrifice de son repos et de sa vie. Son premier soin, dès qu'il eut été sacré, fut de choisir dans divers ordres religieux, et particulièrement dans le sien, de dignes ministres de l'Évangile. Plusieurs ecclésiastiques séculiers se joignirent aussi au prélat. Ayant distribué ces missionnaires dans la Terre-ferme et assigné à chacun d'eux son territoire, afin que les différentes peuplades comprises dans le diocèse eussent en même temps les secours spirituels, il se livra tout entier aux fonctions du saint ministère. Sa douceur, son désintéressement, une charité toujours agissante, lui concilièrent l'amour et l'estime des indigènes, qui reconnaissaient avec plaisir que Jérôme de Loaysa ne leur prêchait que ce qu'ils lui voyaient pratiquer. Le prélat

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 420; *Histoire générale de l'Amérique*, t. II, p. 160.

trouva moins de docilité dans les Espagnols, dont les mœurs corrompues et la cupidité insatiable donnèrent bien de l'exercice à sa patience. Souvent il fut obligé de s'opposer avec énergie aux violences de quelques officiers, qui, au mépris des ordonnances de Charles-Quint, continuaient de tyranniser les peuples dont ils avaient envahi le territoire et les richesses. Quelque justes sujets de mécontentement que lui donnassent les anciens chrétiens, il les ménageait autant que les intérêts de la religion le pouvaient permettre; et, s'il ne réussissait pas à empêcher le mal, il prévenait du moins le scandale et ses suites : sa prudence égalait sa fermeté. Au milieu des obstacles qui nuisaient ainsi à la propagation de la foi, il avançait toujours l'œuvre de Dieu et formait de saints établissements. Dès le mois de janvier 1538, il fit la dédicace de sa cathédrale sous l'invocation de Sainte-Catherine, martyre. Réunissant ensuite les missionnaires répandus dans le gouvernement de Carthagène et ceux qui étaient arrivés d'Espagne avec lui, il dressa de sages règlements pour la discipline ecclésiastique; défendant surtout aux aumôniers, prêtres séculiers ou réguliers, qui accompagneraient désormais les conquérants, de porter jamais un habit militaire ou tout autre propre à dissimuler leur profession; enjoignant, au contraire, qu'ils parussent toujours avec l'habit ecclésiastique ou religieux : ordonnance devenue nécessaire pour quelques-uns. Avant la fin de 1539, le couvent dit de Saint-Joseph ayant été bâti des deniers du roi et des libéralités de plusieurs riches Espagnols, le Dominicain Joseph de Robles, vicaire général et homme de confiance de l'évêque, en prit possession, avec les Pères Jean d'Avila, Jean de Chaves, Jean de Cea, etc., premiers anneaux d'une heureuse succession d'apôtres qui portèrent le flambeau de la foi dans tout le nouveau royaume de Grenade et bien au delà de ses limites. Indépendamment des Frères-Prêcheurs, un couvent fut ouvert aux Frères-Mineurs dans Carthagène. Mais c'étaient les premiers qui, dans un grand collége, fondé avec l'agrément de Charles-Quint, enseignaient les principes de la foi, la langue latine, la philosophie, la théologie, les lois et les coutumes d'Espagne, aux enfants des caciques et des autres indigènes notables : établissement précieux, car, au sortir de cette école, les sujets formés par les Dominicains se répandirent et travaillèrent à la propagation de la foi dans les diverses contrées de l'Amérique. Comme les missionnaires, ils s'occupèrent avec fruit de déraciner les superstitions, de corriger les mœurs, de préparer les néophytes à la grâce du baptême. En moins de cinq ou six ans, on compta un grand nombre de familles indigènes qui avaient passé des ténèbres de l'infidélité à la lumière de l'Évangile. En un mot, l'Église de Carthagène, par les soins du second de ses pasteurs, s'était tout à la fois consolidée et étendue. Mais la connaissance qu'avait Jérôme de Loaysa des mœurs, des habitudes, du génie et de la langue des Américains; son expérience, sa sagesse, son amour de la paix; les beaux fruits accordés par le ciel à son apostolat dans une partie des conquêtes des Espagnols, tout cela fit que le Pape et l'empereur le regardèrent comme l'homme le plus capable d'établir le christianisme et de persuader l'obéissance au souverain dans un grand royaume que Charles-Quint avait particulièrement à cœur de conserver. Il s'agissait de créer un siége épiscopal dans la Ville des Rois ou Lima, au Pérou. Paul III donna, en 1541, les bulles pour l'établissement de cette Église, approuva la pensée qu'avait Charles de transférer Jérôme de Loaysa au siége de Lima, et nomma François Benavidès, Hiéronymite, troisième évêque de Carthagène (1).

Cependant l'Évangile, prêché dans les gouvernements de Carthagène et Sainte-Marthe, venait d'être porté sur le plateau de Cundinamarca, troisième centre de civilisation relative que possédât l'Amérique.

Le plateau de Cundinamarca, ou, si l'on veut, de Bogota, offre plusieurs traits de ressemblance avec celui où s'élève Mexico (2). Placé à deux mille six cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer, il est également entouré de hautes montagnes. Le niveau parfait de son sol, sa constitution géologique, la forme des rochers de Suba et de Facatativa, qui s'élèvent comme des îlots au milieu des savanes, tout y semble indiquer l'existence d'un ancien lac. La rivière de Funzha, communément appelée

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. II, p. 183.

(2) Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., t. I, p. 85.

Rio de Bogota, après avoir réuni les eaux de la vallée, s'est frayée un chemin à travers les montagnes situées au sud-ouest, et se précipite, par une ouverture étroite, dans une crevasse qui descend vers le bassin du Madgalena. Si l'on tentait de fermer cette ouverture, la seule que présente la vallée de Bogota, on convertirait peu à peu ces plaines fertiles en un lac semblable aux lacs mexicains.

Lucas-Fernandez Piedrahita, évêque de Panama, qui écrivait d'après les manuscrits de Quesada, de Jean de Castellanos, curé de Tunja, des Franciscains Antoine Medrano et Pierre Aguada, a recueilli (1) les traditions répandues parmi les indigènes Muyscas, Panchas et Nagataymas, lorsque les Espagnols pénétrèrent dans les montagnes de Cundinamarca.

En arrivant sur le plateau, ils furent frappés du contraste qu'ils observèrent entre la civilisation des peuples montagnards et l'état sauvage des hordes éparses qui habitaient les régions chaudes de Tolù, de Mahatès et de Sainte-Marthe (2). Sur ce plateau, où, par les quatre et cinq degrés de latitude, le thermomètre centigrade se soutient presque constamment de jour entre dix-sept et vingt degrés, et de nuit entre huit et dix degrés, les Espagnols trouvèrent les Muyscas, les Guanes, les Muzos et les Colimas, distribués par communes, adonnés à l'agriculture, vêtus en toile de coton ; tandis que les tribus qui erraient dans les plaines voisines, peu élevées au-dessus de la surface de l'Océan, paraissaient abruties, dépourvues de vêtements, sans industrie et sans arts. Les Européens étaient surpris de se voir transportés dans un pays où, sur un sol peu fertile, les champs offraient partout de riches moissons de maïs, de chenopodium-quinoa, et de turmas ou pommes de terre.

Parmi les différentes nations de Cundinamarca, celle que les Espagnols désignèrent par la dénomination de Muysca ou Mozca, semble avoir été la plus nombreuse.

Dans les temps les plus reculés, avant que la lune accompagnât la terre, dit la mythologie de ces indigènes, les habitants du plateau de Bogota vivaient comme des barbares, nus, sans agriculture, sans lois et sans culte (1). Tout à coup parut chez eux un vieillard, qui venait des plaines situées à l'est de la Cordillère de Chingasa : il paraissait d'une race différente de celles des indigènes, car il avait la barbe longue et touffue. Il était connu sous trois noms différents : sous ceux de Bochica, Nemquetheba et Zuhè. Ce vieillard, semblable à Manco-Capac, apprit aux hommes à se vêtir, à construire des cabanes, à labourer la terre et à se réunir en société. Il amena avec lui une femme, à laquelle la tradition donne encore trois noms : savoir, ceux de Chia, Yubecayguaya et Huythaca. Cette femme, d'une rare beauté, mais d'une méchanceté excessive, contraria son époux dans tout ce qu'il entreprenait pour le bonheur des hommes. Par son art magique, elle fit enfler la rivière de Funzha, dont les eaux inondèrent toute la vallée de Bogota. Ce déluge fit périr la plupart des habitants, et quelques-uns seulement s'échappèrent sur la cime des montagnes voisines. Le vieillard, irrité, chassa la belle Huythaca loin de la terre : elle devint la lune, qui, depuis cette époque, commença à éclairer notre planète pendant la nuit. Ensuite, Bochica, ayant pitié des hommes dispersés sur les montagnes, brisa d'une main puissante les rochers qui ferment la vallée du côté de Canaos et de Tequendama. Il fit écouler par cette ouverture les eaux du lac de Funzha, réunit de nouveau les peuples dans la vallée de Bogota, construisit des villes, introduisit le culte du soleil, nomma deux chefs entre lesquels il partagea les pouvoirs ecclésiastique et séculier, et se retira, sous le nom d'Idacanzas, dans la sainte vallée d'Iraca, près Tunja, où il vécut dans les exercices de la pénitence la plus austère pendant l'espace de deux mille ans.

Cette fable, qui attribue au fondateur de l'empire du Zaque la chute d'eau de Tequendama, réunit un grand nombre de traits que l'on trouve épars dans les traditions religieuses de plusieurs peuples de l'ancien continent. On croit reconnaître le bon et le mauvais principe personnifiés dans le vieillard Bochica et dans sa femme Huythaca. Le temps reculé où la lune n'existait

(1) *Historia general del Nuevo reyno de Grenada*, p. 17.

(2) Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., t. II, p. 222.

(1) Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., t. I, p. 87.

point encore rappelle la prétention des Arcadiens sur l'antiquité de leur origine. L'astre de la nuit est peint comme un être malfaisant qui augmente l'humidité sur la terre; tandis que Bochica, fils du Soleil, sèche le sol, protége l'agriculture, et devient le bienfaiteur des Muyscas, comme le premier Inca fut celui des Péruviens. La forme de gouvernement que Bochica donna aux habitants de Bogota est très-remarquable par l'analogie qu'elle présente avec les gouvernements du Japon et du Tibet, dit M. Alexandre de Humboldt (1). Au Pérou, les Incas réunissaient dans leurs personnes les deux pouvoirs, séculier et ecclésiastique : les fils du Soleil étaient, pour ainsi dire, souverains et prêtres à la fois. A Cundinamarca, dans un temps probablement antérieur à Manco-Capac, Bochica avait constitué électeurs les quatre chefs des tribus Gameza, Busbanca, Pesca et Toca. Il avait ordonné qu'après sa mort ces électeurs et leurs descendants eussent le droit de choisir le grand prêtre de Sogamozo. Les pontifes ou lamas, successeurs de Bochica, étaient censés hériter de ses vertus et de sa sainteté. Ce que, du temps de Montézuma, Cholula était pour les Aztèques, Sogamozo le devint pour les Muyscas. Le peuple s'y portait en foule pour offrir des présents au grand prêtre. On visitait les lieux devenus célèbres par les miracles de Bochica; et, au milieu des guerres les plus sanglantes, les pèlerins jouissaient de la protection des princes par le territoire desquels ils devaient passer pour se rendre au sanctuaire (*chunsua*) et aux pieds du lama qui y résidait. Le chef séculier, appelé zaque de Tunja, et le pontife de Sogamozo, dans la vallée d'Iraca, étaient, par conséquent, deux puissances distinctes, comme le sont au Japon le daïri et l'empereur séculier.

Bochica n'était pas seulement regardé comme le fondateur d'un nouveau culte et comme le législateur des Muyscas : symbole du soleil, il réglait aussi le temps, et on lui attribuait l'invention du calendrier (2). Les Muyscas n'avaient ni les décades des Chinois et des Grecs, ni les demi-décades des Mexicains et des peuples de Benin (1), ni les petites périodes de neuf jours des Péruviens, ni les ogdoades des Romains, ni les semaines de sept jours (*schebuas*) des Hébreux, que nous retrouvons en Égypte et dans l'Inde (2). La semaine muysca se distinguait de toutes celles que présente l'histoire de la chronologie : elle n'était que de trois jours. Dix de ces groupes formaient une lunaison, appelée *sunu* (grand chemin, chemin pavé, digue), à cause du sacrifice que l'on célébrait, tous les mois, à l'époque de la pleine lune, sur une place publique à laquelle conduisait, dans chaque village, un grand chemin (*sunu*) qui partait de la maison du chef de la tribu. Un sacrifice, dont les cérémonies barbares paraissent toutes avoir eu rapport à des idées astrologiques, marquait l'ouverture d'un nouveau cycle de 185 lunes (3). On appelait la victime humaine *quihica* (porte), parce que sa mort ouvrait ce cycle; et *guesa* (errant, sans maison), car c'était un enfant qu'on arrachait à la maison paternelle. Il devait être nécessairement pris d'un certain village situé dans les plaines nommées aujourd'hui Llanos de San-Juan, et qui s'étendent depuis la pente orientale de la Cordillère jusque vers les rives du Guaviare; contrée d'où était venu Bochica, symbole du soleil, lors de sa première apparition parmi les Muyscas. Le guesa était élevé avec beaucoup de soin dans le temple du Soleil à Sogamozo, jusqu'à l'âge de dix ans : alors on le faisait sortir, pour le promener par les chemins que Bochica avait suivis, à l'époque où, parcourant les mêmes lieux pour instruire le peuple, il les avait rendus célèbres par ses miracles. A l'âge de quinze ans, lorsque la victime avait atteint un nombre de sunas égal à celui que renferme l'indiction du cycle muysca, on l'immolait dans une de ces places circulaires dont le centre était occupé par une colonne élevée, qui servait sans doute pour mesurer la longueur des ombres équinoxiales ou solsticiales, et les passages du soleil par le zénith. On conduisait processionnellement le guesa vers cette colonne, et les prêtres (xeques) le suivaient masqués, comme les prêtres égyptiens. Les uns représentaient Bochica, qui est l'Osiris ou le Mithras de Bogota,

(1) Alexandre de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., t. II, p. 225.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 226.

(1) Voyez ci-dessus, pag. 281, col. 1.
(2) *Vues des Cordillères*, etc., t. II, p. 243.
(3) *Ibid.*, p. 255.

Immolation des enfans à Guacheta

Immolazione dei fanciulli a Guacheta — Inmolacion de niños en Guacheta

Santa fé de Bogota

Santa fé di Bogota. — Santa fe de Bogota

ou roi des Muyscas, nation alors maîtresse du plateau de Cundinamarca, et auquel les zippas et zaques de Bogota payaient un tribut annuel. A peine de la voir, les conquérants poursuivirent leur route, et se trouvèrent à Guadalete le jour de saint Grégoire le Grand; ce qui donna lieu au P. Dominique de Las Casas, qui y établit une [illegible] ou maison d'instruction, d'appeler les habitants peuple de Saint-Grégoire. [illegible] hauteur voisine, on apercevait une grande ville, dans laquelle les Espagnols, reçus avec joie, s'entendirent nommer pour la première fois Enfants du Soleil, titre par lequel les indigènes croyaient d'autant plus les flatter que le soleil était l'objet de leur adoration. Ils persuadaient même que cet astre ne leur envoyait ces enfants que pour les châtier de leurs fautes, et qu'ils avaient de leur offrir des sacrifices pour les apaiser; ce qui pénétra leur dessein de la destruction, en coûta la vie à plusieurs petits innocents. La ruse du démon, la fourberie ou l'ignorance de leurs prêtres les entretenant dans la pensée que l'immolation de ces pauvres créatures était [illegible] agréable à leur dieu, ils en portaient [illegible] au haut d'un rocher, d'où ils [illegible], afin, disaient-ils, que le [illegible] se nourrit de leurs chairs. Tel fut le premier spectacle qu'ils donnèrent aux Espagnols, qui en frémirent d'horreur. Les indigènes connurent leurs véritables sentiments par les signes [illegible] firent aussitôt les deux chapelains pour arrêter ce barbare sacrifice, par l'empressement de tous les chrétiens à recueillir et à caresser ceux de ces petits enfants qui étaient encore en vie, par les larmes qu'ils répandaient sur ceux qu'ils trouvaient morts. Dès qu'on put se faire entendre, Dominique de Las Casas déclara, par les interprètes, aux idolâtres, que les Espagnols étaient des hommes comme eux, enfants, non d'un astre inanimé, mais du Soleil de justice, Jésus-Christ, dont ils venaient leur faire connaître le nom et la religion, seule capable de leur procurer une vie éternellement heureuse. En même temps, le zélé missionnaire se hâta de conférer le baptême à toutes les petites créatures qui respiraient encore après le cruel et impie sacrifice dont il venait d'être témoin, faisant ainsi servir au salut des enfants le crime de leurs pères. (Pl. LIII, n° 1.) Le Seigneur fécondant la parole du Dominicain, le peuple de

Immolatione dei fanciulli a Guachetà

Immolazione dei fanciulli a Guachetà. Immolacion de niños en Guachetà

Lavatorio di Bogotà

Lavatorio di Bogotà. Lavatorio de Bogotà.

et auquel on attribuait trois têtes, parce que, semblable au Trimourti des Hindoux (1), il renfermait trois personnes qui ne formaient qu'une seule divinité. D'autres portaient les emblèmes de Huythaca, femme de Bochica, Isis ou la lune. D'autres étaient couverts de masques semblables à des grenouilles, par allusion au premier signe de l'année. D'autres, enfin, représentaient le monstre Fomagata, symbole du mal, figuré avec un œil, quatre oreilles et une longue queue : ce mauvais esprit, auquel les indigènes attachaient le souvenir confus de l'apparition d'une comète, volait par l'air entre Tunja et Sogamozo, et transformait les hommes en serpents, en lézards et en tigres. La victime une fois liée à la colonne, une nuée de flèches la couvrait, et on lui arrachait le cœur pour l'offrir au roi soleil, à Bochica. Le sang du guesa était recueilli dans des vases sacrés.

L'influence du christianisme allait modifier cette demi-civilisation, souillée par les abominables sacrifices que nous venons de décrire.

Le 5 avril 1536, Gonçalo Ximenès de Quesada partit de Sainte-Marthe, accompagné des Frères-Prêcheurs Dominique de Las Casas et Pierre Zambrano, ainsi que de deux ecclésiastiques (2), dont l'un est appelé Jean de Legaspes. Après huit mois de fatigues et de combats, on arriva sur une hauteur d'où l'on découvrit une contrée riche et peuplée, dont les habitants accueillirent les Espagnols avec amitié. Au mois de janvier 1537, on rencontra un autre peuple nommé Chipata, qui ne se montra pas moins bien disposé en faveur des chrétiens. Dominique de Las Casas éleva une croix, dressa un autel, et dit la première messe qui eût été célébrée dans ce pays, où les Espagnols bâtirent depuis la ville de Velez. Il ne survivait que cent soixante-six Européens, lorsqu'on parvint chez une tribu nommé Ubaza : encore renvoya-t-on des malades à Sainte-Marthe, avec l'un des deux ecclésiastiques séculiers, malade lui-même. Le P. Dominique de Las Casas continua ses services à la petite armée ; mais le P. Pierre Zambrano prit le chemin du Pérou, avec quelques officiers. Les naturels parlèrent aux Espagnols du zaque, ou roi des Muyscas, nation alors maîtresse du plateau de Cundinamarca, et auquel les zippas ou princes de Bogota payaient un tribut annuel. Avides de le voir, les conquérants poursuivirent leur route, et se trouvèrent à Guacheta le jour de saint Grégoire le Grand ; ce qui donna lieu au P. Dominique de Las Casas, qui y établit une *Doctrine* ou maison d'instruction, d'appeler les habitants peuple de Saint-Grégoire. D'une hauteur voisine, on apercevait une grande ville, dans laquelle les Espagnols, reçus avec joie, s'entendirent nommer pour la première fois Enfants du Soleil, titre par lequel les indigènes croyaient d'autant plus les flatter que le soleil était l'objet de leur adoration. Se persuadant même que cet astre ne leur envoyait ses enfants que pour les châtier de leurs fautes, ils s'avisèrent de leur offrir des sacrifices pour les apaiser ; et on ne pénétra leur dessein qu'à l'exécution, qui coûta la vie à plusieurs petits innocents. La malice du démon, la fourberie ou l'ignorance de leurs prêtres les entretenant dans la pensée que l'immolation de ces pauvres créatures était toujours agréable à leur dieu, ils en portaient un certain nombre au haut d'un rocher, d'où ils les précipitaient en bas, afin, disaient-ils, que le Soleil se nourrît de leurs chairs. Tel fut le premier spectacle qu'ils donnèrent aux Espagnols, qui en frémirent d'horreur. Les indigènes connurent leurs véritables sentiments par les signes que firent aussitôt les deux chapelains pour arrêter ce barbare sacrifice, par l'empressement de tous les chrétiens à recueillir et à caresser ceux de ces petits enfants qui étaient encore en vie, par les larmes qu'ils répandaient sur ceux qu'ils trouvaient morts. Dès qu'on put se faire entendre, Dominique de Las Casas déclara, par ses interprètes, aux idolâtres, que les Espagnols étaient des hommes comme eux, enfants, non d'un astre inanimé, mais du Soleil de justice, Jésus-Christ, dont ils venaient leur faire connaître le nom et la religion, seule capable de leur procurer une vie éternellement heureuse. En même temps, le zélé missionnaire se hâta de conférer le baptême à toutes les petites créatures qui respiraient encore après le cruel et impie sacrifice dont il venait d'être témoin, faisant ainsi servir au salut des enfants le crime de leurs pères. (Pl. LIII, n° 1.) Le Seigneur fécondant la parole du Dominicain, le peuple de

(1) Voyez ci-dessus, pag. 48, col. 1.

(2) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. II, p. 190.

Guacheta renonça à l'idolâtrie, et permit qu'on élevât l'étendard de la croix dans le temple même du Soleil, qu'on purifia. Le missionnaire, qui voyait une si riche moisson à cueillir, eût bien désiré s'arrêter quelque temps en ce lieu, pour achever ce qu'il venait de commencer; mais, obligé de suivre les conquérants, il recommanda seulement aux indigènes de conserver avec soin le signe de salut qu'il leur laissait, et dont on leur expliquerait un jour, plus à loisir, le mystère et la vertu. Les naturels en firent la promesse, et y furent fidèles; car les missionnaires qui vinrent plus tard les catéchiser trouvèrent encore la croix à sa place, et on leur dit qu'un enfant du Soleil qui avait passé là avec beaucoup d'autres y avait dressé ce symbole. Cependant, les Espagnols parvinrent à Suesuzca; puis, triomphant de toutes les résistances, ils s'avancèrent jusqu'à Chia, dont le cacique les reçut en amis. Profitant de cet accueil, pour honorer la Semaine sainte par des exercices de religion et par la réception des mystères sacrés, ils édifièrent les indigènes de diverses tribus. Ceux qui venaient de Sainte-Marthe servant d'interprètes à Dominique de Las Casas auprès des naturels de Chia, la lumière pénétra dans l'esprit de ces derniers, dont la grâce touchait les cœurs; et ainsi commencèrent les progrès du christianisme dans ce pays. Le cacique de Suba, avec une suite nombreuse, étant venu, les mains pleines de fleurs, en signe de paix, demander qu'on le visitât à son tour, les Espagnols se rendirent à cette invitation inespérée. Ils apportaient le salut à leur hôte, qui, frappé d'une maladie mortelle le jour même de leur arrivée, fut instruit et baptisé par Dominique de Las Casas, consolé à son dernier soupir par la religion, et enterré avec tout l'éclat des cérémonies de l'Église. L'exemple de sa conversion et les honneurs funèbres qu'on lui rendit produisirent le plus heureux effet sur sa tribu. Au mois d'avril 1537, c'est-à-dire une année après avoir quitté Sainte-Marthe, les Espagnols entrèrent à Bogota, que la fuite du chef ou zippa leur livra sans défense. Ses habitants, irrités du départ de leur prince, du pillage de leurs maisons et de leurs temples, prêtèrent peu l'oreille à Dominique de Las Casas, qui leur parlait en vain de l'impuissance des idoles et de la sainteté du christianisme. Du reste, les missionnaires n'eurent pas même le temps d'opérer des conversions, obligés qu'ils étaient de suivre les Espagnols dans des expéditions nouvelles, notamment à Tunja, où les conquérants s'emparèrent de Quimuynchateca, zaque ou roi des Muyscas. De Tunja, résidence du chef politique de la nation, ils se dirigèrent vers Sogamozo, dans la vallée d'Iraca, résidence du grand prêtre. Les indigènes, dans leur trouble, ou par respect pour leur fausse divinité, n'avaient rien enlevé du temple du Soleil. Les Espagnols y pénétrèrent, résolus de le brûler après l'avoir pillé: mais, dit Touron (1), « l'éclat de tant de richesses aveugla leur esprit plutôt que leurs yeux, en sorte que le feu y prit avant qu'on en eût presque rien tiré. Les ornements intérieurs et les autres matières combustibles, l'ardeur des flammes et la violence des vents, tout cela fit que cet incendie semblait surpasser tout ce qu'on peut voir dans les plus terribles volcans. L'éclat et les tourbillons de feu étaient portés dans toute la ville, et bien au loin dans toutes les campagnes. Quelques historiens n'ont pas craint d'assurer que ce feu s'entretint pendant cinq ans, tant par la prodigieuse grosseur de plusieurs poutres, que par la dureté du bois qui se trouvait entre deux murailles. Ce qu'on peut dire de certain, c'est que la douleur paraissait presque égale parmi les Indiens et les Espagnols: ceux-là pleuraient amèrement la ruine de leur temple, et ceux-ci ne sentaient pas moins la perte des richesses immenses dont leur aveugle précipitation les avait privés. Quelque fameux que fussent parmi ces nations les temples du Soleil à Bogota et à Guacheta, celui de la Lune à Chia, et ceux de quelques idoles chez des peuples renommés, les historiens s'accordent assez à donner la préférence au temple de Sogamozo, à cause de la célébrité et de la variété de ses trésors. Tout cela devait être consumé par les flammes, après avoir longtemps servi à la malice du démon pour entretenir des peuples grossiers dans l'impiété et les horreurs du paganisme. » Touron ajoute que ces réflexions chrétiennes occupaient peu les conquérants. Quesada, ayant été averti du lieu où se trouvait le zippa de Bogota avec tous ses trésors,

(1) *Histoire générale de l'Amérique*, t. II, p. 235.

accourut pour s'en saisir. Ce prince périt, et le zippa Saquesa, son successeur, se réunit aux Espagnols, qui le secoururent contre les Panchas. La religion put alors faire des progrès parmi les indigènes; et on eût dit que des étincelles du feu qui embrâsait Dominique de Las Casas enflammaient déjà les cœurs de ce bon peuple, tant il se montrait assidu aux instructions et avide de recevoir le baptême. Malgré l'indigne conduite de Quesada, qui fit périr le zippa devenu son allié, le christianisme, retardé sans doute dans sa propagation, ne perdit pas le terrain qu'il avait gagné, et fit chaque jour d'autres conquêtes. Les Espagnols ayant résolu de construire auprès de Bogota une nouvelle ville, nommée Sainte-Foi (*Santa-Fe de Bogota*), Quesada, pour l'abriter contre les terribles ouragans de l'est, la bâtit à mi-côte de deux montagnes, calculant en outre que, si elle devenait une place de guerre, cette position lui donnerait une ceinture naturelle de fortifications. Sainte-Foi (Pl. LIII, n° 2) reçoit des montagnes des eaux fraîches et pures; mais son climat, un des plus humides que l'on connaisse, est excessivement pluvieux, sans être très-malsain, et la fréquence de tremblements de terre ajoute aux inconvénients de ce séjour. Quoi qu'il en soit, quand on bâtit la nouvelle ville, on vit les naturels travailler avec autant d'ardeur que les anciens chrétiens à édifier l'église, dont la bénédiction eut lieu avec beaucoup d'appareil, le 6 août 1538, jour de la Transfiguration. Aussitôt, Dominique de Las Casas y célébra pour la première fois les saints mystères. Pendant que Quesada, accompagné du prêtre Jean de Legaspes, entreprenait de continuelles expéditions, le pieux Dominicain, pasteur de l'église de Sainte-Foi, s'occupait non-seulement d'orner ce temple matériel, mais de former des temples vivants au saint Esprit. La docilité, la piété et la modestie des convertis le consolaient des scandales donnés par ses compatriotes; la régularité des indigènes était la censure muette des déréglements des Espagnols; et il semblait que, désabusés des illusions de l'idolâtrie, arrivés des ténèbres à la lumière, de l'esclavage du démon à la véritable liberté, ces hommes nouveaux ne goûtaient plus d'autre bonheur que celui de chanter les louanges de Jésus-Christ. Ainsi commença l'Église de Sainte-Foi de Bogota, qui devint la plus florissante et comme la métropole de toutes les Églises du nouveau royaume de Grenade. Dominique de Las Casas et Jean de Legaspes rendirent des services d'un autre ordre, en prévenant les horreurs de la guerre civile entre les conquérants. Du Pérou, Sébastien Benalcazar, accompagné d'un religieux de la Merci, s'était avancé jusqu'au royaume de Bogota; et, dans une autre direction, Nicolas de Fedreman arrivait pour disputer aussi à Quesada son riche territoire. Les trois missionnaires, intervenant au nom de Jésus-Christ et au nom du roi d'Espagne, réussirent à faire admettre, sans effusion de sang, que les trois capitaines iraient en Europe rendre compte au souverain de leur conduite et de leurs prétentions. Le 8 juillet 1539, Dominique de Las Casas s'embarqua avec eux à Carthagène: en arrivant à Séville, il exposa au conseil des Indes quel était l'état de la religion dans le nouveau royaume de Grenade, et écrivit au maître général de son ordre, Augustin Recupérat, pour qu'on y envoyât des missionnaires. Se retirant dans le couvent de Saint-Paul sous le poids de la fatigue et des infirmités, il y termina cinq ans après sa vie apostolique par une sainte mort. Afin que les intérêts de la couronne et ceux de la foi ne souffrissent pas de l'absence de Quesada et du P. Dominique de Las Casas, d'une part, l'audience royale de San-Domingo confia provisoirement l'administration civile au licencié Jérôme Lebron; de l'autre, l'évêque de Sainte-Marthe désigna plusieurs missionnaires dominicains et séculiers, à la tête desquels il mit son vicaire général Pierre Garcia Matamoros. Ils arrivèrent, au milieu de l'année 1540, dans la nouvelle ville de Vélès; mais aussitôt un conflit s'éleva entre Lebron et le frère du capitaine Quesada, que celui-ci avait laissé à Sainte-Foi de Bogota pour commander le pays. Les Dominicains Pierre Duran et Jean de Monte-Major, arrivés avec Lebron, prévinrent par leur sagesse les conséquences d'une collision fâcheuse; et, pendant que le licencié retournait à Sainte-Marthe, les missionnaires se distribuèrent au contraire dans le pays à évangéliser. Le P. Jean de Lescanes fut chargé de la cure de Vélès, et le P. Pierre Duran de la nombreuse tribu de Ramiriqui: on lui adjoignit le P. Jean de Monte-Major, afin qu'ils travaillassent de concert à convertir les idolâtres, notamment à

Tunja et aux environs. Jean Verdoso desservait la paroisse de Sainte-Foi; mais le P. Jean de Aurres l'y remplaça le 20 septembre 1540. En même temps, le P. Jean Mendez, compagnon de son apostolat, purifia et bénit le grand temple où les zippas de Bogota venaient naguère offrir d'abominables sacrifices; il en fit sa première église et le point de départ de ses courses dans la vallée. A certains jours marqués, Jean de Aurres et Jean Mendez réunissaient leurs néophytes, l'un dans la nouvelle église, qui était très-vaste, l'autre sur la place de Sainte-Foi. Après une instruction familière et courte, on faisait le catéchisme; puis on interrogeait quelques indigènes, et ceux qui répondaient le mieux recevaient du missionnaire une petite croix qu'ils conservaient précieusement, et qu'ils représentaient à la réunion suivante; on leur renouvelait alors les mêmes questions, qui étaient réitérées souvent; on surveillait aussi leur conduite, et, quand on s'était assuré de leurs bonnes mœurs, on les admettait au baptême, sous les auspices de parrains espagnols qui s'engageaient à continuer de les instruire, sans que ces instructions particulières dispensassent les nouveaux chrétiens d'assister à la prière générale et au catéchisme commun. La méthode adoptée par Jean de Aurres et Jean Mendez dans le royaume de Bogota était suivie par Jean de Lescanes, Pierre Duran et Jean de Monte-Major dans le royaume de Tunja. Ces derniers, persuadés que la conversion du zaque et du grand prêtre déterminerait celle de leurs sujets, s'attachèrent à l'obtenir, et le P. Pierre Duran eut la consolation de régénérer dans l'eau baptismale ces deux illustres néophytes. Le zaque, ayant ensuite voulu se marier suivant les lois de l'Église, invita à cette occasion un grand nombre de chefs indigènes, dont le concours alarma Perez de Quesada. Il supposa un projet de révolte, et des sentences de mort furent portées. Le zaque, âgé de vingt-deux ans seulement, écouta sans pâlir cet arrêt inique. Le crucifix à la main, il adressa ce peu de mots au greffier: « Dites à votre général que je le remercie de me délivrer d'un seul coup de tous les maux de cette vie, à laquelle j'avais déjà renoncé en me faisant chrétien. Je regrette moins le royaume terrestre qui m'est enlevé par la mort, que je ne regretterais le royaume éternel dont il s'exclut lui-même par sa faute. » Pierre Duran, qui avait engendré cette belle âme en Jésus-Christ, assista le zaque jusque sur l'échafaud où il eut la tête tranchée. Le grand prêtre, nommé Alfonse au baptême, et heureusement épargné par Perez de Quesada, devint l'instrument des miséricordes divines: instruit des mystères du christianisme, il catéchisa les autres sacrificateurs, qui le regardaient comme leur oracle, et, autant il avait été zèlé pour l'idolâtrie, autant il se montrait actif pour la propagation de la foi. Il vécut encore plusieurs années, et mourut en paix à Sogamozo, où ses restes mortels trouvèrent une sépulture honorable dans l'église des Franciscains. Aux succès de Pierre Duran répondirent ceux de Jean de Monte-Major au milieu du peuple de Boyaca. Parmi les idoles, Jean de Monte-Major remarqua celle de Bochica, à trois visages d'homme: la célébrité de ce simulacre, vers lequel on accourait avec une profonde vénération, le porta à demander ce qu'on prétendait adorer en présentant des vœux et des victimes à une statue qui n'était qu'une grande masse de terre cuite. Les idolâtres répondirent que, suivant une ancienne tradition transmise de père en fils, ils prétendaient adorer le Dieu, créateur de toutes choses, et qui, bien qu'à trois faces, n'était qu'un seul et même dieu, n'ayant qu'un esprit, un cœur et une volonté. Le missionnaire leur parlant alors comme jadis saint Paul aux Athéniens : « Je viens donc, dit-il, vous annoncer un Dieu que vous adorez sans le connaître. Ce que vous voyez n'est que l'ouvrage des hommes, et c'est une impiété que de l'adorer; mais cela vous représente, selon la faiblesse de votre esprit, ce qu'il ne vous est point donné de comprendre ni de voir en cette vie : un pur esprit, incréé, éternel, invisible, l'Être suprême et seul tout-puissant, qui n'a point commencé, et qui ne peut avoir de fin. » Il leur expliqua ce que la foi nous apprend touchant l'unité de l'essence divine et la trinité des personnes. Jamais peut-être un discours chrétien ne fut écouté par des idolâtres avec plus de satisfaction et d'empressement. S'ils rougissaient d'avoir si longtemps prostitué leur encens à une masse de terre, ils se sentaient flattés de l'analogie qu'ils croyaient trouver entre la doctrine du missionnaire et les idées confuses qu'ils avaient de leur dieu. Leur docilité et la sagesse du ministre de J. C. firent le reste. Il ne fut plus

difficile, ni de détruire leur idole, ni de leur persuader toutes les vérités de notre religion : l'unité de Dieu, la trinité des personnes, l'incarnation du Verbe, la médiation de Jésus-Christ, sa mort, sa résurrection pour le salut des hommes, l'efficacité de sa grâce et des sacrements qu'il a institués pour nous appliquer le prix de son sang. Le peuple de Boyaca embrassa dès lors avec joie le christianisme ; en assez peu de temps, plusieurs reçurent le baptême, et on construisit une église paroissiale que Jean de Monte-Major dédia à la très-sainte Trinité, et que les Dominicains desservirent jusqu'en l'année 1645. Telle était la piété des indigènes, qu'entrés à l'église dès le grand matin, à certains jours, notamment le mercredi des Cendres et le dimanche des Rameaux, ils n'en sortaient que le soir, et qu'ils faisaient toutes leurs délices de la prédication, de la prière et de la pénitence. L'œuvre de Dieu était avancée de la manière la plus admirable, lorsqu'un nouvel essaim de missionnaires arriva, en 1542, avec Alfonse-Louis de Lugo, nommé gouverneur d'une partie des pays conquis. Parmi ces apôtres, on distingua surtout les Dominicains Antoine de la Penna et Lopez de Acuna, qui, ayant passé près de deux années dans le couvent de Saint-Paul à Séville, avec le P. Dominique de Las Casas, avaient appris de lui tout le bien qu'on pouvait faire en Amérique, et les moyens de l'opérer.

Malheureusement, la cupidité et la cruauté des soldats entravaient sans cesse l'action des missionnaires ; et, pour appuyer cette accusation sur un monument irréfragable, l'évêque de Sainte-Marthe écrivait à Charles-Quint, le 20 mai 1541 : « Je dis, César, que le moyen de remédier aux maux de cette terre, c'est de l'ôter à des beaux-pères avides de sang, et de lui donner un époux qui la traite comme la raison le commande, et comme elle le mérite. Mais cette mesure ne saurait être trop prompte ; car, à la manière dont ses tyrans la tourmentent et l'oppriment, sous prétexte de la gouverner, je tiens pour certain qu'elle périra d'un inévitable épuisement... Ce funeste sort fera voir clairement à Votre Majesté combien il importe que ceux qui administrent soient destitués, pour rendre la vie à cette république ; et, si l'on ne prend ce parti, je regarde ses infirmités comme incurables. Votre Majesté reconnaîtra aussi que ce ne sont pas des chrétiens, mais des démons, qui habitent cette contrée ; qu'il ne s'y trouve ni amis de Dieu, ni serviteurs du roi, mais des traîtres à Dieu et au souverain. Je déclare donc, en toute vérité, que la grande difficulté que j'aperçois à faire préférer aux Indiens la paix à la guerre, et à les amener de la paix à la connaissance de notre sainte religion, c'est le cruel et barbare traitement que les Indiens, amis de la soumission, éprouvent de la part des chrétiens, et qui les a rendus si ombrageux et si difficiles à manier, que rien au monde ne leur est plus odieux et plus horrible que le nom de chrétiens. Ils leur ont donné, dans toutes ces contrées, celui d'*yares*, qui signifie *démons* dans leur langue ; et ils ont incontestablement raison, parce que de telles actions ne conviennent ni à des chrétiens ni à des hommes, mais seulement à des démons. Il en résulte que les Indiens, voyant de si méchantes œuvres faites avec tant d'inhumanité par les chefs comme par les subordonnés, pensent que les chrétiens obéissent à une loi en faisant le mal, et qu'il leur est commandé par leur Dieu et par leur roi. Entreprendre de leur persuader le contraire, ce serait vouloir mettre la mer à sec, leur donner sujet de rire de Jésus-Christ et de sa loi. Une autre conséquence de cette cruelle politique, est que ceux de ces Indiens qui sont *en état de guerre*, voyant ceux qui ont *posé les armes* si malheureux, aiment mieux mourir une fois en combattant, que de subir plusieurs fois la mort entre les mains des Espagnols. Invincible César, je sais tout cela par ma propre expérience..... Votre Majesté a plus de serviteurs qu'elle ne pense dans ces contrées ; car il n'y a pas ici un seul soldat qui n'ose dire publiquement que, s'il attaque, pille, détruit, tue ou brûle les sujets de Votre Majesté pour en avoir de l'or, c'est pour le service même de Votre Majesté, puisqu'une partie de ce métal lui est destinée. En conséquence, il serait bon, César très-chrétien, que Votre Majesté, en ordonnant de punir sévèrement plusieurs de ces coupables, fît connaître que des actions aussi contraires à la loi de Dieu ne méritent point le nom qu'on leur donne. » Barthélemi de Las Casas (1), après avoir cité cette lettre, ajoute : « Voilà ce que

(1) *Œuvres*, t. I, p. 61.

dit cet évêque, qui appelle *Indiens de la guerre* ceux qui ont échappé au carnage par la fuite, et *Indiens de la paix* ceux qui sont restés esclaves entre les mains des Espagnols. Ce qu'il dit de la cruauté des conquérants est certainement peu de chose en comparaison de ce qu'il aurait pu apprendre au roi. »

Sur un autre point de l'Amérique méridionale, c'est-à-dire sur les bords du Rio de la Plata, les Franciscains combattaient déjà l'idolâtrie avec les lumières de la foi. Quelques Espagnols avaient tenté de s'emparer de ce pays. Pour soutenir leurs efforts, Charles-Quint envoya Alfonse de Cabrera et Lopez d'Aguiar avec trois vaisseaux, sur lesquels on ne manqua pas d'embarquer, en 1537, six Franciscains de l'Observance régulière, chargés de gagner à Jésus-Christ les peuples qu'on voulait soumettre à la couronne d'Espagne (1). Frère Bernardin, supérieur de ces missionnaires, écrivit, le 1er mai 1538, du port de Saint-François, à Jean Bernal Diaz de Lugo, membre du conseil des Indes établi à Séville. Un extrait de sa lettre fera bien connaître les curieux commencements de cette mission (2): «Nous sommes arrivés heureusement, par la grâce Dieu, à l'embouchure du Fleuve d'Argent (Rio de la Plata). Nous avons essayé trois fois d'y entrer, pour passer outre; mais la force du vent nous a toujours repoussés, et nous avons été forcés de nous arrêter au port de Saint-François, qu'on nommait auparavant le port de don Rodriguez. Nous y avons trouvé trois chrétiens, qui peuvent nous servir d'interprètes, parce qu'ils entendent très-bien la langue du pays. Ils nous ont dit qu'il y avait quatre ans qu'un Indien, nommé Etiguara, avait parcouru l'espace de plus de deux cents lieues pour annoncer aux indigènes qu'ils verraient bientôt de vrais chrétiens, frères des disciples de l'apôtre saint Thomas, qui leur administreraient le baptême: aussi leur ordonnait-il de faire un bon accueil à ces saints hommes. Tout le peuple a été tellement touché des paroles de ce prophète, que nos frères en ont été très-bien reçus. Il a même enseigné à chanter des cantiques, dans lesquels l'observation des commandements de Dieu est fortement recommandée. Cet homme a laissé des disciples, qui ont témoigné une joie extrême de nous voir, et qui poussent l'assiduité auprès de nous jusqu'à l'obsession. Nous sommes si occupés d'administrer le baptême, que nous n'avons pas le temps de faire autre chose; nous avons même peine à trouver un moment pour le repos et pour le sommeil. Ces barbares prennent aisément le parti de se contenter d'une seule femme, et de n'en prendre point dans les degrés de parenté prohibés par l'Église: leur prophète le leur avait ainsi ordonné. Les plus vieux sont les plus ardents à recevoir la foi; il y en a qui ont plus de cent ans, et ils enseignent publiquement aux autres ce qu'ils ont appris de nous. Les merveilles que Dieu daigne faire parmi ce peuple sont si grandes, qu'on ne saurait ni les dire, ni les écrire. C'est pourquoi, je vous conjure, par l'amour immense que Jésus-Christ a eu pour le salut des hommes, dont le nombre est ici presque infini, de prendre le soin de leur conversion, et de faire en sorte, avec le roi et les conseillers vos collègues, qu'on nous envoie au moins douze de nos frères de la province d'Andalousie et de celle des Anges, qui mènent une vie apostolique. Il serait aussi nécessaire qu'on envoyât des laboureurs et des artisans de toutes sortes de métiers: ils seront plus utiles que les soldats; car les barbares seront gagnés par la douceur plutôt que par la force, et, si on les irrite, ils nous maltraiteront. Ils sont robustes, de grande taille, belliqueux; et, quoiqu'ils n'aient que des arcs pour armes, ils peuvent se faire craindre. Vous devez être persuadé que la cupidité, la cruauté et les mœurs dépravées des Espagnols feront tomber la foi chrétienne en mépris, si on n'y apporte quelque remède. Les nouveaux convertis observent fort exactement les commandements de Dieu: s'ils voient que les Espagnols, qui sont chrétiens depuis leur naissance, les transgressent si facilement, ils croiront que nous avons voulu les tromper, et ils retourneront à leur idolâtrie. Nous connaissons par notre propre expérience qu'il ne peut pas y avoir de peuple plus disposé à recevoir la foi, que celui-ci. Quoique nous ne soyons que cinq, nous avons déjà, par la grâce de Dieu, gagné cette vaste province, sans autres armes que celle de la divine parole; et j'espère que nous aurons étendu nos conquêtes à plus de quatre-vingts

(1) Wadding, an. 1537, n° 1.
(2) *Ibid.*, an. 1538, n° 2.

sciples, qui ont té-
nous voir, et qui
e nous jusqu'à l'ob-
cupés d'administrer
ns pas le temps de
ons même peine à
e repos et pour le
nnent aisément le
seule femme, et de
degrés de parenté
ophète le leur avait
x sont les plus ar-
en a qui ont plus
publiquement aux
le nous. Les mer-
e parmi ce peuple
rait ni les dire, ni
vous conjure, par
Christ a eu pour le
ombre est ici pres-
in de leur conver-
ec le roi et les con-
nous envoie au
la province d'An-
, qui mènent une
i nécessaire qu'on
artisans de toutes
plus utiles que les
nt gagnés par la
rce, et, si on les
s sont robustes, de
quoiqu'ils n'aient
peuvent se faire
uadé que la cupi-
dépravées des Es-
hrétienne en mé-
remède. Les nou-
t exactement les
ls voient que les
depuis leur nais-
ilement, ils croi-
romper, et ils re-
s connaissons par
e peut pas y avoir
voir la foi, que
ns que cinq, nous
ieu, gagné cette
mes que celle de
que nous aurons
de quatre-vingts

Un Franciscain et le Cacique de Mechoacan

Un Francescano e il Cacico di Mechoacan — Un Franciscano y el Cazique de Mechoacan.

[illegible]

Trionfo d'una vergine cristiana — Triunfo de una Virgen cristiana

N. Remond sculp.

[illegible] Rodriguez, [illegible] trouveront [illegible] abondance [illegible] ce pays est [illegible] frême vieil- [illegible] trouve pour la [illegible] le gain des [illegible] qu'on ne [illegible] donné à [illegible] ance le [illegible] que [illegible] qui [illegible] les [illegible]

[illegible] méri[illegible] nous [illegible]

[illegible] la religi[illegible] dans un [illegible] Fran[illegible] [illegible] en- [illegible] sman et [illegible] de Méchoa- [illegible] ce, ayant [illegible] devant du chef [illegible] le recevoir et lui offrir des pré- [illegible] informé qu'il y avait une grande [illegible] ce pays, [illegible] sur-le- [illegible] et ordonna [illegible] supplice. On [illegible] ; on [illegible] pieds, [illegible] qu'ils [illegible] enfant les [illegible] en [illegible] devant le [illegible] cique, l'a[illegible] le cœur ; [illegible] autre [illegible] et semblait [illegible] rouloir le [illegible] motif de cette affreuse [illegible] de

(1) [illegible] p. 51.

savoir où était son trésor. Averti de tant d'horreurs, le religieux accourut, et mit fin au supplice. (Pl. LIV, n° 1.) Malheureusement, les forces du cacique étaient épuisées ; il expira au bout de quelques heures. Le Méchoacan eut spécialement pour apôtres les Franciscains Martin de Jésus, Ange de Salicette, Jérôme, Jean de Badia, Michel de Bologne et Jean de Padilla, qui bâtirent un monastère dédié à sainte Anne, et après celui-là plusieurs autres, dont ils formèrent en 1535 une custodie, soumise d'abord à la province du Saint-Évangile de Mexico, puis érigée elle-même, l'an 1565, en province séparée, sous le titre de Saint-Pierre et de Saint-Paul (1).

En 1535, la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne fut confiée à un premier vice-roi, Antoine de Mendoza. L'année suivante, il invita les évêques de San-Domingo, de Tlascala et de Mexico à se réunir pour prononcer sur une question [illegible] (2). Les Frères-Mineurs [illegible] Saint-Évangile, qui eut successivement pour [illegible] Garcias de Cisneros et Antoine de Ciudad-Rodrigo (3), étaient en [illegible] ; et comme, depuis l'arrivée des [illegible] en 1524 jusqu'en 1539, sept [illegible] d'indigènes reçurent le baptême, il était impossible, faute de missionnaires en nombre suffisant, de le leur administrer avec toutes les cérémonies prescrites par le Rituel romain (4). On réunissait les néophytes sur une grande place, et on les divisait en trois classes, l'une des enfants, la seconde des femmes, la troisième des hommes. En commençant par les enfants, on en baptisait trois ou quatre avec toutes les cérémonies qui tiennent à la solennité de ce sacrement ; pour les autres on se bornait à leur donner l'eau qui est de l'essence [illegible] baptême. On agissait ainsi à l'égard des [illegible] et des hommes ; et le même nom était attribué à tous les individus de chaque sexe qui se présentaient le même jour. Quoiqu'on abrégeât par là cette fonction, elle absorbait souvent le jour entier ; et les ministres du sacrement se trouvaient si

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 30 et 257.
(2) Wadding, an. 1536, n° 3.
(3) *Ibid.*, n° 1.
(4) *Ibid.*, an. 1537, n° 3.

Un Pronostiquero del Cuerpo de Michoacan — Un Pronosticano y el Cuerpo de Michoacan.

lieues, avant que vous ne receviez cette lettre. Je vous conjure, derechef, de prendre, vous et vos collègues, cette affaire à cœur, et de ne pas laisser perdre l'occasion d'accomplir une bonne œuvre, dont Dieu vous fera rendre compte au jour du jugement. Ceux que vous enverrez doivent prendre terre au port de don Rodrigues, ou à l'île de Sainte-Catherine. Ils y trouveront de nos frères, qui leur fourniront en abondance de toutes sortes de viandes. L'air de ce pays est si sain, qu'on y vit jusqu'à une extrême vieillesse. Les commodités qu'on y trouve pour la vie, et, ce qui est le plus important, le gain des âmes qu'on y peut faire, méritent bien qu'on ne le dédaigne pas. J'ai donné à cette province le nom sacré de Jésus, parce que c'est sa vertu qui l'a subjuguée et qui opère les prodiges que nous y voyons chaque jour. »

CHAPITRE XL.

Suite des Missions dominicaines et franciscaines dans l'Amérique du nord.

De la partie méridionale de l'Amérique, l'ordre des faits nous ramène à la partie septentrionale.

En 1530, la religion, personnifiée dans un disciple de saint François, était intervenue entre Nuno de Gusman et le cacique de Méchoacan (1). Ce prince, ayant été au-devant du chef espagnol pour le recevoir et lui offrir des présents, Gusman, informé qu'il y avait une grande quantité d'or dans ce pays, fit arrêter sur-le-champ le cacique et ordonna son supplice. On l'étendit sur une planche ; on mit sous ses pieds, engagés dans des ceps, un feu ardent ; lorsqu'ils commencèrent à brûler, un enfant les humecta avec un goupillon trempé dans du vinaigre ; en même temps, un homme se présentait devant le cacique, l'arc tendu, prêt à lui percer le cœur ; un autre amenait un chien féroce, et semblait vouloir le lâcher sur la victime. Le motif de cette affreuse torture était l'envie qu'on avait de savoir où était son trésor. Averti de tant d'horreurs, le religieux accourut, et mit fin au supplice. (Pl. LIV, n° 1.) Malheureusement, les forces du cacique étaient épuisées : il expira au bout de quelques heures. Le Méchoacan eut spécialement pour apôtres les Franciscains Martin de Jésus, Ange de Salicette, Jérôme, Jean de Badia, Michel de Bologne et Jean de Padilla, qui bâtirent un monastère dédié à sainte Anne, et après celui-là plusieurs autres, dont ils formèrent en 1535 une custodie, soumise d'abord à la province du Saint-Évangile de Mexico, puis érigée elle-même, l'an 1565, en province séparée, sous le titre de Saint-Pierre et de Saint-Paul (1).

En 1535, la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne fut confiée à un premier vice-roi, Antoine de Mendoza. L'année suivante, il invita les évêques de San-Domingo, de Tlascala et de Mexico à se réunir pour prononcer sur une question vivement débattue (2). Les Frères-Mineurs de la province du Saint-Évangile, qui eut successivement pour ministres Garcias de Cisneros et Antoine de Ciudad-Rodrigo (3), étaient environ soixante ; et comme, depuis l'arrivée des douze premiers en 1524 jusqu'en 1539, sept millions d'indigènes reçurent le baptême, il était impossible, faute de missionnaires en nombre suffisant, de le leur administrer avec toutes les cérémonies prescrites par le Rituel romain (4). On réunissait les néophytes sur une grande place, et on les divisait en trois classes, l'une des enfants, la seconde des femmes, la troisième des hommes. En commençant par les enfants, on en baptisait trois ou quatre avec toutes les cérémonies qui tiennent à la solennité de ce sacrement ; pour les autres on se bornait à leur donner l'eau qui est de l'essence du baptême. On agissait ainsi à l'égard des femmes et des hommes, et le même nom était attribué à tous les individus de chaque sexe qui se présentaient le même jour. Quoiqu'on abrégeât par là cette fonction, elle absorbait souvent le jour entier ; et les ministres du sacrement se trouvaient si

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. I, p. 51.

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 70 et 257.
(2) Wadding, an. 1536, n° 3.
(3) *Ibid.*, n° 1.
(4) *Ibid.*, an. 1537, n° 3.

las, qu'ils étaient obligés de se servir tantôt du bras droit, tantôt du bras gauche, jusqu'à ce que la faiblesse les empêchât de lever les mains. Cet usage trouva des contradicteurs. La réunion des trois évêques eut pour objet de le discuter: ils arrêtèrent, en effet, un règlement sur ce point. La question, soumise aux universités de Salamanque et d'Alcala, fut décidée enfin par une bulle du 1er juin 1537, dans laquelle le Pape déclara que ceux qui avaient administré le baptême sans les cérémonies accoutumées n'avaient point commis de péché, attendu que les circonstances motivaient cette omission; mais il ordonna que, sauf le cas de nécessité, les cérémonies prescrites fussent employées pour tous à l'avenir. La même bulle, statuant sur le mariage des nouveaux convertis, déclara que ceux qui avaient plusieurs femmes devaient épouser de nouveau la première qu'ils avaient prise, si leur mémoire la leur indiquait; qu'au cas contraire, ils retiendraient celle qui leur serait la plus agréable, alors même qu'elle serait leur parente ou leur alliée au troisième degré.

Une autre question occupait les esprits. Des Espagnols, pour colorer leur tyrannie à l'égard des Américains qu'ils réduisaient en servitude et dépouillaient de leurs biens, soutenaient qu'ils étaient des brutes, sans esprit et sans raison, incapables de recevoir les sacrements; raisonnement détestable et cruel, d'après lequel on empêchait les religieux de convertir et de civiliser les indigènes (1). Las Casas ne pouvait manquer de s'intéresser vivement à cette question. De retour du Pérou, il s'arrêta à Mexico, où il se lia de la plus étroite amitié avec le vice-roi Antoine de Mendoza, qu'il trouva constamment disposé à préférer les moyens de la douceur et de la bienveillance, pour convertir les Américains, aux exécutions militaires employées par d'autres chefs; et il ne fut pas sans influence sur une démarche importante. Julien Garcès, évêque de Tlascala, et Dominique de Betanzos, provincial des Frères-Prêcheurs, venaient de rédiger ensemble un écrit destiné à exposer au Pape les mœurs, la langue et le culte des indigènes: ils y prouvaient, par des miracles opérés parmi les naturels, que ces peuples étaient en état de comprendre les vérités du christianisme, et l'évêque attestait que «ces Indiens avaient plus de talent, plus de docilité et plus de vertus que les Espagnols» (1). Pour ne choisir qu'un fait au milieu de tant d'autres, dans lesquels éclate la puissance de la grâce, qui transforma des sauvages en anges de lumière, s'il est permis de parler ainsi, nous dirons que, parmi les jeunes filles nouvellement baptisées, il s'en trouvait une non moins distinguée par sa sagesse et sa modestie, que par sa beauté. Poursuivie, depuis quelque temps, par un indigène du même âge, elle ne cessait de le fuir et de le rebuter, également insensible à ses menaces et à ses prières. Surprise un jour dans un lieu où elle ne pouvait attendre aucun secours humain, elle demanda à Dieu, avec une foi vive, de la protéger, et adressa ces simples mots à celui qui se préparait à lui faire violence: « N'es-tu pas chrétien? Comment donc oses-tu tenter ce que Jésus-Christ nous défend? » Ces paroles, dans la bouche de la vierge chrétienne, furent comme un coup de foudre qui terrassa l'ennemi. (Pl. LIV, n° 2.) D'abord immobile et muet, il ne revint à lui que pour confesser son crime, en demander pardon avec larmes, promettre un changement de vie; et cette promesse fut tenue fidèlement. L'évêque de Tlascala et Betanços envoyèrent leur célèbre lettre latine à Paul III, par le P. Bernardin de Minaya, alors prieur des Dominicains de San-Domingo, qui devait compléter de vive voix leurs informations, et achever de prouver que les Américains, êtres doués de raison, étaient réellement capables de recevoir le baptême. Le Pontife romain, ayant pesé les motifs de l'évêque, du provincial et de leur délégué, déclara, par décret du 2 juin 1537, que les indigènes de l'Amérique étaient des hommes véritables, en état de recevoir la foi chrétienne et tous les sacrements de l'Église; qu'on ne pouvait donc les priver de leur liberté ni de leurs biens, quelque effort qu'on fît pour prouver le contraire. «Quelques ministres du démon, dit le Pape (2), poussés par le désir effréné de satisfaire leur cupidité et leurs injustes passions, osent affirmer chaque

(1) Wadding, an 1537.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. v p. 137. *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, etc., t. II, p. 425.

(2) *Ibid.*, t. I, p. lxiij.

jour que les Indiens orientaux et occidentaux, et d'autres nations dont il nous a été parlé dans ces derniers temps, doivent être traités et assujettis au service des Européens comme des animaux et des brutes, et ne craignent pas de dire qu'ils sont incapables de recevoir et de professer notre sainte religion; en sorte qu'après les avoir réduits à la plus affreuse servitude, ces hommes les tourmentent et les oppriment au point que le mal qu'ils font éprouver à leurs bêtes de somme est peut-être moindre que celui dont ils accablent ces malheureuses créatures. Nous qui, quoique indigne, occupons la place de Dieu sur la terre, et employons tous les moyens en notre pouvoir pour trouver les brebis qui sont éloignées de leurs troupeaux, afin de les y ramener, et d'accomplir le devoir qui nous a été imposé; instruit que les Indiens, par leur qualité d'hommes véritables, non-seulement sont en état d'embrasser la foi en Jésus-Christ, mais la reçoivent en effet avec le plus grand empressement; et voulant remédier aux abus qui nous ont été dénoncés, en vertu de notre autorité apostolique, nous déterminons et déclarons, par le contenu des présentes lettres, que lesdits Indiens et tous les autres peuples qui viendront plus tard à la connaissance des chrétiens, quoiqu'ils ne connaissent point la foi de Jésus-Christ, ne sont ni ne doivent être pour cela privés de leur liberté ni de la propriété de leurs biens, ou réduits en servitude; mais que c'est par le moyen de la prédication de l'Évangile et par l'exemple d'une vie remplie de vertus, qu'il faut les attirer et les engager à recevoir notre sainte religion. Nous ordonnons, en conséquence, que tout ce qui sera contraire à la présente résolution soit considéré comme nul et de nul effet.»

De Mexico, Las Casas était allé en 1536 évangéliser, de concert avec l'évêque Diégo-Alvarez Osorio, la province de Nicaragua et les pays voisins (1). Comme le gouverneur se disposait à les parcourir avec une armée, le missionnaire, qui se trouvait muni d'une autorisation expresse, s'y opposa avec force, déclarant que le roi d'Espagne n'avait chargé que lui de découvrir l'intérieur de ces terres et d'y prêcher la foi. La manière vive et touchante dont Las Casas parla des indigènes fit une telle impression sur les Espagnols, que le gouverneur se vit bientôt presque seul. L'évêque étant mort sur ces entrefaites, il écrivit en Espagne pour dénoncer le protecteur des Indiens comme un séditieux; mais ce dernier, que son zèle pour les indigènes rendait insensible à toutes les contradictions, retourna sur-le-champ en Europe pour y plaider la cause de ses enfants adoptifs.

L'amitié de Las Casas pour le vice-roi du Mexique était justifiée par le caractère doux et bienfaisant d'Antoine de Mendoza, et par l'affection qu'il portait aux indigènes, dont on l'appelait le protecteur et le père. Charles-Quint lui avait recommandé de procurer leur avancement dans les lettres et dans les arts. Le collége annexé au premier couvent de Saint-François de Mexico, et dans lequel Pierre de Gand rendit de si grands services, secondé par Arnoux de Bassacio, régent de grammaire, parut insuffisant pour la foule des écoliers: en conséquence, Mendoza fonda, sous le titre de Sainte-Croix, un second collége, auprès d'un autre couvent, dit de Saint-Jacques, dont le gardien en fut constitué le directeur (1). Il ne fut pas destiné seulement aux enfants de Mexico, mais à ceux des principales familles de tout le Mexique. Quelques Espagnols murmurèrent, en voyant établir et doter ce collége, disant que les indigènes n'avaient pas d'aptitude pour les sciences, et que, si on leur enseignait la philosophie et la théologie, au lieu de docteurs on n'aurait que des hérétiques. Mais l'événement démentit cette sinistre prédiction; car plusieurs élèves des Franciscains, aussi distingués par leur science que par leur vertu, rendirent de grands services à leur patrie.

Docile aux conseils de Las Casas, qui revint d'Espagne à Mexico en 1537, Mendoza n'envoya plus d'hommes de guerre à la découverte de nouveaux pays. Mais frère Antoine de Ciudad-Rodrigo, ministre de la province franciscaine du saint Évangile, chargea six de ses religieux d'explorer les provinces maritimes du côté du nord (2), où ils recueillirent, en deux ans, beaucoup de fruits de conversion.

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. 1, p. lxj.

(1) Wadding, an. 1536, n° 5.
(2) *Ibid.*, an. 1537, n° 2.

Cortez ayant équipé quelques vaisseaux pour découvrir les côtes de la mer du Sud, frère Antoine de Ciudad-Rodrigo y fit embarquer trois missionnaires. Les Espagnols, voyant que les peuples de ces contrées étaient très-pauvres, s'en retournèrent, ramenant avec eux les trois religieux, qui ne songeaient qu'à gagner des âmes (1). Frère Antoine, vivement peiné de ce que la cupidité des navigateurs avait empêché les ouvriers apostoliques de travailler au salut de ces pauvres indigènes, leur en envoya deux par la voie de terre. Un capitaine espagnol voulut les accompagner : mais, comme il n'avait que le désir des richesses pour mobile, il les quitta bientôt, se dirigeant vers la droite, pendant que les Franciscains prenaient à gauche. Il fut, du reste, bien trompé dans son attente : après avoir fait un trajet long et ennuyeux, il ne rencontra que des montagnes stériles, qui le forcèrent à revenir sur ses pas. L'un des religieux, atteint d'une maladie opiniâtre, dut aussi revenir à Mexico. L'autre, que le départ de son compagnon ne découragea point, poursuivit son chemin avec deux indigènes qui lui servaient d'interprètes, et arriva enfin dans un pays très-peuplé, mais très-pauvre. Ses habitants le reçurent comme un homme descendu du ciel, accourant vers lui en foule avec de grandes démonstrations de joie, et baisant son habit avec un profond respect. Après qu'il les eut évangélisés, il voulut passer outre. Les nouveaux convertis lui firent escorte d'un lieu à un autre, au nombre de trois ou quatre cents, et pourvurent à sa nourriture par la chasse, exercice dans lequel ils étaient fort adroits. Ils accompagnèrent ainsi pendant plus de deux cents lieues ce missionnaire, qui sema partout la parole évangélique, qu'il fit germer, fleurir et fructifier sous ses yeux. Il apprit, dans ce long voyage, qu'au delà des montagnes il y avait des pays fort riches et fort peuplés, où les habitants possédaient des villes, et dont les chefs se faisaient des guerres fréquentes. Il ne crut pas à propos de s'y rendre seul, de peur que sa mort ne vint à priver l'Espagne d'un renseignement si précieux, et il retourna à Mexico annoncer au vice-roi ce qu'il avait vu, ce qu'il avait fait, et ce qu'il avait appris. Mendoza chargea aussitôt François Vasquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, d'aller reconnaître les pays dont parlait ce religieux : mais il lui associa frère Marc de Nice, naguère témoin de la dévastation du Pérou. Ce Franciscain devait précéder Vasquez et s'avancer par terre, accompagné de frère Honorat, du nègre Étienne Dorantès, qui pouvait servir d'interprète, et de six indigènes qui comprenaient l'espagnol. Voici, d'après Wadding (1), l'itinéraire de frère Marc.

Il partit, le 7 mars 1539, du bourg du Saint-Michel dans la province de Culiacan, et prit le chemin de Petatlan, qui en était éloigné de soixante lieues. On le reçut partout avec bonté; mais, arrivé à Petatlan, il dut y laisser frère Honorat, gravement malade. Il parcourut avec ses autres compagnons l'espace de trente journées, et, malgré l'extrême disette qui régnait dans ce pays où les moissons avaient été très-mauvaises depuis trois ans, ils y trouvèrent tout ce dont ils avaient besoin. Pendant ce trajet, il ne leur arriva rien de remarquable. Seulement, quelques indigènes d'une île découverte par Cortez et d'une autre plus éloignée, qui avaient des coquilles de perles autour de la tête, vinrent les voir : ils disaient qu'on péchait des perles en abondance sur leur côte, mais ils n'en portaient point; ils ajoutaient qu'à proximité de leur île il y en avait d'autres, mais habitées par des peuples fort pauvres. Frère Marc fit encore quatre journées dans un désert, suivi de plusieurs indigènes. Enfin, on rencontra un pays peuplé, dont les habitants furent surpris de voir et les habits des Espagnols et les Américains de leur cortége, qu'ils ne connaissaient pas. Ces indigènes firent un excellent accueil aux voyageurs, et leur fournirent volontiers des vivres. Ils avaient pour frère Marc tant de vénération, qu'ils baisaient son habit avec respect, et l'appelaient en leur langue *Haïotan*, c'est-à-dire homme divin : le missionnaire en prit occasion de leur expliquer par ses interprètes le dogme de l'unité de Dieu et la puissance du roi d'Espagne. Ils lui dirent qu'à quatre journées de là, dans l'intérieur des terres, s'étendait une plaine fort vaste, dont les habitants, bien vêtus, portaient

(1) Wadding, an. 1538, n° 4.

(1) An. 1539, n° 4.

des pierres vertes pendues aux oreilles et aux narines ; que l'or y était si commun, qu'on en faisait des vases pour le service ordinaire, et qu'on en revêtait les murailles des temples : néanmoins, frère Marc ne voulut point y aller, parce qu'il avait ordre de ne pas s'éloigner trop du rivage de la mer. Après avoir fait quarante lieues en quatre jours, il arriva à Vapacam : de là, il envoya des hommes de sa suite, par trois chemins différents, vers la côte, et le nègre vers le nord, en leur enjoignant de l'avertir de ce qu'ils rencontreraient. Quatre jours après, un des compagnons du nègre revint, pour lui annoncer qu'il avait appris qu'à trente journées de distance il y avait une belle province appelée Cibola, dont les habitants possédaient sept grandes villes ; qu'il s'y trouvait des turquoises en telle abondance, qu'on en décorait le dessus des portes ; et que tout ce pays était gouverné par un roi. Frère Marc s'était arrêté à Vapacam pour y célébrer la fête de Pâques. Le jour même de cette solennité, les messagers qu'il avait dirigés vers la mer revinrent à leur tour, et lui déclarèrent qu'ils avaient découvert trente-quatre îles ; ils lui amenèrent même des insulaires, qui portaient de grands boucliers de cuir de bœuf, au moyen desquels ils couvraient tout le corps. Trois indigènes, qui avaient les bras et l'estomac peints de diverses couleurs, vinrent encore à lui du côté de l'Orient : ils lui dirent qu'ils demeuraient sur la frontière de Cibola, et frère Marc les prit pour ses guides en partant pour rejoindre le nègre. Sur la route, il reçut divers avis de ce dernier, qui l'engageait à se hâter, ajoutant qu'il y avait trois autres royaumes voisins de Cibola, l'un nommé Murata, le second Acus, le troisième Tontéac. Frère Marc était si bien reçu partout, qu'on lui fournit des vivres en abondance, pour lui et pour ses compagnons, et on lui donna de fort belles peaux : de son côté, il ne passait qu'en faisant le bien, et guérissait tous les malades par la lecture de l'Évangile et par le signe de la croix. D'autres indigènes, que frère Marc rencontra, l'assurèrent qu'ils avaient vu le nègre, qui l'attendait à l'entrée d'un pays désert : comme trace de son passage, le missionnaire vit une grande croix, qui venait d'être plantée sur le chemin. Il n'avait plus que deux journées à faire pour le rejoindre. lorsqu'il trouva un pays très-fertile, couvert d'une foule de belles moissons et arrosé par de grands canaux. Les habitants et même le chef vinrent au-devant de lui, portant des vêtements de drap sur des chemises de coton, des boucliers de peaux de bœuf, et des turquoises pour ornement : ils lui dirent que ces draps étaient tissés, à Tontéac, du poil de quelques animaux plus grands que des chiens ; ils lui offrirent même des présents, mais frère Marc ne voulut pas les accepter. Il employa quatre jours à traverser le désert, sans rencontrer le nègre, et, au sortir de cette solitude, il entra dans une vallée fort peuplée : les habitants, vêtus de la même façon que ceux dont nous venons de parler, connaissaient fort bien la province de Cibola. Il remarqua que la côte de la mer tournait droit vers le pôle arctique : il la visita, et reconnut que ce climat était à trente-six degrés de l'équinoxe. Après cinq jours de marche dans la vallée, il rencontra un habitant de Cibola qui fuyait : cet homme n'avait rien de barbare, et il souhaita d'accompagner frère Marc, dans l'espoir d'obtenir sa grâce du chef de son pays. Il fit une description assez exacte de la province au missionnaire, à qui il dit que la principale ville, nommée Abacam, était située au midi de Murata ; que ce royaume, autrefois très-peuplé, se trouvait presque désert par suite des guerres ; et qu'il touchait à celui de Tontéac, dont les habitants étaient fort riches. Dans cette vallée, on fit présent à frère Marc d'une peau hérissée d'un poil fort long, plus grande que deux cuirs de bœuf, et de la couleur de celle d'un daim. On lui dit que l'animal qui la portait avait au front une corne recourbée, de laquelle il en naissait une autre toute droite, et que là se concentrait la force de cette bête. Frère Marc ayant pénétré dans une autre vallée, un messager du nègre vint lui donner l'assurance que celui-ci continuait heureusement à s'avancer, les indigènes qu'il rencontrait lui enseignant son chemin avec exactitude. Le missionnaire, quoique invité à se hâter, s'arrêta trois jours en cet endroit, parce que les habitants consentirent à ce qu'il prît possession de leur pays au nom du roi d'Espagne ; ils s'offrirent même à l'escorter en grand nombre, et avec des vivres, à travers une contrée déserte qui n'exigeait pas moins de quinze jours de marche avant qu'on arrivât à Cibola. Marc pénétra dans cette solitude, le 9 mai, par un grand

chemin où il trouva plusieurs traces des feux que les passants avaient coutume d'y allumer. Jusque-là son voyage avait été très-heureux. Mais, le deuxième jour, il vit venir un homme fort effrayé : c'était un des compagnons du nègre, qui lui dit qu'arrivés près Cibola ils avaient envoyé au chef de la ville une courge garnie de sonnettes et de plumes rouges et blanches, pour lui donner avis de leur présence, selon la coutume du pays; qu'à la vue de ce symbole, le chef était entré dans une si grande colère, qu'il avait jeté la courge à terre, maltraité ceux qui la portaient, et ordonné qu'ils quittassent son territoire, ainsi que leur maître et tous ceux de sa suite, sous peine de la vie; que le nègre, sans s'intimider, avait été plus avant, mais qu'au lieu d'être reçu dans la ville il s'était vu chasser et dépouiller de tout ce qu'il portait; qu'on l'avait même poursuivi jusqu'à la rivière, où on l'avait cruellement massacré avec tous ses compagnons; que, pour lui, s'étant caché jusqu'à ce qu'il pût s'enfuir, il en avait été quitte pour la peur. Cette mauvaise nouvelle affligea frère Marc et consterna tous ceux qui l'accompagnaient. Il tâcha de les rassurer, en la révoquant en doute; et, après un courte prière, leur distribuant tous les vêtements qu'il avait apportés, il les conjura de le suivre. Ils le crurent; mais, à une journée de Cibola, deux compagnons du nègre leur confirmèrent ce que le premier messager avait dit; montrant, à l'appui de leurs paroles, de grandes blessures qu'ils avaient reçues, et assurant que le nègre avait été tué avec plus de trois cents hommes qui formaient son escorte. Cette déclaration acheva de décourager la suite de frère Marc. Il s'efforça de gagner ces esprits timides par des caresses et des présents; mais la crainte du péril prévalut sur ses efforts : ils entrèrent même dans une telle fureur qu'ils résolurent de le tuer, pour venger la mort de leurs compagnons, dont ils le disaient cause. Un habitant de Mexico averti de ce complot frère Marc, qui les en détourna, en leur représentant qu'on ne tirerait aucun avantage de sa mort, et que les Espagnols la vengeraient sévèrement sur eux. Il essaya de leur persuader d'envoyer quelques-uns d'entre eux sur les lieux, pour vérifier ce qui était arrivé et en avoir la certitude; mais les indigènes n'y consentirent point. Sur ce refus, il s'avança, avec un petit nombre qui le suivit, jusqu'à la vue de Cibola. Il remarqua que cette ville, située dans une plaine au pied d'une colline, était plus grande que Mexico, et que ses maisons étaient fort bien bâties en pierre. Il ne fut pas d'avis d'y entrer, de crainte que, s'il y périssait, sa mort n'enlevât aux Espagnols la connaissance d'une cité si considérable. Il se contenta de dresser un monceau de pierres, sur lequel il mit une croix, pour indiquer qu'il prenait possession du pays au nom du roi d'Espagne; puis il revint sur ses pas jusqu'à la Nouvelle-Compostelle, dans la Nouvelle-Galice, d'où il envoya au vice-roi une Relation exacte de son voyage, qui avait duré près de trois mois. Cette Relation, dit M. Eyriès (1), exalta la tête des Mexicains par les détails fabuleux qu'elle contient sur la beauté du pays au nord du golfe de Californie, la magnificence de la ville de Cibola, son immense population, sa police et la civilisation de ses habitants. La saine critique, en rejetant les exagérations, admet comme probable que les ruines des *Casa-Grande*, découvertes sur les bords du Rio-Gila, peuvent avoir donné lieu aux récits de frère Marc. Plusieurs savants regardent Casa-Grande comme la seconde station des Aztèques, dans l'hypothèse d'après laquelle on trace leur migration depuis Aztlan jusqu'à Tula et à la vallée de Tenochtitlan. Ces restes d'une ancienne ville aztèque occupent un terrain de près d'une lieue carrée. La grande maison, exactement orientée, est construite en torchis; les murs ont douze décimètres d'épaisseur; une muraille, interrompue par de grosses tours, ceint l'édifice principal et paraît lui avoir servi de défense. Un canal artificiel, dont le P. Garcès découvrit les vestiges en 1773, conduisait les eaux du Gila à la ville. Toute la plaine environnante est couverte de cruches et de pots cassés, peints en blanc, en rouge et en bleu. On trouve aussi, parmi ces débris de faïence mexicaine, des pièces d'obsidiane. Du reste, on a reconnu parmi les indigènes qui habitent la contrée arrosée par le Rio-Gila une civilisation supérieure à celle des peuplades qui vivent plus au sud.

Au mois d'avril de l'année suivante, François

(1) *Biographie universelle*, art. *Niza* (Marco de).

Vasquez de Coronado partit, à son tour, de Culiacan, avec le dessein d'établir des colonies dans la contrée parcourue par frère Marc. Deux Franciscains, Jean de Padilla, prêtre qui avait évangélisé avec succès la Nouvelle-Espagne, et Louis d'Escalon, frère lai, l'accompagnèrent dans cette expédition (1). En sept jours, il parvint à Cinaloa, auprès du grand Océan. Il fut mal accueilli à Cibola, dont les habitants refusèrent de recevoir la foi et de se reconnaître vassaux du roi d'Espagne. Dans la province de Tucayan, à cinq journées au nord-est, on trouva sept bourgades assez peuplées, qu'on supposa être les sept cités de frère Marc. Plus loin, on vit des campagnes où paissaient des bœufs à bosse, c'est-à-dire des bisons. Quivira, où l'on entra plus tard, n'était qu'une bourgade. A la fin du mois d'août, Vasquez revint dans la Nouvelle-Galice, sans avoir établi de colonies, et laissant parmi des peuples jusqu'alors ignorés frère Jean et frère Louis, qui consacrèrent les premiers ce pays par leur sang. Comme ils se dirigeaient vers Quivira, des indigènes les immolèrent en haine de la foi. Vasquez avait une vénération si profonde pour la vertu de frère Louis, qu'il commanda à tous ses soldats de faire une inclination de tête toutes les fois qu'ils entendraient prononcer le nom de ce saint religieux.

A l'époque où frère Antoine de Ciudad-Rodrigo envoyait vers le pays de Cibola frère Marc de Nice, qui, à son retour, lui succéda en qualité de ministre de la province du saint Évangile, il dirigeait deux autres Frères-Mineurs vers les Chichimèques (2), dont les descendants habitent aujourd'hui l'État de Méchoacan. Sous ce nom de Chichimèques (3), on comprenait plusieurs tribus qui différaient de langage, de coutumes et de mœurs : les Panues, les Capuzes, les Samues, les Zancas, les Maiolias, les Guamares, les Gunchichiles, et d'autres peuplades très-divisées entre elles. Elles occupaient toutes les terres situées sur la frontière de la Nouvelle-Espagne entre les villes de Saint-Michel et de Saint-Philippe dans une étendue de deux cents lieues; terres d'une grande fertilité, plus chaudes que froides, plus sèches qu'humides, et par conséquent très-saines. Des vestiges d'édifices annonçaient qu'une nation plus industrieuse et plus civilisée avait précédé dans ce pays, alors sans culture, des tribus exclusivement adonnées à la chasse, d'où leur venait le nom de Chichimèques. Les femmes mêmes accompagnaient les hommes à cet exercice, laissant leurs enfants suspendus dans des paniers de jonc aux branches des arbres. Les Chichimèques vivaient aussi de belettes, de taupes, de chats sauvages. Ils marchaient tout nus, à l'exception de quelques-uns, qui se couvraient de peaux de bêtes tuées à la chasse. Les arcs et les flèches étaient leurs armes, et ils se réunissaient par troupes pour dévaster les moissons voisines et piller le bétail. Les lieux les moins accessibles des montagnes, les cavernes et les buissons, leur servaient de retraite. Grands mangeurs et plus grands buveurs encore, ils faisaient avec des racines une liqueur qui les enivrait. Tels étaient les Chichimèques, errant sans religion dans leurs vastes solitudes et dans les forêts; l'homme, créé à l'image de Dieu, semblait descendu parmi eux au niveau de la brute; il fallait les laver dans le sang de Jésus-Christ pour les faire remonter de cette dégradation profonde à la vie morale. Les deux Frères-Mineurs en baptisèrent plusieurs; environ trente de leurs groupes, composés chacun de trois ou quatre cents individus, qu'habitaient de misérables cabanes, furent reçus dans le sein de l'Église; un assez grand nombre des plus sauvages se réunirent, à la voix des missionnaires, pour former des colonies; la promesse qu'on n'exigerait d'eux aucun tribut les détermina à se mettre sous la protection du roi d'Espagne; et les Franciscains rapportèrent à Mexico le traité conclu avec eux. Il fut ratifié par le vice-roi.

L'accord qui régnait entre les vues de Mendoza et celles de Las Casas assura le succès de plusieurs incursions pacifiques que ce dernier fit en différentes provinces avec Rodrigue de Andrada et trois autres Dominicains (1). Mais il dut retourner de nouveau en Espagne l'an 1539, à la prière de l'évêque de Guatimala, vivement affligé de ce qu'un chef particulier avait songé à une expédition militaire pour cette contrée.

(1) Wadding, an. 1540, n° 14.
(2) *Ibid.*, an. 1539, n° 1.
(3) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 71.

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, etc, t. I, p. lxiv.

Las Casas était chargé de demander, non-seulement qu'on envoyât un plus grand nombre de missionnaires en Amérique, mais qu'on renouvelât les anciennes ordonnances relatives aux indigènes, spécialement celles qui enjoignaient d'employer des prêtres à la découverte des nouveaux pays. Quoique Charles-Quint ne fût pas alors dans le royaume, Las Casas et Rodrigue de Andrada, son compagnon, furent bien accueillis par le conseil; et ils semèrent les idées qui, trois ans plus tard, firent établir le meilleur système qu'on eût encore imaginé pour le gouvernement des Américains.

Depuis Guatimala jusqu'au Yucatan s'étendait la custodie du Nom de Jésus, établie sous la dépendance du provincial franciscain du Mexique. Les Frères-Mineurs y multiplièrent si heureusement leurs couvents, qu'en peu de temps on fonda dans ce vaste espace d'autres custodies, qui furent ensuite érigées en provinces : celle de Guatimala, placée le long de la mer, retint le titre du Nom de Jésus (1). Le ministre général y fit envoyer, en 1539, cinq prêtres, Alfonse d'Éras, Didace Ordognez, Alfonse Bustillo, Didace Alvachio ou Pesquio, Gonsalve Mendez, et le frère lai François de Valderas, tous de la province franciscaine de Saint-Jacques. Ce ne fut qu'après avoir perdu Alfonse d'Éras, leur supérieur, que ces missionnaires arrivèrent, à la fin de l'année 1540, au but de leur voyage. Reconnaissant l'insuffisance de leur nombre, ils renvoyèrent en Espagne François de Valderas, qui conduisit douze autres religieux à Mexico : mais la mort les décima dans le trajet de cette ville à Guatimala. En 1542, frère Jacques de Testera (2), commissaire général, étant venu à Mexico avec deux cents autres religieux espagnols, qui furent distribués en diverses provinces où ils hâtèrent les conversions, Guatimala en eut douze pour sa part.

Au Yucatan, un événement bien triste entrava les progrès du christianisme. Las Casas (3) le rapporte en ces termes, sans en préciser la date : « Lorsque les soldats espagnols se rendirent dans le Pérou, le royaume d'Yucatan commença à jouir d'une sorte de paix, qui parut un bonheur. Ce fut alors que frère Jacques et quatre autres religieux de saint François arrivèrent pour prêcher l'Évangile. Le vice-roi de la Nouvelle-Espagne les avait envoyés, avec l'autorisation d'annoncer aux Indiens qu'il n'entrerait plus de soldats espagnols dans leur pays. Frère Jacques confia à quelques personnes prudentes le soin de demander aux Indiens la permission de venir sur leur territoire pour leur annoncer et leur faire connaître le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre. Les caciques répondirent que, si ces religieux n'étaient pas des Espagnols, mais des hommes pacifiques, ils pouvaient se présenter sans crainte. Les missionnaires firent tant de bien parmi le peuple, que les caciques vinrent bientôt les trouver, portant avec eux leurs idoles, et demandant qu'elles fussent brûlées. Ils reconnaissaient sans difficulté le roi de Castille pour leur souverain, en protestant qu'ils n'avaient jamais entendu parler de lui ni du vrai Dieu tant que les Espagnols avaient été maîtres de leur province. On vit ces bons indigènes bâtir eux-mêmes des temples au Dieu des chrétiens. Douze ou quinze grands caciques des pays voisins arrivèrent, et reconnurent volontairement le roi d'Espagne pour leur maître. J'ai entre les mains l'acte qu'ils en signèrent suivant la manière de leur pays, ainsi que les certificats des missionnaires. Ces faits indiquent clairement par quels moyens on aurait dû établir dans ces vastes contrées la souveraineté du roi d'Espagne... Mais, pendant que la religion chrétienne prenait racine et devenait florissante dans le royaume d'Yucatan, trente soldats espagnols, dont douze à pied et dix-huit à cheval, y arrivèrent, apportant avec eux un grand nombre d'idoles. Leur commandant dit aux caciques qu'il venait les vendre, et qu'il recevrait en paiement des Indiens mâles dont il avait besoin pour son service. Les caciques, craignant les suites d'un refus, distribuèrent les idoles aux chefs de famille en échange d'un garçon; et, quand le nombre demandé fut complet, ils mirent ces jeunes gens à la disposition de l'Espagnol. C'est ainsi que l'idolâtrie profita des pertes que faisait la religion : qu'on juge par là du zèle des Espagnols pour l'établissement de la foi parmi les Indiens! L'un d'eux, nommé Jean Garcia, étant aux portes du tombeau, avait sous son lit deux caisses d'idoles. Il recommanda à

(1) Wadding, an. 1539, n° 2. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 263.
(2) *Ibid.*, p. 279.
(3) *Œuvres*, t. I, p. 57.

une Indienne, son esclave, de ne pas les donner pour des poules, quoiqu'elles fussent fort bonnes, mais de les échanger contre des Indiens et d'exiger pour chaque idole un esclave. Le mauvais chrétien mourut dans ces dispositions, et on peut penser comment il aura été jugé dans l'autre monde. Que l'on examine si la conduite de pareils chrétiens ne ressemble pas beaucoup à celle de Jéroboam ordonnant aux Israélites d'adorer les deux veaux d'or, et à celle de Judas qui vendit la personne de Jésus-Christ pour de l'argent. Les chrétiens faisaient voir dans les Indes que l'or était leur Dieu, et qu'ils ne pensaient ni à obéir au roi ni à propager la véritable religion. Les Indiens n'apprirent pas sans étonnement qu'on avait violé la promesse qu'on leur avait faite de ne permettre à aucun Espagnol d'entrer dans leur pays; et qu'on leur imposait la loi d'acheter si cher de nouvelles idoles, après avoir été contraints de livrer ou de réduire en cendres celles de leurs ancêtres. Ils se réunirent en tumulte, et allèrent reprocher aux missionnaires de les avoir trompés. Les religieux se justifièrent comme ils purent, et firent venir les trente Espagnols pour les engager à quitter le pays, après leur avoir prouvé le mal qu'ils y avaient fait. Les coupables, bien loin d'avouer leur faute, persuadèrent aux Indiens qu'ils n'étaient venus que parce que les missionnaires les avaient appelés. Les Indiens résolurent alors de faire mourir les religieux, qui cherchèrent leur salut dans la fuite. Les habitants reconnurent, quelques jours après, qu'ils avaient été induits en erreur, et envoyèrent des députés aux missionnaires, qui étaient à cinquante lieues de là, pour leur demander pardon et les engager à revenir : ils les reçurent comme des anges de paix, et les gardèrent pendant quatre ou cinq mois. Cependant, les trente soldats continuaient leurs affreux brigandages. Le vice-roi de la Nouvelle-Espagne leur envoya l'ordre de se rendre à Mexico; et, sur leur refus d'obéir, il les déclara traîtres et les condamna à la peine de mort. Cette mesure ne les effraya pas, et ils se signalèrent chaque jour par de nouveaux excès. Tant de calamités firent craindre aux missionnaires un nouveau soulèvement parmi les Indiens dont ils pourraient être victimes, et ils abandonnèrent un pays qui était encore plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie. »

La pensée du martyre animait la plupart des Franciscains qui se vouaient à la conversion des indigènes; mais il ne leur fut pas toujours donné d'en cueillir la palme, à l'exemple du bienheureux Jean Calère (1). Nous ignorons le lieu ainsi que l'époque de la naissance et de la probation de ce frère lai de l'ordre de Saint-François, que son zèle et sa ferveur dans les missions firent surnommer *du Saint-Esprit*. Il se trouvait au couvent d'Ezetlan dans la Nouvelle-Espagne, lorsque plusieurs indigènes, que les religieux avaient instruits et baptisés, s'échappèrent en 1541 des habitations espagnoles pour regagner les montagnes où le culte des idoles se perpétuait parmi les peuplades qui s'y étaient réfugiées. Jean Calère, préoccupé tout entier du salut des fugitifs, courut après eux, accompagné de trois jeunes Américains qu'il avait catéchisés, et qui appartenaient au Tiers-ordre de la Pénitence. Il rejoignit ces brebis égarées non loin des montagnes, et les pressa, avec les instances les plus touchantes, de professer le christianisme, comme leur baptême les y engageait. Ses exhortations avaient ému leurs cœurs, lorsqu'une femme, obstinée dans les superstitions héréditaires, les détourna de l'attention qu'ils accordaient au missionnaire et à ses compagnons. Profitant du malheureux ascendant qu'elle exerçait sur les fugitifs, elle les excita à ne pas laisser repartir ces témoins de leur retraite. Animés par les propos de cette impie, les apostats se jetèrent sur Jean Calère, qui, en les voyant se précipiter, s'était mis à genoux, remerciant Dieu de ce qu'il lui faisait la grâce de souffrir pour son nom. Ils lui scièrent la tête avec une épée de bois, leur arme ordinaire; ce qui prolongea son supplice et le rendit très-douloureux. Les trois jeunes Tierciaires furent aussi mis à mort en confessant Jésus-Christ, et le martyre des quatre confesseurs eut lieu le 30 octobre de l'année 1541. Sept jours après, les Espagnols, dans leurs recherches, trouvèrent le corps de Jean Calère à l'endroit même où on l'avait massacré : il était nu et s'était conservé parfaitement. Les corps des trois Tierciaires avaient été dévorés par les bêtes féroces : à peine en trouva-t-on quelques

(1) Rapine, *Histoire générale de l'ordre et des progrès des Frères-Mineurs de saint François, vulgairement appelés en France, Flandre, Italie et Espagne, Récollets, Reformez ou Deschaux*, p. 345.

os, dispersés çà et là. On rapporta celui de Jean Calère au couvent d'Ezetlan; et, les Franciscains l'ayant revêtu, selon la coutume, de l'habit de l'ordre, les Espagnols coupèrent ce vêtement par morceaux et en conservèrent les lambeaux comme les reliques d'un martyr. Ils firent ensuite au confesseur d'honorables funérailles. Cet événement avait eu lieu en l'absence d'Antoine Collaris (1), gardien du couvent d'Ezetlan, qui s'était rendu à Mexico. A son retour, il alla voir les indigènes déserteurs de la foi, et leur parla avec tant d'onction, leur reprocha avec tant de force le sacrilége dont ces apostats s'étaient souillés, qu'il les ramena à la religion et les y affermit. Ils restituèrent les vêtements dont ils avaient dépouillé le martyr, et racontèrent toutes les circonstances de sa bienheureuse mort. Animé par le succès, Antoine Collaris voulut exercer plus loin son zèle. D'autres indigènes réfugiés, insensibles à ses exhortations, n'y répondirent que par une grêle de flèches. Le corps du nouveau martyr, rapporté au couvent d'Ezetlan, y fut enseveli à côté de celui de Jean Calère; et ces deux hommes, réunis pendant leur vie par le lien de l'apostolat, ne virent pas leurs dépouilles terrestres séparées par la mort.

CHAPITRE XLI.

Missions en Europe, en Afrique et en Asie.

L'action des Frères-Mineurs et Prêcheurs n'était point circonscrite dans les deux Amériques, où ils s'appliquaient à établir la foi. En remontant aux premières années du XVIe siècle, on les voit, dans les autres parties du monde, continuer leurs missions héroïques.

Dans le Levant, le Franciscain Jean-François de Potenza, envoyé en qualité de nonce apostolique aux Maronites du mont Liban, dissipe, avec frère François de Riéti, les erreurs de ce peuple, et conduit trois ambassadeurs au concile de Latran, pour y reconnaître la primauté de juridiction du Pape et faire une profession de foi orthodoxe (2). Cajetan, maître général des Dominicains, afin de conserver et de propager la religion catholique en Palestine, nomme le provincial de Grèce son vicaire général en Terre sainte, en lui enjoignant d'y envoyer tous les religieux qu'il jugera propres à cet apostolat; et, pour que la province de Grèce, dont les Turks othomans occupent maintenant la majeure partie, ne se trouve pas privée, par le départ de ces missionnaires, des ministres évangéliques qui lui sont indispensables, le maître général lui consacre un certain nombre de Frères-Prêcheurs (1). Cependant, l'admirable famille franciscaine de Terre-sainte, constante dans son dévouement aux sanctuaires, tombés depuis 1517 au pouvoir des Turks, mais réduite, par le petit nombre et par l'extrême indigence des chrétiens de Palestine à ne plus recevoir de secours, s'épuise pour conserver les monuments sacrés de la religion chrétienne : une aumône annuelle lui est alors assurée par le Pape sur la chambre apostolique, et par les cardinaux sur leurs revenus communs (2). En Hongrie, des Dominicains (3) et des Franciscains; en Esclavonie, en Transylvanie, des Franciscains encore, sont immolés en haine de la foi par le cimeterre des Turks, dont le fanatisme fait autant de martyrs (4).

En Afrique, le Franciscain Antoine de Garay, évêque de Tama sur le Nil, ne cesse, pendant un séjour de vingt ans au milieu des musulmans et des Coptes, de prêcher la vérité catholique (5). Le Dominicain Jacques de Saint-Pierre, de la province d'Aragon, envoyé par le maître général Cajetan, comme missionnaire apostolique, dans cette partie du monde, y convertit, avec ses compagnons, beaucoup de mahométans et d'idolâtres, et scelle enfin de son sang la foi qu'il leur annonce (6).

On doit regarder comme un des plus illustres martyrs de l'ordre de saint François frère Martin de Spolète, Franciscain italien, qui passa, l'an 1530, au royaume de Fez, dans le dessein de convertir les infidèles à la foi (7). A son ar-

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 204. Rapine, p. 347.
(2) Wadding, an. 1516, n° 33.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1512.
(2) Wadding, an. 1528, n° 23.
(3) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1526.
(4) Wadding, an. 1529, n° 35; an. 1532.
(5) Wadding, an. 1514.
(6) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1516.
(7) *Histoire des chérifs*, etc., traduite de l'espagnol de Diégo de Torrès, par M. le duc d'Angoulême le père, à la suite de l'*Afrique* de Marmol, p. 186.

e propager la
nomme le pro-
éral en Terre
oyer tous les
apostolat; et,
ont les Turks
majeure par-
départ de ces
éliques qui lui
éral lui con-
Prêcheurs (1).
anciscaine de
dévouement
517 au pou-
le petit nom-
chrétiens de
ours, s'épuise
rés de la reli-
nuelle lui est
ambre aposto-
eurs revenus
ominicains (3)
, en Transyl-
nt immolés en
Turks, dont
(4).
toine de Ga-
e cesse, pen-
lieu des mu-
er la vérité
ues de Saint-
envoyé par
missionnaire
onde, y con-
coup de ma-
enfin de son

plus illustres
s frère Mar-
, qui passa,
ns le dessein
). A son ar-

an. 1512.

an. 1526.

an. 1516.
e l'espagnol de
e le père, à la

Martin de Spolète

Martino da Spoleto. Martin de Espoleto

Réception d'un évêque au Congo

Ricevimento d'un Vescovo al Congo. Recibimiento de un Obispo en Congo

[illegible]

[illegible] le bûcher, qui s'enflamma à sa voix et brûla [illegible] impétuosité. En même temps, le pieux Franciscain, animé de la foi et de l'espérance qu'il avait en Jésus-Christ, s'approcha de l'entrée de la fournaise, et, faisant le signe de la croix, se jeta dans le feu. Il s'y agenouilla, et, le visage tourné vers l'Orient, fit son oraison pendant le temps que demandait la récitation de trois *Credo* et de quatre *Pater*, que quelques chrétiens devaient dire pour lui et pour la conversion des infidèles. (Pl. LV, n° 4.) Le missionnaire se releva ensuite, et sortit sans avoir reçu aucune atteinte. Mais, en ce moment, un Maure lui perça la poitrine de sa lance, et un autre lui brisa la tête avec une tuile, en sorte qu'il mourut martyr. Les esclaves chrétiens recueillirent quelques restes précieux de son corps et de la [illegible] qui le couvrait, et on les appliqua sur les [illegible] qui, à ce contact, recouvraient la santé. [illegible] que le roi, gagné par les Juifs, avait [illegible] aux Maures de massacrer le saint religieux. Huit jours après le martyre de frère Martin, les deux instruments de sa mort périrent misérablement : celui qui l'avait blessé d'un coup de lance fut tué, et celui qui l'avait frappé avec la tuile eut la tête fendue par une pierre [illegible] d'en haut.

La nouvelle de ce martyre donna une sainte [illegible] à frère André, aussi de Spolète, dont la mort glorieuse est postérieure de deux années (1). Tandis que la guerre des Guelfes et des Gibelins ensanglantait l'Italie, André était capitaine dans l'une de ces deux factions : mais, réfléchissant au mal dont il se rendait coupable et aux périls dans lesquels il se trouvait habituellement engagé, il quitta cette carrière pour embrasser la règle de saint François. Cependant, il l'abandonna bientôt, non par dégoût de l'état qu'il venait d'embrasser, mais dans le but de secourir ses parents qu'il avait laissés exposés aux injures de leurs ennemis. Aussi, dès qu'il eut pourvu à leur sûreté, reprit-il la profession religieuse ; et il s'adonna avec tant de succès à l'étude des saintes lettres, qu'il devint en peu de temps un prédicateur célèbre. Il exerçait [illegible]

(1) Wadding, an. 1332, n° 22. *Les Chroniques des Frères Mineurs*, t. III, p. 463. [illegible]

Marché de Rapeloto

rivée, il alla visiter le roi et son beau-frère, prince très-bienveillant pour les chrétiens. Instruits de sa résolution, ils le détournèrent de la réaliser, lui promettant qu'en ce qui les concernait ils lui seraient favorables. Leur opposition ne fit qu'allumer son zèle, et il commença à entrer en discussion avec les docteurs musulmans, dont plusieurs furent bientôt convaincus, en sorte que les Maures s'attachèrent, en assez grand nombre, à ce religieux. Il disputa plusieurs fois en présence du roi avec les principaux rabbins juifs, qui, dominés par sa logique, persuadèrent à leurs auditeurs et au souverain que le bon religieux avait un démon familier; qu'en conséquence il fallait lui défendre de prêcher, et le chasser du pays; qu'on courait, sans cela, le danger que la multitude et les chrétiens, émus par ses discours, ne se soulevassent contre le roi et ne le dépouillassent de ses États. Le beau-frère du souverain, qui affectionnait plus particulièrement frère Martin, le fit appeler, et lui dit, devant le roi et son divan, de mettre fin à ses prédications et à ses conférences, pour retourner en pays chrétien. Mais le religieux répondit qu'il n'était venu que dans la vue de propager la foi dont il faisait profession, et d'arracher les musulmans de Fez à leur aveuglement; qu'il persévérerait dans sa généreuse entreprise; que les Juifs n'étaient que des imposteurs qui cherchaient à perdre les Maures; mais que, persuadé de la vérité qu'il prêchait, il n'hésiterait point à entrer dans une fournaise ardente pour les en convaincre à leur tour, si on lui promettait de reconnaître Jésus-Christ, qui l'aurait fait triompher des flammes. Le roi et son beau-frère promirent de se convertir, si en effet le feu venait à le respecter. On fixa aussitôt le jour de l'épreuve, qui devait avoir lieu dans la rue des Chevaux. On y apporta beaucoup de bois sec, et on disposa ainsi une fournaise de forme conique, dans laquelle on ménagea une grande entrée. Le roi assista à tous les préparatifs, accompagné de son beau-frère, de ses femmes, de ses enfants, de son divan, d'une foule de Maures, de Juifs et d'esclaves chrétiens. Le religieux, exact à ce rendez-vous solennel, se mit à genoux devant un crucifix, pendant que les Maures s'efforçaient en vain d'allumer le bois. Sa prière terminée, il s'avança, les reins ceints d'une simple toile, et il ordonna aux infidèles d'allumer le bûcher, qui s'enflamma à sa voix et brûla avec impétuosité. En même temps, le pieux Franciscain, animé de la foi et de l'espérance qu'il avait en Jésus-Christ, s'approcha de l'entrée de la fournaise, et, faisant le signe de la croix, se jeta dans le feu. Il s'y agenouilla, et, le visage tourné vers l'Orient, fit son oraison pendant le temps que demandait la récitation de trois *Credo* et de quatre *Pater*, que quelques chrétiens devaient dire pour lui et pour la conversion des infidèles. (Pl. LV, n° 1.) Le missionnaire se releva ensuite, et sortit sans avoir reçu aucune atteinte. Mais, en ce moment, un Maure lui perça la poitrine de sa lance, et un autre lui brisa la tête avec une tuile, en sorte qu'il mourut martyr. Les esclaves chrétiens recueillirent quelques restes précieux de son corps et de la toile qui le couvrait, et on les appliqua sur les malades, qui, à ce contact, recouvraient la santé. On crut que le roi, gagné par les Juifs, avait commandé aux Maures de massacrer le saint religieux. Huit jours après le martyre de frère Martin, les deux instruments de sa mort périrent misérablement : celui qui l'avait blessé d'un coup de lance fut tué, et celui qui l'avait frappé avec la tuile eut la tête fendue par une pierre qui tomba d'en haut.

La nouvelle de ce martyre donna une sainte émulation à frère André, aussi de Spolète, dont la mort glorieuse est postérieure de deux années (1). Tandis que la guerre des Guelfes et des Gibelins ensanglantait l'Italie, André était capitaine dans l'une de ces deux factions : mais, réfléchissant au mal dont il se rendait coupable et aux périls dans lesquels il se trouvait habituellement engagé, il quitta cette carrière pour embrasser la règle de saint François. Cependant, il l'abandonna bientôt, non par dégoût de l'état qu'il venait d'embrasser, mais dans le but de secourir ses parents qu'il avait laissés exposés aux injures de leurs ennemis. Aussi, dès qu'il eut pourvu à leur sûreté, reprit-il la profession religieuse; et il s'adonna avec tant de succès à l'étude des saintes lettres, qu'il devint en peu de temps un prédicateur célèbre. Il exerçait cet

(1) Wadding, an. 1532, n° 22. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. III, p. 668. L'analogie des faits semble, cependant, autoriser à croire qu'il n'y a pas lieu de distinguer André de Martin. Diégo de Torrès, Wadding et les *Chroniques* auront parlé du même martyr sous deux noms différents.

apostolat depuis quelques années, quand il se rendit de sa patrie en Afrique, où il espérait verser son sang pour la foi, et réparer ainsi les dommages qu'il avait causés en répandant celui d'autrui par des motifs de vengeance. Il s'embarqua dans un port de l'île de Corse, mais les vents contraires le repoussèrent jusqu'à Gênes. Il s'embarqua de nouveau, et aborda en Andalousie, où il attendit l'occasion de passer en Barbarie, se préparant par des prières continuelles et par des jeûnes fort rigoureux à la couronne du martyre, objet de tous ses vœux. Enfin, il monta sur un navire, avec des marchands qui allaient à Ceuta, dont les chrétiens étaient maîtres alors. Il y demeura quelque temps chez les Frères-Mineurs conventuels, qui le reçurent avec beaucoup de charité. Lorsqu'il leur eut communiqué son projet de passer outre et de prêcher Jésus-Christ aux musulmans, ces religieux firent tous leurs efforts pour l'en détourner : mais le courage du saint confesseur l'emporta sur la crainte des tourments qu'on voulait lui inspirer. Il alla donc à Fez, où il annonça le Verbe fait chair non-seulement au peuple, mais en présence des princes. Ces incrédules, refusant de croire à ses paroles et de se rendre à ses raisons, pensèrent le confondre, en lui demandant de confirmer par des miracles les vérités qu'il annonçait. Leur étonnement fut grand, quand il leur offrit avec confiance, ou de rendre la vue à un aveugle, ou de ressusciter un mort, ou de descendre dans une fosse pleine de lions, ou d'entrer dans une fournaise allumée. Les musulmans craignirent tant de voir se réaliser ce que tout à l'heure ils demandaient, qu'au lieu d'accepter l'offre d'André, ils lui enjoignirent, sous les peines les plus graves, de se retirer sur le territoire des chrétiens, d'où le courageux missionnaire était venu. André ne pouvait s'effrayer de leurs menaces, puisqu'il ne souhaitait rien tant que les tourments et la mort. Entrant dans la synagogue des Juifs, il disputa avec leurs rabbins; et, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur ces cœurs endurcis, il retourna sur la place publique pour y prêcher contre l'islamisme : mais les musulmans qui s'y trouvaient, se doutant de son dessein, l'empêchèrent de l'exécuter, et chassèrent l'apôtre avec des injures et des coups. Il avait été reçu dans la maison du Portugais Ferdinand de Menezez, fils du gouverneur de Tanger; et il pria son hôte de s'entendre avec les mahométans qui refusaient de l'écouter, pour qu'ils lui permissent du moins d'entrer dans une fournaise ardente, fermement convaincu que Dieu le ferait sortir triomphant de cette épreuve pour la gloire de son nom. Ferdinand, ravi de cette proposition, et persuadé de la constance d'André, parle aux principaux musulmans, leur reproche la honte dont ce défi va couvrir leur loi s'ils ne l'acceptent pas, et obtient enfin qu'on fera l'épreuve. Le 10 janvier 1532, la fournaise est allumée : André, après avoir ôté ses vêtements, y entre sans crainte, à la vue d'une grande multitude d'infidèles et de tous les chrétiens de Fez; il reste au milieu des flammes, sans en recevoir aucun dommage, et sans cesser de chanter les louanges de Dieu. Ce prodige n'eut pas l'effet qu'on devait en attendre; car les mahométans, au lieu de reconnaître la vertu du Maître souverain de qui il émanait, l'attribuèrent à la magie, et, proférant tout à coup des cris effroyables, ils accablèrent le saint martyr d'une grêle de pierres, et mirent ensuite son corps en pièces pour assouvir leur rage. Un Portugais enleva un de ses pieds, qui se conserve parmi les reliques de la chapelle du roi de Portugal; un autre ossement fut porté au couvent de San-Lucar de Barameda en Andalousie.

L'année suivante, le bienheureux Damien, né à Valence en Espagne, remporta aussi la palme du martyre en Afrique (1). Il avait pris l'habit des Franciscains déchaussés au couvent de Badajoz, en qualité de frère-lai. Quoique ses études le missent en état de recevoir les ordres, son humilité l'empêcha d'y aspirer. Cependant, lorsqu'après avoir pratiqué rigoureusement toutes les vertus religieuses, il se sentit mû du désir d'aller annoncer l'Évangile aux mahométans, ses supérieurs, pour le rendre plus apte à remplir sa mission, voulurent qu'il se fît ordonner prêtre. Une fois honoré du sacerdoce, il se rendit à Naples; et, en attendant qu'un vaisseau fît voile pour l'Afrique, il se voua dans les hôpitaux au service des malades. Il s'embarqua enfin,

(1) Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. III, p. 122. Wadding, an. 1533, n° 15. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 341.

et ne se vit pas plus tôt au milieu des infidèles, qu'il s'éleva contre l'absurdité de l'islamisme et prêcha la foi en Jésus-Christ. Les musulmans ne tardèrent pas à l'arrêter. Ils le livrèrent d'abord aux flammes, qui le respectèrent; alors ils le lapidèrent, et finirent par le percer de leurs glaives. Ce fut ainsi que le zèle de Damien fut récompensé par le martyre, l'an 1533.

Les mahométans de Barbarie ne se bornaient pas à immoler les missionnaires qui se dévouaient à leur porter les lumières du christianisme. Ils venaient en pays chrétien ouvrir avec leur cimeterre le chemin du ciel aux ministres de Jésus-Christ. Pour n'en citer qu'un exemple, le pirate Barberousse, ayant fait, en 1536, une descente dans l'île de Minorque, y prit et saccagea Mahon. Le gardien des Frères-Mineurs, à la vue des désordres commis par les infidèles, alla, avec frère Barthélemi Genestor et frère François Coll, consumer les hosties qui se trouvaient dans le saint ciboire, pour éviter qu'on ne les profanât. Cet acte de prudence et de piété leur valut la couronne du martyre, car Barberousse leur infligea une mort cruelle (1).

Avec le farouche fanatisme des musulmans qui dominaient au nord de l'Afrique contrastent les sentiments chrétiens des peuples de la côte occidentale de ce continent, où les Portugais avaient planté le glorieux étendard de la croix. Nous devons reprendre ici, en quelques mots, l'histoire de la conversion du Congo.

Emmanuel, roi de Portugal, réalisant les vœux d'Alfonse, envoya au Congo cinq Dominicains, cinq Franciscains et cinq Augustins, avec plusieurs prêtres séculiers, tous hommes d'intelligence et de mérite. Cette troupe choisie, arrivée en 1521, se partagea les diverses provinces, qualifiées, d'après leur importance, et par le conseil des Portugais, de duchés, de marquisats et de comtés. Elle y prêcha l'Évangile, y convertit et y baptisa une telle multitude d'idolâtres, que les prêtres ne suffisaient point à cet office. Comme il importait que des nègres fussent promus aux ordres sacrés, afin qu'ils instruisissent plus aisément les habitants dans leur propre langue, on jeta les premières bases d'un clergé indigène (2): le roi envoya ses fils, ses petits-fils et ses neveux en Portugal, pour y faire leurs études, et il arriva que deux de ces jeunes princes furent jugés dignes de l'épiscopat. Les missionnaires ouvraient partout des temples au vrai Dieu, et préparaient des résidences pour les ouvriers apostoliques qui travailleraient après eux dans cette nouvelle vigne. Ils procurèrent enfin à Alfonse la satisfaction de voir une bonne partie de ses sujets chrétiens, quand ce prince mourut en 1525.

Pierre, son fils, auquel il avait recommandé de poursuivre la destruction de l'idolâtrie et de protéger les missionnaires, hérita de ses vertus comme de son autorité. Le nouveau roi, surpassant même son père en pieuses libéralités, augmenta les fonds assignés par Alfonse pour l'entretien des églises et des ministres de Jésus-Christ. L'île de Saint-Thomas, dans le golfe de Guinée, découverte en 1495 par les Portugais, le jour de la fête de cet apôtre, avait un siége épiscopal, dont le titulaire reçut du Pape la juridiction spirituelle sur les États du prince Pierre, attribution qui lui fit prendre le titre d'évêque du Congo. Lorsque le père spirituel de cette vaste contrée vint se mettre en possession, le roi le reçut avec les plus grands honneurs. La route, depuis la mer jusqu'à la capitale, fut nettoyée soigneusement et couverte de nattes. Le peuple y accourut en foule de toutes les parties du royaume. A l'approche du prélat, Pierre, accompagné du clergé et de sa cour, alla au-devant de lui en procession solennelle (Pl. LV, n° 2), et le conduisit à l'église Sainte-Croix, érigée en cathédrale. L'évêque y établit vingt-huit chanoines, plusieurs chapelains et d'autres bénéficiers; il la pourvut de cloches, d'orgues, de chantres, d'un maître de musique, et régla avec magnificence tous les détails du culte; enfin, il détermina les circonscriptions des paroisses et des missions. La mort ne tarda pas à le ravir à l'affection du roi. Le prélat avait exprimé le désir d'avoir pour successeur un des princes du sang élevés en Portugal, qu'il avait promu au sacerdoce. Ce prince partit aussitôt pour Rome. Le Pape, l'ayant examiné et trouvé capable de soutenir le poids redoutable de l'épiscopat, le sacra, puis le renvoya à son troupeau, chargé de bénédictions et de présents. Mais la mort ne lui permit pas de revoir sa patrie, et le royaume de Congo demeura plusieurs années sans évê-

(1) Wadding, an. 1536, n° 7.
(2) Pigafetta, *Relatione de reame di Congo*, p. 55.

que. Pierre ne survécut pas longtemps à ce prélat indigène.

Il mourut en 1530, dans les sentiments les plus chrétiens, laissant sa couronne à son frère François, non moins zélé que lui pour la propagation de la foi et l'extinction de l'idolâtrie, mais qui termina ses jours dès 1532.

François eut pour successeur son cousin Diégo, sous le règne duquel l'île de Saint-Thomas reçut son troisième évêque, Portugais d'une religion et de mœurs éprouvées. Quelques ecclésiastiques du Congo s'étaient accoutumés à l'indépendance : le prélat s'appliqua à les ramener à la soumission, soutenu en cela par le roi, qui prit même le parti de faire arrêter plusieurs prêtres qu'on envoya dans l'île de Saint-Thomas et en Portugal. D'autres ecclésiastiques se retirèrent volontairement, avec tout ce qu'ils possédaient. Ces divisions avaient nui à la religion dans le Congo, lorsque Jean III, roi de Portugal, y envoya, en 1549, un essaim de missionnaires de la Compagnie de Jésus (1), que saint Ignace venait de fonder, et dont les travaux apostoliques embrassèrent le monde entier.

De l'Afrique nous suivrons la trace des Portugais jusque dans l'Asie méridionale, où leurs missionnaires avaient retrouvé les vestiges du christianisme prêché par saint Thomas, et les reliques mêmes de l'apôtre des Indes (2).

Fontana (3) parle des Dominicains Jean de Aro et Louis de Vittoria, envoyés, l'an 1522, avec plusieurs autres, aux Indes orientales, où ils convertirent beaucoup d'idolâtres. Cet auteur (4) ajoute même que le Dominicain Ambroise, missionnaire dans le royaume de Cochin, pénétra parmi les chrétiens de Saint-Thomas, qu'il travailla à les ramener à l'unité catholique, et que le saint Siége, informé de ses efforts, l'établit archevêque dans ce pays, dont il gouverna le peuple jusqu'à la dernière vieillesse, avec le concours de plusieurs Frères-Prêcheurs, qui, après sa mort, restèrent au milieu de son troupeau.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. II, p. 54.

(2) Voyez ci-dessus, p. 65, col. 2. Wadding, an. 1523, n° 46. Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 502.

(3) *Monumenta dominicana*, an. 1522.

(4) *Ibid.*, an. 1526.

Du Jarric (1) dit que l'Inde portugaise fut régie, sous le rapport spirituel, par des vicaires, tantôt séculiers, tantôt réguliers, de l'ordre de saint François, jusqu'à ce que Jean III, qui monta sur le trône en 1521, eût obtenu l'érection d'un siége épiscopal à Goa; et Maffei (2) désigne comme le premier prélat qui ait pris le soin de cette Église le Franciscain Ferdinand Vaqueire, évêque d'Auréopolis en Asie sous l'archevêque d'Éphèse, pro-évêque dans les îles et les territoires de l'Inde soumis au roi de Portugal. « Frère Ferdinand, dit-il, s'acquitta de cette charge avec tant de zèle et de succès, que non-seulement il ramena les Portugais à la pratique de la religion et les y maintint, mais qu'il convertit plusieurs idolâtres. On ne saurait douter que cet excellent prélat n'ait opéré de grandes choses, qui mériteraient d'être rapportées : mais ceux qui ont écrit l'Histoire des Indes n'ont guère parlé que de la guerre et du commerce, et ont négligé ce qui s'est fait pour l'établissement de la foi, quoique cela fût le plus remarquable. » Frère Ferdinand, après avoir consacré sa vie à de pénibles travaux, la termina au royaume d'Ormuz.

En ce temps, la foi était publiquement annoncée dans l'archipel des Moluques, composé des groupes d'Amboine, de Banda et de Gilolo. Il se forma, dans cette dernière île, une chrétienté, grâce à Gonsalve Veloso, et à un saint prêtre nommé Simon Vaz, auquel on en avait joint un second, nommé François Alvarez. Le roi était allé se faire baptiser à Ternate, et, de retour à Momoïa, sa capitale, il l'évangélisa en véritable missionnaire. Menacé ensuite par les ennemis des Portugais, ce prince, aveuglé par un zèle mal entendu, crut assurer le salut de sa femme et de ses enfants en leur donnant la mort. N'ayant alors plus rien à craindre que pour lui-même, il tâcha d'obtenir le martyre, en vomissant mille imprécations contre Mahomet; mais un sentiment de déférence le fit épargner. Des deux missionnaires, l'un, Simon Vaz, fut massacré; l'autre, blessé de plusieurs coups, put gagner Ternate dans un canot (3).

(1) *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 51.

(2) *Histoire des Indes orientales*, part. II, p. 64.

(3) Lafitau, *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*, t. II, p. 180.

Bientôt Antoine Galvan fut nommé gouverneur des Moluques. Il ne les eut pas plus tôt soumises à Jean III, qu'on le vit, un crucifix à la main, prêcher l'Évangile et convertir un grand nombre d'idolâtres, parmi lesquels on comptait deux rois avec leurs familles. A la place des pagodes abattues, il éleva des églises, et consacra à ces constructions plus de soixante et dix mille cruzades. Enfin il fonda à Ternate, petite île du groupe de Gilolo, un collége pour les jeunes enfants de l'archipel des Moluques; collége à l'imitation duquel on érigea depuis celui de Goa (1). [Fernand Vinaigre était le nom d'un missionnaire dont le zèle seconda heureusement celui du pieux gouverneur (2). Antoine Galvan, trop au-dessus des récompenses humaines pour que Dieu ne fût pas sa seule récompense, se vit réduit, après s'être ruiné pour le roi, à chercher un asile dans un hôpital de Lisbonne, où il servit les malades pendant quatorze ans, sans que le souvenir de ses grands services fît naître la pensée de le retirer de sa misère.

Un autre Portugais, Étienne de Gama, fils de l'amiral qui, le premier, doubla le cap de Bonne-Espérance, propagea le christianisme chez les Paravas, ou pêcheurs, sur la côte de la Pêcherie, ainsi appelée à cause de la pêche des perles, et qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'à l'île de Manar. Les mahométans, s'étant rendus maîtres d'une grande partie de la côte, monopolisaient entre leurs mains les produits de la pêche des perles, au préjudice des Paravas, réduits à n'être plus que leurs instruments (3). Au milieu d'une discussion élevée entre un musulman et un pêcheur de Tutucurin, le premier saisit le second par son pendant d'oreille; car, quelque pauvres que soient les habitants de ce pays, ils ont tous de longs pendants, ornés de perles ou de pierres précieuses, aux oreilles, et ils se regardent comme gravement offensés lorsqu'on y porte la main. Or, le mahométan alla plus loin: non-seulement il arracha le pendant qu'il avait saisi, mais il emporta le bout d'oreille auquel cet ornement était suspendu. A la suite d'un tel outrage, intolérable aux yeux des Paravas, toute la contrée fut en rumeur. Les musulmans étaient sur le point d'accabler et de détruire ce peuple de pêcheurs, lorsque Jean de Sainte-Croix, Malabare qui avait embrassé le christianisme et reçu du roi de Portugal le titre de chevalier, conseilla aux opprimés de recourir dans leur détresse au Dieu des chrétiens et à l'épée des Portugais. En conséquence, ils envoyèrent à Cochin des députés, que Michel Vaz, ecclésiastique séculier d'un grand zèle, recommanda au commandant de sa nation; il écrivit même en leur faveur à Étienne de Gama, alors gouverneur de l'Inde; et, pendant que l'armée navale se préparait, les ambassadeurs reçurent le baptême. Reconnaissants du conseil de Jean de Sainte-Croix, ils adoptèrent son surnom, que les plus distingués d'entre les Paravas ne cessèrent de prendre dès lors. Aussitôt que la flotte fut prête, ils s'embarquèrent avec Michel Vaz et d'autres prêtres, chargés de régénérer leurs compatriotes. Les Portugais affranchirent les Paravas du joug des musulmans, et ces peuples se montrèrent dociles à recevoir les principes de la foi. On en baptisa plus de vingt mille : mais, faute d'une instruction suffisante, ils conservèrent leurs superstitions et leurs vices.

François de Melo, institué évêque de Goa, mourut avant d'avoir pris possession de son siége. Le bienheureux Jean d'Albuquerque, issu d'une illustre maison de Castille dont il releva la gloire par son éminente piété, et ministre des Franciscains déchaussés de la province de Notre-Dame-de-Piété en Portugal, fut le second évêque de Goa (1). Il s'embarqua sur la flotte qui conduisait aux Indes le gouverneur Garcias de Noronha, et emmena avec lui Jacques de Borba, jeune clerc déjà célèbre comme prédicateur, et frère Vincent du Lac, alors fort avancé en âge, et qui avait un talent particulier comme catéchiste. A peine Jean d'Albuquerque fut-il arrivé à Goa, que la prudence et la douceur avec lesquelles il gouverna son diocèse lui attirèrent le respect et la confiance des Hindous. Ses premiers succès l'encouragèrent, et il appela à son secours plusieurs missionnaires,

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 53, 640, 660.

(2) Lafitau, *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*, t. II, p. 232.

(3) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 377.

(1) Wadding, an. 1537, n° 22. Jean de Luca, *Continuation de Wadding*, an. 1546, n° 109.

tirés pour la plupart de l'ordre séraphique.

Déjà cet ordre avait dû pénétrer dans l'île de Ceylan, où les Portugais possédaient, depuis 1517, à Colombo, sur la côte occidentale, un comptoir devenu bientôt une forteresse. Quoi qu'il en soit de l'établissement antérieur des Franciscains à Ceylan, toujours est-il qu'en 1540, les Portugais ayant persuadé à l'un des rois de l'île d'envoyer une ambassade à Jean III, l'ambassadeur, en arrivant à Lisbonne, demanda des missionnaires pour instruire le roi et tout son peuple dans la foi chrétienne qu'ils voulaient embrasser (1). En conséquence, six Frères-Mineurs de l'Observance, dont Jean de Ville-Comte fut établi supérieur, s'embarquèrent pour Goa; et, voyant que l'ambassadeur s'arrêtait dans cette ville, ils poursuivirent leur route et arrivèrent à Cotta, résidence royale, située au milieu d'un lac, et où l'on parvenait par une chaussée longue et étroite. Admis, trois jours après, à l'audience du roi, ils lui présentèrent des lettres de Jean III et du gouverneur de l'Inde. Ce prince leur donna de belles espérances de conversion et de protection pour la foi; mais il en remit la réalisation à un autre temps. Les Franciscains le sommèrent plusieurs fois de tenir sa promesse, et eurent, pendant quinze jours, des conférences publiques avec les brames, qu'ils confondirent. Voyant que le roi continuait à les payer de promesses, sans en venir à l'exécution, ils se retranchèrent à obtenir la permission d'évangéliser ses sujets, se répartirent dans les divers endroits où la protection des Portugais pouvait les couvrir au besoin, et commencèrent leur mission. Un collége, fondé par les Frères-Mineurs à Colombo, renferma bientôt soixante-dix enfants, choisis parmi les nouveaux convertis, et qui de disciples devinrent d'excellents maîtres pour l'enseignement de la foi.

Frère Antoine de Padron, l'un des six Franciscains qui étaient venus du Portugal à Ceylan, se rendit, avec un compagnon, à Méliapour, sur la côte de Coromandel, pour y faire connaître Jésus-Christ aux idolâtres, et pour y ramener les chrétiens de Saint-Thomas à toute la pureté de la foi catholique (1). Ce missionnaire bâtit une chapelle auprès d'un village d'idolâtres, non loin de Méliapour, à proximité du lieu où le corps de l'apôtre des Indes resta caché pendant tant de siècles, et de la colline où il fut martyrisé. Les instructions et les exemples de frère Antoine eurent bientôt gagné plus de treize cents âmes à Jésus-Christ; et, le nombre des conversions s'accroissant toujours, il forma un couvent de Franciscains.

Cependant, Jacques de Borba conférant à Goa avec Michel Vaz, vicaire général de l'évêque, sur les obstacles qui s'opposaient à la conversion des indigènes, ils s'aperçurent que la principale difficulté provenait de ce qu'on manquait de prédicateurs qui parlassent les dialectes de l'Inde (2). Ils s'arrêtèrent, en conséquence, à la pensée d'élever des enfants de diverses nations, qu'on honorerait plus tard du sacerdoce si on les en jugeait dignes, et qui, de retour dans leur patrie, y annonceraient l'Évangile d'une manière plus efficace que ne pouvaient le faire des étrangers. Quelques riches et pieux Portugais ayant promis de contribuer de leur fortune à une œuvre si sainte, on résolut de former une confrérie, sous le nom de Sainte-Foi, dont l'objet serait de préparer spécialement de jeunes Canarins, Decanais, Malabares, Singhalais, Bengalais, Péguans, Malais, Javanais, Chinois et Abyssins, à devenir soit des apôtres de l'Évangile, soit du moins des interprètes pour les prédicateurs qui ne parleraient pas leur idiome local. Cette confrérie fut érigée le 25 juillet 1541 à Goa, dans l'église de Notre-Dame-de-la-Lumière; les confrères prirent pour patron le Docteur des Gentils, à l'honneur duquel ils firent dresser un autel avec un beau rétable représentant la conversion du grand apôtre; et le collége reçut le nom de Saint-Paul. Sur les rentes appliquées précédemment à l'entretien des brames qui desservaient les pagodes de Goa, on préleva une somme pour cet établissement, que les dons particuliers soutinrent d'ailleurs. Les confrères eurent d'abord l'administration temporelle du collége, et les Franciscains en eurent la direction : on verra plus tard qu'ils s'en déchargèrent entre les mains

(1) Wadding, an. 1540, n° 1. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 231.

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 240.
(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 301.

des Jésuites, que l'on désigna à cette occasion, dans l'Inde, sous le nom de Pères de Saint-Paul.

Avant de parler des premières missions de ce nouvel ordre religieux, il convient de dire quelques mots des rapports qui se formèrent entre les Portugais, maîtres d'une grande partie de l'Inde, et l'empire d'Abyssinie.

Le récent établissement des Turks à proximité de l'Abyssinie donna lieu à la régente Hélène de rechercher l'alliance des Portugais, parce qu'établis eux-mêmes dans l'Inde, ils se trouvaient à portée de secourir le Négous contre ces redoutables adversaires. Covilham, qui s'était fixé à la cour d'Iscander, vivait encore à celle du jeune David III, et fournissait toujours un moyen sûr de correspondre avec le Portugal. Après avoir conféré avec lui, la régente chargea de ses lettres un marchand arménien, nommé Mathieu, homme intelligent, honnête, et accoutumé à parcourir les États de l'Orient pour les besoins mercantiles du Négous et des grands d'Abyssinie. Il avait été au Caire, à Jérusalem, à Ormuz, à Ispahan, aux Indes orientales, à la côte de Malabar, et c'était un de ces facteurs, la plupart Grecs et Arméniens, mais Arméniens surtout, qui, payant leur caratch (*capitation*) au grand-seigneur, dont ils sont sujets, obtiennent en conséquence des passeports et la liberté de commercer dans tout l'empire, sans être exposés aux insultes et aux extorsions que les étrangers ont à subir de la part des agents turks (1). Ils parlent en général les différentes langues de ces contrées. Un jeune Abyssin, qui mourut dans le voyage, accompagna l'ambassadeur Mathieu, chargé verbalement de promettre le tiers de l'empire au roi de Portugal, s'il consentait à envoyer une flotte dans le golfe Arabique pour occuper les Turks, tandis que la régente les attaquerait elle-même par terre. Mathieu se rendit dans l'Inde; mais ce ne fut qu'après trois années d'humiliations qu'on lui permit de continuer sa route pour Lisbonne, à bord d'une flotte portugaise. Le roi de Portugal, considérant combien pouvait être utile l'alliance du Négous, placé sur les côtes de la mer Rouge, où les Portugais trouveraient des provisions et des secours lorsqu'ils poursuivraient les escadres turkes, reçut Mathieu avec honneur, et nomma ambassadeur en Abyssinie Édouard Galvan, qui, étant mort en route, fut remplacé par Rodrigue de Lima, dont les trois chapelains se nommaient Jean Fernandez, Pierre-Alfonse Mendez, et François Alvarez. Ce dernier a donné de l'ambassade une Relation assez exacte et estimée (1). Rodrigue de Lima, parvenu à Arkeko avec Mathieu, se dirigea vers le camp de David III; mais, chemin faisant, l'Arménien succomba sans avoir pu rendre compte de sa mission. Le Négous reçut froidement Rodrigue de Lima, au mois d'octobre 1520. Mécontent des promesses exorbitantes que la régente avait transmises par Mathieu, voyant d'ailleurs sa puissance affermie, froissé enfin par la conduite brusque de l'ambassadeur portugais, il laissa six années s'écouler sans qu'on s'arrêtât à aucun plan. Cependant l'alliance apparente des Abyssins et des Portugais inquiétait les mahométans, qui s'en vengèrent. Sous le règne des Mameluks, avant la conquête de l'Égypte et de l'Arabie par Sélim, une caravane avait coutume de partir chaque année de l'Abyssinie pour Jérusalem: en 1525, elle fut exterminée par les infidèles, et, de ce moment, les chrétiens interrompirent leurs communications avec le Caire par le désert. D'un autre côté, Sélim, après avoir soumis l'Arabie, songeait à conquérir le rivage opposé de la mer Rouge, afin d'empêcher que les Abyssins restassent maîtres d'accorder aux Portugais une île ou un port, d'où ceux-ci menaceraient la Mekke et entraveraient la navigation des galères turkes à l'extrémité du golfe Arabique. Dans cette situation, David chargea Rodrigue de Lima de nouvelles propositions pour son maître, en 1526, et il le fit accompagner par Zaga-Zaab, moine abyssin, qui avait appris la langue portugaise. En même temps que David accréditait ce religieux à Lisbonne, il nomma François Alvarez son envoyé auprès du Pape Clément VII. Les trois ambassadeurs arrivèrent en Portugal, en 1527; mais ce ne fut qu'en 1532 qu'Alvarez, naguère simple chapelain de l'ambassade por-

(1) Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. III, p. 245.

(1) *Relation historique d'Abissinie*, du R. P. Jérôme Lobo, de la Compagnie de Jésus, traduite du portugais, continuée et augmentée de plusieurs Dissertations, Lettres et Mémoires, par M. Le Grand, prieur de Neuville-les-Dames et de Prevessin, p. IX et 290.

tugaise en Abyssinie, alors ambassadeur du Négous, put se rendre à Bologne, où Clément VII allait couronner Charles-Quint. Il baisa, au nom de David, les pieds du Pontife romain, lui présenta les lettres de ce prince, et le harangua. Au moment du départ de Rodrigue de Lima, Jean Bermudez, son médecin, avait été retenu en Abyssinie, où il obtint toute la faveur de David. L'abouna Marc, qui n'avait plus de rapports avec le Caire depuis l'invasion des Turks, et que l'Église catholique avait conquis sur le schisme grec, le désigna pour son successeur, à la demande du Négous, et Bermudez accepta cette dignité à la condition qu'il recevrait sa mission du Pape. Les désastres qui désolèrent l'Abyssinie, attaquée par les mahométans, auxquels les Juifs avaient fini par se joindre, obligeant David à réclamer le secours des princes chrétiens, Bermudez, son ambassadeur, au lieu de prendre la route de l'Inde et du cap de Bonne-Espérance, traversa la mer Rouge et la Palestine pour se rendre à Rome. Paul III, alors assis sur la Chaire de Pierre, l'institua patriarche d'Alexandrie. Le nouveau prélat partit pour Lisbonne, où il trouva Zaga-Zaab, qui, menant en Portugal une vie plus douce que dans sa patrie, ne s'était pas hâté de mettre fin à sa mission. Plus zélé que ce religieux, Bermudez obtint du roi les secours qu'il venait demander, et ne tarda point à s'embarquer, avec Zaga-Zaab, pour l'Inde. Étienne de Gama, entrant dans la mer Rouge avec une flotte nombreuse, mit sur la côte d'Abyssinie une troupe de héros, commandée par son frère Christophe. Ce renfort, arrivé si à propos, porta les premiers coups aux musulmans, en 1542, et prépara les victoires qui affermirent la couronne sur la tête de Claudius, successeur de David. L'Abyssinie fut ainsi délivrée, grâce au dévouement du patriarche catholique; mais elle ne devait pas malheureusement revenir par lui, ni par les Jésuites, ses successeurs, au sein de l'unité.

Paul III, alors
nstitua patriar-
u prélat partit
aga-Zaab, qui,
lus douce que
lé de mettre fin
religieux, Ber-
rs qu'il venait
s'embarquer,
ienne de Gama,
une flotte nom-
nie une troupe
ère Christophe.
porta les pre-
1542, et pré-
t la couronne
seur de David.
râce au dévoue
mais elle ne de-
r par lui, ni par
sein de l'unité.

Voto di Sant Ignazio. Voto de San Ignacio

San Francesco Saverio a Goa San Francisco Javier en Goa

...UXIEME.

...NIS DE JÉSUS JUSQU'A CELUI ...S LA PROPAGANDE.

...çois Xavier.

...r fournit ...monde, ... les ...x de la ... ...beau de ... dans les ... les Portugais avaient ...mérique, ... en Espa... établissaient ... ...quêtes des ... ...ricordes, ... de ... Indes ... Christ ... Cardose, ... Loyola.

Ennuié, le ... ...vent Dominique, ... les infidèles. Lorsqu'... en 1523, il ne pouv... et ne songeait plus q... ; mais le ... du ... le saint Sa... pieux ... ferins. ... de ... et il ... ... de l...

...Pères, etc.

dans la chapelle souterraine de Montmartre, près Paris, où saint Denis, l'apôtre de la France, fut décapité, Ignace et ses six premiers compagnons firent tous vœu d'aller prêcher l'Évangile en Palestine, ou bien, si le projet de passer en Terre-sainte éprouvait des difficultés, d'aller offrir leurs services au Vicaire de Jésus-Christ, pour travailler à la gloire de Dieu de la manière qu'il jugerait la plus convenable. (Pl. LVI, n° 1.) L'empereur et les Vénitiens ayant déclaré la guerre aux Turcs, il fut impossible aux serviteurs de Dieu de se rendre en Palestine, et ils se mirent à la disposition du Pontife romain, qui, par une bulle du [illegible] 1540, approuva la Compagnie de Jésus. Mais déjà Jean III, roi de Portugal, avait demandé à saint Ignace des ouvriers évangéliques, et, au lieu de lui Simon Rodriguez, qui resta en Portugal, et François Xavier, qui s'embarqua pour les Indes, dont il devint l'apôtre.

Ce thaumaturge naquit, le 7 avril 1506 (1), au château de Xavier, en Navarre, à huit lieues de Pampelune. Jean de Jasso, son père, était un des principaux conseillers d'État de Jean d'Albret, troisième du nom, roi de Navarre. Sa mère était héritière des illustres maisons d'Azpilcueta et de Xavier. Ils eurent plusieurs enfants, dont les aînés portaient le surnom d'Azpilcueta. François, le plus jeune de tous, reçut celui de Xavier. Lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, on l'envoya à l'université de Paris, regardée comme la première école du monde, il entra au collége Sainte-Barbe, fut reçu maître ès arts après avoir terminé son cours de philosophie, et enseigna lui-même cette science au collége de Beauvais, sans cesser pour cela d'habiter Sainte-Barbe. Saint Ignace, qui se rendit

(1) Alban Butler, *Vies des Pères*, etc., 3 décembre.

LIVRE DEUXIÈME.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS JUSQU'À CELUI DE LA CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE.

CHAPITRE Ier.

Premières missions des Jésuites. — Saint François Xavier, apôtre des Indes.

Quoique le clergé séculier et régulier fournît des missionnaires à toutes les parties du monde, et que les Franciscains, les Dominicains, les Augustins, les religieux de la Merci, etc., portassent avec zèle le flambeau de la foi dans les Indes orientales, dont les Portugais avaient trouvé la route, et en Amérique, où les Espagnols, plus spécialement, établissaient leur domination; néanmoins, le nombre des ouvriers évangéliques n'était pas proportionné à l'immensité de leur tâche. Dieu, dans sa miséricorde, suscita donc un nouvel ordre religieux, qui fit profession non-seulement de combattre les hérésies et les vices sous la bannière de Jésus-Christ, d'où lui vint le nom glorieux de Compagnie de Jésus, mais d'aller partout où le Chef de l'Église l'enverrait pour travailler au salut des âmes. C'est ainsi que l'armée apostolique, dont les conquêtes, partiellement réalisées, embrassaient l'univers, reçut un renfort de troupes fraîches et pleines d'ardeur, sous la conduite de saint Ignace de Loyola.

Émule de saint François d'Assise et de saint Dominique, Ignace voulut aussi évangéliser les infidèles. Lorsqu'il visita la Terre-sainte, en 1523, il ne pouvait se résoudre à la quitter, et ne songeait plus qu'à convertir les musulmans; mais le gardien du mont Sion, investi par le saint Siége d'une pleine autorité sur tous les pèlerins, lui enjoignit de renoncer à son dessein, et il revint en Europe au mois de janvier 1524 (1). Dix ans après, le jour de l'Assomption 1534, et dans la chapelle souterraine de Montmartre, près Paris, où saint Denis, l'apôtre de la France, fut décapité, Ignace et ses six premiers compagnons firent tous vœu d'aller prêcher l'Évangile en Palestine, ou bien, si le projet de passer en Terre-sainte éprouvait des difficultés, d'aller offrir leurs services au Vicaire de Jésus-Christ, pour travailler à la gloire de Dieu de la manière qu'il jugerait la plus convenable. (Pl. LVI, n° 1.) L'empereur et les Vénitiens ayant déclaré la guerre aux Turks, il fut impossible aux serviteurs de Dieu de se rendre en Palestine, et ils se mirent à la disposition du Pontife romain, qui, par une bulle du 27 septembre 1540, approuva la Compagnie de Jésus. Mais déjà Jean III, roi de Portugal, avait demandé à saint Ignace des ouvriers évangéliques, et obtenu de lui Simon Rodriguez, qui resta en Portugal, et François Xavier, qui s'embarqua pour les Indes, dont il devint l'apôtre.

Ce thaumaturge naquit, le 7 avril 1506 (1), au château de Xavier, en Navarre, à huit lieues de Pampelune. Jean de Jasso, son père, était un des principaux conseillers d'État de Jean d'Albret, troisième du nom, roi de Navarre. Sa mère était héritière des illustres maisons d'Azpilcuéta et de Xavier. Ils eurent plusieurs enfants, dont les aînés portaient le surnom d'Azpilcuéta. François, le plus jeune de tous, reçut celui de Xavier. Lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, on l'envoya à l'université de Paris, regardée comme la première école du monde. Il entra au collége Sainte-Barbe, fut reçu maître ès arts après avoir terminé son cours de philosophie, et enseigna lui-même cette science au collége de Beauvais, sans cesser pour cela d'habiter Sainte-Barbe. Saint Ignace, qui se rendit

(1) Alban Butler, *Vies des Pères*, etc., 31 juillet.

(1) Alban Butler, *Vies des Pères*, etc., 3 décembre.

à Paris en 1528, s'étant mis en pension dans la même maison, y vécut avec Pierre Le Fèvre, originaire de Savoie, et avec François Xavier. Il n'eut pas de peine à associer à ses vues le premier, qui n'avait point d'attachement pour le monde. Le second, rempli de pensées ambitieuses, lui résista d'abord; mais, après de violents combats, François céda aux impressions de la grâce, et l'humilité de la croix lui parut préférable à toutes les gloires de la terre. Il s'appliquait à l'étude de la théologie, lorsqu'il fit à Montmartre, le 15 août 1534, le vœu dont nous avons parlé; et il avait terminé son cours, quand il partit, avec huit compagnons, le 15 novembre 1536, pour Venise, où saint Ignace les attendait. Malgré les rigueurs de l'hiver, il traversa toute l'Allemagne à pied, et, pour se punir de la complaisance que lui inspirait naguère son agilité à la course, il se lia les bras et les cuisses avec de petites cordes. Le mouvement lui enflant les cuisses, les cordes entrèrent si avant dans la chair qu'on ne les voyait presque plus. Un chirurgien, appelé par ses compagnons, déclara qu'il y avait du danger à pratiquer des incisions, et qu'au reste le mal était incurable. Mais, les compagnons de François ayant passé la nuit en prières, il trouva le lendemain matin que les cordes étaient tombées. Arrivé à Venise, il servit les malades à l'hôpital des incurables. L'un d'eux avait un ulcère si horrible, qu'il sentait une vive répugnance à s'en approcher; puis, saisissant l'occasion de faire un grand sacrifice, il approcha sa bouche de l'ulcère et en suça le pus: aussitôt sa répugnance cessa, et cette victoire remportée sur lui-même lui procura la grâce de ne plus trouver de peine à rien. Cependant, Ignace envoya ses compagnons à Rome, afin de solliciter, avant leur départ pour la Terre-sainte, la bénédiction de Paul III. Le Pape ayant autorisé ceux de la Compagnie qui n'étaient pas encore dans les ordres sacrés à les recevoir de tout évêque catholique, François fut ordonné prêtre à Venise, le 24 juin 1537, et tous firent vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance entre les mains du nonce. Après une retraite de quarante jours dans une chaumière abandonnée, où il couchait sur la terre et ne vivait que de ce qu'il avait mendié de porte en porte, il célébra sa première messe à Vicence, avec une telle abondance de larmes qu'il fit pleurer tous les assistants. Il exerça ensuite un ministère tout de charité à Bologne. Saint Ignace l'appela, en 1538, à Rome, parce que la guerre contre les Turks mettait obstacle au départ pour la Palestine; et le Pape, qui accepta les services des membres de la Compagnie, leur ordonna de prêcher dans la ville sainte. François fit admirer son zèle dans l'église de Saint-Laurent *in Damaso*. Sur ces entrefaites, le Portugais Govéa, naguère principal du collége de Sainte-Barbe à Paris, et alors en mission à Rome, écrivit à Jean III que des hommes si éclairés, si humbles, si charitables, si actifs, si avides de croix, étaient éminemment propres à planter la foi dans l'Inde. Le roi chargea aussitôt Pierre Mascaregnas, son ambassadeur auprès du Pape, de lui obtenir six de ces ouvriers apostoliques; mais saint Ignace ne put en accorder que deux: Simon Rodriguez, Portugais, qui partit sans délai pour Lisbonne, et Nicolas Bobadilla, Espagnol, qui devait attendre l'ambassadeur. Bobadilla étant tombé malade la veille même du départ, cet événement, ménagé par la Providence, lui fit substituer François Xavier, qui alla demander la bénédiction de Paul III. Il quitta Rome, avec Mascaregnas, le 15 mars 1540, laissant aux mains du P. Lainez un acte dans lequel il déclarait qu'il approuvait la règle et les constitutions que dresserait Ignace, et qu'il se consacrait à Dieu, par les vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, dans la Compagnie de Jésus, lorsque le saint Siége l'aurait érigée en ordre religieux. Il prit la voie de terre, traversa les Alpes et les Pyrénées, et, l'ambassadeur lui proposant, à Pampelune, de se rendre au château de Xavier pour prendre congé de sa mère, il répondit généreusement qu'il différait à la voir dans le ciel. En arrivant à Lisbonne, François se réunit à Rodriguez dans l'hôpital où il logeait. Le bien spirituel que les deux Jésuites firent dans la capitale engagea Jean III à les retenir: du moins, il fut décidé que Xavier irait seul aux Indes. A l'époque du départ, le roi remit quatre brefs au missionnaire. Par les deux premiers, le Pape établissait Xavier nonce apostolique et lui conférait d'amples pouvoirs; dans le troisième, il le recommandait à David, roi d'Abyssinie, et dans le quatrième aux autres princes orientaux. Refusant toute

ssistants. Il
le charité à
en 1538, à
e les Turks
Palestine; et
es membres
prêcher dans
er son zèle
amaso. Sur
fa, naguère
e à Paris, et
Jean III que
, si charita-
étaient émi-
ns l'Inde. Le
regnas, son
obtenir six
saint Ignace
Rodriguez,
r Lisbonne,
i devait at-
étant tombé
cet événe-
ui fit substi-
ander la bé-
, avec Mas-
t aux mains
il déclarait
itutions que
rait à Dieu;
reté et d'o-
us, lorsque
e religieux.
Alpes et les
roposant, à
de Xavier
il répondit
voir dans le
cois se réu-
il logeait.
uites firent
à les rete-
Xavier irait
part, le roi
e. Par les
avier nonce
pouvoirs;
dait à Da-
quatrième
isant toute

à Paris en 1528, s'étant mis en pension dans la même maison, y vécut avec Pierre Le Fèvre, originaire de Savoie, et avec François Xavier. Il n'eut pas de peine à associer à ses vues le premier, qui n'avait point d'attachement pour le monde. Le second, rempli de pensées ambitieuses, lui résista d'abord; mais, après de violents combats, François céda aux [illegible] de la grâce, et l'humilité de la [illegible] parut préférable à toutes les gloires [illegible]. Il s'appliquait à l'étude de la [illegible] à Montmartre, le 15 août [illegible] nous avons parlé, et [illegible] quand il partit, [illegible] novembre [illegible] les attendait. Malgré les rigueurs de l'hiver, il traversa toute l'Allemagne à pied, et, pour se [illegible] que lui inspirait [illegible] à la corde, il se lia les bras et les cuisses avec de petites cordes. Le mouvement lui enflant les cuisses, les cordes entrèrent si avant dans la chair qu'on ne les voyait presque plus. Un chirurgien, appelé par ses compagnons, déclara qu'il y avait du danger à pratiquer des incisions, et qu'au reste le mal était incurable. Mais, les compagnons de François ayant passé la nuit en prières, il trouva le lendemain matin que les cordes étaient tombées. Arrivé à Venise, il servit les malades à l'hôpital des incurables. L'un d'eux avait un ulcère si horrible, qu'il sentait une [illegible] répugnance à s'en approcher; puis, saisissant l'occasion de faire un grand sacrifice, il approcha sa bouche de l'ulcère et en suça le pus; aussitôt sa répugnance cessa, et cette victoire remportée sur lui-même lui procura la grâce de ne plus trouver de peine à rien. Cependant, Ignace envoya ses compagnons à Rome, afin de solliciter, avant leur départ pour la Terre-sainte, la bénédiction de Paul III. Le Pape [illegible] autorisé [illegible] Compagnie qui [illegible] les ordres sacrés à les [illegible] de tout [illegible] théologie, François fut [illegible] le 25 juin 1537, et tout [illegible] de pauvreté et d'[illegible] nonce. Après une retraite de [illegible] dans une chaumière [illegible] sur la terre il ne vivait [illegible] mendié de porte en porte, [illegible] messe à Vicence, avec une [illegible] abondance de larmes qu'il fit pleurer tous les assistants. Il exerça ensuite un ministère tout de charité à Bologne. Saint Ignace l'appela, en 1538, à Rome, parce que la guerre contre les Turks mettait obstacle au départ pour la Palestine; et le Pape, qui accepta les services des membres de la Compagnie, leur ordonna de prêcher dans la ville sainte. François fit admirer son zèle dans l'église de Saint-Laurent *in Damaso*. Sur ces entrefaites, le Portugais Govéa, naguère principal du collége de Sainte-Barbe à Paris, et alors en mission à Rome, écrivit à Jean III que [illegible] si humbles, si charitables, si [illegible] de croix, étaient éminemment propres [illegible] dans l'Inde. Le roi chargea [illegible] Mascaregnas, son [illegible] de lui obtenir six de ces [illegible] saint Ignace ne put en accorder que deux : Simon Rodriguez, Portugais, qui partit sans délai pour Lisbonne, et Nicolas Bobadilla, Espagnol, qui devait attendre l'ambassadeur. Bobadilla étant tombé malade la veille même du départ, cet événement, ménagé par la Providence, lui fit substituer François Xavier, qui alla demander la bénédiction de Paul III. Il quitta Rome, avec Mascaregnas, le 15 mars 1540, laissant aux mains du P. Lainez un acte dans lequel il déclarait qu'il approuvait la règle et les constitutions que dresserait Ignace, et qu'il se consacrait à Dieu, par les voeux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, avec la Compagnie de Jésus, lorsque le saint [illegible] Faurait érigée en ordre religieux. [illegible] de terre, traversa les Alpes et les [illegible], et, l'ambassadeur lui proposant, à [illegible], de se rendre au château de Xavier pour prendre congé de sa mère, il répondit généreusement qu'il différait à la voir dans le [illegible]. En arrivant à Lisbonne, François se réunit à Rodriguez dans l'hôpital où il logeait. Ce bien spirituel que les deux Jésuites firent dans la capitale engagea Jean III à les retenir du moins, il fut décidé que Xavier irait seul aux Indes. A l'époque du départ, le roi remit quatre brefs au missionnaire. Par les deux premiers, le Pape établissait Xavier nonce apostolique et lui conférait d'amples pouvoirs; dans le troisième, il le recommandait à David, roi d'Abyssinie, et dans le quatrième aux autres princes orientaux. Refusant toute

ssistants. Il
le charité à
en 1538, à
e les Turks
alestine) et
es membres
rêcher dans
er son zèle
amaso. Sur
ià, naguère
e à Paris, et
Jean III que
si charita-
étaient émi-
s l'Inde. Le
regnas, son
obtenir six
saint Ignace
Rodriguez,
Lisbonne,
i devait at-
étant tombé
cet événe-
ui fit substi-
nder la bé-
avec Mas-
aux mains
il déclarait
itutions que
rait à Dieu
rété et d'o-
ns, lorsque
e religieux.
Alpes et les
ropayant, à
i de Xavier
il répondit
voir dans le
gois se réu-
il logeait.
uites firent
à les relé-
Xavier fruit
part, le roi
re. Par les
avier hono-
e pouvoirs ;
dait à Da-
quatrième
osant toute

espèce de provisions, François ne prit que quelques livres de piété destinés à l'usage des nouveaux convertis. Comme on lui proposait d'emmener un domestique, il répondit qu'il était en état de se servir lui-même. A ceux qui lui représentaient qu'un nonce du saint Siége ne pouvait sans inconvenance préparer sa nourriture et laver son linge sur le tillac, il dit qu'il ne devait craindre de causer aucun scandale tant qu'il ne ferait pas de mal. Le P. Paul de Camerino, Italien, et le P. François Mansilla, Portugais qui n'était pas encore prêtre, partirent avec lui. Le P. Simon Rodriguez les accompagna jusqu'à la flotte. Là, au milieu des plus tendres embrassements, Xavier lui dit: «Je veux, pour votre consolation, vous découvrir un secret que je vous ai caché jusqu'à présent. Il vous souvient que, lorsque nous étions dans un hôpital de Rome, vous m'entendîtes crier une nuit: «Encore plus, Seigneur, encore plus!» Vous m'avez demandé souvent ce que cela voulait dire, et je vous ai toujours répondu que cela ne devait pas vous mettre en peine. Sachez que je vis, endormi ou éveillé, Dieu le sait, tout ce que je devais souffrir pour la gloire de Jésus-Christ: Notre-Seigneur me donna tant de goût pour les souffrances, que, ne pouvant me rassasier de celles qui s'offraient à moi, j'en désirai davantage; et c'est le sens de ces mots que je prononçais avec tant d'ardeur: «Encore plus, encore «plus!» J'espère que la divine bonté m'accordera dans les Indes ce qu'elle m'a montré en Italie, et que ces désirs qu'elle m'a inspirés seront bientôt satisfaits.» Xavier s'embarqua le 7 avril 1541, le jour de sa naissance, dans sa trente-sixième année. La flotte fit voile sous la conduite de Martin-Alfonse de Souza, qui voulut avoir le saint sur son bord.

Le vaisseau du vice-roi renfermait environ mille personnes: François les regarda comme un troupeau confié à sa sollicitude. Il catéchisait les matelots, et prêchait tous les dimanches au pied du grand mât. Il avait un soin extraordinaire des malades, et les portait dans sa chambre, qu'il transformait en infirmerie. Il couchait sur le tillac, et ne vécut que d'aumônes pendant tout le voyage. En vain le vice-roi le pressa de manger à sa table, ou d'accepter au moins ce qu'il lui envoyait pour sa nourriture. Xavier répondit toujours qu'il était un pauvre religieux, et qu'ayant fait vœu de pauvreté, son devoir était de l'accomplir. S'il fut forcé quelquefois de recevoir les plats que le vice-roi lui envoyait de sa table, il les partagea entre ceux qu'il savait en avoir le plus besoin. Attentif à réprimer et même à prévenir toute espèce de désordres, il faisait cesser les murmures, apaisait les disputes, et empêchait, autant qu'il lui était possible, les jurements, les blasphèmes, le jeu. S'il était témoin de quelque mauvaise action, il reprenait les coupables avec une telle autorité que rien ne lui résistait; et son zèle était si bien tempéré par la douceur, qu'on ne pouvait s'en offenser. Les froids insupportables du cap Vert, les chaleurs excessives de la Guinée, la putréfaction de l'eau douce et de la viande sous la ligne, ayant produit des maladies fâcheuses, il subvint avec la plus grande charité aux besoins corporels et spirituels de l'équipage. La flotte hiverna à Mozambique, où les Portugais avaient quelques établissements, et où les Dominicains desservaient un vaste hôpital. L'air de ce pays est malsain, et François y tomba malade. Sa santé étant rétablie, il se rembarqua le 13 mars 1542, et arriva bientôt à Mélinde. Il pensait à y parler de religion pour faire sentir les absurdités de l'islamisme, lorsqu'un des principaux mahométans le prévint, en lui demandant s'il n'y avait pas plus de piété en Europe qu'à Mélinde; il ajouta que, sur dix-sept mosquées, quatorze étaient entièrement abandonnées, et qu'on ne fréquentait presque plus les trois autres. La conversation n'eut pas d'autre suite, et le saint partit en gémissant de l'aveuglement de ce peuple. La flotte mouilla ensuite à l'île de Socotora, vis-à-vis du détroit de la Mekke. Le Franciscain Antoine du Laurier avait évangélisé, de 1506 à 1510, cette île, d'où les Portugais s'étaient retirés. François, qui y trouva des traces de christianisme, quoique défiguré, n'abandonna pas sans verser des larmes un peuple disposé à recevoir ses instructions. Les Socotorins l'accompagnèrent jusque sur le bord de la mer, en le priant de revenir chez eux. Enfin, il entra dans le port de Goa, le 6 mai 1542, le treizième mois depuis sa sortie du port de Lisbonne.

«L'année 1542, dit le Jésuite Lafitau (1), doit

(1) *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*, t. II, p. 320.

être regardée comme une des époques les plus célèbres, et comme un des moments les plus précieux que Dieu avait marqués, dans les décrets de sa miséricorde, puisque ce fut celui où il fit paraître, sur ces régions infidèles, dans la personne du grand saint François Xavier, le nouvel astre qui devait les éclairer, et les retirer des ombres de la mort. La disposition de la divine Providence fut admirable en ce que, comme elle avait donné dix années au grand Albuquerque pour conquérir ce nouveau monde et y jeter les fondements de l'empire portugais, elle assigna le même nombre d'années au grand Xavier pour y établir l'empire de Jésus-Christ, et pour faire toutes les merveilles qu'il y opéra.»

Xavier n'eut pas plus tôt pris terre, qu'il alla, comme de coutume, loger à l'hôpital; mais il ne voulut exercer aucunes fonctions, sans avoir vu frère Jean d'Albuquerque, évêque de Goa. Il lui présenta les brefs de Paul III, lui déclara qu'il ne prétendait point en faire usage sans son approbation, et se jeta ensuite à ses pieds pour lui demander sa bénédiction. Le prélat, frappé de la modestie du missionnaire et de la sainteté que respirait son extérieur, s'empressa de le relever. Après avoir baisé avec respect les brefs du Pontife romain, il lui promit de l'aider de son autorité épiscopale, et il tint fidèlement sa promesse (1).

Xavier, pour attirer la rosée céleste sur le champ ouvert à son zèle, passa la plus grande partie de la nuit en prières. L'état où il vit la religion dans ce pays était bien propre à faire couler ses larmes. Les Portugais, livrés à l'ambition, à la cupidité, au désordre des mœurs, semblaient avoir perdu le sentiment de la religion; les sacrements étaient universellement négligés; l'évêque, qui tâchait de faire rentrer les coupables en eux-mêmes, voyait mépriser également ses exhortations, ses prières et ses menaces. Comme la vie scandaleuse des chrétiens était un grand obstacle à la conversion des idolâtres, François commença sa mission par les premiers. Il passait la matinée à servir les malades des hôpitaux et à visiter les prisonniers. Il parcourait ensuite les rues de Goa, une sonnette à la main, pour avertir les parents et les maîtres d'envoyer leurs enfants et leurs esclaves au catéchisme; grâce qu'il leur demandait pour l'amour de Dieu. (Pl. LVI, n° 2.) Les enfants s'assemblaient autour de lui, et il les menait à l'église, pour leur apprendre le symbole des apôtres, les commandements de Dieu et les pratiques du christianisme. Il vint à bout de leur inspirer de si vifs sentiments de piété, que la modestie et la dévotion de ces enfants, étonnant toute la ville, la firent bientôt changer de face. Les pécheurs les plus audacieux commencèrent à rougir de leurs excès. Quelque temps après, il prêcha en public, et se mit à faire des visites dans les maisons particulières, désarmant par sa douceur et sa charité les plus endurcis, qui, pénétrés de repentir, se jetaient aux pieds du saint pour se confesser. On renonça aux contrats usuraires; on restitua les gains illicites; on mit en liberté les esclaves acquis injustement; les concubinaires renvoyèrent leurs complices, lorsqu'ils ne voulurent point les épouser, l'ordre et la décence refleurirent dans les familles; et la réformation de la ville de Goa fit connaître tout ce qu'on devait attendre du serviteur de Dieu.

Michel Vaz, vicaire général de l'évêque, lui ayant parlé de la conversion, malheureusement si incomplète, des Paravas sur la côte de la Pêcherie, il se chargea d'autant plus volontiers de les évangéliser qu'il avait quelque connaissance de l'idiome malabare usité sur cette côte. Laissant le P. Paul de Camerino au collége de Saint-Paul, pour seconder le Franciscain Jacques de Borba, et, prenant avec lui le P. François Mansilla, ainsi que deux jeunes ecclésiastiques de Goa, qui parlaient le malabare, il s'embarqua au mois d'octobre 1542 et prit terre au cap Comorin. Il commença l'exercice de son ministère dans un village rempli d'idolâtres auxquels il prêcha Jésus-Christ. Ces infidèles lui répondirent qu'ils ne pouvaient changer de religion sans le consentement du souverain du pays: mais leur opiniâtreté ne put tenir contre la force des miracles que Dieu opéra par son serviteur. Une femme, en travail d'enfant depuis trois jours, endurait d'horribles souffrances, que ne soulageaient ni les prières des brames, ni les remèdes naturels. Xavier l'instruisit, et, lorsqu'elle eut déclaré qu'elle croyait en Jésus-Christ, il la baptisa: elle fut aussitôt délivrée et parfaite-

(1) Jean de Luca, *Continuation de Wadding*, an. 1542.

ment guérie. Ce miracle convertit non-seulement la famille de cette femme, mais les principaux habitants du village; et, le prince ayant permis l'exercice du christianisme, tous se firent instruire et baptiser. Encouragé par ce premier succès, François gagna la côte de la Pêcherie, située au sud-est. S'attachant d'abord aux Paravas qui avaient reçu le baptême, il leur enseigna la doctrine chrétienne. Pour se mettre en état de faire plus de fruit, il voulut bien posséder l'idiome malabare. A force de travail, il traduisit en cette langue les paroles du signe de la croix, le symbole des apôtres, les commandements de Dieu, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le *Confiteor*, le *Salve Regina*, et enfin le catéchisme. Il apprit par cœur tout ce qu'il put de sa traduction, et se mit à parcourir les villages, la clochette à la main, pour rassembler tout ce qu'il rencontrait d'hommes et d'enfants, recommandant à ceux-ci de répéter ce qu'ils avaient retenu à leurs pères et à leurs mères, à leurs serviteurs et à leurs voisins. Chaque dimanche, il donnait des instructions dans la chapelle, et enseignait aux néophytes les prières usitées parmi les chrétiens. Il leur faisait réciter à différentes reprises le symbole, dont il expliquait chaque article. Il expliquait également les commandements de Dieu, et développait les principaux points de la morale de Jésus-Christ. Pour mieux fixer l'attention des enfants, il leur faisait réciter avec lui une courte prière, après la réponse à chaque question du catéchisme. Ordinairement, il commençait l'instruction par l'oraison dominicale, et la terminait par la salutation angélique. Il forma des catéchistes, qui lui furent d'un grand secours pour achever les conversions que ses prédications avaient commencées. La ferveur de cette chrétienté naissante était admirable; et la multitude de ceux qui recevaient le baptême si grande, que Xavier, à force de baptiser, ne pouvait presque plus lever les bras de fatigue. Pour vaincre l'opiniâtreté de ceux qui refusaient encore d'ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile, Dieu permit que les maladies devinssent alors plus fréquentes qu'elles ne l'avaient jamais été à la côte de la Pêcherie. Tous couraient à François, ou pour être guéris, ou pour obtenir la guérison de leurs parents et de leurs amis. Les malades qui recevaient le baptême et qui invoquaient avec foi le nom de Jésus-Christ recouvraient la santé. Souvent, le saint envoyait de jeunes néophytes avec son crucifix, son chapelet ou son reliquaire; ils les faisaient toucher aux malades, avec lesquels ils récitaient l'oraison dominicale, le symbole et le décalogue; et ceux-ci n'avaient pas plus tôt protesté qu'ils croyaient et voulaient être baptisés, qu'ils se trouvaient guéris. Le zèle et la sainteté du missionnaire le rendirent vénérable aux brames mêmes. Cependant, ils s'opposèrent, par des motifs d'intérêt, aux progrès de l'Évangile. Les conférences qu'ils eurent avec Xavier ne convertirent point ces cupides ministres de l'erreur, et ils résistèrent à l'éclat des miracles opérés sous leurs yeux, notamment à la résurrection de quatre morts. Le premier était un catéchiste, piqué par un de ces serpents dont les piqûres sont toujours mortelles; le second était un enfant, noyé dans un puits; le troisième et le quatrième étaient un jeune garçon et une jeune fille, qu'une maladie contagieuse avait enlevés. A ces travaux apostoliques, Xavier joignait les plus grandes austérités de la pénitence. Sa nourriture était celle des plus pauvres: il ne mangeait que du riz et ne buvait que de l'eau. Il dormait tout au plus trois heures la nuit, et couchait sur la terre dans une cabane de pêcheurs. Loin de faire usage des matelas et des couvertures que le gouverneur lui avait envoyés de Goa, il s'en servit pour assister ceux qui se trouvaient dans le besoin. Le reste de la nuit qu'il n'accordait point au sommeil, il le consacrait à la prière ou à l'utilité du prochain. Quelles que fussent ses occupations extérieures, il ne cessait de s'entretenir avec le Seigneur; et les délices qu'il goûtait dans cet exercice étaient quelquefois si extraordinaires, qu'il conjurait la bonté divine d'en modérer l'excès.

La moisson recueillie et préparée depuis le mois de novembre 1542 jusqu'au mois de décembre 1543 était si abondante, que Xavier crut devoir retourner à Goa, afin de se procurer des coopérateurs. Ce fut alors que les fondateurs du collége de Saint-Paul, établi pour l'éducation des jeunes Hindous, s'en déchargèrent sur lui. Il l'agrandit, dressa les règlements qu'on devait y suivre pour former les enfants aux lettres et à la piété, et en laissa le gouvernement aux membres de sa Compagnie envoyés dans

l'Inde, où ils furent, comme nous l'avons dit, nommés à cette occasion *Pères de Saint-Paul* ou *Paulistes*. D'après l'ordre de Xavier, ce collége eut deux corps de logis. On reçut dans l'un plusieurs centaines de petits enfants, en partie indigènes, en partie nés d'un Portugais et d'une Hindoue, qu'on y garda jusqu'à l'âge de quinze ans; et qui portaient des robes blanches avec des croix rouges sur la poitrine. On leur apprenait avec sollicitude les principes de la foi, d'où leur vint le nom d'*Enfants de la Doctrine chrétienne*. Ceux qui ne paraissaient pas faire de grands progrès dans l'étude, ni convenir à l'état ecclésiastique, sortaient de là pour être appliqués à un métier qui leur procurât des moyens d'existence. Ceux, au contraire, que leur capacité et leur vertu rendaient propres au sacerdoce, passaient dans l'autre corps de logis, où on leur enseignait le latin, la philosophie, la théologie, et où on les formait aux divers exercices du divin ministère (1). Tel fut le commencement de ce collége de Goa, duquel les autres colléges ou résidences que les Jésuites eurent dans l'Inde sortirent comme des colonies; en sorte que tout le bien opéré par ces religieux en Orient en dériva comme de sa source, la maison-mère de Goa fournissant non-seulement les agents spirituels appelés à convertir les âmes, mais encore les secours temporels pour l'entretien des missionnaires. La dénomination de *Pères de Saint-Paul* est donc parfaitement justifiée sous ce rapport.

Dès le mois de février 1544, Xavier reparut au milieu des Paravas avec trois prêtres séculiers, l'un Espagnol, les deux autres Hindous, qu'il distribua sur plusieurs points. Le P. François Mansilla, alors prêtre, travaillait aussi à la côte de la Pêcherie.

Ayant assuré aux Paravas l'assistance de quatre missionnaires, Xavier se rendit dans le royaume de Travancore, borné au nord par les états du Samorin, à l'est par le Maduré, à l'ouest et au midi par la mer. Depuis le cap Comorin, la côte de Travancore s'étend à l'occident sur une étendue de trente lieues. Dans l'espace d'un mois, le missionnaire y baptisa, de ses propres mains, jusqu'à dix mille idolâtres. On vit quelquefois un village entier recevoir le baptême en un jour. Le saint s'avança dans les terres: mais, comme il ne savait point la langue du pays, il se contenta d'abord de baptiser les enfants et de servir les malades, qui faisaient suffisamment connaître leur état par signes. Pendant qu'il exerçait ainsi son zèle, Dieu lui communiqua le don des langues: il parlait l'idiome des indigènes sans l'avoir jamais appris, et se faisait entendre d'eux sans avoir besoin d'interprète. Il prêchait souvent dans la plaine à cinq ou six mille personnes assemblées. Ses succès animèrent les brames contre lui; ils lui tendirent des piéges, et employèrent divers moyens pour lui ôter la vie: mais Dieu, rendant leurs efforts inutiles, conserva l'instrument de ses miséricordes. François était dans le royaume de Travancore, lorsque les Badages y firent une incursion. Il se mit à la tête d'une petite troupe de chrétiens fervents, et, tenant en main un crucifix, il s'avança vers l'ennemi, auquel il ordonna, de la part du Dieu vivant, de ne point passer outre et de se retirer. Le ton d'autorité avec lequel il parlait frappa les chefs de terreur: ils restèrent confondus et immobiles, ainsi que les hordes qu'ils commandaient; puis, se retirant en désordre, ils abandonnèrent le pays. Cet événement assura au saint la protection du roi de Travancore: « Je me nomme le Grand Monarque, lui dit-il, dorénavant vous serez le Grand Père. » S'il ne renonça point aux dieux qui légitimaient ses passions, du moins il voulut qu'on obéît au missionnaire, comme à lui-même. Xavier, prêchant à Côlam, près le cap Comorin, ville longtemps évangélisée par le P. Rodriguez, Dominicain (1), s'aperçut que les idolâtres étaient peu touchés de ses discours. Il pria Dieu d'amollir leurs cœurs endurcis, et de ne pas permettre que le sang de Jésus-Christ eût été répandu inutilement pour eux. Il fit ensuite ouvrir un tombeau, où l'on avait enterré un mort le jour précédent. Les assistants avouèrent, non-seulement que le corps était privé de vie, mais encore qu'il commençait à sentir mauvais. Le saint se met alors à genoux, et, après une courte

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 305.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 419. Lafitau, *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*, t. I, p. 109.

ir le baptême en
les terres : mais,
igue du pays, il
les enfants et de
nt suffisamment
ndant qu'il exer-
mmuniqua le don
e des indigènes
faisait entendre
prête. Il prêchait
u six mille per-
s animèrent les
irent des piéges,
pour lui ôter la
efforts inutiles,
séricordes. Fran-
Travancore, lors-
cursion. Il se mit
de chrétiens fer-
cifix, il s'avança
na, de la part du
r outre et de se
lequel il parlait
restèrent confon-
les hordes qu'ils
nt en désordre,
événement assura
Travancore : « Je
e, lui dit-il, do-
l Père. » S'il ne
légitimaient ses
qu'on obéît au
me. Xavier, prê-
Comorin, ville
P. Rodriguez,
s idolâtres étaient
Il pria Dieu d'a-
t de ne pas per-
Christ eût été ré-
fit ensuite ouvrir
terré un mort le
avouèrent, non-
rivé de vie, mais
ntir mauvais. Le
, après une courte

---

uses mémorables, etc., *découvertes et conquêtes du Nouveau Monde*, t. 1,

S.t Francis Xavier ressuscite un mort.

San Francesco Saverio risuscita un morto — San Francisco Javier resucita un muerto

Temple des Syntoistes

Tempio dei Sintoisti — Templo de los Sintoistas

[illegible] dans la foi les chrétiens qu'il venait d'y établir, il envoya aux Manarais l'un des missionnaires de la côte de la Pêcherie. Le roi de Djafanapatam, dans l'île de Ceylan, de qui relevait celle de Manar, n'eut pas plus tôt été instruit des progrès qu'y faisait le christianisme, qu'attaquant les Manarais, il s'empara de six à sept cents chrétiens, qui préférèrent la mort à l'apostasie. C'est à tort que Wadding (1) rapporte aux Dominicains la conversion des insulaires chez lesquels la cruauté du roi de Djafanapatam fit tant de martyrs. Il ajoute, avec plus de raison, que, plusieurs des chrétiens persécutés s'étant réfugiés sur le continent, Jean d'Albuquerque, évêque de Goa, administra le baptême à un frère aîné du persécuteur, illustre néophyte qui ne l'avait pas encore reçu. Le prélat donna le nom d'Alfonse à ce prince, qu'on vit persévérer heureusement dans la foi.

Le gouverneur, Martin-Alfonse de Souza, se trouvant à Cambaye, Xavier alla l'y rejoindre, [illegible] qu'il réprimât les violences du roi de [illegible]. En ce moment même, le fils aîné du roi de Candy, autre souverain de l'île de Ceylan, qui, à la persuasion d'un marchand portugais, [illegible] le christianisme, fut massacré par son père (2), recevant [illegible] le baptême de sang au lieu du baptême [illegible]. Le marchand, auquel le martyr devait l'inestimable trésor de la foi, se [illegible] [illegible] et l'enterra avec honneur. Aussitôt [illegible] la tombe du prince une croix de la même longueur, si bien formée, qu'on l'eût dite faite à dessein par une main habile. Les idolâtres et les mahométans, ennemis du signe sacré de la rédemption, crurent l'effacer en remplissant de terre la partie du tombeau qui s'était [illegible] en forme de croix; mais ils avaient [illegible] de la terre, le vide subsistait toujours, et en même temps une autre croix lumineuse, répondant à la première, parut au firmament (3). Frappés de ce double prodige, beaucoup d'idolâtres se convertirent, et, sans être [illegible] catéchumènes, ils se firent prédic-

(1) Ap. [illegible], n° 4.

(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, [illegible], t. I, p. [illegible]; [illegible]

(3) Jean de Lucas, *Continuation de Wadding*, [illegible] et 1545.

prière, il commande au mort, par le nom du Dieu vivant, de revenir à la vie. Aussitôt le mort ressuscite, et se lève plein de force et de santé. (Pl. LVII, n° 1.) Tous les idolâtres présents, émus de ce prodige, se jettent aux pieds du saint et lui demandent le baptême. Xavier ressuscita sur la même côte un jeune chrétien qu'on portait en terre; et les parents de ce jeune homme, pour conserver la mémoire du miracle, firent planter une grande croix à l'endroit où il avait été opéré. Ces prodiges touchèrent tellement le peuple, que le royaume de Travancore fut chrétien en peu de mois: le roi et les Hindous attachés à sa personne restèrent seuls dans les ténèbres de l'idolâtrie.

La réputation de Xavier se répandit dans toutes les Indes, et les idolâtres le faisaient prier de toutes parts de venir les instruire et les baptiser. Il écrivit à saint Ignace, en Italie, et au P. Simon Rodriguez, en Portugal, pour leur demander des ouvriers évangéliques. Dans les transports du zèle qui l'enflammait, il aurait voulu changer les docteurs des universités de l'Europe en autant de missionnaires. « Il me vient souvent en pensée, écrivit-il, de parcourir les académies de l'Europe, principalement celle de Paris, et de crier de toutes mes forces à ceux qui ont plus de savoir que de charité: « Ah! combien d'âmes perdent le ciel et tom-« bent dans les enfers par votre faute!... » Plusieurs, sans doute, touchés de cette pensée, feraient une retraite spirituelle, et vaqueraient à la méditation des choses célestes pour entendre la voix du Seigneur. Ils renonceraient à leurs passions, et, foulant aux pieds les vanités de la terre, ils se mettraient en état de suivre les mouvements de la volonté divine. Ils diraient même de toute leur âme: « Me voici, Seigneur, envoyez-« moi où il vous plaira. » Mon Dieu, que ces savants vivraient plus contents qu'ils ne vivent! Avec combien plus d'assurance verraient-ils arriver le moment de la mort!... Des millions d'idolâtres se convertiraient sans peine, s'il y avait plus de personnes qui cherchassent, non leurs intérêts, mais ceux de Jésus-Christ. »

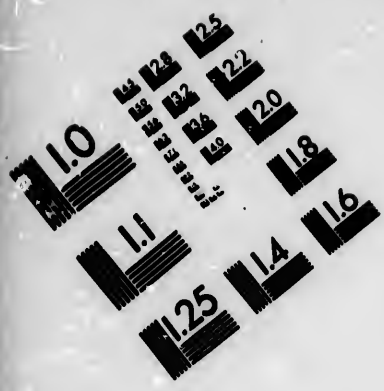
Il lui vint des députés de l'île de Manar, qu'un canal étroit sépare de Ceylan, et dont les habitants demandaient le baptême avec de vives instances. Comme il ne pouvait alors s'éloigner du royaume de Travancore, où il devait affermir dans la foi les chrétiens qu'il venait d'y établir, il envoya aux Manarais l'un des missionnaires de la côte de la Pêcherie. Le roi de Djafanapatam, dans l'île de Ceylan, de qui relevait celle de Manar, n'eut pas plus tôt été instruit des progrès qu'y faisait le christianisme, qu'attaquant les Manarais, il s'empara de six à sept cents chrétiens, qui préférèrent la mort à l'apostasie. C'est à tort que Wadding (1) rapporte aux Franciscains la conversion des insulaires chez lesquels la cruauté du roi de Djafanapatam fit tant de martyrs. Il ajoute, avec plus de raison, que, plusieurs des chrétiens persécutés s'étant réfugiés sur le continent, Jean d'Albuquerque, évêque de Goa, administra le baptême à un frère aîné du persécuteur, illustre néophyte qui ne l'avait pas encore reçu. Le prélat donna le nom d'Alfonse à ce prince, qu'on vit persévérer heureusement dans la foi.

Le gouverneur, Martin-Alfonse de Souza, se trouvant à Cambaye, Xavier alla l'y rejoindre, afin d'obtenir qu'il réprimât les violences du roi de Djafanapatam. En ce moment même, le fils aîné du roi de Candy, autre souverain de l'île de Ceylan, qui, à la persuasion d'un marchand portugais, voulait embrasser le christianisme, fut massacré par son père (2), recevant ainsi le baptême de sang au lieu du baptême d'eau. Le marchand, auquel le martyr devait l'inestimable trésor de la foi, se procura son corps, et l'enterra avec honneur. Aussitôt parut sur la tombe du prince une croix de la même longueur, si bien formée, qu'on l'eût dite faite à dessein par une main habile. Les idolâtres et les mahométans, ennemis du signe sacré de la rédemption, crurent l'effacer en remplissant de terre la partie du tombeau qui s'était enfoncée en forme de croix; mais ils avaient beau y jeter de la terre, le vide subsistait toujours, et en même temps une autre croix lumineuse, répondant à la première, parut au firmament (3). Frappés de ce double prodige, beaucoup d'idolâtres se convertirent, et, sans être même catéchumènes, ils se firent prédica-

(1) An. 1540, n° 4.

(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 121; t. III, p. 791.

(3) Jean de Luca, *Continuation de Wadding*, an. 1541 et 1545.



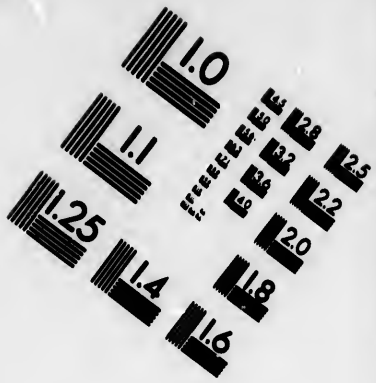
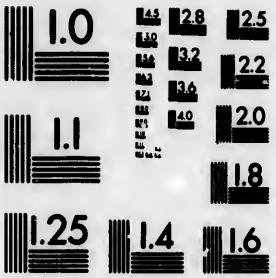
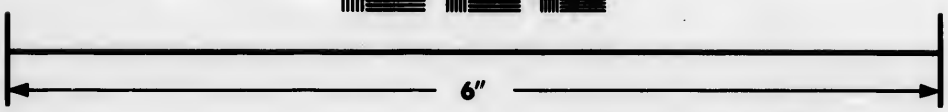
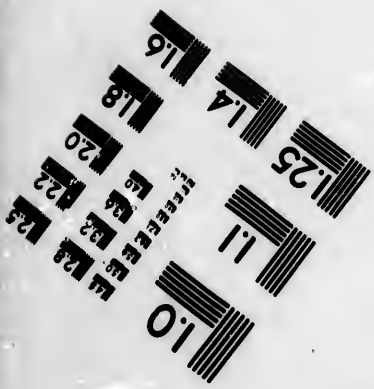
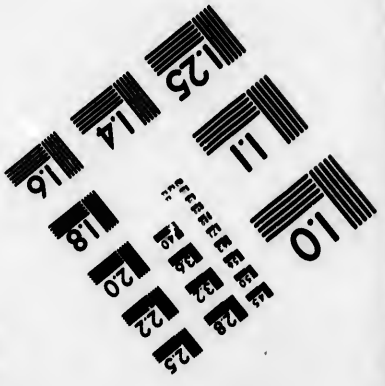


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

teurs. Le fils puîné du roi de Candy, devenu, par le martyr de l'aîné, héritier de la couronne, reçut le baptême en secret, et pria le marchand portugais de le conduire à Goa, où il pourrait vivre en chrétien. Xavier lui parla en chemin, comme il le dit dans une lettre datée de Cochin l'an 1545.

L'apôtre des Indes avait eu à Cochin des conférences avec le vicaire général Michel Vaz, sur les moyens de remédier aux désordres des Portugais, qui faisaient obstacle à la propagation de la foi. Il engagea même Michel Vaz à retourner en Portugal, afin d'instruire Jean III de ce qui se passait, et lui remit une lettre dans laquelle il conjurait le roi de faire servir sa puissance à procurer la gloire de Dieu. « Je supplie Votre Majesté, disait Xavier, par le zèle ardent qu'elle a pour la gloire de Dieu, et par le soin qu'elle a toujours eu de son salut éternel, d'envoyer ici un ministre vigilant et courageux, qui n'ait rien plus à cœur que la conversion des âmes, qui agisse indépendamment des officiers de votre épargne, et qui ne se laisse pas gouverner par tous ces politiques dont les vues se bornent à l'utilité de l'État. Que Votre Majesté examine un peu l'argent qui tombe des Indes dans ses coffres, et qu'elle compte les dépenses qu'elle y fait pour l'avancement de la religion. Ainsi, ayant pesé les choses de part et d'autre, vous jugerez si ce que vous donnez égale en quelque sorte ce qu'on vous donne, et vous aurez peut-être sujet de craindre que, de ces biens immenses dont la libéralité divine vous comble, vous n'accordiez à Dieu qu'une très-minime partie. » Le vicaire général partit de Cochin au mois de janvier 1545, et rapporta, dès le mois de mars 1546, une lettre de Jean III à Jean de Castro, alors gouverneur des Indes (1). Les remèdes que cette lettre prescrit d'appliquer feront connaître les abus dont se plaignait Xavier. « Jean, roi, à Jean de Castro, gouverneur de l'Inde, son ami, salut. L'idolâtrie, vous ne l'ignorez pas, est un si grand péché, que j'ai résolu de ne pas le souffrir dans mes États. Cependant j'ai appris que, dans la province de Goa, il y a des temples publics et particuliers où l'on sacrifie aux idoles, et que l'on y célèbre librement les jeux et les solennités des païens. Je vous ordonne, en conséquence, de la manière la plus expresse et la plus absolue, de faire la recherche de ces idoles, de les abattre, de les brûler, de les anéantir partout, et de défendre, sous des peines sévères, à qui que ce soit, de faire fondre, tailler ou fabriquer aucune idole de bois, d'airain, d'argile, de plâtre, ou d'autre métal, matière ou corps quelconque, d'en faire venir d'ailleurs, de célébrer des jeux et des fêtes en l'honneur de ces simulacres, de recevoir et favoriser en aucune façon les brames, attendu qu'ils sont des imposteurs et des ennemis des pures vérités de l'Évangile. Que si quelqu'un ose contrevenir à cette défense, qu'il en soit aussitôt puni. Et comme il est permis d'attirer les peuples au véritable culte et à l'adoration d'un seul et vrai Dieu, non-seulement par l'espérance des biens de la vie future, mais même par les avantages de la vie présente, vous aurez soin que les exemptions de tribut, les charges publiques, et autres emplois lucratifs, qu'on a accordés jusqu'ici aux idolâtres, soient accordés de préférence aux nouveaux chrétiens. De même j'entends, qu'au lieu d'employer au service de mes flottes toutes sortes d'Indiens, on en exempte les chrétiens; et, s'il devient quelquefois nécessaire de les y soumettre, vous veillerez à ce qu'ils reçoivent en retour un juste salaire. Sur tous ces points, vous vous entendrez avec Michel Vaz, que j'ai trouvé également apte aux affaires d'État et ardent pour la propagation de la foi. De plus, j'ai appris, à mon très-vif regret, qu'il y a des Portugais qui, achetant à vil prix des esclaves qu'on pourrait aisément gagner au christianisme, s'ils demeuraient avec les chrétiens, les revendent néanmoins à des mahométans et à des idolâtres, pour en tirer un plus grand gain, et sans s'inquiéter de la perte de leurs âmes : vous tiendrez désormais la main à ce qu'aucun esclave ne puisse être vendu qu'à un acheteur chrétien. Appliquez-vous à réprimer l'usure, que nous savons être autorisée par une disposition des ordonnances de Goa, disposition qui doit en être rayée au plus tôt. Faites bâtir une église en l'honneur de saint Joseph, dans la ville de Baçaim (au royaume de Cambaye),

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 309; Maffei, *Histoire des Indes orientales*, part. II, p. 149; Jean de Luca, *Continuation de Wadding*, an. 1546, n° 136.

et assignez un fonds suffisant pour l'entretien d'un prêtre qui la desservira; et que les trois mille pardaos donnés chaque année par les idolâtres et les mahométans pour leurs temples et leurs profanes cérémonies, soient appliqués à ceux qui leur prêchent la vérité évangélique et leur apprennent la voie du salut. Que le vicaire de Chaul (sur la côte de Malabar) prélève annuellement sur les tributs trois cents boisseaux de riz pour les nouveaux chrétiens qui ont été instruits par Michel Vaz ou pour les autres qui se seront convertis depuis. On nous a représenté que les marchands portugais, au mépris des conventions arrêtées avec les chrétiens de Saint-Thomas, qui vendent du poivre dans le royaume de Cochin, les trompent sur le poids et sur les prix, ce qui cause à ces chrétiens un grand préjudice, et leur donne de l'aversion pour la religion catholique. Vous réparerez cette injustice; vous empêcherez que les chrétiens de Saint-Thomas ne soient lésés dans leur commerce, et vous les traiterez avec égards et équité, comme chrétiens et comme amis. Vous négocierez avec le roi de Cochin, et tâcherez d'obtenir la suppression d'une cérémonie païenne qui se pratique pour la vente du poivre; suppression à laquelle il doit consentir d'autant plus aisément, qu'elle ne porte aucune atteinte à ses intérêts. On dit que ceux de ses sujets qui abandonnent les idoles pour embrasser le christianisme sont aussitôt privés de leurs biens: vous ne négligerez rien pour détourner ce roi, qui se dit notre ami, d'une telle injustice, et nous lui écrirons nous-même à cet effet. Vous m'avez fortement recommandé les intérêts des chrétiens de Socotora; j'ai un vif désir de les voir affranchis de leur dure servitude; mais il faut prendre garde que le Turk, sous l'empire duquel ils se trouvent, ne s'en irrite, et ne s'habitue à envoyer des flottes dans ces mers. Vous y aviserez, en prenant conseil de votre expérience, de concert avec Michel Vaz. On s'est plaint à moi de ce que mes capitaines enlèvent aux habitants de la côte de la Pêcherie le produit de leur pêche: vous maintiendrez à ces peuples la pleine liberté de le vendre, sans que mes officiers puissent se l'approprier; et, pour ôter toute occasion de vexations nouvelles, vous examinerez si les tributs peuvent être aisément levés, et les côtes suffisamment gardées, sans qu'on y entretienne des flottes. En outre, vous consulterez maître François Xavier, et discuterez avec lui s'il est opportun et utile, pour les progrès de cette chrétienté, de restreindre la faculté de pêcher les perles aux seuls chrétiens, et d'en priver les autres jusqu'à ce qu'ils se soient convertis. On m'a encore averti que les parents et alliés des idolâtres qui se convertissent, chassent ces néophytes comme s'ils étaient des scélérats, les déshéritent, et les réduisent à la misère et à l'isolement. Pour soulager leur indigence, vous prendrez sur mes revenus une somme qui, de l'avis de Michel Vaz, sera distribuée aux néophytes par le prêtre chargé de les instruire. On dit qu'un jeune prince, fuyant la cruauté de son oncle ou de son père, est venu de l'île de Ceylan à Goa pour recevoir le baptême: vous aurez soin de le faire instruire dans le collége de Saint-Paul avec les autres jeunes gens, dont il partagera l'éducation; mais vous le logerez à part et le défrayerez avec magnificence. A l'égard de ses prétentions à la couronne, vous examinerez si elles sont fondées, et vous m'écrirez à ce sujet. Quant au tyran qui s'est montré si cruel envers ses sujets devenus chrétiens, je désire que vous lui infligiez au plus tôt un châtiment, tardif sans doute, mais proportionné à son crime; afin que tout le monde sache que je n'ai rien plus à cœur que de garantir de tout dommage et de favoriser ceux qui ont passé de la servitude du démon sous le doux empire de Jésus-Christ. Il ne convient pas de permettre aux ouvriers idolâtres de faire, de peindre ou de vendre des images de Dieu, de la très-sainte Vierge et des saints: vous le leur interdirez donc, et sous des peines graves. Il est encore plus honteux de voir que les églises paroissiales de Cochin et de Côlam, commencées il y a si longtemps, demeurent inachevées et exposées aux injures de l'air: mettez-y les ouvriers nécessaires, afin qu'elles soient couvertes et terminées sans retard. Je veux aussi qu'on bâtisse, au village de Noroa, un temple en l'honneur de saint Thomas; qu'on achève l'église de Sainte-Croix, commencée à Calapour; qu'on établisse, dans l'île de Choran, non-seulement une église, mais des écoles où les chrétiens se rendent à certains jours pour y être instruits, et où les idolâtres soient obligés d'aller quelquefois pour entendre le catéchisme. Et comme mon premier but, dans mes conquêtes,

est la propagation de la foi et le service de Dieu, je désire ardemment bannir l'idolâtrie des îles de Salcette et de Bardes qu'Idalcan m'a cédées. Toutefois, j'entends qu'on la bannisse sans tumulte et sans violence, surtout dans les commencements, et que, dans des conférences et des discussions amiables avec ces peuples, on leur représente avec douceur combien est déplorable l'ignorance de la vérité dans laquelle ils vivent; combien il est injuste et impie de rendre à des pierres et à du bois l'honneur qui n'est dû qu'au seul et vrai Dieu. Afin de parvenir plus sûrement à dissiper ces ténèbres, vous emploierez des hommes éclairés et pieux; vous appellerez aussi auprès de vous les principaux d'entre ces peuples, pour les amener, par vos représentations, comme par vos bons procédés, à la véritable religion. Non-seulement vous protégerez tous ceux qui se convertiront; mais vous les favoriserez, selon leur mérite, de tout votre pouvoir. Toutes ces choses m'étant extrêmement à cœur, je me promets que vous y consacrerez tous vos soins, et que vous userez de toute votre prudence pour les faire réussir. Fait à Alméria, le 8 mars 1546.»

Après avoir eu à Cochin, avec Michel Vaz, la conférence qui eut pour résultat le voyage de ce dernier en Portugal et la lettre que nous venons de transcrire, Xavier visita l'île de Manar, arrosée du sang des martyrs. Par ses prières, il délivra ce pays d'une peste cruelle; miracle qui affermit dans la foi les insulaires déjà baptisés, et qui contribua même à augmenter le nombre des chrétiens.

Ayant fait un voyage à Méliapour, où il vénéra les reliques de saint Thomas et implora les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de ce premier apôtre des Indes, il y convertit plusieurs pêcheurs, qui vivaient dans des habitudes invétérées.

Comme sa présence n'était alors indispensable ni sur la côte de la Pêcherie, ni sur celle de Travancore, et qu'il n'y avait pas d'espérance de réaliser en ce moment la conquête spirituelle de Ceylan, il songea à visiter la grande île de Célèbes, qui a les Philippines au nord, les Moluques au levant et au midi, et Bornéo au couchant. Deux habitants de cette île, baptisés à Ternate, l'une des Moluques, du temps d'Antoine Galvan, avaient fait naître chez leurs compatriotes un tel désir de recevoir le christianisme, qu'ils envoyèrent demander un prêtre à Ternate. François de Castro, qui leur fut destiné, évangélisa quelques îles voisines, où il gagna cinq rois à Jésus-Christ; mais les vents contraires ne lui permirent pas d'aborder à Célèbes (1). Plus tard, un marchand portugais, nommé Antoine Payva, s'y étant rendu de Malaca, ville fameuse que le Portugal possédait depuis 1511 dans la presqu'île au delà du Gange, le roi de Supar, l'un des six qui se partageaient l'île, reçut de lui les premières notions et le goût du christianisme. Payva vit ensuite le roi de Cion, qu'il ébranla par la simple exposition de la foi chrétienne. Ce prince hésitait toutefois à recevoir le baptême, quand le roi de Supar, regrettant de ne l'avoir pas reçu lui-même, survint et demanda cette grâce à Payva. Il fut en effet baptisé, faute de prêtre, par le plus vieux des Portugais présents, et on lui donna le nom de Louis. Cet exemple fixa les incertitudes du roi de Cion, qui voulut être baptisé à son tour, mais de la main d'Antoine Payva, et on le nomma Jean. Le marchand portugais fut chargé, à son départ, par les deux princes, de leur procurer des missionnaires pour évangéliser l'île de Célèbes. A cette nouvelle, Xavier résolut d'y passer lui-même. Le 25 septembre 1545, il arriva à Malaca, où ses instructions, fortifiées par divers miracles, retirèrent du vice les mauvais chrétiens, et convertirent un grand nombre d'idolâtres et de mahométans. Mais il attendit inutilement une occasion pour se rendre à l'île de Célèbes, d'où il conclut que le moment marqué par la Providence n'était pas encore venu.

Après quatre mois de séjour à Malaca, il s'embarqua, le 1er janvier 1546, pour l'archipel des Moluques, et, le 16 février, il se trouva dans l'île d'Amboine. Les chrétiens, que la crainte des mahométans des îles voisines forçait de se réfugier sur les montagnes du centre, où ils vivaient dans des grottes, étaient privés de tout secours, soit temporel, soit spirituel; car la mort venait d'enlever un prêtre qui leur administrait les sacrements. Xavier les consola, et convertit beaucoup d'infidèles. Une flotte espa-

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc. t. I, p. 125.

gnole, envoyée du Mexique pour conquérir les Moluques, avait été obligée de se soumettre à la flotte portugaise; décimée par une fièvre pestilentielle, elle était pour tous un objet de terreur, qui excluait la pitié; on laissait la contagion dévorer ses victimes, sans les lui disputer. A cette nouvelle, Xavier vole sur les vaisseaux, assiste les mourants, ensevelit lui-même les morts, puis, mendiant de porte en porte, organise enfin des secours, qui rendent plus tolérable la position de cette flotte étrangère. Aussi, quoique les Espagnols aient avec eux des prêtres séculiers, et les Augustins Jérôme Ximenès, Alfonse de Alvarado, Sébastien de Trassiera et Nicolas de Perea (1), ils s'adressent de préférence au saint missionnaire (2), jusqu'à ce que, la peste cessant peu à peu, ils mettent à la voile pour l'Espagne, d'où les quatre Augustins retournèrent plus tard au Mexique. Xavier, rendu à ses travaux quotidiens, s'y livre avec ardeur. D'Amboine il passe à Ternate, qu'il évangélise, avant d'aller à Gilolo. Après avoir embrassé la foi, les insulaires de Gilolo l'avaient quittée. Au moment de partir pour cette île, « le pays où je vais, écrit Xavier à saint Ignace, est hérissé de dangers et très-funeste à tous par la barbarie des habitants et par l'usage de divers poisons qu'ils mêlent dans les aliments et dans les viandes. C'est ce qui a empêché plusieurs prêtres d'aller les instruire. Quant à moi, considérant leur extrême besoin et le devoir de mon ministère, qui m'oblige d'affranchir les âmes de la mort éternelle aux dépens même de ma vie, j'ai résolu de tout hasarder pour leur salut. Toute mon espérance, tout mon désir, est de me conformer, autant qu'il sera en moi, à la parole du Maître : « Qui vendra son âme la per-« dra, et qui la perdra pour l'amour de moi la « trouvera. » Plusieurs personnes qui m'aiment ici tendrement, ont fait tout ce qu'elles ont pu pour me détourner de ce voyage. S'apercevant que leurs prières, que leurs larmes, étaient sans effet, elles ont voulu me donner des contre-poisons. Je n'ai eu garde d'en accepter, de peur qu'en me chargeant du remède je ne vinsse à craindre le mal. Ma vie est entre les mains de la Providence; je n'ai besoin d'aucun préservatif contre la mort; et il me semble que, plus j'aurais de remèdes, moins j'aurais de confiance en Dieu. » Xavier part donc avec cette confiance sublime; il adoucit les mœurs farouches de ce peuple, et lui impose de nouveau le joug de Jésus-Christ. Les consolations intérieures qu'il reçut le dédommagèrent de tout ce qu'il eut à souffrir dans cette mission. « Les périls auxquels je suis exposé, écrivait-il à saint Ignace, et les travaux que j'entreprends pour les intérêts de Dieu seul sont des sources intarissables de joie spirituelle: en sorte que ces îles, où tout manque, sont toutes propres à faire perdre la vue par l'abondance des larmes qui coulent sans cesse des yeux. Pour moi, je ne me souviens pas d'avoir jamais goûté tant de délices intérieures; et ces consolations de l'âme sont si pures, si exquises et si continuelles, qu'elles ôtent le sentiment des peines du corps. » De retour à Ternate, puis à Amboine, il regagna Malaca au mois de juillet 1547. Il y trouva les Pères Jean de Beyva, Nugnes Ribera, et Nicolas Nugnès, qui n'était pas encore prêtre: après leur avoir donné ses instructions, il les envoya aux Moluques (1).

Pendant le séjour que Xavier fit à Malaca, qu'il protégea contre le roi d'Achem, le plus puissant souverain de l'île de Sumatra, on lui présenta un Japonais nommé Angeroo. D'une extraction noble, d'une fortune considérable, il avait environ trente-cinq ans. Après avoir tué un homme dans sa patrie, il s'était retiré dans une maison de bonzes : mais, cruellement déchiré par les remords, il ne pouvait goûter aucun repos. Quelques chrétiens, instruits de son état, lui conseillèrent d'aller s'adresser au saint missionnaire, l'assurant qu'il trouverait en lui les consolations dont il avait besoin. François le reçut avec bonté, lui promit la tranquillité de l'âme qu'il cherchait; mais ajouta qu'on ne pouvait la goûter que dans la véritable religion. Ce discours charma le Japonais. Comme il savait un peu de portugais, Xavier l'instruisit des mystères de la foi, et lui proposa de s'embarquer avec ses domestiques pour Goa, où il devait bientôt se rendre lui-même.

(1) *Chronica ordinis Fratrum eremitarum ordinis sancti Augustini*, etc., p. 115 *bis*.

(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., p. 150.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 174.

Le vaisseau que monta le saint missionnaire allait droit à Cochin. Il fut assailli, dans le détroit de Ceylan, d'une tempête si violente, qu'on fut obligé de jeter toutes les marchandises à la mer. Le pilote, ne pouvant plus gouverner le navire, l'abandonna à la merci des vagues. On eut l'image de la mort devant les yeux pendant trois jours et trois nuits. Xavier, après avoir entendu la confession de l'équipage, se prosterna aux pieds d'un crucifix, et pria avec tant de ferveur qu'il était comme absorbé en Dieu. Le vaisseau, emporté par un courant, donnait déjà contre les bancs de Ceylan, et les matelots se croyaient perdus sans ressource. Le saint sort alors de sa chambre, où il s'était enfermé. Il demande au pilote la corde et le plomb qui servent à sonder la mer. Il les laisse aller jusqu'au fond, en prononçant ces paroles: « Grand Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, ayez pitié de nous! » Au même moment, le vaisseau s'arrête, et le vent s'apaise. On continue ensuite le voyage, et on arrive heureusement à Cochin le 21 janvier 1548. De cette ville, Xavier, écrivant aux Pères de la Compagnie qui étaient à Rome, leur raconta le danger qu'il avait couru. « Au fort de la tempête, dit-il, je pris pour intercesseurs auprès de Dieu les personnes vivantes de notre Compagnie, et ensuite tous les chrétiens... Je parcourus les ordres des anges et des saints, et je les invoquai tous... Je réclamai surtout la protection de la très-sainte Mère de Dieu, la Reine du ciel. Enfin, ayant mis toute mon espérance dans les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, étant protégé de la sorte, je ressentis une joie plus grande au milieu de cette furieuse tourmente que quand je fus tout à fait hors de danger. A la vérité, étant comme je suis le plus méchant des hommes, j'ai honte d'avoir versé tant de larmes par un excès de plaisir céleste, lorsque j'étais sur le point de périr. Aussi, priais-je humblement Notre-Seigneur de ne me point délivrer du naufrage dont nous étions menacés, à moins qu'il ne me réservât à de plus grands périls pour sa gloire et pour son service. Dieu, au reste, m'a fait connaître souvent de combien de dangers et de peines j'ai été tiré par les prières et les sacrifices de ceux de la Compagnie... Si jamais je t'oublie, ô Compagnie de Jésus, que ma main droite me soit inutile, et que j'en oublie moi-même l'usage! »

De Cochin, François se rendit sur la côte de la Pêcherie, où il lui tardait de visiter ses fils aînés. On y comptait alors sept religieux de la Compagnie, savoir: Antoine Criminal, Henri Henriquez, Alfonse Cyprian, François Henriquez, prêtres; et Adam François, Emmanuel de Morales, Balthazar Nugnes, qui ne l'étaient pas encore. Xavier leur donna Antoine Criminal pour supérieur; il leur enjoignit d'apprendre tous la langue du pays, et chargea François Henriquez d'en faciliter l'étude en rédigeant une grammaire et un dictionnaire malabares: tâche d'une exécution en apparence impossible, surtout à un homme qui arrivait d'Europe, mais dont François Henriquez, par une bénédiction de saint François Xavier, s'acquitta aisément, car en moins de six mois il comprit et parla la langue malabare (1).

De la côte de la Pêcherie, Xavier voulut aller recueillir dans l'île de Ceylan le fruit du sang que les martyrs avaient répandu deux années auparavant. La mort de deux princes singhalais réfugiés à Goa ne laissait plus subsister l'espérance de planter la foi à Ceylan par leur moyen. François résolut de s'adresser directement au roi de Candy, dans l'espoir que, pour assurer sa couronne contre une invasion des Portugais, il consentirait à autoriser la prédication de l'Évangile. Le roi, touché de la grâce, promit de se faire chrétien lui-même, et un ambassadeur de ce prince, chargé de négocier la paix avec le gouverneur, Jean de Castro, accompagna Xavier à Goa, où le saint arriva le 20 mars 1548 (2). Pour ne point isoler les faits qui se rattachent à l'île de Ceylan, nous reproduirons dès à présent ce que Wadding dit du royaume de Cotta. Les Franciscains avaient obtenu la permission de l'évangéliser; mais le roi craignit que ses sujets, en changeant de religion, ne changeassent de dispositions à son égard. Il s'opposa donc aux missionnaires, d'abord avec hypocrisie, ensuite avec éclat; car il confisqua les biens des nouveaux convertis, et fit même mourir en secret son fils aîné, qui s'était fait chrétien. Mais, par

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables, etc.*, t. I, p. 205.

(2) Lafitau, *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*, t. II, p. 440.

un jugement de Dieu, le sépulcre du prince s'ouvrit de lui-même, et une voix qui en sortit déclara que le père du martyr était son meurtrier. Peu de jours après, comme le persécuteur se disposait à combattre contre Madun, son frère, roi de Ceitavaca, un soldat portugais le tua d'un coup de mousquet : on ne sait si ce fut à dessein ou par un hasard à coup sûr tout providentiel. Les insulaires et les Portugais reconnurent pour successeur un jeune prince, dont l'affection pour les chrétiens permit aux Frères-Mineurs de reprendre leurs missions. En peu de temps, ils baptisèrent le nouveau roi, la reine, les principaux de la nation, trois mille hommes du peuple, et fondèrent douze églises. Principal siége du bouddhisme, Ceylan offrait par là même plus de chances aux missionnaires que le reste de l'Inde. Un temple d'idoles ayant été purifié par les cérémonies chrétiennes, et des bêtes sauvages ayant hurlé la nuit suivante près la nouvelle église, les idolâtres s'imaginèrent que leurs dieux se plaignaient de l'injure qu'ils venaient de recevoir, en sorte qu'il faillit en coûter la vie aux missionnaires et aux Portugais. D'illustres conversions suivirent celle du jeune roi, qui avait généreusement arboré la croix. Mais Madun, se plaignant qu'on lui eût ôté le sceptre, et qu'on eût substitué aux anciens dieux une divinité inconnue et indivisible, rallia autour de lui les idolâtres, et réduisit le roi à sortir de Cotta, pour se retirer, avec les Franciscains, les Portugais et douze mille indigènes convertis, à Colombo. Il se croyait sûr de l'emporter, lorsque son fils le fit périr. Les Portugais reçurent des secours à Ceylan, et les missionnaires envoyèrent un parent du roi de Cotta à Lisbonne, où il fut élevé avec soin : ce prince, qui promettait de devenir l'apôtre de sa patrie, mourut sur mer en y retournant.

Les Pères Nicolas Lancelot et François Perez, partageaient, en 1548, à Goa, avec le P. Paul de Camerino, le soin du collége de Saint-Paul, où Angeroo fut solidement instruit, ainsi que ses deux domestiques. En souvenir de ce collége, établi par la société de Sainte-Foi et connu sous le nom de Saint-Paul, le Japonais converti voulut être appelé au baptême Paul de Sainte-Foi. L'un de ses domestiques prit le nom de Jean, l'autre celui d'Antoine. Ce fut Jean d'Albuquerque, évêque de Goa, qui administra le sacrement de la régénération spirituelle à ces prémices de la chrétienté du Japon, que Xavier se proposait d'évangéliser.

De Goa, le saint missionnaire envoya deux religieux, François Perez et Roch Oliveira, qui n'était pas encore prêtre, fonder une résidence de sa Compagnie à Malaca. Le P. Gaspard Barzée et quatre autres Jésuites étant arrivés d'Europe, il leur assigna leur emploi, et Barzée fut chargé de la mission d'Ormuz, ville dont les Portugais s'étaient emparés depuis l'an 1507. Instituant le P. Paul Camerino supérieur, en son absence, de tous les Jésuites dans l'Inde, et le P. Antoine Gomez, recteur du collége de Goa, Xavier quitta cette ville, au mois d'avril 1549, pour se rendre au Japon. Sans avoir négligé de visiter de nouveau les côtes de la Pêcherie et de Travancore, et tout en se livrant aux œuvres les plus admirables de charité, il venait de puiser dans les exercices de la vie spirituelle de nouvelles forces pour l'avenir, suivant la coutume des hommes apostoliques, qui, dans le commerce qu'ils ont avec Dieu, se délassent des fatigues qu'ils s'imposent pour le prochain. Tantôt se promenant dans le collége de Saint-Paul, tantôt retiré dans un petit ermitage qu'on y avait bâti, il s'écriait : « C'est assez, Seigneur, c'est assez. » Quelquefois, il ouvrait sa soutane devant l'estomac, parce qu'il ne pouvait soutenir l'abondance des consolations célestes. Il faisait entendre, en même temps, qu'il aimait mieux souffrir beaucoup de tourments pour le service de Dieu, que de goûter tant de douceurs. Il priait le Seigneur de lui réserver les plaisirs pour l'autre vie, et de ne lui épargner aucune peine en celle-ci. Les peines, en effet, ne devaient pas lui manquer dans la pénible mission qu'il entreprenait maintenant.

Les Pères Alfonse de Castro et Emmanuel Morales accompagnèrent l'apôtre jusqu'à Malaca, d'où il les envoya aux Moluques. Xavier poursuivit sa route avec le P. Côme de Torrez, prêtre espagnol, qui avait été reçu à Goa dans la Compagnie; Jean Fernandez, natif de Cordoue, qui n'était pas encore prêtre; Paul de Sainte-Foi et ses deux serviteurs, devenus chrétiens. Une jonque chinoise les transporta de Malaca au Japon, et ils arrivèrent à Kago-Sima, dans le royaume de Satsouma, le 15 août 1549, sous les auspices de Marie.

CHAPITRE II.

Mission des Jésuites au Japon.

Le mot Japon, chinois d'origine, dérive du mot *Jyphon* (naissance du soleil); et dans le Zipangu de Marco Polo, on reconnaît le mot chinois *Jy-pen-koué* (royaume de l'origine du soleil). Situé au nord-est de la Chine, l'archipel japonais est, en effet, à son égard, comme le berceau de l'astre du jour. Les îles principales, celles de Niphon, de Kiousiou, de Sikokf, et la première surtout, sont en général couvertes de hautes montagnes volcaniques. Niphon, dans sa longueur de trois cents lieues du nord-est au sud-ouest, est traversée par une chaîne dont les sommets, à peu près sur le même niveau, ne sont dépassés, de distance en distance, que par des pics chargés de neiges éternelles. Cette chaîne sépare les rivières qui coulent à l'est et au sud du grand Océan, de celles qui rayonnent vers la zone nord pour se jeter dans la mer du Japon. Néanmoins, ce n'est pas à cette chaîne qu'appartient la plus haute montagne de l'empire, le Fousi-no-Yama, pyramide énorme coiffée de neiges et de glaciers qui résistent au soleil des étés les plus chauds, et sur la crête de laquelle s'ouvre un volcan, le principal et le plus actif de tout le système. Un phénomène volcanique a donné naissance, dans la partie occidentale de l'île de Niphon, au lac intérieur Biva-no-mitsou-Oumi, d'où sort le Yodo-gava qui va se jeter dans le golfe d'Osaka. Sous des parallèles qui correspondent à ceux de l'Espagne, de l'Italie et de la Sicile, le Japon est cependant loin d'avoir la même sérénité dans la belle saison, la même douceur dans les hivers. Ne s'adossant pas aux Pyrénées comme l'Espagne, aux Alpes comme l'Italie, ouvert aux vents glacés qui soufflent des pays tartares, cet archipel, placé sur un océan qu'on a nommé la mer des Brumes, a souvent des journées glaciales à supporter dans les mois de janvier, février et mars; des coups de vent terribles, aux époques d'équinoxe; des pluies d'orage en juin, juillet et août.

Kaempfer croit que les Japonais sont la postérité d'une des familles qui se dispersèrent immédiatement après l'entreprise de la tour de Babel. Malte-Brun et Klaproth leur assignent une origine distincte de celle des Chinois. « Cette race d'hommes, dit Klaproth, au premier coup d'œil ressemble beaucoup aux Chinois par la figure et par l'extérieur : mais, en examinant soigneusement leurs traits caractéristiques et en les comparant avec ceux du peuple chinois, on s'aperçoit aisément de la différence qui existe entre eux. J'ai fait moi-même cet essai à la frontière de l'empire russe et de la Chine, où j'ai rencontré en même temps des individus des deux nations. Les yeux des Japonais, quoique placés presque aussi obliquement que ceux des Chinois, sont cependant plus larges près du nez, et la paupière paraît être comme relevée quand elle est ouverte. La chevelure des Japonais n'est pas uniformément noire : elle est plutôt d'une teinte brune foncée. Dans les enfants au-dessous de douze ans, elle offre toutes les nuances, même celle du lin. On trouve aussi des personnes qui ont les cheveux entièrement noirs et presque crépus, avec les yeux obliques et la peau très-noire à une certaine distance; le teint des individus de la classe inférieure paraît jaune, à peu près comme la couleur du fromage; celui des habitants des villes varie suivant leur manière de vivre; et, dans les palais des grands, on voit souvent des femmes chez lesquelles il est blanc, et qui ont les joues aussi colorées que les Européennes. D'un autre côté, les vagabonds errants sur le grand chemin ont la peau d'une teinte qui tient le milieu entre celle du cuivre et celle de la terre brune. C'est là le teint général des paysans japonais, notamment pour les parties du corps qui sont exposées à l'action du soleil. L'origine distincte des Chinois et des Japonais est complétement établie par la langue des derniers, qui, pour les racines, diffère totalement de celle de tous les peuples voisins du Japon. Quoiqu'elle ait adopté un nombre considérable de mots chinois, ceux-ci ne forment pas une partie radicalement intégrante de l'idiome : ils ont été introduits par des colonies chinoises, et principalement par la littérature chinoise, qui a servi de base à celle du Japon. Les radicaux japonais ressemblent aussi peu à ceux du Coréen, et sont également étrangers à ceux de la langue des Aïnos ou Kouriles, qui habitent le Yesso. Enfin, le japonais n'a aucune affinité avec la langue des Mantchous ou des Tongouses, qui occupent la partie

du continent de l'Asie opposée au Japon. » Après tout, les dissemblances de types s'expliquent par des oppositions d'hygiène et de température ; les différences dans le langage, par le fait d'une langue primitive que les uns ont conservée et les autres perdue : aussi, au lieu de diviser, doit-on plutôt grouper ; au lieu de disjoindre, on est fondé à rattacher, et à dire que la famille chinoise, colonie probablement japhétique, comme on l'a vu, a ses congénères de types autour d'elle dans cette zone qui part du Japon, passe par la Corée pour traverser la Chine, et va fondre ses nuances abâtardies dans le Tong-King, la Cochinchine et le royaume de Siam. La communauté de souche entre les insulaires actuels du Japon et les peuples du continent chinois est, d'ailleurs, une conséquence de leur filiation historique. Les annales japonaises prétendent que l'archipel fut d'abord gouverné par sept esprits célestes, ou dieux, qui se succédèrent : les trois premiers naquirent par leur propre volonté, les quatre autres avaient des compagnes. A la suite des sept esprits célestes, vinrent cinq demi-dieux ou génies terrestres, dont le premier était la fille du soleil, nommée Ten-sio-daï-sin (le grand esprit de la lumière). De cette déesse, fondatrice de l'empire, descendent les daïris ou empereurs, dont la famille, par conséquent, n'est pas d'origine humaine. Leur dynastie fut établie l'an 660 avant Jésus-Christ, par Zin-Mou (le guerrier spirituel), qui, accouru de l'extrémité occidentale de l'empire, en fit la conquête, à l'exception de la partie septentrionale, que les Yebis, habitants antérieurs, continuèrent d'occuper longtemps après lui. Depuis Zin-Mou, qui était évidemment d'origine chinoise, et qui importa au Japon l'agriculture et l'industrie, arrivèrent d'autres colons, entre autres trois cents couples de jeunes gens des deux sexes que l'empereur Tsin-chi-houang-Ti envoya, sous la direction du médecin Ziko-Fouk (Sin-Fou), vers l'île imaginaire de Fo-raï-Sun, pour y chercher le breuvage de l'immortalité. Ces Chinois abordèrent au Japon l'an 209 avant Jésus-Christ ; et, comme leur conducteur y importa des arts et des sciences qu'on n'y connaissait pas, on lui rendit, après sa mort, les honneurs divins. La colonisation chinoise a donc, sinon peuplé pour la première fois le Japon, du moins modifié les familles qui l'y avaient précédé.

Trois religions principales, le Sinto ou Sin-Siou, le Siouto ou religion de Kong-fou-tse, et le Bouddhisme, subdivisées elles-mêmes en une foule de sectes, règnent au Japon.

Le Sinto, ou religion des *kamis* (esprits), a pour objet le culte des divinités invisibles qui président à toutes choses. On donne le nom de kamis aux sept esprits célestes dont se compose la première dynastie des souverains du Japon, et aux cinq demi-dieux qui forment la seconde. Les empereurs, postérieurs à Zin-Mou, fondateur de la troisième dynastie, sont aussi admis au rang de kamis après leur mort ; et c'est au daïri régnant à les déclarer tels. Les Japonais, regardant apparemment les sept esprits célestes comme trop élevés au-dessus de la terre pour s'intéresser à ce qui s'y passe, invoquent avant tout la déesse Ten-sio-daï-sin, qui est au premier rang des cinq demi-dieux, et de qui le daïri est issu. Son temple principal, édifié l'an 4 avant Jésus-Christ, est le *naï-kou*, situé auprès d'Ouza, dans la province d'Yzé, la terre sainte du Japon (Pl. LVII, n° 2) : cet édifice est entouré de sept autres temples dédiés à différents génies. Le frère de la déesse est le dieu de la guerre, Fastman, qu'on appelle ordinairement Ouza-Fastman, parce que son principal temple est à Ouza, dans la province de Bounzen : il veille à l'intégrité du territoire, et les empereurs lui envoient des ambassades quand un cas d'hostilité se présente. Toyo-ke-o-daï-sin, regardé comme le créateur du ciel et de la terre, et patron du daïri, a un *ghe-kou* (temple extérieur), non loin du Naï-kou de Ten-sio-daï-sin, sur le mont Nouki-Nouko-Yama. A l'intronisation de chaque daïri, on mesure sa taille avec une baguette de bambou, qui reste dans le ghe-kou jusqu'au décès du souverain, époque où on l'envoie au naï-kou avec douze ou treize morceaux de papier qui contiennent la biographie du défunt ; et ces bambous des daïris trépassés sont vénérés comme autant de kamis. Outre le bambou, on garde dans le ghe-kou un chapeau de paille, un manteau pour préserver de la pluie, et une bêche ; emblèmes de l'agriculture, profession qui, après celle des armes, tient le premier rang au Japon. Le ghe-kou, édifié aussi l'an 4 avant Jésus-Christ, est entouré de quatre autres monuments religieux, consacrés à la terre, à la lune, au vent, etc. La souche des daïris étant Ten-sio-

daï-sin, le peuple la croit impérissable ; et, lorsque l'empereur n'a point d'enfant, la déesse lui en envoie un. Dans ce cas, on a soin de déposer à la porte du palais, sous un arbre, un rejeton de famille illustre, choisi en secret par le daïri : à sa vue, le peuple éclate en transports de joie et de reconnaissance. Les sintoïstes admettent que les âmes survivent aux corps. Elles sont jugées par des juges célestes: celles des hommes vertueux entrent dans le Taka-ama-ka-wara, c'est-à-dire le plateau élevé du ciel, où elles deviennent kamis, génies bienfaisants ; tandis que les âmes des méchants sont précipitées dans l'enfer, Ne-no-kouni, royaume des racines. En l'honneur des kamis, on élève des *miya* ou temples de différentes grandeurs, construits en bois : au milieu, est placé le symbole de la divinité, qui consiste en bandes de papier attachées à des baguettes du bois de l'arbre finoki (*thuya japonica*). Ces symboles, nommés *gofeï*, se trouvent dans toutes les maisons japonaises, où on les conserve dans de petits miya : à chaque côté de ces chapelles sont placés des pots à fleurs, avec des branches vertes de l'arbre sakaki (*cleyeria kæmpferiana*), souvent aussi de myrte et de sapin ; puis deux lampes, une tasse de thé, des vases remplis de *saki* ou vin japonais ; et les habitants de la maison viennent y adresser matin et soir leurs prières aux kamis. Les miya, ou temples, quoique d'une construction fort simple, forment quelquefois, avec les habitations des prêtres, des édifices très-vastes que précèdent des portiques d'honneur, nommés *tori-i*, ou lieux destinés aux oiseaux. Devant ces temples figurent d'ordinaire les deux chiens Koma-inou ; et devant le sanctuaire de Ten-sio-daï-sin sont placés ses deux compagnons, Fino-O (le roi du feu) et Mitza-O (le roi de l'eau), qui suivirent la déesse dans son voyage de Fiouga à Idzumia. On adresse journellement, et spécialement à certaines époques, des prières et des sacrifices à la fondatrice de l'empire, aux bons daïris, et à tous ceux dont les âmes sont devenues kamis : néanmoins, on n'implore pas directement Ten-sio-daï-sin, à qui on doit faire parvenir ses prières par l'entremise des Siou-go-zin, divinités tutélaires ou protectrices. A cette classe appartiennent tous les autres kamis ; et comme des animaux servent aux kamis, il y en a aussi qu'on révère comme divinités protectrices, principalement le renard (*inari*). Les Japonais honorent cet animal, surtout le gris, le plus intelligent ; ils le consultent dans les affaires épineuses ; ils lui élèvent un petit temple domestique dans l'intérieur du logis, et lui offrent en sacrifice des haricots et du riz rouge : si les aliments ont disparu, on croit que le renard les a mangés, et l'issue de l'affaire sera heureuse ; s'ils restent intacts et délaissés, malheur au postulant. Dans des temps plus anciens, des holocaustes humains étaient offerts aux divinités malfaisantes, telles que Kiou-sin-rio, le dragon à neuf têtes du mont Toka-kousi : depuis, on s'est borné à divers mets, du riz, du poisson, du chevreuil. Chaque district a ses divinités tutélaires, qu'implorent les passants : ainsi les marins qui naviguent entre les îles de Niphon et de Sikokf ne manquent pas de présenter des crabes, du poisson d'eau douce, de l'ail et des crevettes à Konfira, regardé comme le Tengou ou chien céleste du pays. Les prêtres de la religion de Sinto laissent croître leurs cheveux comme les laïques, et peuvent se marier. Jadis, au décès des grands, un certain nombre de leurs amis et de leurs serviteurs étaient enterrés vifs avec eux : plus tard, on ne les enterra plus, mais d'eux-mêmes ils s'ouvrirent le ventre. Cet usage, défendu l'an 3 de Jésus-Christ, se perpétua jusqu'au temps de Taiko, vers la fin du xvie siècle. Cependant, on remplaçait aussi les hommes vivants par des statues en argile. Les cercueils des sintoïstes affectent extérieurement la forme d'un corps humain.

L'an 284 de Jésus-Christ, le Siouto ou doctrine de Kong-fou-tse s'introduisit au Japon. Des hommes versés dans la religion des lettrés chinois arrivèrent de Corée à Miyako, apportant le Ron-go, livre de Kong-fou-tse, qu'ils présentèrent au daïri, et enseignèrent à l'un de ses fils. Wo-Nin, chef de cette mission religieuse et littéraire, reçut après sa mort les honneurs divins. Depuis lors, les signes idéographiques des Chinois ont continué à être en usage dans l'empire japonais, où l'on inventa pourtant des systèmes syllabiques complétement adaptés à l'idiome du pays.

C'est aussi par la Corée que le Bouddhisme s'est introduit dans l'archipel du Japon, l'an 552 de l'ère chrétienne. Les annales indigènes rapportent que l'un des princes coréens envoya cette année au daïri un ambassadeur, qui était

cet animal, sur-
ils le consultent
lui élèvent un
intérieur du lo-
s haricots et du
isparu, on croit
ssue de l'affaire
cts et délaissés,
temps plus an-
étaient offerts
s que Kiou-sin-
nt Toka-kousi :
ets, du riz, du
istrict a ses di-
les passants :
ntre les îles de
nt pas de pré-
'eau douce, de
egardé comme
rs. Les prêtres
oître leurs che-
ent se marier.
ertain nombre
urs étaient en-
on ne les en-
s'ouvrirent le
n 3 de Jésus-
ips de Taiko,
lant, on rem-
ar des statues
istes affectent
s humain.
iouto ou doc-
it au Japon.
on des lettrés
yako, appor-
se, qu'ils pré-
à l'un de ses
on religieuse
les honneurs
ographiques
n usage dans
pourtant des
nt adaptés à

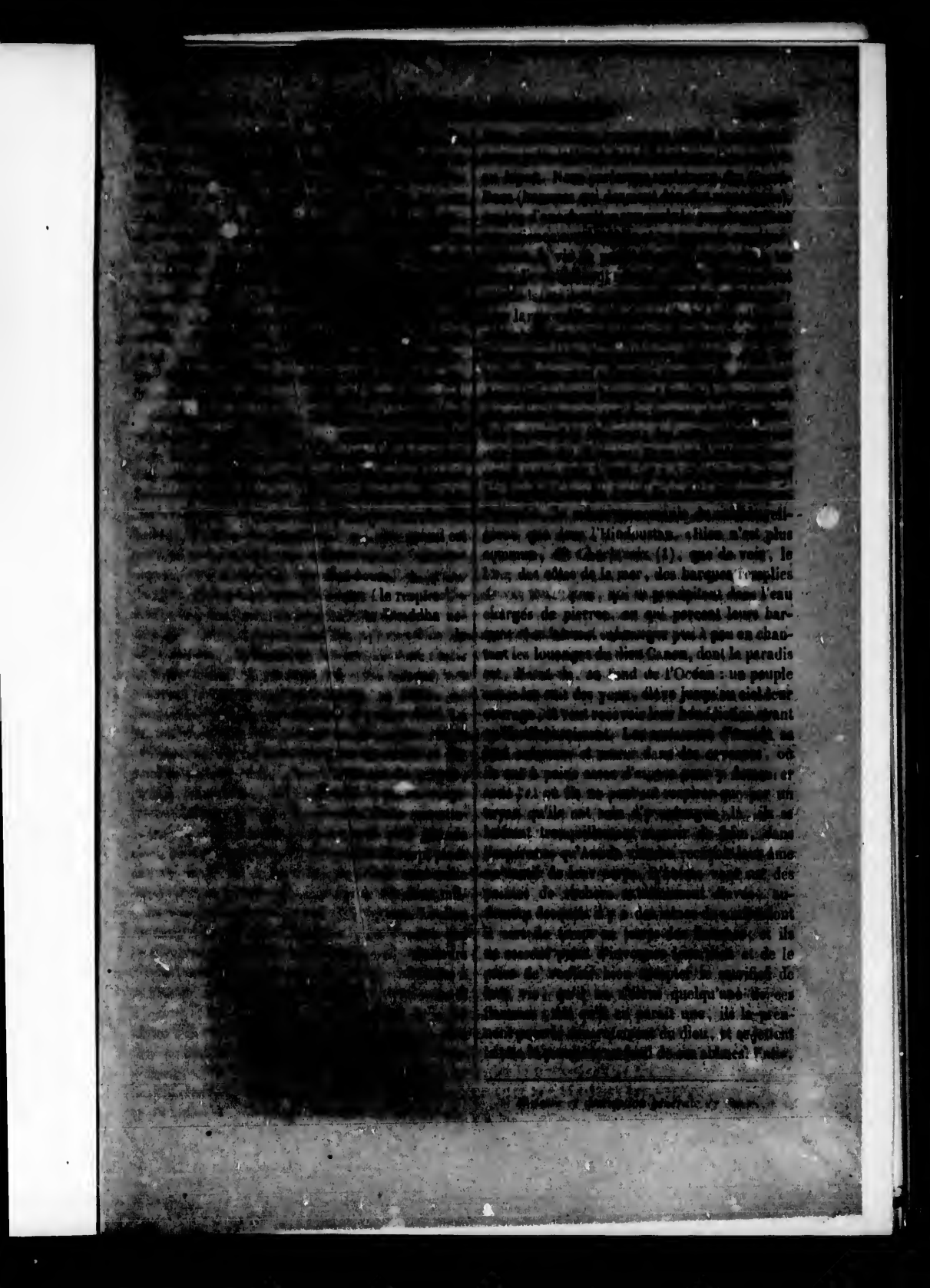
Bouddhisme
on, l'an 552
ligènes rap-
iens envoya
ur, qui était

Bonzes de diverses sectes

Bonzi di varie sette Bonzos de diversas sectas

Epreuve de la balance

Prova della bilancia Prueba de la balanza



[1549
porte
livres
culte
pereu
notre
et, si
trées
On pr
pour
du pa
répan
peuse
Quand
laire e
tre co
eux-m
leur;
à ce p
souver
les ka
Boudd
le Fo-
son in
Boudd
sant).
croupi
lotus.
le tre
à fait
une sta
hauteu
pieds,
pour l
pavé e
seize
nance
cloche
de hau
livres
lions à
Amida
le Bou
formes
tête de
monta
idoles
renom
gorge
figure
et sept

porteur d'une image du Bouddha Sakya et des livres classiques de sa religion. « Essayez ce culte nouveau, dit l'un des ministres de l'empereur. — Non, répliqua un autre ministre; car notre pays a déjà beaucoup de dieux à adorer, et, si nous adressons notre culte à ceux des contrées étrangères, les nôtres seront mécontents. » On prit un terme moyen, en ne se déclarant ni pour ni contre les doctrines bouddhiques. Mais, du palais des grands, la religion étrangère se répandit parmi le peuple, qui préféra ses pompeuses pratiques au rite simple du culte de Sinto. Quand le bouddhisme fut devenu le culte populaire et dominant, les daïris le firent reconnaître comme la religion de l'État. Les sintoïstes eux-mêmes l'adoptèrent, sans croire abjurer le leur; et la tolérance ou la confusion fut portée à ce point, que les idoles bouddhiques figurent souvent dans les temples de Sinto, tandis que les kamis prennent place dans les temples du Bouddha, qu'on appelle *Zi*. Le plus grand est le Fo-ko-zi de Miyako, célèbre dans l'Asie pour son image colossale de *Daï-bouts*, ou grand Bouddha, surnommé *Rousiana* (le resplendissant). Cette statue représente le Bouddha accroupi, à la manière hindoue, sur une fleur de lotus. Elle était autrefois en bronze doré; mais le tremblement de terre de 1662 l'ayant tout à fait dégradée, on la remplaça, en 1667, par une statue en bois recouverte de papier doré. La hauteur totale du colosse est de quatre-vingts pieds, dont soixante-dix pour la statue et dix pour la fleur de lotus. L'intérieur du temple, pavé en marbre blanc, est orné de quatre-vingt-seize colonnes en bois de cèdre. Dans une attenance voisine, est suspendue la plus grande cloche qui existe au monde: elle a dix-sept pieds de hauteur, et pèse un million sept cent mille livres japonaises, ce qui équivaut à deux millions à peu près de livres hollandaises. Le dieu Amida, ou *Xaca*, ne paraît pas être autre que le Bouddha *Sakya* : on l'adore sous plusieurs formes, principalement sous celle d'un homme à tête de chien, ayant un cercle dans les mains et montant un cheval à sept têtes. De toutes les idoles de son fils, Kang-Won, ou Canon, la plus renommée, placée en rase campagne dans une gorge auprès de Miyako, est une gigantesque figure avec vingt bras armés de vingt flèches, et sept têtes d'enfants dessinées sur la poitrine.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur les huit sectes principales de bouddhistes que l'on compte au Japon. Nous parlerons seulement des Yama-Bous (hommes qui dorment dans les montagnes), espèce d'anachorètes auxquels le peuple attribue une science surnaturelle et un pouvoir magique, et dont la vie se passe en pèlerinages dans les hauts lieux qui sont réputés saints. Ils marchent nu-pieds, mais se couvrent d'amples vêtements: leur large coiffure en forme de béguin plissé et retombant sur leurs épaules, leurs manches démesurément longues, et une écharpe dont les bouts viennent se rattacher derrière le dos, leur donnent un aspect bizarre et lourd. Les costumes des autres bonzes ont des formes plus dégagées. Les uns vont la tête rase; les autres conservent une touffe de cheveux. Tous sont vêtus d'une ample robe. (Pl. LVIII, n° 1.) On trouve parmi les bouddhistes du Japon le même dévouement farouche, la même monomanie du suicide religieux que dans l'Hindoustan. « Rien n'est plus commun, dit Charlevoix (1), que de voir, le long des côtes de la mer, des barques remplies de ces fanatiques, qui se précipitent dans l'eau chargés de pierres, ou qui percent leurs barques et se laissent submerger peu à peu en chantant les louanges du dieu Canon, dont le paradis est, disent-ils, au fond de l'Océan : un peuple infini les suit des yeux, élève jusqu'au ciel leur courage, et veut recevoir leur bénédiction avant qu'ils disparaissent. Les sectateurs d'Amida se font enfermer et murer dans des cavernes, où ils ont à peine assez d'espace pour y demeurer assis, et où ils ne peuvent respirer que par un tuyau qu'ils ont soin d'y ménager : là, ils se laissent tranquillement mourir de faim, dans l'espérance qu'Amida viendra recevoir leur âme au sortir de leur corps. D'autres vont sur des pointes de rochers extrêmement élevés, au-dessous desquels il y a des mines de soufre dont il sort de temps en temps des flammes; et ils ne cessent point d'invoquer leur dieu et de le prier de vouloir bien accepter le sacrifice de leur vie, qu'il ne s'élève quelqu'une de ces flammes : dès qu'il en paraît une, ils la prennent pour le consentement du dieu, et se jettent la tête la première au fond de ces abîmes. Enfin,

(1) *Histoire et description générale du Japon*, t. I, p. 118.

il y en a qui se font écraser sous les roues des chariots sur lesquels on porte les idoles en procession, qui se laissent fouler aux pieds ou étouffer dans la presse de ceux qui se rendent au temple aux jours de grandes solennités... Tous ne portent pas si loin le fanatisme, et n'achètent pas si cher l'espérance d'être bien reçus dans le paradis de leur dieu : mais il règne assez universellement dans la religion des Fotoques un esprit de pénitence qui fera sans doute élever les Japonais en jugement contre les chrétiens au grand jour des vengeances. On en voit un grand nombre qui, de grand matin, au cœur de l'hiver, se dépouillent tout nus, et se font verser, sur la tête et sur le reste du corps, cent et quelquefois deux cents cruches d'eau glacée, sans qu'on remarque en eux le plus léger frémissement. D'autres entreprennent de fort longs pèlerinages, marchant pieds nus par des chemins fort rudes sur des pointes de cailloux, à travers les ronces et les épines, la tête découverte, tantôt au soleil le plus ardent, tantôt à la pluie ou par le froid le plus piquant, grimpant jusqu'au sommet des rochers les plus escarpés, courant avec une vitesse inconcevable dans des lieux où des daims et des chamois auraient, ce semble, de la peine à se tenir, et marquant à ceux qui les suivent les chemins par les traces de leur sang. Quelques-uns s'engagent par vœu à invoquer leur dieu des milliers de fois par jour, prosternés contre terre, frappant à chaque fois le pavé de leur front, qu'ils ont toujours ou écorché ou plein de durillons. Mais, pour couper court sur cette matière, dont le détail nous mènerait trop loin, le seul pèlerinage que certains bonzes, appelés Xamabugis (*Yama-Bous*), disciples zélés de Xaca, font de temps en temps, et que quantité de leurs dévots font à leur exemple, suffit pour montrer que l'ennemi du genre humain exige et obtient plus de ces insulaires, pour les perdre, que le vrai Dieu ne nous demande pour nous sauver... Environ deux cents personnes s'assemblent tous les ans dans la ville de Nara, éloignée d'environ huit lieues de Miyako, et, au jour marqué, ils se mettent en marche de compagnie. Ils ont soixante-quinze lieues à faire pour arriver à leur terme; et les chemins sont ordinairement si affreux, parce qu'ils prennent par les bois et par les déserts, que c'est beaucoup quand ils en peuvent faire une par jour. D'ailleurs, outre qu'ils vont pieds nus, chacun porte sa provision de riz pour tout le voyage. Il est vrai que cette charge n'est pas considérable, car on ne mange que le matin et le soir; et, à chaque fois, on ne prend qu'autant de riz grillé qu'il en peut tenir dans le creux de la main, avec trois verres d'eau. Les huit premiers jours on n'en trouve pas une goutte, et il faut s'en fournir avant que de partir : mais, comme elle manque ou se gâte bientôt, plusieurs en tombent malades. Quand ils ne peuvent plus marcher, on les abandonne sans aucun secours, et la plupart périssent misérablement. A huit lieues de Nara, on commence à monter, et il faut prendre des guides. Certains bonzes, nommés *genguis*, qui se rendent exprès dans une bourgade appelée Ozino, sont destinés à cette fonction. Ils conduisent les pèlerins pendant huit autres lieues, jusqu'au bourg d'Ozaba, où ils les remettent à d'autres bonzes connus sous le nom de *guoguis*, lesquels sont les directeurs de ce pèlerinage. Ces deux espèces de bonzes mènent une vie extraordinairement pénitente : on ne sait même ni de quoi ils vivent, ni où ils se retirent. L'idée qu'on a conçue de ces hommes extraordinaires, leur figure qui a quelque chose d'affreux, leur air et leur regard farouche, leur ton de voix, leur démarche, l'agilité avec laquelle ils courent sur le penchant des rochers bordés de précipices qu'on ne cesse de côtoyer, tout cela inspire une secrète horreur capable de faire frémir les plus intrépides. De plus, ces conducteurs passent pour avoir de fréquents entretiens avec les démons; et tout ce qu'on remarque en eux les ferait plutôt regarder comme des esprits infernaux que comme des hommes : ils se donnent néanmoins pour les confidents de Xaca, et le peuple les croit des saints. C'est en vertu de cette opinion qu'ils prennent sur les malheureux pèlerins qui se livrent entre leurs mains, une autorité plus que souveraine. Ils commencent par les avertir d'observer exactement le jeûne, le silence, et toutes les autres règles prescrites pour l'action importante qu'ils vont faire; après quoi, à la moindre faute où ils voient tomber quelqu'un, ils le prennent, et, sans autre forme de procès, ils le suspendent par les mains à un arbre, et l'y laissent mourir de rage et de désespoir : car ces pauvres malheureux, ne pouvant plus au bout d'un certain temps

se soutenir, se laissent tomber; et, roulant de précipice en précipice, sont bientôt mis en pièces par les pointes de rochers ou les racines d'arbres contre lesquelles ils sont jetés. Il faut que les autres voient cela sans rien dire : un père qui donnerait le moindre signe de compassion en voyant son fils traité de la sorte recevrait pour récompense le même traitement. Vers la moitié du chemin, on arrive dans un champ où les bonzes font asseoir tous les pèlerins les mains en croix et la bouche collée sur leurs genoux. C'est la posture la plus ordinaire aux Japonais, quand ils prient. Il faut demeurer ainsi un jour et une nuit sans remuer : de grands coups de bâton puniraient sur-le-champ le moindre mouvement qu'on se donnerait. Tout ce temps est destiné à examiner sa conscience, et à se préparer à une confession qu'on doit faire de tous les péchés où l'on est tombé depuis le dernier pèlerinage. Cet examen fini, toute la troupe se remet en marche; et, au bout de quelques lieues, on aperçoit comme un cercle de montagnes très-hautes, qui paraissent fort proches les unes des autres, et du milieu desquelles s'élève un rocher escarpé et isolé qui semble se perdre dans les nues. C'est la cime de ce rocher qui est le terme du pèlerinage. Les *guoguis* y ont dressé une machine, par le moyen de laquelle ils font sortir du roc une longue barre de fer qui soutient une balance extrêmement large. Ils placent les pèlerins, les uns après les autres, dans un des plats de cette balance; et ils mettent dans l'autre un contre-poids pour faire l'équilibre. Ils poussent ensuite la barre en dehors, en sorte que la balance se trouve suspendue immédiatement au-dessus du plus profond de l'abîme dont le rocher est environné presque de toute part. Tous les autres pèlerins sont assis sur la croupe des montagnes d'alentour, d'où ils peuvent entendre le pénitent, qui doit déclarer à haute voix tous ses péchés. (Pl. LVIII, n° 2.) Si les bonzes croient s'apercevoir qu'il ne parle pas nettement, ou qu'il cherche à déguiser ses fautes, ils secouent la barre, et ce misérable tombe dans le précipice, dont la seule vue serait capable de le saisir et de lui ôter le jugement et la parole. Dès que l'un a fini, l'autre prend sa place; et, quand tous ont passé par cette dangereuse et humiliante épreuve, ils sont conduits dans un temple de Xaca, où il y a une statue d'or massif de ce dieu, d'une grandeur extraordinaire. Plusieurs idoles du même métal, mais plus petites, l'environnent comme par honneur, et le nombre en augmente chaque année. Après que les pèlerins ont rendu leurs devoirs à Xaca, et employé vingt-cinq jours en diverses stations autour des montagnes, ils prennent congé de leurs directeurs, à qui chacun donne la valeur de quatre écus. Puis, ils se rendent tous ensemble à un autre temple, au sortir duquel ils se régalent avant que de se séparer. Enfin, chacun se retire chez soi par le chemin qu'il juge le plus à propos de prendre. »

Pontifes, législateurs et chefs militaires, les daïris cumulèrent d'abord toutes les attributions religieuses, civiles et politiques, jusqu'à ce que, énervés par une possession pacifique, ils laissassent les koubos ou séougouns, commandants de l'armée, régner de fait sous leur nom. Les empiétements des séougouns datent surtout d'Yoritomo, de la famille des Ghensi, qui, ayant sauvé, vers 1190, le daïri régnant des trames ambitieuses de la famille des Féike, fut nommé généralissime, et fixa sa résidence à Kama-Koura : l'usurpation ne se compléta qu'au XVIe siècle, époque où il y eut, d'une manière tranchée, un souverain nominal, le daïri; un souverain réel, le séougoun. Mais il semble que le culte dont le daïri est l'objet, comme rejeton d'une déesse, ait augmenté à mesure que son autorité a diminué. « Il n'est pas permis à cet empereur, dit Charlevoix (1), de toucher la terre, même du pied; elle le profanerait : ainsi, lorsqu'il veut aller quelque part, il faut qu'il y soit transporté par des personnes destinées à cet office. On prétend même qu'il ne se montre jamais au grand air. Quelques auteurs ont écrit qu'il n'était pas permis de lui couper les cheveux, ni la barbe, ni les ongles : mais Kœmpfer nous assure qu'on lui rend ces petits services taudis qu'il dort. Autrefois, il était obligé de s'asseoir tous les matins sur son trône, la couronne en tête, et de s'y tenir pendant quelques heures immobile comme une statue. Cette immobilité était prise comme un augure de la tranquillité de l'empire; et si, par malheur, il lui arrivait de se remuer tant soit peu ou de détourner les yeux vers quelqu'une de ses provinces, on s'imaginait que la

(1) *Histoire et description générale du Japon*, t. I, p. 75.

guerre, la famine, le feu, ou d'autres semblables calamités ne tarderaient pas à désoler le pays. Dans la suite, on jugea à propos de le décharger de cette gênante et ridicule cérémonie, ou bien lui-même secoua le joug; et, depuis ce temps-là, on s'est contenté de laisser sur le trône la couronne impériale, dont l'immobilité est plus assurée, et produit, à ce qu'on croit, les mêmes effets. » L'habillement du daïri est assez simple : sur une tunique de soie noire, il porte une robe rouge, et par-dessus une simarre de crépon de soie extrêmement fin; son chapeau ou bonnet, de forme conique, a des fanons semblables à ceux d'une mitre ou d'une tiare. Sa table est magnifiquement servie : on prépare tous les jours un souper somptueux dans douze appartements de son palais; et, quand il a désigné celui qu'il préfère, tout cet appareil est réuni sur une même table. Une musique bruyante accompagne le repas. La vaisselle, toute d'argile, est brisée à mesure qu'on l'enlève de table. La domesticité elle-même se persuade que, si un autre que le daïri ou un membre de la famille impériale touchait à la desserte, la bouche et la gorge du coupable enfleraient aussitôt, et il périrait étouffé. On dit à peu près la même chose du profane qui, sans la permission du daïri, porterait un de ses vêtements. Une cour ecclésiastique, qui veille à ce que cette couronne nominale ne sorte pas de la famille de Zin-Mou, y appelle le plus proche parent du mort, majeur ou mineur, son fils, sa fille, quelquefois même sa veuve.

Parallèlement à la royauté apparente, le pouvoir réel des séougouns s'est perpétué dans la branche d'Yoritomo jusqu'en 1585, date à laquelle régnait la famille qui a transporté sa capitale à Yedo. Le séougoun, prodiguant au daïri les consolations de la prééminence ostensible, ne néglige jamais, pour les innovations législatives ou les questions diplomatiques, de lui envoyer un ambassadeur qui demande son assentiment; et le daïri, de son côté, comme chef spirituel de l'empire, entretient à la cour du séougoun des dignitaires ecclésiastiques, chargés de surveiller sa conduite, par rapport à la religion. L'empire est partagé en huit grandes divisions, nommées *do* ou routes; ces *do* se subdivisent en soixante-huit *kokfs* ou provinces, et celles-ci renferment six cent vingt-deux *koris* ou districts. Le séougoun n'a en propre que cinq provinces, formant le Gokinaï, qui sont gouvernées en son nom par des gouverneurs nommés *obanjos* : le reste se partage entre un très-grand nombre de *daï-mio* ou princes des *kokfs*, influences aristocratiques d'autant plus vivaces qu'elles sont héréditaires, mais dont la jalousie mutuelle, non moins que les ôtages livrés par les daï-mio au séougoun, garantit la soumission au chef suprême. Au milieu de ce féodalisme organisé, la puissance du séougoun est nécessairement limitée dans ses attributions. Les principaux daï-mio sont appelés à faire partie d'un conseil, révocable à volonté, mais dont l'autorité est presque décisive. Ce Tsin-djo-no-sio, ou conseil central général, est subdivisé en Nok-bou-no-sio, conseil de législation et de l'instruction publique; Dzi-bou-no-sio, conseil général de l'intérieur; Min-bou-no-sio, conseil des affaires du peuple ou de la police générale; Fio-bou-no-sio, conseil général de la guerre; Ghio-bou-no-sio, conseil des affaires criminelles; Oïko-ouro-sio, conseil des finances; Kou-naï-no-sio, ministère de la maison de l'empereur. Les daï-mio, contraints de subvenir à toutes les dépenses des localités qu'ils gouvernent, sont obligés, en outre, d'économiser une somme qui doit être envoyée comme tribut au séougoun, de mettre sur pied une force militaire à sa disposition, de tenir dans leur résidence une cour fastueuse, puis de partir, sur un ordre, du jour au lendemain, pour aller présenter leurs hommages au souverain. A l'exception de plusieurs qui se sont maintenus dans un état d'indépendance, ces daï-mio, écrasés par des charges égales à leurs priviléges, sont assez pauvres, tandis que le séougoun se fait un revenu annuel de six à huit cents millions.

La population comporte huit catégories : les daï-mio, princes héréditaires; les chadamodo, nobles du second rang, qui partagent avec eux le monopole des fonctions publiques; les ministres de la religion, soumis au daïri; les soldats, qui gagnent par de longs services le grade de dossines, et dont le métier est si honoré qu'un homme du peuple traite toujours le soldat de *sama* (seigneur); les commerçants, fort multipliés et fort riches au Japon, mais assez peu estimés; les artisans, les cultivateurs, et un petit nombre d'esclaves chinois et coréens. Il est rare

que le cultivateur soit propriétaire de la terre qu'il exploite : simple métayer, il donne au propriétaire véritable les trois cinquièmes de sa récolte. La profession la plus abjecte est celle des écorcheurs, qu'on oblige à faire l'office de bourreaux et de geôliers, et qui forment une sorte de corporation, dont les membres ont le droit d'aller mendier à certains jours fixes, le premier et le dernier mois de l'année. De la hiérarchie sociale ainsi constituée, résulte une indépendance relative, parce que chacun se tient dans la limite de ses droits et de ses devoirs.

Les mœurs et les usages du Japon réclament quelques détails.

Il ne paraît pas que l'on soit astreint à constater légalement les naissances, et il n'existe pas de registres de l'état civil : cela tient à ce que la loi japonaise laisse les enfants à la disposition des pères, auxquels elle reconnaît même le droit de vie et de mort. La fréquence des infanticides dérive de cette coutume. « Une chose, dit Charlevoix (1), surprend dans un pays si policé, et dans des hommes en qui la nature réclame si haut et avec tant de succès tous ses droits : c'est l'usage qui permet d'étouffer ou d'exposer les enfants que leurs pères ne se trouvent pas en état d'élever ; mais, comme il n'est point de vice qu'on ne cherche à ériger en vertu, les Japonais croient faire un acte d'humanité en délivrant ces petites créatures d'une vie qui leur deviendrait à charge. Les personnes aisées qui n'ont point d'enfants adoptent ceux de leurs parents ou de leurs amis qui sont de trop... Dès que les aînés des familles sont parvenus à l'âge viril, les pères se retirent et leur remettent tous leurs biens, ne s'en réservant qu'autant qu'il leur en faut pour subsister dans leur retraite et pour l'entretien de leurs autres enfants. La part de ces cadets est assez modique. Quant aux filles, elles n'emportent, lorsqu'elles se marient, que ce qu'elles ont sur elles : on ne sait, en ce pays-là, ce que c'est que de mettre une femme à l'enchère. »

Les Japonais fiancent souvent leurs filles dès le berceau, et réalisent le mariage à quinze ou à seize ans. Kœmpfer explique ainsi la cérémonie des noces : « Toutes choses étant disposées, on va de grand matin chez l'un et chez l'autre ; on met chacun dans un carrosse, tiré par des buffles ou par des chevaux ; puis on les mène hors la ville, au son de plusieurs instruments, sur une colline, où chacun se rend par des chemins tout différents, au milieu d'une grande foule d'où ils auraient peine à sortir, si des gardes ne fendaient la presse. Le carrosse du marié est suivi de quantité de chariots chargés de présents pour la mariée, ou plutôt de son douaire ; mais, au même temps qu'elle le reçoit, elle le donne à ses parents en reconnaissance de la peine qu'ils ont prise de l'élever. Ainsi un père est riche suivant le nombre de ses filles, principalement si elles sont belles, celles-ci étant mises à bien plus haut prix que les autres... Un peu avant d'arriver à la colline dont nous avons parlé, la mariée sort de son carrosse ; et, pendant qu'elle monte seule de son côté, le marié avance aussi seul, l'un et l'autre n'étant escortés que de leurs parents et de quelques joueurs d'instruments... Au haut de la colline, est une tente fort éclairée. Tout le dehors est couvert de papier huilé, mais le dedans est tapissé d'une belle étoffe de soie... Au milieu de la tente est un fort bel autel, où est le dieu du mariage représenté avec une tête de chien, les bras ouverts et un fil de laiton entre les mains. (C'est une des manières dont on représente Amida.) Par la tête de chien, les Japonais veulent faire entendre que la fidélité et la vigilance sont nécessaires dans le mariage ; comme par le fil de laiton, ils symbolisent l'union étroite qui doit régner entre les époux. Devant l'idole, il y a un prêtre, à la main droite duquel est la mariée, et à la gauche le marié, chacun tenant en main une torche. La mariée allume la sienne aux lampes qui brûlent autour de la tente, pendant que le prêtre prononce certaines paroles. Ensuite, le marié allume sa torche à celle de sa fiancée, et les assistants poussent un cri de joie, leur souhaitant toutes sortes de prospérités, à quoi le prêtre ajoute sa bénédiction. Pendant que les nouveaux mariés sont occupés, sur la colline, à cette cérémonie, ceux qui sont demeurés au bas ne s'occupent pas moins, les uns à jeter au feu les jouets dont l'épouse se servait dans son enfance, les autres à présenter en divers sens un rouet et une quenouille, d'autres enfin à garder le chariot où se trouve l'argent destiné à la dot... Pour conclusion, les prêtres tuent au pied de la col-

(1) *Histoire et description générale du Japon*, t. 1, p. 85.

line deux buffles qu'ils sacrifient au dieu du mariage. On conduit ensuite la mariée dans son carrosse, au milieu des cris de joie du peuple et des symphonies des musiciens, à la demeure de son époux, où des jeunes gens dressent des tentes sur la terrasse ou bien sèment de fleurs les appartements. Cette fête, très-dispendieuse, se prolonge pendant huit jours. » Par une coutume choquante, la jeune Japonaise doit se défigurer le jour de son mariage : elle noircit ses dents blanches avec une liqueur corrosive, composée d'urine, de mâchefer et de sakki; elle rase ses sourcils, se teint les lèvres en vert, se farde le visage avec du blanc, afin de témoigner qu'elle est désormais en puissance de mari. L'adultère des femmes est puni de mort; une simple imprudence leur coûte quelquefois la vie; rien n'égale la contrainte où les retient leur fidélité, et la vivacité de leur attachement les porte jusqu'à se laisser mourir de faim à la mort de leurs époux. Charlevoix (1) cite cet exemple de dévoûment : « Un noble japonais, de Fingo, avait une femme d'une beauté rare, dont il était uniquement aimé, et qui l'aurait rendu heureux s'il eût pu cacher son bonheur; mais l'empereur le sut, et il lui en coûta la vie. Quelques jours après sa mort, l'empereur fit venir sa veuve, et voulut l'obliger à demeurer dans son palais. Elle répondit que Sa Majesté lui faisait un honneur auquel était sensible, mais qu'elle lui demandait la grâce de pouvoir pleurer en liberté son mari pendant trente jours, et la permission de régaler ensuite ses parents dans le palais. Tout cela lui fut accordé, et l'empereur ajouta qu'il voulait être du festin. Il y vint, en effet, et y but beaucoup. Au sortir de table, la dame s'approcha du balcon, et, faisant semblant de s'y appuyer, elle se précipita en bas de fort haut (car la fête s'était passée au dernier étage d'une tour), et se tua pour mettre en sûreté son honneur et satisfaire à la fidélité qu'elle avait jurée à son époux. » Les maris, moins fidèles, peuvent adjoindre des compagnes à l'épouse légitime; mais celle-ci garde le pas sur ses rivales, qui sont obligées de la servir si elle le demande, et qui ne s'asseyent jamais à la table du chef de la famille. La loi japonaise autorise, d'ailleurs, le divorce.

(1) *Histoire et description générale du Japon*, t. 1, p. 42.

Avec cette dissolution des mœurs contraste le mépris de la vie, chez les nobles et chez le peuple; mépris qui atteste un courage de vanité et une énergie d'amour-propre qu'on ne voit nulle part portés aussi loin qu'au Japon. Une servante, dit Charlevoix (1), ayant fait rire à ses dépens, de manière qu'elle se crut déshonorée, quoique le sujet en fut fort léger, et qu'il n'y eût point de sa faute, se prit aussitôt le sein, le porta à sa bouche, se l'arracha avec les dents, et en mourut sur l'heure. Un noble japonais ayant enlevé une jeune fille à la veuve d'un soldat, la mère écrivit à son enfant pour lui représenter sa misère et la presser de tirer parti de sa situation afin de la soulager. Le Japonais surprit la fille pendant qu'elle lisait cette lettre. Il lui demanda à la voir, mais elle refusa de la montrer; il renouvela ses instances, et la fille, ne pouvant se résoudre à découvrir la honte de sa mère, froissa la lettre et l'avala avec tant de précipitation qu'elle étouffa. Un sentiment de jalousie porta le Japonais à faire ouvrir la gorge de cette infortunée. A la lecture du billet, il fut au désespoir d'avoir soupçonné une personne qu'il aimait, et il ne trouva pas d'autre moyen d'atténuer ses regrets que d'accueillir chez lui la mère qui avait été l'occasion de ce malheur, et qu'il entretint dans l'abondance jusqu'à sa mort. Ces deux traits montrent l'énergie d'un sexe : en voici qui concernent l'autre. Un jour, deux Japonais attachés au palais du séougoun se rencontrèrent dans l'escalier, l'un descendant les degrés avec un vase vide, l'autre les montant avec un plat destiné à la table impériale (2). Leurs sabres se heurtèrent. Au lieu de passer sans y prendre garde, celui qui descendait s'en fâcha. L'autre fit des excuses, ajoutant qu'après tout le malheur se réduisait au contact imprévu de deux sabres, et que l'un valait l'autre. « Je vais, au contraire, vous faire voir la différence qu'il y a de l'un à l'autre, » reprit le premier, qui, tirant son arme, s'ouvrit le ventre. Sans dire un mot, le second enjambe l'escalier, court poser son plat sur la table de l'empereur, puis, revenant essoufflé vers son adversaire qui agonisait : « Sans le service du prince, lui crie-t-il,

(1) *Histoire et description générale du Japon*, t. 1, p. 43.

(2) *Ibid.*, p. 48.

contraste
et chez le
de vanité
on ne voit
pou. Une
fait rire à
déshono-
r, et qu'il
ôt le sein,
les dents,
japonais
d'un sol-
lui repré-
arti de sa
ais surprit
tre. Il lui
la mon-
fille, ne
nte de sa
tant de
iment de
la gorge
let, il fut
personne
e moyen
chez lui
malheur,
squ'à sa
gie d'un
Un jour,
ugoun se
ndant les
montant
iale (2).
e passer
dait s'en
qu'après
imprévu
re. « Je
fférence
remier,
re. Sans
r, court
r, puis,
qui ago-
rie-t-il,

---

on, t. I,

Funérailles des Japonais.

Funerali dei Giaponesi. Funerales de los Japoneses

Vêtemens de deuil.

Abiti da lutto. Vestidos de luto

[illegible] mais elles ont sur la tête un voile bigarré. A la suite des notables de la ville, paraît le supérieur des bonzes de la secte à laquelle appartenait le mort : porté dans une litière ou *norimon*, et tout éclatant d'or et de soie, il est entouré de ses prêtres couverts d'une espèce de surplis et d'un manteau noir. Derrière lui, un homme habillé de gris tient en main une torche de pin enflammée. Deux cents bonzes le suivent, en chantant les louanges de leur dieu. Des acolytes défilent, tenant des piques au bout desquelles sont suspendus des paniers de carton, remplis de roses et d'autres fleurs de papier, qu'ils secouent de temps en temps ; et, comme si ces fleurs tombaient vraiment du ciel, le peuple s'écrie que le défunt est allé en paradis. De jeunes bonzes portent sous le bras de longues baguettes renversées, et terminées par de petits drapeaux sur lesquels est inscrit le nom du dieu de la secte que professait le mort. Ce nom se retrouve sur des [illegible] formées avec de la gaze diaphane, que soutiennent d'autres porteurs, ainsi que sur les chapeaux de cuir noir verni, de forme triangulaire, de certains acolytes, et enfin sur un [illegible] d'or. Le long cortége, en se développant, atteint quelquefois la colline où le bûcher a été dressé, avant que le corps ait quitté la maison mortuaire. Il arrive, cependant, dans un norimon très-orné. Ce corps, vêtu de blanc, est placé dans la posture d'un homme qui prie, la tête baissée, les mains jointes : il a par-dessus ses habits une robe de papier où sont [illegible] des caractères mystérieux qui doivent lui ouvrir l'entrée de l'Élysée. Ses enfants, costumés avec magnificence, entourent la litière, soutenue par six porteurs : le plus jeune tient la torche destinée à enflammer le bûcher. (Pl. LIX, n° 1.) Quand le norimon du mort est parvenu dans l'enceinte funéraire, le cortége se met à pousser des cris, que les vibrations cuivrées de trente tam-tams rendent plus éclatants encore. Aux deux côtés de la pyramide de bois sec, recouverte d'une magnifique étoffe moirée, sont placées deux tables : l'une est garnie de pâtisseries, de confitures et de fruits ; sur l'autre, il y a une [illegible] remplie de charbons ardents et un plat [illegible] tenant du bois d'aloès. Le chef des bonzes, [illegible] avoir entonné l'hymne des morts que l'assistance continue, prend des mains du [illegible]

Obsèques des Japonais

Funérailles des Japonaises — Funérailles de ses Japonaises.

Vêtements de deuil

Ancien de cour — Vêtement de deuil.

N. Rémond imp. — Pl. LIX.

je n'aurais pas tant tardé. Un sabre vaut l'autre, » ajoute-t-il après s'être aussi fendu le ventre, et il expire. Les enfants de famille s'exercent, dans leur jeunesse, afin de se donner la mort, à l'occasion, avec grâce et dextérité; et, de même que nos adolescents s'appliquent avec ardeur aux exercices gymnastiques qui développent les forces du corps, de même les jeunes Japonais s'étudient à bien mourir, pour que l'acte final leur fasse honneur. La loi a prévu le suicide et en a réglé les circonstances. Pour qu'il se consomme d'une manière légale, la victime doit avoir sa robe blanche, et son vêtement spécial sans armoiries, sans ornement. Quand le noble en est revêtu, on garnit l'extérieur de la maison de tentures blanches, qui cachent la paroi de couleur où sont brodées ses armes. Puis, devant la famille assemblée, il s'ouvre le ventre avec un poignard. Les officiers civils et militaires portent toujours avec eux, outre leur costume ordinaire, l'appareil nécessaire pour le suicide légal. Charlevoix, comparant la manie du suicide des Japonais avec la manie du duel des Européens, fait cette réflexion : « Je ne décide point où il y a plus de fureur, mais je crois que les uns n'ont rien à reprocher aux autres : si ce n'est que les Japonais, ayant pour principe d'honneur qu'il est honteux à un homme de craindre la mort, raisonnent plus juste en se la donnant pour avoir cet avantage sur leurs ennemis et vont plus sûrement à leur but. D'ailleurs, il n'est point question parmi eux de seconds, comme autrefois parmi nous; et c'est une grande folie de moins. »

Les classes inférieures se bornent à inhumer les morts dans les cimetières. Après avoir couvert le cadavre d'aromates, on le dépose dans une tombe; et, sur la terre qui le recouvre, on plante des arbres et des fleurs. Le monument funéraire est entretenu par les parents du défunt, qui embellissent ce jardin où ils viennent se reposer avec leur famille. Les riches ne sont pas inhumés, mais brûlés avec un cérémonial somptueux. Une heure avant qu'on lève le corps, les amis du défunt vont en cérémonie, et magnifiquement vêtus, au lieu où on doit le porter, comme pour en prendre possession. A l'heure marquée, le convoi se met en marche, à son tour. Les femmes, parentes ou amies de la famille, sont vêtues de blanc, couleur du deuil; mais elles ont sur la tête un voile bigarré. A la suite des notables de la ville, paraît le supérieur des bonzes de la secte à laquelle appartenait le mort : porté dans une litière ou *norimon*, et tout éclatant d'or et de soie, il est entouré de ses prêtres couverts d'une espèce de surplis et d'un manteau noir. Derrière lui, un homme habillé de gris tient en main une torche de pin enflammée. Deux cents bonzes le suivent, en chantant les louanges de leur dieu. Des acolytes défilent, tenant des piques au bout desquelles sont suspendus des paniers de carton, remplis de roses et d'autres fleurs de papier, qu'ils secouent de temps en temps; et, comme si ces fleurs tombaient vraiment du ciel, le peuple s'écrie que le défunt est allé en paradis. De jeunes bonzes portent sous le bras de longues baguettes renversées, et terminées par de petits drapeaux sur lesquels est inscrit le nom du dieu de la secte que professait le mort. Ce nom se retrouve sur dix lanternes fermées avec de la gaze diaphane, que soutiennent d'autres porteurs, ainsi que sur les chapeaux de cuir noir verni, de forme triangulaire, de certains acolytes, et enfin sur un grand étendard où il brille en lettres d'or. Le long cortége, en se développant, atteint quelquefois la colline où le bûcher a été dressé, avant que le corps ait quitté la maison mortuaire. Il arrive, cependant, dans un norimon très-orné. Ce corps, vêtu de blanc, est placé dans la posture d'un homme qui prie, la tête baissée, les mains jointes : il a par-dessus ses habits une robe de papier où sont tracés des caractères mystérieux qui doivent lui ouvrir l'entrée de l'Élysée. Ses enfants, costumés avec magnificence, entourent la litière, soutenue par six porteurs : le plus jeune tient la torche destinée à enflammer le bûcher. (Pl. LIX, n° 1.) Quand le norimon du mort est parvenu dans l'enceinte funéraire, le cortége se met à pousser des cris, que les vibrations cuivrées de trente tam-tams rendent plus éclatants encore. Aux deux côtés de la pyramide de bois sec, recouverte d'une magnifique étoffe moirée, sont placées deux tables : l'une est garnie de pâtisseries, de confitures et de fruits; sur l'autre, il y a une cassolette remplie de charbons ardents et un plat contenant du bois d'aloès. Le chef des bonzes, après avoir entonné l'hymne des morts que l'assistance continue, prend des mains du plus jeune

enfant la torche allumée, la promène trois fois autour du bûcher, et la donne au fils, qui met aussitôt le feu à la pyramide du côté de la tête du cadavre. Les autres torches sont allumées en même temps, et on s'en sert pour mettre le feu de divers côtés. Tous répandent sur le bois pétillant de l'huile, des parfums, du bois d'aloès, et une foule d'autres substances inflammables ou odoriférantes, jusqu'à ce que le corps soit consumé. On se retire alors, en laissant aux pauvres le repas préparé. Mais, le lendemain, les parents et les amis du défunt viennent recueillir ses cendres, ses os et ses dents dans un vase de porcelaine, qu'on recouvre d'un voile fort riche, et qu'on garde sept jours au lieu où était le bûcher. Au bout de ce temps, on le pose dans le sépulcre sur un piédestal qui porte le nom du défunt et celui du dieu dont il avait embrassé la secte. Sept mois après, on recommence à peu près les mêmes cérémonies, et on les renouvelle encore après une période de sept années. On voit, par le cérémonial de l'enterrement, dit Charlevoix (1), «que l'idée de la mort n'a rien de lugubre pour ce peuple, qui la regarde moins comme un mal que comme un passage nécessaire au vrai bonheur.» On commence par prendre part au bonheur du mort, et ensuite on pleure sa perte. Le deuil dure deux ans, pendant lesquels on s'abstient de tous plaisirs. Nous avons dit que le vêtement de deuil est de couleur blanche. La coiffure consiste en un bandeau carré avec un long crêpe flottant par derrière. La robe de toile écrue est ample et fermée sur l'estomac, avec une large ceinture de réseau, faisant deux tours. On marche lentement, les yeux baissés, les mains dans les manches. (Pl. LIX, n° 2.) Il existe une fête annuelle pour tous les morts, dont nous retracerons les détails. Charlevoix (2) rapporte que le treizième jour de la septième lune lui est consacré. «Toutes les maisons, dit-il, sont ornées, comme s'il s'agissait de l'entrée publique d'une personne du premier rang. Le soir qui précède la fête, chaque famille sort de la ville en grand appareil; et, quand on est arrivé au lieu où se doivent trouver les âmes, chacun leur fait de grands compliments sur leur bienvenue. On les invite à se reposer, on leur présente des rafraîchissements, et l'on commence avec elles une conversation assez plaisante qui dure au moins une heure. Après cela, une partie de la famille prend congé d'elles, pour aller préparer toutes choses dans la maison. Les autres demeurent encore quelque temps à les entretenir, puis ils les invitent à venir avec eux. La conversation continue pendant tout le chemin. Un grand nombre de flambeaux les accompagnent; et, en entrant dans la ville, ils la trouvent toute illuminée. Le dedans des maisons est aussi éclairé partout, et les tables y sont magnifiquement servies. Les morts ont leurs couverts, comme les vivants; et, suivant le principe de la plupart des Japonais, qui croient notre âme formée d'une matière extrêmement subtile, on ne doute pas qu'ils ne sucent la plus pure substance de tous les mets qu'on leur présente. Après le repas, chacun va rendre visite aux âmes de ses parents et de ses voisins, et la nuit se passe ainsi à courir toute la ville. La fête dure tout le jour suivant jusqu'au soir; et alors les âmes, qu'on croit suffisamment délassées et rafraîchies, sont reconduites avec la même cérémonie que la veille jusqu'au lieu où on était allé les recevoir. Les campagnes sont encore éclairées cette seconde nuit, afin qu'elles puissent retrouver leur chemin; et, de peur que quelques-unes ne soient restées dans les maisons et ne se trouvent embarrassées pour rejoindre les autres, on jette quantité de pierres sur les toits, et l'on visite avec soin tous les appartements, en donnant partout de grands coups de bâton, comme font les sauvages du Canada dans une occasion toute pareille. Ce n'est pas même parmi les Japonais, non plus que parmi les barbares, uniquement pour la raison que je viens de dire, qu'on en use ainsi, mais encore pour n'être point importuné de ces fâcheux hôtes, dont les uns et les autres craignent les apparitions, ainsi que les enfants parmi nous.»

Cette esquisse de la religion et des mœurs des Japonais suffit pour faire comprendre combien était urgente la révolution morale que devait opérer, dans cet archipel, le christianisme qu'y apportèrent les Portugais.

En 1542, l'année même où saint François Xavier arrivait à Goa, le Japon fut découvert à deux endroits différents : d'un côté, par Fer-

(1) *Histoire et description générale du Japon*, t. I, p. 127.

(2) *Ibid.*, p. 128.

nand Mendez Pinto, Diégo Zeimotto et Christophe Borello, qui venaient de Lampacao, port de la Chine; de l'autre, par Antoine Mota, François Zeimotto et Antoine Pexota, qui étaient partis de Dodra, au royaume de Cion, dans l'île de Célèbes. Nous ne pouvons omettre une circonstance fort remarquable de l'arrivée de Pinto au Japon. Un chef indigène, devant lequel parurent les Portugais, s'écria, tout interdit à leur vue: « Je veux mourir, si ce ne sont point là de ces Chinchicogis, dont il est écrit dans nos anciens livres que, volant sur les eaux, ils doivent se rendre maîtres de toutes les terres qu'elles environnent, et surtout des pays qui possèdent de plus grandes richesses. Nous serons fort heureux s'ils veulent bien se contenter d'être nos alliés. » Ainsi, au Japon comme en Amérique, la tradition locale préparait les esprits à la venue des Européens, et elle imprimait à ces étrangers un cachet de supériorité qu'on était disposé à reconnaître. Dès lors, des communications dont le commerce était le seul but s'établirent entre les Portugais et les Japonais. Maintenant, des considérations d'un ordre bien supérieur conduisent l'apôtre des Indes dans cet empire, où le démon va voir s'élever la croix de Jésus-Christ, où les absurdités et les coutumes barbares de l'idolâtrie vont fléchir devant les vérités et la morale civilisatrice de la religion du Sauveur.

Dans le cours du voyage, Paul de Sainte-Foi avait enseigné les premiers éléments de la langue japonaise à Xavier, qui continua de l'étudier pendant les quarante jours qu'il passa à Kago-sima, dans la maison de Paul, dont il convertit et baptisa toute la famille. On ne parlait qu'une langue au Japon; mais on la modifiait par les accents et la prononciation, suivant la qualité des personnes auxquelles on s'adressait. Les progrès du saint missionnaire lui permirent de traduire en japonais le symbole des apôtres, avec l'Explication qu'il en avait faite autrefois; il apprit ensuite cette traduction par cœur, et commença à prêcher Jésus-Christ.

Cependant Paul de Sainte-Foi parla de son zèle, de ses vertus et de ses miracles à la cour du daï-mio de Satsouma, qui résidait à six lieues de Kago-sima. Croyant que l'intérêt de la religion exigeait qu'il vît ce prince, Paul se chargea de lui procurer une audience. Le dïo-mio fit au missionnaire un accueil aussi gracieux qu'honorable, et lui permit d'annoncer la foi à ses sujets. La connaissance que Xavier avait de la langue japonaise, qu'il parlait bien, et même avec éloquence, suivant Charlevoix, contribua beaucoup à étendre le christianisme. Il distribua aux convertis des copies de sa traduction du symbole et de l'explication des articles qui le composent. De nouveaux prodiges confirmèrent la doctrine qu'il enseignait. En baptisant un enfant, dont une enflure avait rendu le corps très-difforme, il le rendit à sa mère si sain et si beau, qu'elle en fut tout hors d'elle-même. Par ses prières, il guérit un lépreux et ressuscita une jeune fille, d'une illustre naissance, qui était morte depuis vingt-quatre heures. La joie du missionnaire aurait été complète, s'il avait pu gagner les bonzes; il employa, pour y réussir, tous les moyens que la charité lui suggéra: non-seulement ses efforts furent inutiles, mais il éprouva divers obstacles de la part de ces prêtres idolâtres.

Comme les Portugais abandonnaient le royaume de Satsouma pour transporter leur commerce à Firando, le daï-mio retira à Xavier la permission d'instruire ses sujets, et commença même à persécuter les chrétiens; mais ceux-ci, fidèles à la grâce qu'ils avaient reçue, déclarèrent qu'ils souffriraient l'exil et la mort, plutôt que de renoncer à la foi. Le saint, ne pouvant plus exercer son ministère parmi les Kago-simains, quitta leur ville, après un an de séjour, pour aller à Firando. Non content d'avoir recommandé à Paul de Sainte-Foi ceux qu'il venait d'engendrer à Jésus-Christ, il leur laissa une ample Explication du symbole, avec une Vie de Notre Seigneur, tirée des Évangiles, qu'il avait fait imprimer en langue et en caractères japonais. Il partit portant sur son dos, selon sa coutume, tout ce qui était nécessaire pour la célébration du saint sacrifice de la messe, et emmena avec lui les deux Jésuites qui l'avaient accompagné.

Sur sa route, il prêcha dans la forteresse d'un prince nommé Ekandono, vassal du daï-mio de Satsouma. Plusieurs idolâtres crurent en Jésus-Christ, notamment l'intendant du prince, homme âgé, qui joignait une grande prudence au zèle pour la religion, dont il devint un des propagateurs. Xavier, à son départ, le chargea d'avoir soin

des autres chrétiens. Le pieux intendant les assembla tous les jours dans sa maison pour réciter différentes prières, et il leur lut, les dimanches, l'Explication de la doctrine chrétienne. La conduite de ces fidèles fut si édifiante, qu'elle convertit plusieurs autres idolâtres. Le daï-mio de Satsouma lui-même redevint favorable au christianisme, dont il se déclara le protecteur.

A Firando, Xavier fut bien reçu du prince, qui lui permit d'annoncer la loi de Jésus-Christ dans ses États. Il y baptisa plus d'idolâtres en vingt jours, qu'il n'avait fait à Kago-sima en une année entière. Laissant cette chrétienté sous la conduite du P. de Torrez, l'un des deux Jésuites qui l'accompagnaient, il partit pour Miyako avec l'autre et deux chrétiens japonais.

Ils allèrent par mer à Fakata, où ils s'embarquèrent pour Amanguchi, capitale de la province de Naugato, où se trouvaient les plus abondantes mines d'argent du Japon. Une effroyable corruption de mœurs régnait dans cette ville. Le saint y prêcha en public devant le prince et sa cour; mais ses prédications y produisirent peu de fruit, ou plutôt il n'en retira que des insultes et des affronts.

Après un mois de séjour à Amanguchi, il continua sa route vers Miyako, avec ses trois compagnons. On était alors à la fin du mois de décembre 1550. Les pluies avaient rendu les chemins impraticables; la terre était couverte de neige, et le froid très-piquant. On rencontrait de toutes parts des torrents impétueux, des rochers escarpés ou des forêts immenses. Cependant les serviteurs de Dieu voulurent faire le trajet nu-pieds. S'ils passaient par des bourgs et des villages, Xavier prêchait et lisait au peuple quelque chose de son catéchisme. Comme la langue japonaise n'avait point de mot propre pour exprimer la souveraine divinité, il craignait que les idolâtres ne confondissent le vrai Dieu avec leurs idoles. Il leur dit donc qu'on ne pouvait s'étonner que des hommes qui n'avaient jamais connu ce Dieu ne pussent exprimer son nom, mais que les Portugais l'appelaient *Deos*. Il répétait souvent ce mot, et le prononçait avec un ton de voix et une action qui inspiraient aux idolâtres mêmes de la vénération pour le saint nom de Dieu. Il n'y eut que les bonzes qui affectassent de s'en scandaliser. Le mot portugais *Deos*, et son synonyme latin *Deus*, étant rendus dans l'idiome japonais par *dius*, et *dius* ou *diusa*, en japonais, voulant dire *mensonge*, ils se fondèrent sur cette analogie pour demander pourquoi le missionnaire blasphémait en appelant Dieu *menteur?* Misérable équivoque, qui s'évanouit devant la plus simple explication. Pinto, qui en parle, dit encore que, quand Xavier, après avoir célébré la messe, récitait avec les chrétiens les litanies des saints pour la propagation de la foi, les bonzes, se prévalant de ce que le mot *sancti* veut dire en japonais *sale* et *infâme*, tiraient parti de cette nouvelle analogie pour rendre méprisable une religion qui enseignait, suivant eux, à adorer les choses les plus viles et les plus sales, et à en espérer du secours (1): mais l'interprétation donnée au mot latin, dont le sens est si diamétralement opposé à celui du mot japonais, fit encore justice de cette accusation. Xavier parla, dans un bourg, avec tant de force contre les prétendues divinités du pays, que le peuple s'attroupa pour le lapider, et il eut beaucoup de peine à échapper au danger qui le menaçait.

Miyako (capitale), nommée aussi Kio (résidence), très-grande ville de la province de Yama-siro, est située dans un bassin qu'encaisse un amphithéâtre de collines. Le Kamo-gava, affluent du Yodo-gava, la baigne au levant. Elle est assez régulièrement bâtie, et ses rues alignées se coupent à angles droits. Peuplée de six cent mille habitants, elle compte cinq cents temples. Déjà nous avons parlé du Fo-ko-zi. Avec cette pagode du grand Bouddha, rivalise le temple de Kang-Wong, dont la statue gigantesque, à trente-six mains, est entourée de six autres colosses de héros, et d'une multitude de dieux subalternes: leur taille se gradue de telle sorte que, les têtes formant un plan incliné, l'œil, qui remonte des plus petites aux plus grandes, les embrasse toutes à la fois, bien que, suivant les Japonais, ces idoles soient au nombre de 333,333. (Pl. LX, n° 1.) Le palais du daïri est une vaste enceinte que terminent de toute part des murs et des fossés: au centre, s'élève une tour carrée d'où rayonnent dans

(1) *Recherches historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon, relativement à la nation hollandaise*, traduites du hollandais de M. le baron Onno-Swier de Haren, p. 174.

[1550]

dius ou
songe, ils
demander
en appe-
oque, qui
plication.
uand Xa-
itait avec
la propa-
ant de ce
is *sale* et
analogie
qui ensei-
les plus
r du se-
e au mot
t opposé
ustice de
bourg,
ues divi-
pour le
échapper

io (résí-
e de Ya-
encaisse
o-gava,
levant.
ues rues
uplée de
nq cents
o-ko-zi.
rivalise
e gigan-
e de six
tude de
de telle
ncliné,
ux plus
, bien
ient au
palais
nent de
centre,
t dans

---

religion
hollan-
o-Swier

des [illegible] chrétiens. Le [illegible] la
[illegible] prêcher [illegible]
[illegible] différentes [illegible] [illegible]
[illegible]. La conduite [illegible]
convertit plusieurs [illegible]. La [illegible]
de Satsuma [illegible] [illegible]
chrétienté [illegible] [illegible]

A [illegible] [illegible] roi de [illegible]
qui [illegible] [illegible] la loi de Jésus-Christ
dans [illegible]. Il y baptisa plus d'idolâtres en
[illegible] qu'il n'avait fait à Kago-sima en un
[illegible] entière, laissant cette chrétienté sous la
conduite du P. de Torrez, l'un des deux Jésuites
qui l'accompagnaient, il partit pour Miyako
avec l'autre et deux chrétiens japonais.

Ils allèrent par mer à Fakata, où ils s'embarquèrent pour Amanguchi, capitale de la province de Nangato, où se trouvaient les plus abondantes mines d'argent du Japon. Une effroyable corruption de mœurs régnait dans cette ville. Le saint y prêcha en public devant le prince et sa cour; mais ses prédications y produisirent peu de fruit, ou plutôt il n'en retira que des insultes et des affronts.

Après un mois de séjour à Amanguchi, il continua sa route vers Miyako, avec ses trois compagnons. On était alors à la fin du mois de décembre 1550. Les pluies [illegible] rendu les chemins impraticables, la [illegible] couverte de neige, et le froid très-[illegible]. Ils [illegible] traits de toutes parts des torrents [illegible], des rochers escarpés ou des forêts [illegible]. Cependant les serviteurs de Dieu [illegible] faire le trajet nu-pieds. S'ils passaient [illegible] villages et des villages, Xavier prêchait et [illegible] quelque chose de son catéchisme. [illegible] langue japonaise n'avait point de mot [illegible] pour exprimer la souveraine divinité. [illegible] que les idolâtres ne confondissent [illegible] Dieu avec leurs idoles. Il leur dit donc [illegible] pouvait s'exprimer que des hommes qui n'[illegible] point connu ce Dieu ne pussent exprimer [illegible] nom, comme les Portugais l'appelaient Deos. Il répéta souvent ce mot, et le prononça [illegible] un ton [illegible] d'une action qui inspiraient aux idolâtres [illegible] de la vénération pour le saint nom de Dieu. [illegible] que les bonzes qui affectassent de s'en [illegible]. Le mot portugais *Deos* et son synonyme latin *Deus*, étant rendus dans l'idiome japonais par *dius*, et *dius* en *dious*, en japonais, voulant dire *mensonge*, ils se fondèrent sur cette analogie pour demander pourquoi le missionnaire blasphémait en appelant Dieu du nom de [illegible], qui s'évanouit devant la plus simple explication. Pinto, qui en parle, dit encore que, quand Xavier, après avoir [illegible] [illegible] prêtres les litanies des saints pour la propagation de la foi, les bonzes, se prévalant de ce que le mot *sancti* veut dire en japonais *sale* et *impur*, tirèrent parti de cette nouvelle analogie pour [illegible] une religion qui [illegible] [illegible], [illegible] les choses les plus [illegible] [illegible], et a en espérer du secours [illegible] donnée au mot latin, dont le sens est si diamétralement opposé à celui du mot japonais, fit encore justice de cette accusation. Xavier parla, dans sa langue, avec tant de force contre les prétendues divinités du pays, que le peuple s'attroupa pour le lapider, et il eut beaucoup de peine à échapper au danger qui le menaçait.

Miyako (capitale), nommée aussi Kio (résidence), très-grande ville de la province de Yama-siro, est située dans un bassin qu'encaisse un amphithéâtre de collines. Le Kamo-gava, affluent du Yodo-gava, la baigne au levant. Elle est assez régulièrement bâtie, et ses rues alignées se coupent à angles droits. Peuplée de six cent mille habitants, elle compte cinq cents temples. Déjà nous avons parlé du Fo-ko-zi. [illegible] cette pagode du grand Bouddha, rivalise [illegible] [illegible] Nara, dont la statue gigantesque [illegible] aux mains, est entourée de six [illegible] [illegible] de bois, et d'une multitude de [illegible] [illegible] leur taille se gradue de telle [illegible] que, les têtes formant un plan incliné, l'œil, qui remonte des plus petites aux plus grandes, les embrasse toutes à la fois, bien que, suivant les Japonais, ces idoles soient au nombre de 333,333. (Pl. LX, n° 1.) Le palais du dairi est une vaste enceinte que terminent de toute part des murs et des fossés : au centre, s'élève une tour carrée d'où rayonnent dans

(1) *Recherches historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon, relativement à la nation hollandaise*, traduites du hollandais de M. le baron Onno-Swier de Haren, p. 174.

Temple de Kang Won

Tempio di Kanĝ Won. Templo de Kanĝ Won

Le daï mio de Bungo et St François Xavier

Il dai mio di Bungo e San Francesco Saverio El Dai mio de Bungo y San Francisco Javier

[1551]
toutes
grands
espèce
science
nales d
quant t
revenus
le plus
(120,00
la terre
paux ter
Siége d'
pon, Miy
en 1540
3,500 é
tale est
trie : on
y fabriq
Japon ;
l'argent ;
naie qui
Miyako.
Lorsqu
vrier 15
grand pr
fit inutil
flatta de
mille caïx
de France
ner. Les
civiles em
donc de M
retourner
La pauv
à ce qu'on
commoder
senta donc
bles d'imp
Il lui don
horloge so
tection du
vangile. Il
ville d'Am
plus grand
tant de co
depuis aux
dre de tout

(1) Jean de
n° 3.

toutes les directions treize rues habitées par les grands dignitaires. La cour du daïri forme une espèce d'académie, qui cultive la littérature, les sciences et les beaux-arts. On y rédige les annales de l'empire, et un almanach officiel, indiquant toutes les charges de l'État ainsi que les revenus des principales maisons depuis le chiffre le plus élevé jusqu'à celui de 10,000 cobangs (120,000 fr.) : mais on l'envoie imprimer dans la terre sainte d'Ize, où se trouvent les principaux temples des divinités tutélaires de l'empire. Siége d'une des six grandes universités du Japon, Miyako en avait quatre autres à proximité, en 1540, et chacune d'elles comptait plus de 3,500 étudiants. Centre religieux, cette capitale est en même temps la métropole de l'industrie : on y affine le plus beau cuivre connu ; on y fabrique une des meilleures porcelaines du Japon ; on y tisse la soie ; on y lamine l'or et l'argent ; on y trempe l'acier, et toute la monnaie qui a cours dans l'archipel est frappée à Miyako.

Lorsque Xavier y arriva, au mois de février 1551, le daïri, le séougoun et le saço, ou grand prêtre, y tenaient leur cour. Le saint leur fit inutilement demander audience. On ne le flatta de voir le saço qu'autant qu'il payerait cent mille caïxes, somme équivalente à six cents écus de France ; et il n'était pas en état de les donner. Les troubles occasionnés par des guerres civiles empêchèrent qu'on ne l'écoutât : il sortit donc de Miyako au bout de quinze jours, pour retourner à Amanguchi.

La pauvreté de son extérieur faisant obstacle à ce qu'on le reçût à la cour, il crut devoir s'accommoder aux préjugés du pays (1). Il se présenta donc avec un appareil et un cortége capables d'imposer, et fit quelques présents au daï-mio. Il lui donna, entre autres choses, une petite horloge sonnante. Par là il obtint, avec la protection du prince, la permission de prêcher l'Évangile. Il baptisa trois mille idolâtres dans la ville d'Amanguchi, succès qui le remplit de la plus grande consolation. « Je n'ai jamais goûté tant de consolations qu'à Amanguchi, écrivit-il depuis aux Jésuites d'Europe ; on venait m'entendre de toutes parts avec la permission du prince ; je voyais l'orgueil des bonzes abattu, et les plus fiers ennemis du nom chrétien soumis à l'humilité de l'Évangile. Je voyais les transports de joie de ces nouveaux chrétiens, quand, après avoir surmonté les bonzes dans la dispute, ils retournaient tout triomphants. Je n'étais pas moins ravi de voir la peine qu'ils se donnaient, à l'envi l'un de l'autre, pour convaincre les Gentils, et le plaisir qu'ils avaient à raconter leurs conquêtes. Tout cela me causait une telle joie, que j'en perdais le sentiment de mes propres maux. » Lorsque le saint était à Amanguchi, Dieu le favorisa de nouveau du don des langues : il se faisait entendre des Chinois que le commerce attirait dans cette ville, quoiqu'ils ne sussent que leur idiome, et que Xavier ne l'eût jamais appris. Mais sa sainteté, sa douceur, et son humilité, touchèrent souvent plus que ses miracles. Les infidèles les plus opiniâtres ne pouvaient y résister. Un trait, arrivé au P. Fernandez, contribua aussi beaucoup à faire respecter la religion chrétienne. Un jour qu'il prêchait dans la ville, un homme de la lie du peuple s'approcha comme pour lui parler, et lui cracha au visage. Le Père, sans dire un seul mot, sans faire paraître aucune émotion, prit son mouchoir pour s'essuyer, et continua tranquillement son discours. Chacun s'étonna d'une modération aussi héroïque. Ceux qu'une telle insulte avait d'abord fait rire furent saisis d'admiration. Un des Japonais les plus savants de la ville, qui était présent, se dit à lui-même qu'une loi qui inspirait un tel courage, une telle grandeur d'âme, et qui faisait remporter une victoire si complète sur soi-même, ne pouvait venir que du ciel. Le sermon achevé, il confessa que la vertu du prédicateur l'avait touché ; il demanda ensuite le baptême, et on le lui conféra solennellement. Cette conversion éclatante fut suivie d'un grand nombre d'autres. Xavier, recommandant les nouveaux chrétiens à Torrès, qu'il avait fait venir de Firando, et à Fernandez, partit d'Amanguchi vers la mi-septembre 1551.

Suivi de deux chrétiens japonais qui avaient fait le sacrifice de tous leurs biens pour embrasser l'Évangile, il se rendit à Fucheo ou Founaï, résidence du daï-mio de Boungo. Ce prince avait entendu parler de lui, et désirait ardemment le voir, comme le prouve cette lettre qu'il écrivit à l'apôtre : « Père bonze de Chinchicogin (les

(1) Jean de Luca, *Continuation de Wadding*, an. 1549, n° 3.

Japonais désignent ainsi le Portugal), que votre heureuse arrivée en mes États soit aussi agréable à votre Dieu que lui sont agréables les louanges dont les saints l'honorent! Quansyo-nafama, mon officier domestique, que j'ai envoyé au port de Fizen, m'a appris que vous étiez arrivé d'Amanguchi, et toute ma cour vous dira combien j'en ai eu de joie. Comme Dieu ne m'a pas fait digne de vous commander, je vous supplie instamment de venir, avant le lever du soleil, frapper à la porte de mon palais, où je vous attendrai avec impatience; et permettez-moi de vous demander cette faveur, sans que mon vœu vous soit à charge. Cependant, prosterné par terre, je prie à genoux votre Dieu, que je confesse être le Dieu de tous les dieux, le souverain des plus grands et des meilleurs qui vivent au ciel; je le prie, dis-je, de faire entendre aux superbes de ce siècle combien cette vie sainte et pauvre lui est agréable, afin que les enfants de notre chair ne soient pas trompés par les fausses promesses du monde. Mandez-moi des nouvelles de votre santé, pour me faire bien dormir la nuit, jusqu'à ce que les coqs m'éveillent en m'annonçant votre venue.» Les Portugais que le commerce attirait dans ces parages, sachant combien les Japonais en général dédaignaient la pauvreté, avaient à cœur de les convaincre, dans cette occasion, que, si les prédicateurs de l'Évangile n'étaient pas environnés du faste qu'affectaient les ministres des dieux du Japon, la cause n'en était pas dans une indigence forcée, mais dans le mépris qu'ils faisaient des biens et des honneurs de ce monde. Ils voulaient ainsi détromper la multitude, qui au Japon plus qu'ailleurs se laissait abuser par les apparences, et lui ôter les idées extravagantes que les bonzes tâchaient de lui donner des religieux européens. L'humble missionnaire allégua l'exemple des apôtres et du chef même du collége apostolique, qui avait triomphé par l'humilité de la croix de toute la fierté romaine : mais on répliqua qu'il importait d'enlever tout prétexte aux répugnances que sa pauvreté rencontrait dans des esprits livrés aux séductions du luxe; qu'il était bon de montrer aux idolâtres de quel éclat les catholiques environnaient leurs prêtres; que c'était un moyen de les faire respecter dans sa personne, et d'inspirer l'estime pour la prédication par les honneurs mêmes dont on comblait le prédicateur. Xavier fit donc violence à son humilité, en acceptant une soutane neuve, un surplis et une étole de velours vert garnie de brocart d'or. Une musique militaire ouvrit la marche. Édouard de Gama, commandant d'un vaisseau portugais, précéda tête nue l'apôtre du Japon, comme pour indiquer la vénération dont il était l'objet. Trente Portugais de distinction, couverts des plus riches étoffes de soie et chargés de pierreries, fermèrent le cortége. Mais les yeux de la multitude, au milieu de tout cet appareil, se fixaient sur l'homme apostolique, autour duquel cinq Européens portaient un sac de satin bleu qui renfermait le livre des Évangiles, une canne de Bengale chargée d'or, des pantoufles de velours noir, un tableau de la sainte Vierge, et un parasol de bois précieux, orné de peintures indiennes, que l'on conserve encore à Rome dans la maison du Jésus. Lorsqu'en face du palais, la garde du daï-mio ouvrit ses rangs pour lui livrer passage, les cinq Portugais, s'approchant de Xavier qu'ils saluèrent avec respect, lui présentèrent la canne de Bengale et les pantoufles de velours, et étendirent le parasol sur sa tête. Ceux qui avaient les Évangiles et l'image de la Vierge se placèrent à ses côtés. En voyant cette pompe, et surtout la majesté douce et la religieuse modestie qui brillaient sur le visage du saint, « Est-ce donc là, s'écriait le peuple, ce misérable dont les bonzes d'Amanguchi ont publié que la vermine dont il était couvert avait horreur de se nourrir d'une chair aussi infecte que la sienne? Ont-ils quelqu'un parmi eux qui ait cet air de grandeur? Et, s'il était tel qu'on a voulu nous le persuader, ces étrangers lui rendraient-ils tant d'honneurs?» Après avoir parcouru plusieurs galeries où les principaux Japonais honorèrent le missionnaire avec le cérémonial du pays, Xavier fut introduit en présence du daï-mio, qui s'inclina trois fois par terre devant lui. (Pl. LX, n° 2.) Le Jésuite allait se prosterner et toucher le pied du prince, pour se conformer à l'usage; mais le daï-mio, le relevant, avant qu'il y eût satisfait, le fit asseoir sur la même estrade que lui. Xavier proposa les mystères et la morale du christianisme à ce jeune prince, qui, charmé de son discours, s'écriait : « Nos bonzes ne parlent point comme cela. » Faxiandono, l'un de ces ministres de l'erreur, ayant osé l'interrompre : « Allez, lui dit le daï-

mio, des hommes comme vous ont plus de commerce avec les démons qu'avec les dieux. » Le prince et le missionnaire dînèrent ensemble, marque de distinction la plus grande que le premier pût accorder. Jamais, au Japon, deux personnes ne sont assises à la même table; mais chacun a la sienne. Les tables sont petites et fort basses, parce qu'on est assis à terre sur des nattes plus ou moins élevées, suivant la condition des convives. On ne les couvre point de nattes, mais on les lave à chaque service; et, comme elles sont vernissées, et que les Japonais sont fort propres, elles ne se salissent point, ou du moins il suffit de les essuyer. Xavier mangea seul auprès du daï-mio, qui fit les honneurs de sa table, tandis que les Portugais étaient à genoux, et les gardes japonais assis sur leurs talons, ce qui est pour eux la position la plus respectueuse. Le saint, dans des conférences publiques, confondit les bonzes, qui, par des motifs d'intérêt, cherchaient partout à le traverser, et il en convertit même quelques-uns. Ses prédications et ses entretiens particuliers touchèrent le peuple. On vint en foule lui demander le baptême. Le daï-mio lui-même, convaincu de la vérité du christianisme, renonça à de honteux écarts de conduite; mais la voix des passions fut encore assez forte pour lui faire ajourner sa conversion: il devait se rappeler plus tard les instructions que le saint lui avait données, briser sa chaîne impure, et recevoir le sacrement de régénération.

Deux ans et quatre mois s'étaient écoulés depuis que Xavier évangélisait le Japon, lorsqu'il s'embarqua, le 20 novembre 1551, pour retourner dans l'Inde.

CHAPITRE III.

Antoine Criminal, premier martyr de la Compagnie de Jésus. — Gaspard Barzée à Ormuz. — Conversion du roi de Tanor. — Mort de saint François Xavier et du bienheureux Jean d'Albuquerque.

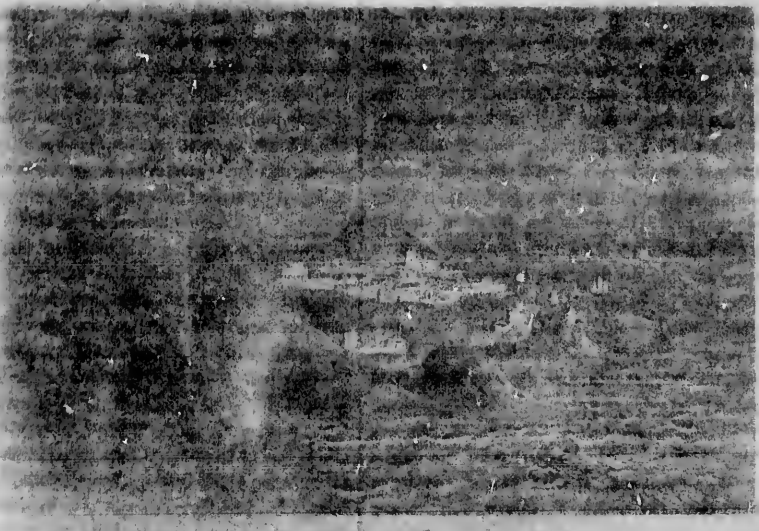
En quittant le Japon, saint François Xavier, à qui on avait souvent objecté que les sages et les savants de la Chine n'avaient point embrassé la foi, s'occupait des moyens de faire connaître Jésus-Christ dans ce vaste empire. Les accidents qui arrivèrent pendant son voyage ne ralentirent point son zèle. Le vaisseau qu'il montait fut assailli de la plus violente tempête; mais il le sauva par ses prières. On lui fut aussi redevable de la conservation de la chaloupe, qu'un coup de vent avait séparée du vaisseau, et où étaient quinze personnes. Lorsqu'il arriva à Malaca, les habitants de cette ville le reçurent avec les plus grandes démonstrations de joie. Il pensait toujours à la mission de la Chine, mais ne savait comment passer dans ce pays. Indépendamment de la difficulté de l'entreprise, les Chinois n'aimaient pas les Portugais, et il était défendu aux étrangers d'entrer dans le céleste empire sous peine de mort ou de prison perpétuelle. Des marchands portugais y ayant pénétré en secret pour y trafiquer, on les découvrit, et quelques-uns payèrent leur témérité de leur tête: ceux dont on épargna la vie furent chargés de fers et destinés à mourir en prison. Xavier s'étant entretenu de cet objet avec le commandant de Malaca, il fut arrêté qu'on pourrait envoyer à la Chine une ambassade au nom du roi de Portugal, pour demander l'autorisation de faire le commerce dans l'empire; parce que, cette autorisation une fois obtenue, les ouvriers évangéliques n'éprouveraient plus les mêmes difficultés. Mais les choses en restèrent là pour le moment.

La chance de la mort ne pouvait effrayer un religieux de la Compagnie de Jésus, comme venait de le prouver la fin glorieuse du P. Antoine Criminal, premier martyr de la Société. Né à Sisi, près Parme, il se rendit de bonne heure à Rome, où saint Ignace le reçut parmi ses compagnons. En 1542, on l'envoya de Rome en Portugal, et de là aux Indes. Il y évangélisa la côte de la Pêcherie, mission favorite de saint François Xavier, qui l'en nomma supérieur. Austère, laborieux, patient dans les contradictions, avide de souffrances, il était adonné à l'oraison: outre qu'il y consacrait la plus grande partie de la nuit, il priait Dieu quarante fois par jour, les genoux en terre, au moyen de courtes oraisons jaculatoires. Dans son zèle pour le salut des âmes, il visitait chaque mois, et presque toujours pieds nus, toute la côte. A l'exemple du bon Pasteur, il s'exposa même à la mort, et l'endura volontiers pour son troupeau, en 1549 (1).

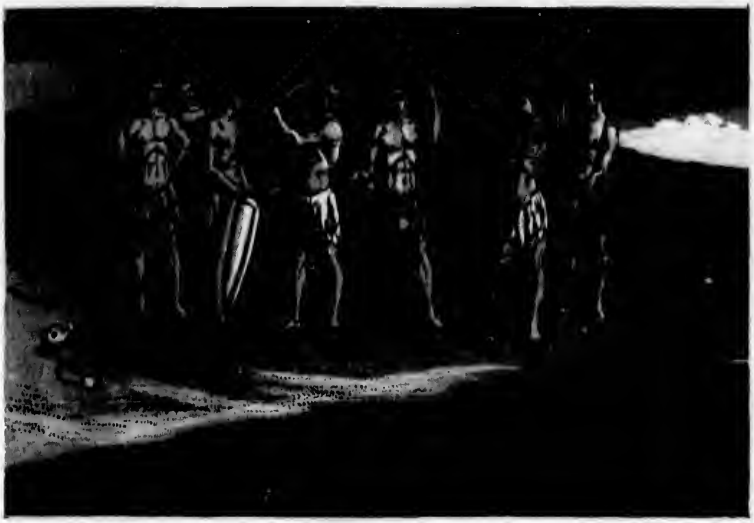
(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 380.

Voici à quelle occasion : Au nord-est du pays des Paravas, et à la limite du royaume de Narsinga, les Portugais avaient sur la côte le fort de Punical, gardé par quarante soldats. A deux lieues de ce fort, se trouvait une pagode fameuse, nommée Trichandur, dont les brames furent l'objet des risées et quelquefois des violences de la garnison portugaise. Ceux-ci, dans leur ressentiment, animèrent les Badages, peuplade soumise au roi de Narsinga, contre les Européens et les chrétiens du pays, qui avaient eu les mêmes torts à leur égard. En peu de temps, les belliqueux Badages réunirent six mille hommes résolus, qui marchèrent sur le fort de Punical, à moitié démantelé et dépourvu de munitions, comme des espions le leur avaient appris. Les Portugais, sachant que les Paravas, peuple d'un naturel doux et timide, étaient d'ailleurs plus exercés à la pêche qu'aux armes, et ne pouvaient suppléer par leur courage à l'insuffisance du fort, prirent le parti de quitter la ville pour se réfugier sur les navires qui étaient en rade. A cette nouvelle, les Badages hâtèrent le pas, afin de leur couper le chemin. Déjà, on les disait tout près, et les Paravas délaissés fuyaient de côté et d'autre. Quelques-uns, courant à la mer, se jetaient dans des bateaux ou gagnaient à la nage les navires portugais. Le spectacle des mères, tenant tout éperdues leurs petits enfants dans leurs bras, était déplorable. Le P. Antoine Criminal avait été amené précisément en ce lieu par sa visite mensuelle. Touché de compassion, il court aux vaisseaux, et presse le capitaine portugais de prévenir le massacre en offrant quelque satisfaction aux Badages : mais cet officier, trouvant cette démarche au-dessous de lui, aime mieux abandonner le peuple placé sous sa protection que de désarmer l'ennemi par une concession opportune. Le religieux retourne aussitôt à terre, afin de s'interposer entre son troupeau et les loups ravisseurs. Il entre à l'église, où il a, le matin même, célébré les saints mystères, et offre sa vie en sacrifice à la majesté divine pour le salut de ses brebis. Son oraison terminée, il s'élance vers le rivage, fait entrer le plus de Paravas qu'il lui est possible dans des barques, et, refusant de s'y placer lui-même, y met à sa place un de ses chers indigènes. Cependant l'ennemi furieux s'avance à grands pas ; les derniers Portugais se retiraient : il les suit, faisant pleuvoir sur eux une grêle de flèches et de balles qui en tuent six. Le P. Antoine Criminal, oublieux de lui-même et ne se rappelant que le devoir du bon pasteur, va droit aux Badages d'un air serein, non pour les frapper, mais pour s'offrir comme une victime expiatoire à leurs coups. A un jet d'arc de la première troupe, il voit tuer à côté de lui son interprète. A l'instant il se met à genoux, les mains et les yeux levés vers le ciel (Pl. LXI, n° 1), comme c'était sa coutume quarante fois par jour. Le premier flot de l'ennemi passe sans lui faire aucun mal, la seconde troupe passe encore sans chercher à l'atteindre ; mais dans la troisième, presque toute formée de mahométans, plus hostiles que les idolâtres aux prédicateurs de la foi, un homme se trouva, qui enfonça sa javeline dans le côté gauche du missionnaire, dont il perfora les intestins. Les autres, croyant le religieux mort, accoururent pour lui enlever sa pauvre soutane ; mais il vivait, et, loin de s'opposer à ce que les Badages le dépouillent, le Père les aide, regardant comme une grande faveur de mourir dans le même état que son Sauveur, qui fut trois heures sur la croix tout nu, et qui expira de la sorte pour nous. Non content d'avoir donné sa soutane, il se dépouille de sa chemise, qui était toute trempée de sang, et la donne encore. Puis il se lève, et marche à l'église, où il désire remettre son âme à Dieu au pied du saint autel. Les Badages, croyant qu'il va y chercher un abri, le poursuivent ; mais il s'arrête, tourne le visage vers l'ennemi, et, avec la même allégresse qu'on lui a vue en recevant le premier coup, il en reçoit un second. Il s'agenouille, et on lui en donne un troisième qui le renverse sur le côté. Les barbares se précipitent alors sur lui ; ils lui coupent la tête avec de grands cris de joie, et l'emportent, ainsi que la chemise ensanglantée, pour les suspendre, comme un trophée de leur victoire, dans la pagode de Trichandur. En effet, à leur retour, ils attachèrent la tête au sommet de cette pagode, montrant ainsi que la haine mortelle qu'ils portaient à la foi leur avait fait massacrer le généreux apôtre. Lorsqu'ils se furent retirés, les Paravas couvrirent à la hâte le corps du martyr avec un peu de sable, car ils craignaient que les Badages ne revinssent ; mais, depuis, les Portugais l'enterrèrent d'une manière plus convenable, le plaçant toutefois si

e de flèches et de
ntoine Criminal,
rappelant que le
oit aux Badages
apper, mais pour
piatoire à leurs
nière troupe, il
prête. A l'instant
et les yeux levés
ne c'était sa cou-
e premier flot de
cun mal, la se-
chercher à l'at-
e, presque toute
hostiles que les
foi, un homme
ine dans le côté
l perfora les in-
religieux mort,
auvre soutane;
oser à ce que les
re les aide, re-
veur de mourir
eur, qui fut trois
ui expira de la
'avoir donné sa
emise, qui était
ne encore. Puis
où il désire re-
du saint autel.
y chercher un
rrête, tourne le
même allégresse
remier coup, il
lle, et on lui en
rse sur le côté.
sur lui; ils lui
ris de joie, et
ensanglantée,
rophée de leur
richandur. En
rent la tête au
nt ainsi que la
a foi leur avait
. Lorsqu'ils se
irent à la hâte
de sable, car
ne revinssent;
errèrent d'une
ant toutefois si

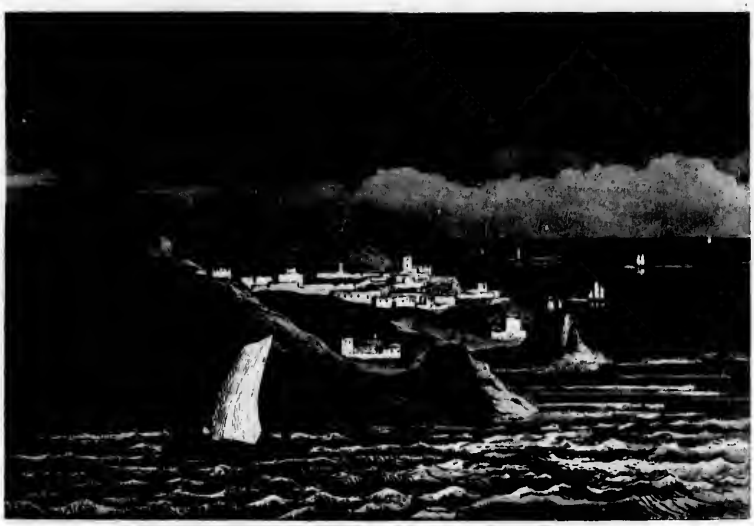


Voici à quelle occasion : au nord-est du royaume [illegible] Paravas [illegible] les [illegible] cal [illegible] de [illegible] nommés Badages [illegible] l'objet [illegible] de la [illegible] les Badages [illegible] les indigènes Badages [illegible] nom réunis, qui marchèrent sur le fort [illegible] royal, [illegible] démantelé et dépourvu de [illegible]. Les [illegible] par les Badages [illegible] d'un [illegible] plus [illegible] vaisseaux [illegible] du fort, prirent le parti de quitter la ville pour se réfugier sur les navires qui étaient en rade. A cette nouvelle, les Badages hâtèrent le pas, afin de leur couper le chemin. Déjà, on les disait tout près, et les Paravas délaissés fuyaient de côté et d'autre. Quelques-uns, courant à la mer, se jetaient dans des bateaux ou gagnaient à la nage les navires portugais. Le spectacle des mères, [illegible] leurs petits enfants dans leurs bras, était déplorable. Le P. Antoine Criminal avait [illegible] par sa visite personnelle. [illegible] il court aux vaisseaux, [illegible] portugais de prévenir le [illegible] quelque satisfaction aux Badages [illegible] trouvant cette démarche [illegible] de lui, [illegible] le [illegible] sous sa protection que de [illegible] par une [illegible] opportune. Le [illegible] à terre, afin de [illegible] et les loups ravisseurs. Il [illegible] à l'église, où il a, le matin même, [illegible] et offre sa vie en sacrifice à la majesté divine pour le salut de ses brebis. [illegible] il s'élance vers le rivage, [illegible] le [illegible] qu'il lui est possible dans des barques [illegible] y placer lui-même, y met à [illegible] de ses chers indigènes. Cependant l'ennemi [illegible] s'avance à grands pas ; les derniers Portugais se retiraient : il les suit, faisant pleuvoir sur [illegible] de flèches et de balles [illegible] que le danger [illegible] Badages [illegible] pour [illegible] lui [illegible] il [illegible] il se met à genoux [illegible] levés vers le ciel (Pl. [illegible]) [illegible] la [illegible] à l'attendre [illegible] toute [illegible] que les [illegible] un homme [illegible], qui enfonce sa javeline dans le côté [illegible] il perfore les [illegible] mort [illegible] soutane ; mais il vivait, et, loin de s'opposer à ce que les Badages le dépouillent, le Père les aide, regardant comme une grande faveur de mourir dans le même état que son Sauveur, qui fut trois heures sur la croix tout nu, et qui expira de la sorte pour nous. Non content d'avoir donné sa soutane, il se dépouille de sa chemise, qui était toute trempée de sang, et la donne encore. Puis il se lève, et marche à l'église, où il désire remettre son âme à Dieu au pied du saint autel. Les Badages, croyant qu'il va y chercher un abri, le poursuivent ; mais il s'arrête, tourne le visage vers l'ennemi, et, avec la même allégresse qu'on lui a vue en recevant le premier coup, il [illegible]. Il s'agenouille, et on lui en donne un troisième qui le [illegible] sur le côté. Les barbares se précipitent alors sur lui ; ils lui coupent la tête avec de grands cris de joie, et l'emportent, ainsi que la chemise ensanglantée, pour les suspendre, comme un trophée de leur victoire, dans la pagode de Trichandur. En effet, à leur retour, ils attachèrent la tête au sommet de cette pagode, montrant ainsi que la haine mortelle qu'ils portaient à la foi leur avait fait massacrer le généreux apôtre. Lorsqu'ils se furent retirés, les Paravas couvrirent à la hâte le corps du martyr avec un peu de sable, car ils craignaient que les Badages ne revinssent ; mais, depuis, les Portugais l'enterrèrent d'une manière plus convenable, le plaçant toutefois si



Martyre d'Antoine Criminal

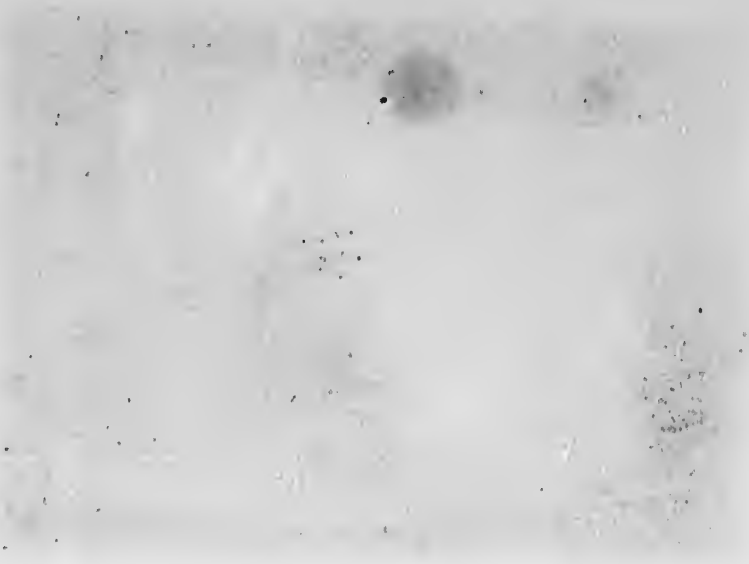
Martirio d'Antonio Criminal . Martirio de Antonio Criminal



Ormuz

Ormuz Ormuz

N. Renaud lith. Pl., LXI.



Mort de S. François Xavier

Morte di San Francesco Saverio — Muerte de San Francisco Javier

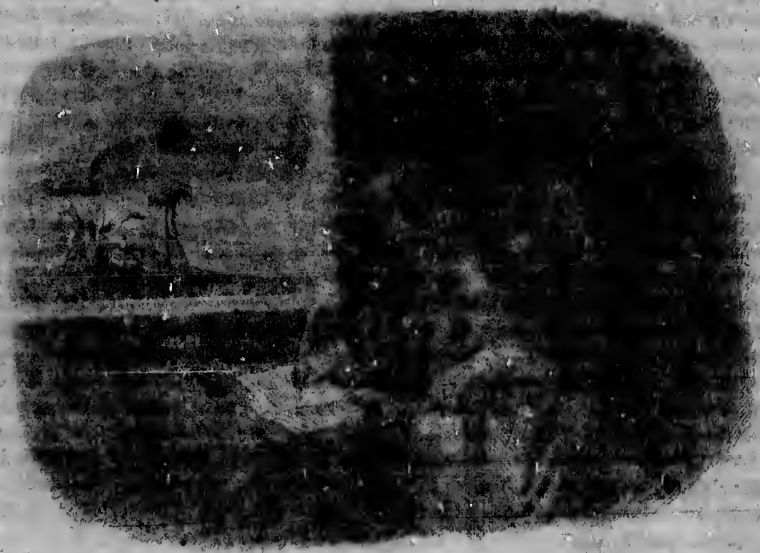
Las Casas

Las Casas

[illegible] la côte, compte le P. Paul de la Vallée, [illegible] ayant qu'un peu de riz [illegible], exposé aux prières; [illegible] tout, encore de si [illegible] qu'il [illegible] captivité, que, sous [illegible] [illegible] ses pieds, ses bras et son [illegible] [illegible] corps s'enfla. Délivré, ainsi que d'autres Portugais prisonniers, il se rendit auprès d'[illegible] [illegible] Xavier qualifiait de [illegible] de bien, dénommable [illegible] le missionnaire qui, pendant [illegible] [illegible], évangélisa la côte de la Pêcherie.

De Malacca, saint François Xavier se rendit à Cochin, où il arriva le 24 janvier 1552. Pierre Gonçales, vicaire de l'évêque de Goa dans cette ville, et les Portugais qu'y fixait le commerce, avaient obtenu que le P. Balthasar Gago y fût envoyé. Bientôt après, une pieuse confrérie, formée sous le titre de Notre-Dame, donna aux Jésuites l'église dite de la Mère de Dieu, où elle se réunissait, et Jean d'Albuquerque, évêque de Goa, confirma cette donation. Mais les confrères, ayant eu regret de leur don, entreprirent de le faire annuler. Alfonse de Noronha maintint, au contraire, en possession les Jésuites, qui, s'ils se virent soutenus par l'autorité, perdirent en revanche quelque chose des sentiments d'affection qui les avaient fait appeler à Cochin. Telle était la disposition des esprits, quand Xavier y reparut. Le sage religieux pensa tout à la fois avec autant de charité que d'humilité. Le 2 février 1552, il fit assembler les [illegible] de Notre-Dame dans la cour de l'église [illegible] de Cochin; là, en présence du vicaire de l'évêque et des prêtres qui avaient été présents à la donation, il vint, les clefs de la chapelle contestée à la main, se mettre à genoux, et dit aux assistants aussi étonnés qu'affligés : « Vous nous aviez donné généreusement l'église de la Mère de Dieu, à laquelle vous portiez tant de vénération, dans l'espoir que, si les religieux de notre Compagnie s'en trouvaient chargés, la dévotion s'échaufferait encore plus dans les cœurs des habitants de Cochin, et qu'il en résulterait un grand profit pour les âmes. Or, bien que je conserve toujours les mêmes espérances, néanmoins, ayant appris à [illegible] qu'à cette occasion quelques-uns [illegible] peut-être perdu quelque peu de l'affection [illegible] sentiment pour nous, je suis venu ici afin de

(1) Du Jarric, *Histoire des choses*, [illegible] II, p. 382.



profondément en terre, pour mieux garantir ce précieux trésor, qu'on n'a pu le retrouver dans la suite. Tel fut le premier anneau de cette longue chaîne de martyrs que la Compagnie de Jésus, si glorieusement militante sur la terre, a fournis à l'Église triomphante dans le ciel. En apprenant une telle mort, saint François Xavier rendit à Dieu les plus vives actions de grâces.

Le P. Henri Henriquez, Portugais, qui succéda au P. Antoine Criminal en qualité de supérieur des missionnaires jésuites de la côte de la Pêcherie, y avait obtenu la plus haute influence, par suite de la conversion d'un indigène, homme d'un esprit rare et d'un grand savoir (1). Il avait appris par ses relations à mépriser les idoles, n'adorait qu'un seul Dieu, et était même assez avancé dans la philosophie chrétienne pour que, interrogé par le P. Henriquez si, dans tel cas, il avait péché ou non, il répondit aussi pertinemment qu'un théologien aurait pu le faire. La pureté de ses mœurs égalait la pénétration de son esprit : mais, comme sans la connaissance de notre Sauveur il n'y a rien de parfait, l'orgueil de cet homme lui faisait croire qu'il n'existait personne qui pût lui être comparé. En vain le P. Henriquez tenta de le convertir. Voyant qu'il n'y réussirait pas sans un secours spécial de la Providence, il redoubla ses prières pendant deux ans, et sollicita celles des Jésuites de Portugal et de Rome dans le même but. Les ferventes supplications de tant de serviteurs de Dieu obtinrent enfin, au déiste orgueilleux, la grâce de reconnaître son insuffisance, puis d'embrasser la foi de Jésus-Christ, qui ne communique qu'aux humbles les secrets profonds de sa divinité. Depuis cette conversion, arrivée pendant que Xavier était au Japon, telle fut l'autorité morale du P. Henriquez, que les plus doctes entre les idolâtres et les musulmans s'enfuyaient à son approche, de peur d'être contraints d'entrer en discussion avec lui. Le saint missionnaire eut sa part des épreuves que les incursions des Badages réservaient aux ouvriers apostoliques. Après le P. Antoine Criminal, le P. Alfonse Mendez périt de la main de ces féroces ennemis des Paravas, et on lui trancha la tête ; ensuite le P. Paul de la Vallée, saisi et mis aux fers, n'ayant qu'un peu de riz et d'eau pour sa nourriture, expira en prières ; le P. Henriquez, saisi à son tour, endura de si mauvais traitements pendant sa captivité, que, sous le poids des fers qui liaient ses pieds, ses bras et son cou, tout son corps s'enfla. Délivré, ainsi que d'autres Portugais prisonniers, il se remit aussitôt à évangéliser les Paravas. Xavier qualifiait ce religieux de grand homme de bien, dénomination méritée par le missionnaire qui, pendant cinquante-trois ans, évangélisa la côte de la Pêcherie.

De Malaca, saint François Xavier se rendit à Cochin, où il arriva le 24 janvier 1552. Pierre Gonçales, vicaire de l'évêque de Goa dans cette ville, et les Portugais qu'y fixait le commerce, avaient obtenu que le Père Balthasar Gago y fût envoyé. Bientôt après, une pieuse confrérie, formée sous le titre de Notre-Dame, donna aux Jésuites l'église dite de la Mère de Dieu, où elle se réunissait, et Jean d'Albuquerque, évêque de Goa, confirma cette donation. Mais les confrères, ayant eu regret de leur don, entreprirent de le faire annuler. Alfonse de Noronha maintint, au contraire, en possession les Jésuites, qui, s'ils se virent soutenus par l'autorité, perdirent en revanche quelque chose des sentiments d'affection qui les avaient fait appeler à Cochin. Telle était la disposition des esprits, quand Xavier y reparut. Le sage religieux pacifia tout avec autant de charité que d'humilité. Le 2 février 1552, il fit assembler les confrères de Notre-Dame dans la cour de l'église principale de Cochin; là, en présence du vicaire de l'évêque et des prêtres qui avaient été présents à la donation, il vint, les clefs de la chapelle contestée à la main, se mit à genoux, et dit aux assistants aussi étonnés qu'attendris : « Vous nous aviez donné généreusement l'église de la Mère de Dieu, à laquelle vous portiez tant de vénération, dans l'espoir que, si les religieux de notre Compagnie s'en trouvaient chargés, la dévotion s'échaufferait encore plus dans les cœurs des habitants de Cochin, et qu'il en résulterait un grand profit pour les âmes. Or, bien que je conserve toujours les mêmes espérances, néanmoins, ayant appris à mon vif regret qu'à cette occasion quelques-uns d'entre vous ont perdu quelque peu de l'affection qu'ils avaient pour nous, je suis venu ici afin de

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. II, p. 385.

remettre entre vos mains les clefs de l'église : non pas que j'apprécie moins la faveur qu'il vous a plu de nous faire en nous la donnant, car, à cette heure comme au moment où nous en avons pris possesion, nous vous sommes aussi reconnaissants que si nous jouissions de la chapelle ; mais parce qu'il ne serait pas raisonnable que nous fussions (ce qu'à Dieu ne plaise!) cause de quelque désagrément pour ceux à qui nous sommes tant redevables, et que nous rendissions le mal en retour du bien qu'on nous a fait. Bref, pour ne causer du mécontentement à personne, pour nous maintenir au contraire dans les bonnes grâces de chacun de vous, nous remettons ces clefs entre vos mains, afin que vous en disposiez comme bon vous semblera. » En effet, il donna aussitôt les clefs au chef de la confrérie, et cela avec une telle humilité que, plusieurs années après, personne ne pouvait se le rappeler sans éprouver une douce émotion. Cette conduite gagna les cœurs des confrères mêmes qui étaient le plus contraires aux Jésuites, au point qu'à l'instant tous les membres de la confrérie ratifièrent librement et spontanément la donation de l'église en faveur de la Compagnie de Jésus (1). Dès lors, elle s'installa, à la satisfaction et au grand profit des habitants de Cochin, dans cette chapelle, qui fut le principe d'un collége, devenu, après celui de Goa, le premier de toute l'Inde, à raison tant du nombre des sujets que de l'importance des œuvres spirituelles dont il fut la source. Le roi des îles Maldives, chassé par ses sujets, avait cherché un refuge à Cochin, et venait d'être instruit par le P. Hérédia. L'apôtre des Indes donna le baptême à ce prince, qui, désespérant de recouvrer ses États, épousa une Portugaise, et mourut dans la vie privée, heureux d'avoir échangé les vanités du pouvoir contre le don solide de la foi.

Dans le cours du mois de février, François prit terre à Goa. Il visita d'abord les hôpitaux, puis se rendit au collége de Saint-Paul, où il guérit un malade agonisant. Entre autres missionnaires, il y trouva le P. Gaspard Barzée, qu'il avait envoyé naguère à Ormuz, et dont nous allons résumer les travaux (2).

Flamand d'origine, Gaspard naquit à Gouza, village de la province de Zélande, de parents qui n'ont pas eu d'autre noblesse que celle qu'il a procurée à sa famille par l'éclat de ses vertus. Après avoir fait dans son lieu natal les études de grammaire, il suivit à Louvain les cours de philosophie et de théologie. Ce fut en Portugal qu'on l'admit dans la Compagnie de Jésus, et on l'envoya aux Indes l'an 1548, avec trois religieux, en même temps qu'Antoine Gomez en conduisait trois autres. L'influence de son zèle, de sa charité et de sa patience fut telle sur les matelots et les passagers, que le vaisseau sembla transformé en une communauté édifiante. A Goa, où il arriva le 4 septembre, il n'opéra pas un moindre changement par ses prédications. Il y eut des conférences avec les brames, dont le chef, appelé Locu, éclairé par sa victorieuse éloquence, fut solennellement baptisé, ainsi que sa femme et un neveu. Le brame reçut le nom de Luc Sala; sa femme, celui d'Isabelle; son neveu, celui d'Antoine. On fêta ce baptême pendant huit jours, avec autant de pompe que d'allégresse. Gaspard, envoyé à Ormuz par saint François Xavier, convertit à son passage au port de Mascate, sur la côte orientale de l'Arabie, plusieurs chrétiens apostats. Le vicaire de l'évêque et le commandant du fort d'Ormuz se disputèrent l'honneur de le loger, quand il se présenta : mais il les mit d'accord, en s'installant, comme d'habitude, à l'hôpital des pauvres ; et il commença par des actes d'humilité ses hostilités contre l'esprit de ténèbres, qui régnait en maître dans l'île d'Ormuz (Pl. LXI, n° 2), alors l'un des entrepôts du commerce de l'Europe et de l'Asie. Sur ce rocher couvert de pierres salines, sans eau potable et presque sans végétation, on entassait les trésors de l'Orient. Catholiques, Grecs, Géorgiens, Abyssins, juifs, mahométans, idolâtres, y vivaient au milieu de l'opulence, du faste et des plus scandaleux plaisirs. Les musulmans y solennisaient le vendredi dans une mosquée, l'une des plus célèbres de l'Asie; les juifs, le samedi dans une grande synagogue; les idolâtres, le lundi dans leurs pagodes. Gaspard, après avoir catéchisé dans les rues les groupes qu'il réunissait une clochette à la main, et reporté vers la religion les pensées de cette population si mêlée et si distraite, résolut d'attaquer successivement et en particulier chacune

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 430.

(2) *Ibid.*, p. 225, 258; t. II, p. 374.

des erreurs qui dominaient à Ormuz. Il distribua ses sermons de telle sorte que, le dimanche et les autres jours de fêtes, il prêchait aux Portugais, le lundi aux idolâtres, le vendredi aux mahométans, et le samedi aux juifs, utilisant dans l'intérêt de leur salut les journées consacrées au repos. Lorsqu'il s'adressait aux chrétiens, il s'élevait avec énergie contre les principaux vices par lesquels on les voyait contredire leur foi, c'est-à-dire la dissolution des mœurs, les blasphèmes, la cupidité et l'usure, l'esprit de vengeance et de contention; et, à la place de chaque vice abattu, il faisait fleurir la vertu contraire. Il ne s'appliqua pas avec moins de succès à ramener les schismatiques, les hérétiques, et surtout les apostats qui avaient renié Jésus-Christ pour se soumettre au joug honteux de Mahomet. Un de ces derniers, nommé Jean, né à Cologne en Allemagne, et depuis dix ans artilleur au service des musulmans, était employé à leur poudrière d'El-Katif sur le bord du golfe Persique, lorsqu'apprenant les conversions merveilleuses opérées à Ormuz, il résolut de rentrer à son tour au sein de l'Église. Il se servit de poudre à canon détrempée avec de l'eau pour écrire à Gaspard une lettre conçue en trois langues, latine, française et flamande, car il ignorait que le Père les entendît toutes trois. Il y exprimait le désir de se retirer à Ormuz, s'il obtenait un sauf-conduit des Portugais, et de se réconcilier avec Dieu. Gaspard, joyeux à cette nouvelle, lui répondit de venir sans crainte; mais la lettre tomba entre les mains du gouverneur d'El-Katif, qui, faisant aussitôt comparaître Jean, lui demanda quelle était sa loi, celle des chrétiens ou celle des mahométans. L'artilleur déclara avec autant de franchise que de fermeté qu'il était chrétien, prêt à endurer toutes les tortures pour la foi de Jésus-Christ, et qu'il n'avait d'autre regret que d'avoir déguisé sa croyance sous les livrées de l'islamisme. Les musulmans qui assistaient à son interrogatoire, transportés de colère à cette réponse généreuse, se jetèrent sur le confesseur et le mirent en pièces à l'instant même. On lui coupa la tête, dès qu'il fut mort; on l'attacha au bout d'une lance, et on la posa ainsi sur le mur de la forteresse. Quand les Portugais s'emparèrent d'El-Katif, peu de temps après, ils trouvèrent chez le gouverneur la lettre interceptée du P. Gaspard, recueillirent tous les détails du martyre, et rapportèrent avec honneur à Ormuz la tête de Jean. Ceux qui n'avaient jamais reçu la foi ne résistèrent pas plus au missionnaire que les mauvais chrétiens, les hérétiques et les renégats. Deux rabbins d'Ormuz, Salomon et Joseph, furent réduits à confesser que la loi de Jésus-Christ était la vraie, et ils n'expliquèrent leur obstination dans le judaïsme que par la crainte des restitutions qui auraient été la conséquence de leur conversion. Mais ces restitutions précisément, opérées par les convertis sous l'influence de Gaspard, et souvent au profit des musulmans, attiraient au missionnaire l'admiration et la confiance des sectateurs de Mahomet, qui l'appelaient le grand prêtre des chrétiens, ou encore Jean-Baptiste, fils de Zacharie, comme si l'âme du Précurseur animait, par transmigration, le corps du religieux de la Compagnie de Jésus. En témoignage de leur respect, ils lui demandèrent de visiter leur grande mosquée d'Ormuz: le missionnaire ne fit pas difficulté d'y entrer, afin de connaître mieux les cérémonies et les superstitions de l'islamisme, d'en pouvoir parler comme témoin oculaire, et de les réfuter d'une manière plus efficace. Cependant, lorsqu'il voulut engager la discussion avec les docteurs mahométans, ceux-ci s'y refusèrent. Forcés dans leurs derniers retranchements, ils finirent par lui opposer un vieillard versé, non-seulement dans l'islamisme, mais dans la philosophie et les sciences des Arabes. Cet antagoniste déclara de prime abord qu'il valait mieux recourir à l'épreuve des faits qu'à celle du raisonnement, et demanda que celui des deux champions qui endurerait le plus longtemps la faim et la soif fût reconnu comme le défenseur de la meilleure cause. Gaspard répondit qu'il ne convenait pas de tenter Dieu; que la vérité d'une religion n'était pas subordonnée à la complexion plus ou moins robuste de ceux qui la professaient; que la raison avait été donnée à l'homme pour discerner le bien et le mal, et la parole pour exprimer les motifs de ses jugements; qu'il fallait donc argumenter d'abord, sauf, si on n'établissait pas ainsi la vérité, à recourir à l'épreuve subsidiaire des faits. L'antagoniste, craignant d'être confondu en présence d'une assemblée si nombreuse, recourut à un moyen dilatoire: mais, en reculant, il laissa au pouvoir de la

vérité qu'il fuyait sa femme et sa fille, douées toutes deux d'un esprit juste, et qui, voyant d'un côté la fermeté du P. Gaspard, de l'autre l'embarras de son adversaire, comprirent qu'il n'y avait rien de solide dans l'islamisme et se sentirent inspirées d'embrasser la foi de Jésus-Christ. Elles allèrent demander le baptême au missionnaire, qui les plaça dans la maison d'un pieux Portugais, dont les musulmans n'osèrent forcer la porte, tant par respect pour Gaspard, que par la crainte de la forteresse portugaise. Le champion de Mahomet étant venu réclamer sa femme et sa fille, le religieux lui offrit de reprendre la discussion commencée, à condition qu'on lui rendrait ces deux femmes s'il était victorieux, mais qu'il se ferait chrétien comme elles s'il était vaincu. L'affection l'emportant sur la peur d'une défaite, il accepta cette condition. La conférence recommença donc publiquement et dans toutes les règles. Le missionnaire eut bientôt réduit son antagoniste à admettre le dogme de la Trinité, et à confesser que la loi de Mahomet ne pouvait être suivie sans extravagance. «Voilà qui va bien, s'écria-t-il dans sa joie, et vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu.» Pressé de formuler de nouveau ces aveux, l'adversaire, dominé par la honte, chercha à les retirer; il prétexta la nécessité où il était de consulter quelques livres, pour rompre la conférence; puis, au lieu de reparaître, il s'enfuit en Perse, à l'aide des chameaux qu'un riche musulman mit à sa disposition, pour qu'il se dérobât aux prestiges de l'enchanteur: c'est ainsi que les docteurs musulmans, dans leur confusion, nommaient le P. Gaspard. Les deux femmes, après avoir été bien instruites, furent baptisées, la mère sous le nom de Marie, la fille sous celui de Catherine; et d'autres mahométans, notamment la nièce du chérif de la Mekke, mariée à l'ambassadeur persan qui résidait à Ormuz, suivirent leur exemple. Le roi d'Ormuz, lui-même, car il y en avait un, quoique soumis à la suzeraineté portugaise, laissa espérer qu'il embrasserait le christianisme: mais la crainte d'une révolte, que les Persans ne manqueraient pas de soutenir, et les pleurs de sa mère, le firent chanceler dans son projet. Gaspard engagea les chrétiens d'Ormuz à s'intéresser par des prières publiques au salut de ce prince. Les musulmans, de leur côté, remplirent en tumulte leur grande mosquée. Par un mouvement de l'esprit de Dieu qui explique cette démarche, Gaspard fait préparer plusieurs croix; il va d'abord en planter une sur une colline où se trouvait un temple de Mahomet; il se dirige ensuite vers la grande mosquée, d'où les musulmans s'échappent étonnés et éblouis à la vue de la croix, que le missionnaire arbore triomphante; enfin il obtient du roi la permission de murer la porte de la mosquée et une défense d'invoquer désormais publiquement Mahomet dans toute l'île d'Ormuz. Les musulmans recoururent alors à l'intervention d'Abou Modhaffer châh Thamâsp Behader-châh, qui avait succédé en 1524 à châh Ismaël, fondateur de la célèbre dynastie des sofys de Perse. L'ambassadeur persan, dont la femme venait d'être baptisée à Ormuz, porta de son côté des plaintes à châh Thamâsp, qui fit arrêter un envoyé portugais, nommé Henri Macedo, exigeant qu'on lui remît en échange la nouvelle chrétienne; mais Gaspard s'opposa à cet acte de faiblesse, et Macedo n'en recouvra pas moins la liberté. Quant à la grande mosquée d'Ormuz, châh Thamâsp, en qualité de roi des Chyites, sectateurs d'Aly, s'inquiéta peu qu'on la rouvrît, parce qu'elle appartenait à la secte opposée. Ce que les musulmans d'Ormuz n'avaient pu obtenir par force, ils essayèrent de l'obtenir par corruption; mais Gaspard déjoua leurs manœuvres. La renommée du missionnaire s'étendit dans l'Oman, entre les caps Mosendon et Rasalgat, au point qu'on vint de cette partie de l'Arabie orientale le prier d'y porter le flambeau de la foi; l'obéissance qui l'enchaînait à Ormuz ne lui permit pas de s'y rendre. Saint François Xavier, connaissant sa ferveur, et craignant que le désir du martyre ne l'entraînât au loin dans les terres des infidèles, lui avait défendu de quitter avant trois ans l'île d'Ormuz, sans autorisation expresse. Il y avait, au reste, de quoi exercer son zèle en ce lieu, ne s'agit-il que de la conversion des pénitents idolâtres, qui se trouvaient à Ormuz. Le désir de se sanctifier dans la solitude et d'atteindre à une plus haute perfection engagea, dans des temps reculés, plusieurs brames à quitter le séjour des villes et le commerce des hommes, pour aller vivre dans les déserts avec leurs femmes, auxquelles ils persuadaient de les suivre: cet état des brames est celui de *vanaprastha*, c'est-à-dire habi-

tant des déserts (1). Une condition plus sublime est celle de *sannidsi* (2). Le vanaprastha, en effet, tient encore au monde par les liens de famille, tandis que le sanniâsi s'impose le pénible sacrifice d'abandonner sa femme et ses enfants. Comme le vanaprastha, il se soumet à de dures mortifications; mais il fait, de plus, profession de pauvreté, et se résigne à ne vivre désormais que d'aumônes. En général, tout brame, avant de devenir sanniâsi, a dû être *grihastha*, c'est-à-dire marié, et a dû satisfaire à la dette des ancêtres, au devoir que les Indiens regardent comme le premier de tous, celui de perpétuer son espèce: il y a pourtant quelques exemples, mais rares, de brames qui, jeunes encore et avant d'avoir été mariés, se sont faits sanniâsis. On trouve, d'ailleurs, un grand nombre de pénitents sudras, sectateurs de Siva et de Vichnou, qui ont toujours été dans le célibat et qui vivent dans des ermitages isolés. La marche que doit suivre le sanniâsi, pour arriver au faîte de la perfection, diffère un peu selon la secte à laquelle il est attaché (3). Sa délivrance a commencé le jour où il a embrassé ce saint état: affranchi des entraves qui enchaînent les autres hommes au monde et à ses plaisirs, il accomplira ce qu'il lui reste à faire pour acquérir la sagesse par les ablutions fréquentes, par l'usage réitéré du *pança-gâvia* (mixtion de cinq substances qui procèdent du corps de la vache, c'est-à-dire le lait, le caillé, le beurre liquéfié, la fiente et l'urine), par les sacrifices quotidiens, par la pénitence et les austérités, mais surtout par la contemplation. Cette contemplation, dont la pratique a quelque chose de remarquable chez des idolâtres, est appelée *yoga;* et de là vient le nom de *yoghi*, qu'on donne à une secte de vagabonds, qui sont censés, quoique fort mal à propos, se livrer à cet exercice. Il existe un grand nombre de yogas; et tous ces modes de contemplations montrent jusqu'à quel point le fanatisme et la superstition peuvent égarer les hommes, surtout lorsqu'ils ont pour auxiliaires la vanité et le désir de se faire un nom. Indépendamment de ces exercices spirituels, il y a des *tapasas* ou pénitences corporelles, toutes plus rigoureuses les unes que les autres (1). Chaque contemplatif choisit celle pour laquelle il se sent le plus d'inclination: ainsi, l'un se tient exposé tout nu au soleil, tant que la journée dure, dans la saison des grandes chaleurs, et environné de quatre feux ardents; l'autre demeure, tout un jour aussi, plongé jusqu'au cou dans l'eau froide, la tête enveloppée d'un linge mouillé, à l'époque la plus froide de l'année; celui-ci a sans cesse les bras croisés par-dessus la tête, jusqu'à ce que les nerfs, engourdis par cette tension forcée et continue, ne puissent plus reprendre leur position naturelle; celui-là se tient debout, un pied par terre et l'autre en l'air, jusqu'à ce que la jambe enfle, suppure et soit couverte d'ulcères. Cet autre enfin retient sa respiration avec une telle violence, que l'âme, forcée d'abandonner le corps, s'ouvre un passage par le sommet de la tête, s'envole et aille se réunir à Parabrahma. C'est à des folies semblables que le P. Gaspard Barzée s'occupa d'arracher les pénitents idolâtres d'Ormuz. Il alla les voir souvent, en partie pour se concilier leur bienveillance, en partie pour connaître mieux leurs principes, afin de les combattre ensuite plus aisément. Ces pénitents, de leur côté, se plaisaient à le recevoir, lui dévoilaient leurs rêveries, et, ébranlés par ses observations, chancelaient entre l'erreur et la vérité. Ils finirent par subordonner leur conversion à celle du principal d'entre eux, qui était allé visiter d'autres solitaires idolâtres, dans les montagnes d'Arabie; homme dont l'austérité exerçait un tel prestige, que les idolâtres buvaient avec respect l'eau avec laquelle il venait de laver ses pieds, et que le roi d'Ormuz, bien que mahométan, se prosternait devant lui. A son retour d'Arabie, Gaspard alla le trouver, le gagna en faisant l'éloge de la chasteté et de la pauvreté, puis lui représenta que ces vertus ne pouvaient être solides qu'autant qu'elles avaient pour base la connaissance et le culte du seul et vrai Dieu. Il l'amena ainsi à vouloir qu'on lui exposât toute l'économie du christianisme, et le Seigneur mit, dans cette âme perplexe, le désir de l'embrasser. Pressé d'en finir, le pénitent demanda un délai

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 228.
(2) *Ibid.*, p. 260.
(3) *Ibid.*, p. 268.

(1) L'abbé Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 277.

de trente jours, que Gaspard lui accorda volontiers, en lui conseillant de supplier, dans cet intervalle, le Soleil de justice de l'inonder de sa lumière céleste. Il lui suggéra, en même temps, de se donner chaque jour cinq coups de discipline en souvenir des cinq plaies que le Sauveur a reçues en son corps pour l'amour de nous. Or, une nuit que ce pénitent, fidèle aux pratiques recommandées par le missionnaire, méditait sur le parti qu'il devait prendre: « Que fais-tu? lui dit une voix. Pourquoi ne suis-tu pas le chemin qui t'est montré? Il n'y a pas d'autre voie de salut que celle que suivent les chrétiens. » Aussitôt, dans une vision par laquelle Dieu semblait vouloir étaler devant lui toute la beauté et la majesté du culte catholique, il aperçut l'intérieur imposant d'une église, un clergé couvert des plus riches ornements, des autels parés avec magnificence. Ému et ébloui tout à la fois, il résolut de se rendre à l'appel divin qu'il venait d'entendre. Le roi d'Ormuz s'étant présenté le matin à sa grotte pour le voir, le converti se déroba à l'honneur de cette visite, pour aller demander le baptême au P. Gaspard Barzée. Il reçut le nom de Paul sur les fonts baptismaux, à cause de l'analogie de sa vocation avec celle du Docteur des nations sur le chemin de Damas. Tous les autres pénitents, à l'exemple de leur chef, se rangèrent sous l'étendard de Jésus-Christ, et mirent en pièces les idoles qu'ils adoraient naguère. Gaspard, après avoir planté la croix au sommet de leur asile solitaire, comme un trophée de la victoire remportée par le Sauveur sur le démon, dédia leur pagode au vrai Dieu. Beaucoup d'autres idolâtres, que l'exemple de ces pénitents entraîna, accoururent sur leurs pas à la source baptismale. Paul, voulant contempler des yeux du corps le splendide appareil qu'il avait vu des yeux de l'âme, passa d'Ormuz à Goa, et de là en Portugal, où on le présenta à Jean III: mais il ne put se rendre à Rome, Dieu l'ayant appelé à lui par une mort accompagnée de toutes les circonstances qui caractérisent la fin des élus. Tels furent les résultats de la mission du P. Gaspard Barzée à Ormuz. En quittant cette ville, il pensait être envoyé au Japon ou à la Chine; mais les habitants de Goa supplièrent Xavier de le laisser au milieu d'eux. Il fut nommé tout à la fois recteur du collége de Saint-Paul et vice-provincial des Jésuites de l'Inde, où il mourut le 18 octobre 1553. Les Pères Gonsalve Rodriguez, Antoine Hérédia, Aires Brandan et Alexis Diaz remplacèrent successivement ce missionnaire à Ormuz, où l'on bâtit une église et une résidence pour la Compagnie: mais les Jésuites cédèrent ensuite cette mission aux Dominicains ou aux Augustins. Nous n'avons pas de détails particuliers sur les travaux de ces derniers: on sait seulement qu'une reine d'Ormuz, convertie en 1586 avec son jeune frère, reçut le baptême à Goa, où elle épousa le Portugais Antoine d'Azevedo Coutigno.

Le P. Antoine Gomez, qui était arrivé dans l'Inde en même temps que le P. Gaspard Barzée, et que Xavier, avant d'aller au Japon, avait nommé recteur du collége de Goa, concourut à instruire dans la foi le roi de Tanor, petit territoire sur la côte du Malabar, borné au nord par le royaume de Calicut, à l'occident par la mer, à l'orient et au midi par les États du Samorin (1). Depuis longtemps, ce prince, de la caste des brames, témoignait de l'inclination pour les Portugais. Il avait reçu volontiers la visite du Franciscain Vincent, compagnon de l'évêque de Goa, et de Jean Suarez, vicaire de la citadelle de Cialé, que les Européens occupaient à deux lieues de Calicut; et ce dernier lui administra le baptême en secret, ainsi qu'à la reine. Le mystère dont on s'enveloppa tenait à la crainte d'une révolte. Le roi continua même à porter publiquement trois fils suspendus à son cou (ce qui était une marque de superstition des brames), bien qu'il eût, en même temps, un petit crucifix caché dans son sein. Quelque temps après son baptême, il désira qu'un religieux de la Compagnie de Jésus vînt l'instruire plus à fond des vérités du christianisme. Le recteur du collége de Saint-Paul partit de Goa, au mois d'avril 1549, pour aller compléter son instruction. Il le trouva chrétien à huis clos, idolâtre au dehors; répandant dans son intérieur des larmes devant le crucifix, sacrifiant aux idoles dans les pagodes, et colorant cette double conduite par le prétexte de la raison d'État. Comme le P. Antoine Gomez refusa d'autoriser de tels subterfuges, le roi de

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. 1, p. 319. Wadding, an. 1510.

Tanor résolut d'aller à Goa pour conférer avec l'évêque, en présence du gouverneur. Ce dernier hésitait à recevoir et à traiter en chrétien un prince que les siens réputaient idolâtre; mais frère Jean d'Albuquerque, ne tenant pas assez compte de la différence qu'il y a entre le costume d'un peuple et les symboles extérieurs de religion ou de superstition, entraîné d'ailleurs par sa bonté naturelle et par l'affection qu'il portait au prince converti par frère Vincent, émit l'avis que les fils suspendus au cou du roi de Tanor ne préjugeaient rien contre lui; que Joseph, Nicodème, Gamaliel, avaient été disciples secrets de Jésus-Christ, par la crainte des Juifs; que saint Sébastien, après avoir reçu la foi, avait retenu les ornements militaires des Romains; qu'il convenait donc de temporiser avec le roi malabare, jusqu'à ce que l'état de ses affaires lui permît de professer publiquement le christianisme. D'après cet avis, on envoya des vaisseaux chercher le prince. A la nouvelle de son départ, les brames s'y opposèrent, suppliant le roi de ne point aller se souiller au contact impur des chrétiens. Les prières demeurant inutiles, on employa la force; et ce ne fut qu'en escaladant les murs de son palais, après avoir attaché son crucifix à sa chevelure, qu'il parvint à gagner la flottille portugaise. Vêtu à l'européenne, il fit une entrée royale à Goa, reçut à l'entrée de l'église la bénédiction de l'évêque, et baisa la croix avec dévotion. Dès le soir, il s'expliqua sur ses intentions, protestant qu'il voulait vivre et mourir dans la religion chrétienne, et demandant qu'on lui administrât, mais en secret, le sacrement de confirmation. Ce sacrement lui fut, en effet, conféré le lendemain dans la chapelle particulière de l'évêque. De grandes fêtes signalèrent le séjour de ce prince à Goa. Quoiqu'il eût donné aux Portugais l'espérance que son royaume et tout le Malabar ne tarderaient pas à être convertis, il ne se déclara pas plus explicitement chrétien, à son retour, qu'avant son voyage. Il fit seulement planter deux grandes croix devant son palais, enjoignit aux castes inférieures d'embrasser le christianisme ou de quitter ses domaines, dit aux brames et aux naires qu'ils seraient comblés de faveurs s'ils reconnaissaient Jésus-Christ. Les choses n'en restèrent pas moins dans le premier état; et les uns crurent que le roi de Tanor avait simulé une conversion secrète pour s'assurer la protection des Portugais; les autres, que la crainte d'être renversé du trône avait seule empêché une manifestation décisive de ses véritables sentiments. A l'égard du P. Antoine Gomez, homme instruit, prédicateur habile, mais singulièrement attaché à ses propres idées, il gouverna si arbitrairement le collége de Saint-Paul, et introduisit de telles innovations, que Xavier dut le renvoyer de la Compagnie.

Cependant, saint François Xavier ne perdait pas de vue la mission de la Chine, et il obtint du vice-roi Alfonse de Noronha une commission qui nommait Jacques Pereira ambassadeur dans le céleste empire. Après avoir distribué des missionnaires sur tous les points de la presqu'île en deçà du Gange, et envoyé le P. Melchior Nugnez à Baçaim, où Melchior Gonçalès avait commencé une résidence dès l'an 1549 (1), le P. Gonsalve Rodriguez à Tana, le P. François Henriquez à Cochin, le P. Louis Mendez à la côte de la Pêcherie, le P. Jean Lopez à Méliapour où était déjà le P. Alfonse Cyprian, et d'autres à Diu, Xavier partit de Goa le 15 avril 1552. Le P. Balthasar Gago, ainsi qu'Édouard de Sylva et Pierre d'Alcaçeva, qui n'étaient pas encore prêtres, l'accompagnèrent jusqu'à Malaca, d'où il se rendirent au Japon.

Malaca offrit une ample matière à la charité de l'apôtre des Indes. Il y régnait une maladie contagieuse que Xavier avait prédite, et qui emportait beaucoup de monde. Dès que le saint eut mis pied à terre, il alla chercher les malades. Il courait avec ses compagnons de rue en rue pour ramasser les pauvres qui languissaient sans secours sur le pavé, et les portait aux hôpitaux ou au collége de la Compagnie. Il fit construire le long de la mer des cabanes pour abriter le reste de ces malheureux, auxquels il procura ensuite les remèdes et les aliments nécessaires. Dans le même temps, il ressuscita le jeune François Ciavos, qui depuis prit l'habit de la Compagnie. La contagion ayant presque entièrement cessé, il traita de l'ambassade de la Chine avec Alvarez d'Atayda, alors commandant de Malaca, auquel le vice-roi s'en rapportait

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 477.

pour cette affaire. Cet officier, mécontent de Jacques Pereira, traversa le projet d'ambassade. Xavier allégua inutilement l'autorité du roi et l'ordre du vice-roi. Le commandant entra en fureur, et traita le saint de la manière la plus outrageante. Xavier, après avoir continué ses sollicitations pendant un mois sans pouvoir rien obtenir, menaça d'Atayda de l'excommunication, s'il persistait à s'opposer à la propagation de l'Évangile. Il produisit les brefs de Paul III, qui l'établissaient Nonce apostolique, et dont il n'avait rien dit par humilité depuis qu'il les avait présentés à Jean d'Albuquerque. Le commandant se rit de ses menaces, en sorte que le vicaire général de l'évêque de Goa, à la résidence de Malaca, lança contre lui une bulle d'excommunication; et d'Atayda, destitué depuis pour ses extorsions et pour d'autres crimes, fut conduit chargé de fers à Goa, par l'ordre du roi.

L'apôtre, voyant que le projet d'ambassade ne pouvait être réalisé, s'embarqua sur un navire portugais qui partait pour l'île de Sancian, sur la côte de la Chine. Les Portugais avaient la permission d'y aborder, afin de s'y pourvoir des choses qui leur étaient nécessaires. Durant le voyage, Xavier opéra plusieurs miracles, et convertit quelques passagers mahométans. Le vaisseau arriva à Sancian le vingt-troisième jour après son départ de Malaca. Les marchands portugais de cette île tâchèrent de détourner Xavier du dessein qu'il avait de passer secrètement à la Chine, avec un jeune Hindou et un frère de la Compagnie, Chinois de naissance, qui avait pris l'habit à Goa. Ils lui représentèrent la rigueur des lois du céleste empire, ainsi que la vigilance des officiers qui gardaient les ports et qu'il était impossible de gagner; ajoutant que le missionnaire devait s'attendre à être au moins battu cruellement et condamné à une prison perpétuelle. Rien n'ébranla sa résolution: il déclara que les plus grandes difficultés ne l'empêcheraient pas d'entreprendre l'œuvre de Dieu, prit des mesures pour son voyage, et commença par se procurer un bon interprète, car le frère chinois qu'il avait amené de Goa n'entendait pas la langue de la cour et avait même oublié en partie celle que parlait le peuple. Un marchand chinois offrit de conduire le saint, pendant la nuit, à un endroit de la côte éloigné de toute habitation; il demanda pour récompense deux cents pardaos (le pardao vaut vingt-sept sous); il exigea, de plus, la promesse qu'en cas d'arrestation Xavier ne découvrirait ni le nom ni la maison de celui qui l'aurait débarqué. Cependant les Portugais de Sancian, qui craignaient de devenir eux-mêmes les victimes des Chinois, mirent tout en œuvre pour empêcher le voyage. Pendant ces délais, le serviteur de Dieu tomba malade. Tous les vaisseaux portugais étant partis, à l'exception d'un seul, il manquait des choses les plus nécessaires à la vie. D'un autre côté, l'interprète chinois rétracta la parole qu'il avait donnée. Xavier ne perdit point courage; il guérit de sa maladie, et, ayant appris que le roi de Siam se préparait à envoyer une ambassade magnifique à l'empereur de la Chine, il résolut de ne rien négliger pour obtenir la permission d'accompagner l'ambassadeur siamois: mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, et voulut l'appeler à lui. La fièvre reprit Xavier le 20 novembre. Il eut, en même temps, une claire connaissance du jour et de l'heure de sa mort. De ce moment, il sentit un dégoût étrange pour toutes les choses de la terre, et ne pensa plus qu'à la céleste patrie où Dieu l'appelait. Fort abattu de la fièvre, il se retira dans le vaisseau, qui était l'hôpital commun des malades, afin de pouvoir mourir dans la pauvreté. Mais, comme l'agitation du navire lui causait de grands maux de tête, et l'empêchait d'être aussi appliqué à Dieu qu'il le désirait, il demanda le jour suivant qu'on le remît à terre. On le laissa sur le rivage exposé aux injures de l'air, et surtout à un vent du nord très-piquant qui soufflait alors. George Alvarez, touché de compassion pour son état, le fit porter dans sa cabane, qui ne valait guère mieux que le rivage, parce qu'elle était ouverte de toute part. La maladie, accompagnée d'une douleur de côté fort aiguë et d'une grande oppression, faisait de jour en jour de nouveaux progrès. On saigna deux fois Xavier: mais, le chirurgien, peu expérimenté dans son art, lui ayant piqué le tendon, il tomba en faiblesse et en convulsions. Il lui survint un dégoût horrible, en sorte qu'il ne pouvait rien prendre. Son visage était toujours serein, et son esprit calme. Tantôt il levait les yeux au ciel, tantôt il les fixait sur son crucifix. Sans cesse il s'entretenait avec Dieu, en répandant beaucoup de larmes.

Enfin, le 2 décembre 1552, qui était un vendredi, ayant les yeux baignés de pleurs et tendrement attachés sur son crucifix, il prononça ces paroles: « Seigneur, j'ai mis en vous mon espérance, je ne serai jamais confondu; » et, en même temps, transporté d'une joie céleste qui parut sur son visage, il rendit doucement l'esprit. (Pl. LXVIII, n° 1.) Il avait quarante-six ans, et il venait d'en passer dix et demi dans l'Inde. Ses travaux l'avaient fait blanchir de bonne heure, et il était presque tout blanc la dernière année de sa vie. On l'enterra le dimanche suivant. Son corps fut mis dans une caisse assez grande, à la manière des Chinois, et on la remplit de chaux vive, afin que, les chairs étant plus tôt consumées, on pût emporter les os à Goa. Mais, le 17 février 1553, lorsqu'on ouvrit le cercueil et qu'on eut ôté la chaux de dessus le visage, on le trouva frais et vermeil, comme celui d'un homme qui dort doucement. Le corps était aussi très-entier, et sans aucune marque de corruption. On coupa, pour s'en assurer davantage, un peu de chair près du genou, et il coula du sang. La chaux n'avait point non plus endommagé les habits sacerdotaux avec lesquels on l'avait enterré. Le saint corps exhalait une odeur plus douce et plus agréable que celle des parfums les plus exquis. Quand il aborda à Malaca le 22 mars, la peste, qui ravageait cette ville depuis quelques semaines, cessa tout à coup. On enterra le corps dans le cimetière commun. Ayant été trouvé frais et entier, au mois d'août suivant, il fut transporté à Goa, et déposé dans l'église du collége de Saint-Paul le 15 mars 1554. Il s'opéra, à cette occasion, plusieurs guérisons miraculeuses.

On dressa, par ordre de Jean III, des procès-verbaux de la vie et des miracles du serviteur de Dieu, non-seulement à Goa, mais dans d'autres contrées des Indes. Paul V le béatifia en 1619, et Grégoire XV le canonisa en 1622. Jean V ayant ordonné qu'on visitât les reliques en 1744, l'archevêque de Goa trouva le corps parfaitement conservé, n'exhalant aucune mauvaise odeur, et paraissant même environné d'une splendeur extraordinaire. Le visage, les mains, la poitrine et les pieds n'offraient pas la moindre marque de corruption. En 1747, le même roi obtint de Benoît XIV un bref portant que le serviteur de Dieu serait honoré comme patron et protecteur de toutes les contrées des Indes orientales.

La chapelle où repose le corps de saint François Xavier, à l'exception du bras droit, de deux doigts du pied droit et des intestins, est un des plus beaux monuments connus. Au milieu de cette chapelle s'élève une pyramide de divers marbres. Tout au-dessus, et pour servir de couronnement à la pyramide, il y a un coffre de bois noir, peut-être de celui qu'on appele *bois de fer*, sur lequel sont sculptées les actions principales de l'apôtre des Indes (1).

Les protestants ont exalté saint François Xavier, comme les catholiques. « Si la religion de Xavier s'accordait avec la nôtre, dit Baldeus (2), nous le devrions estimer et honorer comme un autre saint Paul. Toutefois, nonobstant cette différence de religion, son zèle, sa vigilance et la sainteté de ses mœurs doivent exciter tous les gens de bien à ne point faire l'œuvre de Dieu négligemment. Les dons que Xavier avait reçus pour exercer la charge de ministre et d'ambassadeur de Jésus-Christ étaient si éminents, que mon esprit n'est pas capable de les exprimer. Si je considère la patience et la douceur avec laquelle il a présenté aux grands et aux petits les eaux saintes et vives de l'Évangile; si je regarde le courage avec lequel il a souffert les injures et les affronts, je suis contraint de m'écrier avec l'apotre : « Qui est capable comme lui de ces choses merveilleuses? »

A côté du grand nom de François Xavier, cette gloire éternelle de la Compagnie de Jésus, il en est d'autres qui brillent avec honneur dans les annales de l'ordre séraphique. Le plus illustre est celui du bienheureux Jean d'Albuquerque, évêque de Goa, siége qui fut érigé en archevêché l'an 1552. Ce prélat avait précédé Xavier dans la tombe.

Son vicaire général Michel Vaz, auquel l'apôtre des Indes avait fait entreprendre le voyage de Portugal d'où il rapporta des ordres si favorables à la propagation de la foi, évangélisait la ville de Chaul, lorsque les brames l'empoisonnèrent, pour arrêter les progrès que son zèle faisait faire au christianisme (3).

(1) Perrin, *Voyage dans l'Indostan*, t. 1, p. 165.
(2) *Histoire des Indes*, p. 78.
(3) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. 1, p. 314.

A l'égard de frère Vincent du Lac, compagnon de Jean d'Albuquerque, il avait obtenu de ce prélat la permission d'aller à Cochin administrer les sacrements aux chrétiens de Saint-Thomas, et catéchiser les mahométans et les idolâtres. Cet homme de zèle et de vertu, s'étant retiré à Cranganor, prêchait souvent dans les églises des chrétiens de Saint-Thomas, et leur en fit même bâtir plusieurs. Afin de déraciner plus sûrement l'erreur de ces schismatiques et l'idolâtrie des autres indigènes, il établit, en 1546, par l'autorité de l'évêque de Goa et l'ordre du roi de Portugal, un collége ou séminaire (1), dans lequel les enfants des chrétiens de saint Thomas et ceux des Gentils, tout en apprenant les arts libéraux, recevaient, ceux-là la pure doctrine catholique, ceux-ci les premiers principes du christianisme et de la morale. Frère Vincent, qui avait un don spécial pour l'instruction de la jeunesse, s'attirait son affection. Comme il lui arriva un jour de châtier quelques-uns de ses disciples, les parents, irrités d'une correction qui leur semblait rejaillir sur eux-mêmes, accoururent en armes pour en tirer vengeance : mais les enfants qui venaient d'être châtiés firent à leur maître bien-aimé un rempart de leurs corps, et saisirent des pierres pour sa défense. Subjugués par cette manifestation si expressive de reconnaissance, les parents se retirèrent, sans rien entreprendre contre le zélé catéchiste (2). Le collége de Cranganor ne profita pas seulement aux jeunes idolâtres, mais aux chefs de famille, qui, instruits par leurs enfants, embrassèrent la foi. A l'égard des chrétiens de Saint-Thomas, l'influence qu'il aurait dû exercer sur eux se trouva paralysée par leurs chefs spirituels, qui refusèrent aux élèves devenus orthodoxes et prêtres catholiques dans ce collége la faculté de prêcher et d'administrer les sacrements dans les temples schismatiques, tolérant seulement qu'ils y célébrassent les saints mystères suivant l'usage de l'Église latine. D'ailleurs, on n'enseignait point, au collége fondé par frère Vincent, les langues chaldaïque et syriaque : inconvénient auquel les Jésuites devaient pourvoir plus tard, en établissant, à une lieue de Cranganor, le collége de Vaïpicota. Le pieux Franciscain finit ses jours au milieu de ses élèves en 1550.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. III, p. 552. Jean de Luca, *Continuation de Wadding*, an. 1546, n° 135.

(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 52. Jean de Luca, *Continuation de Wadding*, an. 1536, n° 109.

CHAPITRE IV.

Suite des Missions des ordres de saint Dominique, de la Merci et de saint François dans l'Amérique septentrionale. — Missionnaires séculiers.

Pendant que le bruit des miracles et des conquêtes spirituelles de saint François Xavier remplissait les Indes orientales, les protestations des missionnaires en faveur de la liberté des Américains continuaient de retentir dans les Indes occidentales.

Dominique de Betanços avait évangélisé la contrée de Guatemala, et fondé dans la ville de ce nom un couvent de son ordre, avant que le licencié don François Marroquin devînt le premier pasteur de la paroisse de Saint-Jacques. Ce saint prêtre tint à grand honneur d'avoir succédé, dans le ministère apostolique, à un religieux qu'il appelait, dans une de ses lettres, un homme d'une sainteté si éminente, d'une science si profonde, d'un zèle si sage et si désintéressé, qu'on ne pouvait que gagner beaucoup à l'imiter. Paul III ayant érigé un siége épiscopal à Guatemala, François Marroquin, évêque élu, fut sacré à Mexico, et les Dominicains lui cédèrent sans difficulté, pour lui servir de cathédrale, l'église qu'ils avaient bâtie (1). Nous ne parlerons pas des utiles monuments dont ce prélat enrichit sa ville épiscopale : les écoles, les colléges, les hôpitaux, les maisons d'instruction ou de retraite, pour les deux sexes, s'élevaient, aussi bien que les églises, à la voix des évêques, sur tous les points de l'Amérique, et la civilisation naissait en quelque sorte sous leurs pas. François Marroquin eut pour auxiliaires de bons ecclésiastiques séculiers, ainsi que les religieux de saint Dominique, de saint François, de Notre-Dame de la Merci. Parmi ces derniers, Touron nomme

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. V, p. 252.

Jean de Zambrana, Marc Perez Dardon, François Lopez et Pierre de Barrientos. Parmi les premiers, Pierre de Angulo mérite une mention plus spéciale; et sa biographie nous conduira, d'ailleurs, à expliquer avec détail une révolution pacifique à laquelle jusqu'ici nous n'avons fait qu'allusion (1). Né à Burgos, capitale de la Vieille-Castille, il prit d'abord le parti des armes, et s'embarqua, en 1524, pour l'Amerique, dans un simple but de gloire et de fortune. La grâce devait transformer le vaillant guerrier en missionnaire. L'an 1528, il entra au couvent de Saint-Dominique à Mexico, y reçut les ordres sacrés, et s'élança dans la carrière des missions. Au nord de Guatemala, se trouvait un peuple qui avait toujours repoussé avec succès les Espagnols; peuple belliqueux, défendu par son territoire même, sillonné de torrents et de précipices; peuple, par conséquent, difficile à atteindre, et aussi prompt à échapper, lorsqu'il était surpris, que constant à soutenir les plus terribles efforts, lorsqu'ils y était préparé. C'est celui dont les Espagnols découragés appelaient le pays la *Terre de guerre*. Sous la direction de Las Casas, Pierre de Angulo, aidé de Louis Cancer et de Rodrigue de Ladrada, vint à bout par la charité de ce que ses compatriotes n'avaient pu faire par la force. On connait l'ouvrage du *protecteur des Indiens*, intitulé : *du Seul moyen de conversion* (2). Dieu permit que ceux qui y lisaient la condamnation de leurs violences, missent les trois religieux au défi d'appliquer jamais le principe que leur confrère posait avec tant de confiance. « Si vous êtes convaincus, leur dirent-ils, que par la seule prédication, sans le secours de nos armes, on peut réduire les indigènes et en faire des chrétiens, essayez ce système dans la *Terre de guerre*. » On aurait pu leur répondre qu'on en avait déjà fait l'essai à l'égard de plus d'une tribu, et que, quand le succès n'était pas complet, la faute en était à l'intervention militaire, qui effrayait les peuples et troublait les apôtres dans leur action civilisatrice. Mais, sans discuter, les Dominicains acceptèrent le défi : ils stipulèrent seulement que les Espagnols ne paraîtraient pas en armes dans le pays, qu'ils n'exerceraient aucune vexation sur les indigènes qui auraient embrassé le christianisme, et que, une fois réunis dans des bourgades, on les laisserait jouir en paix de leur liberté, sous la protection du roi d'Espagne. Le traité conclu, avec l'approbation du gouverneur de Guatemala, les missionnaires se préparèrent, par la prière et par le jeûne, à leur sainte entreprise. Comme la charité est industrieuse, ils recoururent au pieux et innocent artifice, qui avait déjà produit ailleurs des résultats; c'est-à-dire qu'ils traduisirent, dans l'idiome de ceux qu'ils voulaient convertir une instruction familière, en forme de cantiques spirituels, dans lesquels on mentionnait succinctement la création du monde, le péché de nos premiers pères, la rédemption du genre humain par la mort de Jésus-Christ, et les peines ainsi que les récompenses de l'autre vie. Ils firent apprendre ces cantiques à quelques colporteurs, accoutumés à pénétrer dans la *Terre de guerre*, où l'on accueillait volontiers leur commerce, et auxquels ils donnèrent des instructions précises. Les colporteurs s'acquittèrent de cette commission avec intelligence, et même avec d'autant plus de plaisir, que le chant, servant à réunir autour d'eux les indigènes, contribuait à un débit plus prompt de leurs marchandises. Un cacique surtout fut frappé des cantiques : il ne se lassait pas d'interroger les marchands sur les mystères qu'ils exposaient, et ceux-ci satisfaisaient, selon leur portée, à ses questions, répondant quelquefois qu'il n'appartenait qu'aux savants de lui donner des explications plus amples. L'inquiétude du cacique sembla croître avec sa curiosité. Les colporteurs lui dirent alors : « Nous avons parmi nous des ministres de ce grand Dieu qui a fait le ciel et la terre; hommes doux et pacifiques, qui ne portent point les armes, qui ne cherchent ni l'or ni l'argent, ni rien de ce qui appartient aux hôtes qui les accueillent. Loin de prétendre dominer les indigènes ou de leur causer du tort, ils les ont toujours protégés de tout leur pouvoir, parce qu'ils ne se proposent que de les rendre heureux. Deux de ces hommes suffiraient à vous apprendre ce que vous désirez savoir. » Le cacique et ses compagnons avaient écouté ce discours avec une satisfaction qui se peignait sur leurs visages. Les colporteurs s'attendaient donc à ce qu'on les priât de faire venir quelques-uns de ces hommes

(1) Voyez ci-dessus, p. 398, col. 2.
(2) Voyez ci-dessus, p. 365, col. 2.

si instruits : mais le cacique alla plus loin : « Puisque vous m'assurez, dit-il, que ces savants se trouvent parmi vous à Guatemala, et qu'ils ne se refuseront pas à ma demande, je veux leur envoyer des députés sous la conduite de mon frère. Je compte sur votre parole, qui me répond du succès. » Cette sage résolution fut aussitôt exécutée. Partout, les députés du cacique trouvèrent un bon accueil ; mais personne ne fut plus agréablement surpris du retour inopiné des colporteurs que les Dominicains de Guatemala. En se voyant invités par les indigènes eux-mêmes à entrer dans ce pays, pour une œuvre qu'ils avaient si fortement à cœur, leur foi et leur zèle s'enflammèrent de plus en plus. Pierre de Angulo et Louis Cancer se rendirent en toute hâte dans la *Terre de guerre*, où on les reçut avec égards. Les indigènes écoutèrent avidement les vérités qu'on leur proposait, et les réponses faites à leurs doutes. En même temps, ils observaient d'un œil inquiet la conduite des nouveaux venus, leur accordant plus de confiance à mesure qu'ils reconnaissaient la simplicité de leur vie, la douceur de leurs mœurs, leur application infatigable au travail, leur parfait désintéressement, et le mépris qu'ils faisaient des biens de la terre ; car les missionnaires n'acceptaient qu'avec peine les présents qu'on leur offrait, et alors seulement qu'un refus aurait contristé les indigènes. Le cacique fut un des premiers à demander le baptême, et il contribua depuis à la conversion de sa peuplade. A la prière des Dominicains, il fit élever une chapelle et un autel, où l'on commença à célébrer les saints mystères. Les principaux d'entre les indigènes assistaient dans l'intérieur au sacrifice de propitiation, avec un étonnement mêlé de respect, tandis que la foule, groupée autour de l'étroite enceinte, attendait le moment de l'instruction que l'on faisait en pleine campagne. Pour contenter l'ardeur de ces néophytes (car on pouvait déjà les regarder comme tels), un missionnaire prêchait dans un lieu, le second dans un autre. Après l'instruction publique, ils catéchisaient en particulier ceux qui venaient les trouver ; et, avec la doctrine chrétienne, ils leur apprenaient les saints cantiques pour lesquels ces peuples avaient tant de goût. En très-peu de temps, la tribu eut changé de face. On rapporte qu'un de ces nouveaux chrétiens, cheminant avec sa femme, rencontra un jaguar ou tigre d'Amérique ; la femme, épouvantée, fit le signe de la croix, et commença à réciter les prières que les Dominicains lui avaient apprises ; le tigre, au lieu de se précipiter sur eux, s'éloigna, et ils regardèrent leur délivrance comme une sorte de miracle qu'ils publièrent avec reconnaissance. Les ministres de l'Évangile, heureux de leur première conquête spirituelle, voulurent en tenter d'autres, en s'avançant dans le pays. Quelque désir qu'eût le cacique chrétien de les retenir auprès de lui, il n'osa pas s'opposer à ce que ses voisins reçussent les mêmes bienfaits ; il insista seulement pour que les missionnaires acceptassent une escorte : mais l'expérience prouva que cette précaution n'était pas nécessaire. La Providence veillait sur ses messagers, que les indigènes reçurent partout avec les mêmes témoignages d'affection, et dans la bouche desquels la parole de Dieu fut également féconde. Ceux qui parurent d'abord moins prévenus en faveur de ces étrangers, qu'ils regardaient comme des ennemis de leurs dieux, se laissant instruire et désabuser, prêtèrent leurs mains à bâtir des chapelles, tandis que, sur le premier territoire évangélisé, s'élevait, par les soins du cacique chrétien, une église assez vaste pour contenir la tribu. Le cacique de la seconde peuplade ne seconda pas moins que le premier les efforts des Dominicains, qui, avançant ici l'œuvre de la civilisation, s'attachèrent à tirer ces nomades de leurs retraites isolées et solitaires, pour les réunir dans des bourgades, où le lien de la société civile se forma, en même temps que la société spirituelle s'affermit. On eut soin de choisir dans la tribu même les juges et les chefs de chaque bourg, et ces supérieurs secondaires obéirent au cacique, chef suprême. Pour les lois, on les adapta avec intelligence au caractère et aux besoins des indigènes. Ceux-ci, afin d'assurer leur situation et leur tranquillité, offrirent d'eux-mêmes de se placer sous la protection de la couronne d'Espagne, et promirent de payer un tribut annuel tant qu'on n'entreprendrait rien au préjudice de leur liberté : on leur donna à cet égard les assurances les plus formelles, qu'on ne différa pas de faire ratifier. Jusqu'alors, Pierre de Angulo, Louis Cancer et souvent Rodrigue de Ladrada avaient été, avec le concours de Las Casas, les seuls apôtres de la

Terre de guerre. Mais le *protecteur des Indiens*, qui ne perdit jamais de vue cet heureux pays, s'engagea à y faire venir des missionnaires du couvent de Mexico et même d'Espagne. François Marroquin, évêque de Guatemala, voulut visiter lui-même ce point, naguère si redouté, de son diocèse : ni la distance, ni l'âpreté des chemins ne rebutèrent sa sollicitude paternelle ; et, quand, parvenu à cette terre de miracle, il se vit entouré de loups transformés en agneaux, quand la modestie, la docilité, la ferveur des nouveaux chrétiens et leur tendre amour pour la religion qu'ils venaient d'embrasser, formèrent sous ses yeux un tableau ravissant, le prélat attendri s'écria, les mains levées au ciel : « Ce changement, Seigneur, est l'ouvrage de votre droite. Vous êtes admirable dans vos saints, et saint dans toutes vos œuvres. » L'évêque de Guatemala s'arrêta quelque temps dans ce pays, occupé à consacrer des autels, à conférer le sacrement de confirmation, à catéchiser et à baptiser, comme les autres missionnaires. Il adressa ensuite à la cour d'Espagne une Relation exacte des merveilles qu'il avait vues, priant Charles-Quint de sanctionner les promesses faites aux indigènes par les Dominicains. La joie que ces nouvelles causèrent à l'empereur et au prince Philippe était trop grande pour qu'ils s'y refusassent. On lira avec intérêt la lettre écrite de Barcelone, le 1er mai 1543, par Charles-Quint à Pierre de Angulo. « Le roi, au dévot Père Frère Pierre de Angulo, vicaire du monastère de Guatemala, de l'ordre de Saint-Dominique. Vous savez que, dès que nous avons été informé de la nécessité de faire quelques règlements pour pourvoir à tout ce qui concerne tant le bon gouvernement des Indes que le bon traitement des naturels du pays, nous avons pris cette affaire en considération ; nous en avons délibéré, et fait délibérer avec soin ; et, tous les avis se trouvant conformes, nous n'avons point différé de porter les ordonnances ou règlements qui ont paru justes et convenables. On a aussitôt imprimé quelques-unes de ces lois, que nous vous envoyons avec cette lettre, afin que, après les avoir lues, vous puissiez les communiquer aux monastères et à vos religieux, pour qu'il leur conste de notre volonté, et que par leur moyen les Indiens en soient aussi instruits, puisque c'est principalement pour eux que nos ordonnances sont faites. Nous vous prions donc, et nous vous chargeons de ne rien négliger pour procurer l'exécution de ces réglements. Ils regardent tous, comme vous le verrez, le service de Dieu, la conservation, la liberté et le bon gouvernement des Indiens. C'est ce que vous-même et tous vos frères avez ardemment désiré : nous en avons été instruit. C'est donc à vous principalemement à faire, autant qu'il vous sera possible, que ces lois soient exactement observées par la vigilance de nos vice-rois, présidents, gouverneurs, et de tous les autres juges des lieux. Il faudra les avertir, si vous apprenez que, dans quelques provinces ou chez quelques peuples, ces lois soient méconnues ou violées, afin que les gouverneurs apportent le remède au mal ; et, si eux-mêmes négligeaient l'avertissement, ne différez point de nous le faire savoir, pour que nous fassions ou ordonnions sans délai tout ce qu'il appartiendra. Ces diligences, au reste, et ces attentions, sont dignes de votre profession et de votre habit : elles ne seront qu'une suite de ce zèle ardent avec lequel vous avez travaillé au grand avantage de ces Indiens ; et, en tout cela, vous nous avez rendu un service que nous n'oublions pas. » Le prince Philippe, héritier présomptif de la couronne d'Espagne, écrivit à son tour, de Valladolid, le 7 septembre 1543, au licencié Maldonado, président de l'audience royale pour les confins des provinces de Guatemala et de Nicaragua : « Vous n'ignorez point que nous avons chargé le Frère Pierre de Angulo, de l'ordre de saint Dominique, et quelques autres religieux de son ordre, de procurer avec soin la paix, avec la connaissance de notre sainte religion, aux naturels des provinces de Tesulutlan et de Lacandon (ce sont celles qui formaient la *Terre de guerre*). Nous savons qu'en effet ces religieux s'appliquent à la conversion et à la pacification de ces peuples avec un zèle infatigable ; et, comme ce travail est tout pour la gloire de Dieu, je vous charge et vous recommande très-expressément de favoriser et d'aider ledit religieux et tous ses frères, occupés comme lui à cette sainte œuvre, afin que ce qui a été si heureusement commencé soit toujours continué avec de nouveaux fruits. Tenez donc la main à l'exécution des ordonnances qui ont été déjà envoyées, ainsi que de celles que nous vous envoyons

présentement ; et ne souffrez pas que personne, de quelque rang ou condition qu'elle puisse être, entreprenne de mettre obstacle à l'exécution de ces ordonnances. A proportion que vous favoriserez le zèle des religieux que j'ai nommés, vos services seront agréables à l'empereur-roi, mon seigneur. » Le beau nom de *Vera-Paz*, substitué par les missionnaires à celui de *Terre de guerre*, fut agréé par Charles-Quint, qui le donna à la capitale qu'on bâtit, afin de perpétuer le souvenir des pacifiques triomphes de l'Évangile. On voulut même, plus tard, que Pierre de Angulo, qui avait été l'apôtre de la *Terre de guerre*, en devint le premier évêque ; mais les amis du missionnaire lui conseillèrent de ne pas accepter une dignité qui ne lui permettrait plus de suivre l'Esprit du Seigneur par tout où il voudrait l'appeler. C'était lui parler selon les sentiments de son cœur. Le ciel parut les approuver ; car, bien qu'on eût reçu le brevet du roi, les bulles n'arrivèrent pas promptement de Rome ; et Pierre de Angulo devait mourir à Zalama, le 1er avril 1562, sans avoir reçu le caractère épiscopal.

Nous avons dit que, à la prière de l'évêque de Guatemala, François Marroquin, Las Casas était reparti, en 1539, pour l'Espagne, d'où Charles-Quint était absent. En attendant le retour de l'empereur, il composa plusieurs ouvrages relatifs à la situation de l'Amérique, et, en particulier, une *Relation très-abrégée de la destruction des Indes*, dont il présenta le manuscrit à son souverain, en 1542 (1). L'empereur lut cette *Relation*, et ordonna à l'auteur d'exposer son opinion sur les moyens qu'il jugeait les plus propres à établir un bon gouvernement dans le Nouveau Monde. Le religieux obéit, en rédigeant le traité qu'il intitula : *Remèdes pour les maux qui ont été commis dans les Indes*. Le moyen signalé comme la condition préalable et le point de départ de tous les autres, consistait dans la suppression de l'esclavage et de la domesticité des indigènes, que Las Casas voulait voir reconnaître libres, indépendants, propriétaires tels qu'autrefois, et protéger par les tribunaux et les gouverneurs comme les Espagnols eux-mêmes. Quoique toutes les propositions du zélé Domicain n'aient pas été adoptées, on tira parti de ses vues : une assemblée d'évêques, de conseillers, de savants, de jurisconsultes et de théologiens, convoquée à Valladolid, porta un jugement favorable sur son mémoire, et soumit au prince d'excellentes dispositions dont le vénérable défenseur des indigènes avait fourni les bases principales. Charles-Quint les signa comme ordonnances, à Barcelone, et les fit publier à Madrid, dans le mois de novembre 1543. Parmi les chapitres dont était composé le plan d'administration que devait suivre le conseil des Indes (1), le dix-neuvième imposait à ce conseil l'obligation de veiller à ce que les indigènes fussent toujours bien traités, et d'écouter leurs plaintes pour y statuer par des voies plus abrégées que celles de la justice ordinaire. Le vingtième article recommandait de ne plus faire d'indigènes esclaves, ni pour cause de rebellion, ni par échange, ni à quelque autre titre que ce fût, et de les regarder tous, au contraire, comme libres et sujets seulement du roi d'Espagne. Il était défendu, par le vingt-unième, de contraindre jamais les indigènes au service de *navorias* ou de *domestiques obligés*. D'après le vingt-deuxième, tous les indigènes alors esclaves devaient être déclarés libres, à moins que les maîtres ne justifiassent de leur possession par des titres légitimes, comme, par exemple, d'avoir été achetés à des époques où l'acquisition en était permise. Si les circonstances obligeaient d'employer les indigènes au transport des effets et des marchandises, il était recommandé par le vingt-troisième article de ne leur imposer que des charges modérées, et de payer exactement le juste prix de ce genre de service. Le vingt-quatrième défendait de contraindre les indigènes à travailler pour les Espagnols à la pêche des perles, et permettait seulement d'avoir recours aux nègres, pourvu néanmoins qu'il n'y eût pour eux aucun malheur à craindre ; car, en cas de péril réel, la pêche devait être défendue et cesser entièrement. Par le vingt-cinquième article, il était interdit aux vice-rois, aux gouverneurs, officiers du roi, prélats, monastères, religieux, hôpitaux, confréries, maisons des monnaies, trésoreries, et aux employés du fisc, de posséder des indigènes à titre de *dépôts* ; et,

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. 1, p. lxvij.

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. 1, p. 278.

s'il y avait de ces derniers qui eussent subi cette condition, ils devaient être déclarés vassaux libres du roi, quand même ceux qui s'en trouveraient possesseurs renonceraient à leurs emplois. On voit, par le vingt-sixième article, que la liberté devait être immédiatement rendue à tous les indigènes dont les possesseurs n'en jouissaient pas en vertu d'un titre bien acquis. Par le vingt-septième, que les *commanderies* existantes devaient subir une réforme, de manière que les droits qu'elles percevraient fussent réduits à un taux plus modéré. Par le vingt-huitième, que les commandeurs coupables d'une trop grande sévérité à l'égard de leurs esclaves devaient être privés de leurs commanderies, dont les sujets n'auraient plus à acquitter d'autres tributs que ceux dus au roi. Par le vingt-neuvième, que les vice-rois, les gouverneurs, les audiences ni les autres magistrats ne pourraient plus concéder de commanderies, cette faculté étant désormais réservée au souverain. Par le trente-troisième, que les Espagnols qui auraient découvert de nouveaux pays ne pourraient y faire des esclaves, ni s'emparer de rien de ce qui appartenait aux naturels, sinon par voie d'échange et en présence d'un officier public. Par le trente-quatrième, que chaque Espagnol allant à de nouvelles découvertes serait tenu d'emmener avec lui au moins deux religieux, qui auraient la liberté de rester, si bon leur semblait, dans le pays. Par le trente-cinquième, qu'il était défendu à tout vice-roi et à tout gouverneur d'entreprendre des découvertes sans ordre ou sans permission. Par le trente-sixième, que ceux qui en avaient obtenu du roi la faculté devaient se soumettre aux conditions établies par le gouvernement, et aux instructions des audiences royales. Par le trente-septième, qu'une des conditions de cette espèce de contrat était de ne faire ni esclaves ni *navorias*, le commandeur n'ayant que le droit de réclamer la taxe qui lui était due pour son titre, et non un service personnel, les indigènes étant aussi libres à cet égard que les Espagnols eux-mêmes. Par le trente-neuvième, que les indigènes des îles de Haïti, de Cuba et de Saint-Jean ne devaient acquitter de tribut d'aucune espèce, tant que le roi voudrait bien leur conserver cette faveur, motivée par des circonstances particulières qui avaient touché le cœur de Charles-Quint. Ce prince, ne doutant plus que les Américains ne fussent les tristes victimes de la cupidité et de la cruauté des Espagnols (1), enjoignit au conseil des Indes de faire une enquête sur la conduite des employés du gouvernement dans le Nouveau Monde; et, par suite, un grand nombre de coupables furent, les uns destitués, les autres soumis à des amendes. Le licencié Michel Dias de Armendariz se rendit en Amérique avec une commission pour surveiller la mise en activité des nouvelles ordonnances, qui commencèrent à être connues et observées outre mer en 1544 : mais les conquérants, les colons et les commandeurs reçurent si mal ces mesures, qu'il y eut dans presque toutes les provinces des révoltes extraordinaires et dangereuses (2). Les résolutions qui furent prises pour assurer aux indigènes une protection efficace contre la violence de leurs anciens tyrans furent encore l'œuvre de leur infatigable ami, dont plusieurs Dominicains partageaient les efforts (3).

Las Casas avait voulu conserver la liberté d'aller dans tous les pays où sa présence pourrait être utile, afin de parler et d'agir en faveur des Américains opprimés : voilà pourquoi il refusa, en 1543, le siége de Cuzco au Pérou, vacant par la mort de Valverde (4). Mais, dès que les intérêts des indigènes lui parurent demander qu'il consentît à être privé de sa liberté, il ne déclina plus l'épiscopat. L'espérance qu'on lui fit concevoir que, revêtu de ce caractère auguste, il donnerait plus de poids à ses conseils, arrêterait plus efficacement les désordres et ferait mieux observer les lois, triompha de sa résistance. Paul III ayant érigé un siége épiscopal dans la ville de Chiapa, au Mexique, Las Casas en fut sacré le premier évêque (Pl. LXVIII, n° 2), dans la cathédrale de Séville, le dimanche de la Passion 1544 (5). Le Franciscain Jean de Torquemada (6) mentionne cet événement en termes qui méritent d'être connus : « L'évêché

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, etc., t. I, p. lxix.
(2) *Ibid.*, p. 281.
(3) *Ibid.*, p. lxx.
(4) *Ibid.*, p. lxxj. Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 278.
(5) *Ibid.*, l. IV, p. 279. *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. I, p. lxxj. Fontana, *Monumenta dominicq*, an. 1543.
(6) *Monarquia indiana*, t. III, l. 19, c. 32.

de Chiapa eut pour premier évêque dom Barthélemi de Las Casas, religieux Dominicain, à qui tous les Indiens et même les royaumes et les provinces des Indes ont les plus grandes obligations, pour avoir été leur protecteur infatigable auprès de nos souverains pendant un grand nombre d'années et avec des peines infinies. »

Las Casas était dans sa soixante-dixième année : mais l'âge ne ralentissait pas son zèle. Dévoué au salut de son troupeau, il songea à se faire aider dans l'œuvre de la conversion des indigènes par des religieux de son ordre, et s'embarqua avec un grand nombre d'ouvriers apostoliques. Le premier de tous était Thomas de Casillas, natif du royaume de Léon, et profès du couvent de Saint-Étienne de Salamanque, qui avait déjà fourni un grand nombre de ministres à l'Église en Amérique. Habile théologien et bon prédicateur, il occupa successivement plusieurs chaires dans les universités, et annonça la parole de Dieu en Espagne avec un succès tel, qu'il voulut se vouer tout entier à cet apostolat : aussi s'offrit-il de grand cœur à l'évêque de Chiapa, qui le mit à la tête des autres missionnaires (1). Les compagnons de Thomas de Casillas furent Thomas de la Tour, Jacques de Magdalena, Dominique de Ara, Dominique de Vic, Jean-Dominique de Azona, Georges de Léon, Thomas de Saint-Jean, Jérôme de Saint-Vincent, Vincent Nunguez, Jourdain de Piamonte, Pierre Calvus, Jacques Hernandez, Jérôme de Cita, Rodrigue, Français (Gallus), Martin de Fonte, Dominique de Saint-Pierre, Augustin de la Hinoiosa, Albert de Vilalba, Albert de Villasancta, Albert Truenus, Ambroise de Villareio, André Alvarez, Christophe de Pardave, Denis Vertabillo, Jacques de Magda, François de Quesada, François de Pigua, Philippe de Castillo, Jean Cabrera, Jean Guerrero, Louis de Cuença, Michel de Feria, Michel Duarte, Pierre des Rois, Pierre de La Vega, de Placenza. Fontana (2) nomme, en outre, Vincent Ferrier de Valence, Albert de Portillo, Balthasar des Rois, Dominique de Loyola, Jacques Calderon, Jean Cavion, Pierre de la Croix, Albert de la Croix, Jean Diaz, et Pierre Mertin, qui s'embarquèrent avec la joie la plus vive dès le 12 février 1544. Avec eux, partit Bernard, né en Espagne, à Albuquerque, dans le royaume de Léon (1). Ses parents, nobles et riches, l'avaient fait élever avec soin dans l'Université d'Alcala. Les progrès qu'il y fit, loin de lui inspirer des sentiments de vanité ou d'ambition, ne servirent qu'à le rendre toujours plus modeste et plus humble ; de sages réflexions sur lui-même et sur les dangers du siècle fermèrent son cœur à l'amour de tout ce que le monde estime, pour ne l'ouvrir qu'aux douces impressions de la grâce ; et, après avoir médité longtemps sur ces paroles du prophète : « J'ai choisi d'être abaissé dans la maison de mon Dieu, plutôt que d'habiter dans les tentes des pécheurs, » il forma son plan de vie. Sans communiquer sa pensée ni à sa famille, ni à aucun de ses amis, Bernard, alors d'un âge mûr, sortit d'Alcala, où il était plus tenu que ne le demandait l'exécution de son projet ; et, s'étant rendu à Salamanque, il pria les Dominicains de le recevoir dans leur maison. Non content de cacher le nom de sa famille sous celui de sa ville natale, il laissa ignorer qu'il eût fait ses études de philosophie et de théologie, et ne sollicita que l'habit de frère lai. On le lui accorda après les épreuves ordinaires, et on occupa le nouveau frère lai selon son état. L'humble religieux crut alors avoir trouvé ce qu'il avait demandé à Dieu avec ferveur : oubliant le monde, il mettait toute sa consolation dans l'exercice simultané de la prière et d'un rude travail. Mais, sans le vouloir, il attira les yeux de toute la communauté, qu'édifiaient sa docilité, son recueillement, sa modestie angélique, et qui, à ses manières, devinait l'éducation choisie qu'il avait reçue et son honorable origine. La Providence, qui voulait se servir de son ministère pour la conversion d'un grand nombre d'idolâtres, permit que, dans une circonstance imprévue, sa charité décelât une partie de ce que l'humilité lui faisait cacher. Deux jeunes religieux du couvent de Salamanque disputaient un jour avec chaleur sur quelques questions de théologie, et chacun, croyant avoir pour lui l'autorité de saint Thomas, s'opiniâtrait à soutenir ce qu'il venait

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VI, p. 63.

(2) *Monumenta dominicana*, an. 1544.

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 458.

d'avancer. Frère Bernard, occupé de son travail et témoin de leur dispute, crut pouvoir sans conséquence la terminer en peu de mots, et il expliqua, par divers textes de saint Thomas, celui dont l'un des deux théologiens s'était prévalu. Leur surprise fut d'autant plus grande que, n'ayant parlé qu'en latin, ils n'avaient pas même imaginé que le bon frère jardinier pût les comprendre dans le cours de leur controverse. Le supérieur, bientôt instruit de cet incident, lui adressa à propos quelques questions, et ses réponses ne permirent plus d'ignorer ce dont Bernard était capable. Dès lors, au lieu du travail manuel, on lui imposa l'étude. Ce changement lui fut sensible, parce qu'il aimait sa première condition et redoutait les obligations de la seconde : il se soumit néanmoins à la volonté de Dieu, qui parlait par la bouche de son supérieur. Ses pieuses appréhensions se renouvelèrent toutes les fois qu'il lui fallut recevoir les ordres sacrés; mais sa vertu ne se démentit jamais. Tel était le P. Bernard d'Albuquerque, lorsque, l'évêque de Chiapa retournant en Amérique avec les Dominicains que nous avons nommés, il offrit de se joindre à eux, si ses supérieurs y consentaient. On connaissait trop sa solide vertu, sa capacité et ses talents, pour ne pas profiter de sa bonne volonté. Il arriva à Haïti, avec Las Casas, en 1544.

Les anciens missionnaires vinrent recevoir les nouveaux sur le rivage, et les conduisirent processionnellement à l'église de San-Domingo où on chanta un *Te Deum* (1). Mais la fermeté avec laquelle l'évêque de Chiapa fit publier les résolutions royales, et le premier sermon prêché par Thomas Casillas indisposèrent contre eux les hommes avides aux mains desquels se trouvait l'autorité. On résolut de ne fournir aucun secours aux nouveaux missionnaires ni à la communauté de Sainte-Croix. Les Franciscains se chargèrent de nourrir seize de ces apôtres; une pauvre négresse apporta aux autres, plusieurs fois par jour, les aliments que recueillait son infatigable charité; une veuve espagnole pourvut aussi à leur entretien, et, convaincue par leurs prédications de l'injustice qu'on faisait aux indigènes en les retenant dans la servitude, elle donna la liberté à plus de deux cents de ces infortunés. La colonie apostolique ne poursuivit son voyage, qu'à la condition de laisser à Haïti quatre de ses membres, qu'y réclamait l'affectueuse admiration des habitants. Les religieux de saint François et de saint Dominique accompagnèrent les voyageurs en procession jusqu'au vaisseau, et les apôtres arrivèrent à Campêche dans l'Yucatan le 5 janvier 1545. Ici se place un fait qui confirmerait ce que nous avons dit de la prédication du christianisme en Amérique antérieurement à l'arrivée des Epagnols, si on ne devait pas seulement y voir la trace de la prédication des premiers missionnaires qui, depuis Christophe Colomb, avaient exploré ce pays. « Barthélemi de Las Casas, dit le Franciscain Torquemada, cité par Touron (1), étant débarqué sur la côte d'Yucatan voulut traverser ce royaume pour se rendre dans le diocèse de Chiapa. Dans cette route, il rencontra un ecclésiastique respectable et d'un âge avancé, qui parlait fort bien la langue du pays. Pressé de se rendre sans délai à Chiapa, le protecteur des Indiens pria cet ecclésiastique d'entrer plus avant dans le pays d'Yucatan et d'y prêcher la foi... Environ un an après, il écrivit à Las Casas qu'ayant eu plusieurs conversations avec un des principaux chefs du pays sur la croyance et l'ancienne religion de ces peuples, cet Indien l'avait assuré qu'ils croyaient tous en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit; que le Fils, né d'une vierge, était mort sur la croix par la malice des hommes qui l'avaient couronné d'épines, quoiqu'il mourût pour sauver les hommes; que, trois jours après, il était revenu en vie et monté au ciel; qu'il avait envoyé le Saint-Esprit sur la terre, pour enseigner aux hommes tout ce qu'il leur importe de savoir pour être heureux. Voilà déjà bien des mystères connus de ces anciens idolâtres : on ne pourrait guère parler avec plus de précision de l'unité de Dieu, de la trinité des personnes, de l'incarnation du Verbe, de la mort, de la résurrection et de l'ascension de l'Homme-Dieu, de notre rédemption, ainsi que de la mission du Saint-Esprit et de l'effusion de ses dons. Il est vrai que l'Indien donnait des noms fort barbares aux trois personnes divines :

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VI, p. 64.

(1) *Histoire générale de l'Amérique*, t. II, p. 304.

mais chaque langue a ses termes ou ses expressions. Les Hébreux, les Grecs et les Latins n'emploient point les mêmes termes pour signifier la même chose, comme on le voit dans ces trois mots : *Adonaï, Theos, Deus*. L'Indien appelait la première personne divine *Ycona*, la seconde, *Bacab*, et la troisième, *Echuah*. Il ajoutait que cette doctrine leur venait de main en main, et de la plus haute antiquité, par l'attention des anciens, qui l'avaient transmise successivement à leurs descendants. L'historien (Torquemada) cite, pour garantie de ce fait, une apologie de don Barthélemi de Las Casas, qui se trouve, dit-il, dans le couvent de Saint-Dominique de Mexico : mais il ne dit pas qu'il ait lu ce manuscrit, quoiqu'il se soit trouvé sur les lieux. Il rapporte ensuite deux ou trois semblables traditions sur la foi de trois missionnaires de son ordre de saint François, nommés le P. Diégo de Mercado, le P. Jérôme de Mendiera, et le P. François Gomez. Celui-ci, dit-on, venant de Guatemala, avec le P. Alfonse d'Escalona, et passant par Guaxaca, visita le couvent des Dominicains de cette ville, où on lui fit voir quelques peintures très-anciennes qui avaient été trouvées dans le pays, et qui représentaient au naturel le crucifiement, la mort et la résurrection de Jésus-Christ. » Quoiqu'il en soit du fait de la prédication antérieure du christianisme au Yucatan, où nous avons signalé la présence d'un grand nombre de croix et la singulière prophétie de Chilam Ballam (1), toujours est-il que l'idolâtrie des indigènes y résistait en grande partie aux efforts des missionnaires qui y annonçaient l'Évangile. Pour la vaincre, Thomas de Casillas voulut fonder à Campêche un couvent de Dominicains. Embarquant, le 18 janvier 1545, pour le diocèse de Chiapa, douze de ses compagnons, qu'un naufrage réduisit à trois, il les suivit bientôt lui-même. Le 12 mars, il arriva à Chiapa-des-Espagnols, ville où des religieux de la Merci étaient alors établis ; puis il forma à Cinacantlan un monastère de son ordre, qui fut pour les indigènes des environs ce que le couvent de Notre-Dame-de-la-Merci était pour ceux qui l'entouraient, c'est-à-dire une source de salut et de civilisation ; passant, enfin, par Guitztapa, dont les habitants furent évangélisés, Thomas de Casillas se rendit à Chiapa-des-Indiens. Las Casas retint dans la ville le nombre de religieux qui pouvait suffire pour l'instruction de ceux qui la peuplaient, et il répartit les autres sur les divers points de son vaste diocèse. Ainsi, les Pères Jean-Dominique de Azona et Dominique de Vic allèrent aider les Pères Pierre de Angulo et Louis Cancer, qui transformaient la contrée si redoutée des Européens sous le nom de *Terre de guerre* en un séjour de *Véritable paix*. Louis de Cuença, François de Quesada et Diégo Fernandez instruisirent les indigènes de la province de Soconusco, qui se trouve entre celles de Chiapa, de Guatemala et de Guaxaca : Thomas de Casillas, vicaire général de l'évêque et le chef des missionnaires, vint les encourager par sa présence et s'associer quelque temps à leurs travaux. D'autres missionnaires furent envoyés dans le territoire de Zacatecas, et d'autres encore à Zacatula sur le grand Océan, vers l'embouchure de la rivière qui donne son nom à cette ville. Remesal parle d'une mission chez des indigènes qu'il nomme Cunen, et il rapporte à cette occasion un fait qui peut paraître singulier. Un vieillard sollicitant la grâce d'être admis au nombre des enfants de Dieu par le sacrement de régénération, le missionnaire lui demanda s'il renonçait pour toujours aux idoles. L'indigène ne répondit que par un sourire. Le religieux, surpris, voulut en savoir la raison : « Je ne saurais, répliqua le vieillard, m'empêcher de rire de la demande que vous me faites. Quoi ! pensez-vous que, n'ayant jamais adoré les idoles, je puisse être tenté de leur rendre un culte au moment où je demande la grâce du baptême? — Comment se peut-il faire, reprit le missionnaire encore plus étonné, que toute votre famille, vos ancêtres et tous les habitants de ce pays reconnaissant les idoles pour des divinités et leur offrant chaque jour des sacrifices, vous ne les ayez jamais adorées? Ne vous a-t-on jamais ordonné de le faire? N'a-t-on pas souvent usé de menaces, de violences pour vous y contraindre? — N'en doutez pas, mon Père, dit le sage vieillard, j'ai beaucoup souffert pour ce sujet ; on m'a maltraité, on m'a chargé d'injures et de coups ; mais, quelle que fût la rigueur de ces traitements, je n'ai jamais prostitué l'encens à des idoles, ni cru qu'elles fussent des divinités

(1) Voyez ci-dessus, p. 372 et 373.

qu'on dût adorer. » Toujours plus curieux de savoir comment un pauvre indigène, élevé au sein de l'idolâtrie par des idolâtres, vivant parmi eux, et témoin de leur aveuglement, s'était préservé de la contagion pour n'aimer et n'adorer que le Dieu créateur, le missionnaire lui demanda où il avait puisé cette doctrine. « Dès ma tendre jeunesse, reprit l'indigène, deux hommes inconnus s'offrirent à me servir de guides : l'un, d'une affreuse apparence, ne m'inspirait que de l'horreur ; l'autre, d'une beauté ravissante et tout éclatant de lumière, me témoignait la tendresse d'un ami, et m'assurait que, étant bon et saint, il ne se séparerait pas de moi, si je me montrais docile à ce qu'il m'enseignerait pour mon bien. Le premier me disait sans cesse d'adorer les idoles, parce que je devais les regarder comme les divinités du pays. Le second, au contraire, me défendait de leur offrir des sacrifices, de les respecter, et de les remercier, comme si j'en avais reçu quelque bienfait. Quand ce dernier me parlait ainsi, l'autre prenait la fuite, incapable de soutenir sa présence. Autant je méprisais celui-ci, autant je sentais d'amour et de vénération pour celui-là, et je n'avais garde de faire ce qu'il me défendait. Lorsque mes parents me frappaient parce que je refusais de participer à leurs sacrifices, le jeune homme me consolait, m'exhortait à souffrir ces maux avec constance, et m'assurait que je verrais arriver un jour dans ma patrie des étrangers qui m'apprendraient tout ce qu'il faut faire pour être heureux dans la possession de Dieu. » Remesal ne doute point que ce jeune homme si beau et qui donnait de si sages conseils à l'indigène ne fût son ange gardien, qui combattait les suggestions de l'Esprit de ténèbres. En admettant la vérité de ce récit, on ne peut qu'admirer les miséricordes du Seigneur, qui a partout ses élus, et qui, au sein même de la gentilité, répand ses grâces choisies dans des vases d'élection. On voit ici l'application de ce mot de saint Thomas, que, si un homme nourri dans les forêts, élevé dans un pays où l'Évangile n'a pas été prêché, suit les lumières de la raison pour fuir le mal et pratiquer le bien que la loi naturelle lui fait connaître, Dieu ne permettra pas qu'il meure dans l'infidélité, fallût-il l'instruire par le ministère des anges ou lui envoyer un prédicateur pour lui apprendre les vérités du salut.

Pendant que les missionnaires annonçaient de tous côtés la bonne nouvelle, l'évêque de Chiapa visitait le diocèse confié à sa sollicitude, et il ne cessait d'inculquer aux Espagnols, dans toutes ses prédications, que ceux d'entre eux qui possédaient des indigènes comme esclaves, même après les avoir achetés, étaient obligés de leur rendre la liberté sous peine de péché mortel, et qu'on ne pouvait ni ne devait donner l'absolution aux maîtres qui n'auraient pas accompli ce devoir. Quoiqu'une telle doctrine suscitât un grand nombre d'ennemis au préiat parmi ceux qu'elle obligeait à des actes de restitution, bien loin de se laisser intimider, il composa et fit distribuer un *Avis aux confesseurs du diocèse de Chiapa*, dans lequel il recommandait aux directeurs des consciences de demander à chaque pénitent s'il avait des indigènes esclaves, et de refuser l'absolution à celui qui en aurait jusqu'à ce qu'il les eût rendus libres, parce qu'il ne pouvait les garder légitimement, attendu que les vendeurs les avaient enlevés ou acquis de possesseurs injustes, en sorte que la mise en liberté devait seule faire cesser le vice radical d'une telle acquisition (1). Les intéressés ne manquèrent pas de chercher des théologiens et des jurisconsultes qui combattissent cette thèse généreuse : le docteur don Barthélemi Frias Albornoz, natif de Talavera de la Reina, et professeur de droit à Mexico, composa dans leur sens un *Traité de la conversion et de la conquête des Indiens ;* mais le Dominicain Davila-Padilla (2) dit que les inquisiteurs de Mexico le condamnèrent. Tous les évêques de la Nouvelle-Espagne s'étant réunis dans cette ville, afin de s'occuper des mesures à prendre pour le gouvernement spirituel de leurs diocèses, l'assemblée examina l'ouvrage de Las Casas, qui était présent, et qui en soutint la doctrine avec vigueur. La délibération des prélats n'ayant point abouti à un résultat décisif, l'évêque de Chiapa envoya son *Avis aux confesseurs* au conseil suprême des Indes. Il fut examiné et approuvé par six maîtres en théologie, les plus savants et les plus respectables peut-être que possédât alors l'ordre de Saint-Dominique :

(1) *Œuvres de don Barthelémi de Las Casas*, t. 1, p. lxxij.

(2) *Historia de los Frailes Dominicos de Mexico*, l. 1, c. 103.

François de San-Pablo, directeur du collége de Saint-Grégoire de Valladolid, et Galindo, professeur de théologie au même collége; Barthélemi Carranza de Miranda, qui fut confesseur du prince des Asturies (depuis Philippe II) et archevêque de Tolède; Melchior Cano, qui devint évêque des Canaries; Mancio de Cristo, professeur de théologie à Alcala de Hénarès; et Pedro de Sotomayor, confesseur de Charles-Quint.

Comme le système de concussion et de tyrannie qui enrichissait tant d'Espagnols était aussi sévèrement que justement condamné par les principes de Las Casas, ses ennemis allèrent jusqu'à exciter des émeutes populaires dans la ville de Chiapa. Ils le dénoncèrent même à l'empereur comme traître, parjure, infidèle; et, quoique, dans ses mémoires, le prélat ne refusât point au roi d'Espagne le droit d'acquérir et de conserver les terres de l'Amérique, mais seulement celui de s'en rendre maître à main armée et d'y répandre le sang, ils l'accusèrent calomnieusement de prêcher et d'écrire que le roi manquait de titre légitime pour faire occuper et retenir sous sa puissance les royaumes dont ses sujets s'étaient emparés dans le Nouveau Monde. Ils assurèrent qu'en propageant cette doctrine l'évêque de Chiapa préparait des révoltes et des malheurs incalculables; imputation qui tendait à le perdre dans l'esprit de Charles-Quint et du prince Philippe, son fils, gouverneur du royaume pendant son absence. La distance où Las Casas se trouvait de la métropole fit planer des soupçons sur sa tête : sans considérer que ses ouvrages étaient une apologie complète de sa conduite, on décida, malgré sa vieillesse, qu'il viendrait rendre compte de sa doctrine et de ses actes en Espagne. Le noble défenseur des indigènes, devenu presque le martyr de leur liberté, n'hésita point à obéir. Mais, dans la crainte que son troupeau ne souffrît de son absence, il offrit la démission de son siége, qui fut acceptée; et le Pape, sur la nomination de Charles-Quint, lui donna le Dominicain Thomas de Casillas pour successeur (1).

La fermeté du nouveau prélat devait répondre celle de son prédécesseur. Sa conduite antérieure garantissait l'avenir sous ce rapport. Nous en citerons deux traits. Le gouverneur espagnol, ayant déshonoré une Américaine, prétendit forcer un indigène de l'épouser. Celui-ci recourut aux Dominicains, qui, sachant son invincible répugnance pour ce mariage, l'exhortèrent à ne point faire par faiblesse ce dont il se repentirait toute sa vie. Rassuré, il déclara au gouverneur qu'il ne prendrait pas une femme indigne de son affection. Comme un refus lui attirait de nouvelles persécutions, les religieux lui dirent de venir les consulter en présence du gouverneur, quand il serait dans leur maison, et on lui répondit alors selon l'esprit de l'Église. Le gouverneur se tut, mais se vengea du pauvre indigène; ce qui mit les Dominicains dans la nécessité d'instruire publiquement le peuple des lois d'un mariage chrétien, afin qu'on n'accusât pas la doctrine de l'Église d'autoriser les excès de ceux qui se disaient ses enfants. Thomas de Casillas ne fut pas moins ferme dans une autre occasion. Le roi d'Espagne avait ordonné qu'on choisît trente enfants des principales familles, et qu'on les élevât chrétiennement dans le château du gouverneur, en les envoyant tous les jours à l'église pour y être instruits des mystères de la foi. On se procurait ainsi des ôtages, et le moyen de propager plus tard la religion par l'exemple et l'influence personnelle de ces jeunes convertis. Mais le gouverneur, ne consultant que son intérêt, les traitait comme autant de domestiques qu'il appliquait aux plus vils emplois; et, loin de veiller à leur instruction, il ne leur permettait pas de suivre les catéchismes ordinaires à l'église. Thomas de Casillas le pressa en vain d'exécuter les ordres de la cour. Le gouverneur restant sourd à ses prières, le cacique, en qualité de chef des indigènes, fut invité à envoyer les enfants aux instructions. Le commandant furieux les fit chercher au moment même où on les instruisait, fit enlever le peu de provisions qui se trouvaient chez les Dominicains, et défendit aux indigènes de leur rien donner, espérant sans doute les contraindre à s'éloigner. Jean de Perera, chanoine de Chiapa-des-Espagnols, écrivit alors à Thomas de Casillas : « Je vous félicite, mon Père, de ce que, marchant avec tant de zèle sur les traces de saint Paul, vous avez essuyé dans vos fonctions apostoliques des fatigues immenses, la faim, la soif, et à présent les calomnies, les persécutions, et tout ce qui est le partage

(1) Torquemada, *Monarquia indiana*, t. III, l. 19, c. 32. Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1551.

ordinaire d'un missionnaire qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut des âmes. J'ai appris, non sans beaucoup de peine, que quelques-uns, animés d'un mauvais esprit, forgeaient diverses accusations contre vous et contre vos religieux, et que, votre adversaire, don Balthasar Guerra, gouverneur de Chiapa, ayant forcé quelques Indiens de déposer contre la vérité, il est à craindre que les juges de l'audience ne se laissent surprendre ou entraîner, pour favoriser celui qui a juré de vous faire sortir de la ville et de la province. Ainsi, quoique je sois très-persuadé que votre vie est sainte, votre conduite irréprochable, et que votre retraite ne puisse être que très-préjudiciable à toute la contrée, je vous conseillerais pourtant de prendre ce dernier parti, afin de conserver la paix et d'éviter de plus grands maux, à l'imitation des apôtres mêmes qui, parcourant l'univers pour y annoncer l'Évangile, abandonnaient le pays de ceux qui ne voulaient pas les écouter, après avoir secoué la poussière de leurs souliers, et à l'exemple de plusieurs autres grands saints que la persécution faisait passer de ville en ville et de province en province, comme a fait le grand Athanase. Les Indiens de Chiapa, il est vrai, ont besoin de votre ministère : mais combien d'autres contrées dans la Nouvelle-Espagne en ont autant besoin et en profiteront mieux !... » La piété du chanoine était sincère, mais timide : la réponse de Thomas de Casillas le rassura. Elle finissait ainsi : « Quant à la crainte que vous avez qu'on ne nous diffame par les faux bruits qu'on affecte de répandre, cela nous touche peu. Nous sommes venus ici pour travailler à l'instruction et à la conversion des Indiens, et pour leur procurer la liberté dont on les prive. C'est la cause de Dieu et de son Église : il est assez puissant pour la défendre. Nous ne sommes que ses ministres : il est de notre devoir de suivre aveuglément sa voix et d'exécuter sa volonté. Nous ne quitterons donc pas ce pays, quelque opposition que fasse le gouverneur, et nous continuerons toujours les fonctions apostoliques dans la province et dans la ville de Chiapa, puisque Dieu nous y a envoyé, que notre évêque nous y a conduits, que notre prince le veut ainsi, que le salut d'un grand peuple le demande, et que notre propre réputation s'y trouve intéressée. » Cette fermeté déconcerta le gouverneur, qui de persécuteur devint suppliant. Il baisa la main de Thomas de Casillas, et répandit des larmes, détestant, dit-il, tous les maux dont il avait été la cause. Le religieux l'exhorta à les réparer, et à se réconcilier avec Dieu par la pénitence et la restitution. La présence du P. Thomas de Casillas étant moins nécessaire à Chiapa, il en sortit pour visiter ses missionnaires dans les différents cercles où s'exerçait leur activité. Mais, sans poursuivre la biographie de ce religieux, nous croyons avoir suffisamment motivé, par les deux traits que nous avons reproduits, le choix qui l'appela à remplacer Las Casas. Les bulles, données par Jules III le 19 janvier 1551, n'arrivèrent en Amérique que l'année suivante. Quand le provincial les communiqua à l'évêque élu, l'humble prélat, frappé comme d'un coup de foudre, voulut décliner le fardeau ; mais on l'arrêta en lui intimant l'ordre du maître général, et l'obéissance triompha de ses répugnances.

Cependant Las Casas était arrivé, en 1547, pour la septième et dernière fois, en Espagne. « Il y arriva, dit Llorente (1), comme un accusé, conduit par les suppôts de la justice ; et telle était la récompense de quatorze voyages maritimes, d'une foule d'autres exécutés, pendant quarante-neuf ans, sans repos et sans interruption, dans des régions immenses, désertes, inconnues, brûlantes, au milieu du danger toujours imminent de tomber entre les mains des Caribes, ou de porter la peine des cruautés que les conquérants et les commandeurs avaient commises... Le vénérable Las Casas devient martyr dans un âge où beaucoup d'hommes robustes ont déjà terminé leur carrière. Avouons, cependant, que la Providence console dès cette vie ce modèle des évêques : elle ne permet pas qu'il succombe aux fatigues d'un long voyage, ni aux persécutions de ses ennemis ; il va triompher des attaques des méchants qui ont juré sa perte, et nous le verrons jouir pendant vingt ans des victoires qu'il aura remportées sur eux dans les discussions politiques et religieuses. »

Las Casas, après avoir répondu verbalement, devant le conseil des Indes, aux griefs articulés contre lui, expliqua par écrit sa doctrine. Le conseil demandant un mémoire peu étendu, il en renferma la substance en trente propositions,

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. I, p. lxxvj.

par lesquelles on voit qu'il admettait comme un titre suffisant et péremptoire la bulle d'Alexandre VI, dont l'objet, suivant lui, n'était pas de conférer aux rois d'Espagne un droit direct de propriété, mais seulement de les autoriser à envoyer des prédicateurs aux Américains pour leur annoncer le christianisme, et de les faire jouir ensuite, à titre de récompense, de la haute souveraineté sur les pays qui auraient reçu le bienfait de la prédication évangélique (1) : mais les souverains naturels devaient être maintenus, les propriétés particulières respectées, et on ne pouvait envoyer d'armée pour conquérir le pays ni pour en soumettre les habitants. On voit aussi, par les trente propositions, que Las Casas concluait de la bulle d'Alexandre VI, que les rois d'Espagne avaient le droit de recevoir la souveraineté immédiate des contrées qui, après avoir été converties, se soumettraient volontairement à leur sceptre, sans reconnaître toutefois à ces princes la faculté de les faire attaquer à main armée en cas de résistance, parce que la bulle ne l'accordait point. La doctrine de Las Casas sur le pouvoir du Pape était celle de la plupart des catholiques de son temps; et Llorente lui-même le loue (2) de l'avoir défendue, pour ne pas perdre le droit de refuser aux rois d'Espagne la faculté d'acquérir et de garder la souveraineté immédiate des vastes contrées de l'Amérique à titre de conquête et par la force des armes, afin de forcer ces princes de faire valoir un autre titre qui parût légitime, juste et suffisant. Or, ajoute Llorente, il n'était pas facile, ni peut-être possible d'en trouver d'autre, si ce n'est dans l'obligation même que Las Casas imposait aux indigènes de reconnaître l'autorité du roi d'Espagne comme une conséquence naturelle de la prédication de l'Évangile, que la bulle d'Alexandre VI avait ordonnée. Le conseil des Indes fut très-satisfait de la défense du prélat.

Les ennemis de Las Casas, intéressés à donner mauvaise opinion de son système, avaient eu soin d'engager dans leur parti Jean Gines de Sépulvéda, né à Cordoue, chanoine de Salamanque, aumônier et premier historiographe du roi, l'un des plus savants hommes que l'Espagne ait produits (1). Dans un ouvrage latin, intitulé : *Des motifs qui rendent une guerre légitime*, il entreprit de prouver que les rois d'Espagne avaient une juste raison de faire la guerre aux Américains, de conquérir à main armée leur territoire et d'en soumettre les habitants, afin de leur prêcher ensuite l'Évangile, de les baptiser et de les assujettir enfin à un ordre de choses qui rendit impossible leur fuite et leur apostasie. Sépulvéda, ayant présenté cet écrit au conseil des Indes, sans pouvoir obtenir de le faire imprimer, écrivit à Charles-Quint, alors absent, pour obtenir que l'ouvrage fût soumis au conseil de Castille : grâce qu'on lui accorda en 1547, au moment où Las Casas arrivait à Aranda de Duero où la cour avait fait un voyage. Mais le conseil de Castille soumit l'écrit à l'examen des universités d'Alcala et de Salamanque, dont le jugement défavorable fit maintenir la défense de l'imprimer. L'auteur avait pour ami, à Rome, l'auditeur de Rote Antoine de Agustin, qui fut successivement évêque de Lérida et archevêque de Tarragone : l'ouvrage fut secrètement imprimé par ses soins dans la capitale du monde chrétien. Charles-Quint en ayant interdit l'introduction et la vente dans le royaume, Sépulvéda composa un abrégé de cet écrit en langue espagnole, qu'accueillirent avec empressement tous ceux qui sympathisaient avec une doctrine d'après laquelle on jouissait sans remords des richesses acquises dans les guerres contre les Américains. La cause des malheureux indigènes devait trop souffrir du livre de Sépulvéda s'il restait sans réponse, pour que Las Casas gardât le silence. Comme la discussion des deux systèmes avait pour objet un des points les plus importants de la morale chrétienne, Charles-Quint convoqua à Valladolid, en 1550, une assemblée de prélats, de théologiens et de jurisconsultes; et on approfondit, en présence du conseil des Indes, la question de savoir s'il était permis ou non de faire la guerre aux Américains pour conquérir leur pays, dans le cas où ils refuseraient de recevoir le christianisme et de se soumettre aux rois d'Espagne, après en avoir reçu la sommation. Sépulvéda et Las Casas furent successivement appelés pour exposer les fondements de

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. 1, p. lxxvlij.
(2) *Ibid.*, p. lxxx.

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. 1, p. lxxxj.

leur opinion, et le prélat lut dans cinq séances l'*Apologie de l'Avis aux confesseurs de l'évêché de Chiapa*. Dominique Soto résuma par écrit les principales raisons des deux antagonistes, pour mettre tous ceux qui avaient droit de voter en état de former leur opinion. Sépulvéda ayant publié, sur ces entrefaites, des objections contre les motifs déduits par Las Casas dans son *Apologie*, le prélat répliqua à son adversaire, et précisa la seule manière dont il croyait qu'on pût se rendre maître du Nouveau Monde. Il voulait « que des religieux entrassent en Amérique pour y prêcher l'Évangile, et qu'ils y fussent reçus volontairement, parce qu'ils s'occuperaient de rendre la religion aimable aux habitants, et les disposeraient à reconnaître la souveraineté des rois de Castille, sans préjudice de la liberté et de la propriété des indigènes, conformément à la bulle de Paul III, qui avait expliqué le seul et véritable sens de celle d'Alexandre VI; et, si les indigènes ne recevaient pas volontairement les religieux, la seule chose qui lui parût permise, d'après les facultés accordées par le souverain Pontife, c'était d'élever des forteresses dans les pays qu'on aurait déjà soumis et pacifiés, et qui seraient voisins d'autres provinces encore indépendantes, afin de se mettre par là en relation de commerce et d'amitié avec leurs habitants, à qui l'on parviendrait, avec le temps, à inspirer assez de confiance pour que les religieux pénétrassent sans obstacle au milieu d'eux, et leur fissent aimer, par la prédication de l'Évangile et leur bonne conduite, l'autorité du roi d'Espagne, à laquelle ils ne tarderaient pas à se soumettre. » Cette longue et vive discussion acheva de dissiper les préventions qui s'étaient formées dans l'esprit des membres du conseil des Indes sur les sentiments du vénérable évêque, faussement accusé d'avoir dit que les rois de Castille ne pouvaient fonder sur rien leur prétention à la souveraineté des royaumes du Nouveau Monde.

Le conseil des Indes lui donna même un témoignage de déférence et d'estime (1), en le consultant sur l'espèce de gouvernement qui conviendrait le mieux à ceux des indigènes qu'on regardait encore comme esclaves; à ceux qui l'étaient devenus avant l'abolition de ce système, et qui n'étaient point Caribes; à ceux qu'on avait asservis comme appartenant à cette race, quoiqu'ils n'en fussent pas; enfin, aux véritables Caribes, mais auxquels il paraîtrait néanmoins juste de rendre la liberté. Pour obéir à cet ordre du conseil suprême des Indes, le prélat composa un petit *Traité sur la liberté des Indiens qui sont encore esclaves*.

Las Casas coula ses dernières années dans la prière et dans la retraite, sans abandonner la cause des Américains, en faveur desquels il ne cessa d'écrire qu'en cessant de vivre. Chacun des jours qu'il passa à Valladolid leur fut utile; et, lorsque la cour revint à Madrid, en 1562, il l'y suivit malgré son âge très-avancé, afin d'être à portée de soutenir les intérêts de ses chers indigènes. Quand il mourut à Madrid, en 1566, pour aller jouir au sein de la véritable gloire des travaux dont son ardente et inépuisable charité avait rempli les soixante-six années qui s'étaient écoulées depuis 1500, époque du renvoi en Amérique de l'esclave qu'il avait reçu de Christophe Colomb, un changement notable se trouvait accompli dans l'état des Américains. Las Casas vit, en mourant, les indigènes et les Espagnols égaux devant la loi, et près de l'être dans le fait si quelque âme courageuse voulait marcher sur ses traces (1). Les missionnaires le voulurent tous. Aussi, avec le temps, l'esclavage des indigènes fut aboli : il n'y eut plus de vassaux contraints de servir sans salaire, d'hommes de charge employés au défaut de bêtes de somme, ni de malheureux attachés, au risque d'y perdre la vie, aux pénibles travaux des mines; mais seulement des hommes libres, tributaires des commandeurs pour des taxes fixes et déterminées. Il fallut, du reste, que les circonstances concourussent, avec les réclamations du clergé, pour faire triompher ce système de modération. Les indigènes ne cessèrent de servir comme esclaves dans les mines et dans les fermes, dit Llorente (2), que parce que l'Amérique se peupla d'esclaves africains, lorsqu'on se fut aperçu que le travail d'un nègre égalait celui de quatre Américains. S'ils ne furent plus employés au

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. 1, p. lxxxv.

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. 1, p. lxxxj.

(2) *Ibid.*, p. 285.

transport des marchandises, ce fut parce que les races des chevaux, des mulets, des ânes et des bœufs étaient déjà très-nombreuses dans le Nouveau Monde, et qu'on y employait même les chameaux. Si on les déclara exempts de toute servitude personnelle, ils le durent à la vanité des colons, qui leur préférèrent les esclaves de Guinée. Si leurs tributs se bornèrent à une somme fixe, c'est que des millions d'indigènes avaient déjà péri dans les corvées, et qu'il n'en restait presque plus dans le pays. Quelque part que ces circonstances aient eue à l'adoucissement du sort déplorable des Américains, on ne saurait méconnaître sans ingratitude l'influence exercée par les incessantes réclamations des évêques du Nouveau Monde, dignes émules de Las Casas.

Nous terminerons cette esquisse de la vie du célèbre Dominicain par une dernière considération, empruntée à Llorente (1). Si l'on considère que Las Casas traversa quatorze fois les mers qui séparent les deux continents; qu'il parcourut plus souvent encore les vastes régions du Nouveau Monde dans toutes les directions; qu'il fit un grand nombre de voyages en Espagne; qu'il ne cessa d'exercer en Amérique les fonctions de missionnaire et de pacificateur; qu'il composa une foule d'ouvrages, courut les dangers les plus imminents, fut en butte aux persécutions des hommes puissants qu'il dénonçait, aux calomnies et aux dénonciations qu'il ne laissa jamais sans réponse, on ne pourra s'empêcher de reconnaître dans Las Casas une âme véritablement sublime, une vertu à toute épreuve, et la force d'un grand caractère; tandis que cette longue vie, pendant laquelle nous voyons son corps et son âme soutenir tant de combats, prouve avec quelle libéralité Dieu l'avait doué de tous les avantages d'une excellente constitution et d'une force de corps incomparable. Appelé par la divine Providence à remplir une mission spéciale, il avait reçu d'elle toutes les conditions morales et physiques que réclamait son accomplissement.

La vie du Dominicain Julien Garcès, évêque de Tlascala, fut presque aussi longue que celle de Las Casas. Septuagénaire lorsqu'il était parti pour l'Amérique, il prêcha pendant vingt ans l'Évangile aux indigènes. La seule chose qu'il recommanda aux Frères-Prêcheurs du couvent qu'il avait fondé dans sa ville épiscopale, fut de ne point se lasser de travailler au salut de ces peuples, et de les défendre contre leurs oppresseurs. Il touchait à sa quatre-vingt-dixième année, quand une mort précieuse termina ses travaux apostoliques l'an 1547 (1), date de l'érection des Églises de San-Domingo, de Mexico et de Lima en métropoles. Ce Dominicain eut pour successeur le Franciscain Martin de Sarmiento, né au commencement du XVIe siècle, à Hoïa de Castro, de parents pieux qui soignèrent beaucoup son éducation (2). On rapporte de lui, qu'étant encore enfant, il ne manquait pas, lorsqu'il revenait de l'église, de monter sur une chaise pour répéter à sa sœur et à ses compagnons ce qu'il avait retenu du sermon, et qu'ensuite il leur donnait sa main à baiser; ce qu'on regarda depuis comme un présage de son ministère apostolique et de son élévation à l'épiscopat. Aussitôt que Martin eut l'âge requis, il embrassa l'institut de saint François dans la province de Burgos, et alla étudier la philosophie et la théologie à Valladolid. Ordonné prêtre et institué prédicateur, il passa l'an 1538 en Amérique. Les Pères de la province du Saint-Évangile, avec qui il vivait, le députèrent avec Jacques de Testera, alors custode, pour représenter cette province au chapitre général qui se tint à Mantoue en 1541. Jacques de Testera y fut créé commissaire général de la Nouvelle-Espagne; mais, comme ce religieux était fort âgé, on choisit Martin de Sarmiento pour lui être subrogé en cas qu'il vint à mourir dans le cours des six années de son ministériat. Jacques mourut dans la première, et Martin, qui lui succéda, s'acquitta de sa charge durant les cinq dernières années avec le suffrage de ses frères. Charles-Quint l'ayant nommé, peu de temps après, évêque de Tlascala, il refusa de souscrire à cette nomination, et ne l'accepta que parce que son provincial Turribius l'y contraignit en vertu de l'obéissance. Son élévation ne lui fit rien changer à sa manière de vivre. Il n'en fut que plus humble.

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. I, p. xcij.

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 110.

(2) Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. III, p. 223. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 349.

Quoique dans un âge fait, il ne rougit pas d'étudier les saints canons sous le bienheureux Jean Fucher, pensant qu'il serait encore plus honteux pour un évêque d'être privé de cette science que de l'acquérir. Dès que Martin fut installé sur son siége, le soin qu'il prit des malheureux, des orphelins, de tous ceux, en un mot, qui avaient besoin de son secours, montra à ses diocésains quel présent inestimable on leur avait fait. Il joignait à une charité ardente et compatissante une grande régularité de mœurs, un inviolable attachement à ses devoirs d'évêque, une exacte fidélité à sa règle. Dans ses visites diocésaines, pendant lesquelles il administrait les sacrements, instruisait ses ouailles, maintenait l'ordre parmi le clergé, il ne se faisait suivre que par un Frère, qui formait ordinairement toute sa compagnie. Les fatigues essuyées durant trois jours, qu'il passa sans prendre aucun repos dans le cours d'une de ses visites, lui causèrent une maladie violente. Elle le força de se retirer au couvent de Saint-François, qui se trouvait sur sa route. Après avoir reçu les sacrements, il y mourut dans de grands sentiments de piété, l'an 1560, emportant avec lui les regrets des Espagnols et des indigènes.

Deux années après la mort de Julien Garcès, si dignement remplacé par Martin de Sarmiento, les Dominicains Diégo de Tolosa (1) et Louis Cancer, massacrés dans la Floride, illustrèrent par l'éclat du martyre l'ordre que le saint évêque de Tlascala avait honoré par ses vertus. Dès l'an 1514, Louis Cancer avait conduit en Amérique un essaim de missionnaires qui y prêchèrent sans relâche, mais sans beaucoup de succès, l'Évangile à des peuples dont la dégradation était telle qu'ils se nourrissaient, dit Fontana (2), d'araignées, de fourmis, de lézards et de serpents. Les pauvres religieux souffrirent toutes les angoisses de la faim et de la soif; car, ayant horreur de la nourriture de ces peuples, ils se trouvaient réduits à des racines, à quelques rares poissons, et à de l'eau bourbeuse. En peu de temps, ils périrent. Le P. Louis Cancer survécut seul, et, pendant près de trente ans qu'il évangélisa ces indigènes, il baptisa beaucoup de femmes, mais peu d'hommes. Nous l'avons montré propageant ensuite, avec Pierre de Angulo, le christianisme dans cette *Terre de guerre* si heureusement métamorphosée en *Terre de paix* (1). Louis Cancer se dirigea enfin vers la Floride. Mais, dit Las Casas (2), les horreurs commises dans ce pays par les Européens avaient fait prendre aux indigènes la résolution de ne plus souffrir qu'aucun Espagnol débarquât sur leur côte. Quoiqu'averti du danger, le conducteur refusa d'aborder sur un autre point, sous prétexte que quatre armées étaient descendues en cet endroit sans éprouver de résistance. Lorsque les indigènes entendirent le P. Louis Cancer parler espagnol, ils le prirent pour un de ces hommes féroces qui leur avaient fait tant de mal. Victime d'une funeste méprise, le missionnaire périt égorgé; et le corps de ce généreux athlète de Jésus-Christ, divisé en morceaux et rôti, fut ensuite dévoré. Las Casas, en rapportant ce martyre, ajoute : « Nous croyons que le P. Louis Cancer intercède maintenant dans le ciel pour le salut de ceux qui versèrent son sang, et que c'est à ses prières que nous devons les progrès qu'ils ont faits depuis sa mort dans la foi chrétienne. »

Si les indigènes, confondant les messagers de paix avec les messagers de guerre, vengeaient sur ceux-là les injures que ceux-ci leur avaient faites, quelquefois les pontifes du Seigneur ne recevaient pas un meilleur traitement de la main même des Espagnols, comme l'éprouva Antoine de Valdiviéjo, évêque de Nicaragua (3). Ce noble Castillan, également détaché du monde et de lui-même, rempli de l'esprit de prière et de pénitence, brûlant de zèle pour le salut des âmes, avait été appelé par le Seigneur à un ordre apostolique, à l'époque où les premiers missionnaires s'engageaient dans la voie frayée par Christophe Colomb. Les supérieurs l'associèrent à plusieurs de ces pieux Dominicains que l'on envoyait presque chaque année à Haïti. Lorsqu'on répartit les missionnaires entre les diverses contrées qui en avaient besoin, Antoine de Valdiviéjo fut destiné à la Nouvelle-Espagne;

(1) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. 1, p. 159.
(2) *Monumenta dominicana*, an. 1514.

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1542.
(2) *Œuvres de don Barthélemi de Las Casas*, t. 1, p. 405.
(3) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1540.

et, au Mexique, la province de Nicaragua devint le théâtre spécial de ses travaux. Il eut bientôt appris la langue des indigènes, et parcourut dès lors avec fruit toutes les parties de cette vaste province. Sur ces entrefaites, Hernand et Pèdre de Contreras, fils de Rodrigue de Contreras, gouverneur de Nicaragua, voyant leur père dépossédé de son gouvernement, s'y maintinrent en état de révolte contre l'autorité royale, et traitèrent les indigènes en esclaves, auxquels ils arrachaient sans scrupule leurs biens, leurs femmes, leurs enfants, la liberté, quelquefois même la vie. Le missionnaire s'éleva comme un autre Élie contre de tels attentats, et passa en Espagne pour instruire Charles-Quint des violences qui nuisaient aux intérêts de la religion et de la couronne. L'empereur promit de prendre les mesures nécessaires : « Mais il faut que vous nous aidiez, ajouta le prince. Ne vous refusez pas au travail : vous l'avez entrepris pour la gloire de Dieu ; que le même motif vous porte à le continuer dans un pays où vous êtes connu et où vous avez fait du bien. Ne vous laissez point ébranler par les obstacles, Dieu sera avec vous. » Le missionnaire remerciait Charles-Quint de la protection qu'il garantissait aux indigènes, lorsque l'empereur, qui avait apprécié ses talents et sa fermeté, lui dit que, le siége de Nicaragua étant vacant par la mort de Diégo Alvarez Osorio, il l'avait proposé à Paul III pour le remplir, et qu'il attendait incessamment les bulles. Elles arrivèrent au mois de février 1544, et Valdiviéjo, dont on n'écouta ni les prières ni les excuses, reçut aussitôt, avec l'imposition des mains, la plénitude de l'esprit épiscopal, c'est-à-dire un amour tendre pour sa nouvelle épouse, un accroissement de force et de zèle pour le salut de son troupeau, une fermeté à toute épreuve pour s'opposer comme un mur d'airain aux entreprises des méchants. On n'osa point l'empêcher de prendre possession de son Église ; mais le cours des vexations continua, sans être interrompu par les mesures que Charles-Quint avait annoncées, et que d'autres sollicitudes firent perdre de vue. Pendant cinq ans, le prélat lutta seul contre les passions d'hommes puissants et sans religion, employant tour à tour d'humbles prières, de vives et pathétiques exhortations, des remontrances tantôt secrètes, tantôt publiques, menaçant enfin d'exclure de l'Église ceux qui résistaient à la tendresse suppliante de leur pasteur. L'orgueil des deux frères ne leur permit pas de fléchir, et ils résolurent de se débarrasser par le glaive du prélat en qui se personnifiaient la justice et la liberté publique. Instruit de leur complot, le généreux évêque continua d'évangéliser son peuple, de le soulager par les aumônes, et de distribuer des missionnaires sur les divers points du diocèse : mais les villes de Léon et de Grenade, les plus engagées dans la révolte, refusèrent de recevoir les ministres de paix et de salut qu'il leur envoyait. Après avoir épuisé tous les moyens de douceur, Valdiviéjo crut qu'il était temps de venger enfin les droits méconnus de l'Église, des peuples et du roi. Afin de laisser encore une porte ouverte au repentir, le prudent évêque se rendit en personne dans la ville de Léon, et renouvela ses efforts pour apaiser les troubles. Au lieu de céder, les fauteurs du désordre ajoutèrent de nouveaux crimes à leurs anciens attentats. Bien qu'à regret, il fulmina contre eux l'excommunication et fit fermer l'église. Hernand de Contreras, furieux de ce qui aurait dû l'humilier et le convertir, résolut de frapper lui-même le prélat dont la voix fidèle empêchait les peuples de se réunir tous sous l'étendard de la révolte. Suivi des conjurés dont il a stimulé l'ardeur dans un odieux festin, il se rend à la demeure de l'évêque, pénètre dans la chambre où Valdiviéjo s'entretient avec un ecclésiastique et deux religieux de son ordre, et, courant l'épée haute sur le pontife (Pl. LIX, n° 1), il le perce de deux coups et le laisse noyé dans son sang, tandis que la maison est livrée au pillage. Le saint prélat, victime de son amour pour la justice, vécut encore quelques moments, qu'il employa à prier pour son troupeau et pour ses meurtriers. Un religieux lui ayant demandé à qui il laissait le soin de son Église : « A Jésus-Christ, répondit-il, à Jésus-Christ, qui en est le premier et véritable époux. » En achevant ces paroles, il rendit son âme à Dieu, le 26 février 1549. Les Dominicains, qui l'avaient toujours chéri comme leur frère et respecté comme leur père, l'enterrèrent dans leur église de Saint-Paul au côté droit du grand autel. On voyait sur le plancher de la maison épiscopale les marques de la main sur laquelle il s'était appuyé en se relevant, après avoir été percé de deux

pliante de
s ne leur
ent de se
en qui se
publique.
x évêque
le soula-
des mis-
diocèse :
, les plus
recevoir
l leur en-
oyens de
temps de
l'Église,
ncore une
évêque se
on, et re-
ubles. Au
re ajoutè-
ens atten-
ntre eux
ise. Her-
aurait dû
e frapper
mpêchait
ndard de
a stimulé
rend à la
chambre
siastique
rant l'é-
1), il le
dans son
pillage.
pour la
ts, qu'il
pour ses
mandé à
A Jésus-
en est le
vant ces
6 février
toujours
me leur
e Saint-
n voyait
les mar-
appuyé
de deux

et, au Mexique, la [illegible] avait le théâtre [illegible] après [illegible] lors [illegible] province [illegible] de C[illegible] gouv[illegible] p[illegible] en Am[illegible] révoltes [illegible] auxquels de [illegible] [illegible] peut [illegible] dans des [illegible] [illegible] prends les [illegible] nécessaires [illegible] que [illegible] [illegible] refusez pas [illegible] travail ; vous l'avez [illegible] pour la gloire de Dieu ; que le même [illegible] vous porte à le continuer dans un pays où vous êtes connu et où vous avez fait du bien. Ne vous laissez point ébranler par les obstacles, Dieu sera avec vous. » Le missionnaire remerciait Charles-Quint de la protection qu'il garantissait aux indigènes, lorsque l'empereur, qui avait apprécié ses talents et sa fermeté, lui dit que, le siége de Nicaragua [illegible] par la mort de Diégo Alvarez Osorio, [illegible] à Paul III pour le remplir, et [illegible] incessamment les bulles. [illegible] de février 1544, et Valdivieso [illegible] ni les prières [illegible] les excuses, [illegible] l'imposition des [illegible], la [illegible] épiscopal, [illegible]-dire un [illegible] nouvelle [illegible] un accroissement [illegible] zèle pour [illegible] de son troupeau, [illegible] à tous [illegible] pour s'opposer [illegible] d'a[illegible] entreprises des méchants. [illegible] point [illegible] de prendre possession [illegible] église, [illegible] le cours des vexations [illegible] être [illegible] interrompu par les mesures que [illegible] les [illegible] avait annoncées, et que d'[illegible] [illegible] perdre de vue. Pendant [illegible] le prélat [illegible] contre les passions [illegible] puissants [illegible], employant tour à tour d'humbles [illegible], de vives et pathétiques exhortations, des [illegible] tantôt secrètes, tantôt publiques, menaçant [illegible] de l'église

ceux qui [illegible] à la [illegible] supplice [illegible] [illegible] de [illegible] qui [illegible] [illegible] plus [illegible] le pays et [illegible] leur [illegible] après avoir épuisé tous [illegible] Valdivieso crut qu'il [illegible] temps de venger [illegible] les droits méconnus de l'église [illegible] du roi. Afin de laisser encore une [illegible], le pieux évêque se [illegible] dans la ville de Léon, et renouvela ses efforts pour apaiser les troubles. Au lieu de céder, les fauteurs du désordre ajoutèrent de nouveaux crimes à leurs anciens attentats. Bien qu'à regret, il fulmina contre eux l'excommunication et fit fermer l'église. Hernand de Contreras, furieux de ce qui aurait dû l'humilier et le convertir, résolut de frapper lui-même le prélat dont la voix fidèle empêchait les peuples de se [illegible] tous sous l'étendard de la révolte. Suivi des conjurés dont il a stimulé l'ardeur dans un [illegible] festin, il se rend à la [illegible], pénètre dans la chambre [illegible] avec un ecclésiastique [illegible] de son ordre, et, courant l'épée [illegible] sur le pontife (Pl. LIX, n° 1), il le [illegible] de deux coups et le laisse noyé dans son sang, [illegible] que la maison est livrée au pillage. Le saint prélat, victime de son amour pour la justice, vécut encore quelques moments, qu'il employa à prier pour son troupeau et pour ses meurtriers. Un religieux lui ayant demandé à qui il laissait le soin de son Église : « A Jésus-Christ, répondit-il, à Jésus-Christ, qui en est le premier et véritable époux. » En achevant ces paroles, il rendit son âme à Dieu, le 26 février 1549. Les Dominicains, qui l'avaient toujours chéri comme leur frère et respecté comme leur père, l'enterrèrent dans leur église de Saint-Paul au côté droit du grand autel. On voyait sur le plancher de la maison épiscopale les marques de la main sur laquelle il s'était appuyé en se relevant, après avoir été percé de deux

Martyre de Valdivieso

Martirio di Valdivieso — Martirio de Vadivieso

San Iago

San' Iago — Santiago

[1552]
coups d
raissait
pandre.
Domi
mois au
allait c
liques,
mourut
Si l'Égl
au moi
pouilles
tecteur
dans de
cher sur
L'ann
recevait
de Zuma
le siége
qu'avec
chevêqu
livrance
plusieurs
ne l'emp
huit lieu
de Betan
alors. Pe
viteurs
administ
torze mi
avait ins
moribon
litaine,
plus de v
approche
les reçu
expira e
âme entr
année de
son corp
comme i
Mexico,
leur égli
de l'Éva
sainte,
l'instrun

(1) Fon
(2, Fér
trois ordi
Continua
totre gén

coups d'épée ; et ce sang, après deux siècles, paraissait aussi vermeil que si on venait de le répandre.

Dominique de Betanços survécut quelques mois au saint martyr. Ce fut en Espagne, où il allait chercher de nouveaux ouvriers évangéliques, qu'il termina sa glorieuse carrière. Il mourut à Valladolid, le 14 septembre 1549 (1). Si l'Église de Mexico gémit de n'avoir pas au moins la consolation de posséder ses dépouilles, elle se réjouit d'avoir en lui un protecteur de plus dans le ciel ; et elle le retrouva dans des disciples qui se firent une loi de marcher sur ses traces.

L'année qui précéda la mort de Betanços, il recevait le dernier soupir du Franciscain Jean de Zumarraga, dont Clément VII venait d'ériger le siége en métropole, et qui n'avait accepté qu'avec une humble résistance la dignité d'archevêque. Un historien dit que le jour de sa délivrance lui fut révélé, et qu'il en fit part à plusieurs. Son état d'épuisement et de maladie ne l'empêcha pas de sortir de Mexico et de faire huit lieues pour aller trouver le P. Dominique de Betanços, dans le couvent qu'il habitait alors. Pendant quatre jours, que les deux serviteurs de Dieu passèrent ensemble, l'évêque administra le sacrement de confirmation à quatorze mille personnes, que le zélé Dominicain avait instruites et préparées. Lorsque le prélat moribond reprit le chemin de sa ville métropolitaine, son ami l'accompagna et ne le perdit plus de vue. Jean de Zumarraga, sentant sa fin approcher, demanda les derniers sacrements, les reçut de la manière la plus édifiante, et expira en disant : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, » dans la quatre-vingtième année de son âge. Il avait ordonné qu'on inhumât son corps avec ceux des autres religieux : mais, comme il avait été le premier archevêque de Mexico, les Frères-Mineurs le déposèrent dans leur église, près la porte de la sacristie, du côté de l'Évangile. Après avoir mené une vie toute sainte, il continua d'être, dans le tombeau, l'instrument de choses surnaturelles (2).

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1549.

(2) Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. III, p. 204. Jean de Luca, *Continuation* de Wadding, an. 1548, n° 5. Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. V, p. 174.

Nous grouperons autour de cette brillante colonne de l'ordre de saint François, quelques missionnaires du même institut, également dignes d'un pieux souvenir.

En 1545, était mort Frère Louis de Fuenzalida, Franciscain de la province de Saint-Gabriel, qui, dès son arrivée au Mexique, avait étudié la langue des indigènes et évangélisé ces peuples avec ardeur. Le temps qu'il ne consacrait pas à la prédication, il l'employait à la contemplation des choses du ciel, et il jouissait alors des plus douces communications : son compagnon le vit souvent en extase, et le corps élevé de terre. La cruauté des avides Espagnols mettait de tels obstacles à la propagation de la foi et pouvait frapper d'une telle stérilité le ministère des missionnaires, que Frère Louis retourna en Europe pour demander à Charles-Quint de réprimer ces abus. L'empereur voulut le nommer évêque de Mechoacan, afin qu'il pût remédier au mal avec plus d'autorité ; mais l'humble religieux déclina cet honneur, aimant mieux, dit-il, passer en Afrique avec la permission de ses supérieurs, et y répandre son sang au milieu des ennemis de Jésus-Christ, que d'être témoin au Mexique de la guerre impie faite à l'Église par ses propres enfants. Pierre d'Alcantara, qui gouvernait la province de Saint-Gabriel, ne répondit pas à ce vœu de Frère Louis. Ce religieux fut, au contraire, renvoyé en Amérique l'an 1545 ; mais il mourut en route dans l'île Saint-Jean (1).

Le territoire de Tula fut évangélisé par Alfonse Rengel, prêtre espagnol de l'Observance de saint François, qui cultiva cette vigne pendant dix années, avec d'autant plus de succès qu'il parlait avec facilité la langue des indigènes (2). Il ruina les temples des idoles, et en bâtit un au vrai Dieu à Tula, ainsi qu'un couvent de Franciscains. Les sacrificateurs idolâtres, irrités de se voir arracher leur proie, ne manquèrent pas de tendre des piéges au missionnaire et de l'éprouver cruellement. Sa grande piété et sa sagesse lui firent accepter ces traverses, et il déjoua les machinations de ses ennemis les plus acharnés. Bien loin qu'il leur cédât le terrain du combat, il persista avec vi-

(1) Jean de Luca, *Continuation* de Wadding, an. 1545, n° 9.

(2) *Ibid.*, an. 1546, n° 139.

gueur dans la lutte, se conciliant les plus rudes d'entre les indigènes par sa douceur, les plus orgueilleux par son humilité, et domptant les plus rebelles par l'onction pénétrante de ses paroles. S'il ne fut pas le premier à établir dans Tula les exercices publics du catéchisme, du moins il donna une grande extension à la prédication du christianisme. Presque chaque jour il sortait, une clochette à la main, pour convoquer à l'église la foule des néophytes, à qui il exposait ensuite, dans un langage familier, les divers points de la foi et de la morale. Les petits enfants, les femmes, les auditeurs de tout âge et de tout sexe se pénétraient ainsi, en peu d'heures et comme en se jouant, des mystères les plus sublimes que n'avaient pu enseigner, pendant tant de siècles, les écoles si nombreuses et si fières de leur vaine science que l'histoire de la philosophie payenne présente à nos regards. Frère Alfonse, pour retenir les convertis, s'appliquait à imprimer au culte de l'élégance et de la majesté, frappant les yeux par la pompe des cérémonies, comme il dominait les esprits par la sublimité des dogmes, et touchait les cœurs par la pureté des préceptes. Il avait accru de cette manière le troupeau de Jésus-Christ, lorsque, le ministre franciscain de la province du Mexique l'ayant député en Europe, il succomba dans la route à une grave maladie, l'an 1546.

Pour revenir à Dominique de Betanços, nous devons rappeler que l'un des premiers Dominicains qui entrèrent avec lui au Mexique était Gonsalve Lucero (1), né en Andalousie, religieux humble, chaste, laborieux, et si pénitent, qu'il se regardait comme le plus grand des pécheurs, et comme le dernier dans la maison de Dieu. A l'exemple des plus grands saints, il ne cessa de pleurer des péchés qu'il n'avait point commis; et ces larmes, qui attendrissaient ses auditeurs, les engageaient à embrasser eux-mêmes les saintes rigueurs de la pénitence. Dès qu'il se fut familiarisé avec les idiomes des Mexicains et des Mistèques, il fit comprendre presque sans peine à ces peuples la coupable absurdité du paganisme, l'existence et l'unité du vrai Dieu, la corruption de la nature tombée, et la nécessité d'un Médiateur. En expliquant les vérités de la foi aux néophytes, il s'appliqua à régler leurs mœurs, insista sur l'immortalité de l'âme, sur l'éternité des peines et des récompenses, sur la nécessité des bonnes œuvres, et inculqua profondément aux indigènes une doctrine à laquelle les anciens chrétiens se montraient trop souvent infidèles. Une guérison miraculeuse ajouta à l'autorité de sa parole. Pendant qu'il prêchait à Tlachiaco, Gonçalez Bravo, commandeur de Mistepec, ayant été attaqué d'une maladie qu'on jugea mortelle, voulut, malgré sa faiblesse et ses vives douleurs, qu'on le portât auprès du missionnaire; et les indigènes franchirent la distance avec une vitesse incroyable. Le P. Luccro, plein de confiance en Dieu, inspira ce sentiment au malade, qui, béni par le pieux Dominicain, recouvra tout à coup la santé. Les indigènes, idolâtres et chrétiens, témoins de ce miracle, écoutèrent docilement le serviteur de Dieu, auquel le commandeur avait parlé de dissensions qui les divisaient, et ils se réconcilièrent à sa voix. Leur joie fut bientôt troublée par la mort du sage missionnaire, dont le ciel couronna les mérites en 1550. Gonsalve Lucero s'était tellement fait aimer et respecter d'eux par la sainteté de sa vie, que l'excès de la douleur rendit les uns muets, et que les autres s'écriaient en sanglotant : « Hélas! notre père saint Gonsalve est mort! malheureux que nous sommes, que ferons-nous sans lui? »

Émule et ami de ce religieux, Benoît Fernandez avait pris l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de Saint-Étienne à Salamanque (1). L'instruction s'alliait en lui à une modestie angélique, à un recueillement presque continuel, à un zèle ardent pour le salut des âmes, qui le fit passer d'Espagne au Mexique. La contrée connue sous le nom de Misteca, et que l'on subdivise en deux parties, l'une haute, l'autre basse, sollicita particulièrement ses efforts. Les rivières et les torrents de ce pays étaient aurifères; en sorte que les indigènes se bornaient à y recueillir des grains ou des paillettes d'or, qu'ils allaient ensuite échanger aux marchés voisins contre les choses nécessaires à la vie, ne s'inquiétant ni de cultiver les terres, ni de l'exercice de la chasse ou de la pêche : un jour ou deux de travail leur

(1) Voyez ci-dessus, p. 395, col. 1. Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. v, p. 225.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. v, p. 215.

procuraient trente jours d'oisiveté. Du reste, pour être moins vives, leurs passions n'étaient pas éteintes; et, si la superstition n'allait pas, chez eux, jusqu'à sacrifier des victimes humaines, elle n'était ni moins bizarre ni moins insensée qu'ailleurs. Benoît Fernandez, surmontant la répugnance que devait lui inspirer la nourriture rebutante de ces peuples, méprisés des autres peuplades, vécut au milieu d'eux, gagna leur confiance et leur affection, se constitua leur apôtre et leur instituteur. Il composa en langue mistèque un petit traité de la doctrine chrétienne, sous forme de catéchisme, traduisit dans le même idiome les Épîtres et les Évangiles de l'année, et mit à même de les lire tous les enfants en qui il remarqua plus d'intelligence et de mémoire. Après avoir semé la parole sainte dans un lieu, il allait continuer ses travaux dans un autre. L'excès des chaleurs lui causa une maladie dangereuse; mais, regardant comme perdu tout le temps qu'il n'employait pas à de nouvelles conquêtes spirituelles, il n'attendit point que sa santé fût rétablie pour reprendre ses fonctions apostoliques. Il y a, dans la haute Misteca, des montagnes appelées de Saint-Antoine : elles étaient habitées par des indigènes qui demeuraient dans des grottes, couchant sur le sol nu avec leurs femmes et leurs enfants, et se rapprochant par leur manière de vivre de la bête plutôt que de l'homme. Benoît Fernandez alla disputer leurs âmes au démon qui se les appropriait, et il lui arracha du moins par le baptême celles des petits enfants qui eurent le bonheur de mourir après avoir reçu l'eau régénératrice. Le long séjour du missionnaire dans ce pays autorise à penser que c'est de lui que parle Bruzen de la Martinière (1), quand il dit : « Sur les limites des bourgades de Cuert-Havaca et de Stequici-Stepeque, sous une très-haute montagne, est une caverne dans laquelle un Dominicain entra autrefois avec des sauvages. La descente en est étroite, et il n'y peut entrer qu'un homme à la fois. Au dedans, il y a une place carrée de cinquante pieds, où sont quelques puits avec des degrés. De là, par une voie tortue et toute remplie de détours, on arrive à une large place, du milieu de laquelle sort une fontaine, et à côté on voit un ruisseau. Après y avoir marché pendant une heure, comme ils n'en pouvaient trouver le bout, ils retournèrent à l'aide d'une ficelle qu'ils avaient attachée à la bouche de cet antre. » Ces sortes de cavernes ne sont pas rares dans les montagnes de l'Amérique; et les missionnaires ont éprouvé plus d'une fois que les indigènes obstinés dans leurs superstitions avaient coutume d'y cacher quelques idoles et de les y adorer. Parmi les coopérateurs de Benoît Fernandez, nous avons nommé Gonsalve Lucero, qui le précéda au tombeau. Quelques mois après, Fernandez mourut lui-même (1). Chargé d'années et d'infirmités, il expira le 23 août 1550, dans le bourg d'Achintla, et il y fut enterré dans une église de son ordre. Les indigènes commencèrent aussitôt à l'invoquer comme un ami de Dieu : on assure que l'efficacité de son intercession justifia leur confiance.

De même que Benoît Fernandez, François Marin et François de Majorque (2), qui avaient reçu, tous les deux, l'habit de religion des mains de Dominique de Betanços, survécurent, mais très-peu de temps, à Gonsalve Lucero (3).

François Marin, Mexicain de naissance, rendit des services spirituels à ses compatriotes idolâtres dans différentes contrées. On le vit, notamment sur les montagnes de la haute Misteca, gagner à la civilisation des hommes qui vivaient sans lien social. Il les réunit dans des bourgades, leur procura les moyens de couvrir leur nudité, leur apprit à tirer du sein de la terre une nourriture plus saine que les insectes et les fruits sauvages dont ils se nourrissaient, leur persuada de défricher de vastes champs, de les ensemencer, d'y planter des arbres utiles, et, avant tout, leur enseigna à vivre en fidèles disciples de Jésus-Christ. Sa parole leur expliquait l'Évangile du Sauveur; sa conduite leur montrait en pratique les plus sublimes conseils de ce livre divin. Pendant trente années, il joignit aux fatigues de l'apostolat les rigueurs de la pénitence la plus austère. Sa nourriture n'était ni moins frugale ni moins grossière que celle des plus pauvres indigènes. Jamais il ne but de vin. Quelque rudes que fussent les chemins, jamais il n'accepta un véhicule. La plus grande partie

(1) *Le Grand Dictionnaire géographique*, art. Misteca.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1550.
(2) *Ibid.*, an. 1549.
(3) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. v, p. 230.

de ses nuits, courageusement disputée au sommeil, était consacrée soit à la prière, soit à l'étude des dialectes, aussi multipliés et aussi divers que les peuplades qu'il fallait évangéliser; en sorte que, devant le même auditoire, après avoir prêché en langue mistèque pour les uns, le missionnaire, pour être compris des autres, était forcé de recommencer son discours en langue *chochona*, idiome aussi barbare que difficile. Non-seulement François Marin distribuait le pain de l'âme à ces intelligences avides; mais, à une époque de famine, sa charité, suppléant à la récolte du maïs qui avait manqué, donna le pain matériel à une foule de malheureux, particulièrement aux veuves, aux orphelins et aux malades : il mendia auprès de ses parents et de ses amis, pour être en état de faire à son tour l'aumône. Le corps de ce serviteur des pauvres fut enterré dans le couvent des Dominicains de Mexico, où il s'était consacré à la conversion des indigènes.

François de Majorque, qui termina presque aussitôt sa vie dans le même lieu, n'avait point parcouru, aussi souvent que François Marin, les provinces du Mexique, pour porter le flambeau de la foi aux infidèles : mais peut-être ne contribua-t-il pas moins au salut de plusieurs par ses mortifications et ses prières. Son grand attrait était de chanter, et d'entendre chanter, le jour et la nuit, les louanges du Seigneur. Lorsqu'il se trouvait dans la communauté de Mexico, le chœur était le lieu de ses délices, et comme son paradis. Quand, après l'office de Matines, ses frères se retiraient pour prendre du repos, il continuait ses cantiques et ses oraisons jusqu'à l'office de Prime, et ce temps lui paraissait encore trop court. Il pleurait, disait-il, ses péchés; il demandait avec la même foi la conversion des pécheurs et des idolâtres; ses larmes ne s'arrêtaient que lorsque la divine bonté lui donnait le pressentiment que ses vœux étaient exaucés. Malgré son état de souffrance aiguë, il se trouvait au chœur, le 20 décembre 1550, tout absorbé dans la méditation des miséricordes d'un Dieu fait homme pour le salut des hommes. Pendant qu'il s'abandonnait aux transports de l'amour divin et de la reconnaissance, il apprit que le jour même de la naissance temporelle de Jésus-Christ serait celui de son passage à une meilleure vie. Cependant, sa maladie s'aggrava, à l'instant, avec une telle violence, que le médecin crut sa mort imminente, et recommanda de l'administrer sans délai. On le satisfait : mais le malade, pour empêcher qu'on ne commençât les prières des agonisants, dit en particulier au supérieur que son existence serait prolongée jusqu'au jour de Noël. Le 21 décembre, fête de saint Thomas, apôtre, le médecin, en reparaissant au couvent, croyait trouver un mort ou un mourant. L'amélioration survenue tout à coup dans l'état du malade l'étonna. On s'attendait même à voir François de Majorque reprendre les exercices ordinaires de la communauté, lorsque, le 25, jour de Noël, il fit appeler les religieux dans sa chambre et les pria de commencer sans retard les prières prescrites pour les agonisants. Quelques-uns représentèrent que son état permettait d'augurer son rétablissement plutôt que sa mort : mais le supérieur, instruit de ce qui allait arriver, commença les litanies. Le malade répondait, et, quand il eut prononcé ces paroles du Psaume XXIV : « Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur » (1), il les ferma, joignit ses mains, et s'endormit du sommeil des justes.

Ce n'étaient pas seulement les ordres religieux qui fournissaient de bons missionnaires aux provinces de la Nouvelle-Espagne (2) : on y vit aussi plusieurs ecclésiastiques séculiers, remplis de l'esprit sacerdotal et d'un zèle ardent pour la propagation de la foi. Jean Gonçalez et Jean de Mesa se distinguèrent surtout sous l'épiscopat de Jean de Zumarraga.

Le premier, né au diocèse de Badajoz dans l'Estramadure, fut conduit dès son enfance au Mexique, à la demande de Ruiz Gonçalez, son parent, l'un des conquérants de cet empire. L'innocence de ses mœurs et son beau caractère le rendirent cher à son protecteur. Ni l'opulence de cette maison, ni les flatteries qu'on lui prodiguait ne purent le corrompre. Ami de la prière et de la retraite, il employa si utilement son temps, qu'en peu d'années il apprit le latin, les belles-lettres, le droit canon, sous les premiers maîtres qui enseignèrent à Mexico; et il voulut se consacrer tout entier au service de Dieu. Les deux prélats qui étaient alors au Mexique, l'ayant

(1) *Oculi mei semper ad Dominum.*

(2) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. V, p. 116.

examiné, approuvèrent sa vocation. Julien Garcès, évêque de Tlascala, lui donna la tonsure, les ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat, en gardant les interstices; Jean de Zumarraga, évêque de Mexico, l'éleva depuis à la prêtrise, et le garda auprès de lui pour achever de le former au saint ministère. Obligé bientôt d'accepter un canonicat à la cathédrale, le jeune chanoine parut dès lors le modèle du clergé, autant par sa régularité, sa modestie, son assiduité à l'office, que par l'esprit de désintéressement et de zèle qui le portait à distribuer ses biens aux pauvres et à consacrer tous ses moments disponibles à l'instruction des indigènes. Lorsqu'il eut appris assez de dialectes particuliers pour annoncer l'Évangile dans différentes provinces, il renonça à son canonicat et à toute propriété, afin de marcher plus sûrement sur les traces des apôtres. Se joignant à ceux qui étaient entrés avant lui dans la vigne du Seigneur, il se considéra toujours comme le dernier de tous. Cependant les indigènes ne se lassaient pas de l'écouter, et s'attachaient à ses pas. La force de ses exemples détermina les conversions, non moins que la vertu de ses discours. Les grands ne montrèrent pas moins d'empressement que les petits à l'entendre, et Louis de Velasco, vice-roi du Mexique, le pressa d'accepter un appartement dans son palais, en lui promettant de lui laisser la liberté d'agir à son ordinaire, mais espérant que la conversation de cet ami de Dieu l'aiderait à sanctifier les sollicitudes du gouvernement par les exercices de la vie chrétienne. Gonçalez, sensible à cette dernière considération, se prêta d'abord au désir du vice-roi, résolu de vivre dans le palais comme il fit depuis dans un petit ermitage, sans cesser d'instruire et de servir ses chers indigènes. Mais il ne tarda pas à reconnaître que ce n'était pas aux pauvres que les portes du palais étaient ouvertes, et il se vit obsédé d'une foule d'ambitieux qui ne songeaient qu'à profiter de son crédit pour avancer leur fortune. Il en résultait pour lui une double perte, et une plus grande encore pour les indigènes au salut desquels il s'était dévoué. Aussi pria-t-il le vice-roi d'agréer qu'il suivît la voix de Dieu. Il se retira à Zuchimilco, ville très-peuplée d'indigènes, parmi lesquels il opéra des conversions : mais l'importunité des Espagnols l'obligea à se fixer dans l'ermitage de Saint-Jacques près Tezcuco, et il y passa plusieurs années à prêcher les idolâtres, à entendre les confessions, ou à baptiser ceux qu'il venait de gagner à Jésus-Christ. Ses occupations furent les mêmes dans l'ermitage de la Visitation de Notre-Dame, près la ville royale. Toujours zélé et laborieux, humble et pénitent, il ne s'accordait aucun repos. Avec le don des larmes, il avait reçu celui de toucher les cœurs les plus endurcis et d'obtenir la confiance de ceux qui s'adressaient à lui, en sorte que des conversions sans nombre récompensaient ses efforts. On ignore l'époque à laquelle une mort précieuse couronna des jours si bien remplis.

Le ministère de Jean Gonçalez concourut avec celui de Jean de Mesa, né dans l'Andalousie, mais conduit de bonne heure en Amérique, où il fut confié à un oncle qui gouvernait le peuple appelé Tempuhal dans la province de Guaxatecas. Dans la pensée de ses parents, il n'était destiné qu'à recueillir un riche héritage; mais la divine Providence lui réservait un avenir plus élevé et plus utile à des peuples entiers. La connaissance qu'il acquit des dialectes très-difficiles de ces tribus lui fut d'un grand secours pour faire entendre et embrasser l'Évangile à plusieurs peuplades, qu'on le voyait aller chercher jusqu'aux frontières des Chichimèques. Tantôt il les évangélisait seul, parce que seul il comprenait leur idiome; tantôt il s'associait aux travaux du Franciscain André de Olmos ou à ceux de Louis Gomez, depuis Augustin. Son oncle lui ayant laissé tous ses biens en mourant, il les accepta, mais pour les consacrer à de bonnes œuvres, après avoir opéré les restitutions que son parent aurait dû faire. Jean de Mesa mourut dans une heureuse vieillesse à Panuco.

Indépendamment des missionnaires, séculiers ou religieux, la Providence fit servir à l'édification de l'Amérique les exemples d'un petit nombre de laïques, qui n'avaient traversé les mers que pour recueillir dans le Nouveau Monde les richesses qu'ils ne pouvaient se procurer dans leur patrie (1). Ainsi, Michel de Zamora, habile architecte, gagna en peu de temps des sommes considérables : il aurait même pu en acquérir de plus grandes, dans un pays où les Espagnols aimaient à faire bâtir des palais, des églises, de

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. v, p. 238.

villes entières, et la seule cité de Mexico offrait en perspective autant de profits que de travaux à Michel de Zamora. Mais il sut mettre des bornes à sa cupidité, et céda à l'amour de la patrie qui le rappelait en Espagne. A peine de retour, il voulut éprouver les dispositions de tous les siens à son égard. Cachant ses richesses, il se présenta à sa famille avec la modeste apparence qu'on lui avait vue naguère. Son père le reçut avec bonté, et, pour mieux témoigner sa joie, il convia tous ses parents à une fête qui dura deux jours. Mais ceux-ci, moins sensibles à la tendresse et à la générosité du père qu'indignés de la pauvreté du fils, ne regardaient Michel de Zamora qu'avec mépris, et ne lui parlaient que pour lui reprocher son peu de cœur; ils ne pouvaient lui pardonner d'être revenu les mains vides de ces heureuses contrées, d'où tant d'autres ne sortaient que chargés d'or; ils finirent, dans leur indignation, par l'appeler l'opprobre de sa famille. Le jeune homme écoutait tout, apprenant ainsi ce qu'il voulait savoir. Le troisième jour, il ouvrit ses coffres, et parut avec les plus riches habits : l'or et les pierreries éclataient sur l'opulent architecte. Avec son extérieur se modifia le langage des membres de sa famille, qui épuisèrent les témoignages d'affection et de déférence à la vue d'un tel luxe. Michel, presque muet pendant les deux jours qu'avait duré la pénible épreuve, s'expliqua nettement le troisième, en disant qu'il ne reconnaissait pour ses parents que son père et les pauvres, avec qui il voulait partager ses biens. Il leur distribua, en effet, une partie de ce qu'il avait apporté, et donna une nouvelle marque de respect à son père en recevant une compagne de sa main. Peu de temps après, il retourna au Mexique, où il parut s'enrichir tous les jours par ses pieuses libéralités envers les pauvres; mais les biens de la terre ne possédaient plus son cœur, et il n'aspirait qu'au bonheur de l'éternité. Dieu l'ayant rendu libre par la mort de sa femme, il confia à de pieuses mains l'éducation de son fils, et, vouant désormais sa vie à la pénitence, il se retira avec Jean Florès, ami aussi chrétien que lui, sur les montagnes de Tlascala, dans un lieu très-froid et très-incommode. Les solitaires y passèrent cinq années entières dans le travail des mains, mortifiant leurs passions par le jeûne, leur chair par les veilles, se sanctifiant par la prière, et édifiant ainsi les indigènes, peu accoutumés à voir le christianisme si admirablement pratiqué par des personnes de leur état, car les deux amis portaient toujours leurs habits séculiers. La Providence semblait les offrir comme en spectacle, et faire contraster leurs vertus avec le scandale que tant de mauvais chrétiens donnaient dans le même pays. Cependant cette pratique, déjà si édifiante, de la religion n'était encore qu'une préparation au sacrifice que méditaient Michel de Zamora et Jean Florès, persuadés qu'ils marcheraient plus sûrement dans les voies de la perfection s'ils se soumettaient au joug de l'obéissance dans une communauté. Jean Florès entra dans le monastère de saint François, et Michel de Zamora dans celui de saint Dominique, à Mexico. Ce dernier, en prenant l'habit de frère convers, recommanda à la communauté son fils Alfonse, alors âgé de douze ans, et qu'on vit dans la suite marcher sur les traces de son père dans la même profession. Le nouveau religieux fut d'un grand secours aux missionnaires, qu'il aimait à accompagner dans leurs courses évangéliques. Pendant que le prêtre prêchait l'Évangile ou administrait les sacrements, Frère Michel catéchisait les enfants et leur apprenait à prier Dieu. Comme il savait parfaitement les langues mexicaine et zapotèque, il servait quelquefois d'interprète aux religieux nouvellement arrivés d'Espagne, à qui l'idiome des indigènes n'était pas encore familier. Ses supérieurs l'ayant envoyé depuis au couvent de Guaxaca, l'ancien architecte rendit à la ville un service signalé, en y faisant venir l'eau dont on manquait. Le Seigneur l'affligea, dans sa miséricorde, de diverses maladies, qui, en achevant de le purifier, firent éclater de plus en plus sa patience, sa résignation, son amour des souffrances; et, après une vie pénitente, il mourut en odeur de sainteté.

CHAPITRE V.

Missions des ordres de saint Dominique, de la Merci, de saint François et de saint Augustin, dans l'Amérique méridionale.

Fontana dit (1), que le maître général, Augustin Récupérat, remarquant qu'il fallait mul-

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1540.

tiplier les ouvriers apostoliques en Amérique, sépara des provinces dominicaines de Saint-Jacques de Mexico et de Sainte-Croix la nouvelle province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou, qu'il institua, prenant dans les deux premières les religieux les plus aptes à la prédication de l'Évangile pour les placer dans la troisième. Fontana ajoute (1) que le prince Philippe, rendant grâces au Seigneur des fruits abondants que produisaient les Dominicains, écrivit de Valladolid, le 14 août 1543, à Garcias de Gusman, alors vice-roi du Pérou, de fournir aux églises nouvelles bâties par ces religieux, et à celles qu'ils viendraient à construire, un calice d'argent, une cloche, les ornements d'autel, et même le vin et l'huile nécessaires aux missionnaires pendant la première année. Ce fut, d'ailleurs, un Dominicain qui fut évêque de Lima, comme Valverde, religieux du même ordre, l'avait été de Cuzco.

Jérôme de Loaysa, transféré de Carthagène à Lima, arriva dans la capitale du Pérou le 15 août 1543.

Là encore, les indigènes, ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie, offraient des sacrifices aux idoles; et la corruption de leurs mœurs répondait à l'impiété de leur culte. Dans l'abondance de toutes choses, ils vivaient au gré de leurs désirs; et, comme ils ne connaissaient point d'autre bonheur que celui de la vie présente, ils ne refusaient rien à leurs brutales passions ni à leurs sens. Les Espagnols, mêlés à ce peuple, ne valaient pas mieux, sous le rapport moral : la plupart n'avaient du chrétien que le caractère et le nom; et il était plus difficile d'obtenir qu'ils se conduisissent selon l'esprit du christianisme, que d'amener les Péruviens à embrasser la religion chrétienne. L'évêque de Lima, obligé de travailler au salut des uns et des autres, se fit tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ. Dieu, qui voulait se servir de lui pour se faire de véritables adorateurs dans ces vastes provinces, où le nom de son divin Fils n'était pas connu, prolongea les jours de Jérôme de Loaysa, lui donna des coopérateurs fidèles et zélés, et, par les secrets ressorts de sa Providence, aplanit les plus grandes difficultés devant lui. Le saint Siége et la cour d'Espagne, pleins de confiance en la sagesse du prélat, prévenaient en quelque sorte ses désirs, afin de le mettre en état de faire réussir tout ce qu'il voudrait entreprendre. Dans l'espace de peu d'années, il se forma un clergé séculier et régulier, bâtit sa cathédrale, établit plusieurs paroisses, fonda des couvents, des colléges et des hôpitaux, tant pour les indigènes que pour les Espagnols, pour les hommes et pour les femmes. On entrevoit aisément de quelle utilité devaient être ces établissements divers, soit pour civiliser les Péruviens, soit pour affermir et multiplier les conversions qui s'opéraient par l'entremise des missionnaires apostoliques.

Dès l'an 1548, Paul III érigea Lima en métropole, et envoya le *pallium* à Jérôme de Loaysa, qui en devint ainsi le premier archevêque, comme il en avait été le premier évêque.

Il était bien glorieux pour l'ordre de saint Dominique que la Providence daignât se servir d'un de ses enfants afin de réparer, dans le Nouveau Monde, les pertes que Luther et Calvin causaient à l'Église dans l'ancien. Ce n'était pas sans un religieux tremblement qu'on voyait le royaume de Dieu ôté à des peuples ingrats pour être donné à d'autres nations qui en devaient mieux profiter. Le saint archevêque de Lima, par lequel s'opérait au Pérou cette consolante compensation, s'attachait à ne conserver que de dignes auxiliaires, aimant et favorisant tous ses prêtres, séculiers ou religieux, qui lui paraissaient propres à instruire et à édifier les âmes; mais traitant avec sévérité les ministres scandaleux, et, lorsqu'il les trouvait incorrigibles, se servant du pouvoir que lui avait donné l'empereur pour les chasser du Pérou et les renvoyer en Espagne. Comme il oubliait ses propres intérêts, dès qu'il s'agissait de ceux de l'Église, il ne craignait point de déplaire, en cela, aux protecteurs des ministres indignes, ni de se faire des ennemis qui le desservissent auprès du prince.

La tranquillité était nécessaire à l'établissement de la foi : aussi Jérôme de Loaysa ne négligea-t-il rien pour l'entretenir dans le Pérou; et, lorsque l'imprudence des uns, l'ambition et l'indocilité des autres, vint à troubler la paix, son ministère, au milieu de ces agitations, fut doublement utile à l'Église et à l'État. On l'avait vu, dès l'an 1546, seconder, avec autant d'intelligence que de dévouement, le pacificateur

(1) *Monumenta dominicana*, an 1543.

du Pérou, Pierre de la Gasca, auquel le protestant Robertson rend une complète justice. « Cet ecclésiastique, dit l'historien (1), n'avait d'autre titre que celui de conseiller de l'inquisition. Mais, quoique sans emploi public, il avait été chargé en quelques occasions d'affaires importantes, dans lesquelles il avait réussi et déployé un caractère insinuant et doux joint à beaucoup de fermeté, une probité au-dessus de tout soupçon, une grande circonspection dans ses plans avec beaucoup de vigueur dans l'exécution, qualités rarement unies... Gasca, nonobstant son âge avancé, la faiblesse de sa constitution, la crainte des fatigues dans un long voyage et du séjour d'un climat malsain, naturelle à un homme qui n'était jamais sorti de son pays, n'hésita pas un moment à se prêter aux volontés de son souverain. Il fit voir que ce motif seul l'animait. Il refusa un évêché, qu'on lui offrait pour donner à son caractère plus de dignité. Le seul titre qu'il voulut accepter fut celui de président de l'audience de Lima, et il déclara qu'il n'entendait recevoir aucun salaire attaché à cet emploi. Tout ce qu'il demanda fut que sa famille fût entretenue par le roi; et, comme il allait exercer en Amérique un ministère de paix, et qu'il n'emportait avec lui que sa soutane et son bréviaire, sans autre suite que quelques domestiques, son expédition ne pouvait être à charge aux finances du royaume. Mais, en montrant tant de désintéressement et de modération relativement à sa personne, les demandes qu'il forma lorsqu'il fut question de déterminer l'étendue de son autorité furent d'un ton bien différent... Charles n'hésita pas à lui confier tout le pouvoir qu'il demandait. Gasca, content de cette preuve de la confiance de son maître, sans argent et sans troupes, hâta son départ pour aller apaiser une révolte capable d'effrayer tout autre que lui... Il se montrait si pacifique, sa suite était si peu nombreuse, et son titre si modeste, qu'il n'effraya personne, et qu'il fut reçu avec beaucoup de respect... Sa douceur, la simplicité de ses manières, la sainteté de son état, et un air de candeur aimable, lui gagnèrent la confiance... Plusieurs officiers de distinction, à chacun desquels Gasca s'était adressé séparément, furent gagnés, et n'attendirent qu'un prétexte pour se déclarer hautement en sa faveur. Pizarre le leur fournit bientôt par ses procédés violents... Le président, voyant son armée se renforcer rapidement, s'avança dans l'intérieur du pays. Sa conduite était toujours douce et modeste. Il témoignait en toute occasion un désir ardent de terminer la querelle sans effusion de sang. Plus occupé de ramener les rebelles que de les punir, il ne reprochait à personne ses fautes passées, et recevait ceux qui se repentaient comme un père accueille des enfants qui rentrent dans leur devoir. Mais le désir sincère qu'il montrait de la paix ne l'empêchait pas de faire avec activité les préparatifs de la guerre... Les deux armées, s'avançant lentement l'une contre l'autre, présentaient chacune un spectacle singulier. Dans celle de Pizarre, composée d'hommes enrichis des dépouilles du pays le plus opulent de l'Amérique, tous les officiers et jusqu'aux simples soldats étaient habillés d'étoffes de soie ou de brocard, et couverts de broderie d'or et d'argent; leurs chevaux, leurs armes, leurs drapeaux, étaient ornés avec toute la magnificence militaire. L'armée de Gasca n'était pas si brillante, mais présentait un coup d'œil non moins singulier : lui-même, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito et de Cuzco, et d'un grand nombre d'ecclésiastiques, parcourait les rangs, répandant des bénédictions, et encourageant ses soldats à remplir courageusement leur devoir... En moins d'une demi-heure, un corps capable de décider du sort de l'empire du Pérou est entièrement dispersé... Gasca, heureux d'une victoire qui n'avait pas fait couler de sang, ne la souilla pas par la cruauté. Pizarre, Carvajal et un petit nombre des rebelles les plus connus pour tels et les plus distingués furent seuls punis de mort... Après avoir ainsi rempli sa mission, Gasca, désirant de retourner à la vie privée, commit le gouvernement du Pérou à l'audience royale, et fit voile pour l'Espagne... Il fut reçu dans sa patrie avec l'admiration universelle que méritaient ses talents, et des vertus aussi pures que celles dont il venait de donner des preuves. Sans armée, sans flotte, sans argent, avec un train si modeste qu'il n'en coûta à l'État que trois mille ducats pour l'équiper, il était parti d'Europe pour calmer une révolte terrible. Par sa

(1) *Histoire de l'Amérique*, l. III, p. 379.

sagesse et son habileté, il suppléa aux moyens qui lui manquaient, et créa, pour ainsi dire, les instruments propres à exécuter son entreprise. Il acquit une force maritime assez grande pour le rendre maître de la mer. Il leva un corps de troupes capable de se mesurer avec les vétérans qui avaient conquis le Pérou. Il triompha de leur chef, dont la victoire avait jusque-là suivi les pas. Il établit le pouvoir des lois et l'autorité du souverain légitime. Mais les éloges dus à ses talents sont encore au-dessous de ceux que méritent ses vertus. Après avoir résidé dans un pays où l'appât des richesses avait jusqu'alors séduit tous ceux qui y avaient été revêtus de quelque autorité, il quitta ce poste délicat sans qu'on eût pu même soupçonner son intégrité. Il avait partagé à ses compatriotes des possessions d'une étendue et d'un revenu immenses, et il demeurait dans sa première pauvreté : en même temps qu'il rapportait au trésor royal des sommes énormes, il fut obligé de demander à son souverain qu'on payât quelques dettes qu'il avait contractées pendant son expédition. Tant de mérite et de désintéressement ne furent pas méconnus de Charles. Il donna à Gasca les témoignages de l'estime la plus distinguée. Il le fit évêque de Palencia ; et cet homme rare passa le reste de sa vie dans la retraite, respecté de ses compatriotes, honoré par son souverain, aimé de tout le monde. » En célébrant ainsi les vertus et les succès de Pierre de la Gasca, Robertson aurait pu consacrer les mêmes éloges à Jérôme de Louysa.

Lorsque Gasca retourna en Espagne, il y fut accompagné par le Dominicain Thomas de Saint-Martin, qui, après avoir évangélisé Haïti, était venu au Pérou (1), où les couvents et les maisons d'instruction qu'il fonda donnèrent naissance à la province de Saint-Jean-Baptiste. Il établit en particulier à Lima le couvent du Rosaire, dans lequel les religieux de son ordre entrèrent le 3 novembre 1546 (2). Fontana (3) ajoute que les Dominicains, s'y étant réunis, en 1549, pour l'élection du provincial, fixèrent leur choix sur cet homme apostolique ; après quoi, ils se dispersèrent, deux à deux, dans les différentes parties du Pérou, principalement dans les montagnes, afin d'y travailler à la conversion des indigènes, comme l'indique une lettre du prince Philippe, en date du 16 juillet 1550. Touron (1) dit de Thomas de Saint-Martin : « Supérieur ou simple missionnaire, il ne trouvait son repos que dans le travail ; et son travail fut toujours utile à la religion. Élu d'abord supérieur d'une province qui lui devait sa naissance, il partagea ses soins entre les besoins de ses frères, les affaires de son ordre, et l'instruction de ses chers Indiens. Tandis qu'il distribuait avec choix ses missionnaires, selon le caractère des peuples où il les envoyait ; il catéchisait lui-même les infidèles, principalement dans la vaste contrée de los Charcas. Il s'appliquait à bien connaître la religion de ces anciens sauvages, leur croyance, leurs rits, leurs cérémonies, toutes leurs pratiques ; et cette connaissance lui servait à rendre sensible à ces payens l'impiété et l'extravagance du faux culte. En dissipant ainsi les ténèbres de l'erreur, il disposait les esprits à recevoir les lumières de la vérité. Les autres auteurs ont tiré de ses écrits ce qu'ils racontent touchant les différentes espèces de sacrifices des Péruviens, et les jeûnes par lesquels le peuple et le sacrificateur se préparaient à cet acte de religion. Il nous a transmis l'histoire si intéressante d'un homme qu'il avait trouvé parmi les sauvages de los Charcas, lequel n'adorait ni les astres, ni aucune créature visible ou invisible, mais un seul Être suprême, ineffable, plus élevé, plus puissant, plus ancien que le soleil et la lune. Thomas de Saint-Martin dit encore que les souverains de ce même peuple ne souffraient, sur leurs terres, ni les vagabonds, ni les oisifs, ni aucune femme de mauvaise réputation : c'étaient bien des obstacles de moins à la réception de la religion chrétienne. Après avoir parlé de l'éducation que les Péruviens donnaient à leurs enfants, et de la manière dont trois cents jeunes vierges étaient élevées dans le temple du soleil, Thomas de Saint-Martin ajoute qu'il prit lui-même possession de ce magnifique temple, lorsque Charles-Quint l'eut donné à l'ordre de Saint-Dominique pour être changé en église, et qu'il acheta quelques terrains aux environs du

(1) Voyez ci-dessus, pag. 416, col. 2.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1546.
(3) *Ibid.*, an. 1549.

(1) *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 82.

temple pour l'emplacement du couvent; ce qu'il ne put faire qu'en qualité de provincial, puisque cela avait précédé son dernier passage en Espagne. » Au plus fort de la révolte, Thomas de Saint-Martin n'avait pas dissimulé sa fidélité au souverain, et, lorsque la guerre civile prit fin, il s'appliqua à en effacer les traces. Pour donner un nouveau lustre à la ville métropolitaine, et procurer de plus grands avantages aux indigènes convertis, Jérôme de Loaysa songeait à établir une université, à laquelle le Pape et le roi d'Espagne accorderaient les priviléges dont jouissait celle de Salamanque. « Les Frères-Prêcheurs, dit Fontana (1) à cette occasion, ayant converti un grand nombre d'Américains, et fondé des églises, des paroisses et des couvents pour leurs besoins spirituels, crurent qu'il convenait d'ériger, dans le couvent de la Ville des Rois, une université à l'instar de celle de Salamanque, où l'on vînt étudier les lettres sacrées. Le P. Thomas de Saint-Martin, provincial du Pérou, alla, en conséquence, trouver Charles-Quint, lui exposa le bien qui résulterait de cette fondation, et vit ses vœux exaucés par une cédule royale du 12 mai 1551. En 1554, après avoir obtenu du même empereur plusieurs priviléges qui avaient pour objet de faciliter la conversion des indigènes, Thomas retourna dans sa province du Pérou; et, l'an 1557, on y fonda une université, dotée d'aussi grands priviléges que celle de Salamanque, et qui concourut singulièrement à répandre les lumières de la foi parmi les Américains. » En reparaissant au Pérou, Thomas de Saint-Martin était revêtu d'un nouveau caractère. Charles-Quint, qui connaissait tout son mérite, l'avait proposé pour l'Église cathédrale de la Plata, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne ville péruvienne de Chuquisaca, contrée de los Charcas, celle précisément que le missionnaire avait le plus arrosée de ses sueurs. Jules III fit expédier les bulles le 5 juillet 1552, le prélat fut sacré en Espagne l'année suivante, et il partit à la tête de vingt religieux de son ordre; mais il mourut à Lima, au mois de mars 1554, sans avoir même eu le temps de visiter son Église (2).

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1550.

(2) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 81.

Dominique de Saint-Thomas, d'abord visiteur général des Dominicains du Pérou, fut le second évêque de la Plata.

Mais achevons, dès à présent, la biographie de Jérôme de Loaysa, en anticipant sur l'ordre des temps, afin de ne point la morceler. Pour nous borner à considérer ce prélat comme propagateur de la foi, nous rappellerons que, le 4 octobre 1552, il réunit un synode provincial, tant pour réformer les mœurs du peuple et des ecclésiastiques qui s'étaient fort altérées pendant les guerres récentes, que pour convenir d'une manière uniforme d'instruire les indigènes et de s'assurer de leur conversion avant de les régénérer par le baptême. Cette assemblée approuva aussi plusieurs petits ouvrages que le prélat avait composés, ou fait composer par quelques religieux de son ordre, pour apprendre aux Péruviens la doctrine chrétienne et les pratiques de la religion. De nouveaux troubles politiques, pendant lesquels la conduite de l'archevêque fut admirable de sagesse, neutralisèrent un moment l'effet de ces mesures. Quand le calme eut été rétabli, non-seulement à Lima, mais dans le reste du Pérou, il visita une partie de son grand diocèse, donna une vigueur nouvelle aux missions, multiplia les paroisses et les maisons religieuses, enrichit les hôpitaux, et, pour perfectionner la discipline ecclésiastique, assembla un second synode provincial à Lima le 2 mars de l'année 1567. Parmi les fondations qui attestaient quelle était la magnificence de ce religieux prélat dans tout ce qui regardait le culte divin ou l'exercice de la charité, on distingua surtout la cathédrale, l'une des plus grandes et des plus riches du Nouveau Monde, les églises paroissiales de Sainte-Anne, de Saint-Sébastien, de Saint-Marcel, le couvent du Rosaire, et le célèbre hôpital de Sainte-Anne, auquel Jérôme de Loaysa, qui le fonda pour les seuls indigènes, ne laissa pas moins de seize mille écus de rente. Les revenus du diocèse n'auraient pu suffire aux dépenses qu'il faisait pour procurer à son troupeau les secours spirituels et temporels nécessaires: mais des personnages, qui voulaient avoir part à ses bonnes œuvres, lui remettaient des sommes considérables, et le roi catholique lui assigna les revenus d'une province, abandonnant à sa prudence le soin de les appliquer à la décoration des églises, au soulagement des pauvres, à l'entretien

des ministres chargés de l'instruction et de la conduite du peuple. La ville de Lima fut encore redevable au zèle de son premier archevêque de la fondation, non-seulement de plusieurs maisons de prière et de retraite, mais de quelques saintes congrégations, et en particulier de l'établissement du Tiers-ordre de saint Dominique, qui devint une école de perfection pour un grand nombre de vierges chrétiennes. L'illustre sainte Rose de Lima, dont les héroïques vertus répandirent la bonne odeur de Jésus-Christ dans l'un et l'autre monde, puisa dans le Tiers-ordre ces maximes de sainteté que Jérôme de Loaysa y avait enseignées. Après tant de travaux, après avoir acquis à Jésus-Christ un grand peuple, cet archevêque mourut, le 25 octobre 1575, dans la trente-huitième année de son épiscopat, dont six passées à Carthagène, et trente-deux à Lima. Il voulut être enterré parmi les pauvres dans l'hôpital de Sainte-Anne.

Les divers ordres religieux lui avaient fourni à l'envi des auxiliaires.

Parmi les missionnaires de Notre-Dame de la Merci, Touron (1) cite Michel d'Orense et Martin de Vittoria, apôtres infatigables, qui catéchisaient les idolâtres, et qui détruisaient les objets de leur superstition, sans craindre aucun danger et sans se rebuter du travail, quelque ingrat qu'il fût quelquefois. Cependant, aucun religieux de cet institut ne contribua avec plus de succès à la propagation de la foi que le savant Nicolas Ovale, né à Séville (2). Aussitôt après sa profession, on l'avait envoyé à Salamanque, où il étudia sous le célèbre François Zumel, depuis général de son ordre. Le maître, reconnaissant les dons de Dieu dans son disciple, s'appliqua avec un soin particulier à les cultiver, afin de mettre Ovale en état de remplir dignement les deux devoirs essentiels de l'institut, en allant lui-même, s'il était nécessaire, briser les chaînes des chrétiens captifs, et en appelant, par la prédication de l'Évangile, les infidèles au christianisme. Les progrès d'Ovale dans la piété et dans les sciences répondirent à la sollicitude de Zumel. Il fréquentait encore les écoles d'Espagne, et déjà sa réputation avait franchi les mers. Le vice-roi du Pérou ayant desiré de le compter au nombre des professeurs de l'université de Lima, il alla y disputer au concours une chaire de théologie, qu'il occupa pendant vingt-deux ans, et il forma ainsi une partie des docteurs et des prédicateurs qui propagèrent la foi en ce pays. Son zèle pour le salut des âmes lui fit même abandonner l'enseignement, afin de partager les travaux de l'apostolat avec ses frères dans la province de Cuzco. Il s'y acquitta des fonctions d'un parfait missionnaire jusqu'à ce qu'on le rappelât à Lima, où on lui confia une autre chaire dans l'université. S'il est vrai qu'Ovale fut trois fois provincial, sa vie dut se prolonger beaucoup, à moins qu'il n'ait exercé en même temps plusieurs emplois. Toujours est-il que, professeur, missionnaire ou supérieur, il ne concourut pas moins par ses exemples que par sa parole aux progrès de l'Évangile. Zumel a dit de lui : « Quoique le R. P. maître Ovale soit un docteur consommé en théologie, j'en fais encore plus de cas parce qu'il unit à cette science une grande sainteté de vie; il est plus estimable pour sa vertu que pour sa grande érudition. Je l'ai connu fort particulièrement lorsqu'il étudiait sous moi à Salamanque; et je puis rendre ce témoignage à la vérité, que je n'ai jamais remarqué aucun défaut en lui. J'ai vu, au contraire, une vertu solide, une honnêteté qui gagnait les cœurs, et une pureté de mœurs qui lui a mérité l'estime et l'affection de tout le monde. Comme il s'est perfectionné dans ces vertus avec l'âge, il ne faut pas s'étonner que le vice-roi, le conseil royal, et toutes les personnes du premier rang, au Pérou et dans toute l'Amérique, l'aient eu en vénération. »

L'ordre séraphique alimentait aussi les missions du Pérou. Environ deux années après que Jérôme de Loaysa eut pris possession du siége de Lima, un grand nombre de Franciscains de l'Observance étaient allés travailler en Amérique à la propagation de la foi (1). Didace de Vera, l'un d'eux, de la province de Castille, né à Avila, a analysé tout ce qu'ils ont fait pendant quarante ans dans une lettre datée de l'an 1585, mais de telle sorte qu'on ne peut rattacher à chaque année la part de faits qui lui appartient, et qu'on est forcé de ne pas fractionner ce résumé. Nous le transcrivons donc au point de départ.

(1) *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 94.
(2) *Ibid.*, p. 171.

(1) Jean de Luca, *Continuation* de Wadding, an. 1549, nos 6-8.

François Cebicus, religieux d'une haute piété, qui avait enseigné la théologie à Valladolid, s'embarqua, avec plusieurs compagnons, pour l'Amérique. Ce fut peut-être en 1545 qu'il arriva à Panama, où les missionnaires reçurent chacun leur destination. François de Lona se rendit dans la province de Quito, et François Moralès à Cuzco, chacun avec plusieurs auxiliaires. Comme Cebicus, en compagnie de Didace de Vera, se dirigeait vers Lima, une maladie subite mit fin à ses jours. Bientôt le Français Philibert, préfet des missions, envoya Didace en Europe, pour exposer au roi d'Espagne et aux supérieurs de l'ordre quel était l'état des choses. Le résultat de ce voyage fut l'envoi de François Vittoria au Pérou, avec les pouvoirs les plus étendus, c'est-à-dire en qualité de préfet général de la mission franciscaine. Mais, avant que François ne partît, Didace, repassant la mer, était revenu à Lima, d'où il fut chargé d'aller évangéliser les idolâtres appelés Caranques et Cajambes. Parmi ceux auxquels il administra le sacrement de la régénération spirituelle, se trouvait un parent de l'Inca, qui, à peine renouvelé dans la source baptismale, quitta la vie en célébrant les louanges de Dieu. Didace ne tarda pas à cultiver une autre vigne. Il eut de tels succès au Chimbum, que plus de trente mille âmes y furent arrachées en cinq ans à l'empire du démon. Il se transporta ensuite à Sulcum, où quatre mille indigènes embrassèrent la foi. Dans la vallée de Truxillo, il augmenta de trois mille le nombre des chrétiens. Durant un séjour de vingt années sur le territoire de Caxamarca, il soumit plus de vingt mille idolâtres à Jésus-Christ. On ne saurait dire combien d'esclaves de l'Esprit des ténèbres il rendit à la liberté des enfants de Dieu. Il visita des peuplades barbares très-nombreuses, répandues sur un espace immense, et les éloges ne peuvent répondre à la grandeur des travaux qu'il entreprit pour la gloire de Dieu. Dans la vallée de Xauxa, il lui arriva de convertir sans peine une femme d'un âge très-avancé, et qui, vouée au soleil, remplissait depuis plus de cent ans des rites superstitieux. Comme elle le priait de lui montrer le chemin du ciel, il fit d'abord briller à ses yeux le flambeau de l'Évangile, et lui ouvrit ensuite, par le baptême, les portes du paradis. Didace rapporte qu'elle mourut bientôt après, et que son cadavre fut tout à coup environné d'une telle splendeur, qu'au lieu d'offrir les traits d'une femme décrépite, il présentait ceux d'une jeune vierge.

Didace de Vera, en citant plusieurs grands missionnaires, nomme Didace Garzia, qui, parlant avec facilité la langue des indigènes, fit de nombreuses conversions à Lima. La véhémence avec laquelle cet homme de Dieu reprenait les scandales ayant armé la haine contre lui, des méchants l'empoisonnèrent.

Jean de Luca parle du couvent que Frère François Moralès, de l'Observance de saint Francois, établit à Chujapa (1), et dont les cinq prêtres eurent bientôt porté à six mille le nombre des Péruviens convertis en ce lieu ; il cite un autre couvent de Franciscains de l'Observance édifié à Guamango (2), où l'on nourrit la piété des néophytes en formant de pieuses agrégations, dont l'une sous le titre de l'Immaculée Conception ; il nomme enfin le couvent d'Observantins que François Rincon et François de Torrisa bâtirent à Arequipa (3), ville dans le voisinage de laquelle s'élève le terrible volcan connu dans le pays sous le nom de Guaga-Putina, et qui est le cône volcanique le plus parfait et le plus pittoresque de toute la chaîne des Andes. Il en sort constamment des vapeurs et de petites quantités de cendres ; mais ce cratère n'a pas fait d'éruption depuis l'arrivée des Espagnols en Amérique. Les immenses quantités de cendres qui, au XVIe siècle, ensevelirent presque entièrement la ville d'Arequipa, partirent du cratère, actuellement éteint, du volcan d'Urinas, situé à quelques milles à l'est-sud-est du précédent.

C'est un ancien usage de la famille franciscaine, que, lorsque ses missionnaires ont fait entrer les habitants d'un pays dans le sein de l'Église romaine, ils abandonnent la conduite des nouveaux convertis à des prêtres qui ne sont pas de leur ordre ; se réservant, en leur qualité d'avant-garde de la milice sacerdotale, de pousser plus loin leurs reconnaissances, et de visiter, en éclaireurs de la foi, d'autres contrées encore ensevelies dans la superstition, et où ils porteront les premiers coups à l'ennemi du genre humain. Mais ils ne purent se conformer à cette

(1) *Continuation de Wadding*, an. 1550, n° 10.
(2) *Ibid.*, an. 1551, n° 2.
(3) *Ibid.*, an. 1553, n° 18.

règle de leur institut dans la province de Caxamarca au Pérou. En 1546, Pierre de la Gasca, envoyé dans ce pays pour apaiser la guerre civile qui y régnait depuis plusieurs années, invita les Frères de l'Observance à ne point abandonner l'administration des paroisses. Ils continuèrent donc, à contre-cœur, mais avec zèle, à remplir cette charge, tout en se livrant aux travaux extérieurs de l'apostolat, jusqu'en 1560. A cette époque, accablés par les soins de l'administration intérieure, ils s'en déchargèrent, en remettant la conduite des âmes à des prêtres séculiers : mais ce changement mécontenta les populations, qui se virent avec douleur abandonnés par les Franciscains, qu'elles regardaient comme leurs bienfaiteurs et leurs pères dans la foi. Aussi, lorsque François de Tolède aborda au Pérou en qualité de vice-roi sous le règne de Philippe II, une multitude désolée accourut au-devant de lui, le suppliant de faire en sorte, dès qu'il aurait pris les rênes du pouvoir, que les Frères de l'Observance gouvernassent de nouveau les paroisses qu'ils administraient naguère avec tant de piété et de sagesse. Touché de ces plaintes et de ces vœux, François de Tolède, à son arrivée à Lima, reprocha avec bienveillance au ministre des Observantins d'avoir ainsi abandonné les indigènes, et lui demanda d'envoyer, comme par le passé, dans la province de Caxamarca, un préfet et douze religieux pour prendre soin des âmes. Le ministre désigna aussitôt le Portugais Gaspard Bannius, homme d'une haute vertu; et les prêtres qui n'étaient point Franciscains s'abstinrent dès lors de conduire les paroisses (1).

Après avoir rappelé le zèle des religieux de saint Dominique, de la Merci et de saint François, nous devons dire quel fut celui des Ermites de saint Augustin.

Les missions d'Amérique comptaient beaucoup d'Augustins vénérables pour leur science et leur sainteté. Les principaux étaient, dans la Nouvelle-Espagne : Nicolas de Perea, qui avait évangélisé plusieurs îles de l'Amérique, y supportant avec patience la faim, la soif, l'isolement, pour gagner à Jésus-Christ les cœurs des naturels; André de Mata, Jean Perez, Jean de Médina, très-versés dans les langues mexicaine et otomite, et dont la sauvage nation des Otomites garda un affectueux souvenir; Michel de Alvarado et Didace de Salamanque, qui, s'étant familiarisés avec la langue méchoacane, multiplièrent les monastères dans ce pays; Jean de Moïa, ou Baptiste, qui passe pour avoir fait plusieurs miracles; Jean de Saint-Romain, qui vint trois fois d'Amérique en Espagne, d'où il ramena plusieurs excellents missionnaires (1). Pour nous occuper plus spécialement de l'Amérique méridionale, ce fut sous l'épiscopat du Dominicain Jérôme de Loaysa que les Augustins André de Salazar, Jean de Saint-Pierre, Jérôme de Melendez et Balthazar Melgareio s'embarquèrent pour le Pérou, où ils établirent des monastères, comme le Frère Joseph Pamphile, évêque de Segni, le dit sous l'an 1550 (2). Les missionnaires augustins du Pérou, réunis en 1551 à Lima, nommèrent provincial Jean de Staccio, qui se trouvait auparavant dans la Nouvelle-Espagne, où le vice-roi Antoine de Mendoza l'avait choisi pour son confesseur et son conseiller (3). Augustin de Caronio, du même ordre, et l'un des premiers Augustins venus en Amérique, fut élu, en 1560, premier évêque de Popayan au Pérou, où il travailla avec ardeur à la conversion des indigènes (4). Ces indications insuffisantes sur les missions de l'ordre de saint Augustin sont développées et complétées par Touron (5), dont nous résumerons le récit.

Le provincial de Castille, en envoyant des religieux au Pérou, les exhorta à y continuer la vie qu'ils avaient menée dans leur province d'Espagne, à ne rien changer dans l'habit, et à ne pas ajouter à la rigueur de la règle, comme leurs frères l'avaient fait au Mexique. On se rappelle, en effet, qu'Antoine de Roa et quelques autres missionnaires de ce saint ordre avaient embrassé des pratiques de pénitence, que l'on serait tenté d'appeler excessives, si l'on était moins fondé à les attribuer au Saint-Esprit, qui, par le spectacle de ces étonnantes mortifi-

(1) Jean de Luca, *Continuation* de Wadding, an. 1546, n° 92.

(1) *Chronica ordinis Fratrum eremitarum sancti Augustini*, etc, p. 119.
(2) *Ibid.*, p. 116 *bis*.
(3) *Ibid.*, p. 119.
(4) *Ibid.*, p. 120 *bis*.
(5) *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 95, 100, 208.

cations, voulait édifier et convertir une multitude de païens. Du reste, on a pu remarquer que les hommes apostoliques des divers instituts qui portèrent les premiers le flambeau de la foi dans le Nouveau Monde, conduits par le même Esprit que les apôtres, leurs modèles et leurs maîtres, vécurent tous humbles, pauvres, pénitents; toujours chargés de la croix de Jésus-Christ, ils ne pensèrent et ne travaillèrent qu'à faire connaître son Évangile et adorer son saint nom; ils s'oublièrent eux-mêmes, mortifièrent leur chair avec ses passions, foulèrent aux pieds tout ce que le monde estime; cette pénitence, ce dénûment, ce détachement parfait, qui les soutenaient dans leurs combats et dans leurs fatigues, leur donnèrent la force, le courage et la joie, avec lesquels on triomphe des contradictions, des mauvais traitements et des opprobres; en un mot, ils purent dire, après saint Paul (1): « Il nous semble que Dieu nous traite, nous autres apôtres, comme les derniers des hommes, comme ceux qui sont condamnés à la mort; nous faisant servir de spectacle au monde, aux anges et aux hommes. » Tout cela était dans l'ordre de la Providence et dans les desseins de sa miséricorde pour le salut des indigènes : car, la cupidité effrénée des conquérants, la licence des soldats espagnols, le luxe et la mollesse de la plupart des chrétiens, scandalisant les idolâtres, les prévenant contre les maximes du christianisme, les portant à juger de la religion par la conduite de ceux qui la professaient; il fallait, pour ôter le scandale et supprimer le plus grand obstacle au succès de la prédication évangélique, opposer chrétiens à chrétiens, et faire contraster la pénitence, la douceur, la charité, la pauvreté rigoureuse et volontaire des uns, avec la volupté, la cruauté, la cupidité et toutes les injustices des autres. Les indigènes, détrompés enfin ou éclairés par les exemples de vertu que donnaient les missionnaires, comprirent la différence qu'il convenait d'établir entre ceux qui croyaient bien, quoiqu'ils vécussent très-mal, et ceux qui honoraient une religion toute divine par la sainteté de leurs mœurs et de leur conduite; entre des soldats, dont le bras toujours armé portait le fer et le feu dans leurs provinces pour s'enrichir de leurs trésors en les réduisant eux-mêmes en esclavage, et de fidèles ministres de Jésus-Christ, qui, sans toucher à leurs biens, s'exposaient à tout, et souffraient tout, par le seul désir de les rendre éternellement heureux, en les faisant jouir de la liberté des enfants de Dieu, et en leur montrant le chemin du ciel. Si les indigènes, dans leur première frayeur, ne firent pas ces réflexions, ils ne tardèrent pas à méditer un contraste si instructif. L'édification donnée par les missionnaires ne changea pas les dispositions des vaincus à l'égard des vainqueurs; mais, en inspirant aux premiers de vifs sentiments d'estime et de reconnaissance, elle les porta à regarder les apôtres comme leurs protecteurs et leurs pères. Ils donnèrent toute leur confiance à ces anges gardiens de leur liberté et de leur fortune, écoutèrent avec docilité ces voix qui s'élevaient pour plaider leur cause, se rendirent assidus aux instructions de ces maîtres qu'ils savaient ne vouloir que leur bonheur; et, quoique le scandale se renouvelât souvent de la part des mauvais chrétiens, son influence, si heureusement combattue, n'empêcha point les conversions.

Parmi les missionnaires augustins du Pérou, Touron cite André de Salazar, Jean de Vivero et Diégo Ortiz, à la biographie desquels nous emprunterons quelques traits.

André de Salazar prit l'habit de saint Augustin, en 1536, dans la ville de Burgos, sa patrie, et prononça ses vœux entre les mains de saint Thomas de Villeneuve, son prieur, qui éprouva sa vocation; cultiva ses talents, et perfectionna ses vertus naissantes. La docilité et l'émulation du disciple répondirent aux soins d'un maître si habile. Les exercices du cloître et de l'école mirent le P. de Salazar en état de paraître avec honneur dans les chaires d'Espagne; et sa réputation était si bien établie, que le général le chargea de conduire douze religieux qu'il envoyait, à la demande de Charles-Quint, aux missions du Pérou. Arrivés à Lima, les missionnaires furent accueillis avec tendresse par Jérôme de Loaysa. Le pieux archevêque, de concert avec les magistrats, leur assigna un emplacement pour y bâtir une petite maison. Cet établissement si minime devait bientôt attirer les regards, par le mérite des sujets qui l'occuperaient, par la bonne odeur que leur régularité répandrait au

(1) *I. Cor.*, IV, v. 9.

loin, et par les services spirituels qu'ils rendraient aux Espagnols, en attendant que la connaissance de l'idiome local leur permît d'annoncer l'Évangile aux indigènes. Dès que les Augustins furent formés en communauté, ils pensèrent à se donner un supérieur; et, comme ils avaient apprécié la douceur, la prudence et la sagesse d'André de Salazar, ils s'accordèrent à ratifier le choix que leur général avait fait pour le temps du voyage. Le supérieur établit sa communauté sur les fondements solides de la pauvreté évangélique. Cette sainte maison, riche seulement en vertus, devint comme un paradis terrestre et une maison du ciel. La patience, l'humilité, la modestie, le zèle, la charité prévenante, la plus exacte obéissance, le mépris ou le parfait détachement du monde, l'union enfin des esprits et des cœurs, en caractérisaient les habitants, imitateurs fidèles de leur pieux supérieur. Dès qu'ils parurent dans les chaires, l'exemple de leur vie évangélique fut encore plus éloquent que leurs discours. Les simples indigènes ne comprenaient pas toujours leurs paroles; mais ils voyaient leurs œuvres, et ils en étaient touchés. En peu de temps ces religieux, ermites en réalité encore plus que de nom, reçurent des sujets, multiplièrent leurs maisons sur les divers points du diocèse de Lima ou au dehors, et en composèrent une province, qui devint la mère et le modèle de plusieurs autres. Quoique André de Salazar fût l'âme de ce corps qu'on voyait croître chaque jour et s'étendre de toutes parts, ce fut Jean de Staccio que l'on chargea d'abord de gouverner la province; mais, ce religieux ayant été rappelé en Espagne par de graves intérêts, André de Salazar présida, en qualité de vicaire provincial, à toutes les maisons que son ordre possédait au Pérou, et il remplit cet emploi avec sa prudence ordinaire jusqu'au chapitre qu'il réunit à Lima en 1554. Le ciel sembla se plaire à récompenser le zèle du serviteur de Dieu, en lui envoyant de nouveaux sujets, quelques-uns même déjà formés à la vie apostolique. A peine le provincial Jean de Staccio était-il parti pour l'Espagne, qu'un prêtre assez âgé, nommé Balthazar Massia, témoin de la vie exemplaire des Augustins, et touché de la grâce, se présenta au vicaire provincial, et, prosterné à ses pieds, lui demanda avec tant d'humilité d'être admis dans son ordre, que, des instances accompagnées de larmes si abondantes attestant une vocation véritable, le sage supérieur abrégea pour lui les épreuves. La manière dont le vieux novice se prépara à faire ses vœux confirma André de Salazar dans la pensée que Dieu l'appelait à l'état religieux pour sa propre perfection et pour le salut de plusieurs autres. Sa ferveur pendant le noviciat avait montré la solidité de sa vertu et l'ardeur de son zèle : quand on voulut éprouver sa capacité, on découvrit en lui une supériorité de lumières qu'une modeste simplicité avait tenue jusqu'alors comme voilée ou obscurcie. Aussi l'envoya-t-on, dès qu'il fut profès, à la mission appelée de Jagon, avec la qualité de vicaire. Il vécut encore vingt ans sur ce théâtre de son apostolat, où les résultats furent proportionnés à l'activité de son zèle et à la sainteté de sa vie. Cependant, André de Salazar, ayant été déchargé, en 1554, des fonctions de prieur et de vicaire provincial, ne refusa point celles de sous-prieur et de maître des novices, qui favorisaient son goût pour la régularité et pour la retraite. On le vit remplir de préférence les emplois les plus pénibles ou les plus vils de la maison, de la cuisine et de l'infirmerie; rien ne le rebutait dans le service des malades; et sa ferveur excitait dans tous les religieux, jeunes et vieux, un saint empressement à obéir, ainsi qu'à se prévenir les uns les autres dans les exercices de la piété et de la charité. En animant ses frères par la vertu de l'exemple, en formant les novices à l'esprit de l'institut et les profès à l'apostolat, il ne cessait pas d'instruire et d'édifier les habitants de Lima par la ferveur de ses prédications. De temps à autre, il apparaissait dans différentes missions, où sa présence imprimait une impulsion nouvelle à ceux qui y travaillaient sous sa conduite. Sans entrer dans le détail des conversions qu'il opéra, les historiens de son ordre se contentent de dire que des tribus entières, de vastes contrées du Pérou, durent la connaissance de l'Évangile aux prédications de cet ami de Dieu. Le P. Bonaventure de Salinas, Franciscain, n'exagère rien dans l'éloge qu'il fait, en ces termes, d'André de Salazar et de ses frères : « La vie que menèrent les religieux augustins dans leur première maison de cette ville de Lima était telle, que, par leur recueillement, leur pénitence et leur assiduité à la prière,

ils égalaient les anciens habitants du désert les plus austères et les plus fervents. Le jour et la nuit, ils faisaient de l'oraison leurs délices et la nourriture de leur âme. Ils vivent encore, ajoute cet auteur franciscain, et ils suivent toujours les mêmes pratiques dans cet auguste sanctuaire, où les corps de plusieurs saints pénitents se conservent sans corruption. Leur premier supérieur fut le vénérable Père frère André de Salazar. C'était lui qui distribuait ses missionnaires dans les différentes provinces des Péruviens pour leur faire annoncer les vérités de l'Évangile; et on peut dire que, si le fruit de leurs prédications fut merveilleux, leur charité ne fut pas moins étonnante : car, lorsqu'ils eurent fait entrer dans le bercail du bon Pasteur quatre riches et grandes provinces, voyant tous ces indigènes déjà bien instruits et affermis dans la foi, ils les laissèrent aux soins des ecclésiastiques qui étaient arrivés en nombre, et dont la plupart étaient pauvres, afin qu'ils eussent de quoi se soutenir en travaillant selon leur vocation. » On n'a pas précisé l'année de la mort d'André de Salazar.

Quand les Augustins passèrent au Pérou, le président du conseil des Indes les invita à lui rendre compte de tout ce qu'ils auraient appris sur la religion des indigènes. Ce compte rendu, objet d'une lettre écrite, l'an 1555, par l'un des religieux (1), et analysé par M. Bonnetty (2), suppléera aux détails que nous n'avons pas donnés, et confirmera sur plusieurs points ce que nous avons déjà dit.

« Les Augustins demandèrent aux prêtres indiens quel dieu ils adoraient. Ils répondirent que c'était Ataguju, qui avait créé toutes choses, qui avait fait le ciel et la terre, et qui les gouvernait; qu'il habitait le ciel, et que, se voyant seul, il avait créé deux autres dieux qui gouvernaient le monde avec lui, et que tous trois n'avaient qu'une seule volonté, et n'avaient pas d'épouses. Les indigènes nommaient ces deux autres dieux Sagad-Zavra et Vaungabrad; et, comme on leur demanda comment ils savaient cela, ils répondirent que les pères l'enseignaient à leurs enfants depuis un temps immémorial.

« Les temples dans lesquels les Indiens adoraient ces fausses divinités étaient de grandes cours entourées de hautes murailles. Au milieu de chaque cour était une fosse profonde, dans laquelle étaient plantés plusieurs mâts : celui qui voulait offrir un sacrifice montait, habillé de blanc, en haut d'un de ces mâts que l'on avait soin d'entourer de paille, et là il immolait un coye (lapin du Pérou) ou un mouton du pays, dont il offrait le sang à Ataguju, et dont il mangeait la chair sans pouvoir en rien laisser ni emporter. Tout le pays était rempli de ces temples. Les fêtes qui s'y célébraient, et qui se nommaient taquis, duraient cinq jours. Les Indiens prenaient, à cette occasion, leurs plus beaux habits, et passaient tout ce temps à chanter et à boire : les uns se relevaient, à mesure que les autres tombaient.

« Quand les Indiens se réunissent sur la place pour boire et manger, ils ont toujours soin, avant d'entamer un vase de chica et de zaco, qui n'est autre chose que de la farine de maïs délayée dans l'eau bouillante, d'en verser un peu par terre en l'honneur de leurs dieux.

« Ils croient qu'Ataguju a deux serviteurs, qu'ils nomment Uvigaietro et Unstiqui; que ces deux serviteurs intercèdent pour eux auprès de lui; et ils ont recours à eux, comme nous avons recours aux saints. Ils croient encore qu'après ces deux-ci, il en créa un troisième que les indigènes nomment Guamansuri. Ils leur sacrifient des coyes et des zaco, à l'époque où le maïs est en fleur, dans l'espérance que ces serviteurs prieront leur maître de ne pas faire tomber la grêle sur les récoltes, et de donner aux suppliants toutes les choses nécessaires à la vie.

« Avant de traiter de l'origine des idoles, dit le religieux augustin, dont nous reproduisons les paroles empreintes d'une naïve candeur et d'une simple bonne foi, il est à propos de dire comment le démon s'y prend pour choisir ses prêtres, avec lesquels il parle. Quand le malin Esprit a remarqué un Indien plus habile et plus intelligent que les autres, il attend que cet indigène sorte de chez lui pour aller dans les champs ou dans les bois, et passe auprès d'une des lagunes qui sont très-nombreuses dans ce pays. L'Indien ne manque pas alors d'apercevoir de jolies calebasses qui flottent sur l'eau, et qu'il cherche à saisir : mais elles ont l'air de le fuir

(1) L'original de cette lettre se trouve à Simancas, dans le dernier volume du recueil intitulé : *Papeles de buen gobierno*, 1550-1555.

(2) *Annales de Philosophie chrétienne*, t. XXI, p. 229.

quand il s'en approche, et s'enfoncent dans l'eau au moment où il croit les prendre. Ce jeu continue jusqu'à ce que le pauvre Indien soit étourdi. Le démon s'empare alors de sa personne, et le transporte dans son temple, où il le garde cinq jours, quelquefois même dix. Quand les indigènes sont sortis de là, ils doivent jeûner pendant neuf jours, et alors ils peuvent parler au démon aussi souvent qu'ils le veulent. Les Indiens qui ont passé par toutes ces épreuves sont d'habiles sorciers, et j'en ai vu qui pouvaient à volonté faire couler le sang d'un autre Indien sans le toucher ni lui faire aucune blessure.

« Les idoles ou *guacas* étaient généralement de grandes pierres sculptées ; mais il y en avait aussi plusieurs façonnées en bois. Les Indiens faisaient, pour leurs idoles, de grands coussins, très-bien travaillés, sur lesquels ils les plaçaient. Le coussin était très-orné et peint des couleurs les plus brillantes, quand il était destiné aux principaux dieux ; plus simple, quand il devait recevoir ceux d'un ordre inférieur. On mettait l'idole sur ce coussin dans un panier tressé avec des baguettes blanches en forme presque triangulaire, et l'ouverture était couverte d'un filet, afin que le guaca ne pût sortir. Par-dessus une tunique de cumla, étoffe tissée de la plus fine laine des moutons du pays, l'idole avait un elanto ou manteau garni de bijoux et fermé avec des agrafes d'or ou d'argent ; les plus belles plumes paraient sa tête ; à ses côtés, on plaçait des vases de chica et des frondes ou guaracas. Le dieu résidait dans ces espèces de poupées, et parlait aux prêtres, mais à eux seulement : du moins, le peuple le croyait. Lorsque les prêtres devaient consulter le guaca, les serviteurs attachés au temple le nettoyaient avec un grand soin, et suspendaient devant lui une pièce d'étoffe de diverses couleurs, pour qu'on n'aperçût pas celui qui consultait l'idole : mais le dieu répondait si haut, que tout le monde pouvait entendre ce qu'il disait. Quand les Indiens avaient obtenu la réponse de l'oracle, ils célébraient des fêtes et des danses, sacrifiaient des coyes et des brebis dont ils offraient le sang au dieu. Les guacas avaient une espèce de majordome pour les servir, des enfants des deux sexes particulièrement chargés du soin de les habiller, des bergers pour garder les troupeaux qui leur appartenaient, et d'autres Indiens qui remplissaient toutes les fonctions nécessaires dans les sacrifices.

« Le démon, dit le P. Augustin, a inventé mille fables, qu'il a persuadées à cette nation, pour mieux affermir son pouvoir. Les Indiens croient que Guamansuri, dont il a déjà été parlé, fut envoyé sur la terre par son maître, et qu'il arriva précisément dans la province de Guamachuco, où il trouva des chrétiens, que les indigènes, dans leur langue, nomment Guachemines. Ceux-ci, le voyant pauvre et abandonné, en firent un esclave, et le forcèrent à travailler pour eux. Ces chrétiens avaient une sœur qui se nommait Canptaguan, qu'ils gardaient avec le soin le plus sévère, et qu'ils ne laissaient voir à personne : mais, un jour qu'ils étaient absents, Guamansuri trouva moyen de gagner accès auprès d'elle et de la séduire par des présents. Bientôt après, elle devint enceinte. Quand ses frères s'en aperçurent, ils s'emparèrent de Guamansuri et le brûlèrent : ce fut, pour le moment, ce qui empêcha la création des Indiens. Au bout de quelques jours, Canptaguan mit au jour deux œufs, et mourut dans les douleurs de l'enfantement. Ses frères prirent les œufs, les jetèrent sur un fumier, et il en sortit deux enfants qui firent retentir l'air de leurs cris. Une sainte les prit et les éleva. L'un se nommait Apo-Catequil, prince du mal, et l'idole la plus respectée qui fût dans le Pérou : on l'adorait depuis Quito jusqu'à Cuzco. Son frère se nommait Piguerao-Catequil : il s'approcha du cadavre de sa mère et la ressuscita. Celle-ci lui remit deux guaracas ou frondes, que Guamansuri lui avait données, avec ordre de les rendre à ses enfants, pour qu'ils s'en servissent afin de tuer les Guachemines quand ils seraient en âge : ce que Catequil fit en effet. Ceux qui lui échappèrent s'enfuirent au loin. Alors il monta au ciel, et dit à Ataguju : « Maintenant la terre est délivrée, et les Guachemines sont exilés ; je te prie donc de créer des Indiens pour qu'ils l'habitent et la cultivent. » Ataguju lui répondit que, puisqu'il avait si vaillamment combattu, il n'avait qu'à aller dans les montagnes de Guacas au-dessus de Sancta, entre Truxillo et Lima, où est aujourd'hui la ville de la Parilla, et que, en y creusant la terre avec une pioche d'or ou d'argent, il en sortirait des Indiens qui se multiplieraient et peupleraient le pays ; et cela eut

lieu en effet, comme Ataguju l'avait dit. Les Indiens regardent Catequil comme leur créateur, et ils ont, en conséquence, une grande vénération pour lui. Les indigènes disent qu'il produit le tonnerre et les éclairs, en lançant des pierres avec sa fronde; et ils en ont une telle peur, qu'ils lui sacrifient tout ce qu'ils possèdent pour obtenir que Catequil épargne leur vie. Ces Indiens sont tellement pusillanimes, dit le P. Augustin, qu'ils meurent quelquefois d'effroi si un orage s'élève pendant qu'ils traversent seuls les montagnes, et on croit alors que c'est Catequil qui les tue. Ils ont une telle faiblesse de caractère, que le démon s'empare aisément d'eux, même quand ils ont reçu le baptême. Ils aiment aussi tellement les nouveautés, que, lorsqu'un nouveau missionnaire se présente, ils disent tous qu'ils ne sont pas chrétiens, pour s'amuser à se faire baptiser de nouveau. »

On voit par ce qui précède que les chrétiens étaient connus au Pérou depuis longues années, et que l'Évangile y avait été prêché. Le religieux augustin, qui écrivait au président du conseil des Indes, avait trouvé lui-même une statue de pierre, sans doute la statue de l'homme barbu dont nous avons parlé ailleurs (1); et, suivant lui, elle représentait un apôtre ou missionnaire avec sa tonsure, absolument comme on les figurait en Espagne. L'auteur du Mémoire fait abonder dans le même sens la tradition relative à Viracocha.

« Les Indiens, ajoute-t-il, disent que Viracocha voulut naguère les convertir au christianisme, mais qu'il fut chassé du pays. Ils croient aussi que c'est pour venger les Guachemines qui ont été tués autrefois que les chrétiens sont aujourd'hui leurs ennemis, qu'ils leur font tant de mal, qu'ils leur prennent leurs biens et leurs femmes. De leur côté, ils haïssent les chrétiens, parce que les Guachemines tuèrent autrefois Guamansuri.

« Quelque temps après l'arrivée des chrétiens dans ce pays, une Indienne, qui cheminait en pensant à Catequil, découvrit tout à coup une petite pierre devant elle. La ramassant, elle la porta à un sorcier qui lui demanda : « Qui es-tu? » La pierre répondit : « Je suis Tantaguenay, fils de Catequil. » Le sorcier répartit : « Si tu es fils de Catequil, conduis-moi où il est. » On ne sait ce qui advint : cependant, depuis ce moment, on adora le caillou comme fils de Catequil. Bientôt après, on découvrit une autre pierre qui dit se nommer Tantazoro; et bientôt les prêtres se mirent à recueillir toutes les jolies pierres qu'ils trouvaient, et à dire que c'étaient les fils de Catequil. Ces enfants se multiplièrent avec rapidité, car le moindre village aurait eu honte de n'en pas posséder au moins deux ou trois. Les chrétiens découvrirent les deux premières pierres, qu'ils enlevèrent aux Indiens. Ils en prirent et en détruisirent dans la suite plus de trois cents autres dans différents villages.

« Du temps des Incas, on adorait à Guamachuco neuf guacas ou idoles principales. Chacune possédait un grand nombre de trompettes; et, ce qui valait beaucoup mieux, des troupeaux et beaucoup de richesses que les Incas leur avaient données. Chacune d'elles avait ses prêtres et ses serviteurs particuliers. Elles se nommaient Ulpillo, Pomacama, Coaquilca, Quangachugo, Nomadoi, Garacayoc, Guanacatequil, Casipoma et Llaiguen. Chaque village et chaque profession avaient ses idoles particulières. On en détruisit une, nommée Ginspeganaguay, à laquelle on apportait des offrandes pour qu'elle fît réussir la teinture des étoffes. Chaque fois que l'on en préparait pour la tribu du roi, on célébrait une fête en l'honneur de cette idole. Au milieu de chaque village, il y avait une grande pierre que les Indiens regardaient comme le dieu tutélaire de l'endroit, et qu'ils nommaient Guachecoal. Près Conacacha, il y avait un grand temple dédié au dieu Uzorpillao, qui possédait deux maisons remplies de richesses, et trois autres destinées à loger des pèlerins qui venaient de tous côtés pour l'adorer : mais ils n'osaient approcher de l'idole. Toutes les fois qu'une femme mettait au monde deux jumeaux, ou que les lamas jetaient deux agneaux d'une portée, les Indiens jeûnaient pendant cinq jours sans sortir de leurs maisons, et le sixième jour ils allaient faire un sacrifice à une idole nommée Acuchuccaque. Quand une province se révoltait, ceux qui allaient la soumettre invoquaient les dieux Janaguanca et Xulcaguaca. Dans toutes les maisons qui appartenaient aux Incas, on avait peint de grandes couleuvres : les Indiens disent

(1) Voyez ci-dessus, p. 411, col. 1.

que c'étaient là les armes de leurs anciens rois. Quand les Indiens prennent un renard, ils l'ouvrent, le vident et le font sécher au soleil ; ils l'habillent ensuite d'un costume de veuve, lui attachant une écharpe comme celles que les veuves ont l'habitude de porter, et, après l'avoir placé sur une espèce de trône, ils lui offrent de la chica et d'autres objets.

« Après Ataguju, c'est le Soleil qu'ils regardent comme le premier des dieux, et qu'ils respectent le plus ; ils célèbrent de grandes fêtes en son honneur ; ils lui avaient élevé des temples somptueux à Cuzco et dans divers autres endroits. Lorsque les Indiens voyagent et qu'ils se sentent fatigués, ils jettent en l'air quelque chose de bon à manger, et disent au Soleil : « Prends cela, et ne me fatigue pas. » Quand ils veulent lui sacrifier, ils se bouchent le nez avec une matière qui ressemble à de la cire jaune, et se peignent la figure en rouge. Ils croient qu'il y a du côté du Soleil levant deux idoles qu'ils nomment Agan-Yamoc et Yagan-Yahicac ; mais il n'est pas d'endroit spécial pour les adorer, et les Indiens ne s'acquittent de ce devoir que quand l'envie leur en prend. A l'époque des conjonctions de la lune, planète qu'ils nomment Quilla, ils jeûnent et s'éloignent de leurs femmes ; quand il y a une éclipse de lune ou de soleil, les Péruviens font un bruit épouvantable ; ils crient à la lune : « Mama Quilla, ou mère lune, tu te meurs, reviens à la vie ! » Les Indiens adorent aussi la terre, qu'ils nomment Pachamama et Chucomama.

« Quand ils naissent, c'est sur la terre qu'ils tombent ; car une femme, sur le point d'être mère, ne prend pas, dans toutes les Indes, d'autres précautions que de s'étendre à terre ; et, aussitôt qu'elle est délivrée, elle va au ruisseau le plus proche laver son enfant. Quand les Indiens veulent donner un nom à leur enfant, ils célèbrent en l'honneur d'Ataguju une espèce de baptême, en plongeant la tête du jeune Péruvien dans une sorte de bouillie. Lorsque l'enfant est arrivé à un certain âge, on célèbre une nouvelle fête en l'honneur d'Ataguju ; on donne à l'adolescent un nouveau nom, et un pagne pour couvrir sa nudité ; il doit tuer lui-même un coye, et offrir son sang à l'idole ; on termine la cérémonie en chantant et en buvant.

« Les Indiens avaient contracté l'habitude de vivre un certain temps avec leurs femmes avant de les épouser : ils nommaient cet essai pantanaco ; et il arrivait souvent que, après avoir été mariés, ils abandonnaient leur femme, disant qu'elle ne leur convenait pas, qu'elle ne savait pas préparer les aliments, et que, d'ailleurs, ils n'avaient pas fait pantanaco.

« Les Indiens avaient, comme les chrétiens, l'usage de la confession verbale : voici comment on le découvrit. Un missionnaire aperçut, en voyageant dans les montagnes, un Indien qui restait assis sur un tas de neige sans faire aucun mouvement. En le pressant de questions, ce missionnaire lui fit avouer qu'il accomplissait une pénitence, que son alco ou prêtre lui avait imposée quand il avait confessé ses péchés, que les Péruviens nomment, dans leur langue, ochas. Les Indiens sacrifiaient alors un coye et examinaient ses entrailles : si elles étaient en bon état, le prêtre leur donnait l'absolution ; mais, si elles étaient tant soit peu pourries ou endommagées, il les renvoyait hautement, en leur reprochant de n'avoir pas tout avoué, et leur imposait une rude pénitence, après laquelle les Indiens devaient recommencer la cérémonie. Cette coutume n'existait cependant pas dans la province de Guamachuca, mais seulement dans celles de Cuzco et de Callao. »

Le Mémoire que nous venons de résumer témoigne en faveur de l'esprit d'observation du religieux qui l'a écrit.

Jean de Vivero, autre missionnaire de l'ordre de saint Augustin, né de parents nobles, à Valladolid, était profès au couvent de Salamanque. Le zèle qui l'animait pour le salut des âmes, et la volonté de ses supérieurs, le firent passer au Pérou vers le milieu du XVIe siècle. Dès son arrivée, on le mit à la tête de la maison de Lima, où ses frères, en échange des exemples et des leçons de perfection qu'ils recevaient de lui, l'initièrent à la connaissance des mœurs et des idiomes des indigènes, dont on voulait sauver les âmes. Jean de Vivero s'attacha à élever dans une piété solide les sujets destinés à perpétuer dans ce pays l'ordre de saint Augustin, les exhortant à se dépouiller du vieil homme par le renoncement à eux-mêmes, par la pratique de la pauvreté évangélique, et à se revêtir du nouveau, pour aller ensuite, anges de paix et de lumière, annoncer la bonne nouvelle aux idó-

lâtres. La ferveur et l'accroissement de la communauté de Lima furent l'heureux fruit des efforts de Vivero. Appelé depuis à Cuzco, où plusieurs de ses disciples le suivirent, afin de travailler sous sa conduite à étendre le royaume de Jésus-Christ; la parole de Dieu y fut si efficace dans sa bouche, qu'un grand nombre d'indigènes et plusieurs caciques, touchés des vérités qu'il annonçait, abandonnèrent les folles superstitions de leurs ancêtres, brisèrent leurs idoles, et reçurent le baptême de sa main. Dès l'an 1558, il fonda un couvent de son ordre à Cuzco, pour affermir ces conversions, et pour les continuer. La réputation d'un homme aussi puissant en œuvres qu'en paroles se répandit partout; et le roi d'Espagne crut devoir, en honorant son mérite, procurer de plus grands secours spirituels aux Péruviens. Il fit donc offrir plusieurs dignités ecclésiastiques au missionnaire, qui s'excusa modestement, n'attendant point sa récompense en ce monde, et craignant de perdre dans des places d'honneur ce qu'il avait fait de bien dans les travaux de l'apostolat. On insista, mais on le trouva inflexible : nommé successivement aux siéges de Carthagène et de Los Charcas, il refusa l'un et l'autre avec la même constance. « Il est triste, disait Jean de Vivero, il est terrible, pour un religieux, de mourir avec des rentes, et obligé de rendre compte à Dieu du gouvernement d'une infinité d'âmes, tandis qu'il n'a pas de certitude sur l'état de la sienne. » Non-seulement l'humble Vivero refusa les plus hautes dignités, mais sa modestie ne put supporter les louanges qu'il s'entendait donner de toute part : aussi prit-il le parti de sortir du Pérou pour retourner en Espagne, et s'y cacher dans l'obscurité d'un cloître. Il y vécut, sous les yeux de Dieu seul, dans la prière, le recueillement et la pénitence, jusqu'à sa mort, dont on nous a laissé ignorer l'année. Les compagnons de son apostolat et plusieurs de ses disciples continuèrent de prêcher l'Évangile dans les contrées qu'il quittait, fondant des monastères et des maisons d'instruction, comme autant de sources permanentes où les indigènes pussent puiser la vie morale. Jean de Canto, Nicolas de Tolentino et Jean Ramirez arrosèrent longtemps de leurs sueurs une vigne ingrate : néanmoins, le dernier ne travailla pas sans succès à civiliser, par la douceur de l'Évangile, les rudes habitants de la province de Moyobamba.

Diégo Ortiz, né sur le territoire de Madrid, et profès du couvent de Saint-Augustin, à Séville, avait fait preuve d'une vertu solide et d'un véritable talent pour la prédication, lorsque le provincial de Castille lui permit de se joindre au P. Jean de Saint-Pierre et à quelques autres de ses frères destinés à évangéliser le Pérou. Ils s'embarquèrent l'an 1559, et leur navigation fut heureuse. Comme c'étaient des sujets tout préparés, à peine arrivèrent-ils dans l'Amérique méridionale, que le provincial de Lima leur assigna à chacun un champ à défricher. La ville et le diocèse de Cuzco échurent à Diégo Ortiz. Malgré les efforts de Jean de Vivero, l'idolâtrie y résistait encore à la religion, qui lui disputait le terrain pied à pied; et Las Casas (1) a même dit : « En 1560, on a vu à Cuzco quelques Indiens, dont on avait fait des alcades, aider à découvrir plus de cinq cents *guacas* ou adoratoires dans cette ville, ou seulement à une lieue et demie aux environs. Les habitants y allaient adorer leurs faux dieux, et peut-être y vont-ils encore, quoiqu'il y ait un évêque dans cette ville, une église cathédrale, quatre couvents de religieux, un grand nombre de prêtres, et des chrétiens laïques depuis 1531. Les Indiens ont coutume de dire, lorsqu'ils donnent dans le mal : « Je commence à me faire chrétien; je sens que « je le suis un peu, car je sais voler et jurer, et « j'apprends à jouer, etc. » Quand nous leur prêchons l'humilité de Jésus-Christ, sa pauvreté et ses souffrances, et que nous leur disons combien le Sauveur aime les pauvres et ceux que le monde méprise, ils s'imaginent que nous mentons, et nous répondent que nous sommes venus dans les Indes pour nous enrichir et devenir maîtres et seigneurs de leurs terres. Les veuves, surtout, sont loin de nous croire, puisque c'est en allant chercher les tributs que leurs maris sont morts dans les mines ou se sont perdus au milieu des montagnes. » Diégo Ortiz s'appliqua à supprimer, par la conversion des anciens chrétiens, la pierre de scandale qui empêchait qu'on n'en formât de nouveaux, et il catéchisa avec zèle les habitants de la campagne, la plupart encore idolâtres. On l'envoya ensuite dans l'île

(1) *Œuvres*, t. II, p. 271.

de la Puna, où Valverde, premier évêque de Cuzco, était mort martyr : ses férocces habitants l'épargnèrent, et acceptèrent même de sa bouche la parole de Dieu. Mais des combats d'une autre espèce l'attendaient sur les montagnes de Vilcabamba, que la nature et l'industrie des indigènes avaient rendues presque inaccessibles, et qui avaient servi d'asile à trois princes de la famille des Incas, dont il convient de parler avec quelques détails.

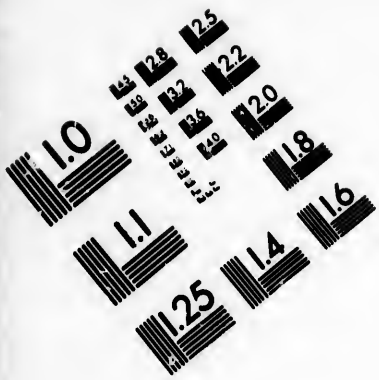
L'Inca Saïre Tupac, échappant à la catastrophe sous laquelle disparut sa race, s'était retiré et fortifié sur des montagnes, où l'affection des indigènes le protégeait encore plus que la difficulté du terrain. Par le conseil de Jérôme de Loaysa, archevêque de Lima, le vice-roi du Pérou résolut, non point de l'attaquer dans ce lieu inaccessible, mais de le gagner par des propositions avantageuses. Le Dominicain Melchior des Rois, qu'on avait vu imposer avec succès le joug de Jésus-Christ aux indociles Yavios (1), fut choisi pour cette négociation délicate, et on lui adjoignit don Jean de Balanços, habitant de Cuzco, marié à une proche parente de Saïre Tupac. Après avoir vaincu les obstacles qui les empêchaient d'arriver à la retraite de l'Inca, ils furent admis en sa présence, et Melchior le disposa à venir traiter avec le vice-roi. L'archevêque, à la table duquel s'assit le prince, lui ayant fait présenter, à la fin du repas, les brevets qui lui conféraient les domaines et les honneurs convenus en retour de sa soumission, Saïre Tupac, sans manifester ni joie ni mécontentement, tira un fil de la nappe qui couvrait la table, et, le montrant au prélat, lui dit avec calme : « Seigneur, il n'y a pas longtemps que tout ce tapis était à moi, et à présent je me contente de ce fil. » Les faits montrèrent bientôt la sincérité de ses paroles. L'archevêque, désirant voir l'Inca au nombre des disciples de Jésus-Christ, ne tarda point à entrer en matière sur ce sujet, dont le prince connaissait lui-même toute l'importance. Son bon esprit ne pouvait être satisfait ni de cette pluralité des dieux, auxquels les idolâtres offraient encore leurs sacrifices, ni de la prétendue divinité du Soleil, qu'il avait cependant adoré à l'exemple de ses ancêtres : rien de tout cela ne lui paraissait répondre à la notion d'un Être éternel, incréé, indépendant, infiniment parfait. C'était déjà connaître la vanité des idoles, et la folie ou l'impiété des idolâtres, qui rendent à la créature le culte qui n'est dû qu'à Dieu. Mais de cet aveu au don de la foi, il y avait encore loin. L'archevêque redoubla ses prières, et fut enfin exaucé. L'Inca, après s'être instruit solidement, déclara qu'il croyait de tout son cœur en Jésus-Christ, et qu'il désirait se préparer, selon les lois de l'Église, à la grâce du baptême. Il le reçut quelque temps après, avec le nom de Diégo. Ce prince [illegible] chrétien, prêta, en 1561, serment de [illegible] au roi d'Espagne, entre les mains de Jérôme de Loaysa, et persévéra dans la profession du christianisme, ainsi que dans la fidélité qu'il avait jurée librement au roi Catholique. Le second Inca, appelé Cuzitito (1), ayant prêté l'oreille aux instructions du P. Marc Garcia, Augustin du couvent de Lima, reçut, ainsi que sa compagne, le baptême de la main de ce missionnaire, qui leur imposa les noms de Philippe et d'Angélique (2). Tel était l'état de la mission de Vilcabamba, lorsque Diégo Ortiz y arriva, après d'incroyables fatigues.

Joignant ses efforts à ceux du P. Marc, il exhorta avec ardeur les idolâtres à imiter leur prince, en embrassant la foi de Jésus-Christ. Ni la faim, ni la soif, ni le danger continuel de périr dans les neiges ou d'être dévoré par les animaux carnassiers, ne ralentissaient le feu de sa charité. Mais deux d'entre les principaux indigènes, qui venaient de recevoir le baptême, écoutant les suggestions du démon, qui frémissait de se voir détrôné, eurent le malheur de communiquer leurs mauvaises pensées à l'Inca, et lui firent entendre que, depuis qu'il avait abandonné la religion de ses ancêtres pour en professer une autre jusqu'alors inconnue aux Péruviens, ceux-ci étaient refroidis pour son service. Le faible prince fut ébranlé. S'il ne promit rien aux apostats, il ne se déclara pas non plus en faveur des missionnaires, et l'on s'autorisa de son silence pour les poursuivre. Le P. Marc se mit à couvert de la persécution

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. x, p. 107.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. x p. 228.

(2) *Ibid.*, p. 220.



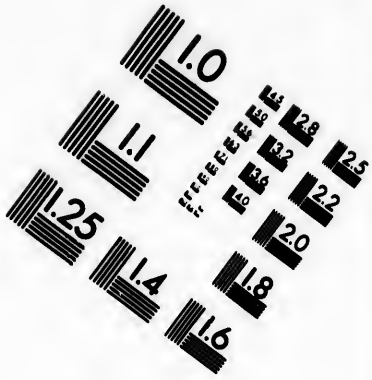
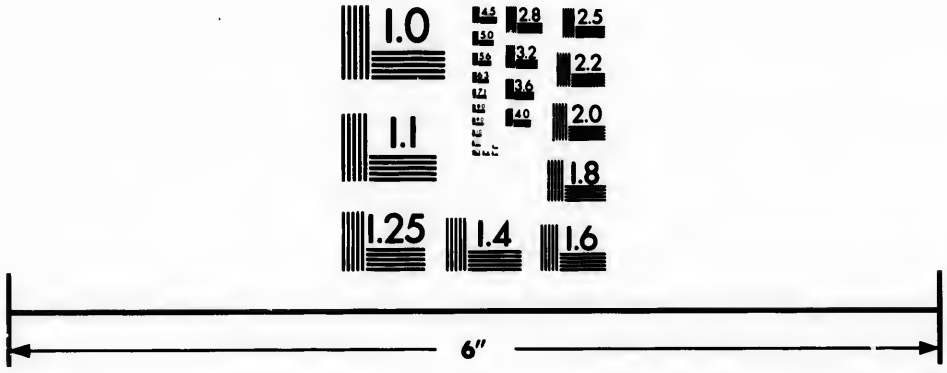
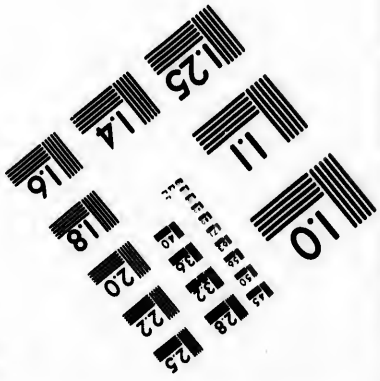


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

par la fuite, selon le conseil de l'Évangile. Le P. Ortiz se contenta de se tenir caché, et de redoubler ses prières et ses larmes, dans l'espoir que, si Dieu faisait cesser la tempête, on réussirait, avec le secours de sa grâce, à ramener les esprits. L'Inca, ayant découvert sa retraite, voulut qu'il revînt auprès de lui, le reçut même avec des démonstrations de joie, et l'entretint longtemps sans lui parler de son changement. Le prudent missionnaire se borna à lui exposer, comme par occasion, les fondements solides sur lesquels repose le christianisme, et ne lui laissa pas voir qu'il était instruit de son apostasie trop réelle. Cependant, les fréquents entretiens du prince et du religieux précipitèrent la mort de l'un et de l'autre. L'Inca tomba malade et succomba en peu de jours. Ceux qui pouvaient avoir avancé sa fin par le poison, afin de venger leurs idoles ou de se prémunir contre les conséquences de ses remords, imputèrent ce crime au missionnaire, dont l'innocence n'était pas moins évidente que la douleur. La veuve et les chefs idolâtres, le déclarant coupable, prononcèrent qu'après avoir éprouvé tous les genres de supplices il serait mis en pièces. Les chaînes, les cachots, la faim, les odeurs infectes, les flagellations réitérées, ne furent que les préludes de son martyre. Après avoir rassasié d'opprobres et de douleur le confesseur de Jésus-Christ, on ne croyait pas même avoir commencé à le punir; chaque jour on inventait de nouveaux tourments, et on ne craignait que de le voir expirer trop tôt. Un de ces barbares s'avisa de dire qu'il restait à l'accusé un moyen de sauver sa vie, et qu'il prouverait son innocence en ressuscitant le prince qu'on l'accusait d'avoir fait mourir. La proposition réunit tous les suffrages, et on court vers le prisonnier : « Vil et abominable ennemi des dieux et des hommes, lui dit-on, quoique tu aies tué notre prince, on consent à t'épargner si à l'heure même tu lui rends la vie. On t'a souvent ouï dire que ton Dieu, maître de la vie et de la mort, ressuscite qui il lui plaît, et qu'il exauce les prières de ceux qui l'invoquent avec foi et avec confiance. Prouve-nous donc, maintenant, que le Dieu des chrétiens est tout-puissant et que ta foi n'est point vaine : si tu n'obtiens pas la résurrection de l'Inca, il sera manifeste que tu es en même temps un meurtrier et un imposteur. — Oui, répond avec fermeté l'humble disciple de Jésus-Christ, j'ai souvent prêché, et je croirai jusqu'au dernier soupir que le Fils de Dieu, le seul vrai Dieu que je vous annonce, est l'auteur de la vie. Il nous la donne et nous en prive; il peut nous la conserver ou nous la rendre, selon sa volonté, comme il nous ressuscitera tous au dernier jour. Mais il nous défend aussi de le tenter, en demandant des miracles. Je suis trop pécheur pour en faire, et trop instruit pour en demander. — Où est donc ta foi, réplique-t-on? — C'est parce que je crois, dit le missionnaire, que je ne tenterai point mon Dieu. » Ces réponses étaient sages; mais les furieux, loin d'en être satisfaits, voulurent forcer le P. Ortiz de célébrer la messe pour obtenir ce qu'ils exigeaient. Quoique les tourments eussent mis le captif presque hors d'état de se tenir debout et de se servir de ses bras, on insista pour qu'il offrît le saint sacrifice. C'était pour le fidèle ministre une faveur bien précieuse, que de recevoir celui qui est la force des martyrs; l'ardeur de sa foi le ranima et le soutint; il offrit les divins mystères, pour demander, non la résurrection d'un mort, mais la conversion des infidèles, le pardon de ses péchés, et la grâce de consommer son martyre pour la gloire de Dieu. Durant la célébration de la messe, les idolâtres l'assiégèrent de questions déplacées et ridicules, et lui ordonnèrent d'abréger. Déçus dans leur attente, ils lui arrachèrent avec violence les ornements sacrés, se jetèrent sur lui avec fureur, le foulèrent aux pieds et l'accablèrent de coups. Chacun voulut se distinguer dans cet assaut de cruauté. Deux infâmes apostats, dont l'un avait paru naguère zélé chrétien et ami du P. Ortiz, s'acharnèrent le plus à l'injurier et à le battre. Pour comble d'atrocité, on lui perça les joues, et on y passa une corde en forme de bride, avec laquelle on le traîna pendant trois jours dans les rues, à travers le peuple attroupé, jusqu'au palais de Tupac, troisième Inca, qui refusa de le voir, mais qui, à la demande des persécuteurs, ordonna de renouveler ses tortures, puis de l'exécuter dans le lieu destiné au supplice des criminels de lèse-majesté. Ces aveugles demandaient une résurrection : l'héroïsme de courage, de patience et de force que Dieu donnait et pouvait seul donner à son généreux confesseur était un miracle encore

plus grand. Pendant ce long martyre, le P. Ortiz, quoique privé de nourriture, soutint plusieurs genres de tourments dont chacun suffisait et au delà pour ôter la vie aux plus robustes. Jamais on ne l'entendit proférer une plainte, ni donner une marque d'impatience ou de faiblesse, moins encore de découragement. La parole de Dieu était son aliment, la croix de Jésus-Christ sa force; la foi le soutenait, et la grâce le fit triompher. En expirant, Diégo Ortiz put dire, avec le disciple bien-aimé : « Cette victoire, par laquelle le monde est vaincu, est l'effet de notre foi. » Son glorieux martyre arriva sur la fin de 1569 ou au commencement de 1570.

Au midi du Pérou, où nous venons de montrer l'action civilisatrice des missionnaires, d'autres hommes apostoliques s'appliquèrent à convertir les habitants du Chili, dont Valdivia poursuivait la conquête, naguère abandonnée par Almagro (1). Sous l'an 1541, Fontana (2) parle des succès obtenus par les Frères-Prêcheurs; et Jean de Luca (3) dit qu'en 1553 cinq religieux de l'Observance de saint François fondèrent un couvent près la ville de San-Iago (Pl. LXIX, n° 2) : c'étaient Martin Robleda, qui devint évêque du Chili, Jean Torrolva, Christophe Ravanera, Jean de la Tour, et François Frexenal. Le couvent fut bâti sous le vocable de sainte Lucie, vierge. Les religieux quittèrent cet emplacement l'année suivante, pour aller s'établir d'une manière permanente auprès de l'église de Notre-Dame Auxiliatrice. Martin de Robleda fonda une résidence dans la ville de la Conception, et quelques autres encore dans le Chili. Cette custodie appartenait à la province péruvienne des Douze-Apôtres; mais elle fut érigée en province l'an 1572. Pierre de Valdivia, conquérant du Chili, paya cher ses premières victoires. Défait, en 1559, par les Araucanos, pris et attaché à un arbre, il vit les indigènes massacrer ses soldats, et eut lui-même la tête cassée d'un coup de massue. D'autres assurent qu'on lui coula dans la gorge du plomb fondu, en lui disant de se rassasier d'un métal pour lequel il avait montré une soif si insatiable. Les vainqueurs firent des flûtes et d'autres instruments avec ses os, et ils conservèrent son crâne comme un monument de leur triomphe, qu'ils s'engagèrent à célébrer par une fête annuelle. Tels étaient les peuples que les Frères-Prêcheurs et Mineurs assouplirent par la douce onction du christianisme.

Si du Chili et du Pérou on remonte vers le nord de l'Amérique méridionale, on y aperçoit les fruits du zèle infatigable des Dominicains. Charles-Quint avait demandé au maître général, François Romero, d'ériger une province de son ordre dans ces contrées; mais, les couvents déjà fondés dans les villes de Sainte-Marthe, de Carthagène, de Tocayma chez les Panchas, ou dans les pays voisins, n'étant pas assez nombreux pour former une province nouvelle, Romero érigea d'abord une congrégation, dite de Saint-Antonin, dont il nomma premier vicaire général le P. Joseph de Robles, par la sollicitude duquel plus de soixante églises paroissiales devinrent autant de centres de population (1).

Charles-Quint, déterminé par l'importance et l'étendue des régions qui formaient le nouveau royaume de Grenade, songea à les détacher de l'audience de San-Domingo, et une audience royale fut établie, le 7 avril 1550, dans la ville de Sainte-Foi de Bogota, déclarée capitale du nouveau royaume, mais toujours soumise à la juridiction de l'évêque de Sainte-Marthe (2). Ce prélat était alors Jean de los Barrios, religieux de saint François, selon les uns, et de la Merci selon les autres. De concert avec l'audience royale, il s'occupa de multiplier les maisons d'instruction dans toutes les parties du nouveau royaume, et de former des monastères dans les villes, à commencer par la capitale, qui eut aussitôt deux communautés, l'une de Frères-Mineurs, l'autre de Frères-Prêcheurs. Joseph de Robles, vicaire général des Dominicains, étant arrivé à Sainte-Foi au mois de décembre 1550, eut la satisfaction d'y trouver un couvent de son ordre déjà organisé, et dont les religieux, exercés dans le divin ministère, se montraient prêts à le continuer partout où on voudrait les

(1) Voyez ci-dessus, p. 423, col. 1.
(2) *Monumenta dominicana.*
(3) *Continuation de Wadding*, an. 1553, n° 19.

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. II, p. 341.
(2) *Ibid.*, t. XIII, p. 192.

envoyer. Afin de mieux assurer la liberté de la prédication contre les caprices des commandants militaires, le sage supérieur obtint de l'audience royale tous les pouvoirs nécessaires pour réunir les indigènes et pour proportionner le nombre des maisons d'instruction à leurs besoins : un rescrit royal du mois de janvier 1551 sanctionna ces dispositions. Les religieux de saint François et de la Merci ne travaillèrent pas avec moins de zèle que les Dominicains dans cette vigne du Seigneur ; et ceux de Saint-Augustin s'y distinguèrent, surtout depuis que le P. Augustin de Caronio eut pris possession de l'Église de Popayan et fondé un couvent de son ordre dans la ville épiscopale. Les intérêts de la science furent protégés en même temps que ceux de la foi : à Tunja, par exemple, le couvent de Saint-Dominique devint une étude ou école générale en forme d'université. Pour les femmes, on établit sur plusieurs points des monastères de religieuses de sainte Claire, de sainte Catherine, de la Conception. Pour les pauvres et les malades, on fonda des hôpitaux : celui de Saint-Jean-de-Dieu fut particulièrement utile, tant aux indigènes qu'aux Espagnols. Ainsi la religion, réparant les maux de la conquête, versait à pleines mains sur le nouveau royaume de Grenade tous les genres d'aumônes spirituelle et corporelle.

Le chapitre général des Frères-Prêcheurs, assemblé l'an 1551 à Salamanque, ayant, à la demande du conseil royal des Indes, réglé ce qui concernait les provinces de cet ordre en Amérique et déterminé leurs limites d'après celles de chaque audience royale, on choisit pour vicaire général de la congrégation de Saint-Antonin le P. Pierre de Miranda. Ce religieux, d'un rare mérite, s'embarqua à Séville, avec vingt autres Dominicains, pour le nouveau royaume de Grenade, et prit terre à Sainte-Marthe l'année suivante. Distribuant une partie de ses missionnaires sur les points du diocèse où les besoins étaient plus pressants, il continua sa route, avec quelques autres, vers Carthagène, et passa de là à Sainte-Foi de Bogota, tandis que le P. Joseph de Robles, qui lui avait remis les rênes de la congrégation, retournait en Espagne, d'où il se rendit à Rome pour le chapitre général de 1553. D'après l'exposé du P. Joseph de Robles, on résolut d'envoyer au nouveau royaume de Grenade vingt-cinq missionnaires, et ils y furent en effet conduits, l'an 1555, par le P. Dominique d'Arçola, qui succéda à Pierre de Miranda dans le gouvernement de la congrégation de Saint-Antonin.

Vers l'an 1553, l'évêque de Sainte-Marthe, déclaré protecteur des indigènes, avait été chargé de disposer l'église paroissiale de Sainte-Foi de Bogota en cathédrale ; mais les fondements de l'édifice étaient si peu solides, que, la nuit même qui précéda le jour choisi pour y célébrer pontificalement les saints mystères, il s'écroula tout à coup. On vit alors un admirable spectacle. Après avoir passé le jour et la nuit suivante en prières, Jean de los Barrios, sans communiquer son dessein à personne, se rendit seul à la carrière, peu distante de la ville, mit une grosse pierre sur ses épaules, la porta sur les lieux (Pl. LXX, n° 1), et y fit tracer le plan d'un vaste édifice. L'exemple du premier pasteur, plus efficace que les paroles, fut suivi comme par une commune inspiration. Ecclésiastiques, religieux, indigènes, Espagnols, tous coururent, à la suite de leur évêque, vers la carrière, s'y chargèrent d'un fardeau, et la pierre même que le prélat avait portée sur ses épaules fut la première qu'on posa dans les fondements de la nouvelle église. Cette émulation se soutint ; tous les habitants travaillèrent à la maison du Seigneur ; mais l'activité ne fit point oublier les sages précautions qu'il convenait de prendre contre les tremblements de terre, dont la fréquence a beaucoup influé sur la construction des édifices de Bogota. Toutes les maisons sont peu élevées, quoique les murailles en soient d'une prodigieuse épaisseur ; les édifices publics ont des soubassements énormes ; et le fût des colonnes des églises est hors de proportion avec la longueur, afin de résister plus facilement aux secousses. L'écroulement de l'église paroissiale de Bogota suggéra la pensée de faire visiter toutes celles qui avaient été bâties avec tant de précipitation par les nouveaux conquérants, et on s'occupa partout de les consolider. Jean de los Barrios, sans perdre de vue les temples matériels, s'attachait à édifier et à orner de vertus les temples spirituels. Dans ce but, il réunit à Sainte-Foi de Bogota un synode diocésain, où l'on s'occupa des moyens d'ériger des cures en différents endroits de chaque province, et de réunir les in-

, et ils y fu-
par le P. Do-
Pierre de Mi-
congrégation

inte-Marthe,
ait été chargé
Sainte-Foi de
ondements de
que, la nuit
ur y célébrer
, il s'écroula
ble spectacle.
it suivante en
communiquer
seul à la car-
it une grosse
sur les lieux
le plan d'un
pasteur, plus
i comme par
stiques, reli-
s coururent,
carrière, s'y
rre même que
les fut la pre-
nts de la nou-
tint ; tous les
du Seigneur ;
les sages pré-
lre contre les
uence a beau-
s édifices de
eu élevées,
prodigieuse
les soubasse-
es des églises
ngueur, afin
cousses. L'é-
e de Bogota
toutes celles
précipitation
on s'occupa
los Barrios,
ériels, s'atta-
les temples
Sainte-Foi de
l'on s'occupa
différents eu-
éunir les in-

envoyer. Afin de mieux [illegible] la liberté de la prédication contre les [illegible] des commandants militaires, le [illegible] l'audience royale tous les [illegible] pour réunir les indigènes [illegible] le nombre des [illegible] un rescrit [illegible] ces dispositions [illegible] et de la [illegible] de [illegible] Augustin de [illegible] de Pa- [illegible] dans le [illegible] à [illegible] de Saint- [illegible] générale en [illegible]. Pour les femmes, on établit sur [illegible] des monastères de religieuses de sainte Claire, de sainte Catherine, de la Conception. Pour les pauvres et les malades, on fonda des hôpitaux : celui de Saint-Jean-de-Dieu fut particulièrement utile, tant aux indigènes qu'aux Espagnols. Ainsi la religion, réparant les maux de la conquête, versait à pleines mains sur le nouveau royaume de Grenade tous les genres d'aumônes spirituelle et corporelle.

Le chapitre [illegible] assemblé l'an 1551 à [illegible], à la demande du conseil royal des Indes, régla ce qui concernait les provinces de cet ordre en Amérique et détermina leurs limites [illegible] de chaque audience royale ; on choisit pour [illegible] général de la congrégation de [illegible] le P. Pierre de Miranda. Ce religieux, d'un rare mérite, s'embarqua à Séville, avec [illegible] Dominicains, pour le nouveau royaume de Grenade, et prit terre à Sainte-Marthe [illegible] vante. Distribuant une partie de ses missionnaires sur les points du diocèse où les besoins étaient plus pressants, il continua [illegible] avec quelques autres, vers Carthagène [illegible] de là à Sainte-Foi de Bogota. [illegible] Joseph de [illegible] qui lui avait [illegible] les [illegible] de la [illegible] en Espagne, d'où il se [illegible] le chapitre général de 1553. D'après l'exposé du P. Joseph de Robles, on résolut d'envoyer au nouveau royaume de Grenade vingt-cinq missionnaires, et ils y furent en effet conduits, l'an 1555, par le P. Dominique d'Arçola, qui succéda à Pierre de Miranda dans le gouvernement de la congrégation de Saint-Antonin.

Vers l'an 1558, [illegible] de Sainte-Marthe, déclaré protecteur des [illegible] de disposer l'église paroissiale de Sainte-[illegible] de Bogota en cathédrale [illegible] les fondements de l'édifice étaient si peu solides, que [illegible] qui précéda le jour choisi pour y célébrer [illegible] les saints mystères, il s'écroula [illegible]. On [illegible] admirable spectacle. Après avoir [illegible] la nuit suivante en [illegible], Jean de los Barrios, sans communiquer [illegible], se rendit seul à la carrière [illegible] de la ville, mit une grosse [illegible], la porta sur les lieux [illegible], et y [illegible] le plan d'un [illegible]. L'exemple du premier pasteur, plus [illegible] que les paroles, fut suivi comme par une commune inspiration. Ecclésiastiques, religieux, indigènes, Espagnols, tous coururent, à la suite de leur évêque, vers la carrière, s'y chargèrent d'un fardeau, et la pierre même que le prélat avait portée sur ses épaules fut la première qu'on posa dans les fondements de la nouvelle église. Cette émulation se soutint ; tous les habitants travaillèrent à la maison du Seigneur ; mais l'activité ne fit point oublier les sages précautions qu'il convenait de prendre contre les tremblements de terre, dont la fréquence a beaucoup influé sur la construction des édifices de Bogota. Toutes les maisons sont peu élevées, quoique les murailles en soient d'une prodigieuse épaisseur ; les édifices publics ont des soubassements énormes ; et le fût des colonnes des églises est hors de proportion avec la longueur, afin de résister plus facilement aux secousses. L'écroulement de l'église paroissiale de Bogota suggéra la pensée de faire visiter toutes celles qui avaient été bâties avec tant de précipitation par les nouveaux conquérants, et on s'occupa partout de les consolider. Jean de los Barrios, sans perdre de vue les temples matériels, s'attachait à édifier et à orner de vertus les temples spirituels. Dans ce but, il réunit à Sainte-Foi de Bogota un synode diocésain, où l'on s'occupa des moyens d'ériger des cures en différents endroits de chaque province, et de réunir les [illegible]

Jean de los Barrios

Giovanni di los Barrios — Juan de los Barrios

Bahia

Bahia — Bahia

H. Rémond Imp.

digènes en peuplades, soit dans le bourg même où serait l'église paroissiale, soit à proximité, afin qu'ils fussent plus à portée de recèvoir l'instruction et les sacrements.

Cette œuvre de régénération morale fut entravée, tant par les hostilités de quelques tribus indigènes, que par les violences d'un chef espagnol qui leva l'étendard de la révolte contre son souverain. Le soulèvement des tribus était sans doute déplorable, puisque le sang coula: mais la victoire, ouvrant aux Européens une voie facile vers de nouvelles peuplades, donna occasion aux ministres de Jésus-Christ de faire connaître son nom à celles-ci et de les appeler au sein de l'Église; tandis que la révolte de Lopez d'Aguirre fut un désastre sans compensation. Cet homme féroce en voulait surtout aux missionnaires et aux évéques, qui, disait-il, énervaient par leur morale le courage du soldat et enchaînaient la liberté dont on a besoin pour vaincre. Ayant rencontré un Dominicain dans l'île de la Marguerite, il ordonna de le passer au fil de l'épée; et, comme les insulaires suppliaient d'Aguirre de leur conserver leur curé, leur prédicateur, leur confesseur : « Qu'on pende ce sacrilége, » répondit-il. Un autre Dominicain, rencontré dans la cabane d'un malade qu'il administrait, subit le même traitement. Un troisième cultivait depuis longtemps avec soin la chrétienté qu'il avait formée dans la même île. D'Aguirre entra un jour chez lui, en disant : « Je viens me confesser. — Avant tout, répondit le prêtre, il faut mettre fin à cette suite de brigandages et de scandales dont vous vous souillez tous les jours; commencez par obéir à Dieu et au roi; congédiez ou dissipez, si vous ne pouvez faire mieux, cette bande de voleurs dont vous vous êtes établi le chef; alors je ne refuserai pas d'entendre votre confession. » Jamais d'Aguirre n'avait ouï personne lui parler avec cette fermeté; cependant, il n'en parut point ému : mais il ne différa l'explosion que pour faire souffrir au serviteur de Dieu une mort plus lente et plus cruelle. Paniagua et Manuel Baez, instruments de sa barbarie, arrachèrent le pasteur du saint autel sous les yeux de presque tout le troupeau; et, faisant passer le Dominicain de l'église dans une maison voisine, ils lui notifièrent sa sentence, qu'il écouta tranquillement. A genoux, les yeux et les mains vers le ciel, il pria pour lui-même, pour ses chères brebis, et pour la conversion de ses bourreaux, qu'il supplia d'épargner les indigènes et de faire tomber leur colère sur lui seul, afin d'enrichir sa couronne. Les insulaires pleurèrent amèrement leur charitable pasteur et l'honorèrent comme un martyr, qui avait souffert la mort pour la défense de la justice et du sacrement de pénitence, dont d'Aguirre avait voulu se moquer. Le P. François de Montesino, provincial de la province dominicaine de Sainte-Croix, visitant les missions dans les îles de sa circonscription, apprit les excès du farouche Espagnol, et en transmit la nouvelle à Sainte-Foi de Bogota. Des mesures furent prises aussitôt pour comprimer la rébellion. Quand la mort du brigand eut dissipé les inquiétudes, l'œuvre de Dieu put être continuée avec plus de liberté et de succès.

Tandis que Jean de los Barrios occupait le siége de Sainte-Marthe, Grégoire de Beteta, issu d'une ancienne famille du royaume de Léon, Dominicain profès du couvent de Salamanque, et l'un des compagnons de Thomas Ortiz (1), apprit en 1555 qu'on l'avait nommé à l'évêché de Carthagène (2). Accablé de douleur, il repoussa le poids de l'épiscopat, et ses supérieurs durent ajouter au précepte la menace des censures pour faire plier sa résistance. Il se soumit, et gouverna avec fruit le diocèse, mais sans se faire sacrer. Au contraire, il envoya la démission de son siége à Rome et à Madrid, en se peignant sous les traits les plus désavantageux. Jules III, instruit de sa capacité et de ses vertus, n'eut garde d'agréer cette démission. L'humble religieux hasarda alors une troisième lettre, et bientôt il se rendit lui-même en Espagne. Le roi refusant d'appuyer ses instances, il partit pour l'Italie, afin d'aller se jeter aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Il était aux portes de Rome, quand il reçut le décret qui le délivrait enfin du fardeau dont s'alarmait sa modestie. Cette nouvelle le remplit d'une telle joie, que, revenant aussitôt sur ses pas sans entrer dans la capitale du monde chrétien, il alla se renfermer dans le couvent de

(1) Voyez ci-dessus, p. 421, col. 1.
(2) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIII, p. 226.

Saint-Pierre-Martyr à Tolède, où il mourut en 1562. Philippe II, en conséquence de sa démission, proposa pour le siége de Carthagène Jean de Simancas, savant ecclésiastique du collége de Saint-Clément de Bologne. Ce nouvel évêque, qui fut sacré à Sainte-Foi de Bogota, arrivait à peine dans son diocèse l'an 1560, qu'il vit la ville épiscopale presque ruinée par des corsaires : il n'eut que le temps de se retirer sur les montagnes, avec les ecclésiastiques, les religieux, les femmes, et ceux des habitants qui voulaient mettre en sûreté leurs effets les plus précieux. Le faubourg, appelé Gethsémani, où se trouvait le couvent des Franciscains, fut livré aux flammes, mais ensuite rétabli grâce aux pieuses libéralités du prélat, qui gouverna son troupeau dans une alternative de tribulations et de consolations. La consolation la plus douce pour l'évêque de Carthagène, comme pour celui de Sainte-Marthe, fut l'arrivée de saint Louis Bertrand.

L'Amérique conserve la mémoire de cet homme apostolique, dont les travaux et les miracles l'édifièrent de l'an 1562 à l'an 1569 (1).

Né à Valence, en Espagne, le 1er janvier 1526, admis dans l'ordre de saint Dominique en 1544 par l'illustre P. Jean Micon, Louis Bertrand était ému à la pensée que, dans les vastes contrées du Nouveau Monde, il y avait encore des peuples qui, sans avoir entendu parler de Jésus-Christ, obéissaient au démon. Il se croyait destiné à les instruire et à les éclairer de la lumière de l'Évangile. Toute la consolation qu'il pouvait éprouver parmi ses frères, dont il formait les novices, et parmi ses concitoyens, que son éloquence convertissait, lui paraissait peu de chose quand il la comparait au bonheur de procurer le salut de tant de millions d'âmes. On apprenait d'ailleurs que plusieurs Dominicains, après avoir arrosé cette moisson de leurs sueurs, avaient scellé de leur sang les vérités de la foi, lorsqu'ils se disposaient à aller les annoncer à d'autres peuples dans des contrées plus reculées; et cette nouvelle augmenta, au fond du cœur de Louis Bertrand, l'impatient désir d'aller exposer sa vie pour le nom de Jésus-Christ. Depuis le jour qu'il avait été honoré du sacerdoce, la pensée de ce sacrifice l'occupait sans cesse. A l'exemple de saint Pierre Martyr, toutes les fois qu'il offrait les saints mystères, il se présentait lui-même comme une victime destinée à la mort; et il ne demandait rien avec tant d'ardeur que de pouvoir répandre son sang pour celui qui avait donné le sien afin de le sauver. Un Frère-Prêcheur, qui, après avoir évangélisé pendant plusieurs années l'Amérique, était revenu en Espagne, se préparait à faire une seconde fois le voyage, et se trouvait autorisé par le maître général Vincent Justiniani à emmener avec lui des religieux de bonne volonté. Louis Bertrand se joignit à lui, sans pouvoir être arrêté ni par les larmes de sa famille, ni par les supplications de ses chers novices, ni par les remontrances du prieur et de la communauté de Valence. Il répondit à ceux de ses parents qui s'opposaient le plus à son dessein, que, par sa profession religieuse, il n'appartenait plus qu'à Jésus-Christ. Il fit à tous les novices assemblés une exhortation touchante pour leur recommander la fidélité à leur vocation. Enfin, ayant reçu la bénédiction de son supérieur, qui n'osa la lui refuser dans la crainte de s'opposer à la volonté de Dieu, il sortit de Valence le premier dimanche de carême 1562.

Les missionnaires s'embarquèrent à Séville, et saint Louis Bertrand transforma le vaisseau en une église où l'on chantait les louanges du Seigneur et où la prière se faisait régulièrement plusieurs fois par jour. Dès qu'on se croyait menacé de quelque péril, on recourait à lui. Un des religieux éprouva le premier combien son crédit était grand auprès de Dieu. Une poulie étant tombée à plomb sur sa tête, il demeura quelque temps comme mort, noyé dans son sang. Au moment où les chirurgiens se préparaient à l'opérer, le saint, après une courte prière, lava avec de l'eau la plaie du blessé, appliqua sa tête sur la sienne, et le guérit au point qu'il ne lui resta pas même de cicatrice. Les assistants, à la vue de ce miracle, ne doutèrent point que la Providence ne conduisît Louis Bertrand dans le Nouveau Monde pour y faire de grandes choses.

Étant arrivé dans cette partie de l'Amérique méridionale que les Espagnols appelaient Castille d'or, Louis se retira au couvent de Saint-Joseph, qui dépendait alors de la province do-

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1563. Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 503. Alban Butler, *Vies des Pères*, etc., 9 octobre.

minicaine de Saint-Jean-Baptiste dans le Pérou ; mais il ne s'y arrêta que pour se préparer aux travaux de l'apostolat par ceux de la pénitence. Il redoubla ses jeûnes et ses veilles, afin d'attirer du ciel les grâces dont il avait besoin. Il ajouta depuis, durant le cours de son ministère, de nouvelles mortifications à ces austérités, couchant tantôt sur la terre en pleine campagne et tantôt exposé à toutes les injures de l'air, tantôt sur quelques bûches qui formaient plutôt un chevalet qu'un lit. Soit désintéressement, soit amour des souffrances, soit confiance en celui qui nourrit les petits des oiseaux, soit tout cela ensemble, le saint ne voulut recevoir, ni des indigènes, ni des Espagnols, les secours qu'ils avaient coutume de donner à leurs missionnaires : ce qui lui fit éprouver tout ce que la faim, la soif et les autres conséquences de la pauvreté ont de plus rude. Une vie si apostolique devait avoir d'admirables résultats. Aussi, envoyé par ses supérieurs vers divers peuples, dans l'isthme de Panama, dans l'île de Tabago, dans toute la province de Carthagène, et dans quelques autres contrées, il fit un grand nombre de chrétiens.

La première grâce qu'il eût demandée et obtenue était d'être entendu de tous ceux à qui il devait annoncer les vérités du salut. Mais ce ne fut pas la seule grâce gratuite qui signala son apostolat. Le don de prophétie et celui des miracles contribuèrent aussi beaucoup à cette multitude de conversions. Jésus-Christ, en quittant ses disciples pour retourner à son Père, leur avait dit : « Voici les miracles que feront ceux qui croiront : ils chasseront les démons en mon nom; ils parleront de nouvelles langues; ils toucheront les serpents; et, s'ils boivent quelque poison mortel, ce breuvage ne leur nuira pas; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris. » (Marc, xvi, 17, 18.) On voit tout cela dans le ministère du nouvel apôtre de l'Amérique. En invoquant le nom adorable de Jésus-Christ, il chassait les démons du corps de ceux que ces mauvais esprits possédaient, et il rendait la santé aux malades qui avaient reçu de lui des sentiments de foi et de confiance. Il parlait les langues de toutes les nations qu'il voulait instruire; ou (ce qui est la même chose, selon saint Thomas) toutes les nations l'entendaient, quoiqu'il ne parlât que sa langue naturelle. Ceux qu'il voulait co. iger, étant devenus ses ennemis, essayèrent de se défaire de lui par le poison, et lui firent prendre un breuvage mortel; mais il n'en éprouva aucun dommage. Tous ces faits sont attestés par la bulle même de sa canonisation.

On n'y a point oublié un événement singulier, qui doit faire adorer les attentions de la Providence sur ses élus. Lorsque Louis Bertrand se préparait à commencer sa mission à Tubara, un idolâtre qui habitait les montagnes vint lui présenter un enfant moribond et le pria de le baptiser; ayant été averti, dit-il, que ce sacrement assurerait à son fils une vie heureuse et immortelle. Le saint, admirant un tel discours dans la bouche d'un idolâtre, conféra aussitôt le baptême et le nom de Michel à l'enfant, qui mourut peu de moments après. La régénération spirituelle de ce petit prédestiné fut comme les prémices des fruits que la semence évangélique porta depuis dans tout le pays. En trois ans, Louis Bertrand soumit plus de dix mille infidèles au joug de Jésus-Christ. Ceux qui n'étaient d'abord ni persuadés par la force et la vérité de ses paroles, ni touchés de la sainteté de sa vie, l'étaient beaucoup de l'éclat des miracles qu'ils lui voyaient opérer. Les malades guéris par le seul attouchement ou par la prière du serviteur de Dieu; les mauvais esprits, par qui ils se plaignaient d'être maltraités, chassés par sa présence; les orages écartés, et les animaux les plus féroces adoucis par le signe de la croix, tout cela rendit les idolâtres assidus et dociles aux instructions du missionnaire. Ils venaient, comme à l'envi, apprendre la loi du Seigneur : ouvrant leurs cœurs à la foi, ils renonçaient à leurs vaines superstitions, brisaient eux-mêmes leurs idoles, élevaient de leurs propres mains des autels au vrai Dieu, corrigeaient et réglaient leurs mœurs. Un cacique, ayant avoué à Louis Bertrand qu'il n'osait venir, comme les autres, entendre ses prédications, à cause des menaces terribles que lui faisait le démon s'il abandonnait son culte, fut rassuré lorsqu'il vit le missionnaire fouler aux pieds les idoles auxquelles ce prince abusé sacrifiait depuis longtemps; il crut alors en Jésus-Christ, avec toute sa famille, et bientôt après on ne vit plus d'idolâtres dans la ville de Tubara ni aux environs.

La foi ainsi établie dans ce pays, où elle s'est depuis conservée, le saint chargea quelques-uns

de ses compagnons du soin de cultiver et d'arroser ce qu'il avait planté. Allant porter ailleurs la lumière évangélique, il se rendit dans le territoire appelé par les indigènes Cipacoa et Paluato. Le gouverneur espagnol lui fit un accueil honorable, et les naturels ne se montrèrent pas moins dociles que ceux de Tubara : aussi les travaux de l'homme apostolique, que ces indigènes n'appelaient que le *religieux de Dieu*, eurent-ils le plus heureux succès. Les infidèles, pour lui épargner la peine de les aller chercher, sortaient de leurs forêts, descendaient de leurs montagnes, et se groupaient autour du missionnaire, l'oreille attentive à ses prédications. Tandis qu'ils se préparaient à recevoir le sacrement de régénération, ils présentaient eux-mêmes leurs petits enfants, pour leur procurer la même grâce. Parmi les miracles que Dieu accorda aux prières de son serviteur, afin de confirmer aux yeux de ces peuples les vérités qu'il annonçait, celui qui lui gagna le plus l'affection des indigènes fut une pluie aussi abondante que nécessaire. Depuis longtemps une grande sécheresse désolait leur pays, qu'elle menaçait d'une prochaine famine. Ils recoururent, un vingt-quatre novembre, à la charité du ministre de Jésus-Christ. Louis Bertrand ne les ajourna qu'au lendemain, leur indiqua le lieu où ils devaient se réunir pour faire la prière, leur promit qu'il s'y trouverait et que leurs vœux seraient exaucés. Ils le furent, en effet, et l'abondance des fruits de la terre put être regardée comme le présage et le symbole des fruits spirituels que l'ouvrier apostolique eut le bonheur de recueillir dans cette contrée.

Quelques peuplades, dans le voisinage de Paluato, ne semblèrent pas aussi favorablement disposées à recevoir les vérités de la foi. Esclaves de leurs passions encore plus que de leurs idoles, ces indigènes craignaient, disaient-ils, la colère de leurs dieux, s'ils ne les apaisaient par des sacrifices. Cependant, saint Louis s'arrêta quelque temps parmi eux, et employa pour les convertir tout ce que le zèle le plus ardent peut inspirer ou faire entreprendre. Ses prières, ses mortifications, ses gémissements, ses vœux, ses larmes, qu'il offrait sans cesse au Seigneur pour attirer les lumières d'en haut sur ces aveugles volontaires, parurent alors inutiles. Il se retira du milieu de ce peuple, sans avoir appelé plus de deux personnes à la foi. Mais le nombre de ceux que Dieu s'était choisis était plus grand, comme on le verra plus tard.

Après cette mission stérile, parce que les indigènes s'étaient bouché les oreilles afin de ne pas entendre la parole du salut, Louis Bertrand, dont le zèle ne se fatiguait pas, en entreprit une chez les peuples nommés Callinago, et d'ordinaire Caribes, hommes cruels, sauvages, intraitables, et qui poussaient la superstition aussi loin que la férocité. Les missionnaires semblaient avoir abandonné ces barbares à leurs ténèbres; ou, si quelques-uns, depuis l'entrée des Espagnols dans le Mexique, avaient essayé de les instruire pour les humaniser, ils n'y avaient pas réussi. Le saint ne désespéra point de leur salut : il savait bien que tout est possible à celui qui a la foi, et que le Seigneur a marqué le moment de ses grandes miséricordes. Plein de ces idées et comptant pour rien le sacrifice de sa vie, il pénétra seul dans la Guyane. Ce fut avec des peines incroyables qu'il courut, dans les forêts et sur les montagnes, à la recherche de ces pauvres infidèles, pour leur apprendre à connaître le Créateur, à l'aimer, à le servir, et à mériter la récompense promise aux observateurs de sa loi. On parle de la conversion d'un cacique et de quelques nègres, enlevés probablement aux Espagnols par les Caribes; mais on ne voit pas assez, du reste, quel fut le résultat de tant de peines que prit Louis Bertrand, dont les dangers surpassèrent encore les fatigues.

En conversant avec les Caribes, il sut qu'outre les sacrifices offerts à leurs fausses divinités, ils en offraient de plus particuliers à un de leurs anciens prêtres, dont ils conservaient les ossements avec d'autant plus de superstition qu'ils s'étaient laissé persuader que, s'ils venaient à les perdre, le ciel tomberait sur eux. Le saint, ayant inutilement employé tous les autres moyens de dissiper cette erreur, résolut de leur faire enlever l'objet de leur idolâtrie, espérant que, lorsque les indigènes, après la perte de ces ossements, ne verraient pas se réaliser ce qu'ils avaient si ridiculement appréhendé jusque-là, ils reconnaîtraient enfin et leur aveuglement et la malice du démon qui les séduisait. Mais, bien que les Caribes, auxquels le corps de leur prêtre idolâtre avait été enlevé, ne vissent pas le ciel tomber sur eux, ils ne furent pas moins superstitieux, et

devinrent plus emportés. Pour se venger de l'affront qu'ils croyaient avoir reçu, ils résolurent d'empoisonner le ministre de Jésus-Christ. Le poison était si violent, que Louis Bertrand, pris d'une fièvre très-aiguë, fut aussitôt réduit à l'extrémité. Joyeux de mourir pour la gloire du Sauveur, il embrassa la croix avec autant de confiance que d'amour : mais Dieu le destinait à d'autres travaux pour la conversion des Américains. Après cinq jours de convulsions, il recouvra, par une protection spéciale du ciel, la santé et ses forces, au grand étonnement des indigènes. On fut encore plus surpris de l'ardeur avec laquelle, reprenant les fonctions de l'apostolat, il tonna contre l'impuissance des idoles et prêcha le nom de Jésus-Christ, ainsi que la nécessité de croire en lui pour éviter des peines éternelles. Le Seigneur continua d'honorer son ministère par des prodiges ; et, si les démons prenaient quelquefois des corps apparents, soit pour séduire leurs adorateurs, soit pour inquiéter ceux qui avaient embrassé la religion chrétienne, le thaumaturge les mettait tous en fuite par la seule vertu du signe de la croix. Quoique les prêtres des Caribes, beaucoup plus opiniâtres dans leurs erreurs que les autres infidèles, résistassent toujours au ministre de Jésus-Christ, comme les magiciens de Pharaon avaient résisté à Moïse, il ne laissa pas que d'inculquer les vérités de la foi à plusieurs.

Les progrès de l'Évangile furent plus rapides sur les montagnes appelées de Sainte-Marthe. Les indigènes, moins endurcis, reçurent l'apôtre comme un ange descendu du ciel pour leur en montrer le chemin : ils s'empressèrent de l'entendre et de mettre ses instructions à profit. Leur exemple stimula les peuplades voisines, qui le suivirent. Pendant que Louis Bertrand s'occupait de cette mission, quinze cents indigènes des environs de Paluato, dont les oreilles s'étaient si opiniâtrement fermées à la parole de Dieu, vinrent le trouver avec de tout autres dispositions, déclarant qu'ils avaient entrepris de concert ce voyage pour demander le baptême, naguère refusé par eux lorsqu'on leur en prêchait la nécessité. Louis Bertrand admira la bonté du Seigneur, acheva d'instruire ces étrangers avec les habitants du pays, et, avant de quitter les montagnes de Sainte-Marthe, il régénéra environ quinze mille personnes en Jésus-Christ.

Étant passé de là au pays de Mompox, puis dans l'île Saint-Thomas, il procura de nouveaux triomphes à l'Église. On eut aussi de nouvelles preuves de la protection de Dieu sur lui. Comme il prêchait un jour sous un arbre, en présence d'une grande multitude réunie pour l'entendre, on aperçut une troupe d'infidèles, armés de flèches et de pierres, qui accouraient d'un pas rapide venger leurs dieux par la mort de celui qui renversait les idoles, et qui détruisait les bois et les temples où elles étaient honorées. A la vue du danger, quelques amis du saint le pressèrent de se dérober par une prompte fuite à la fureur de ces barbares. Mais il leur répondit : « Ne craignez rien, ils n'auront pas la force d'exécuter ce qu'ils ont médité, » et il continua sa prédication avec la même tranquillité. Ce qu'il avait prédit arriva. Les infidèles, arrivés à la portée de sa voix, s'arrêtent tout à coup, écoutent en silence et avec respect, puis deux cents d'entre eux se déclarent chrétiens et demandent le baptême. Un cacique, avec toute sa famille, ne tarda pas à suivre leur exemple, et devint en quelque manière un prédicateur de la croix dont Louis Bertrand lui avait fait connaître la vertu.

Non-seulement il n'y avait pas de conversions plus difficiles que celles des prêtres des idoles ; mais la conséquence de ces victoires décisives remportées sur l'Esprit de ténèbres dans la personne de ses ministres, était une persécution acharnée contre le serviteur de Dieu. Ceux des prêtres du démon qui ne se purifiaient point comme les autres dans la source baptismale, servaient la malice de l'ancien serpent en attaquant la vie et l'honneur de l'homme si activement occupé à détruire son empire. On employa la violence ouverte pour faire périr Louis Bertrand par le fer, et on essaya plus d'une fois le poison : mais, le Seigneur ayant réitéré autant de fois ses miracles de protection, on eut recours aux plus noires calomnies afin de décréditer en même temps le ministre et le ministère. Une femme indigène, appelée depuis peu à la foi, mais qui n'avait pas conservé longtemps la robe de son innocence, leur fournit un aliment. Infidèle aux instructions du saint, elle se laissa corrompre par un Espagnol ; et, la suite de sa faute ayant paru, son complice, dans la crainte d'être châtié, lui suggéra d'accuser Louis Bertrand. L'imputation, propagée par les ennemis de la foi, retentit

au loin, tandis que le chaste religieux, accoutumé aux plus dures épreuves, se contentait de prier et de gémir, et continuait d'exercer ses fonctions. Le Seigneur prit sa défense. La femme adultère confessa son crime devant le juge, et le complice, réduit à confirmer cet aveu par le sien, eût été puni selon les lois, si le missionnaire calomnié ne se fût, par un excès de charité, rendu son intercesseur. Cet incident prouve que de mauvais chrétiens se joignaient quelquefois aux idolâtres pour ébranler la constance d'un ministre de Jésus-Christ, qui faisait une si rude guerre au vice et à l'erreur. Les esclaves de la volupté, surtout, ne négligèrent rien pour éloigner d'eux ce censeur rigide de leur inconduite, ou pour obtenir son silence. Les uns, afin de le rendre complice de leurs écarts, gagnèrent des femmes sans pudeur qu'ils introduisirent dans sa pauvre cabane, quelquefois à des heures indues, toujours à son insu et à leur confusion. D'autres, par une profonde dissimulation, affectaient de louer et de plaindre ce juste persécuté: mais, en même temps qu'ils l'admiraient en public, ils favorisaient en secret ses calomniateurs, et accréditaient des bruits dont ils savaient la fausseté. Comme Louis Bertrand ne se proposait que la gloire de Dieu et ne s'appuyait que sur le Seigneur, le secours divin ne lui manqua jamais au besoin. Plus on s'opiniâtrait à le décrier, plus le ciel faisait éclater sa sainteté par des prodiges. On le vit arrêter ou écarter, par la prière, les tempêtes, les serpents venimeux et les tigres. On fut témoin de l'accomplissement de bien des choses qu'il avait prédites auparavant. Sa seule présence suffit à apaiser un peuple mutiné à la Grenade, île que les Espagnols avaient conquise dans l'Amérique septentrionale.

Il ne parut pas moins puissant en œuvres et en paroles à Carthagène, où les fruits de ses prédications pendant un carême entier furent vraiment extraordinaires. Les cœurs les plus captivés par le péché, les plus endurcis, ne tinrent pas contre la force de ses discours, encore moins contre l'influence de ses exemples; car il soutenait par une fermeté héroïque et une patience à toute épreuve les vérités qu'il annonçait, contre les dérisions et les insultes des méchants. Les guérisons miraculeuses, la résurrection même d'un mort, donnèrent peut-être moins de poids à ses paroles que la solidité d'une vertu que rien ne fut capable d'ébranler.

Depuis près de huit ans, il mettait tout en œuvre pour faire connaître Jésus-Christ aux indigènes, et pour modérer la tyrannie ou l'insatiable cupidité des Espagnols. L'indocilité de ces mauvais chrétiens, qui, par leurs excès, éloignaient les Américains du christianisme, et opposaient tant d'obstacles à l'action des ouvriers apostoliques, le détermina à retourner en Espagne. Cependant, il ne voulut pas quitter sa mission sans avoir consulté par de ferventes prières la volonté de Dieu, et sans s'être assuré de celle du maître général, auquel il écrivit. Dès qu'on eut appris, en Amérique, le dessein où il était de se retirer, les nouveaux chrétiens qui lui devaient leur conversion joignirent leurs supplications aux instances des autres missionnaires pour le retenir dans le Nouveau Monde. Les religieux de la congrégation de saint Antonin n'omirent rien à cet effet. Ceux du couvent de Sainte-Foi (*Santa-Fe de Bogota*) l'ayant choisi pour leur prieur, le provincial de la province dominicaine de Saint-Jean-Baptiste confirma son élection, et le contraignit par un précepte formel d'accepter cette charge, en sorte qu'il se disposa à obéir. Il s'embarqua sur le Magdalena, pour se rendre au couvent de Sainte-Foi: mais Dieu en disposa autrement, et sembla approuver son retour en Espagne. Les vents furent contraires et toujours violents. Non-seulement Louis Bertrand ne put faire en trente jours la moitié d'un trajet qu'on faisait ordinairement tout entier en vingt-quatre heures, mais il n'évita pas le naufrage. La chaloupe sur laquelle il s'était mis avec plusieurs passagers fut renversée; et, si tous sortirent heureusement de l'eau, on ne l'attribua qu'à sa foi ou à la ferveur de ses prières. Un canot, parti quinze jours après son embarquement, eut le temps de le joindre : il lui apportait une lettre de Vincent Justiniani, maître général des Frères-Prêcheurs, qui lui permettait de revenir en Europe. Louis Bertrand en adressa une copie au provincial dont il avait commencé à exécuter les ordres, remercia les Dominicains de Sainte-Foi, et reprit par le même fleuve le chemin de Carthagène.

Il s'arrêta quelque temps sur sa route dans un lieu nommé Ténériffe, où un personnage qui n'avait pas moins d'attachement pour sa per-

sonne que de vénération pour sa vertu l'accueillit avec une grande effusion de charité. Le bruit s'étant répandu que la flotte de Carthagène devait faire voile dans huit jours, cet ami prépara à la hâte toutes les provisions du voyage; et, lorsqu'il crut qu'on allait lever l'ancre, il demanda au saint sa bénédiction, en le prévenant de se rendre au vaisseau. « Non, lui répondit le serviteur de Dieu; le temps ne presse pas; je veux demeurer encore quinze jours avec vous. » Cette réponse surprit agréablement l'ami du saint; mais il ne comprit que par l'événement que Louis Bertrand était destiné à administrer les derniers sacrements à sa femme et à donner le baptême à un enfant, qui vint au monde avant son temps. Peu de jours après, les sifflements horribles d'un serpent d'une prodigieuse grandeur ayant effrayé cette dame alors enceinte, elle s'enfuit avec précipitation. L'effroi et une chute qu'elle fit en se sauvant avancèrent sa délivrance et sa mort. La présence du saint n'empêcha pas cet événement : mais elle fut utile au salut de la mère et de son enfant. Pendant les trois semaines que Louis Bertrand séjourna à Ténériffe, il prêcha avec son zèle ordinaire, et les indigènes de ce pays témoignèrent un vif regret de le voir partir.

Les habitants de la Nouvelle-Grenade ont toujours conservé une profonde vénération pour la mémoire de ce saint missionnaire, que le Seigneur avait glorifié à leurs yeux, et aux prières duquel on a attribué la persévérance de ces peuples dans la foi qu'il leur avait prêchée. C'est avec raison qu'on l'a appelé l'apôtre du Nouveau Monde, et qu'on l'a comparé avec l'illustre saint François Xavier, qui avait fait, peu d'années auparavant, dans l'Inde et au Japon, ce que Louis Bertrand a fait en Amérique. Leurs prédications et leurs miracles ont porté au loin le nom de Jésus-Christ et la connaissance de sa loi. Ils ont soumis à son joug des nations dégénérées jusqu'à la barbarie, et fait adorer sa croix parmi des peuples qui prostituaient leur vénération à des démons et à leurs idoles. L'un a fini sa glorieuse carrière en cherchant des nations nouvelles qu'il pût gagner au christianisme. La Providence n'a ramené l'autre dans sa patrie qu'afin qu'il y formât de nouveaux ministres, qui ont continué ses travaux pour la conversion des idolâtres.

Au mois d'octobre 1569, Louis Bertrand arriva à Valence, où il mourut le 9 octobre 1581. Paul V le mit au rang des bienheureux par son décret du 29 juillet 1608, et Clément X le canonisa le 12 avril 1671. Tous les États du roi d'Espagne célébrèrent cette fête avec magnificence; mais les peuples de la Nouvelle-Grenade se signalèrent entre tous les autres. Ils demandèrent, depuis, saint Louis Bertrand pour leur patron spécial, ne doutant pas que celui qui les avait appelés à la foi et instruits avec tant de charité, pendant sa vie, ne continuât à les protéger après sa mort. Charles II en écrivit à Alexandre VIII, qui, par son décret du 3 septembre 1690, déclara saint Louis Bertrand patron et protecteur spécial de la Nouvelle-Grenade. Le Pape ordonna en même temps que sa fête serait de précepte dans ce pays et célébrée le 10 octobre, parce que le 9, jour de sa mort, est occupé par la fête de saint Denis.

Afin de ne pas interrompre l'histoire des missions de saint Louis Bertrand, nous avons négligé plusieurs faits qu'il ne faut point omettre.

Dès le mois de février 1564, on avait vu arriver à Sainte-Foi de Bogota, en qualité de président de l'audience royale, le docteur André Venero de Leyba, aussi plein d'affection pour les indigènes que de zèle pour la propagation de la foi (1). Ce sage administrateur prit, de concert avec les évêques et les chefs des missionnaires, les mesures nécessaires pour organiser les peuplades; car les naturels, ordinairement errants ou isolés les uns des autres, ne pouvant être aisément instruits et civilisés à raison de cette dispersion, leur réunion dans des villes ou des bourgades était la condition première de leur civilisation. Le nouveau président mit aussi en vigueur quelques ordonnances synodales de l'évêque de Sainte-Marthe, que les auditeurs avaient voulu supprimer. Les indigènes reçurent l'ordre de se grouper dans des villages, et de construire des églises assez grandes pour qu'ils pussent s'y réunir au son de la cloche. En même temps, on ouvrit des écoles, où leurs enfants, ainsi que les jeunes créoles, venaient apprendre à prier et à lire.

A la demande de Philippe II, le saint Pape

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIII, p. 324.

Pie V érigea, l'an 1566, en métropole, l'Église de Sainte-Foi de Bogota, et Jean de los Barrios, qui avait gouverné jusque-là cette Église comme évêque de Sainte-Marthe, en fut nommé premier archevêque. Enfin la congrégation dominicaine de Saint-Antonin fut érigée en province indépendante de celle de Saint-Jean-Baptiste; et elle comptait alors dix-sept couvents avec titre de priorat, mais un nombre bien plus grand de maisons d'instruction ou vicariats dépendant des couvents à priorat. On proportionnait ce nombre à celui des peuples qu'il fallait instruire: or, un historien qui écrivait sur les lieux compte cent soixante-dix peuples confiés aux Dominicains de la province de Saint-Antonin, qui s'étendait dans les diocèses de Sainte-Foi, de Sainte-Marthe, de Carthagène, de Popayan, jusqu'aux confins de celui de Quito, et qui n'avait pas d'autres limites que celles du nouveau royaume de Grenade.

CHAPITRE VI.

Missions des Jésuites au Brésil. — Essais infructueux des calvinistes dans ce pays et dans la Floride. — Pierre Leitan, premier évêque du Brésil.

Dans une autre contrée de l'Amérique méridionale, baignée par l'Océan atlantique, les Tupis (1), sur lesquels les Portugais tendaient à conquérir le Brésil, avaient bien reçu de quelques Franciscains la nouvelle du salut, durant la première phase de l'occupation portugaise; mais alors on songeait moins à multiplier le nombre des missionnaires qu'à s'assurer par les armes la jouissance paisible de divers postes, point de départ de l'organisation politique du Brésil. On divisa ce pays en capitaineries, qui furent données à titre de fiefs aux grands vassaux de la couronne de Portugal; concessions d'une valeur précaire et nominale, car les capitaineries ne se trouvaient pas même limitrophes: mais, peu à peu, on se rapprocha et on se secourut. Le premier gouverneur général envoyé au Brésil, avec la double mission de consolider l'établissement politique de la colonie et de procurer la conversion des indigènes, fut Thomas de Souza, qu'accompagnèrent six Jésuites, demandés par Jean III au Pape Paul III et à saint Ignace. Simon Rodriguez, provincial en Portugal, choisit quatre prêtres, Emmanuel Nobrega, homme de grande vertu, d'une solide doctrine et d'une rare prudence, qui fut nommé recteur; Léonard Nugnez, Antoine Pireo, Jean Aspilcueta, et deux Frères, Vincent Rodriguez et Diégo de Saint-Jacques. Ils étaient tous Portugais, à l'exception d'Aspilcueta, originaire de Navarre, comme saint François Xavier (1). Les six Jésuites s'embarquèrent, avec Thomas de Souza, au mois d'avril 1549, et ils arrivèrent bientôt à ce point du Brésil où s'élève la cité du Sauveur (San Salvador) ou Ville de la Baie de tous les Saints (Bahia). (Pl. LXX, n° 2.)

Située sur le côté oriental et presque à l'entrée de la baie, qui forme un des plus beaux ports de l'Amérique, cette ville, qui devait être pendant deux siècles la résidence des gouverneurs généraux du Brésil, a été bâtie en partie sur un terrain escarpé, à environ six cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et en partie sur la plage. La ville basse, qui borde la mer, s'appelle Praya; la ville haute, ou Cidade-Alta, embrasse les deux faubourgs de Bom-Fim, au nord, et de Victoria, au sud. Dans ce dernier, on trouve la jolie chapelle da Graça, l'église la plus ancienne de Bahia: une tombe, portant le millésime de 1582, y est consacrée à la mémoire de Catherine Alvarès, indigène de la tribu des Tupinambas, à laquelle appartenait tout le territoire de la capitainerie.

A l'arrivée des Jésuites, on leur assigna un emplacement pour qu'ils s'y bâtissent un abri et une église. Ils allèrent eux-mêmes chercher le bois sur la montagne, extraire la pierre et le sable, puiser l'eau; et, charriant ces matériaux sur leurs épaules, ils édifièrent la maison de Dieu. L'aumône subvenait à peine à leurs besoins. Accablés par ce travail matériel, ils ne négligeaient pas l'œuvre spirituelle, et ils remplirent même toutes les fonctions pastorales à

(1) Voyez ci-dessus, p. 366, col. 1.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. II, p. 250. *La vie miraculeuse du P. Joseph Anchieta*, de la Compagnie de Jésus, escrite en portugais par le P. Pierre Roderiges, puis en latin, augmentée de beaucoup par le P. Sébastien Beretaire, finalement traduite en français par un religieux de la même Compagnie, p. 65.

Bahia, jusqu'à ce qu'il y arrivât de Portugal un prêtre séculier qui prit la charge d'âmes. Une fois libres de ce soin, les Jésuites s'appliquèrent à convertir les indigènes, principal objet de leur mission. Laissant l'église et la maison qu'ils avaient bâties au curé, ils allèrent se fixer à peu de distance sur une colline, qu'ils nommèrent le Calvaire, et auprès de laquelle résidait un certain nombre de Tupinambas. Les autres capitaineries ayant un égal besoin de secours spirituels, les ouvriers apostoliques durent se diviser. Nobrega envoya le P. Léonard Nugnez avec Diégo de Saint-Jacques à Saint-Vincent; il se rendit lui-même à Pernambuco; de Bahia, ses compagnons allèrent visiter les Ilheos, Porto-Seguro, Espirito-Santo. Aspilcueta, en particulier, qui avait plus facilement appris l'idiome des indigènes, ne cessait d'évangéliser les habitants de la côte, qui lui faisaient un accueil empressé. Bien qu'il n'osât baptiser tous ceux dont l'intelligence saisissait les vérités de la religion, à cause de leurs habitudes barbares et de leur inconstance, néanmoins il conférait le baptême aux mourants, et ramenait aux séminaires ou écoles beaucoup d'enfants, qui y trouvaient une instruction et une éducation chrétiennes. On avait traduit en langue brésilienne l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des apôtres, les Commandements de Dieu, les principaux points du catéchisme; et les missionnaires, après avoir gravé ces traductions dans leur mémoire, parcouraient les peuplades en les récitant à haute voix ou en les chantant, afin de fixer l'attention des indigènes, qu'ils attiraient en même temps par des signes affectueux; puis ils leur racontaient la création du monde, la chute du premier homme, la miséricorde, la puissance et la grandeur de Dieu. Quatre Jésuites, Sauveur Roteric, François Pireo, Emmanuel Payva, Alfonse Blaise, ayant rejoint les premiers en 1550, et d'autres arrivant chaque année au Brésil, ces enseignements, d'une forme si attrayante pour les indigènes, purent se reproduire à la fois dans un plus grand nombre de localités. Les auditeurs, étonnés et ravis, embrassaient volontiers la doctrine qu'on leur proposait; mais la morale du christianisme était moins goûtée que ses vérités par ces anthropophages, comme les religieux du Calvaire en eurent la triste preuve sous les yeux. Les Tupinambas, leurs voisins, ayant fait un prisonnier de guerre, le mirent à mort, et s'apprêtaient à le manger, lorsque les Jésuites, avertis de cet horrible festin, accoururent pour l'empêcher. Leurs représentations firent rougir les hommes qu'ils avaient catéchisés; et, quoique les femmes, plus avides de chair humaine, excitassent quelques jeunes gens à la résistance, les religieux finirent par enlever le corps, qu'ils enterrèrent dans leur jardin, en ayant soin de remuer la terre en plusieurs endroits, pour qu'on ne devinât pas aisément le lieu de la sépulture. La nuit suivante, les Tupinambas ne manquèrent pas de se présenter; ils sondèrent partout le terrain, et trouvèrent le cadavre, dont ils venaient de saisir un bras, quand les Jésuites, qui veillaient sur ce dépôt, s'approchèrent pour le disputer à la voracité des cannibales. Malgré les cris furieux des femmes, ils restèrent maîtres du corps, et le portèrent aussitôt à Bahia, où ils l'inhumèrent. Il s'en fallut peu que les Tupinambas ne se vengeassent, en se précipitant sur cette ville, qu'ils auraient ruinée de fond en comble. Leur émotion fut telle, que le gouverneur obligea les Jésuites à ne pas sortir provisoirement de Bahia; et ils y construisirent une nouvelle demeure, dans le lieu qui devint depuis le collége de leur Compagnie. Enfin, la colère des indigènes s'apaisa; mais les Jésuites, renonçant à l'emporter ainsi de haute lutte sur les cannibales, ne recoururent plus désormais qu'à la persuasion pour les détourner de ces horreurs. Ils firent renoncer les uns à l'anthropophagie. Moins heureux avec les autres, du moins ils obtinrent qu'on leur permît de converser avec les malheureux qui étaient engraissés pour servir de pâture au vainqueur : ne pouvant sauver le corps, ils s'attachaient à sauver l'âme, expliquaient les principaux mystères du christianisme aux captifs, faisaient naître en eux le désir de devenir enfants de Dieu par le baptême, leur suggéraient une vraie douleur de leurs péchés, les régénéraient enfin dans l'eau baptismale, et les mettaient en état de recevoir, avec le coup de massue qui terminait leur existence terrestre, la couronne impérissable qui ceint le front des élus. Mais le démon persuada aux anthropophages que l'eau répandue sur la tête des victimes rendait leur chair moins succulente, et ils ne permirent plus qu'on les baptisât. Les religieux convinrent alors qu'après s'être assurés

que le patient voulait le baptême ils l'accompagneraient jusqu'au lieu du supplice, et que là, l'arrosant sans affectation avec l'eau exprimée d'un mouchoir mouillé, ils prononceraient la formule essentielle du sacrement. (Pl. LXIV, n° 1.) Les pajés, exploitant la crédulité des indigènes, entravaient, de leur côté, les efforts des missionnaires. Le P. Nobrega en rencontra un qui prétendait guérir toutes les maladies : interrogé s'il les guérissait au nom de Dieu, créateur du ciel et de la terre, ou bien s'il avait commerce avec l'Esprit de mensonge, il osa répondre qu'il était Dieu lui-même, fils du Dieu du ciel, qui se manifestait souvent à lui au milieu des foudres et des éclairs. Le Jésuite, le réfutant alors en présence de tout le peuple, l'étreignit entre les arguments d'une logique si serrée, qu'il fut réduit au silence. L'exhortant ensuite à changer de vie, le missionnaire promit de prier le Seigneur de lui pardonner ses impostures et ses crimes ; et, en effet, le pajé, touché de la grâce, fut admis au nombre des catéchumènes. Une centaine de néophytes, choisis, comme mieux préparés, parmi huit cents qui attendaient le sacrement de régénération, ayant reçu le baptême, se trouvèrent atteints de diverses maladies, que les sorciers ne manquèrent pas de signaler comme autant de conséquences de l'eau baptismale : mais Dieu permit que la guérison des malades démentît aussitôt la calomnie ; et ces fervents chrétiens se mirent aussitôt à construire des églises, afin de pouvoir s'y assembler pour le saint sacrifice ou pour les instructions. Les temples, élevés au Seigneur par les mains purifiées des convertis, devenaient autant de centres de civilisation ; les indigènes, d'abord errants, se groupaient autour d'eux, s'assujettissaient à une police qui entretenait l'ordre, et cultivaient les terres, dont les fruits leur assuraient une subsistance abondante et d'utiles moyens d'échange contre les productions de l'industrie européenne. Pères de ces hommes si profondément déchus, les Jésuites les réhabilitaient doublement par le christianisme ; et, à côté de la sainte société des fidèles, ils édifiaient la communauté des citoyens. On ne peut s'étonner que des âmes généreuses aient voulu s'associer à leur glorieuse mission. Parmi les Portugais que les miracles de conversion opérés par les Jésuites déterminèrent à entrer dans leur Compagnie, nous citerons Pierre Correa, issu de la famille royale de Portugal. Maître d'un navire, il courait le long de la côte du Brésil, ne descendant à terre que pour s'emparer de vive force des indigènes, qu'il allait vendre ensuite dans les capitaineries, où on les employait soit au labourage, soit au travail des sucreries. Encore s'imaginait-il être ainsi agréable à Dieu, parce que ces esclaves se civilisaient un peu au contact des Portugais et se convertissaient au christianisme. Le P. Nugnez, qui prenait plus particulièrement soin des esclaves, lui fit comprendre qu'il n'avait aucun droit de réduire en servitude des infortunés qui ne lui causaient aucun tort, et que la religion ne demandait pas des serfs, mais des hommes libres. Dès lors, Pierre Correa résolut de compenser le mal que les indigènes avaient reçu de lui, en leur faisant tout le bien qui serait en son pouvoir ; et il entra dans la Compagnie de Jésus pour leur consacrer ses sueurs et son sang. Cependant, la Société fondée par saint Ignace, se recrutant en Europe de l'élite des intelligences, était à même d'envoyer de nouveaux renforts au Brésil : alors, Anchieta parut. (Pl. LXIV, n° 2.)

Joseph Anchieta, dont le père était Biscayen, naquit en 1533 dans l'île de Ténériffe, patrie de sa mère, de parents également nobles et riches (1). La piété les recommandait bien plus que la naissance et la fortune. Ils transmirent ces sentiments à Joseph, qui fut envoyé, avec un frère aîné, à Coïmbre en Portugal, pour y suivre les cours du collége qu'y possédaient les Jésuites. Ses études furent brillantes, il annonça même une aptitude remarquable pour la poésie : mais les dons du cœur l'emportaient encore en lui sur les plus rares qualités de l'esprit ; la modestie, la candeur et la chasteté formaient le fond de son caractère angélique. Un jour, priant devant l'autel de la sainte Vierge, il lui voua sa virginité, et, se détachant dès lors de toutes les choses humaines pour ne plus aspirer qu'aux choses divines, il résolut d'embrasser la vie religieuse dans la Compagnie de Jésus. On l'y admit à l'âge de dix-sept ans. Les études et les combats spirituels du noviciat le préparèrent aux pénibles fonctions de cette milice ; mais l'ha-

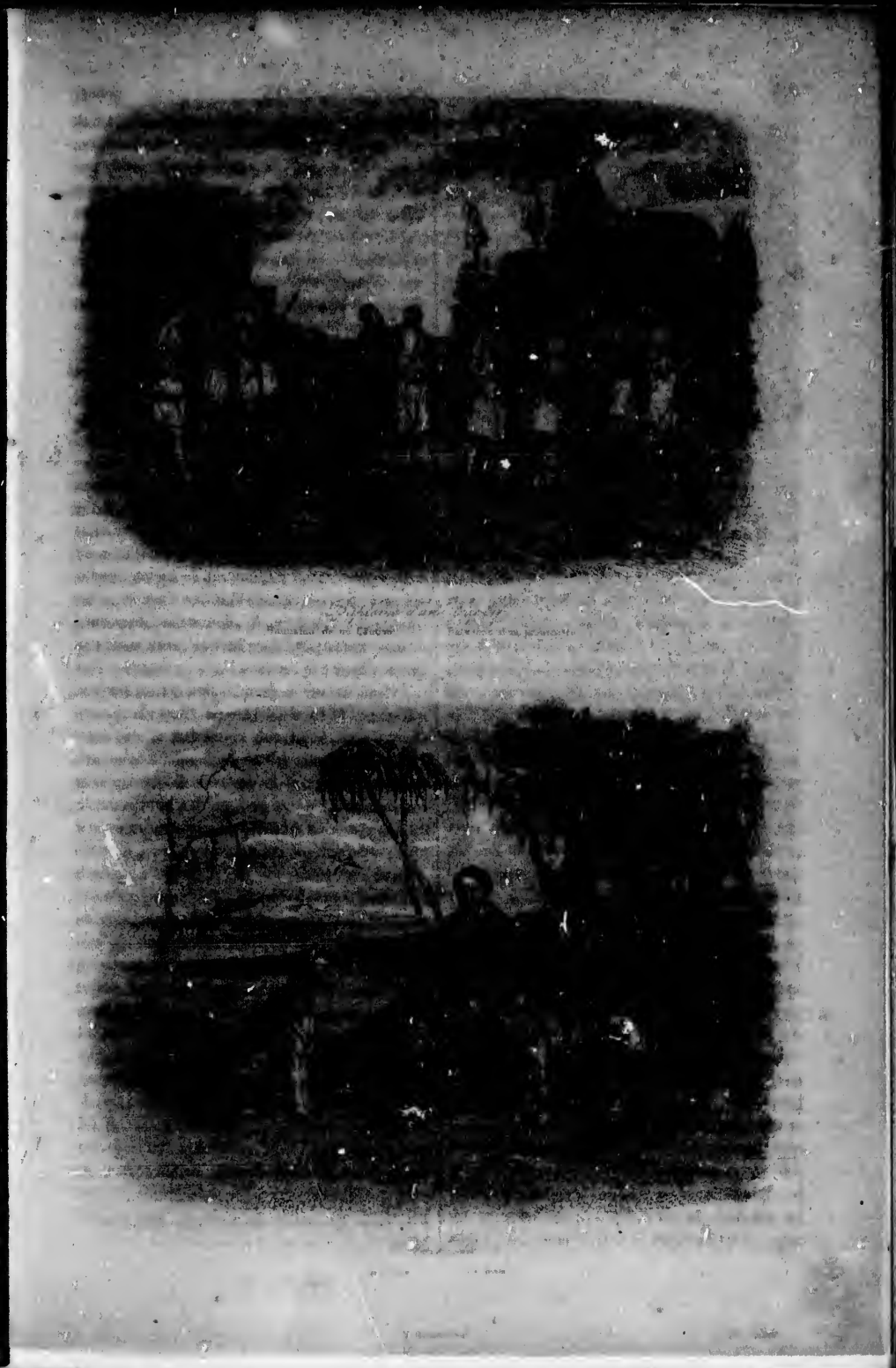
(1) *La vie miraculeuse du P. Joseph Anchieta*, etc., p. 13.

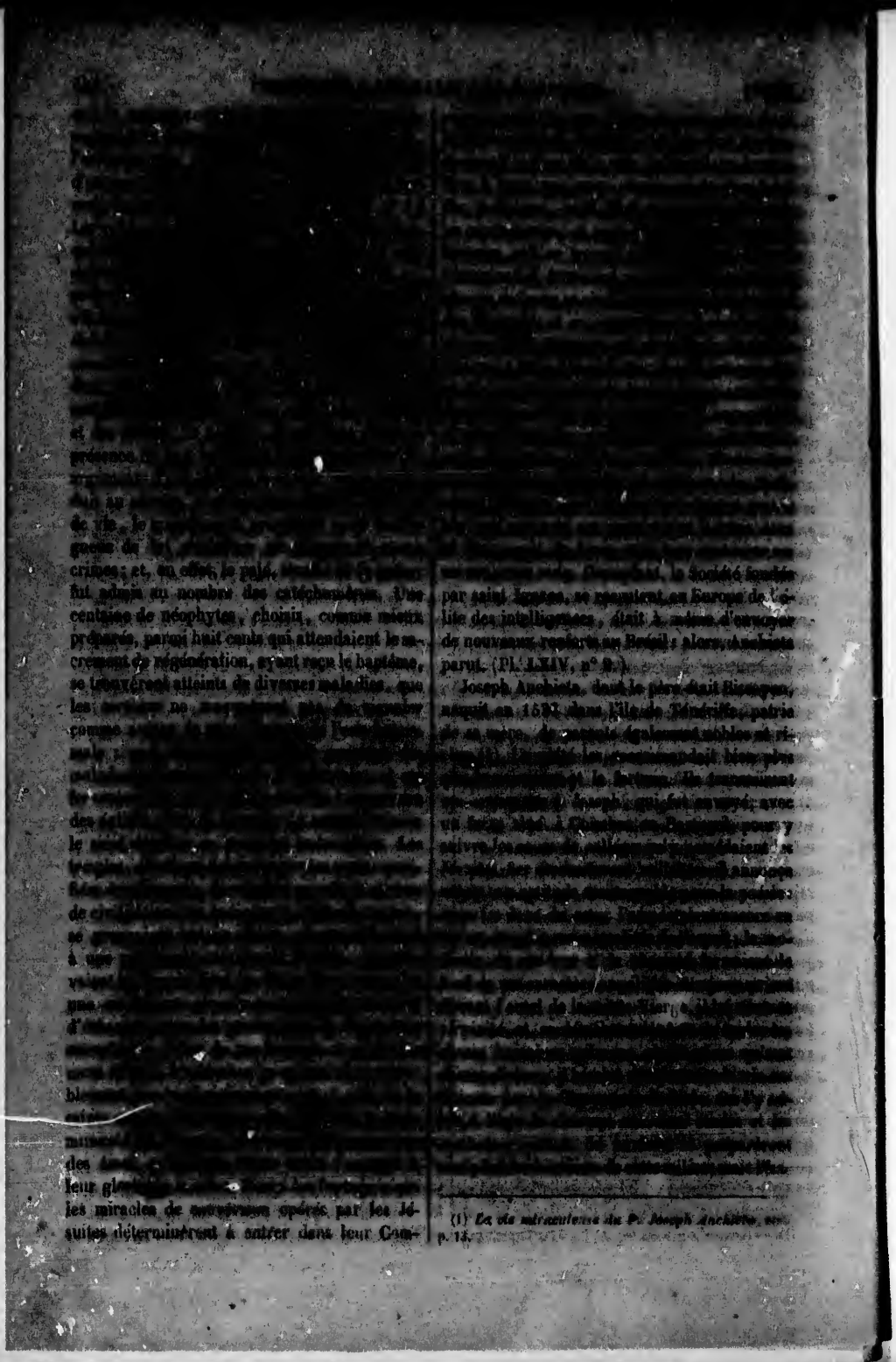
[1569]
issu de la
n navire,
ne descen-
vive force
uite dans
oit au la-
s. Enccre
eu, parce
u contact
christia-
s particu-
mprendre
servitude
cun tort,
les serfs,
erre Cor-
les indi-
nt tout le
ntra dans
acrer ses
té fondée
pe de l'é-
'envoyer
Anchieta

Biscayen,
e, patrie
les et ri-
ien plus
nsmirent
yé, avec
, pour y
aient les
annonça
poésie :
ncore en
; la mo-
aient le
r, priant
voua sa
utes les
qu'aux
vie re-
l'y ad-
s et les
arèrent
is l'ha-

---

ta, etc.,





(1) *La vie miraculeuse du P. Joseph Anchieta*, p. 13.

Baptême d'un Captif

Bautismo de un Cautivo — Battesimo d'un prigioniero.

Anchieta

[illegible] — Anchieta

bitude qu'il avait de servir chaque jour à genoux la messe à huit prêtres fit contracter à son corps, qui n'était pas encore développé, une faiblesse et une sorte de difformité qui peut-être donnèrent lieu de l'envoyer, d'après l'avis des médecins, utiliser son zèle sous le climat du Brésil. Le 13 mai 1553, il s'embarqua à Lisbonne avec Édouard d'Acosta, second gouverneur général, en compagnie des trois Pères Louis Grana, qui avait été recteur du collége de Coïmbre, Blaise Laurens, Ambroise Pireo, et avec les trois Frères Grégoire Serran, Jean Gonzale et Antoine Velasquez, ce dernier Espagnol, les autres Portugais. Le nombre des Jésuites s'étant ainsi accru au Brésil, on jugea convenable d'en faire une province de l'ordre, et Emmanuel Nobrega remplit la charge de provincial. Avec le concours des nouveaux ouvriers, on bâtit d'autres églises, notamment une à Piratiningua, où on établit, sous le nom de Saint-Paul, le premier collége du Brésil, dont Anchieta fait cette description : « Nous nous sommes quelquefois trouvés plus de vingt-six personnes dans cette hutte, composée d'un assemblage de longues perches, qui, au moyen d'une terre détrempée dans les mauvais temps, forme nos gros murs et toutes nos cloisons. Des faisceaux de chaume, ou d'herbages desséchés, nous tiennent lieu de toit. La plus belle pièce, qui a quatorze pieds de longueur sur dix de largeur, nous sert de classe, de réfectoire et de dortoir ; mais tous nos frères en sont très-contents : ils ne changeraient pas cette cabane pour le palais le plus magnifique et le plus commode. Ils ont toujours présent que le Fils de Dieu naquit dans une crèche, plus incommode que l'endroit où nous habitons, et qu'il expira pour nous sur une croix, moins supportable encore. Voilà ce qui fait disparaître toutes les incommodités de la demeure où les intérêts de sa gloire nous rassemblent. » Anchieta enseigna, pendant plusieurs années, la langue latine, tout en étudiant celle du pays d'une manière si approfondie qu'il en rédigea la grammaire. Il composa aussi un dictionnaire ; des dialogues à l'usage des catéchumènes, qui y trouvaient expliqués les principaux mystères de la foi ; des instructions pour la confession, et des cantiques de dévotion ou des chansons gaies, mais innocentes, destinées à remplacer celles qu'on ne pouvait tolérer sans inconvénient. Ses vers eurent un tel succès, que, le jour et la nuit, les bourgades en retentissaient, et ces chants contribuaient à élever vers Dieu l'âme des Portugais et des indigènes. A la demande du provincial, qui voulait corriger certains vices des anciens chrétiens dont les nouveaux pouvaient se scandaliser, Anchieta composa même un drame en portugais, entremêlé d'intermèdes dans l'idiome du pays, de telle sorte que les deux peuples y prissent intérêt. On dressa, pour le jouer, un théâtre en plein air dans la ville de Saint-Vincent, résidence du provincial, et de tous côtés on accourut à cette représentation, la première à coup sûr qui eût eu lieu au Brésil. Au moment où les acteurs entraient en scène, de grosses gouttes de pluie semblèrent annoncer un orage, et les spectateurs effrayés se dispersaient déjà, lorsque, sur un signe d'Anchieta, ils s'assirent rassurés : la tempête n'éclata qu'après que la foule se fut retirée, en bénissant la piété aimable et ingénieuse des Jésuites, qui des plaisirs mêmes tirait de salutaires leçons. Quoique Anchieta n'eût pas encore reçu les ordres, il s'adjoignait souvent aux prêtres, pour parcourir, à la façon des apôtres, les habitations des indigènes : dans une de ces courses, un centenaire fut préparé par le jeune missionnaire à la grâce du baptême, à la suite duquel il mourut plein de joie. Telle était, d'ailleurs, la haute opinion qu'Anchieta avait fait naître de son mérite précoce et de sa vertu, qu'Emmanuel Nobrega n'entreprenait rien sans son avis.

Au bruit des bienfaits de toute nature que les Jésuites répandaient autour d'eux, plusieurs Carijos résolurent d'aller trouver ces Pères à Saint-Vincent, afin d'être instruits par eux des vérités de la foi (1). Dieu récompensa leur bonne volonté en abrégeant le voyage, et permit qu'ils reçussent en chemin le baptême de sang au lieu du baptême d'eau. Les Tupiniquins, ayant surpris les voyageurs, les massacrèrent presque tous : ceux qu'ils firent prisonniers furent engraissés pour être rôtis et dévorés plus tard. Un Espagnol, leur compagnon de voyage, s'étant échappé, porta la nouvelle de

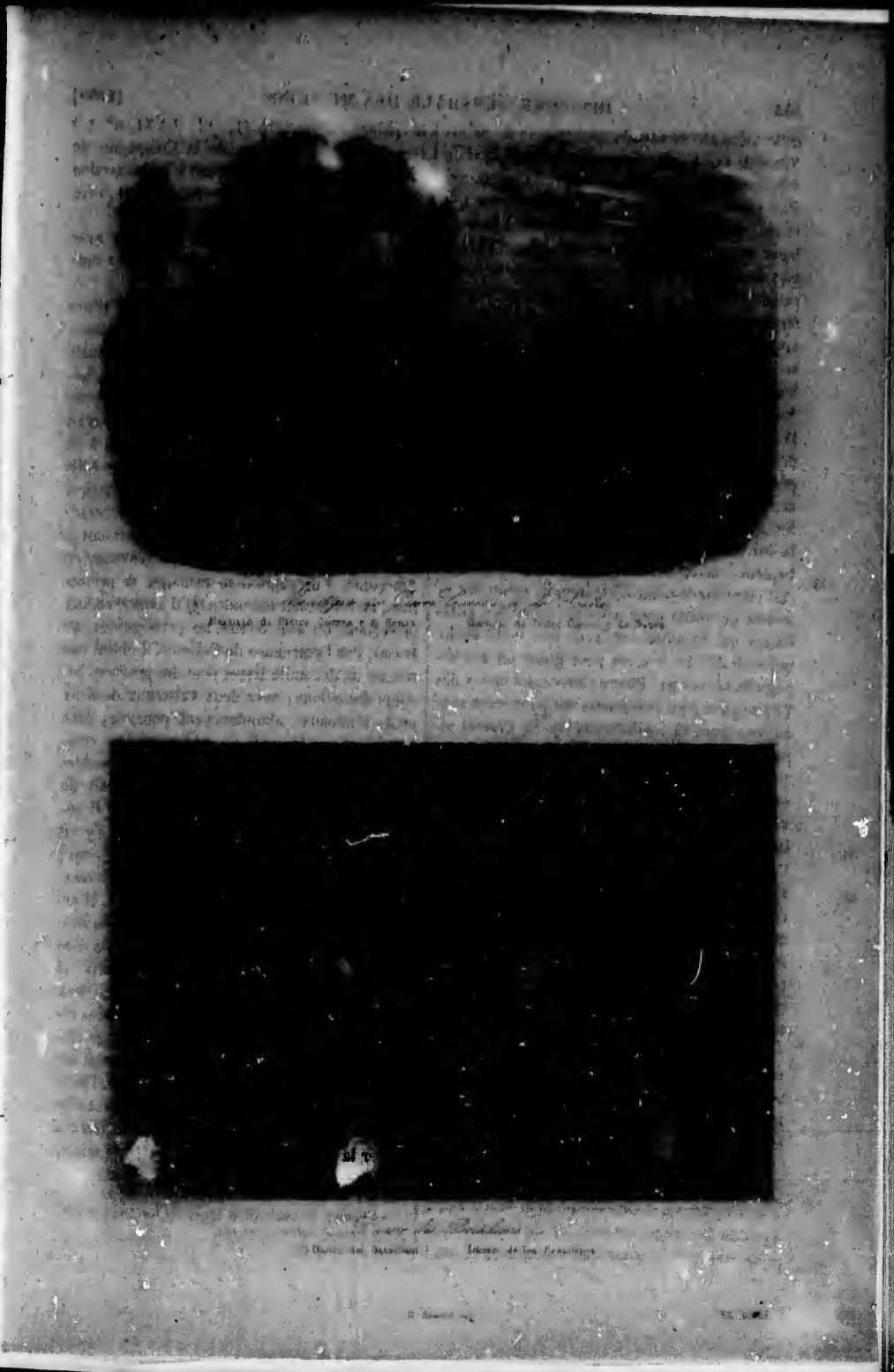
(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. II, p. 275.

cette scène atroce dans la capitainerie de Saint-Vincent. Les Jésuites prirent aussitôt le parti de députer vers les Tupiniquins Pierre Correa, qui était très-familiarisé avec leur idiome, et qui réussit, par son éloquence insinuante, à tirer de leurs mains les prisonniers qu'on n'avait pas encore mangés, ainsi que deux Espagnols, qu'il ramena avec lui. Le libérateur des Carijos s'affectionna tellement à ce peuple, dont il avait appris les belles qualités, que, dans son zèle, il sollicita et obtint de Nobrega la permission d'aller lui annoncer la foi. Pierre Correa et le Frère Jean Souza, qu'on lui adjoignit, partirent avec la recommandation expresse d'être de retour pour les fêtes de Noël 1554. La fatigue et des périls de toute nature ne les arrêtèrent point; arrivés chez les Carijos, ils leur firent détester les anciennes superstitions, connaître et aimer la loi de Jésus-Christ, désirer avec ardeur le baptême; mais, le délai accordé par le provincial étant sur le point d'expirer, ils voulurent se mettre en route pour aller chercher des auxiliaires qui terminassent avec eux cette pêche miraculeuse. Ils avaient pour guide un des Espagnols sauvés par Pierre Correa des mains des Tupiniquins, qui l'engraissaient pour leurs sauvages repas. Ce malheureux, qu'ils avaient séparé d'une femme dont la scandaleuse intimité aurait été d'un funeste exemple, n'hésita point à se venger en faisant mourir celui auquel il devait la vie. Abusant de la confiance qu'avait en lui un peuple simple et crédule, il persuada aux Carijos que Pierre Correa et son compagnon s'entendaient avec une tribu voisine pour les égorger. La haine remplaça aussitôt l'affection qu'inspiraient les deux missionnaires. Au moment de leur départ pour Saint-Vincent, on leur tendit une embuscade qu'ils étaient loin de soupçonner. Deux Brésiliens de leur escorte tombèrent les premiers percés de flèches. A cette vue, Souza s'agenouilla pour recevoir la mort dans une attitude plus respectueuse, et des flèches le percèrent de part en part. Les arcs bandés se tournent alors contre Pierre Correa. Quoique blessé, il adresse de douces paroles aux meurtriers, qui à ces témoignages d'affection répondent par de nouveaux coups. S'agenouillant alors comme son compagnon, il dépose son bourdon, lève les yeux et les mains au ciel, et, invoquant Dieu pour ceux qui le menacent, reçoit avec la mort la palme du martyre (1) (Pl. LXXI, n° 1.) Deux Frères coadjuteurs de la Compagnie de Jésus, que leur zèle appliquait à la conversion des indigènes, furent massacrés, en 1555, avec la même cruauté (2).

Le moment est venu de faire contraster avec les missions si fécondes des catholiques les missions stériles des protestants.

Nicolas Durand de Villegagnon, chevalier de Malte, neveu de Villiers de l'Isle-Adam, grand maître de l'ordre, avait surtout signalé sa valeur en Afrique. Nommé par Henri II vice-amiral de Bretagne, il se brouilla avec le gouverneur de Brest. Cette rupture, qui pouvait avoir des suites fâcheuses, le détermina à se mettre au service de l'hérésie. Les premiers édits rendus contre les protestants alarmaient l'amiral de Coligny, qui, pour en détourner les conséquences autant qu'il était en lui, cherchait à établir des colonies de prétendus réformés en Amérique. Villegagnon se ménagea sa protection, en lui faisant entendre qu'il assurerait aux protestants un asile contre les persécutions, au Brésil. Par l'entremise de Coligny, il obtint une somme de dix mille livres pour les premiers besoins des colons, avec deux vaisseaux de deux cents tonneaux, abondamment pourvus, bien armés, et sur lesquels on embarqua une compagnie d'artificiers, des soldats et de nobles aventuriers. Le 12 juillet 1555, il partit du Havre, qui portait à cette époque le nom de *Franciscople*. Forcé de relâcher à Dieppe, il s'y vit abandonné par une partie de ses compagnons, dont la désertion diminua ses chances de succès. Après une navigation assez malheureuse, il arriva, le 10 novembre, à l'embouchure du Rio-Janeiro, et finit par s'établir dans une île d'un mille de circonférence, entourée de rochers, et qui n'avait qu'un seul port commandé par deux éminences qu'on fortifia. Villegagnon fixa sa résidence au centre de l'île, sur un rocher de cinquante pieds de haut, sous lequel il creusa des magasins, et qu'il nomma fort Coligny en l'honneur de son protecteur. Le Franciscain André Thevet, né à Angoulême, et qui venait d'explorer la Grèce, l'Asie Mineure, la Terre sainte,

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 438.
(2) *Ibid.*, p. 443.



cette scène atroce dans la capitainerie de Saint-Vincent. Les Jésuites prirent conseil [illegible] de députer vers les [illegible] qui était très-[illegible] qui réussit, par [illegible] leurs [illegible] encore [illegible] qu'il ramena [illegible] fe[illegible] avait [illegible] les [illegible] Jean [illegible] la [illegible] pour les [illegible] 1554. Le [illegible] périls de [illegible] arrivés chez [illegible] les anciennes [illegible] la loi de Jésus-Christ, désirer avec ardeur le baptême; mais, le délai accordé par le provincial étant sur le point d'expirer, ils voulurent se mettre en route pour aller chercher des auxiliaires qui terminassent avec eux cette pêche miraculeuse. Ils avaient pour guide un des Espagnols sauvés par Pierre Correa des mains des Tupiniquins, qui l'engraissaient pour leurs sauvages repas. Ce [illegible] paré d'[illegible] aurait été [illegible] se venger [illegible] vait la [illegible] lui un [illegible] Carijos [illegible] s'entendi[illegible] pour les égorger. [illegible] qu'inspi[illegible] ment de [illegible] tendit [illegible] conner. [illegible] rent [illegible] A cette vue, Souza [illegible] la mort [illegible] une [illegible] perdre [illegible] nent [illegible] il adresse [illegible] aux meurtriers, qui à ces [illegible] pas de nouveaux [illegible] alors, comme son compagnon, il dépose son bourdon, lève les yeux et les mains au ciel, et, invoquant Dieu pour ceux qui le menacent, reçoit avec la mort la palme du martyre (1) (Pl. LXXI, n° 1.) Deux Frères coadjuteurs de la Compagnie de Jésus, que leur zèle [illegible] à la conversion des indigènes, furent massacrés, en 1555, avec la même cruauté (2).

[illegible]

[illegible] de Villegagnon [illegible] de [illegible] Ville de [illegible] signalé [illegible] Henri II [illegible] le gou[illegible] pouvait [illegible] le détermina à [illegible] premiers [illegible] l'amiral [illegible] détourner les [illegible] était en lui, cherchait à [illegible] des colonies de protestants réformés en Amérique. Villegagnon se ménagea sa protection, en lui faisant entendre qu'il assurerait aux protestants un asile contre les persécutions, au Brésil. Par l'entremise de Coligny, il obtint une somme de dix mille livres pour les premiers besoins des colons, avec deux vaisseaux de deux cents tonneaux, abondamment pourvus, bien armés, et sur lesquels on embarqua une compagnie d'artificiers, des soldats et de nobles aventuriers. Le 12 juillet 1555, il partit du Havre, qui portait à cette époque le nom de Franciscopolis. Forcé de relâcher à Dieppe, il s'y vit abandonné par une partie de ses compagnons, [illegible] de succès. [illegible] il [illegible] le 10 novembre, à l'embouchure du Rio-[illegible] par s'établir dans une île d'un [illegible] de circonférence, entourée de rochers, et [illegible] qu'un seul port commandé par deux [illegible] qu'on fortifia. Villegagnon [illegible] au centre de l'île, sur un rocher de [illegible] pieds de haut, [illegible] et qu'il nomma fort Coligny [illegible] de son protecteur. Le Franciscain André Thevet, né à Angoulême, et [illegible] l'Asie Mineure, la [illegible]

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 438.
(2) *Ibid.*, p. 443.

Martyre de Pierre Correa et de Souza

Martirio di Pietro Correa e di Souza — Martirio de Pedro Correa y de Souza

Danse des Brasiliens

Danza dei Brasiliani — Danzo de los Brasilenos

Rio Janeiro Rio Janeiro

avait saisi cette occasion de visiter le Brésil, d'où il repartit pour la France, dès le 31 janvier 1556, et dont il donna la description sous le titre de *Singularités de la France antarctique*; il publia aussi une *Cosmographie universelle*, et il y déclare avoir appris d'un vieux Portugais que les Brésiliens attribuaient à un être, nommé par eux [illegible], à peu près les mêmes perfections que nous reconnaissons à Dieu : cet être, [illegible] n'avait ni commencement ni fin, il avait créé le ciel, la terre et toutes choses; et [illegible] il s'était incarné et changé en enfant, [illegible] par ses enseignements aux besoins de son peuple. Cette tradition, recueillie par Thevet, eût été un précieux point de départ pour des missionnaires catholiques : mais Villegagnon s'était en Brésil avec le [illegible] de l'hérésie, dont nous allons montrer toute la stérilité. Lorsque le chef de l'expédition calviniste eut terminé ses premières dispositions, et formé une alliance avec les Tamoyos, alors ennemis des Portugais, il écrivit à Coligny pour lui vanter les richesses du pays, que les Français nommaient *France antarctique*, et les dispositions amicales des indigènes, ainsi que pour demander du renfort et quelques théologiens de Genève. Quand on reçut dans cette ville les lettres de Villegagnon, quatorze ministres ou étudiants se présentèrent pour le voyage du Nouveau Monde. Ils partirent de Genève le 10 septembre 1556, virent en passant l'amiral de Coligny à Châtillon-sur-Loing, s'embarquèrent à Honfleur, le 19 novembre, sur trois navires expédiés aux frais de la couronne, et arrivèrent au fort Coligny le 10 mars 1557. Les ministres protestants Pierre Richer et Guillaume Chartier étaient accompagnés de Jean de Léry, à qui l'on doit une Relation de cette expédition, sous le titre de : *Histoire d'un voyage fait en terre du Brésil, autrement dite Amérique*. Léry y déclare que tout ce qui se [illegible] en Amérique, soit pour la façon de vivre des habitants, soit pour la forme des animaux, [illegible] général pour ce que la terre produit, est [illegible] de ce qu'on a dans l'ancien monde. [illegible] de mœurs qu'il rapporte, le plus curieux [illegible] la description d'une danse de religion [illegible] pendant laquelle les prêtres ou [illegible] du cercle des danseurs [illegible] au moyen de leur maraca, la fumée du tabac à l'oreille, leur disaient : « Afin que vous surmontiez vos ennemis, recevez tous l'Esprit de force. » (Pl. LXXI, [illegible]). Villegagnon, [illegible] par [illegible] par conviction [illegible] [illegible] les [illegible] il [illegible] l'[illegible] à tous leurs [illegible] [illegible] Chartier [illegible] pour [illegible] [illegible] [illegible] colons [illegible], et fit [illegible] janvier 1558, pour la France, ceux qui s'obstinaient dans l'hérésie. Coligny cessa dès lors de lui envoyer des secours. La sage conduite de Villegagnon aurait pu consolider son établissement; car le gouverneur portugais, Mendez Sala, écrivait à sa cour, le 17 juillet 1560 : « Villegagnon n'agit pas avec les sauvages de la même manière que les Portugais : il est avec eux libéral à l'excès, et observe une stricte justice. Si l'un de ses gens commet une faute, il est immédiatement pendu. Aussi est-il craint de ces derniers, et adoré des naturels. Il les fait instruire dans l'usage des armes; et, comme la tribu avec laquelle il est allié est très-nombreuse et l'une des plus braves, il pourra devenir bientôt extrêmement redoutable. » Villegagnon se sentait si bien en force, que, laissant quelques soldats à Rio-Janeiro, il se rendit en France dans l'intention avouée de rassembler une escadre de sept vaisseaux avec lesquels il se proposait d'intercepter la flotte des Indes et de détruire tous les établissements portugais au Brésil. Mais les troubles qui agitaient alors le royaume ne permirent pas de lui accorder cette escadre. Le fort de Rio-Janeiro, au lieu d'être le berceau d'une colonie française, ne tarda pas à tomber aux mains des Portugais, qui vinrent coloniser eux-mêmes cette position, où l'on voit aujourd'hui une grande ville, bâtie sur une grande baie, que l'on regarde comme un des plus beaux ports de l'Amérique. (Pl. LXXII, n° 1.) Les environs

[1569]
avait
d'où il
vier 15
titre de
Il publi
et il y
gais qu
nommé
mêmes
Dieu :
commen
terre et
carné et
enseign
tradition
cieux p
catholiq
que le m
montrer
l'expédi
dispositi
moyos,
Coligny
que les F
et les di
que pou
logiens
ville les
nistres
voyage
Genève
sant l'a
s'embar
sur tro
ronne,
1557.
Guillau
de Lér
expédi
voyag
Amér
voit e
des ha
et en
différ
détail
peut-
gion
tourn
scuff

avait saisi cette occasion de visiter le Brésil, d'où il repartit pour la France, dès le 31 janvier 1556, et dont il donna la description sous le titre de *Singularités de la France antarctique*. Il publia aussi une *Cosmographie universelle*, et il y déclare avoir appris d'un vieux Portugais que les Brésiliens attribuaient à un Être, nommé par eux Maire Monan, à peu près les mêmes perfections que nous reconnaissons à Dieu: car cet Être, suivant eux, n'avait ni commencement ni fin; il avait créé le ciel, la terre et toutes choses; et pourtant il s'était incarné et changé en enfant, pour subvenir par ses enseignements aux besoins de son peuple. Cette tradition, recueillie par Thevet, eût été un précieux point de départ pour des missionnaires catholiques: mais Villegagnon n'était au Brésil que le mandataire de l'hérésie, dont nous allons montrer toute la stérilité. Lorsque le chef de l'expédition calviniste eut terminé ses premières dispositions, et formé une alliance avec les Tamoyos, alors ennemis des Portugais, il écrivit à Coligny pour lui vanter les richesses du pays, que les Français nommaient *France antarctique*, et les dispositions amicales des indigènes, ainsi que pour demander du renfort et quelques théologiens de Genève. Quand on reçut dans cette ville les lettres de Villegagnon, quatorze ministres ou étudiants se présentèrent pour le voyage du Nouveau Monde. Ils partirent de Genève le 10 septembre 1556, virent en passant l'amiral de Coligny à Châtillon-sur-Loing, s'embarquèrent à Honfleur, le 19 novembre, sur trois navires expédiés aux frais de la couronne, et arrivèrent au fort Coligny le 10 mars 1557. Les ministres protestants Pierre Richer et Guillaume Chartier étaient accompagnés de Jean de Léry, à qui l'on doit une Relation de cette expédition, sous le titre de: *Histoire d'un voyage fait en terre du Brésil, autrement dite Amérique*. Léry y déclare que tout ce qui se voit en Amérique, soit pour la façon de vivre des habitants, soit pour la forme des animaux, et en général pour ce que la terre produit, est différent de ce qu'on a dans l'ancien monde. Des détails de mœurs qu'il rapporte, le plus curieux peut-être est la description d'une danse de religion, pendant laquelle les pajés ou sorciers, tournant autour du cercle des danseurs et leur scufflant, au moyen de leur maraca, la fumée du tabac à l'oreille, leur disaient: « Afin que vous surmontiez vos ennemis, recevez tous l'Esprit de force. » (Pl. LXXI, n° 2.) Cependant, Villegagnon, apostat par entraînement, redevint catholique par conviction. Il avait sous les yeux, d'un côté, la désunion que produit le libre examen, de l'autre, les preuves de subordination et de dévouement données par les Jésuites: il admirait l'unité qui régnait dans leur doctrine, l'ensemble qui présidait à tous leurs actes, tandis que les ministres protestants se querellaient entre eux à tel point qu'il fallut renvoyer Guillaume Chartier en Europe pour consulter Calvin. Pénétré de l'insuffisance et de l'abus du sens particulier que ce réformateur présentait comme la règle des décisions en matière de religion, il combattit Richer en plein sermon, se déclara publiquement catholique, ouvrit les yeux aux colons de bonne foi, et fit embarquer, le 4 janvier 1558, pour la France, ceux qui s'obstinaient dans l'erreur. Coligny cessa dès lors de lui envoyer des secours. La sage conduite de Villegagnon aurait pu consolider son établissement; car le gouverneur portugais, Mendez Sala, écrivait à sa cour, le 17 juillet 1560: « Villegagnon n'agit pas avec les sauvages de la même manière que les Portugais: il est avec eux libéral à l'excès, et observe une stricte justice. Si l'un de ses gens commet une faute, il est immédiatement pendu. Aussi est-il craint de ces derniers, et adoré des naturels. Il les fait instruire dans l'usage des armes; et, comme la tribu avec laquelle il est allié est très-nombreuse et l'une des plus braves, il peut devenir bientôt extrêmement redoutable. » Villegagnon sentait si bien sa force, que, laissant quelques soldats à Rio-Janeiro, il se rendit en France dans l'intention avouée de rassembler une escadre de sept vaisseaux avec lesquels il se proposait d'intercepter la flotte des Indes et de détruire tous les établissements portugais au Brésil: mais les troubles qui agitaient alors le royaume ne permirent pas de lui accorder cette escadre. Le fort de Rio-Janeiro, au lieu d'être le berceau d'une colonie française, ne tarda point à tomber aux mains des Portugais, qui songèrent à coloniser eux-mêmes cette position, où l'on voit aujourd'hui une grande ville, bâtie sur une grande baie, que l'on regarde comme un des plus beaux ports de l'Amérique. (Pl. LXXII, n° 1.) Les environ

de cette ville sont renommés pour les admirables tableaux qu'y offre la nature : la beauté de la situation, la bonté du climat et les richesses végétales y fixent l'attention, bien plus que l'œuvre des hommes.

Le Brésil ne fut pas la seule contrée du Nouveau Monde où Coligny tenta de faire prendre racine au protestantisme : il jeta ses vues sur l'Amérique septentrionale, depuis longtemps connue des Français. Dès l'année 1504, des pêcheurs basques, normands et bretons faisaient la pêche de la morue sur le grand banc de Terre-Neuve, et le long de la côte maritime du Canada ; en 1506, Jean Denys, de Honfleur, traça une carte du golfe qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Laurent ; en 1508, Thomas Aubert, qui commandait le navire *la Pensée*, armé par Jean Ange, célèbre commerçant de Dieppe, amena en France des indigènes du Canada (1). Les premiers établissements que les Dieppois formèrent en ce pays durent être ce qu'avaient été ceux de leurs pères à la côte d'Afrique dans leurs premiers voyages ; c'est-à-dire des loges servant à la fois de magasins pour les marchandises échangées, et de demeure pour les hommes qui préparaient les cargaisons : fixés sur les côtes, à l'entrée du golfe Saint-Laurent, la pêche des morues, la chasse, l'échange des pelleteries, offraient à ces industrieux navigateurs des bénéfices qu'ils pouvaient réaliser jusqu'à deux fois dans le courant d'une même année, en raison de la distance de sept cent soixante lieues qu'ils avaient à franchir. Le Florentin Verazzano, qui avait, dès 1508, reconnu l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, sans y pénétrer, ayant été chargé, l'an 1523, par François Ier, d'explorer les nouvelles terres, dont on commençait à parler beaucoup en France, le commerce des pelleteries, dès lors plus généralement connu, acquit une grande importance. Toutefois, l'expédition de Verazzano ne fournit encore que des notions générales sur toutes les côtes, depuis Terre-Neuve jusqu'à la Floride : il n'avait pas reconnu le Canada, ignorait que Terre-Neuve est séparée du continent, et ne connaissait pas le large passage qui mène par le sud de cette île au golfe Saint-Laurent. Dix ans après, Jacques Cartier de Saint-Malo remonta le fleuve Saint-Laurent jusqu'à cent trente lieues de son embouchure. « La vérité de l'histoire, dit le P. Chrestien Le Clercq (1), en s'adressant à la princesse d'Épinoy, nous apprend que Monsieur Philippe Chabot, comte de Baransais et de Chargny, seigneur de Brion, et grand amiral de France, qui vivait plein d'honneur et de gloire sous le règne de François Ier, voulant frayer les routes aux prédicateurs de la foi dans un pays où elle n'avait jamais été annoncée, donna généreusement à Jacques Cartier, avec ses commissions, trois navires équipés à ses frais et dépens, munis de tout ce qui était nécessaire pour en faciliter les premières découvertes, et jeter les fondements de cette florissante colonie de la Nouvelle-France que l'on voit aujourd'hui si bien établie dans le Canada ; et, transpirant dans le cœur de ce fameux pilote une partie de cette noble ardeur, si commune et si naturelle à tous ceux de votre maison, d'amplifier et d'étendre la gloire de Jésus-Christ et de nos rois, il lui commanda d'y arborer la croix, les fleurs de lis, et cette célèbre inscription qui acquit à la monarchie française plus de deux mille lieues de ces vastes contrées, l'année 1535, le sixième de juillet, qu'elle parut pour la première fois dans la Gaspésie, et peu de jours après sur les rivages et les côtes du fleuve de Saint-Laurent, en ces termes : *Franciscus primus, Dei gratiâ, rex Francorum, regnat.* C'est ainsi, Madame, que toute la France est redevable à votre auguste maison de la conquête de ce Nouveau Monde, et que, par un effet singulier de la divine Providence, nos sauvages gaspésiens virent, avec autant de joie que de surprise, dans leur pays, une croix semblable à celle qu'ils adoraient sans la connaître (2)... Athéniens d'un Nouveau Monde, qui rendaient leur hommage et leur adoration à la croix d'un Dieu qui leur était inconnu. » Cartier, qui avait beaucoup de religion, insista, au retour d'un second voyage, sur ce qu'il était digne d'un grand prince comme François Ier, qui portait le titre de roi Très-chrétien et de Fils aîné de l'Église, de procurer la connaissance de Jésus-Christ à tant de nations infidèles, qu'il ne parais-

(1) Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, t. I, p. 6.

(1) *Nouvelle Relation de la Gaspésie*, épître dédicatoire.

(2) Voyez ci-dessus, p. 322, col. 1.

Saint-Laurent
embouchure.
. Chrestien Le
incesse d'Épi-
Philippe Cha-
Chargny, sei-
de France, qui
sous le règne
les routes aux
ys où elle n'a-
énéreusement
issions, trois
ens, munis de
u faciliter les
es fondements
uvelle-France
tablie dans le
œur de ce fa-
oble ardeur,
ceux de votre
la gloire de
ommanda d'y
, et cette cé-
narchie fran-
es vastes con-
illet, qu'elle
Gaspésie, et
t les côtes du
rmes : *Fran-*
ncorum, re-
ute la France
on de la con-
que, par un
nce, nos sau-
t de joie que
croix sem-
la connai-
Monde, qui
loration à la
u. » Cartier,
ista, au re-
l était digne
ier, qui por-
de Fils aîné
nce de Jésus-
'il ne parais-

épître dédica-

Sacrifice des premiers nés

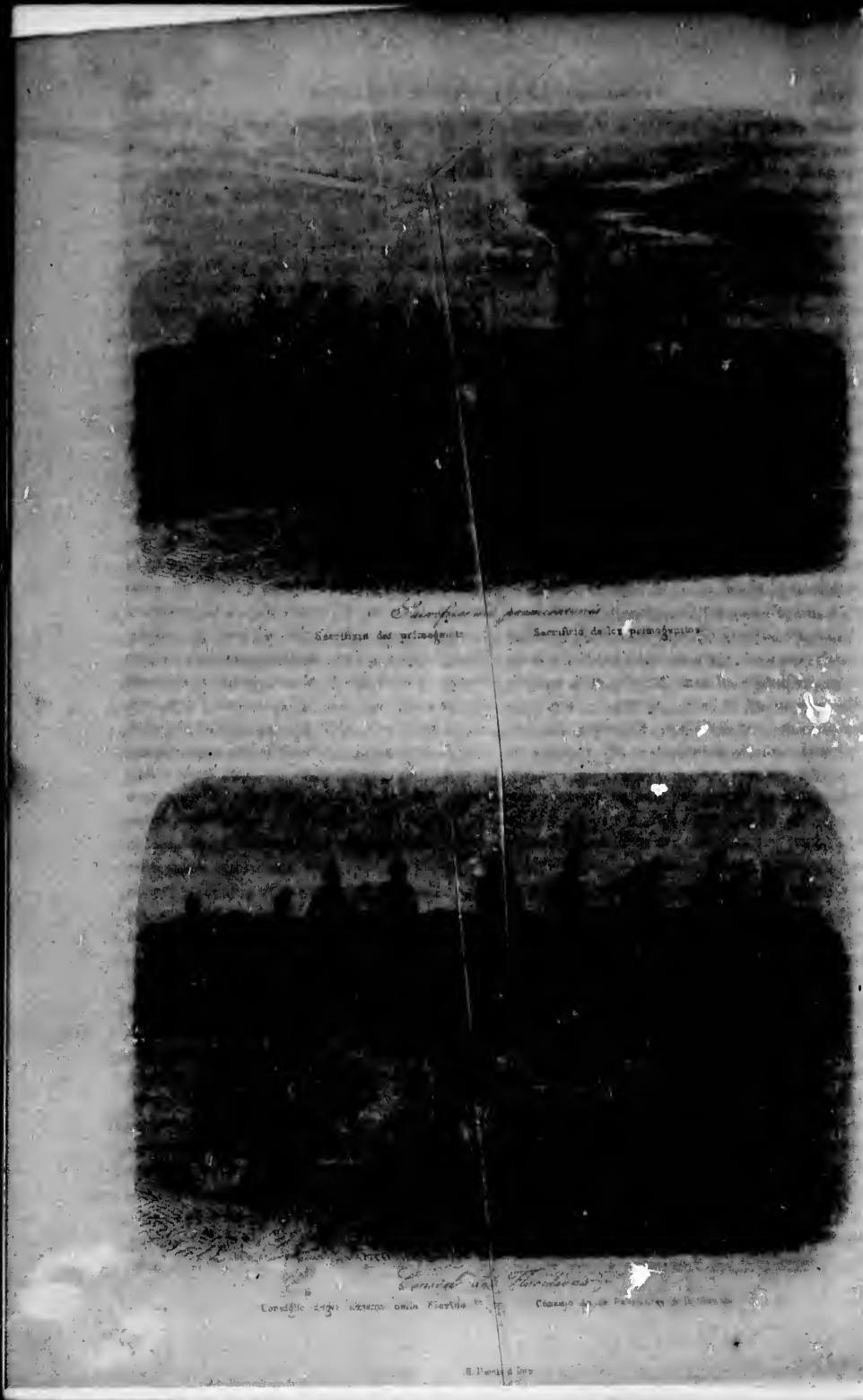
Sacrificio del primogenit. Sacrificio de los primogenitos

[illegible] des Floridiens

[illegible] Cordejo de [illegible] de la [illegible]

... difficile de convertir au christianisme. ... le projet de fonder une colonie ... par ... du 15 janvier 1540, François ... Roberval, gentilhomme ... du Roi, seigneur de Norimbègue, ... lieutenant général en Canada, ... (aujourd'hui Montréal), ... Belle-Isle, Carpon, Labadie, ... et Bazeliane. Roberval partit ... colonie au cap Breton sous le ... de Jacques Cartier, qui ... en France, afin de demander de ... Cartier et ses compagnons ne ... servirent les approvisionnements ... s'embarquèrent pour la mère patrie; ... roi, qu'ils rencontrèrent, les obligea ... le fort du cap Breton. Roberval ... d'autres voyages au Canada, et périt ... l'année 1549. De ce moment, on ... plus s'intéresser à l'Amérique septentrionale. La pensée d'y former des établissements ne fut reproduite que dans ... protestants, lorsque Coligny, obligé ... au Brésil, voulut leur préparer un ... cette partie de la Floride que Verrazan avait découverte, et où il se flattait que ... ne trouveraient personne qui leur ... possession. L'amiral chargea de ... au plan du Dieppois Jean de Ribaut, calviniste. Ce navigateur partit de ... le 18 février 1562, avec deux robertins qui différaient peu des caravelles ... atteignit d'abord à trente degrés ... de latitude au cap qu'il appela le cap Français, dans la rencontra, à trente-deux ... minutes, qui se partageait en deux ... nommait, sur l'île que cette rivière ... à son embouchure; une redoute qu'on ... Fort; première forteresse que les ... aient eue dans l'Amérique septentrionale. ... étant revenu en France, ... devait négliger cet établissement, et ... les colonels périrent de misère. ... René de Laudonnière, proche ... de Ribault, qu'il avait accompagné ... fut chargé d'une expédition ... arriva le 22 juin au cap Français, ... de la rivière de Mai, ... Seine, aujourd'hui Saint-Jean, ... le fort Caroline. Il est assez remarquable que Laudonnière n'eût ... en Floride un seul ministre ... sorte qu'il ne se faisait ... exercice public de religion. Celle des Floridiens nous est connue par les Relations que les protestants ont laissées; car on doit à Laudonnière l'*Histoire notable de la Floride, contenant les trois voyages faits en icelle par des capitaines et pilotes français*. Le Soleil semblait être la seule divinité des indigènes; tous les temples lui étaient consacrés, mais le culte qu'on lui rendait variait suivant les localités. Les Floridiens élevaient, dans les ans, au bout d'un poteau, la dépouille d'un ... qu'ils remplissaient de toute sorte de fruits, et qu'ils ornaient de guirlandes et de couronnes champêtres (Pl. LXXII, n° 2); néanmoins le mode de sacrifier le plus commun consistait à jeter dans le feu l'offrande ou la partie de la victime offerte au Soleil, après la lui avoir présentée avec une ... élévation. D'après Jacques Le Moyne, ... qu'on avait chargé de dessiner ... qui regardaient les ... fils du Soleil, et qui, ... décidaient les ... sacrifice solennel de leurs premiers nés. Les Français furent même ... de cette triste cérémonie (Pl. LXXIII, n° 1), ... porte en ces termes : « C'est une ... ces peuples d'offrir au roi les premiers ... en sacrifice. Le jour ayant été choisi pour cette action, et ayant été agréé par le prince, il se transporte dans la place où doit se faire cette solennité, et où on lui a préparé un banc qui lui tient lieu de trône. Au milieu de la place, on met un billot de deux pieds de diamètre et de la même hauteur, devant lequel la mère de l'enfant qui doit être immolé vient se placer, assise sur ses talons, couvrant son visage de ses mains, et déplorant le sort de cette infortunée victime. Une des femmes, des plus considérables entre les parentes ou entre les amies de cette mère malheureuse, prend l'enfant et vient le présenter au roi. Toutes les autres ... commencent alors une danse ronde, au centre de laquelle celle qui tient l'enfant vient danser aussi, chantant quelque chanson à l'honneur du ... Pendant cette danse de religion, ... choisis se tiennent à un coin de la ... au milieu d'eux le ...

PL. LXXIII.



sait pas difficile de convertir au christianisme. On goûta le projet de fonder une colonie ; et, par lettres-patentes du 15 janvier 1540, François de La Roque, sire de Roberval, gentilhomme picard, fut déclaré seigneur de Norimbegue, vice-roi et lieutenant général en Canada, Hochelaga (aujourd'hui Montréal), Saguenay, Terre-Neuve, Belle-Isle, Carpon, Labrador, la Grande Baye et Baccalaos. Roberval partit en 1541, installa sa colonie au cap Breton sous le commandement de Jacques Cartier, puis retourna en France, afin de demander de nouveaux secours. Cartier et ses compagnons, ne voyant pas arriver les approvisionnements attendus, s'embarquèrent pour la mère patrie; mais le vice-roi, qu'ils rencontrèrent, les obligea de regagner le fort du cap Breton. Roberval fit encore d'autres voyages au Canada, et périt dans celui de l'année 1549. De ce moment, on ne parut plus s'intéresser à l'Amérique septentrionale. La pensée d'y former des établissements permanents ne fut reproduite que dans l'intérêt des protestants, lorsque Coligny, obligé de renoncer au Brésil, voulut leur préparer un refuge dans cette partie de la Floride que Verazzano avait découverte, et où il se flattait que les Français ne trouveraient personne qui leur en disputât la possession. L'amiral chargea de l'exécution de son plan le Dieppois Jean de Ribault, zélé calviniste. Ce navigateur partit de Dieppe, le 18 février 1562, avec deux roberges, bâtiments qui différaient peu des caravelles espagnoles : il attérit d'abord à trente degrés de latitude près un cap qu'il appela le cap Français, et plus tard il rencontra, à trente-deux degrés, l'Edisto, qui se partageait en deux bras. On construisit, sur l'île que cette rivière forme à son embouchure, une redoute qu'on appela Charles-Fort; première forteresse que les Français aient eue dans l'Amérique septentrionale. Ribault étant revenu en France, les circonstances firent négliger cet établissement, et la plupart des colons périrent de misère. Mais, en 1564, René de Laudonnière, protestant comme Jean de Ribault, qu'il avait accompagné en Amérique, fut chargé d'une expédition nouvelle : il arriva le 29 juin au cap Français, à l'embouchure de la rivière de Mai, nommée ensuite Saint-Augustin, aujourd'hui Saint-Jean, et y construisit le fort Caroline. Il est assez remarquable que Laudonnière n'eût pas amené en Floride un seul ministre, ensorte qu'il ne se faisait aucun exercice public de religion. Celle des Floridiens nous est connue par les Relations que les protestants ont laissées; car on doit à Laudonnière l'*Histoire notable de la Floride, contenant les trois voyages faits en icelle par des capitaines et pilotes français*. Le Soleil semblait être la seule divinité des indigènes; tous les temples lui étaient consacrés, mais le culte qu'on lui rendait variait suivant les localités. Les Floridiens élevaient, tous les ans, au bout d'un poteau, la dépouille d'un cerf, qu'ils remplissaient de toute sorte de fruits, et qu'ils ornaient de guirlandes et de couronnes champêtres (Pl. LXXII, n° 2); néanmoins le mode de sacrifice le plus commun consistait à jeter dans le feu l'offrande où la partie de la victime offerte au Soleil, après la lui avoir présentée avec une courte allocution. D'après Jacques Le Moyne, peintre dieppois, qu'on avait chargé de dessiner les côtes où l'on aborderait, les Floridiens, qui regardaient leurs chefs ou paraoustis comme fils du Soleil, et qui, en cette qualité, leur rendaient les honneurs divins, leur faisaient un sacrifice solennel de leurs premiers nés. Les Français furent même une fois témoins de cette triste cérémonie (Pl. LXXIII, n° 1), qu'on rapporte en ces termes : « C'est une coutume de ces peuples d'offrir au roi les premiers nés en sacrifice. Le jour ayant été choisi pour cette action, et ayant été agréé par le prince, il se transporte dans la place où doit se faire cette solennité, et où on lui a préparé un banc qui lui tient lieu de trône. Au milieu de la place, on met un billot de deux pieds de diamètre et de la même hauteur, devant lequel la mère de l'enfant qui doit être immolé vient se placer, assise sur ses talons, couvrant son visage de ses mains, et déplorant le sort de cette infortunée victime. Une des femmes, des plus considérables entre les parentes ou entre les amies de cette mère malheureuse, prend l'enfant et vient le présenter au roi. Toutes les autres femmes commencent alors une danse ronde, au centre de laquelle celle qui tient l'enfant vient danser aussi, chantant quelque chanson à l'honneur du prince. Pendant cette danse de religion, six Indiens choisis se tiennent à un coin de la place, ayant au milieu d'eux le sacrificateur, armé d'une

massue et magnifiquement paré. Après la danse et les autres cérémonies usitées dans ces sortes d'occasions, le sacrificateur prend l'enfant et l'assomme sur le billot.» Jacques Le Moyne nous apprend que les paraoustis ne pouvaient rien décider sans prendre conseil. « A certain temps marqué de l'année, dit-il, les peuples de la Floride tiennent un conseil général, où ils s'assemblent tous les matins. Le conseil se forme dans la place publique, où sont préparés des bancs rangés en demi-cercle, sur lesquels tout le monde s'asseoit autour du chef, qui est seul assis au milieu, sur une espèce de trône, fait de neuf pièces de bois arrondies, plus élevé et plus avancé que celui de ses sénateurs. Le chef se place le premier: tous les autres, par ordre, à commencer par le plus ancien des vieillards, viennent le saluer, élevant leurs mains sur leurs têtes, et chantant une chanson à laquelle tout le chœur répond par des *Hé, hé*. Chacun ayant rendu le salut en cette manière et s'étant assis, le chef expose à son conseil le sujet qui les assemble, et consulte tour à tour les jovas, qui sont les prêtres ou devins, et les anciens, et il demande à chacun leur avis; car ils ne prennent aucune résolution qu'ils n'en aient auparavant délibéré longtemps ensemble. Cependant, les femmes, par ordre du chef, préparent la cassine : c'est ainsi qu'ils nomment une boisson composée de certaines herbes, dont ces femmes ont soin d'exprimer le jus, après qu'elles les ont fait infuser et bouillir. Avant que de la boire, un homme, choisi pour cet emploi, se lève de sa place, et, se tenant au milieu de l'assemblée, en présence du chef, fait un discours pour souhaiter que cette boisson soit utile à ceux qui en doivent goûter, et qu'elle leur inspire un esprit de force (Pl. LXXIII, n° 2) : prenant ensuite de la main des femmes une grande coupe pleine de cette boisson toute chaude, il la présente au chef avec beaucoup de cérémonie. Le chef l'ayant bue, il en offre à chaque particulier une pareille dose dans la même coupe. Ces peuples font une si grande estime de cette liqueur, qu'il n'y a que les guerriers et ceux qui se sont déjà signalés par quelques exploits qui soient jugés dignes d'en boire. Elle a cette propriété que, aussitôt après qu'on en a bu, elle excite une abondante sueur. S'il s'en trouve quelqu'un dans l'assemblée dont l'estomac ne puisse la soutenir, et qui soit obligé de la rejeter, on le regarde comme inutile et comme incapable de faire la campagne, où il leur faut souvent jeûner des trois et quatre jours de suite. Après l'avoir bue, ils peuvent être vingt-quatre heures entières sans ressentir la moindre atteinte de la faim ou de la soif. C'est pour cela que, dans leurs expéditions, les hermaphrodites (sorte de prêtres, habillés en femmes pour indiquer leur état mixte, de l'homme dans la réalité, et de la femme dans la profession) ne portent presque point d'autres provisions que des calebasses pleines de cette décoction ou de cette herbe qui a la vertu de les nourrir et de les fortifier, mais qui n'enivre point et ne porte pas à la tête, ainsi que nous l'avons connu par expérience, lorsque nous leur avons vu faire de ces sortes de fêtes.» C'était avec le fruit du palmier que les Floridiens faisaient des boissons enivrantes. Dans les marches et dans les combats, les paraoustis étaient toujours à la tête de leurs troupes, tenant un casse-tête ou une espèce de masse d'armes d'une main, et de l'autre une flèche. Les Floridiens, après avoir tué leurs ennemis, leur arrachaient la peau de la tête, et, dans les réjouissances qui suivaient la victoire, c'étaient les vieilles femmes qui, parées de ces chevelures, conduisaient les groupes. On se contentait de tenir dans l'esclavage les femmes et les enfants pris à la guerre; mais on immolait les hommes au Soleil, et on regardait comme un devoir de religion de manger la chair de ces victimes. Les paraoustis, objet de grands honneurs pendant leur vie, en recevaient de plus grands encore après leur mort. On environnait le lieu de leur sépulture de flèches plantées en terre, et on plaçait sur leur tombe la coupe dans laquelle ils avaient l'habitude de boire. Tout le village pleurait et jeûnait pendant trois jours; on brûlait la cabane du défunt avec tout ce qui avait été à son usage personnel, comme si personne n'eût été digne de s'en servir après lui. Ensuite, les femmes se coupaient les cheveux et les semaient sur le tombeau, où plusieurs allaient tour à tour, pendant six mois, pleurer trois fois par jour. Nous ajouterons à ces détails ce qui avait lieu sur l'initiation des jeunes filles adultes. On célébrait alors une fête en l'honneur d'une divinité nommée Toya. Les lois du pays ne permettant pas aux étrangers d'y assister, il fallut user de beau-

coup de précautions pour que les Français en fussent témoins sans être aperçus. On les conduisit d'abord dans une grande place de figure ronde, que les femmes nettoyaient avec soin. Le lendemain, au point du jour, un grand nombre d'indigènes, peints de différentes couleurs et ornés de plumages, sortirent de la cabane du paraousti qui donnait sur la place, autour de laquelle ils se rangèrent. Trois jovas, ou ministres de la religion, parurent ensuite bizarrement vêtus, avec un instrument à la main, s'avancèrent au milieu de la place, y dansèrent en tournoyant et en chantant d'un ton lugubre, et l'assemblée leur répondit sur le même ton. On recommença ainsi jusqu'à trois fois; puis, les uns et les autres, prenant tout à coup leur essor comme si quelque terreur panique les avait saisis, se mirent à courir de toutes leurs forces vers le bois. Les femmes vinrent alors prendre la place de leurs maris, et ne firent le reste du jour que se lamenter. De temps en temps, néanmoins, elles paraissaient entrer en fureur, se jetaient sur leurs filles, leur faisaient des incisions aux bras avec des écailles de moules, remplissaient leurs mains du sang qui sortait des plaies, et le jetaient en l'air en s'écriant par trois fois : *Hé Toya!* Les hommes demeurèrent deux jours et deux nuits dans le bois. A leur retour sur la place, ils dansèrent de nouveau, mais sur un ton plus gai. Ils firent ensuite quantité de tours assez divertissants, et la fête se termina par un grand festin où l'on mangea avec excès, les convives n'ayant rien pris depuis le commencement de cette fête. Un d'entre eux raconta aux Français que, pendant les deux jours qu'ils avaient passés dans le bois, les jovas avaient évoqué le dieu Toya, qui s'était montré à eux, répondant à leurs questions; mais l'indigène n'osa révéler ce qu'il avait entendu, de peur d'encourir l'indignation des devins. Un peuple plongé dans de telles superstitions aurait eu besoin que des missionnaires catholiques vinssent dissiper ses ténèbres. Mais les calvinistes n'exercèrent aucune action morale sur les indigènes; et d'ailleurs leur séjour dans la Floride fut abrégé d'une manière tragique. En 1565, l'amiral de Coligny, prévenu contre Laudonnière, ordonna à Ribault de se rendre, avec ses vaisseaux, au fort Caroline, où ce navigateur arriva le 28 août. Il se préparait à augmenter les ouvrages du fort, lorsque parut une escadre espagnole, envoyée pour chasser les calvinistes de la Floride, comme les Portugais les avaient chassés du Brésil. Don Pedro Menendez de Avilez avait représenté à Philippe II que les Floridiens étaient ensevelis dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité, et que le roi d'Espagne, comme leur souverain légitime, était tenu en conscience de leur procurer la connaissance du vrai Dieu, puisque les Pontifes romains n'avaient accordé le domaine du Nouveau Monde à ses ancêtres qu'à cette condition. « Pour moi, sire, ajouta Menendez, l'aveuglement de tant de milliers d'idolâtres m'a touché à un tel point, que, de toutes les missions dont Votre Majesté peut m'honorer, il n'y en a pas une seule à laquelle je ne préférasse celle de conquérir la Floride et de la peupler de véritables chrétiens. » On donna à l'expédition, déterminée par Menendez, toute l'apparence d'une guerre sainte, entreprise contre les hérétiques, de concert avec le roi de France, qui désavouait, disait-on, l'établissement de ses sujets calvinistes dans la Floride; et la flotte reçut à bord douze Franciscains, un religieux de la Merci, cinq prêtres séculiers et huit Jésuites. Ribault, n'écoutant qu'une bravoure téméraire, alla au devant de cette flotte avec ses plus grands vaisseaux, et laissa Laudonnière malade dans le fort Caroline avec une centaine de personnes, dont à peine vingt en état de porter le mousquet. Un coup de vent l'ayant éloigné, les Espagnols, débarqués au-dessus du fort, que Laudonnière finit par abandonner, massacrèrent sans pitié les malades, les femmes et les enfants, et pendirent à des arbres tous les soldats qui tombèrent entre leurs mains, avec cette inscription sur la poitrine : « Non comme Français, mais comme hérétiques. » Laudonnière put regagner la France : mais Ribault, dont les vaisseaux s'échouèrent sur les rochers de la côte, étant revenu aux environs du fort Caroline, que les vainqueurs nommaient San-Matheo, fut égorgé avec tous les siens. Les récits des Français et des Espagnols diffèrent sur les circonstances de cette catastrophe; mais il n'aurait dû s'élever qu'une voix pour la déplorer et pour en flétrir l'auteur, car la religion n'autorisait pas sa cruauté. Le lâche assassinat des calvinistes fut vengé par un catholique. Dominique de Gourgues, parti

de Bordeaux le 2 août 1567, surprit le fort San-Matheo, fit ensuite conduire les prisonniers à l'endroit où les Français avaient été égorgés, ordonna qu'on les pendît aux mêmes arbres, avec cette inscription : « Non comme Espagnols, mais comme assassins, » et rentra à La Rochelle le 6 juin 1568. « Quelques historiens, dit Charlevoix (1), ont paru approuver cette action comme juste et légitime..... Mais, outre que, dans le vrai, les représailles sont rarement exemptes d'injustice, par la raison qu'elles tombent plus souvent sur les innocents que sur les coupables, je ne crains point de dire que l'expédition du chevalier de Gourgues, jusque-là si glorieuse pour lui et si honorable pour la nation, aurait été infiniment plus relevée par une conduite où sa modération et la générosité française eût fait un beau constraste avec l'inhumanité des Espagnols, qu'en la terminant avec la même fureur qu'il détestait en eux. N'est-il pas honteux pour des chrétiens de n'avoir pas pensé comme fit autrefois un prince idolâtre dans une occasion toute semblable? Après la défaite de Mardonius, un des généraux de Xercès, quelques-uns ayant proposé à Pausanias, roi de Sparte, de traiter le cadavre de ce satrape comme Xercès avait traité celui de Léonidas, tué à la journée des Thermopyles, que ce prince avait fait pendre à un gibet : « Vous connaissez bien peu la gloire, répondit Pausanias, si vous croyez que je doive en acquérir beaucoup en imitant des barbares. »

Les essais infructueux de colonisation tentés par les calvinistes au Brésil et à la Floride étaient si intimement liés, que nous avons dû les réunir dans un même tableau : nous reprenons maintenant la suite des missions des Jésuites au Brésil.

Les Tamoyos, auxquels un certain nombre de Français s'étaient réunis, continuaient d'inquiéter par leurs incursions la capitainerie de Saint-Vincent, située au midi du Rio-Janeiro. Le P. Emmanuel de Nobrega n'hésita point à se mettre à la merci de ces barbares, dans l'espoir d'incliner leurs esprits à la paix. Accompagné de Joseph Anchieta et d'Antoine Louis, frère coadjuteur (1), il s'embarqua sur le navire du Génois Joseph Adorno, qui trafiquait sur les côtes du Brésil. Les Tamoyos, d'abord furieux parce qu'ils croyaient voir arriver des soldats portugais, se calmèrent en apercevant la figure calme de Nobrega, et en écoutant les douces paroles d'Anchieta. L'un des principaux de la tribu exigeait, comme première condition de la paix, que les Portugais livrassent trois de ses compatriotes qui avaient pris parti pour eux. Nobrega écrivit au commandant de Saint-Vincent de ne pas souscrire à une telle condition, dût-il, ainsi qu'Anchieta, être dévoré par les naturels; mais celui qui avait élevé cette exigence, ayant été député à Saint-Vincent, fut tellement flatté du bon accueil qu'on lui fit, qu'il renonça à sa prétention. La négociation continua donc. Les Pères étaient logés chez un vieillard que la sainteté de leur vie, et surtout leur continence, frappaient d'étonnement : plus d'une fois, il protégea leurs jours contre la violence de quelques indigènes qui parlaient de les égorger, pour se repaître de leur chair, et, en retour, il se recommanda à leurs prières, dont sa conversion au christianisme fut le résultat. La négociation traînant en longueur, Anchieta persuada au P. Nobrega de retourner à Saint-Vincent, où sa présence était nécessaire, en le laissant seul parmi les Tamoyos, avec lesquels le jeune missionnaire traita, non-seulement de la paix, mais des intérêts de leur salut. L'inconstance naturelle de ces peuples ne lui permettait pas de baptiser aussitôt ceux qu'il venait d'instruire : il donnait seulement le baptême aux enfants en danger de mort. Un de ces petits infortunés, fruit d'un adultère, ayant été enterré vivant par son aïeule, suivant l'usage de ces peuples, qui punissaient non la mère coupable mais l'innocent auquel sa faute avait donné le jour, Anchieta déterra la victime, qui respirait encore, quoique sous terre depuis une demi-heure; il la baptisa, et la remit ensuite à quelques femmes, entre les mains desquelles ce prédestiné expira bientôt. Pour s'acquitter d'un vœu fait à l'occasion de cette ambassade au milieu d'anthropophages, il composa alors un *Poëme sur la sainte Vierge*,

(1) *Histoire et description générale de la Nouvelle France*, t. I, p. 161.

(1) *La vie miraculeuse du P. Joseph Anchieta*, etc., p. 115.

en cinq mille vers latins, qu'il grava dans sa mémoire, à défaut des moyens nécessaires pour les écrire. La Reine du ciel, dont il célébrait ainsi les louanges, le garda de tout péril. Impatients de ce que la paix ne se concluait pas, les Tamoyos lui dirent de se rassasier de la lumière du soleil et de se préparer à la mort, parce que tel jour était désigné pour le repas dont il devait faire les frais. « Vous ne me tuerez pas, répondit-il avec calme, car mon heure n'est pas encore venue. » L'on sut plus tard qu'il n'avait ainsi répondu que sur une promesse de la mère de Dieu. Enfin, grâce aux démarches de Nobrega à Saint-Vincent, et d'Anchieta chez les Tamoyos, la paix fut conclue; et le missionnaire, dont on regarda l'ambassade comme le salut de la colonie portugaise, put y retourner. Deux groupes de naturels, l'un sur les rives du Rio-Janeiro, l'autre au cap Frio, refusèrent seuls de prendre part au traité et d'abandonner les Français. Les Pères Gonsalve Oliveira et Joseph Anchieta accompagnèrent, en 1565, l'expédition portugaise destinée à les combattre. Pendant deux années que dura cette guerre, ils vécurent dans les camps et y maintinrent l'ordre. Sur ces entrefaites, Pierre Leitan, étant arrivé du Portugal au Brésil, en qualité de premier évêque, Anchieta fut appelé à Bahia pour y recevoir les ordres sacrés; et, au retour, il visita la résidence de Espirito-Santo et ses dépendances. Oliveira, resté seul au camp pour y subvenir aux besoins spirituels de l'armée, priait un jour devant l'autel, lorsque les traits de l'ennemi, dirigés avec force vers l'oratoire, vinrent se planter en terre tout autour du religieux sans l'atteindre, et sans troubler même sa méditation. A cette vue, les Portugais s'élancèrent avec une nouvelle ardeur au combat. Le gouverneur Mendez Sala finit, le 20 janvier 1567, jour même de saint Sébastien, par demeurer maître du terrain. Il rasa deux villages dans lesquels les Français s'étaient fortifiés, purgea le golfe des ennemis qui l'infestaient, et, réalisant enfin le plan de colonisation qu'il méditait par la fondation de Rio-Janeiro, il nomma la nouvelle ville Saint-Sébastien. L'évêque accompagnait le gouverneur, afin de reconnaître cette partie de son diocèse. Avec ce prélat, se trouvait le P. Azevedo, que François de Borgia, général de la Compagnie, avait chargé de gouverner les Jésuites du Brésil, en qualité de visiteur. A l'égard d'Anchieta, récemment ordonné prêtre, il s'était retiré à Saint-Vincent. Le visiteur, demeuré avec Leitan et Mendez Sala, établit à Saint-Sébastien un collége, auquel il soumit toutes les résidences voisines, telles que Saint-Vincent, Piratiningua, Espirito-Santo, etc., en sorte qu'elles ne formassent qu'un corps, sous un même chef.

La Compagnie de Jésus avait, au Brésil, des maisons fixes et organisées dans sept villes et dix bourgades, desquelles dépendaient des localités de moindre importance, avec leurs églises, et des logements destinés à abriter les missionnaires à certaines époques. De ces dix-sept résidences principales, les Jésuites entreprenaient deux sortes de voyages pour l'instruction des indigènes; tantôt parcourant les villages des nouveaux convertis où ils avaient des abris, comme nous venons de le dire; tantôt s'avançant sur les terres des idolâtres, et s'y enfonçant jusqu'à une profondeur de cent lieues.

Ce dernier mode était le plus pénible, mais aussi le plus fécond en résultats. La faim, la soif, la lassitude, la difficulté des chemins, les dangers de mort, l'absence de toute consolation, sauf celle de procurer la gloire de Dieu, la dureté et les mauvais traitements des barbares, assaisonnement de tant de fatigues, voilà les délices amères réservées aux amateurs de la croix, qui allaient rappeler à la bergerie de Jésus-Christ les brebis errantes, et étendre, avec l'aide de Dieu, le domaine de l'Évangile. Mais les vaillants chasseurs d'âmes dévoraient ces difficultés et ces dures épreuves avec une telle ardeur, que les voyages parmi les convertis, tout autrement faciles, étaient bien moins recherchés que ceux-ci, parce que Dieu, qui donne l'accroissement à ce que l'homme plante et arrose, ne permettait pas que la récolte répondît d'une manière insuffisante à la semence, et qu'à la suite de ces excursions, de grandes masses d'hommes recevaient la connaissance et se consacraient au service de leur Créateur.

Les visites faites aux villages des nouveaux chrétiens ou des idolâtres plus voisins avaient aussi leurs résultats. Les convertis, aussitôt après le baptême, étaient formés à tous les exercices de la piété chrétienne, et l'attrait de leurs exemples appelait leurs voisins infidèles à la foi.

A l'aube du jour, on sonnait l'*Angelus* ; peu de temps après, les chrétiens s'assemblaient pour la messe, après laquelle on les catéchisait en leur langue, on leur enseignait des prières, et on les envoyait au travail. Telle était la marche adoptée dans les lieux où l'on instruisait les catéchumènes ; mais, dans les localités où les Jésuites avaient leurs résidences, et dont les habitants étaient plus civilisés, aussitôt après l'*Angelus* les garçons et les filles, rangés en deux groupes devant le portail de l'église, récitaient à haute voix et alternativement le chapelet, les garçons commençant presque toujours par ces mots : « Béni soit et glorifié le très-saint nom de Jésus », et les filles continuant par ceux-ci : « Et de sa très-sainte mère, la vierge Marie, maintenant et à jamais. Ainsi soit-il. » Après le chapelet, ils entraient tous, avec les autres habitants, dans l'église, pour y entendre la messe. Elle était suivie d'une courte et facile explication du catéchisme, dans l'idiome local. Puis, les garçons se rendaient aux écoles, où on leur enseignait, selon leur âge, la lecture, le chant grégorien, et la musique instrumentale, au moyen de flûtes grandes et petites : ces instruments ajoutaient beaucoup à l'éclat des offices et des processions les jours de fête. On assemblait de nouveau les habitants, au son de la cloche, à cinq heures du soir, pour la doctrine chrétienne et l'explication de l'autre partie du catéchisme. Les enfants se rendaient ensuite en procession, et en chantant quelque pieux cantique, de l'église à la croix, qui n'en était guère éloignée, et où ils priaient pour les âmes des fidèles trépassés. Indépendamment de ces exercices périodiques, les Jésuites avaient des occupations non moins importantes : ils baptisaient les nouveau-nés ; ils préparaient les indigènes, par leurs instructions, à recevoir les sacrements de baptême et de mariage ; ils prenaient les néophytes sous leur protection, et ne souffraient pas qu'on portât la moindre atteinte à leur liberté ; ils les soignaient et les pansaient dans leurs maladies ; ils les munissaient, au lit de la mort, du sacrement de l'extrême-onction, et procuraient aux défunts une sépulture chrétienne ; ils choisissaient, dans la foule des indigènes de l'un et de l'autre sexe, ceux qui leur paraissaient les plus capables de recevoir, en dehors de la fête de Pâques, le corps et le sang du Rédempteur. Ces convertis d'élite, préparés par leurs exhortations, s'abstenaient du travail la veille, gardaient le silence le soir, recevaient le lendemain avec une piété angélique le pain des forts, et achevaient la journée dans l'église en ferventes prières. La piété des Brésiliens était affectueuse : ils se montraient surtout sensibles à la passion et à la mort du Sauveur ; aussi remplissaient-ils l'église les jours où l'on prêchait sur ce sujet, et prenaient la discipline avec une grande ferveur ; ils faisaient même, pendant la Semaine sainte, des processions de disciplinants, à la surprise des Européens, qui voyaient avec admiration des garçons de l'âge le plus tendre imiter, suivant leurs forces, l'exemple de leurs parents. Les indigènes convertis s'accoutumaient à labourer la terre, à louer leurs services, à économiser le fruit de leur travail. Les hommes et les femmes couvraient leur nudité. Celles-ci portaient une robe blanche, modestement fermée au col, et qui, des épaules, descendait en s'élargissant jusque sur les pieds ; un ruban serrait leur chevelure autour de la tête ; à leur main, pendait un chapelet. Les hommes s'accommodaient du premier vêtement venu ; mais, les jours de fête et lorsqu'ils se rendaient à l'église, ils s'habillaient comme les Portugais et les soldats. La civilisation qui s'épanouissait ainsi autour des résidences des Jésuites se propagea sur leurs pas, à mesure que, dans leurs excursions lointaines, la croix multiplia ses conquêtes sur l'idolâtrie.

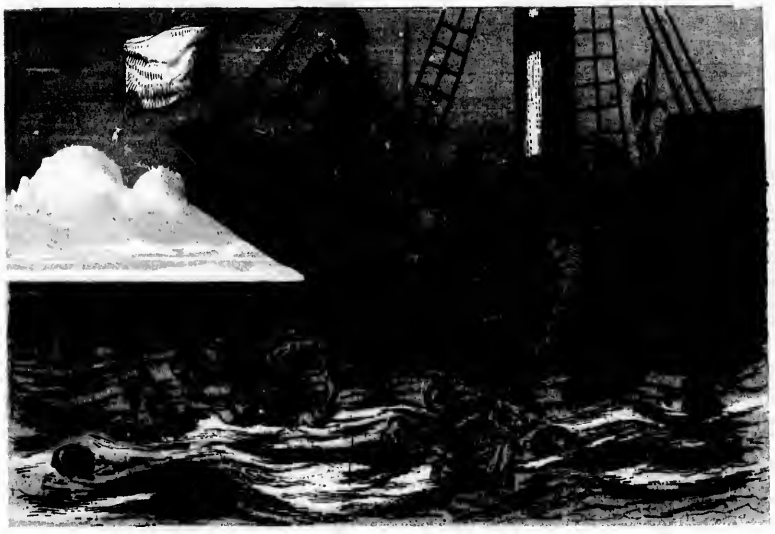
Parmi les territoires ouverts à l'activité des missionnaires, il en était un qu'Anchieta affectionnait : c'était une côte qui s'avançait, au-dessous de Saint-Vincent, environ dix lieues vers le sud, et dont le sol pierreux déchirait les pieds du voyageur. Cette difficulté du terrain n'arrêtait point le pieux Jésuite, qui, au contraire, l'appelait son *Pérou*, parce qu'il y voyait une abondante moisson d'âmes à recueillir. Jamais il ne voulut se servir ni d'un cheval, ni d'une autre monture, prétextant que son infirmité ne le lui permettait pas ; et, après avoir commencé ses voyages le pied chaussé et un bâton à la main, à peine avait-il dépassé les lieux les plus fréquentés, qu'il ôtait ses souliers, et continuait sa route avec tant de rapidité sur le gravier du rivage, sur le roc ou sur les ronces, que les Brésiliens eux-mêmes, quoique

is d'élite, préparés
tenaient du travail
le soir, recevaient
angélique le pain
urnée dans l'église
des Brésiliens était
t surtout sensibles
uveur; aussi rem-
s où l'on prêchait
iscipline avec une
même, pendant la
s de disciplinants,
qui voyaient avec
ge le plus tendre
exemple de leurs
s s'accoutumaient
leurs services, à
vail. Les hommes
nudité. Celles-ci
destement fermée
descendait en s'é-
un ruban serrait
te; à leur main,
mes s'accommo-
enu; mais, les
laient à l'église,
ugais et les sol-
uissait ainsi au-
se propagea sur
leurs excursions
s conquêtes sur

à l'activité des
Anchieta affec-
'avançait, au-
ron dix lieues
ux déchirait les
lté du terrain
, qui, au con-
qu'il y voyait
recueillir. Ja-
un cheval, ni
que son infir-
, après avoir
chaussé et un
il dépassé les
it ses souliers,
e rapidité sur
u sur les ron-
nes, quoique

Forêt vierge du Brésil

Bosque naturale del Brasile — Bosque virgen (nicolas) del Brasil



Martyre d'Azevedo et de ses 39 compagnons.

Martirio d'Azevedo e de 39 suoi compagni — Martirio de Azevedo y de sus 39 compañeros

N. Remond imp.

[illegible] à la fatigue, s'étonnaient [illegible] en voyant qu'il ne marchait pas [illegible]. Souvent, Anchieta laissait ses [illegible] le précéder, afin de pouvoir se recueillir [illegible] avec Dieu; on se retournait [illegible] quelques lieues, pour le voir venir; [illegible] on le croyait derrière soi, il était [illegible] en avant, sans qu'on pût s'expliquer [illegible] sa course rapide lui avait fait [illegible] de chemin. A ce rude exercice, ses [illegible] la plante de ses pieds se revêtirent d'[illegible]. Un jour, qu'il parcourait son P[illegible] ses compagnons, et par une sa[illegible] s'enfonce dans les bois, où il rencontre un vieil indigène, assis à terre et appuyé [illegible] un arbre. (Pl. LXXIV. [illegible]) vous [illegible] le vieillard, car je vous a[illegible] attendu. Le Père s'informe d'où [illegible] et apprend qu'il a été transporté en cet [illegible] d'une [illegible] très-éloignée. Anchieta lui demande alors pourquoi il est venu. « Pour qu'[illegible] apprenne à bien vivre, » répond le vieillard. Cette locution [illegible] chez les Brésiliens la loi divine et le chemin du salut. Le missionnaire, entrant dans le détail de sa vie, en sonde toutes les époques, et s'assure qu'il n'a jamais eu qu'une femme, qu'il n'a pris les armes que pour sa légitime défense, en un mot, qu'il n'a violé la loi naturelle par aucun péché mortel. Cet homme a la notion du juste et de l'injuste; il a l'idée de l'auteur de la nature; et, interrogé sur certains mystères de la religion, il répond que son intelligence en a eu la pensée, sans que sa parole ait pu l'exprimer. Après avoir complété son instruction, Anchieta, qui le voit abattu de fatigue et épuisé de vieillesse, recueille quelques gouttes d'eau sur les feuilles d'une plante, car on n'en trouve pas d'autre en ce lieu, puis il le baptise, et lui donne le nom d'Adam. Le bon vieillard, éprouvant les effets de la grâce transmise par le sacrement, rend hommage d'un visage riant au Père des miséricordes qui vient de réaliser ses désirs, remercie [illegible], instrument de son bonheur; et, libre de toute inquiétude, remet entre les mains de Dieu [illegible] même où il a été régénéré, son âme lavée dans le sang de Jésus-Christ. Le missionnaire, après avoir recommandé au Seigneur cette âme qui se dépouille de son enveloppe mortelle, enterre le corps sous le sable de la forêt. Une autre fois, Anchieta rencontra dans ses courses un lépreux: il l'instruisit, le baptisa, et le guérit tout à la fois de la lèpre du corps et de celle de l'âme. Nous pourrions citer beaucoup d'autres miracles de cet illustre thaumaturge. Étienne Ribera, de Piratininga, l'accompagnait, sans porter aucune provision pour le voyage; mais il lui prédit qu'on trouverait un poisson sur le rivage, et Ribera racontait plus tard que cette prédiction, faite par Anchieta pour l'exciter à mettre sa confiance en Dieu, s'était réalisée à quelques pas. Les animaux, comme jadis ceux de l'Éden à l'égard du premier homme dans l'état d'innocence, se montraient soumis au serviteur de Dieu, dont la robe baptismale n'avait reçu aucune tache qui en diminuât l'éclat; les oiseaux du ciel, voltigeant autour de lui ou se reposant sur son bras, mêlaient leurs harmonieux concerts aux louanges que sa voix innocente rendait au Seigneur; les serpents, maniés par sa main qui [illegible] avec leurs souples anneaux, oubliaient [illegible] venin et refusaient de lui lancer la mort; les panthères, suivant sa trace, respectaient son [illegible], dociles à son appel, la [illegible] créature vivante [illegible] son front serein, [illegible] des bêtes fauves; et pourtant Anchieta n'eût rien désiré autant que la mort, soufferte avec toutes les horreurs de l'abandon, sous la dent d'un animal carnassier ou dans la fange d'une fondrière écartée. Ainsi vivait le missionnaire, tantôt dans la profondeur des bois, tantôt sur la grève aride du rivage, évangélisant les idolâtres, lorsqu'il fut nommé supérieur de la maison de Espirito-Santo, et plus tard de la maison de Saint-Vincent.

Cependant le P. Azevedo, après avoir terminé la visite du Brésil, était retourné en Europe, occupé de la pensée que, les Jésuites s'employant seuls à la conversion des Brésiliens, et ces religieux ne pouvant se recruter en Portugal en assez grand nombre pour suffire à la multitude des indigènes, il fallait établir dans le pays même une pépinière de missionnaires, au moyen d'un noviciat et d'un séminaire d'étudiants de la Compagnie (1). Lorsque Azevedo

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. II, p. 278. Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 146 et 170.

très-durs et endurcis à la fatigue, s'étonnaient de sa vélocité, s'écriant qu'il ne marchait pas, mais qu'il volait. Souvent, Anchieta laissait ses compagnons le précéder, afin de pouvoir se recueillir et converser avec Dieu : on se retournait au bout de quelques lieues, pour le voir venir; mais, quand on le croyait derrière soi, il était au contraire en avant, sans qu'on pût s'expliquer comment sa course rapide lui avait fait regagner tant de chemin. A ce rude exercice, ses talons et la plante de ses pieds se revêtirent d'un calus solide. Un jour qu'il parcourait son *Pérou*, il quitte ses compagnons, et, par une subite inspiration, s'enfonce dans les bois, où il rencontre un vieil indigène, assis à terre et appuyé contre un arbre. (Pl. LXXIV, n° 1.) « Hâtez-vous, lui crie le vieillard, car je vous ai longtemps attendu. » Le Père s'informe d'où il vient, et apprend qu'il a été transporté en cet endroit d'une côte très-éloignée. Anchieta lui demande alors pourquoi il est venu. « Pour qu'on m'apprenne à bien vivre, » répond le vieillard. Cette locution indiquait chez les Brésiliens la loi divine et le chemin du salut. Le missionnaire, entrant dans le détail de sa vie, en sonde toutes les époques, et s'assure qu'il n'a jamais eu qu'une femme, qu'il n'a pris les armes que pour sa légitime défense, en un mot, qu'il n'a violé la loi naturelle par aucun péché mortel. Cet homme a la notion du juste et de l'injuste; il a l'idée de l'auteur de la nature; et, interrogé sur certains mystères de la religion, il répond que son intelligence en a eu la pensée, sans que sa parole ait pu l'exprimer. Après avoir complété son instruction, Anchieta, qui le voit abattu de fatigue et épuisé de vieillesse, recueille quelques gouttes d'eau sur les feuilles d'une plante, car on n'en trouve pas d'autre en ce lieu, puis il le baptise, et lui donne le nom d'Adam. Le bon vieillard, éprouvant les effets de la grâce transmise par le sacrement, rend hommage d'un visage riant au Père des miséricordes qui vient de réaliser ses désirs, remercie Anchieta, instrument de son bonheur, et, libre de toute inquiétude, remet entre les mains de Dieu, au lieu même où il a été régénéré, son âme lavée dans le sang de Jésus-Christ. Le missionnaire, après avoir recommandé au Seigneur cette âme qui se dépouille de son enveloppe mortelle, enterre le corps sous le sable de la forêt. Une autre fois, Anchieta rencontra dans ses courses un lépreux : il l'instruisit, le baptisa, et le guérit tout à la fois de la lèpre du corps et de celle de l'âme. Nous pourrions citer beaucoup d'autres miracles de cet illustre thaumaturge. Étienne Ribera, de Piratiningua, l'accompagnait, sans porter aucune provision pour le voyage; mais il lui prédit qu'on trouverait un poisson sur le rivage, et Ribera racontait plus tard que cette prédiction, faite par Anchieta pour l'exciter à mettre sa confiance en Dieu, s'était réalisée à quelques pas. Les animaux, comme jadis ceux de l'Éden à l'égard du premier homme dans l'état d'innocence, se montraient soumis au serviteur de Dieu, dont la robe baptismale n'avait reçu aucune tache qui en diminuât l'éclat; les oiseaux du ciel, voltigeant autour de lui ou se reposant sur son bras, mêlaient leurs harmonieux concerts aux louanges que sa voix innocente rendait au Seigneur; les serpents, maniés par sa main qui jouait avec leurs souples anneaux, oubliaient leur venin et refusaient de lui lancer la mort; les panthères, suivant sa trace, respectaient son oraison, et recevaient, dociles à son appel, la nourriture que Dieu dispense à toute créature vivante. La douceur qui rayonnait sur son front serein, semblait réagir sur la férocité des bêtes fauves; et pourtant Anchieta n'eût rien désiré autant que la mort, soufferte avec toutes les horreurs de l'abandon, sous la dent d'un animal carnassier ou dans la fange d'une fondrière écartée. Ainsi vivait le missionnaire, tantôt dans la profondeur des bois, tantôt sur la grève aride du rivage, évangélisant les idolâtres, lorsqu'il fut nommé supérieur de la maison de Espirito-Santo, et plus tard de la maison de Saint-Vincent.

Cependant le P. Azevedo, après avoir terminé la visite du Brésil, était retourné en Europe, occupé de la pensée que, les Jésuites s'employant seuls à la conversion des Brésiliens, et ces religieux ne pouvant se recruter en Portugal en assez grand nombre pour suffire à la multitude des indigènes, il fallait établir dans le pays même une pépinière de missionnaires, au moyen d'un noviciat et d'un séminaire d'étudiants de la Compagnie (1). Lorsque Azevedo

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. II, p. 278. Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 166 et 170.

traversa Évora pour se rendre à Rome, beaucoup de jeunes gens de son institut, ou bien élèves de l'université, le supplièrent d'obtenir que le Père général leur permit d'aller grossir au Brésil les rangs de la milice apostolique. François de Borgia agréa le projet du noviciat et du séminaire d'étudiants, et ordonna au P. Azevedo de retourner outre-mer, en qualité de provincial, pour le réaliser. Afin de pourvoir à la nécessité présente, le général lui permit, en outre, de recevoir dans la Compagnie tous les jeunes gens qui voudraient le suivre et qu'il jugerait convenir à cette mission. Le saint Pape Pie V combla le provincial du Brésil de grâces spirituelles; il l'autorisa même, par une exception fort remarquée, à prendre une copie du portrait de la sainte Vierge, attribué à l'évangéliste saint Luc, et que l'on conserve dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Azevedo réunit ensuite, tant en Espagne qu'en Portugal, soixante-neuf sujets, les uns déjà prêtres, les autres élèves de théologie ou de philosophie, d'autres encore simples coadjuteurs temporels. Le provincial s'embarqua avec quarante-quatre d'entre eux sur *le Saint-Jacques;* le P. Diaz et vingt autres furent placés sur le vaisseau de don Louis de Vasconcellos, amiral de la flotte, et nouveau gouverneur du Brésil; le P. François de Castro, avec le reste, monta sur le navire *les Orphelins*, ainsi nommé parce qu'il transportait dans la colonie une foule d'enfants, qu'une contagion récente avait privés de leurs parents, et qu'on destinait à peupler d'Européens ce nouveau pays. Les soixante-neuf membres de la Compagnie se trouvèrent donc répartis sur les trois navires, sans compter quelques-uns qui les accompagnaient avec le désir d'être reçus dans l'institut au Brésil. La flotte, composée de sept vaisseaux, quitta Lisbonne le 5 juin 1570, et arriva en sept jours à Madère. Dès l'an 1556, trois Jésuites, après une double tentative infructueuse pour aborder aux Açores, avaient été poussés par la tempête dans l'île de Madère, dont ils trouvèrent les habitants consternés du pillage et des cruautés exercées récemment par des pirates calvinistes, et ils répandirent les consolations et la force de la religion sur ces infortunés. Un collége de la Compagnie s'établit dans l'île, et le P. Azevedo y reçut, avec ses compagnons, un charitable accueil.

Le Saint-Jacques, monté par le provincial du Brésil, devait se séparer du reste de la flotte pour aller déposer des marchandises à Palma, l'une des Canaries, archipel qui possédait aussi des Jésuites depuis 1557; car des missionnaires de cet ordre avaient alors accompagné Barthélemi Turriano, évêque des Canaries: ils s'étaient mis, avec le pieux prélat, à cultiver avec ardeur son diocèse, et bientôt l'un d'eux y avait terminé, ainsi que le premier pasteur, une vie prodiguée avec zèle. Azevedo, ayant appris que des corsaires calvinistes qui venaient de se présenter à la vue de Madère se dirigeaient vers les Canaries, exhorta les passagers du *Saint-Jacques* à se tenir prêts à mourir, au besoin, pour la défense de la foi, ajoutant que, si quelqu'un de ses compagnons ne se sentait pas la force d'affronter le danger, il le laisserait avec les autres navires. Sur quarante-quatre, il y en eut quatre seulement qui prirent le parti de rester avec la flotte, et aucun d'eux ne persévéra depuis dans sa vocation: tous les autres s'attachèrent courageusement à leur chef. Le 29 juin, fête de saint Pierre et de saint Paul, eut lieu la séparation: les larmes qu'on répandit témoignèrent du pressentiment qu'on avait de ne plus se revoir sur la terre.

En voguant vers Palma, les passagers du *Saint-Jacques* ne s'entretinrent que de la couronne du martyre, et du bonheur qui les attendait dans ces îles vraiment *Fortunées*, si le plus cher de leurs vœux s'y trouvait accompli. Un vent contraire força le navire de relâcher à un petit port de l'île de Palma. Azevedo y rencontra un de ses amis d'enfance, qui insista pour qu'il se rendît par la voie de terre de cet endroit au port principal, où le navire, qui avait des marchandises à y déposer, le rejoindrait à loisir. Il flottait entre les instances de son ami, déterminées par la crainte des corsaires calvinistes qui couraient la côte, et la répugnance qu'il éprouvait à se séparer des matelots du *Saint-Jacques*. Du moins, avant de les quitter, il voulut les communier de sa main. Après la messe, pendant laquelle il ne manquait jamais de recommander à Dieu les affaires importantes, Azevedo, au lieu de prendre la voie de terre, fit replacer son bagage sur le navire, y monta avec ses compagnons, et fit voile pour le port de Palma. Le samedi 15 juillet, à l'aube du jour, un matelot

signala cinq vaisseaux. On crut d'abord que c'était la flotte du gouverneur du Brésil; mais on ne tarda pas à reconnaître des voiles françaises, conduites par Jacques Sourie, natif de Dieppe, vice-amiral de la reine de Navarre, et zélé calviniste. Le capitaine portugais, croyant que son équipage ne suffirait pas pour la défense de son vaisseau, proposa au P. Azevedo de faire prendre les armes à ceux de ses compagnons qui n'étaient pas dans les ordres sacrés, et qui formaient le plus grand nombre : il n'y voulut jamais consentir, et, après avoir disposé tous les novices à verser leur sang pour Jésus-Christ, il les fit descendre, sous la conduite du P. Benoît de Castro. Pour lui, il se dévoua, avec onze des plus expérimentés, à secourir les blessés, à administrer les mourants, à remplir enfin tous les ministères temporels compatibles avec l'état religieux. Placé au pied du mât, tenant en main le portrait de la sainte Vierge, qu'il avait rapporté de Rome, il exhortait l'équipage à combattre vaillamment et à mourir pour la foi catholique. Trois Français tentèrent l'abordage; mais, n'étant pas suivis des autres, ils furent précipités dans la mer et noyés. Deux autres tentatives d'abordage échouèrent de même, jusqu'à ce que, les quatre autres vaisseaux de Sourie arrivant au secours du premier, le navire portugais se vit cerné de toute part, et les calvinistes s'élancèrent de divers côtés sur son bord par groupes de quarante soldats à la fois. Les Portugais continuèrent de se défendre avec valeur, Azevedo les encourageant toujours par ces mots : « Mourons tous, mes amis, mourons pour le service du Sauveur, et pour glorifier la foi, dont ces hommes sont ennemis! » A cette parole, un des calvinistes décharge sur sa tête un coup d'épée, qui la lui fend jusqu'à la cervelle; mais il ne s'interrompt pas, et se tient d'un pied ferme à la même place. Trois coups de pique multiplient ses blessures. Frappé à mort, il tombe sur le tillac, en s'écriant : « Que les hommes et les anges me soient témoins que je meurs pour la défense de la sainte Église catholique, apostolique, romaine; de tout ce qu'elle professe, et de tout ce qu'elle enseigne. » Ses compagnons, voyant leur supérieur étendu à terre, accourent vers lui les larmes aux yeux pour recevoir sa dernière bénédiction. Baigné dans son sang, il les embrasse avec tendresse : « Courage, mes enfants, leur dit-il, ne craignez point la mort; mais remerciez Notre-Seigneur qui vous fait la grâce de pouvoir sacrifier votre vie pour son amour : puisque nous avons un témoin si fidèle et un rémunérateur si libéral, ne nous montrons pas lâches, et que le cœur ne nous manque point, au moment de combattre pour son service. » Il rend ainsi son âme à Dieu, tenant toujours entre ses mains l'image de la sainte Vierge, sans que les calvinistes puissent la lui arracher, en sorte qu'ils la jettent avec lui dans la mer. Au bruit que les ennemis avaient fait en se précipitant sur le navire, le P. Benoît de Castro, qui priait au fond du vaisseau avec les jeunes Jésuites, était remonté un crucifix à la main; et, s'avançant au plus fort de la mêlée, il montrait le signe de la rédemption aux calvinistes, à qui il disait avec courage : « Je suis catholique, fils de l'Église romaine, et je veux mourir tel. » Trois coups d'arquebuse répondent à sa profession de foi. Comme il continue, plusieurs coups d'épée leur succèdent, et on le jette encore vivant dans les flots. Emmanuel Alvaro, autre Jésuite, encourageant aussi les Portugais à combattre, et reprochant aux calvinistes leur aveuglement et leur obstination, est blessé au visage; on l'étend ensuite à demi mort sur le tillac, on lui rompt les jambes, on brise ses os pour ajouter à ses souffrances, et, dans ses angoisses, Alvaro, tournant les yeux vers ses compagnons, leur dit : « Mes frères, je vous supplie de ne pas me porter compassion, mais de me porter plutôt envie; car je confesse n'avoir jamais mérité le bonheur que Dieu m'accorde d'endurer ces tourments pour sa gloire. Il y a quinze ans que je suis dans la Compagnie, et plus de dix que je demande de faire le voyage du Brésil et que je m'y prépare. J'estime que mes travaux sont bien récompensés par une fin si heureuse. » Les calvinistes, furieux de ce langage, lancent Alvaro agonisant au milieu des vagues. Apercevant deux autres Jésuites qui priaient Dieu devant les images, pour lesquelles ils ont tant d'horreur, ils se jettent sur eux avec rage : du pommeau de leurs épées ils enfoncent le crâne du premier, Blaise Ribeiro, qui, lorsqu'on lui fait sauter la cervelle, tombe roide mort; le second, Pierre Fonseca, reçoit dans la bouche un coup de poignard qui lui brise la mâchoire et lui coupe la langue. Cependant le

P. Jacques d'Andrada, devenu supérieur par la mort d'Azevedo, entendait la confession de quelques-uns de ses compagnons. Les calvinistes, reconnaissant un prêtre à cette action, s'indignent bien davantage encore, lorsqu'il s'écrie : « Mes frères, préparez vos âmes, car votre rédemption s'approche. » Se ruant sur lui, les barbares lui donnent plusieurs coups de poignard, puis le jettent à moitié vivant dans la mer. Deux autres Jésuites, Grégoire Escrivain et Alvarez Mendez, qui gisaient au lit malades, se lèvent à grand'peine, passent leur soutane sur leur chemise, et, à demi vêtus, les pieds nus, vont se mêler à ceux que l'on massacre, afin de ne pas perdre une si belle couronne : ils auraient pu se soustraire à la mort en restant dans leur lit, sans dire qu'ils étaient les compagnons des martyrs; mais ils aiment mieux gagner la même palme que de prolonger leur vie temporelle, et ils se font tuer pour la même cause. Un jeune homme de dix-huit ans, Simon d'Acosta, que son extérieur et son air de noblesse signalent comme le rejeton d'une illustre famille, est amené devant Sourie, qui espère de lui une riche rançon. Le corsaire lui demande s'il est aussi Jésuite. Une simple dénégation peut lui sauver la vie; loin d'y recourir, Simon déclare qu'il est le compagnon et le frère de ceux qui meurent pour la foi catholique, apostolique, romaine. Sourie, transporté de fureur, le fait aussitôt étrangler et jeter dans l'eau. Maîtres du navire, les calvinistes le mettent au pillage; ils vident les coffres dans lesquels Azevedo avait placé les objets de dévotion et les ornements sacerdotaux, profanent les reliques, brûlent un morceau de la vraie croix, frappent de leurs poignards un crucifix, et l'un d'eux, s'habillant par dérision comme le prêtre à l'autel, parodie les cérémonies de la messe. Comme l'artillerie des Français avait maltraité *le Saint-Jacques* au point qu'il menaçait de couler à fond, on rassemble tous les Jésuites qui survivent, et, après les avoir accablés de soufflets et de coups de poing, on les met à la pompe; mais ce travail dura peu. Jacques Sourie, apprenant qu'il y a encore des Jésuites en vie, ordonne à haute voix d'en finir : « Tuez, tuez cette canaille, qui allait au Brésil semer le papisme, s'écrie-t-il; jetez dans la mer tous ces chiens de Jésuites. » A cet ordre du vice-amiral, les soldats saisissent les captifs, les attachent deux à deux ou trois à trois, les conduisent sur le bord du navire, les percent chacun de quelques coups de poignard, et les précipitent dans les flots (Pl. LXXIV, n° 2), où les martyrs tombent en entonnant le *Te Deum*. A quelques-uns même, on coupa les bras ou les mains, pour leur ôter tout moyen de se rattacher au navire dans les convulsions de l'agonie. Ainsi périrent, massacrés de sang-froid, les religieux ou novices de la Compagnie de Jésus, jeunes gens pour la plupart, de qui les calvinistes n'avaient pu recevoir aucun dommage, mais que leur qualité de Jésuites, c'est-à-dire de grenadiers de la foi, désignait à toutes les violences de l'hérésie. Le même Jacques Sourie, s'étant rendu maître peu de temps auparavant d'un vaisseau qui transportait deux Franciscains et deux prêtres séculiers, n'avait fait aucun mal ni aux uns ni aux autres, tandis qu'il ne laissa pas échapper un seul disciple de saint Ignace; preuve évidente que c'était à la Compagnie de Jésus que les calvinistes en voulaient. Nous nous trompons : sur quarante, il y eut une exception. Au fur et à mesure que les corsaires, triant les captifs, mettaient à part les Jésuites, ils examinaient avec soin les mains et les vêtements de chaque prisonnier. Voyant que Jean Sanchez avait les mains sales et durcies, et qu'il portait une robe courte et souillée, ils demandèrent au captif s'il n'était pas le cuisinier des religieux. Sur sa réponse affirmative, ils l'épargnèrent, afin de l'employer au même usage, Dieu permettant que ce témoin survécût pour attester toutes les circonstances du martyre de ses frères. Sanchez resta avec les calvinistes jusqu'à leur retour en France, d'où il regagna le Portugal. Mais d'autres Portugais, auxquels on accorda la vie, portèrent beaucoup plus tôt la nouvelle de ce tragique événement à Madère, où se trouvaient encore les trente autres membres de la Compagnie qui s'y étaient arrêtés, en sorte que le P. Diaz put envoyer, dès le 18 août, au P. Henriquez, provincial du Portugal, un récit de ce qui s'était passé le 15 juillet. L'exception faite en faveur du Frère cuisinier réduisait à trente-neuf le nombre des victimes; mais celui de quarante, comme autrefois pour les martyrs de Sébaste, était arrêté dans les décrets éternels sur les missionnaires du Brésil. Un jeune homme nommé Saint-Jean, neveu du

capitaine qui commandait *le Saint-Jacques*, avait été si frappé des actes de vertu et de piété des Jésuites, qu'il avait demandé au P. Azevedo, et obtenu, la faveur d'être admis au nombre des novices, mais sans porter leur habit, parce qu'il ne s'en trouvait pas de reste sur le navire. Au moment du triage, il se rangea sans mot dire parmi les agneaux destinés à la boucherie. On le repoussa, en disant qu'il n'était pas du nombre des condamnés. « Vous vous trompez, répliqua-t-il avec courage; je suis reçu dans la Compagnie de Jésus, et je vais aussi prêcher au Brésil les vérités de la religion catholique. » Comme on ne tenait pas compte de sa généreuse réclamation, il saisit un des habits dont les martyrs avaient été dépouillés, s'en revêtit à la hâte, et revint vers les meurtriers, qui le massacrèrent dans leur dépit furieux, et jetèrent son corps à la mer. Saint-Jean, bien qu'il n'appartînt pas encore proprement à la Compagnie de Jésus, compléta ainsi le nombre de ses quarante martyrs, dont les noms, écrits dans le livre de vie, ne sauraient être mis en oubli. Ce sont les suivants : le P. Ignace Azevedo, Portugais de Porto, provincial du Brésil; le P. Benoît de Castro, Portugais; le P. Jacques d'Andrada, Portugais; Emmanuel Alvaro, Portugais; Blaise Ribeiro, Portugais de Braga; Pierre Fonseca, Portugais; Grégoire Escrivain, Portugais; Alvaro Mendez, Portugais; Simon d'Acosta, Portugais; François-Alvaro Covillo, Portugais; Dominique Hernandez, Portugais; Alfonse Vaena, Espagnol de la Nouvelle-Castille; Gonzale Henriquez, Portugais, diacre; Jean Fernandez de Lisbonne; Jean Fernandez de Braga; Jean de Majorque, Aragonais; Alexis Delgado, Portugais; Louis Correa, Portugais; Emmanuel Rodriguez, Portugais; Simon Lopez, Portugais; Pierre Nugnez, Espagnol; François Magallanes, Portugais; Nicolas Dinys de Bragança; Gaspard Alvarez, Portugais; Antoine Hernandez, Portugais de Monte-Major; Emmanuel Pacheco, Portugais; Pierre Fontaura, Portugais; André Gonzales, Portugais de Viana; Jacques Perez, Portugais; Jean Baëza, Espagnol; Marc Caldeira, Portugais; Antoine Correa, Portugais de Porto; Hernand Sanchez, Espagnol; François Perez Godoy, Espagnol de Torijos; Jean de Saint-Martin, Portugais de Illescas; Jean de Zafra, Espagnol de Tolède; Antoine Suarez, Espagnol; Étienne Zuzayre, Biscayen, qui, avant de quitter Placencia, en Espagne, où il demeurait, pour aller au Brésil, avait dit au P. Joseph Acosta, son confesseur, qu'il partait joyeux, parce qu'il avait la certitude de mourir martyr. Comme on lui demandait qui lui avait donné cette assurance, il avait répondu que Notre-Seigneur venait de le lui révéler. La *Vie* d'Azevedo a été écrite par les Pères Jules de Cordara et de Beauvais, du même ordre. Le P. Jacques Courtois, dit le Bourguignon, peintre et Jésuite, fit de sa mort et de celle de ses compagnons le sujet d'un tableau; mais le plus beau monument de leur triomphe est un décret du 21 septembre 1742, par lequel Benoît XIV a constaté le martyre et la cause du martyre de ces quarante Jésuites.

Un mois après le massacre que nous venons de raconter, les Jésuites restés à Madère poursuivirent leur route vers le Brésil. Des tempêtes dispersèrent la flotte, et le navire que montait le P. Diaz avec plusieurs de ses compagnons dévia de son chemin jusqu'à l'île de Cuba (1). Il était en si mauvais état, qu'on dut l'abandonner dans le port de San-Iago. Les voyageurs n'en trouvant pas d'autre en cet endroit, crurent qu'ils seraient plus heureux au port d'Abana. Ils partirent les pieds nus, par une pluie battante, et, après trois journées de fatigues, ils rencontrèrent une mauvaise barque, insuffisante pour les protéger contre les injures du temps : ils n'en firent pas moins soixante-quatorze lieues sur ce bateau, qui les conduisit au port d'Abana, où ils frétèrent un navire avec lequel ils regagnèrent les Açores au mois d'août 1571. Louis de Vasconcellos, avec le P. François de Castro et cinq autres membres de la Compagnie de Jésus, les y avait devancés. Cet amiral, voyant sa flotte diminuée au point qu'il avait à peine assez de monde pour remplir un navire de charge, résolut de ne conserver qu'un vaisseau et de se diriger ainsi vers le Brésil. Il ne restait en tout que quatorze membres de la Compagnie, savoir, les deux Pères Pierre Diaz et François de Castro, et douze qui n'étaient pas prêtres. Ces religieux s'embarquèrent le 6 septembre 1571 avec

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. II, p. 295. Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 174 et 177.

Vasconcellos. Quelques jours après, on aperçut cinq navires de haut bord, quatre français et un anglais, sous le commandement du Béarnais Capdeville, calviniste comme Jacques Sourie, sur le vaisseau duquel il s'était trouvé quand ce corsaire avait pris *le Saint-Jacques*. Les Portugais se préparèrent aussitôt au combat, par la réception des sacrements. La bataille, engagée le lendemain, 13 septembre, fut terrible, et la mort seule de l'amiral, qui périt l'épée à la main, fut le signal de la défaite des catholiques, si inférieurs en forces. Le P. François de Castro entendait la confession du pilote, blessé mortellement, quand les calvinistes, reconnaissant ainsi qu'il était prêtre, se jetèrent sur lui avec rage et le laissèrent mort sur la place. Le P. Diaz, occupé jusqu'alors à entendre les confessions au fond du vaisseau, montait au bruit de l'abordage, suivi du frère Gaspard Goes, et voulait rejoindre le P. François de Castro : aperçus par les hérétiques au moment où ils parurent sur le pont, ils partagèrent le sort du martyr; puis les trois corps furent jetés à la mer. Les autres membres de la Compagnie, au nombre de onze, attendaient sous le pont qu'on vînt les massacrer. Voyant qu'on n'accourait pas, et qu'au contraire le bruit s'était apaisé, ils s'encouragèrent mutuellement à mourir avec constance pour l'amour de Jésus-Christ, sortirent de leur retraite, et s'offrirent à la vue de l'ennemi en un groupe isolé du reste de l'équipage, afin que l'on reconnût bien qu'ils appartenaient au même ordre que les trois premières victimes. Les calvinistes leur prodiguèrent les injures et les coups, sans qu'ils répondissent rien, sinon qu'ils étaient catholiques. On les enferma la nuit dans la cabine de Vasconcellos, en leur liant les mains derrière le dos. Comme, lorsqu'on les attachait ainsi, Michel, Aragonais, qui avait été blessé à un bras, jeta un soupir parce qu'on venait de toucher à sa plaie, les calvinistes, au lieu de lui témoigner de la compassion, se saisirent de lui, et le précipitèrent dans la mer, associant à son supplice François Paul qui se trouvait à côté de lui. (Pl. LXXV, n° 1.) Les autres demeurèrent garrottés toute la nuit et une partie du jour suivant, sans qu'on leur donnât à boire ni à manger. Par un raffinement de cruauté, les calvinistes venaient tour à tour à leur porte, annonçant tantôt qu'ils seraient mis en liberté, tantôt qu'on allait les faire mourir. Les prisonniers de Jésus-Christ ne répondaient pas aux outrages, mais s'animaient à supporter avec patience tous les tourments qui leur étaient réservés. Le jour venu, on les tira de prison, et on les condamna à perdre la vie. Déjà on apprêtait les cordes pour les pendre au haut du grand mât, lorsque Capdeville ajourna l'exécution de la sentence dans l'espoir qu'ils lui livreraient tout l'or que sans doute ils portaient au Brésil pour y fonder leurs établissements. Ayant reconnu leur pauvreté, il ordonna de laisser dans le vaisseau portugais Jacques Carvalho et Pierre Diaz, homonyme du Père qui avait été tué. Les sept autres furent transportés sur son propre navire, où les calvinistes recommencèrent à les injurier. Tant que les outrages furent personnels, les sept religieux gardèrent le silence; mais, lorsqu'ils entendirent parler d'une manière indigne du Pape, des saints et des choses sacrées, ils reprochèrent avec une sainte hardiesse ces impiétés aux blasphémateurs. Ceux-ci, irrités de leurs remontrances, leur appliquèrent brutalement des soufflets; et, lorsqu'ils aperçevaient une tonsure, annonçant que la victime avait reçu quelque ordre de l'Église, ils se mettaient tous à frapper sur ce signe comme sur une enclume. Entre les novices se trouvait Pierre Fernand, menuisier de son état. Dépouillé de sa soutane quand le navire portugais avait été capturé, il ne portait plus qu'un pourpoint : aussi, dans la crainte de n'être pas reconnu pour Jésuite, et de manquer la couronne du martyre, il se tenait serré contre ses compagnons. Les calvinistes se jouèrent de la manière la plus atroce de ce bon novice, qui, sous la chaude empreinte de leurs soufflets, sous les mille piqûres de leurs épées, sous le déluge de leurs grossières injures, tressaillait de joie, et s'écriait, dans le transport de sa reconnaissance : « Qu'ai-je donc fait, ô mon Dieu, pour mériter le bonheur de souffrir quelque chose en votre nom? » Fatigués un moment du rôle de bourreaux, les calvinistes s'éloignèrent. Les religieux profitèrent de cet instant de relâche, en s'animant à endurer la mort, et Pierre Fernand, quoique le dernier reçu dans la Compagnie, fut celui qui témoigna la soif la plus ardente des tortures. Comme ils s'entretenaient saintement de leur prochain combat, les soldats, se rapprochant, engagent avec eux une

prisonniers de
aux outrages,
c patience tous
ervés. Le jour
les condamna
ait les cordes
mât, lorsque
e la sentence
tout l'or que
pour y fonder
nu leur pau-
s le vaisseau
rre Diaz, ho-
Les sept au-
re navire, où
les injurier.
nels, les sept
is, lorsqu'ils
indigne du
rées, ils re-
se ces impié-
rités de leurs
talement des
ent une ton-
it reçu quel-
t tous à frap-
lume. Entre
rnand, me-
sa soutane
capturé, il
aussi, dans
ur Jésuite,
tyre, il se
Les calvi-
s atroce de
mpreinte de
es de leurs
res injures,
e transport
onc fait, ô
de souffrir
ués un mo-
inistes s'é-
de cet in-
er la mort,
reçu dans
la soif la
s'entrete-
mbat, les
c eux une

Vasconcellos. Quelques jours après, on aperçut cinq navires de haut bord, [illegible] français et un anglais, sous le commandement du Béarnais Capdeville, calviniste [illegible] sur le vaisseau [illegible] corsaire [illegible] Les Portugais se [illegible] récep[illegible] le [illegible] [illegible] si les [illegible] Le P. [illegible] de Castro [illegible] [illegible] reconnaissant ainsi qu'il [illegible] se jetèrent sur lui avec rage et le tuèrent mort sur la place. Le P. Diaz, occupé jusqu'alors à entendre les confessions au fond du vaisseau, montait au bruit de l'abordage, suivi du frère Gaspard Goes, et voulait rejoindre le P. François de Castro; aperçus par les hérétiques au moment où ils paraissaient sur le pont, ils partagèrent le sort du martyr; puis les trois corps furent jetés à la mer. Les autres membres de la Compagnie, au nombre de onze, attendaient sous le pont qu'on vînt les massacrer. Voyant qu'on n'accourait pas, et qu'au contraire le bruit s'était apaisé, ils s'encouragèrent mutuellement à mourir avec constance pour l'amour de Jésus-Christ, [illegible] de leur retraite, et s'offrirent à la vue de [illegible] groupe isolé du reste de l'équipage, [illegible] l'on reconnût bien qu'ils appartenaient au même ordre que les trois premières victimes. Les calvinistes leur prodiguèrent les injures et les coups, sans qu'ils répondissent rien, sinon qu'ils étaient catholiques. On les enferma la nuit dans la cabine de Vasconcellos, en leur liant les mains derrière le dos. Comme, lorsqu'on les attachait ainsi, Michel Aragonais, qui avait été blessé à un bras, jeta un [illegible] parce qu'on venait de toucher à sa plaie, les calvinistes, au lieu de lui témoigner de la compassion, se saisirent de lui, et le précipitèrent dans la mer, associant à son supplice François Perez, qui se trouvait à côté de lui. (Pl. LXXV, n° 1.) Les autres demeurèrent garrottés toute la nuit et une partie du jour suivant, sans qu'on leur donnât à boire ni à manger. Par un raffinement de cruauté, les calvinistes venaient tour à tour à leur porte, annonçant tantôt qu'ils seraient mis en liberté, tantôt qu'on allait les faire mourir. Les prisonniers de Jésus-Christ ne répondaient pas aux outrages, mais s'animaient à supporter avec patience tous les tourments qui leur [illegible]. Le [illegible] venu, on les tira de [illegible] condamnés à perdre la vie. Déjà on [illegible] les cordes pour les pendre au haut du [illegible] mais, lorsque Capdeville ajourna l'exécution de la sentence, dans l'espoir qu'ils lui livreraient tout l'or que [illegible], ils portaient au Brésil pour y fonder [illegible] établissements. Ayant reconnu leur pauvreté, il ordonna de laisser dans le vaisseau portugais Jacques Carvalho et Pierre Diaz, [illegible] du Père qui avait été tué. Les [illegible] [illegible] transportés sur son propre navire, [illegible] commencèrent à les injurier. [illegible] français, [illegible] espagnols, les [illegible] gardèrent le silence; mais, lorsqu'ils [illegible] parler d'une manière indigne du [illegible], des saints et des choses sacrées, ils reprochèrent avec une sainte hardiesse ces impudents blasphémateurs. Ceux-ci, irrités de leurs remontrances, leur appliquèrent brutalement des soufflets; et, lorsqu'ils apercevaient une tonsure, annonçant que la victime avait reçu quelque ordre de l'Église, ils se mettaient tous à frapper sur ce signe comme sur une enclume. Entre les novices se trouvait Pierre Fernand, [illegible] de son état. Dépouillé de sa soutane quand le navire portugais avait été capturé, il ne portait plus qu'un pourpoint; aussi, [illegible] de n'être pas reconnu pour Jésuite, [illegible] la couronne du martyre, il [illegible] ses compagnons. Les calvinistes [illegible] de la manière la plus atroce de [illegible], sous la chaude empreinte de [illegible], sous les mille piqûres de leurs [illegible], sous le déluge de leurs grossières injures, [illegible] de joie, et s'écriait, dans le transport de sa reconnaissance : « Qu'ai-je donc fait, ô mon Dieu, pour mériter le bonheur de souffrir quelque chose en votre nom? » Fatigués un moment du rôle de bourreaux, les calvinistes s'éloignèrent. Les religieux profitèrent de cet instant de relâche, en s'animant à endurer la mort, et Pierre Fernand, quoique le dernier reçu dans la Compagnie, fut celui qui témoigna la soif la plus ardente des tortures. Comme ils s'entretenaient saintement de leur prochain combat, les soldats, se rapprochant, engagent avec eux une

Martyre de Diaz et de ses quatre compagnons

Martirio di Diaz e de' quattro suoi compagni — Martirio de Diaz y de sus cuatro compañeros

[illegible]

Alfonso [illegible] suoi sei compagni — Alfonso [illegible] compañeros

sorte de controverse. « Ne voyez-vous pas, disent-ils, que vous êtes en notre pouvoir? Pourquoi donc ne demandez-vous pas à la vierge Marie et aux saints, dans l'intercession desquels vous avez tant de confiance, de vous délivrer de nos mains? — Certes, répondent les captifs, s'il était plus expédient que notre vie se prolongeât, la bienheureuse Vierge et les saints du paradis obtiendraient de Dieu notre liberté. Mais, comme il vaut mieux que nous mourions maintenant pour la défense de la foi, ils s'abstiennent de demander notre délivrance. » Des crachats furent la réponse des calvinistes furieux. Alfonse Fernandez, que la mort des Pères avait fait le supérieur de ses compagnons, ayant répliqué avec une sainte liberté à l'un des soldats : « Tu paieras ce mot de ta tête, » lui dit le forcené. « Moi et tous mes compagnons, nous sommes prêts à mourir, reprit le religieux, dès qu'il plaira à Dieu de permettre notre mort. » La menace du soldat fut réalisée après le repas du soir. Gorgés de viandes et de vin, les calvinistes entourèrent les religieux, se groupant huit ou dix autour de chacun, et les lancèrent de toutes leurs forces dans la mer aussi loin qu'ils purent. (Pl. LXXV, n° 2.) Pierre Fernand et Jean Alvare qui ne savaient pas nager furent noyés aussitôt. Les cinq autres se soutinrent quelque temps sur les flots, s'exhortant mutuellement à faire avec amour le sacrifice de leur vie à Jésus-Christ. Mais, enfin, les forces et la respiration venant à manquer à trois d'entre eux, ils se demandèrent réciproquement pardon des offenses commises, et dirent un dernier adieu à Jacques Fernand ainsi qu'à Sébastien Lopez, qui, fortifiés par la nourriture que des soldats leur avaient donnée assez tard, résistaient mieux au danger. Jacques Fernand suivit même la flotte avec assez de facilité, parce qu'une grande pluie avait abattu le vent, et il finit par atteindre l'une des embarcations sur laquelle on le reçut; car Dieu voulait que l'on connût par son entremise tous les détails de l'événement. Cependant, les cinq religieux, épuisés de fatigue, ne cessaient de se recommander à Dieu, et, pour se garantir contre les tentations du mauvais Esprit qui assiége surtout l'homme à sa dernière heure, ils récitaient ensemble le symbole des apôtres et d'autres prières. Alfonse Fernandez commença le Psaume L : *Miserere mei, Deus*, et ses compagnons le continuèrent en alternant avec lui. Vers minuit, et à ces paroles : *Tibi soli peccavi*, les forces manquant tout à fait à Alfonse, il s'enfonça et ne reparut plus. Après lui, Alfonse-André Païs se noya, en prononçant le saint nom de Jésus, pour l'amour duquel il mourait. Fernand Alvare fut submergé le dernier. Sébastien Lopez, voyant que ses trois compagnons étaient morts, qu'il restait seul au milieu des vagues et des ombres d'une nuit profonde, et que la pluie tombait sans relâche, reprit pourtant courage en apercevant, à une demi-lieue de distance, une lumière sur l'un des navires. Nageant droit vers cette lumière, il atteignit enfin la flotte, s'approcha d'un vaisseau, et demanda qu'on l'y reçût : non-seulement on lui répondit par des injures, mais on voulut lui tirer un coup d'arquebuse. Il finit par s'adresser à une embarcation que l'on convoyait. Un calviniste s'y trouvait, moins cruel que les autres ou déjà repentant d'avoir quitté la religion de ses pères : cet homme tendit la main à Sébastien Lopez, le cacha dans un coin de l'embarcation, répara ses forces par la nourriture, lui procura un vêtement, le fit ensuite passer dans un navire, en le présentant comme un prisonnier portugais, et lui sauva ainsi la vie, en sorte que l'on apprit de sa bouche les dernières circonstances de ce drame lugubre. Sébastien Lopez et Jacques Fernand parlèrent aussi des horribles profanations commises par les calvinistes sur le vaisseau portugais : elles ne le cédaient point à celles dont ils s'étaient rendus coupables sur *le Saint-Jacques*. Capdeville ayant relâché vingt-trois jours après à la côte de Galice, où les calvinistes se partagèrent le butin, les deux religieux purent alors se retirer en Portugal avec d'autres captifs dont on avait épargné la vie. Le P. François Henriquez, instruit par leur rapport, envoya, le 19 décembre 1571, de Lisbonne à Rome, la Relation de ce qui s'était passé. Quant à Jacques Carvalho et à Fernand Alvare, comme on n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus, on présume qu'ils furent tués à l'exemple des autres martyrs et pour la même cause. Dans cette hypothèse, il y aurait eu en tout douze victimes immolées ou maltraitées pour la foi, l'an 1571, les unes le 13, les autres le 14 septembre. En voici les noms : le P. Pierre Diaz, Portugais; le P. François de Castro, Portugais; Gaspard Goes, Portugais; Mi-

chel, Aragonais, de Tarragone; François Paul, Portugais; Jean Alvare, Portugais; Pierre Fernand, Portugais; Alfonse Fernandez, Portugais; Alfonse-André Païs, Portugais; un autre Pierre Diaz, Portugais; Jacques Carvalho, Portugais; Fernand Alvare, Portugais. Si l'on ajoute ces douze confesseurs de Jésus-Christ aux quarante que nous avons mentionnés plus haut, on aura en tout cinquante-deux martyrs.

Telle fut l'heureuse issue du voyage entrepris par Azevedo pour propager la foi catholique au Brésil. Mais nous ne devons pas, en nous occupant des missions de ce pays, nous éloigner trop de l'époque à laquelle les travaux apostoliques des Jésuites commencèrent en Afrique.

CHAPITRE VII.

Mission des Jésuites en Barbarie, au Congo, à Angola, en Abyssinie.

Dès l'an 1548, à la demande du gouverneur de Ceuta, chef-lieu des possessions portugaises au nord de l'Afrique, le P. Simon Rodriguez envoya les Pères Jean Nugnez Barreto et Louis Gonzalez dans cette ville, dont les habitants chrétiens surpassaient en corruption les musulmans eux-mêmes, et qui, par le ministère des deux Jésuites, fut presque transformée en une communauté religieuse, au témoignage du gouverneur. A Tetouan, ville soumise aux mahométans et voisine de Ceuta, Jean Nugnez Barreto et Louis Gonzalez trouvèrent environ six cents esclaves chrétiens, qu'ils rachetèrent, ou bien qu'ils fortifièrent et consolèrent dans leur misère.

Vers la même époque, la Compagnie de Jésus commença une mission dans un pays séparé du précédent par plus de mille lieues. Le Dominicain Labat (1), et, d'après lui, M. Walckenaër (2), disent que Jean III, roi de Portugal, envoya à Diégo, roi de Congo, une troupe choisie de missionnaires de la Compagnie de Jésus, que saint Ignace, ajoutent-ils, avait établie quatre ans auparavant. Ces missionnaires seraient arrivés au Congo vers la fin de l'année 1538 ou 1539, peu de temps avant la mort de Diégo, qui eut lieu en 1540, après un règne d'environ huit années, pendant lesquelles la religion fit de notables progrès dans le royaume. Diégo eut pour successeur Henri V, tué bientôt dans une guerre contre les Anzicos, peuples anthropophages; et, en 1542, régna Alvare Ier, qui ne mourut qu'en 1587. Du Jarric fixe à l'année 1549 l'arrivée des Jésuites au Congo (1), et montre ainsi qu'ils ne parurent dans ce royaume que sous le règne d'Alvare Ier; mais, en indiquant la date véritable de leur voyage, cet historien annonce qu'ils arrivèrent du temps de Diégo : fait impossible. Diégo mourut en 1540, la Compagnie de Jésus ne fut approuvée par le Pape que le 27 septembre de la même année, et saint François Xavier, premier missionnaire de cet ordre, ne s'embarqua à Lisbonne que le 7 avril 1541. Le départ des apôtres du Congo fut donc postérieur. En montant sur le trône, Alvare Ier écrivit au roi de Portugal pour renouveler l'ancienne alliance religieuse et commerciale. S'adressant ensuite à l'évêque de l'île de Saint-Thomas, que les troubles politiques avaient empêché de paraître au Congo, il employa heureusement l'autorité de ce prélat à rétablir la tranquillité dans le royaume et le bon ordre dans le clergé. Cette tâche accomplie, l'évêque retourna dans son île, où il trouva la fin d'une vie sainte et laborieuse. Ce fut la troisième fois que ces régions se trouvèrent sans premier pasteur, et elles s'en ressentirent par la décadence de la religion et des mœurs. Cependant Jean III, ayant demandé au collége des Jésuites de Coïmbre, qu'il avait fondé, quatre missionnaires pour le Congo, on désigna les Pères Georges Vaz, supérieur de la mission, Christophe Ribera, Jacques Diaz et Diégo Soveral, qui se rendirent d'abord à l'île de Saint-Thomas. Une maladie les y retint quelque temps. Ils allèrent ensuite aborder au port de Pinda, à l'embouchure du Zaïre. Averti de leur arrivée, le roi envoya à leur rencontre deux de ses principaux officiers, qui les firent porter honorablement sur des chevaux de bois. Ce sont des pièces de bois de huit

(1) *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, t. II, p. 391.
(2) *Histoire générale des Voyages*, t. XIII, p. 135.

(1) Voyez ci-dessus, p. 113, col. 1.

pieds de long et d'un pied d'épaisseur, sur lesquelles on place un cuir de bœuf en guise de selle pour le cavalier, et les deux bouts de la pièce de bois reposent sur les épaules de deux hommes, successivement remplacés par d'autres porteurs. Le roi alla lui-même, avec sa famille, au-devant des Jésuites, jusqu'à une croix placée hors de l'enceinte de sa capitale. Il les accueillit avec une grande bienveillance, et leur donna une case, dans laquelle le P. Soveral ouvrit aussitôt une école, fréquentée par six cents jeunes Congois, auxquels il enseigna la lecture, l'écriture, et, par-dessus tout, les éléments du christianisme. Les autres religieux s'appliquèrent, de l'agrément du roi, à réformer par leurs prédications les mœurs dépravées des anciens chrétiens et à convertir les idolâtres. Dans cinq mois, le P. Ribera instruisit solidement et baptisa dix-sept cents indigènes; le P. Diaz, quatre cents; le P. Vaz, trois cents; et ce dernier, étant allé évangéliser, avec un interprète, plusieurs villages à proximité de la ville, y recueillit en outre une moisson de deux mille sept cents néophytes. Le même Père, indépendamment des églises bâties autrefois par Alfonse Ier, en construisit trois autres dans les faubourgs, sous le vocable de Saint-Sauveur, de Notre-Dame-Auxiliatrice et de Saint-Jean-Baptiste. Georges Vaz mourut sous le poids de ses pieuses fatigues; et Diégo Soveral mit à la voile pour l'Europe, afin de rendre compte au général de la Compagnie des obstacles que rencontrait tout à coup une mission jusque là si florissante. Jacques Diaz et Christophe Ribera, au lieu de se borner à cultiver la vigne du Seigneur, s'occupaient de soins trop temporels, et cherchaient à faciliter aux Européens toute espèce de relations commerciales avec les indigènes. Une conduite qui tendait à dénaturer l'apostolat ne pouvait être tolérée par saint Ignace: il révoqua Diaz et Ribera, auxquels succédèrent les Pères Noguera et Corneille Gomez. Le premier fut prévenu par la mort au moment de commencer ses travaux apostoliques. Le second, placé sous le coup des défiances que l'imprudence de ses prédécesseurs avait éveillées, montra en vain la plus entière abnégation, le zèle le plus admirable. Il est vrai que l'inconstance du roi contribua, plus que les fausses démarches de Diaz et de Ribera, à l'exclusion prononcée en 1555 contre les Jésuites. Il donnait malheureusement toute sa confiance à des jeunes gens qu'emportait la fougue de leurs passions. François Bullamatare, son parent, déclama ouvertement contre une religion qui défend d'avoir plus d'une femme, et produisit une impression fâcheuse chez un peuple qui ne regrettait, de ses anciens usages, que les libertés de la polygamie. Cet ennemi du christianisme mourut dans un âge peu avancé; et, malgré son apostasie, le roi le fit inhumer dans l'église de Sainte-Croix. Lopez raconte que, pendant l'obscurité de la nuit, on entendit un grand bruit, et que le lendemain matin on s'aperçut avec horreur que le toit avait été découvert, et le cadavre de l'apostat arraché de sa tombe. Cet événement si extraordinaire n'ayant pas converti le roi, Dieu lui donna un avertissement. Les Jagas, qui avaient ruiné par leurs pillages la plupart des pays voisins, entrèrent dans le royaume du Congo par la province de Batta. L'armée qu'on fit marcher contre eux n'ayant pu soutenir leur attaque, ils s'avancèrent vers la capitale. Le roi en sortit à la tête de quelques troupes; mais, se trouvant trop faible pour courir les risques d'une bataille, il rentra d'abord dans la ville, d'où la nécessité le força de passer, avec sa principale noblesse, dans une île du fleuve Zaïre. Les habitants de San-Salvador se virent aussi contraints de chercher une retraite dans les montagnes; et l'ennemi, trouvant la ville sans résistance, la réduisit en cendres. Après cette expédition, les Jagas se divisèrent en plusieurs armées, qui se répandirent dans les provinces du royaume pour les ravager. Rien n'est comparable à la misère dans laquelle le Congo fut plongé. La plus grande partie des habitants, errants dans des lieux déserts pour éviter la fureur des Jagas, y périrent de faim ou de maladie. Ceux qui avaient suivi le roi ne furent pas moins tourmentés par la famine et par la peste. Le prix d'un morceau de viande était un esclave; les pères vendaient un de leurs enfants pour se procurer ainsi la subsistance d'un seul jour, et retombaient le lendemain dans la nécessité d'en vendre un autre. Ces malheureuses victimes d'un commerce qui n'était guère moins barbare que la violence des Jagas, étaient achetées par les Portugais qui venaient de l'île de Saint-Thomas avec des vaisseaux chargés de provisions. Le nègre que l'on vendait se recon-

naissait volontiers pour esclave, dans la seule vue d'obtenir de quoi soulager sa faim; et dans le nombre il se trouva des nobles de premier ordre, des princes même du sang royal. Cet excès d'infortune inspira des sentiments de religion au roi, qui venait d'être atteint d'une hydropisie. Il implora la protection du roi de Portugal, en reçut un corps auxiliaire qui battit les Jagas en plusieurs rencontres, et fut rétabli sur son trône. Le roi de Portugal, informé qu'il se trouvait plusieurs mines d'or et d'argent au Congo, envoya aussi deux personnes habiles pour les découvrir et les mettre en œuvre : mais, par le conseil de François Barbuto, prêtre portugais, qui persuada au prince congois qu'il ne pouvait indiquer les mines sans compromettre sa couronne, Alvare donna aux deux artistes de fausses lumières qui rendirent leur entreprise inutile. Les marchands portugais n'eurent pas plus tôt perdu l'espérance des mines d'or, que, négligeant le Congo où ils n'avaient plus d'intérêt capable de les arrêter, ils tournèrent leur commerce vers d'autres régions. Les occasions manquant dès lors pour le passage des missionnaires, la mission se trouva presque déserte, et la foi mal cultivée. Aux instances des ambassadeurs d'Alvare Ier pour obtenir de nouveaux apôtres, on répondit en Portugal par des promesses; mais on ne se hâta point de les réaliser. Les ambassadeurs qui réclamaient des missionnaires étaient chargés de racheter les chrétiens nègres qu'on avait vendus aux Portugais dans les circonstances qu'on venait de traverser. De ces esclaves, plusieurs aimèrent mieux demeurer dans leur condition, au milieu d'un pays chrétien où abondaient les moyens de salut. D'autres, surtout ceux qui étaient d'une naissance distinguée, retournèrent dans leur patrie, et contribuèrent à y soutenir le christianisme. Trois ans se passèrent encore, à la fin desquels on enyoya, comme évêque, dans l'île de Saint-Thomas, l'Espagnol Antoine de Gliova, avec la commission de visiter l'Église du Congo. Le gouverneur de l'île, prévenu contre ce prélat, le reçut mal; et, lorsque Gliova fit voile pour le Congo, il le dépeignit à Alvare Ier comme un ambitieux d'un caractère superbe et opiniâtre, en sorte qu'on interdit l'entrée de la capitale au pontife, qui fut tenu pendant quelques mois dans cet éloignement. Cependant, on reconnut la calomnie. Les nuages dissipés, Alvare envoya le prince héréditaire au-devant de Gliova, qu'il reçut avec honneur. Le prélat consacra huit mois à sa visite pastorale, et, en s'embarquant pour le Portugal, il laissa au Congo six prêtres, quatre séculiers et deux religieux : ce secours n'eût pas suffi pour la centième partie du royaume.

Au midi du Congo est la contrée nommée proprement Dongo, mais que les Portugais ont appelée Angola du premier prince qui l'usurpa sur le roi de Congo (1). Vers le milieu du seizième siècle, Angola, l'un des sôvas ou petits chefs du Dongo, déclara la guerre à tous les autres, avec l'assistance des Portugais, les rendit successivement ses tributaires (2), et prit la couronne avec le nom d'Ineve, qui exprimait la multitude de ses peuples. Ce prince, ayant appris à estimer la religion chrétienne par ses voisins du Congo, demanda aux Portugais des maîtres pour l'instruire. En conséquence, quelques prêtres se rendirent, tant du Portugal que de l'île de Saint-Thomas, dans ce pays, entre autres un Père de l'ordre de saint Bernard. Ces premiers missionnaires moururent, ou retournèrent en Europe, sans avoir opéré beaucoup de conversions. Angola-Ineve eut soin de retenir tous les ornements et les vases sacrés, dans l'espoir que de nouveaux apôtres pourraient s'en servir. Sur les instances de ce prince, quatre Jésuites, qu'escortait Paul Diaz de Novaës, se rendirent, l'an 1560, au Dongo. Angola-Ineve était mort, et Dambi-Angola, son fils et son successeur, n'aimait point les Portugais. Néanmoins, il feignit d'abord de partager les favorables dispositions de son père; il chargea même le P. Govea d'instruire son fils. De plus en plus effrayé du voisinage des Européens, il s'imagina bientôt qu'il lasserait leur patience en persécutant les missionnaires. Diaz de Novaës conseillant aux Jésuites de s'adresser à des peuples moins soupçonneux, le P. Govea répondit que, si, pour être estimé, un soldat ne raisonne jamais son obéissance, lui, chrétien et prêtre, devait le même exemple de subordination envers Dieu et envers son supérieur ecclésiastique. Il resta donc parmi les noirs, qui retinrent pendant six ans les gé-

(1) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. XIV, p. 74.

(2) *Ibid.*, p. 138. Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. II, p. 76.

néreux apôtres dans une étroite prison : deux prêtres y moururent. Dambi-Angola changea enfin de conduite, permit à Diaz de regagner le Portugal, annonça pour l'avenir d'autres dispositions en faveur du christianisme et des chrétiens ; mais il garda les deux Jésuites qui survivaient en otage.

En Abyssinie, le Négous Claudius, au lieu de reconnaître, par une soumission sincère à l'Église catholique, la protection de la divine Providence, dont le patriarche Jean Bermudez avait été l'instrument (1), envoya au Caire demander un abouna schismatique. Bermudez déclara publiquement à ce prince ingrat que, ayant été l'ambassadeur de David à Rome, et s'étant porté au nom de ce monarque garant du retour de l'Abyssinie à l'unité, il espérait que Claudius tiendrait les engagements de son prédécesseur. Le Négous nia les promesses faites par son père, ne regarda le patriarche d'Alexandrie que comme l'évêque des Européens, et engagea avec lui une controverse théologique, qui donna lieu à Bermudez de composer un traité dont la lecture parut faire une profonde impression sur le prince. Sur ces entrefaites, arriva en Abyssinie l'abouna schismatique, que le Négous avait demandé. Les Abyssins se partagèrent autour du monarque entre les deux prélats. Claudius, prenant le parti d'écarter les Portugais, envoya Bermudez dans le pays de Gafats, où il croyait qu'on le ferait périr. Cependant, après une absence de sept mois, le patriarche d'Alexandrie reparut à la cour, sans y obtenir plus de succès qu'auparavant. Il reçut même le conseil de se soustraire par une prudente retraite aux violences dont pourrait user Claudius. En conséquence, il se rendit à Dobarwa ; il y demeura deux ans tranquille, exerçant le ministère auprès de dix Portugais, anciens soldats de Christophe de Gama ; puis il gagna avec ses compatriotes l'île de Massaouah, et s'y embarqua pour Goa, où il arriva en 1556. De là, après avoir couru de nouveaux dangers, il prit le chemin de Lisbonne. Le roi de Portugal lui accorda un traitement honorable, et il mourut vers l'an 1575, laissant sur l'Abyssinie une Relation écrite d'un style simple et d'un ton digne de foi. Tel fut le patriarcat de Bermudez, dont le séjour de trente ans parmi les Abyssins lui fit essuyer toutes les vicissitudes de la fortune, mais lui donna lieu de déployer un talent égal à son courage et à sa fermeté.

C'est à l'époque de ce patriarcat qu'il faut rattacher la mission d'Antoine Virguletan, Franciscain de la province romaine des Réformés. Envoyé par le Pape en Abyssinie, il y prêcha la foi catholique, sans obtenir d'autre résultat que de glorieuses souffrances. Jeté d'abord en prison, puis déporté dans l'îlot de Souakim, il y mourut de faim. Des marchands portugais transportèrent son corps à Diu, où on l'inhuma dans l'église des Franciscains de l'Observance. Jean de Luca (1) rapporte que des miracles éclatèrent à son tombeau.

Pendant que Claudius tenait une conduite si dure à l'égard de Jean Bermudez, on le voyait, par une étrange contradiction, prier Jean III, roi de Portugal, d'obtenir que le Pape lui envoyât un patriarche et des évêques. « Jean III, dit le P. Bouhours (2), Jésuite, entreprit l'affaire avec beaucoup de chaleur : mais les troubles de l'Église en retardèrent toujours l'exécution, et ce ne fut que sous le pontificat de Jules III (Pape en 1550) que la chose se fit enfin de la manière que je vais dire. Le roi de Portugal écrivit au P. Ignace, et lui demanda des hommes qu'il pût proposer au Pape pour le patriarcat et pour les évêchés d'Éthiopie. Le seul titre de patriarche et d'évêque fit trembler le Père : mais, ayant fait réflexion qu'un patriarcat et des évêchés de cette nature étaient plutôt des croix que des dignités, et que cela n'avait point de conséquence, il se rassura, et consentit même à tout ce que le prince voulut. Il lui nomma trois Pères d'une capacité profonde et d'une vertu éminente, Jean Nugnez, André Oviedo, et Melchior Carnero, sans déterminer néanmoins lequel serait patriarche, quoiqu'il eût envie que ce fût Nugnez, et qu'il le fit, ce semble, un peu plus valoir que les deux autres : il se déclara seulement sur un article, et c'est qu'il était à propos que ceux qui seraient évêques succédassent au patriarche en cas de besoin. Nugnez, qui avait travaillé plu-

(1) Voyez ci-dessus, p. 452, col. 2. Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. III, p. 369.

(1) *Continuation de Wadding*, an. 1546, n° 32.

(2) *La vie de saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus*, p. 381.

sieurs années en Afrique à la délivrance des esclaves et à la conversion des renégats, était à Lisbonne, où il avait fait un voyage, pour chercher de quoi racheter les chrétiens que le roi d'Alger avait enlevés au roi de Fez en le chassant de son royaume. Dès qu'il sut la nouvelle qui le regardait, il écrivit fortement à Rome pour rompre les mesures qu'on avait prises sans le consulter. Il mandait au P. Ignace qu'il ne refusait pas la mission d'Éthiopie, mais qu'il ne pouvait se résoudre d'y aller avec une mitre, et qu'il aimerait beaucoup mieux être le reste de ses jours à la chaîne parmi les esclaves de Barbarie. Il le conjurait ensuite, par les plaies de Jésus-Christ crucifié, de ménager sa faiblesse, et de ne pas le charger d'un fardeau qui serait peut-être la cause de sa damnation. Nugnez ajoutait que, si le bon Père ne voulait point se relâcher, il lui envoyât du moins sa volonté par écrit, afin qu'un ordre signé de sa main le consolât et le soutint dans les rencontres. Carnero, qui était à Rome, et Oviedo, qu'on y appela de Naples, ne firent pas moins de résistance. Ils voulurent plaider eux-mêmes leur cause devant le Pape. Quelque pénibles que fussent les dignités qu'on leur destinait, elles leur paraissaient encore plus éclatantes que pénibles, et l'éclat leur en donnait de l'horreur. Quoique le P. Ignace eût d'autres pensées, il ne laissa pas de louer leur modestie, et il fut bien aise de voir que tous trois eussent besoin en cette occasion d'un commandement absolu du Vicaire de Jésus-Christ. Il leur fit néanmoins entendre que tout l'honneur, tout le revenu de ces prélatures consistait dans de grands travaux, dans des périls continuels par mer et par terre, dans la pauvreté, et peut-être dans le martyre. Jules III fut si touché de la conduite du Père et de celle de ses enfants, qu'ils dit publiquement, devant tous les cardinaux, qu'on voyait enfin ce que les Jésuites prétendaient en ce monde, puisque, d'un côté, ils renonçaient aux mitres qui étaient plus éclatantes qu'onéreuses, et que, d'un autre, ils acceptaient celles qui n'avaient pour apanage que le travail la souffrance. Bien que le P. Ignace ne crût aucun des trois Pères capables d'abuser de l'autorité patriarcale, il lui sembla que, pour engager celui qui serait patriarche à faire mieux son devoir, il fallait qu'un commissaire apostolique résidât à Goa, et qu'il visitât le patriarche de temps en temps pour observer sa conduite de plus près. Don Alfonse d'Alencastre, grand commandeur de l'ordre du Christ et ambassadeur de Portugal, avait reçu une lettre du roi, son maître, par laquelle il était chargé de favoriser auprès du Pape tous les desseins du général des Jésuites; et ce fut le P. Louis Gonzalez qui apporta cette lettre en venant à Rome. Le roi déclarait à don Alfonse, par la même lettre, combien il avait de confiance en ce Père. Comme le général s'aperçut que l'ambassadeur négligeait un peu l'affaire de la mission d'Éthiopie, il ordonna au P. Louis Gonzalez de le presser, et même de lui rendre pour cela visite de trois en trois jours : ce que ce Père fit si régulièrement durant trois mois, qu'on disait dans Rome par raillerie que Gonzalez revenait à l'ambassadeur comme une fièvre tierce. Ces empressements du côté des Pères ne furent pas inutiles. Don Alfonse poussa l'affaire vivement, et la termina en peu de temps... Le Pape nomma Nugnez patriarche d'Éthiopie, suivant la demande du roi de Portugal, qui avait découvert l'inclination du P. Ignace. Il lui envoya peu de temps après le *pallium*, avec des droits et des pouvoirs absolus non-seulement dans l'Éthiopie, mais aussi dans toutes les provinces circonvoisines. Il fit Oviedo évêque de Nicée, Carnero évêque de Hiérapolis, et déclara l'un et l'autre successeurs du patriarche. Enfin il donna le titre et l'autorité de commissaire apostolique au Père Gaspard Barzée, que le P. Ignace avait nommé à l'ambassadeur, et qui était alors recteur du collége de Goa. Le P. Ignace donna au patriarche et aux deux évêques dix compagnons bien choisis; et, quand ils partirent tous pour l'Éthiopie, il écrivit au roi des Abyssins la lettre suivante : « Mon Seigneur en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je souhaite à Votre Altesse la grâce, le salut, et l'abondance des dons spirituels. Le sérénissime roi de Portugal, poussé par le zèle de la gloire du saint nom de Dieu, et du salut des âmes que Jésus-Christ a rachetées de son sang, m'a témoigné plus d'une fois qu'il serait bien aise que je nommasse douze religieux de notre petite Compagnie qu'on appelle *de Jésus* pour passer dans les États de Votre Altesse, et entre lesquels il y eût un patriarche et deux évêques. J'ai exécuté les ordres de ce prince, à cause de la reconnaissance que nous lui devons pour toutes les grâces dont il a comblé

notre Compagnie, et de la vénération que nous avons tous pour un si grand roi. J'ai suivi exprès le nombre qui représente la société de Notre-Seigneur et de ses apôtres, en choisissant, outre le patriarche, douze profès de notre corps, qui sacrifiassent leur vie pour le salut de vos sujets; et je l'ai fait d'autant plus volontiers, que moi et les miens nous nous sentons plus portés au service d'un prince comme vous, qui, parmi tant de nations ennemies du nom chrétien qui vous environnent, vous efforcez, à l'exemple de vos ancêtres, de maintenir et d'augmenter dans votre empire la religion de Jésus-Christ. Ces bonnes intentions et ces louables efforts de Votre Altesse avaient besoin, en effet, du secours des Pères et des pasteurs spirituels par lesquels l'Église d'Éthiopie reçut et la puissance légitime dérivée du saint Siége apostolique, et la pure doctrine de la foi chrétienne : car ce sont là les deux clés du royaume du ciel que Notre-Seigneur Jésus-Christ promit d'abord à saint Pierre et qu'il lui confia ensuite. Il les lui promit seulement quand il lui dit, ainsi que nous lisons dans l'évangéliste saint Mathieu : *Je vous dis que vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et je vous donnerai les clefs du royaume du ciel; et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* Il les lui donna effectivement, lorsque, après être ressuscité et avant que de monter au ciel, il lui dit, comme assure l'évangéliste saint Jean : *Paissez mes brebis.* Par ces paroles, le Fils de Dieu lui commit non une partie du troupeau, mais le troupeau tout entier, avec une plénitude de puissance beaucoup plus ample que celle qu'il communiqua aux autres apôtres : ce que le Seigneur semble avoir figuré par le prophète Isaïe, lorsque, parlant du grand prêtre Éliaçim : *Je vous donnerai,* dit-il, *la clef de la maison de David; elle ouvrira, et il n'y aura personne qui ferme; elle fermera, et il n'y aura personne qui ouvre.* Ce symbole est la figure de saint Pierre et de ses successeurs; et les clefs, qui sont le signe d'un domaine plein et absolu, marquent la puissance du Siége de Rome. Cela étant ainsi, Votre Altesse doit bien rendre grâce au ciel de ce que, sous son règne, Notre-Seigneur a voulu envoyer à des nations égarées de véritables pasteurs qui dépendent du souverain Pasteur des fidèles, et qui ont reçu du Vicaire de Jésus-Christ tout ce qu'ils ont de pouvoir. Et ce n'est pas sans sujet que votre père et votre aïeul avaient de la peine à prendre un patriarche de la main du patriarche d'Alexandrie. Un membre, séparé du corps, n'en reçoit ni vie ni mouvement : ainsi le patriarche d'Égypte, soit qu'il fasse sa résidence dans Alexandrie ou dans le Caire, étant schismatique séparé du saint Siége apostolique et du souverain Pontife chef de toute l'Église, ne peut ni recevoir pour lui-même, ni communiquer à personne, la vie de la grâce et l'autorité pastorale. Car enfin il n'y a qu'une Église catholique; et il ne se peut pas faire qu'une Église dépende du Pontife de Rome et l'autre de celui d'Alexandrie. Comme l'époux est unique, l'épouse est unique aussi; et c'est d'elle que Salomon, représentant la personne de Jésus-Christ, a dit dans les Cantiques : *Ma colombe est une.* Le prophète Osée en a parlé au même sens : *Les enfants d'Israel et de Juda s'assembleront, et n'auront qu'un chef.* Saint Jean a dit, longtemps après, dans le même esprit : *Il n'y a qu'une bergerie et qu'un pasteur.* Il n'y avait qu'une arche de Noé, hors de laquelle personne ne se sauva du déluge, ainsi que nous lisons dans la Genèse. Il n'y avait qu'un tabernacle bâti par Moïse; qu'un temple à Jérusalem construit par Salomon, où l'on sacrifiait et l'on adorait; qu'une synagogue, dont les jugements fussent légitimes. Toutes ces choses figuraient l'unité de l'Église, hors de laquelle il n'y a rien de bon : car quiconque ne sera pas uni à ce corps mystique ne recevra point du chef, qui est Jésus-Christ, la grâce divine qui vivifie l'âme et qui la dispose à la félicité éternelle. C'est pour déclarer cette unité qu'on chante, dans le Symbole, contre quelques hérétiques : *Je crois l'Église,* une, *sainte, catholique et apostolique;* et les saints conciles ont condamné d'erreur l'opinion de ceux qui soutenaient que les Églises particulières d'Alexandrie ou de Constantinople étaient vraies Églises sans être unies au Pontife romain, le commun Chef de l'Église catholique, et d'où sont descendus successivement tous les Papes depuis saint Pierre, qui, au rapport de saint Marcel, martyr, choisit le Siége de Rome par l'ordre de Jésus-Christ et le cimenta de son propre sang. Ces Papes ont été tenus sans controverse pour les

Vicaires de Jésus-Christ par une foule de saints docteurs grecs, latins, et de toutes les nations; ils ont été reconnus par des anachorètes, par des évêques, et par d'autres confesseurs illustres en sainteté; enfin ils ont été autorisés par une infinité de miracles et par le sang d'un nombre incroyable de martyrs morts dans l'union et pour la foi de la sainte Église romaine. Ce fut donc avec raison que, dans le concile de Calcédoine, tous les évêques s'écrièrent d'une commune voix, en saluant le pape Léon : *Très-saint, apostolique, universel;* et que, dans celui de Constance, on fulmina l'anathème contre ceux qui niaient la primatie et l'existence du Pontife de Rome sur toutes les Églises du monde. Ces décrets, si formels et si authentiques, sont encore confirmés par l'autorité du concile de Florence, qui se célébra sous Eugène IV, et où les Grecs, les Arméniens, les Jacobites et d'autres nations assistèrent. *Nous définissons,* disent les Pères de ce concile, *que le saint Siége apostolique et le Pontife de Rome tient la primatie sur toutes les Églises de l'univers; qu'il est le successeur de saint Pierre, le véritable Vicaire de Jésus-Christ, le Chef de toute l'Église, le Père et le Docteur de tous les fidèles, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui a donné, en la personne de saint Pierre, un plein pouvoir d'instruire, de diriger et de gouverner l'Église universelle.* C'est donc à bon droit que le sérénissime roi David, père de Votre Altesse, reconnut autrefois par une ambassade solennelle l'Église romaine pour la mère et pour la maîtresse de toutes les Églises. Entre plusieurs belles actions que vous avez faites l'un et l'autre, il y en a deux très-illustres, dont la mémoire sera immortelle, et dont vos peuples doivent rendre à Dieu d'éternelles actions de grâces. Votre père est le premier roi des Abyssins qui se soit mis pour toujours sous l'obéissance de celui qui tient la place de Jésus-Christ sur la terre; et vous êtes le premier qui ayez attiré dans vos États un véritable patriarche, fils légitime du saint Siége et nommé par le Vicaire de Jésus-Christ. Car, si on doit compter pour une insigne faveur, comme c'en est une en effet, d'être uni au corps mystique de l'Église catholique, qui est vivifiée et dirigée par le Saint-Esprit, et à laquelle le même Esprit enseigne toutes les vérités, selon le témoignage de l'évangéliste; si c'est un grand bien que d'être éclairé de la lumière d'une saine doctrine et de s'appuyer sur les fondements de l'Église que l'apôtre saint Paul, écrivant à Timothée, appelle la maison de Dieu, la colonne et la base de la vérité, et à laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ promit une assistance éternelle, quand il dit à ses apôtres : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles,* comme nous lisons dans l'Évangile de saint Mathieu; ces nations ont, sans doute, de quoi remercier Dieu notre Seigneur et notre Créateur, dont la Providence s'est servi de votre père et de vous, pour leur faire une telle grâce; et leur reconnaissance doit d'autant plus éclater, que, ayant lieu de se promettre que les avantages temporels suivront les avantages spirituels, on verra bientôt vos ennemis abattus et votre empire augmenté par cette réunion à l'Église. Les prêtres que l'on vous envoie sont tous, mais principalement le patriarche et les deux évêques, d'une vertu reconnue, éprouvés dans notre Compagnie en toutes choses, et choisis pour une si importante fonction tant à cause de leur doctrine orthodoxe que de leur parfaite charité. Ils ne manquent pas non plus de courage ni d'ardeur pour s'acquitter bien de leur ministère, dans l'espérance qu'ils ont de travailler utilement pour la gloire de Dieu, pour la conversion des âmes, et pour le service de Votre Altesse; car ils sont épris de l'amour du salut des hommes, et du désir d'imiter en quelque manière le Fils de Dieu, qui a souffert volontairement la mort pour racheter le genre humain de la damnation éternelle, et qui dit par la bouche de l'évangéliste : *Je suis le bon Pasteur; le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.* Le patriarche et les autres, que l'exemple du Sauveur anime, viennent tout disposés à secourir les âmes par leurs conseils, par leurs travaux et même par leur mort, s'il en est besoin. Plus Votre Altesse leur communiquera le fond de son cœur, plus elle en tirera, comme je l'espère, de consolation intérieure. Au reste, pour ce qui regarde la créance que l'on doit à ce qu'ils diront en particulier ou en public, Votre Altesse n'ignore pas que les paroles de ces missionnaires envoyés du saint Siége, et surtout celles du patriarche, ont l'autorité apostolique, et qu'il faut en quelque sorte les croire tous

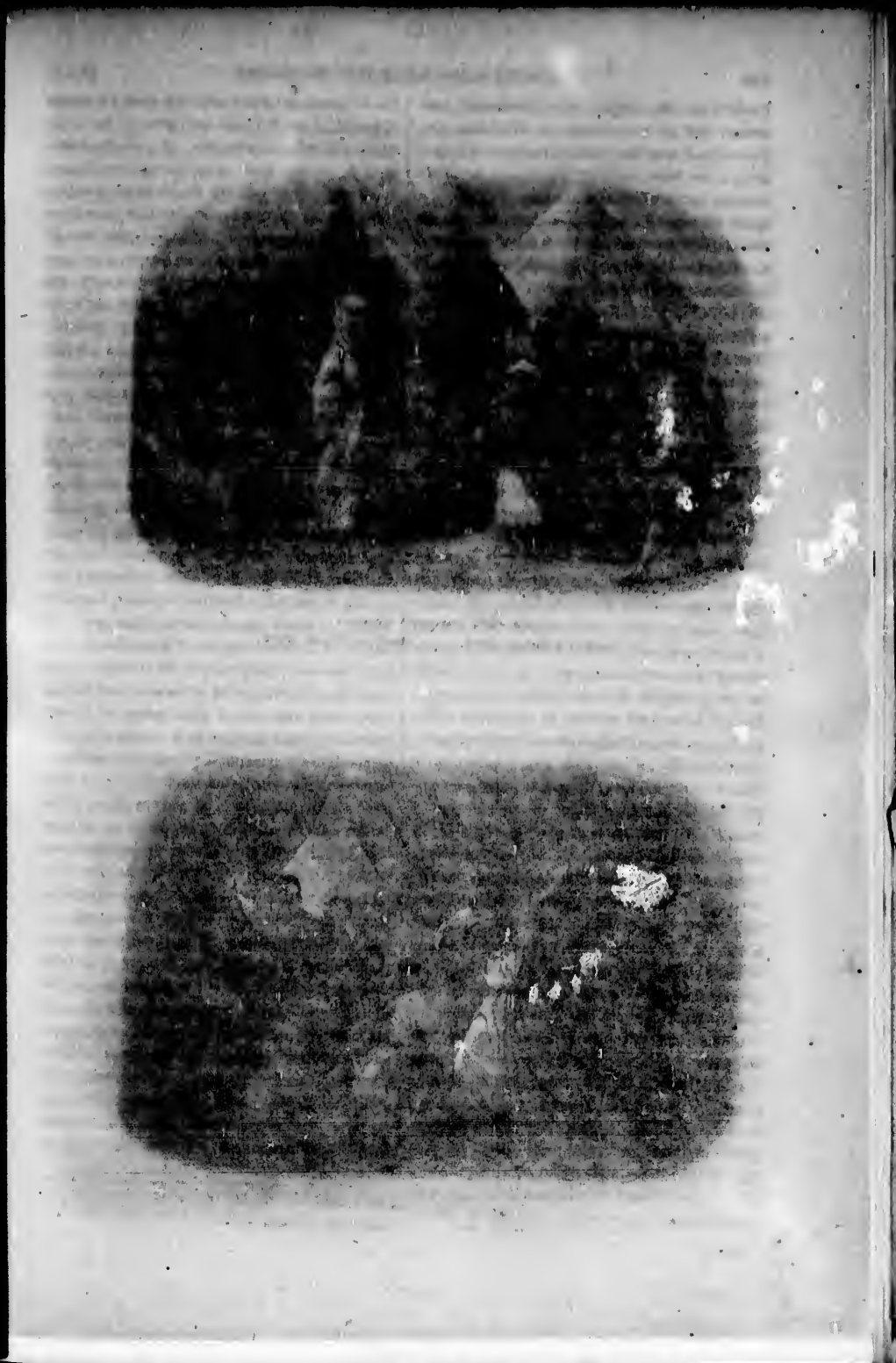
comme l'Église dont ils sont les interprètes. Et parce que tous les fidèles de Jésus-Christ doivent s'attacher aux sentiments de l'Église, obéir à ses ordonnances, et la consulter s'il se rencontre quelque chose d'ambigu ou d'obscur, je ne doute pas que votre piété ne vous porte à faire un édit qui oblige tous vos sujets de suivre, sans aucune résistance, les ordres et les réponses tant du patriarche que de ceux qu'il substituera en sa place. Le Deutéronome nous apprend que c'était la coutume chez les Juifs, dans les controverses et les difficultés qui survenaient, d'avoir recours à la synagogue, qui était la figure et l'avant-courrière de l'Église chrétienne. C'est pour cela que Jésus-Christ dit dans l'Évangile : *Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse.* Le Sage enseigne la même chose dans les Proverbes : *Ne négligez pas les préceptes de votre mère;* cette mère, c'est l'Église. Et ailleurs : *Ne passez point les bornes que vos pères vous ont prescrites;* ces pères, ce sont les prélats de l'Église. Enfin, Jésus-Christ veut qu'on défère tant à son Église, qu'il dit nettement par l'évangéliste saint Luc : *Celui qui vous écoute m'écoute; et celui qui vous méprise me méprise;* et par saint Mathieu : *S'il n'écoute pas l'Église, qu'il soit à votre égard comme un païen et un publicain.* D'où il suit qu'il ne faut pas écouter ceux qui disent quelque chose qui n'est pas conforme au sens et à l'interprétation de l'Église catholique, puisque saint Paul nous en avertit dans l'Épître aux Galates par ces paroles : *Mais, quand nous vous annoncerions nous-même, ou qu'un ange du ciel vous annoncerait un Évangile différent de celui que nous vous avons déjà annoncé, qu'il soit anathème!* Enfin, le témoignage des saints docteurs, les canons des conciles, le consentement et la pratique de tous les fidèles, prouvent évidemment cette vérité. Le patriarche et ses compagnons sont dans le dessein de rendre à Votre Altesse tous les honneurs et toutes les soumissions qu'on lui doit, et d'avoir même pour elle toute l'indulgence que la piété leur pourra permettre. Pour nous, qui demeurons en ces pays de l'Europe, Votre Altesse peut s'assurer que tout ce que nous sommes de notre Compagnie, nous serons toujours prêts à la servir en tout selon Dieu. Nous continuerons nos prières et nos sacrifices, afin que le ciel conserve votre personne royale et tout votre empire dans le saint service de Jésus-Christ; et qu'il vous fasse la grâce de passer de telle sorte par les biens du temps, que vous ne perdiez pas les biens de l'éternité. Que le même Seigneur nous donne à tous des lumières pour connaître clairement sa très-sainte volonté, et des forces pour l'exécuter comme il faut! De Rome, le 28 de février 1555. »

Pendant qu'on disposait tout à Lisbonne pour le voyage des missionnaires, Jean III écrivit au vice-roi des Indes d'envoyer une ambassade au Negous, afin de s'assurer des dispositions avec lesquelles il recevrait le patriarche et les évêques. Le vice-roi fit aussitôt partir pour l'Abyssinie le Portugais Jacques Diaz, avec le P. Rodriguez, Jésuite. La précaution fut sage. Claudius reçut bien Diaz; mais, dès qu'il connut le but de son ambassade, il protesta que, sans cesser d'être l'allié du roi de Portugal, il n'abandonnerait pas, en matière de religion, les coutumes de ses ancêtres. Comme on le pressait de déclarer s'il n'avait pas exprimé à Jean III l'intention de se réunir à l'Église romaine, il nia le fait d'un air confus, ou l'expliqua par l'inexactitude du secrétaire qui avait écrit ses lettres. Du reste, il n'interdit pas positivement l'entrée de l'Abyssinie à la mission. Sur ces entrefaites, dix Jésuites s'embarquèrent à Lisbonne, entre autres Carnero, évêque élu de Nicée, qui fut sacré à Goa, et les trois Pères Gonzalez, Pascal et Alfonse Lopez, qui, par suite d'un accident de mer, moururent de faim dans une île déserte, avec un grand nombre de Portugais, dont ils n'avaient pas voulu se séparer, afin de leur prodiguer les secours de la religion. Le patriarche Jean Nugnez Barreto et Oviedo, évêque élu de Hiérapolis, furent sacrés dans l'église des Trinitaires à Lisbonne, et partirent ensuite, avec le P. Jean de Mesquita, pour les Indes. D'après les informations que donna le P. Rodriguez, les principaux membres du clergé de Goa, réunis aux Pères du collége des Jésuites, émirent l'avis unanime qu'on ne devait pas exposer la dignité patriarcale dont Jean Nugnez était revêtu aux outrages d'une nation hérétique et schismatique. Le patriarche demeura donc à Goa; mais Oviedo, évêque de Hiérapolis, passa en Abyssinie pour lui préparer les voies, emmenant les Pères Antoine et Emmanuel Fernandez, André Gualdanez, Gonzalez Cardoso et François

Lobo. Leur navigation fut doublement heureuse; car ils abordèrent en Abyssinie cinq jours avant que les Turks eussent repris possession de Massaouah et d'Arkeko, les deux entrées les plus faciles de cet empire. La suite ne répondit pas à ces commencements. Oviedo alla trouver Claudius dans son camp. Le Negous reçut les missionnaires, et particulièrement l'évêque, avec bienveillance. (Pl. LXXVI, n° 1.) Mais, quand on lui parla de renoncer au schisme, il ne se montra pas plus docile qu'auparavant. Le prélat, au lieu de rompre avec lui, prit le sage parti de temporiser, et s'appliqua, soit à ramener les Portugais qui habitaient ce pays à la pratique du christianisme, soit à réconcilier les indigènes à l'Église catholique. Claudius n'apprit pas sans irritation les progrès des missionnaires. Oviedo lui ayant alors proposé de discuter avec les religieux les plus doctes de son empire les points sur lesquels on différait de croyance, il finit, malgré sa répugnance, par consentir à cette discussion publique, qui couvrit les schismatiques de confusion, sans qu'ils se détachassent de l'erreur. L'évêque crut vaincre leur obstination, en composant plusieurs traités, qu'il fit circuler avec succès parmi les Abyssins. Mais le Negous lui déclara nettement, au mois de décembre 1558, qu'il ne se soumettrait jamais au Pontife romain. La justice divine ne tarda point à frapper le prince qui repoussait le salut, que des anges de paix lui apportaient de si loin : le 22 mars 1559, Claudius périt dans une bataille livrée contre les Maures. Menas, son successeur, reçut assez bien les félicitations des missionnaires, au sujet de son avénement à la couronne; mais ses véritables sentiments ne tardèrent pas à éclater. Ayant appris qu'Oviedo avait ramené à l'unité deux Abyssins d'un rang illustre, il les manda en sa présence. Oviedo les munit des sacrements de pénitence et d'eucharistie, avant l'audience royale : aussi demeurèrent-ils également inaccessibles aux promesses et aux menaces du Negous, qui fit trancher la tête au plus jeune âgé de vingt ans, et qui exila l'autre, âgé de soixante ans, hors de l'Abyssinie. Voyant que le prélat et ses compagnons étaient le principe de toutes ces conversions, il les fit saisir, afin de leur infliger un châtiment dont les néophytes fussent épouvantés. On amena devant lui l'évêque de Hiérapolis; et, d'un air féroce et brutal, il lui défendit sous peine de la vie de prêcher la religion romaine. Oviedo répondant qu'il ne pouvait tenir la vérité captive, Menas, dit Bruce (1), se jeta sur lui, le battit indignement, lui arracha la barbe, lui déchira ses habits, et lui ôta son calice, afin de l'empêcher de dire la messe. Ensuite, il le bannit, ainsi que François Lobo, sur une montagne déserte, où ces deux apôtres éprouvèrent toute sorte de souffrances pendant sept mois qu'ils y restèrent. Menas ne borna point la persécution à ces violences. Il publia plusieurs ordonnances rigoureuses contre les Portugais, et ne voulut plus permettre qu'ils épousassent des femmes indigènes. Ayant rappelé l'évêque du lieu de son bannissement, il lui défendit de rester en Abyssinie sous peine de mort. Oviedo, qui n'avait pas d'autre ambition que celle de mourir pour Jésus-Christ, répondit qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; qu'on pouvait l'exposer aux bêtes ou lui trancher la tête, mais non l'empêcher de travailler au salut des âmes. En même temps, il laissa tomber son manteau, présenta sa tête, et, levant les yeux et les mains au ciel, pria Dieu de le rendre digne du martyre. La liberté du généreux prélat irrita tellement Menas, que, tirant son épée, il allait donner d'un seul coup à Oviedo le martyre qu'il ambitionnait; cependant, les prières de la princesse sa femme et de ses officiers arrêtèrent son bras. (Pl. LXXVI, n° 2.) L'évêque, ayant été encore battu d'une manière cruelle, fut renvoyé en exil sur la montagne; mais cette fois l'ordre de bannissement comprenait tous les autres Portugais qui se trouvaient en Abyssinie. Oviedo et ses compatriotes parvinrent à s'y soustraire, et se rendirent auprès du Baharnagash Isaac, que Menas avait maltraité, et qui venait de s'allier avec le Turk Samur, commandant de l'île de Massaouah. Le Baharnagash montra aux Portugais le désir de protéger et même d'embrasser leur religion; ceux-ci, à leur tour, lui firent espérer qu'il recevrait de l'Inde portugaise les secours dont il avait besoin : mais, le 13 janvier 1563, Dieu abrégea le règne de Menas. On apprit en même temps que Jean Nugnez Barreto, qui vivait en

(1) *Voyage aux sources du Nil*, t. III, p. 398.

'un air féroce
ie de la vie de
edo répondant
ptive, Menas,
battit indigne-
échira ses ha-
l'empêcher de
nit, ainsi que
ie déserte, où
toute sorte de
ls y restèrent.
ation à ces vio-
nances rigou-
ie voulut plus
femmes indi-
du lieu de son
ester en Abys-
qui n'avait pas
ourir pour Jé-
mieux obéir à
avait l'exposer
mais non l'em-
mes. En même
nteau, présenta
mains au ciel,
martyre. La li-
llement Menas,
nner d'un seul
nbitionnait ; ce-
sse sa femme et
s. (Pl. LXXVI,
re battu d'une
xil sur la mou-
e bannissement
gais qui se trou-
es compatriotes
e rendirent au-
ie Menas avait
er avec le Turk
Massaouah. Le
gais le désir de
leur religion ;
spérer qu'il re-
secours dont il
ier 1563, Dieu
apprit en même
, qui vivait en



III, p. 308.

[illegible] Leur navigation [illegible] heureuse ; car ils [illegible] cinq jours avant que [illegible] repris possession de [illegible], les deux entrées [illegible]. La suite ne [illegible] Oviedo [illegible] Le Negous [illegible] (Pl. LXXV [illegible]

[illegible]

plus [illegible] on [illegible] il [illegible], malgré sa répugnance, par consentir à cette discussion publique, qui couvrit les schismatiques de confusion, sans qu'ils se détachassent de l'erreur. L'évêque crut vaincre leur obstination, en composant plusieurs traités, qu'il fit circuler avec succès parmi les Abyssins. Mais le Negous lui déclara nettement, au mois de décembre 1558, qu'il ne se soumettrait jamais au Pontife romain. La justice divine ne tarda [illegible] à frapper le prince qui [illegible] ges de paix [illegible] mars 1559, [illegible] yrée contre [illegible]. Menas, son [illegible] reçut [illegible] les félicitations des [illegible] res, au sujet de son avènement à la couronne, mais ses véritables sentiments ne tardèrent [illegible] à éclater. Ayant [illegible] à l'amitié [illegible] manda [illegible] crements [illegible] l'audience [illegible] ils [illegible] ment [illegible] aux [illegible] jeu [illegible] de [illegible] que le [illegible] principe de [illegible], il les fit saisir, afin de leur [illegible] au châtiment dont les néophytes fussent épouvantés. On amena devant lui l'évêque de Hiérapolis ; et, d'un air [illegible] et brutal, il lui défendit sous peine de la [illegible] prêcher la religion romaine. Oviedo répondit qu'il ne pouvait tenir la vérité captive. [illegible] dit Bruce (1), se jeta sur lui, le battit indignement, lui arracha la barbe, lui déchira ses [illegible] et lui fit son calice, afin de l'empêcher [illegible] il le bannit, ainsi que [illegible] déserte [illegible]

[illegible] Dieu qu'aux hommes [illegible] pouvait l'exposer [illegible] la tête, mais non l'empêcher de travailler au salut des âmes. En même temps, il laissa tomber son manteau, présenta sa tête, et, levant les yeux et les mains au ciel, pria Dieu de le rendre digne du martyre. La liberté du généreux prélat irrita tellement Menas, que, tirant son épée, il allait donner d'un seul coup à Oviedo le martyre qu'il ambitionnait ; cependant, les prières de la princesse sa femme et de ses officiers arrêtèrent ses bras. (Pl. LXXVI, n° [illegible]) L'évêque, ayant été encore battu d'une manière cruelle, fut renvoyé en exil sur la mer [illegible] mais cette [illegible] l'ordre de bannissement [illegible] tous les autres Portugais qui se trouvaient en Abyssinie. Oviedo et ses compatriotes [illegible] à s'y soustraire, et se rendirent [illegible] de Baharnagash Isaac, que Menas avait [illegible], et qui venait de s'allier avec le Turc [illegible] commandant de l'île de [illegible]. Le Baharnagash montra aux Portugais le désir de protéger et même d'embrasser leur religion, [illegible] à leur tour, lui firent espérer qu'il [illegible] l'Inde portugaise les [illegible] dont il avait besoin ; [illegible] 1533. [illegible] abrégea le [illegible] on [illegible] temps que [illegible] qui vivait [illegible]

(1) *Voyage aux sources du Nil*, t. [illegible], p. [illegible].

Oviédo reçu par Claudius.

Oviedo ricevuto da Claudio — Oviedo recibido por Claudio

Mena mourant au martyre

Martyre de Cardoso

Martirio di Cardoso. Martyre de Cardoso.

Martyre de Sylveira

Martirio di Silvera Martyre de Sylveira

N. Remond imp. Pl. LXXVII.

[illegible] dans le collége des [illegible] la volonté des sup[illegible] été revêtu [illegible] cale, [illegible] terminé sa sainte [illegible] bre 1552. [illegible] mort, [illegible] de [illegible], devint [illegible] mais, le rang élevé [illegible] trasl[illegible] que plus [illegible] guère [illegible] mi[illegible] manqu[illegible] bœufs [illegible] duire [illegible] patriar[illegible] dirons [illegible] se cou[illegible] gal, il [illegible] papier, [illegible] arraché [illegible] rait dans l'Inde ce qui [illegible] seize Portugais voulurent [illegible] Jésuite Fulgence Freire : mais, au [illegible] de la mer Rouge, ils tombèrent entre les mains des Turks, qui tuèrent les uns, et firent les autres esclaves, notamment le religieux, que l'on conduisit à Massaouah, où il fut mis aux galères pour ramer avec les forçats. Sa captivité profita à six personnes, qu'il convertit, et dont trois moururent aussitôt après avoir reçu le baptême. Enfin, le roi de Portugal l'ayant fait racheter, il retourna en Europe, mais avec l'intention de revenir dans l'Inde : [illegible] lieu d'abattre le cou[illegible] de Jésus-Christ, [illegible] vant de plus [illegible] déplorable état [illegible] l'Abyssinie [illegible] d'un patriar[illegible] tandis que [illegible] que le Japon [illegible] y confirmât [illegible] tôt le sacer[illegible] patriarche d'Éthiopie d'alle[illegible] épiscopales [illegible] vrier 1566 (1) [illegible] se rendre [illegible] pouvait sortir [illegible] qui ne se réalisa pas. Il [illegible]

lieues d'Axoum, où il avait été relégué ; il y [illegible] troupeau qui grossit tous les [illegible] (2) [illegible] pu- [illegible] vie ; [illegible] opérait [illegible] qui [illegible] regar- [illegible] un thaumaturge, qui jusque dans la tombe continuait son apostolat (2). Des cinq Jésuites qui l'avaient accompagné en Abyssinie, aucun ne repassa aux Indes. Gonzalez Cardoso, envoyé de Fremona à Dembea, prédit qu'il n'y arriverait pas, et fut assassiné, le 27 mai 1574, dans les bois, par des voisins. (Pl. LXXVII, n° 1.) Antoine Fernandez, établi par Oviedo supérieur de la mission, suivit de près le patriarche. André Gualdanez, ayant été chargé d'aller dans l'île Massaouah, fut rencontré par des Turks qui le [illegible] Fer- [illegible] af- [illegible] voir [illegible] ait [illegible] et [illegible] et [illegible] la [illegible]

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. [illegible], p. [illegible].

(2) *Voyage aux sources du Nil*, t. III, p. 410.

(2) Mémoire sur l'Éthiopie, dans les *Lettres édifiantes*, t. V, p. 243, édit. in-18.

Martirio de Cardoso

Martirio de Silveira

Martirio de Sylveira

W. Ramond imp.

PL. LXVII.

[1577

humbl
Goa, s
s'il n'
cale,
bre 1
de Hi
mais
trastai
guère
missio
manqu
bœufs
duire
patria
dirons
se cou
gal, i
papier
arrach
rait d
seize
Jésuite
mer R
Turks,
esclave
duisit
pour r
à six p
mouru
Enfin,
il reto
reveni
lieu d'
de Jés
vant
déplor
d'un p
tandis
que le
y con
tuât le
patria
épisco
vrier
se re
pouva
réalis

(1) I
t. II, p

humble religieux dans le collége des Jésuites à Goa, soumis à la volonté des supérieurs, comme s'il n'eût pas été revêtu de la dignité patriarcale, avait terminé sa sainte vie le 22 décembre 1562. Par sa mort, André Oviedo, évêque de Hiérapolis, devint patriarche d'Éthiopie; mais le rang élevé auquel il monta ne contrastait que plus avec son extrême misère. Naguère les dons des Portugais faisaient vivre les missionnaires : cette ressource venant à leur manquer, ils durent acheter une charrue et des bœufs pour labourer la terre, et lui faire produire l'orge nécessaire à leur subsistance. Le patriarche n'avait pas même une robe, nous ne dirons pas pour honorer sa dignité, mais pour se couvrir. Ayant voulu écrire au roi de Portugal, il ne put disposer d'une feuille entière de papier, et se vit réduit à se servir d'un feuillet arraché à quelque vieux livre. Comme on ignorait dans l'Inde ce qui se passait en Abyssinie, seize Portugais voulurent s'y rendre, avec le Jésuite Fulgence Freire : mais, au détroit de la mer Rouge, ils tombèrent entre les mains des Turks, qui tuèrent les uns, et firent les autres esclaves, notamment le religieux, que l'on conduisit à Massaouah, où il fut mis aux galères pour ramer avec les forçats. Sa captivité profita à six personnes, qu'il convertit, et dont trois moururent aussitôt après avoir reçu le baptême. Enfin, le roi de Portugal l'ayant fait racheter, il retourna en Europe, mais avec l'intention de revenir dans l'Inde; car de telles épreuves, au lieu d'abattre le courage des généreux soldats de Jésus-Christ, les animaient à courir au-devant de plus grands périls. Le roi, instruit du déplorable état de l'Abyssinie, où la présence d'un patriarche était malheureusement inutile, tandis que des contrées mieux préparées, telles que le Japon, n'avaient pas même un évêque qui y confirmât les nouveaux chrétiens et y perpétuât le sacerdoce, fit prier le Pape d'ordonner au patriarche d'Éthiopie d'aller exercer les fonctions épiscopales parmi les Japonais. Un bref du 3 février 1566 (1) enjoignit, en effet, à Oviedo de se rendre soit au Japon, soit à la Chine, s'il pouvait sortir d'Abyssinie; possibilité qui ne se réalisa pas. Il resta donc à Fremone, à trois lieues d'Axoum, où il avait été relégué : il y réunit un petit troupeau qui grossit tous les jours, et qu'il fut obligé de distribuer dans des espèces de bourgs bâtis tout exprès. Bruce (1) dit, en parlant de Melec Segued, fils de Menas, non-seulement qu'il n'empêcha point les prêtres catholiques de baptiser, de prêcher et de remplir les autres fonctions de leur ministère, mais qu'il parlait souvent avec éloge de leur morale, de leur sobriété, de leur patience, et de la pureté de leurs mœurs. Oviedo mourut à Fremone au mois de septembre 1577. Pendant sa vie, son extrême pauvreté, jointe aux persécutions qu'il souffrait avec une patience invincible, sa charité, les fréquents miracles que Dieu opérait par son entremise, l'avaient rendu également vénérable aux catholiques et aux schismatiques. Après sa mort, tous honorèrent son sépulcre : les guérisons de malades et les conversions qui s'accomplirent à son tombeau le firent regarder comme un thaumaturge, qui jusque dans la tombe continuait son apostolat (2). Des cinq Jésuites qui l'avaient accompagné en Abyssinie, aucun ne repassa aux Indes. Gonzalez Cardoso, envoyé de Fremone à Dembea, prédit qu'il n'y arriverait pas, et fut assassiné, le 22 mai 1574, dans les bois, par des voleurs. (Pl. LXXVII, n° 1.) Antoine Fernandez, établi par Oviedo supérieur de la mission, suivit de près le patriarche. André Gualdanez, ayant été chargé d'aller dans l'île Massaouah, fut rencontré par des Turks qui le massacrèrent. Emmanuel Fernandez, l'un des plus âgés, mourut le quatrième. François Lobo vécut jusqu'en 1596, et annonça, en mourant, que les catholiques qu'il laissait affligés de sa perte auraient la consolation de voir d'autres missionnaires. En effet, l'année n'était pas encore écoulée, qu'arriva un prêtre séculier, nommé Melchior de Sylva, né à Goa, et chargé par l'archevêque de cette ville de s'enquérir avec exactitude de tout ce qu'Oviedo et ses compagnons avaient fait en Abyssinie. Hindou d'origine, son air, ses manières orientales, la couleur de son teint, son langage, tout semblait promettre qu'il réussirait à tromper la vigilance des ennemis de la foi. Il se ren-

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., l. II, p. 207.

(1) *Voyage aux sources du Nil*, t. III, p. 410.

(2) Mémoire sur l'Éthiopie, dans les *Lettres édifiantes*, t. V, p. 243, édit. in-18.

dit à Massaouah l'an 1597, et pénétra en Abyssinie, sans qu'on soupçonnât ce qu'il était. Les informations que prit Melchior de Sylva, pendant qu'il travaillait à cette portion de la vigne du Seigneur, furent rapportées par lui à Goa, et envoyées de cette ville en Portugal, où elles furent imprimées l'an 1607. Pour compléter l'histoire de cette première mission des Jésuites en Abyssinie, nous devons ajouter que Melchior Carnero, évêque de Nicée, avait été retenu à Goa avec Jean Nugnez Barreto, et qu'il y vivait en simple religieux dans le collége de la Compagnie (1). Toutefois, son zèle le portait à faire des courses fréquentes dans les royaumes de Cochin et de Côlam. Se trouvant à Cochin avec le P. Gonsalve Rodriguez, il s'attacha à combattre les fausses doctrines semées par un évêque nestorien, et suivit sa trace jusque dans les montagnes : un partisan de ce schismatique faillit le tuer, à son retour, d'un coup de flèche ; mais l'arme meurtrière ne perça que son bonnet. Pendant que Carnero s'utilisait ainsi, le Pape lui intima par un bref, semblable à celui qu'avait reçu Oviedo, l'ordre d'aller exercer au Japon les fonctions épiscopales. Le prélat s'embarqua, en conséquence, pour Macao, d'où il comptait continuer son voyage, lorsque Dieu daigna l'appeler à lui. Telle fut l'heureuse fin des trois prélats que le saint Siége avait désignés pour l'Abyssinie.

Les annales des Dominicains parlent aussi de l'Abyssinie : mais on ne peut admettre, avec Fontana, que la princesse Hélène, prenant l'habit des Dominicains dans le monastère de Blurimanos, ait fait profession entre les mains d'un prieur des Frères-Prêcheurs (2). L'annaliste ajoute que cette princesse composa plusieurs ouvrages pour la conversion des Abyssins, entre autres un sur l'excellence de la foi chrétienne, intitulé *Rayon de soleil*, et un autre sur le mystère de la sainte Trinité, intitulé : *Louez Dieu sur les instruments*. On admet plus volontiers que le Dominicain Pierre Cœllius fut envoyé, avec trois autres Frères-Prêcheurs, dans les Indes orientales, pour se rendre de là auprès du Négous avec Jean Bermudez, patriarche d'Alexandrie. Après cette ambassade, dit Fontana (1), Pierre et ses compagnons restèrent aux Indes, afin d'y travailler à la conversion des idolâtres.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. II, p. 223.
(2) *Monumenta dominicana*, an. 1534.

CHAPITRE VIII.

Missions des Dominicains, des Franciscains et des Jésuites dans l'Hindoustan, au Pégou, à la Chine, à Ceylan, au Monomotapa, aux Moluques, à Solor, à Siam.

En 1540, un Frère-Prêcheur, revêtu du caractère épiscopal et nommé Bernard de la Croix, fut envoyé à Méliapour (2); preuve positive de la persévérance des Dominicains au milieu de l'Hindoustan. Mais leur zèle est bien mieux attesté encore par une grande mesure, adoptée en 1545. Alors les Frères-Prêcheurs, afin de faciliter la conversion de ces contrées au moyen de l'établissement d'églises et de couvents qui fussent comme autant de foyers d'où la vérité catholique rayonnerait au loin, érigèrent une *Congrégation orientale des Indes*, pépinière permanente d'ouvriers apostoliques, dont le dévouement ne recula ni devant la fatigue, ni devant l'exil, ni devant la prison ou l'effusion du sang (3). En 1548, douze Dominicains de la province de Portugal, partirent pour l'Inde, sous la conduite du P. Didace Bermudez, fondateur de cette Congrégation, et furent chargés d'évangéliser les idolâtres de quinze localités dans l'île de Goa, où ils bâtirent quatre églises (4). S'il fallait accepter le témoignage de Fontana (5), l'année 1549 et les suivantes, dix-huit églises et des couvents se seraient élevés dans les îles Solor, Flores, Lamalla, ainsi que dans la péninsule de Malaca, où les Frères-Prêcheurs n'auraient pas amené moins de soixante mille idolâtres au bercail de Jésus-Christ, et où plusieurs petits souverains, épars dans un rayon de cent lieues, auraient reçu d'eux le baptême : mais la date de l'arrivée de Frères-Prêcheurs à Solor sera fixée plus loin avec exactitude. Parmi les apôtres dominicains qui évangélisaient l'Inde portu-

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1530.
(2) *Ibid.*, an. 1540.
(3) *Ibid.*, an. 1545.
(4) *Ibid.*, an. 1548.
(5) *Ibid.*, an. 1549.

gaise, plusieurs méritent une mention toute spéciale. Fontana (1) rapporte que le P. Ignace de la Purification, occupé depuis longues années de la conversion des Hindous, prêchant le jour de la saint Barthélemi, apôtre, dit au peuple : « Le moment de ma mort approche; » et qu'après avoir fait ses adieux à son auditoire, il se retira dans sa cellule, fut aussitôt pris de la fièvre, et expira le troisième jour, l'an 1552. Le même auteur (2) dit du Père François Macedo, qu'il convertit une foule d'idolâtres par l'éclat de ses prédications, et qu'il ne cessa d'évangéliser jusqu'à sa mort, arrivée en 1554.

Vers ce temps, un religieux de l'ordre de Saint-François, appelé Bonfer, Français de nation, entendit parler à Goa, où le zèle apostolique l'avait conduit, de la grandeur et de l'importance du royaume de Pégou. Comme c'était un homme d'une doctrine et d'une science non vulgaires, dit le Jésuite Du Jarric (3), et surtout d'un grand zèle pour le salut des âmes, il résolut d'aller au secours de cette nation et de l'éclairer des rayons de la foi. En conséquence, il se rendit de Goa à Méliapour, où l'on trouvait quelquefois l'occasion de s'embarquer pour le Pégou. Il s'y lia avec le vicaire de la ville, avec le P. Alfonse Cyprian, Jésuite, et avec d'autres Portugais, par l'entremise desquels on le reçut sur un navire de charge. Après avoir couru de grands dangers, il aborda dans un port du Pégou. Il s'y arrêta trois ans, afin d'apprendre la langue du pays et de bien connaître les idées des indigènes en matière de religion. On trouve, dans ce qu'observa le bon Franciscain, la vague notion du système que nous avons précisé avec l'aide de l'abbé Bigandet (4). Du Jarric (5), qui reproduit la narration de Bonfer, dit des Pégouans : « Ils avaient des erreurs fort pernicieuses et dommageables, lesquelles il sera bon de coucher ici en brief, afin que les chrétiens connaissent mieux le grand bien qu'ils ont reçu de Dieu, étant esclaves de sa foi, et qu'ils soient aussi par ce moyen excités davantage à aider ces pauvres aveugles, à tout le moins par leurs prières, afin qu'il plaise à Dieu leur dessiller les yeux. Ceux donc qui font état d'être les plus savants parmi eux, disent qu'il y a eu une infinité de mondes, qui ont succédé l'un à l'autre de toute éternité, et conséquemment une infinité de dieux; car ils estiment qu'avec le changement de monde il y a aussi changement de dieu. Or, en ce monde qui est maintenant, il doit y avoir cinq dieux (ce disent-ils). Quatre sont déjà morts (car ils n'estiment pas cela déroger à la nature divine), desquels le dernier est décédé il y a deux mille quatre-vingts et tant d'ans; de façon qu'ils sont maintenant sans Dieu. D'ici à quelques années ils en attendent un autre; et, après le décès de Cestuyci, le monde qui est à présent périra par le feu; puis il en reviendra un nouveau qui aura pareillement ses dieux propres et péculiers. Voilà quelles rêveries ils se sont persuadées. Ils mettent les hommes au rang des dieux, pourvu qu'auparavant ils aient été transformés en toutes sortes et espèces d'animaux, tant aquatiques que terrestres et aériens. Pour ceux qui passent de cette vie en l'autre, ils constituent trois domiciles : le premier, qu'ils appellent Naxac, est le lieu des tourments; le second, qu'ils nomment Scuum, c'est le paradis, qu'ils s'imaginent quasi de même que les mahométans; le dernier de tous est appelé d'eux Néiban, qui signifie une privation de tout être, et, pour dire en un mot, une annihilation tant du corps que de l'âme. Ès deux premiers lieux, les âmes (ce disent-ils) sont détenues pour un temps, et puis se transportent en divers corps, autant de fois qu'il faut pour être bien purgées et nettoyées de leurs péchés; bref, jusqu'à ce qu'elles méritent d'être mises au Néiban, c'est-à-dire réduites à néant. Ces choses et autres semblables sont crues de ce peuple avec une telle opiniâtreté, qu'ils estiment n'y avoir autre doctrine au monde vraie que celle-là; et tiennent pour tout assuré que c'est un forfait exécrable de prêter l'oreille à ceux qui publient toute autre loi, quand bien elle serait envoyée du ciel, et beaucoup plus d'y ajouter foi et de l'embrasser. Et c'est ainsi que le diable a coutume d'environner ses ténèbres d'une telle épaisseur d'opinions absurdes et d'obstination, afin qu'on n'y puisse porter la lumière de vérité. » Les Pégouans, auxquels le Franciscain Bonfer parlait peu à peu du

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1552.
(2) *Ibid.*, an. 1554.
(3) *Histoire des choses plus mémorables*, t. 1, p. 614.
(4) Voyez ci-dessus, p. 58, col. 2.
(5) *Histoire des choses plus mémorables*, t. 1, p. 613.

christianisme, posant d'abord en principe qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur de toutes choses, expliquant ensuite les principaux articles de notre foi, ne goûtèrent pas cette doctrine, quoiqu'elle leur fût prêchée avec une grande ferveur. Les uns s'en moquaient, les autres la méprisaient, d'autres encore s'en offensaient, et tous les cœurs demeuraient fermés à la semence divine que l'apôtre voulait y introduire. Le religieux ne trouva de consolation qu'à subvenir aux besoins spirituels des Portugais et des autres Européens que le commerce attirait dans ce royaume. Voyant donc, d'un côté, qu'il perdait son temps à évangéliser les Pégouans, de l'autre, qu'il était souvent en danger d'être massacré par eux, il céda aux sollicitations de ses amis, et, secouant la poussière de ses pieds, il retourna dans l'Hindoustan vers l'année 1557.

Dès l'an 1555, quatre années seulement après la mort de saint François Xavier, Gaspard de la Croix, originaire d'Évora, et l'un des douze Dominicains qui passèrent les premiers du Portugal aux Indes, pénétra dans le vaste empire de la Chine (1). Les Chinois, aussi touchés par la force de ses exemples que persuadés par ses discours, abattirent eux-mêmes une des pagodes consacrées aux idoles. Plusieurs demandèrent le baptême; quelques-uns le reçurent, et les mandarins, qui avaient fait arrêter le missionnaire dans le dessein de lui infliger la mort, respectèrent en quelque manière sa sainteté, puisqu'ils se bornèrent à l'éloigner de l'empire dans la crainte qu'il ne détruisît leur fausse religion. Gaspard de la Croix, arraché à ceux qu'il venait d'engendrer à Jésus-Christ, passa dans le petit royaume d'Ormuz où il fit d'autres conversions. Usé enfin de travaux, il revint dans sa patrie, et y fit succéder à l'apostolat un ministère de charité, en se dévouant au service des pestiférés à Lisbonne. Il mourut dans ce saint exercice, dernière victime du fléau dont il avait prédit la fin. Cardoso nous apprend, dans son *Martyrologe*, qu'il avait lu une Relation, écrite en portugais par ce missionnaire, de ce qui lui était arrivé en Chine et des espérances qu'autorisait cette mission si elle venait à être cultivée.

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. VI, p. 729. Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1555.

Le Dominicain Gaspard de la Croix avait refusé le siége épiscopal de Malaca, qui venait d'être érigé, l'an 1557, ainsi que celui de Cochin (1), en même temps que l'Église cathédrale de Goa, élevée au rang de métropole et de primatiale de tout l'Orient, succédait au droit éteint de l'Église de Funchal (2). L'année 1557 fait époque dans les Annales des Frères-Prêcheurs, parce que des religieux de leur ordre furent préposés aux deux Églises nouvelles de Cochin et de Malaca, le P. Grégoire Themud à la première, et le P. Georges de Sainte-Lucie à la seconde (3). Fontana (4) dit que ces deux prélats firent porter des fruits merveilleux à la vigne qu'ils cultivèrent; mais il entre dans peu de détails sur leur vie. Georges de Sainte-Lucie avait été choisi par le P. Grégoire de Saint-Jacques, institué évêque des Açores, pour compagnon de son apostolat, et il s'était appliqué à la conversion des idolâtres : quelques années après, les intérêts de cette Église l'ayant conduit à Lisbonne, le roi de Portugal, frappé de ses vertus, le proposa, en 1557, en qualité de premier évêque de Malaca, et il fut institué par Paul IV. Il se rendit en toute hâte à Malaca, où il mena une vie apostolique, prêchant, catéchisant, administrant les sacrements, et baptisant de ses propres mains une multitude d'infidèles. Ce serviteur de Dieu avait soif du martyre; mais, quoique soumis à diverses épreuves, il atteignit une vieillesse avancée, Dieu le permettant ainsi pour qu'il donnât des fruits plus abondants à son Église : il termina sa carrière le 18 janvier 1579. A l'égard de Grégoire Themud, premier évêque de Cochin, il devint archevêque de Goa. On doit en dire autant du Dominicain Henri de Tavora, qui fut transféré de Cochin à Goa, l'an 1578, et qui fit faire à la véritable religion de tels progrès, que les prêtres des idoles, voyant la source de leurs revenus tarir, l'empoisonnèrent en 1583. Il eut pour successeur un autre Dominicain, Vincent de Fonseca (5).

Placés sur les siéges de Goa, de Cochin et de Malaca, les Frères-Prêcheurs que nous avons

(1) Paulin de Saint-Barthélemi, *India orientalis christiana*, p. 114.
(2) *Ibid.*, p. 31.
(3) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1558.
(4) *Ibid.*, an. 1573 et 1579.
(5) *Ibid.*, an. 1583.

nommés virent les missionnaires s'avancer, le flambeau du christianisme à la main, dans toutes les contrées de l'Inde.

Afin d'empêcher que l'un ne mît sa faux dans la moisson de l'autre, on divisa le territoire de l'Inde entre les ordres religieux, en attribuant plus particulièrement l'île et les environs de Goa aux Jésuites, le royaume d'Ormuz aux Frères-Prêcheurs, l'île de Ceylan aux Frères-Mineurs (1).

On cherchait à attirer les indigènes au culte du vrai Dieu, non-seulement par les promesses de la vie future et les avantages de la vie présente, mais aussi par la pompe avec laquelle on célébrait leur régénération spirituelle. Pour que des hommes sur lesquels les choses extérieures faisaient tant d'impression renonçassent avec moins de difficulté à leurs superstitions et à leurs coupables cérémonies, il convenait d'établir à leurs yeux la majesté de celles que l'Église observe saintement dans l'appareil des baptêmes, qui sont plus remarquables à raison, soit du nombre des catéchumènes, soit de la qualité des personnes. Nous dirons, en peu de mots, ce qui avait lieu dans la ville de Goa. Les Jésuites qui évangélisaient l'île se présentaient au lieu où ils avaient prêché, pour recueillir le fruit de ce qu'ils venaient de semer, et réunir ceux qui désiraient recevoir le baptême. Ils étaient accompagnés, indépendamment du curé ou vicaire de la localité, d'agents de la justice dont l'intervention se bornait à protéger les néophytes contre les injures et les violences de leurs parents infidèles. Ces néophytes, ainsi rassemblés, étaient conduits à Goa dans la maison du catéchuménat, qui, divisée en deux parties, avait deux entrées différentes. Un côté était pour les hommes et les jeunes garçons, qu'un religieux, assisté d'un compagnon, allait catéchiser deux fois par jour. L'autre côté était pour les femmes et les jeunes filles, que de pieuses dames allaient pareillement instruire. Quand les catéchumènes étaient suffisamment préparés, on choisissait un jour de fête pour leur conférer le baptême, soit celui de la Circoncision de Notre-Seigneur, soit celui de la conversion de saint Paul. On ornait l'église des plus riches tapisseries qu'on trouvât dans la ville. On les parait de fleurs, de verdures et de branchages, car on se trouvait alors, dans l'Inde, en été et en automne. On tapissait aussi les rues que les catéchumènes devaient traverser, chacun s'étudiant à mettre au-devant de sa demeure ce qu'il possédait de plus riche. Chaque catéchumène recevait des vêtements neufs, en rapport avec sa condition; et c'était, pour les prélats, le vice-roi et les autres Portugais de distinction, une occasion d'exercer leur libéralité. Le jour du baptême, les enfants de la Doctrine chrétienne (fondation de saint François Xavier) sortaient vêtus de leurs robes blanches avec la croix rouge sur la poitrine, couronnés de fleurs, tenant en main de verts rameaux. Venaient ensuite les élèves du collége de saint Paul, y compris ceux de philosophie et de théologie, tous suivant l'ordre de leurs classes, et dont une musique aussi harmonieuse qu'éclatante soutenait la marche. Suivaient enfin, deux à deux, les religieux de la Compagnie sous l'étendard du crucifix. On se rendait ainsi à la maison des catéchumènes, qui attendaient qu'on vînt les chercher pour les conduire à l'église. A l'arrivée de la procession, ils sortaient du catéchuménat, vêtus de neuf et une palme à la main. Sur un rang, marchaient les hommes et les enfants, placés d'après leur âge; sur l'autre, les femmes et les jeunes filles. On les conduisait avec pompe à l'église, où le vice-roi et les personnages les plus distingués devaient les tenir sur les fonts baptismaux, et où souvent l'archevêque lui-même leur administrait le sacrement de la régénération. Avant qu'ils y arrivassent, les étudiants du séminaire, marchant deux à deux avec modestie, allaient à leur rencontre, précédés de la croix; et, dès qu'ils les avaient atteints, ils rebroussaient chemin avec eux. A l'entrée de l'église, plusieurs Jésuites, revêtus du surplis et de l'étole, faisaient les exorcismes et les autres cérémonies accoutumées. L'un d'eux, couvert de la chape, commençait l'office, et les autres poursuivaient. Tandis que l'on conférait le baptême aux catéchumènes, les musiciens chantaient des motets choisis, et, mariant l'harmonie de leurs voix avec celles des instruments, ils traduisaient d'une manière sensible la joie que faisait éprouver à la cour céleste la conversion de tant d'âmes; car les catéchumènes étaient quelquefois

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., l. I, p. 315.

plus de trois cents. Après avoir reçu le baptême, ils allaient tous se présenter en ordre devant le grand autel où reposait le saint sacrement, pour rendre grâces à Jésus-Christ d'être devenus ses enfants. Les hommes et les enfants nouvellement baptisés dînaient, en ce grand jour, chez les Jésuites, et ils étaient servis à table par les religieux mêmes. Les femmes et les jeunes filles étaient conduites par quelques dames de haut rang dans leurs maisons, où on les traitait avec autant de charité que de magnificence. Le lendemain matin, les nouveaux baptisés se retrouvaient à l'église où ils avaient reçu les prémices du Saint-Esprit; et après la messe ils prenaient congé de ceux qui les avaient instruits dans la foi, puis retournaient joyeux dans leurs villages. On avait soin de les y aller visiter quelquefois, pour les exhorter à persévérer et à vivre en bons chrétiens. Tel était l'appareil imposant des baptêmes, mobile de beaucoup de conversions depuis l'an 1556; car, sans parler de celles qu'opérèrent les Franciscains et les Dominicains, les seuls Jésuites baptisèrent, dans l'île de Goa, d'abord 1,080, puis 1,916, puis 3,260, et jusqu'à 12,742 infidèles par année. L'une des conversions les plus notables eut lieu l'an 1557. La fille de Méale, héritier du royaume de Dekan, que l'on retenait à Goa, devait épouser un prince mahométan; mais, ses entretiens avec les dames portugaises lui ayant fait connaître le christianisme, elle désira l'embrasser (1). De l'avis du P. François Rodriguez, Jésuite, elle envoya une bague au gouverneur Barreto, en signe de sa volonté, et pour réclamer la protection dont elle avait besoin. Le gouverneur lui renvoya, en échange, un diamant, comme gage de cette protection accordée au nom du roi de Portugal; puis il se présenta à la demeure de Méale, lui déclarant qu'il venait chercher sa fille qui aspirait à la grâce du baptême. En même temps, quelques dames portugaises s'étaient rendues auprès de la jeune princesse, pour l'assister dans cette circonstance délicate. La mère, avertie des intentions de sa fille par un serviteur qui venait d'entendre les paroles de Barreto, voulut, dans sa colère, la précipiter du haut de l'escalier : les dames portugaises s'opposèrent à cet acte de violence, et au bruit le gouverneur monta. La princesse se jette alors à ses pieds, se met sous sa sauvegarde, et, après avoir fait constater par un notaire sa résolution, librement prise, de devenir chrétienne, elle entre dans une maison honorable où elle reçoit l'instruction nécessaire. Ce fut le jour de l'Assomption qu'elle sortit des ténèbres du mahométisme pour marcher dans la pure lumière des saints; et, en souvenir de ce jour, on lui donna le nom de Marie. De la conversion de cette princesse musulmane date, à proprement parler, le mouvement qui se manifesta dans l'île de Goa parmi les mahométans et les idolâtres en faveur de la véritable religion.

Au nord de l'île de Goa sont situées deux petites îles nommées Choran et Divar, dont les habitants avaient une foule d'idoles. Des divers points de l'Hindoustan, on se rendait en pèlerinage dans celle de Divar, pour y adorer l'idole de *Ganésa* (1). Le fanatisme de ces insulaires, entretenu par la cupidité des brames, résistait aux efforts successifs des Jésuites, lorsqu'on prit le parti d'attaquer à la fois les deux îles. Les Pères Antoine Acosta et Melchior de Figueredo, avec six autres qui n'étaient pas encore prêtres, furent destinés à l'île de Divar. Le P. François Rodriguez, avec six compagnons qui n'étaient pas prêtres, et parmi lesquels se trouvait Dominique Fernand, dut évangéliser l'île de Choran. Ces deux escadrons spirituels, comme s'exprime Du Jarric (2), s'élancèrent de front sur ces deux théâtres de l'idolâtrie; les missionnaires, distribués de tous côtés, commencèrent simultanément le combat, et sous les traits vainqueurs de la grâce divine s'inclinèrent du même coup, et en très-grande partie, les insulaires et les brames eux-mêmes. Après avoir disposé les esprits, les apôtres dressèrent la liste de ceux qui voulaient recevoir le baptême, retournèrent à Goa, et rendirent compte de leur succès. Quelques jours après, les principaux brames des deux îles allèrent à leur tour à Goa, pour remercier les Jésuites du soin qu'ils avaient pris de leur salut. Le baptême des convertis eut lieu avec pompe. Jean Nugnez Barreto, patriarche d'Éthiopie, qui vivait encore l'an 1556, baptisa ceux de l'île de Divar

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., p. 329.

(1) Voyez ci-dessus, p. 51, col. 2.
(2) *Histoire des choses plus mémorables*, t. 1, p. 312.

dans l'église de Notre-Dame, qu'on venait d'y construire ; puis il passa pour le même objet dans l'île de Choran. Dominique Fernand, par lequel elle fut évangélisée pendant vingt-sept ans, n'y avait trouvé que sept chrétiens à son arrivée : il y en laissa cinq mille à sa mort, l'an 1583.

En 1559, don Constantin, fils du duc de Bragance et vice-roi de l'Inde, ayant tenté une entreprise sur la ville de Daman, dans le Guzerate, qui appartenait au roi de Cambaye, alors en guerre avec les Portugais, fit débarquer ses troupes, à la pointe du jour, le 2 février, fête de la Purification de la sainte Vierge. Dans la prévision d'une lutte, il voulut que l'armée réparât ses forces par la nourriture. Mais la terreur panique des mahométans abrégea le temps que l'on croyait nécessaire pour emporter la place. L'armée y entra sans résistance ; et, comme il restait encore assez de temps pour qu'on pût célébrer une messe d'actions de grâces en l'honneur de Marie, à laquelle le vice-roi attribuait sa victoire, on purifia aussitôt la mosquée principale, que les musulmans avaient dans la forteresse. De tous les prêtres séculiers et réguliers qui accompagnaient l'armée, Gonsalve Sylveira, fils du comte de Sortella, et provincial des Jésuites de l'Inde, se trouva seul à jeun. Il célébra donc la messe solennelle ; et, lorsqu'il alla ensuite trouver le vice-roi, ce prince lui dit, en présence de tous les chefs de l'armée, que, puisqu'il avait été seul en état de prendre possession de la mosquée de Mahomet au nom de Jésus-Christ, la Compagnie avait un juste droit à sa possession ; qu'en conséquence le roi de Portugal la remettait aux Jésuites pour leur servir d'église et de maison (1). Ces religieux ne cessèrent dès lors de desservir cette église, dans le double intérêt des chrétiens et des infidèles. On y baptisa notamment la femme de l'ancien gouverneur musulman de la ville. Son mari ne négligea rien pour prévenir sa conversion. Comme elle s'était retirée chez une dame chrétienne, sous la protection du commandant portugais de Daman, il lui députa d'abord un mahométan, son ami, qui obtint de lui parler en présence du commandant et du religieux qui instruisait la néophyte. L'ami lui rappela le rang et la fortune de son mari, les égards avec lesquels il la traitait, les plaisirs et les délices dont elle jouissait dans sa maison. De telles considérations ne pouvaient toucher le noble cœur de la catéchumène, qui renvoya le négociateur confus. Le mari crut que l'intervention d'une mère serait plus efficace. Celle de la néophyte se présente donc, l'embrasse avec tendresse, et éclate en sanglots qui eussent amolli un rocher. Mais la chrétienne, affermie dans la crainte de Dieu, ne se laisse point ébranler. « Ma mère, dit-elle avec une sainte liberté, il eût mieux valu que vous eussiez amené ma sœur avec vous et que vous vous fussiez toutes deux converties au christianisme comme je l'ai fait, que de venir ici pour m'en détourner, et pour me persuader une chose aussi déraisonnable. Si elle ne vous semble pas telle, sachez que désormais je ne vous appellerai plus ma mère ; et de votre côté ne me regardez plus comme votre fille, si vous refusez de reconnaître pour père Celui qui est notre vrai Dieu et notre créateur. » A cette réponse, la mère demeura tellement interdite qu'elle ne sut que répliquer, et elle se retira triste et désolée sans ajouter un mot. Voilà comment la généreuse néophyte sortit victorieuse de ce combat, à la grande joie de tous les chrétiens de Daman.

Le vice-roi Constantin avait vivement à cœur la propagation de la foi. Or, la presqu'île de Salcette, qu'il ne faut pas confondre avec l'île de ce nom, illustrée par les quatre martyrs de Tana (1), mais qui se trouve à proximité de Goa, demeurait inaccessible au zèle des missionnaires. Sur un territoire de sept ou huit lieues de circonférence, quatre-vingt mille idolâtres, distribués en soixante-six villes ou villages, y végétaient dans la plus grossière superstition, à la merci des brames qui exploitaient leur crédulité stupide. L'an 1560, Constantin ménagea aux Jésuites l'entrée de ce camp retranché de l'idolâtrie, à peine séparé par trois lieues de Goa. Les ouvriers apostoliques n'y convertirent d'abord que deux mille habitants, qu'ils réunissaient tous les dimanches et fêtes dans cinq églises, desservies chacune par deux religieux de la Compagnie (2). Les idolâtres, furieux de se voir entamés, acca-

(1) *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 488.

(1) Voyez ci-dessus, p. 108, col. 2.

(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 346.

blaient les néophytes du poids de leur colère. Dès que l'un d'eux embrassait la foi, ses parents cessaient de le voir, de lui parler, de lui donner même un morceau de pain ou un verre d'eau, fût-il réduit à la plus extrême pénurie : aussi dut-on bâtir un hôpital, pour y recevoir tous les chrétiens malades et abandonnés de leurs familles. Mais la haine des infidèles se manifestait surtout contre les Jésuites, parce que c'étaient eux qui persuadaient à leurs compatriotes de se faire chrétiens, d'abattre les temples des idoles et de construire des églises. Plus d'une fois ces fanatiques se livrèrent à des actes de violence sur la personne des anges de paix qui leur apportaient le salut, en sorte que les vice-rois, par des représailles qu'autorisaient leurs attentats, prirent le parti de renverser de vive force les asiles du démon : ils ruinèrent ainsi deux cents temples d'idoles, sans compter une foule d'oratoires de moindre importance. Les Salcetains, tributaires du Portugal, offrirent en vain une forte somme d'argent pour obtenir la permission de les rétablir. Se voyant refusés par les vice-rois, ils osèrent recourir au pouvoir souverain de la métropole : mais leur attente fut déçue.

L'an 1560, remarquable à raison de l'entrée des Jésuites dans la presqu'île de Salcette, Constantin voulut faire justice du roi de Djafanapatam dans l'île de Ceylan (1). Le résultat de cette expédition fut la cession à la couronne de Portugal de l'île de Manar, arrosée par le persécuteur du sang des martyrs, la prise de son fils aîné, le sac de la principale ville de son royaume, et la perte de tous ses trésors. Le plus précieux dans l'opinion des idolâtres, non-seulement de l'Hindoustan, mais de l'Inde entière, était la dent d'un singe blanc, nommé *Anouma*. L'abbé Dubois (2), parlant du culte du singe, s'exprime ainsi : « C'est sans doute à sa ressemblance avec l'homme par sa conformation extérieure et par quelques-uns de ses actes physiques, que le singe fut, dans le principe, redevable du culte spécial que les Indiens lui rendirent, et qui subsiste encore dans toute sa vigueur. Peut-être aussi que le naturel de cet animal méchant, pillard et destructeur, ne contribua pas peu à lui mériter la haute considération dont il jouit. Quoi qu'il en soit, les livres indiens sont remplis des récits les plus merveilleux sur son compte. » Ainsi, Rama, ou Vichnou incarné sous ce nom, auquel Ravanna, roi de Lankai (Ceylan), avait enlevé sa femme Sitté, voulant la retirer des mains de son ravisseur, commença par se faire des alliés, ajoute l'abbé Dubois (1), « et contracta amitié en premier lieu avec Sougriba, roi des singes... Rama, impatient d'avoir des nouvelles de sa femme, projeta d'envoyer sans plus de délai quelqu'un à Lankai, pour y prendre des informations. L'entreprise n'était pas facile, attendu qu'il y avait un bras de mer à traverser. L'agilité héréditaire d'Anouma, fils du Vent, et généralissime de l'armée des singes, que Sougriba avait envoyé au secours de son allié Rama, paraissait le rendre plus propre que tout autre à une pareille ambassade : aussi en fut-il chargé. Il se mit en route, traversa le détroit en marchant à pied sec sur la surface des eaux, et arriva à Lankai. Après bien des recherches inutiles, le grand singe Anouma découvrit enfin, dans un lieu solitaire, Sitté assise sous un arbre touffu, plongée dans la plus profonde affliction, arrosant la terre de ses larmes, et poussant des sanglots qu'elle interrompait de temps en temps pour maudire son triste sort, accabler Ravanna de malédictions, et exprimer les regrets cuisants qu'elle ressentait d'être séparée de son cher Rama, auquel elle jurait de garder une fidélité inviolable, quels que fussent les efforts que son perfide ravisseur pourrait employer pour la séduire. Anouma s'empressa d'aller porter à Rama la nouvelle de tout ce qu'il avait vu et entendu. Rama conçut à l'instant le projet de construire une digue sur le bras de mer, pour frayer un passage à son armée. Le singe Anouma, chargé encore de cette grande entreprise, se mit à déraciner les montagnes et les rochers : il portait à chaque fois autant de pierres qu'il avait de poils sur le corps ; et, les amoncelant les unes sur les autres, il eut bientôt achevé la besogne et joint l'île Lankai au continent. Cependant Rama, avec son armée de singes, ne se croyant pas assez fort pour aller attaquer son formidable ennemi, forma une nouvelle armée composée d'ours ; et avec ce

(1) Voyez ci-dessus, p. 459, col. 2.

(2) *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 430.

(1) *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. II, p. 405.

renfort il se disposa à traverser le bras de mer... Après avoir éprouvé les vicissitudes de la fortune par des victoires et des défaites, Rama eut enfin le dessus; Ravanna fut vaincu et tué; et Sitté, cause de cette terrible guerre, fut délivrée et ramenée en triomphe à Ayotte, sa patrie. » On voit, par cette citation, que le singe joue un grand rôle dans la mythologie de l'Inde. Le culte d'Anouma est très-répandu. « Les sectateurs de Vichnou, reprend l'abbé Dubois, ont pour cette idole une prédilection particulière; mais personne ne refuse de lui rendre hommage. Le singe Anouma se voit représenté dans la plupart des temples et dans beaucoup d'endroits fréquentés; on le trouve aussi dans les bois et autres lieux déserts : mais, dans les cantons où les vichnouvistes sont en grand nombre, on ne fait point un pas sans rencontrer l'image de leur bien-aimé Anouma. Les offrandes qu'on lui fait consistent en de simples productions de la nature; jamais il n'est l'objet de sacrifices sanglants. Dans les endroits qu'ont coutume de fréquenter ces vilains animaux auxquels l'imbécile Indien érige des idoles, on voit des dévots leur apporter chaque jour du riz bouilli, des fruits et autres mets dont ils sont friands. C'est là un acte pieux du plus grand mérite. » On ne s'étonnera point, d'après ces détails, de la vénération dont la dent de singe, conquise par le vice-roi Constantin, était l'objet. A peine le roi de Pégou apprit-il qu'elle venait de tomber au pouvoir des Portugais, qu'une ambassade vint à Goa en offrir de sa part trois cent mille écus. On agita alors la question de savoir s'il était licite de la vendre. Don Gaspard de Léon Pereira, chanoine d'Evora, et premier archevêque de Goa, Église dont il prit le gouvernement en 1560 (1), assistait au conseil, avec les meilleurs théologiens des ordres de Saint-Dominique, de Saint-François et de Saint-Ignace. Un membre du conseil émit l'avis que la vente était licite, et un autre s'offrit même à porter la dent au Pégou, si, pour le défrayer, on l'autorisait à la proposer à la stupide adoration des idolâtres et à prélever un tribut sur leur fanatisme. Mais l'archevêque et les théologiens, dont Constantin partageait l'opinion, établirent, en premier lieu, que les idolâtres regardant cette dent comme une chose sainte et sacrée, il n'était convenable ni que les Pégouans l'achetassent, ni que les Portugais la vendissent; en second lieu, qu'on ne pouvait la vendre aux idolâtres sans conniver au péché d'idolâtrie qu'ils commettraient en adorant cet os infâme. Le vice-roi, ayant fait apporter la dent, la montra à tous les assistants pour qu'ils constatassent son identité; on la dépouilla ensuite des rubis et des saphirs dont elle était ornée; on la pila dans un mortier de bronze, et, quand elle eut été pulvérisée, on jeta la poudre sur un brasier ardent, d'où s'éleva aussitôt une odeur infecte (1).

La juridiction de l'archevêque de Goa s'étendait sur Mozambique et Sofala, au sud-est de l'Afrique. Entre la mer, l'Abyssinie, la Nigritie et le Congo, se trouvait la Cafrerie, qu'on peut diviser en trois parties : la septentrionale, qui comprend tout ce qui est au milieu de l'Afrique; la méridionale, où est le cap de Bonne-Espérance; l'orientale, qui renfermait le Monomotapa, empire subdivisé en Monomotapa proprement dit et en royaumes de Quiteve, de Manika, de Sabia et d'Inhambane. Les mahométans, que les Portugais, lors de la découverte du Cap, trouvèrent en possession du commerce des côtes, avaient désigné vaguement les peuples de l'intérieur sous le nom de Cafres, ou plutôt de Kafer (mécréants). Du reste, c'est à tort qu'Alberti (2) avance que les Cafres n'ont aucune idée de la divinité. « Ils reconnaissent au contraire, dit M. Walckenaer (3), un Être suprême, qu'ils nomment *Oulhanga* (souverain) ou *Utika* (très-beau). Ils croient aussi à l'immortalité de l'âme, et cependant ils n'ont aucune idée des peines ou des récompenses dans l'autre vie. En guerre, et dans les grandes occasions, ils invoquent souvent les âmes de leurs parents décédés, et les appellent à leur aide. Ils nomment ces esprits *Schouluga*. Ils croient que le tonnerre est lancé par la divinité; et, si quelqu'un en est frappé, ils disent que le Oulhanga est descendu parmi eux. Dans ces occasions, ils changent de place, et sacrifient à Dieu un bœuf ou une génisse. Si un animal du troupeau est tué par le

(1) Paulin de Saint-Barthélemi, *India orientalis christiana*, p. 32.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 400.

(2) *Description physique et historique des Cafres, sur la côte méridionale d'Afrique.*

(3) *Histoire générale des Voyages*, t. XXI, p. 209.

tonnerre, on l'enterre avec soin. Quelquefois, ils font des sacrifices aux rivières dans les temps de sécheresse : on tue un bœuf à cette occasion, et on en jette une partie dans leur lit. Si quelqu'un est tué accidentellement par un éléphant, on fait aussi un sacrifice, comme pour conjurer le démon dont l'animal est possédé. Si quelqu'un tue par accident un mahun, qui est la grue des Baléares, ou l'oiseau qu'on a nommé brom-vogel, qui est une espèce de toucan, il doit, en expiation, sacrifier un veau ou un jeune bœuf. Les Cafres s'imaginent aussi quelquefois que l'esprit ou le schouluga réside dans un bœuf particulier, et ils cherchent à se le rendre favorable par des prières. Il en est de même de certaines personnes qu'ils croient avoir le pouvoir de favoriser leurs entreprises, ou à l'influence desquelles ils attribuent leurs heureux succès. Ils n'ont ni prêtres, ni aucune pratique religieuse. Quelquefois, à la vérité, ils paraissent attribuer un événement désastreux à l'influence de je ne sais quelle puissance inexplicable qui est irritée contre eux ; alors ils tâchent d'apaiser sa colère par des soumissions, ou de la détourner par des marques de respect : mais il ne paraît pas qu'ils admettent une cause universelle, comme il ne paraît pas non plus qu'ils personnifient cette puissance obscure, ni qu'ils se la représentent comme une substance corporelle ou spirituelle. Quelquefois, par exemple, ils regardent une maladie comme la suite d'une offense faite à une rivière dans laquelle la horde a coutume d'aller puiser de l'eau : dans ce cas, ils s'imaginent pouvoir apaiser la rivière en y jetant les entrailles d'une bête de leur troupeau ou une certaine quantité de millet. Un Cafre mourut, par hasard, quelques jours après qu'il eut enlevé un morceau de l'ancre d'un vaisseau qui avait fait naufrage sur la côte, et sa mort fut regardée comme une punition de l'offense commise envers cette ancre : depuis cet accident, aucun Cafre ne passa devant l'ancre lésée sans la saluer, pour détourner sa colère de dessus lui. Lorsqu'après bien des peines ils sont parvenus à tuer un éléphant, ils s'empressent de s'excuser auprès du cadavre, en alléguant que sa mort n'a pas été préméditée, mais qu'elle est l'effet d'un accident ; ils enterrent ensuite sa trompe avec soin, pour lui ôter le pouvoir imaginaire de leur nuire et de venger sa mort, pouvoir que les Cafres expriment en disant : « L'éléphant est un seigneur puissant, sa trompe est son bras. » Pour attester la vérité, ils emploient un serment dans lequel ils invoquent le nom d'un de leurs chefs mort ou encore vivant. Les Cafres croient généralement aux sortiléges. Ils en admettent de deux espèces, les uns favorables, les autres nuisibles, et s'imaginent que les premiers ont le pouvoir d'anéantir l'influence des autres. Ordinairement, ce sont des femmes âgées qui prétendent exercer la magie bénigne, et qui font tourner cette fraude à leur profit. Quand une maladie est censée causée par quelque sortilége, on appelle la bonne magicienne : elle applique sur le ventre du malade, regardé comme le siége de toutes les maladies intérieures, un certain nombre de boules faites de bouse, les remue et les retourne à plusieurs reprises en accompagnant ce manége de grimaces et de contorsions, et finit par désigner une tortue, un serpent ou quelque autre animal comme la cause de la maladie, en assurant que cet animal a été envoyé contre le malade par un sortilége. Avant d'entreprendre la guérison du malade, la magicienne a soin de se faire payer sa cure ; et c'est en général l'usage parmi les Cafres d'exiger d'avance son salaire pour les services que l'on rend. Dans le cas de sortilége, l'honoraire consiste en une pièce de bétail. Si le désenchantement n'opère pas, et que le malade vienne à mourir, la magicienne se tire ordinairement d'affaire en disant que le terme de sa vie est arrivé, et qu'il serait mort à la même époque quand même il n'aurait pas été ensorcelé ; quelquefois aussi elle s'excuse en disant que le mauvais sorcier l'a surpassée en adresse : mais, dans l'un comme dans l'autre cas, elle est tenue de restituer le salaire qu'elle avait reçu, sans qu'il en résulte néanmoins le moindre détriment pour sa renommée. Cependant, on ne se contente pas d'avoir découvert et éloigné l'objet dont le mauvais sorcier s'est servi pour causer la maladie ; mais on veut le découvrir lui-même, et le voir punir. Dans cette vue, la horde entière s'assemble, et la magicienne se rend seule dans une hutte, où elle fait semblant de dormir, pour voir le sorcier en songe. Ce sommeil dure une heure ; et, pendant ce temps-là, la horde entière chante, danse et bat des mains. Après cette première cérémonie, des hommes se détachent de la troupe, s'avancent jusque devant

la hutte où se tient la magicienne, et l'invitent à en sortir. Elle refuse d'abord : mais, après qu'on lui a fait présent de quelques sagaies (ou javelines, qui, chez les Cafres, ont leur prix, non-seulement comme armes, mais comme signes représentatifs de valeur), elle se peint de blanc le contour de l'œil, le bras et la jambe gauche, et de noir les mêmes parties du côté droit; elle se passe ensuite une espèce de tablier autour des hanches, et paraît, sans autre vêtement, à l'entrée de la hutte, tenant les sagaies qu'elle a reçues. Aussitôt, on la couvre de manteaux; la troupe assemblée se presse autour d'elle, et on la sollicite de nommer le sorcier. Pendant quelque temps, elle fait semblant d'éluder cette demande, en alléguant son peu d'habileté dans l'art de deviner; mais enfin elle se dépouille des manteaux dont elle était affublée, court à travers la foule assemblée, en décochant des sagaies pour s'ouvrir un passage; et frappe, en courant, l'un ou l'autre du bois d'une ces sagaies : celui que le coup atteint est reconnu pour le sorcier auteur du mal. Aussitôt, il est saisi; mais, avant de procéder au jugement de l'accusé, on exige de la magicienne qu'elle indique le lieu où il a déposé les matières dont il fait usage pour ses sortiléges. Alors elle se rend, accompagnée de la troupe, dans un endroit, où elle déterre un crâne, un morceau de chair qu'elle dit être de la chair humaine, ou quelque autre chose de ce genre : après quoi, le délit est regardé comme incontestablement prouvé, et l'accusé tenu pour convaincu. Là-dessus, le chef de la horde délibère avec ses officiers sur le châtiment qu'il convient d'infliger au coupable. Le supplice le plus ordinaire consiste, après qu'on a couché le malfaiteur sur le dos, et qu'on lui a lié les bras et les jambes à des piquets enfoncés dans la terre, à lui secouer sur les yeux, sous les aisselles, sur les côtés et sur le bas-ventre de grosses fourmis noires, rassemblées en grande quantité dans un sac : les fourmis s'attachent à ces parties qu'on a préalablement humectées, et leur piqûre fait enfler tout le corps et cause des douleurs insupportables. Un autre genre de supplice consiste à approcher, des côtés et sous le bas-ventre du coupable, des pierres qu'on a fait rougir au feu. Ces deux genres de châtiment sont ordinairement suivis de la mort : si le supplicié en réchappe, il est banni de la horde. Quelquefois l'accusé est condamné directement au dernier supplice : dans ce cas, on l'assomme à coups de massue. Quel que soit, au reste, le châtiment qu'on inflige à celui qui est condamné pour cause d'ensorcellement, on met toujours le feu à sa cabane; et son bétail, avec tout ce qui lui appartenait, est confisqué au profit du chef de la horde, qui en distribue une partie à ses officiers : aussi n'est-il pas rare qu'un particulier, possesseur d'un nombreux troupeau, soit injustement accusé de sorcellerie et condamné, à l'instigation du chef ou de ses employés. Souvent la magicienne se contente du salaire qu'elle a reçu pour la guérison du malade, sans indiquer le prétendu sorcier : il suffit, pour cela, qu'elle s'en tienne à l'assertion que celui-ci la supasse en sagacité et se tient caché pour elle. Il arrive aussi quelquefois que celui qui a eu le malheur d'être accusé tâche de se disculper, en alléguant que le véritable auteur du sortilége a su le rendre suspect par son art, pour éviter lui-même d'être découvert : si la magicienne se rend à cet argument, l'accusé est déclaré innocent. Un autre objet important, qui, parmi les Cafres, est du ressort de la magie, c'est la pluie. Dans le cas d'une longue sécheresse, on a recours à une espèce de sorcier : c'est quelquefois un Cafre, mais plus souvent un Hottentot, qui se charge de faire tomber la pluie. On lui paye, pour cela, d'avance, plusieurs pièces de bétail. On commence par tuer un bœuf ou une vache; le magicien prétendu trempe une baguette dans le sang de la victime, et en arrose la foule; il se promène ensuite au milieu de l'assemblée de l'air d'un inspiré; ou bien il se retire seul dans une hutte en chantant, tandis que la horde réunie danse et chante aussi. On attend sans murmurer l'effet du sortilége jusques environ un mois après la prédiction : mais, si, passé ce terme, elle ne s'est pas accomplie, on va à la recherche du magicien, qui d'ordinaire a eu la précaution de s'évader avec le salaire de sa friponnerie. S'il a le malheur de tomber entre les mains de ceux qui le poursuivent, il est assommé sans miséricorde. Les Cafres ont, comme les anciens Israélites, l'idée d'une souillure morale qu'on encourt en certains cas. La personne ainsi souillée est exclue, pour un temps, du commerce des autres, et il y a des règles prescrites à observer pour sa purification. D'abord, il ne lui est pas per-

mis de se laver et de se peindre le corps pendant tout le temps de sa souillure; on lui interdit de même l'usage du lait. Après que le temps de la souillure est écoulé, elle se purifie en se lavant de nouveau, en se peignant la peau, et en se rinçant la bouche avec du lait. Tous les enfants sont considérés comme souillés jusqu'à l'âge de la puberté, ou jusqu'à ce qu'ils aient été initiés dans la classe des adultes. La souillure a lieu pendant la moitié d'un mois lunaire pour le mari dont la femme est morte, et pendant un mois entier pour la femme devenue veuve. La mère dont l'enfant vient à mourir est souillée pendant deux jours; et, en général, quiconque s'est trouvé dans le voisinage d'une personne au moment où elle a rendu le dernier soupir est censé souillé, quoique dans ce dernier cas la souillure ne dure que jusqu'à ce qu'on se soit lavé. Par la même raison, tous les hommes sont réputés souillés au retour d'une bataille, et doivent se laver avant de rentrer dans leurs cabanes. Si, pendant un orage, la foudre vient à tomber dans l'enceinte où habite une horde, la horde entière est souillée : on abandonne ce lieu; on se purifie, en immolant quelques pièces de bétail; et, dans l'intervalle, tout commerce est interrompu entre la horde souillée et les autres hordes. » Nous entrerions dans de plus grands détails, si les remarques d'Alberti ne s'appliquaient pas aux Cafres voisins du cap, plutôt qu'aux peuplades plus éloignées. Jacob de Bucquoy, qui a visité la baie de Lagoa, fait observer que, des divers peuples compris sous le nom général de Cafres, les uns, tels que les Hottentots, n'ont point de demeures fixes, mais se transportent d'un lieu à un autre comme les Arabes, et ont toute leur richesse en bétail; tandis que d'autres, qui s'étendent au nord vers le cap Corrientes, ont des habitations stables. Ce voyageur, cité par M. Walckenaer (1), n'a rien vu chez eux qui annonçât un culte extérieur. Ils regardent le soleil et la lune comme deux capitaines : le premier donne et conserve la lumière, la chaleur, les sources et la vie; la lune fait tomber la pluie. Ils croient à une espèce de métempsycose, et pensent que la bravoure est immortelle. De même que les musulmans, ils pratiquent la circoncision. Les nouvelles et les pleines lunes sont pour eux des époques de réjouissances : alors ils chantent, dansent, et battent des mains pendant toute la nuit; usage venu sans doute des Arabes, qui ont propagé l'islamisme à Madagascar, dans les îles voisines et les cantons les plus reculés de la côte d'Afrique. Du reste, ces Cafres suivent leurs penchants sans aucune contrainte. White, également cité par M. Walckenaer (1), ne doute pas qu'ils n'aient l'idée d'un Être suprême; mais ce voyageur n'a jamais remarqué ni appris qu'ils eussent d'autre culte que de légères pratiques de la religion musulmane. D'ailleurs, ils n'ont ni mosquée, ni un lieu quelconque destiné à des cérémonies religieuses. La baie de Lagoa est au midi du pays d'Inhambane. Or, le chef de ce dernier royaume, en 1559, avait deux fils, dont le puîné, ayant entendu parler du christianisme par les Portugais qui trafiquaient dans les États de son père, se rendit à Mozambique pour s'instruire plus à fond. Le commandant portugais lui fit un accueil honorable. Ce jeune prince compléta son instruction, sollicita et reçut le baptême, puis retourna joyeux dans sa patrie (2). Sa famille s'étant informée de ce qui causait sa joie, il raconta le bon accueil qu'il avait reçu des Portugais, et fit un tel éloge de la religion chrétienne, que son frère aîné voulut aussi aller à Mozambique pour y être baptisé : mais le roi d'Inhambane le retint, en disant que, si l'on pouvait faire venir dans son royaume des prêtres qui lui exposassent la loi des chrétiens, il l'embrasserait peut-être lui-même. Sur cette parole, le prince converti retourna à Mozambique, et prévint le commandant portugais que les missionnaires qu'on enverrait dans sa patrie y trouveraient une moisson déjà mûre. En même temps, l'empereur du Monomotapa se montrait disposé à nouer avec les Européens des relations commerciales, à l'aide desquelles on se flattait de propager la foi. Le vice-roi de l'Inde, instruit de ces dispositions, les fit connaître au P. Antoine de Quadros, qui venait de succéder, en qualité de provincial de la Compagnie de Jésus, au P. Gonsalve Sylveira. Le nouveau provincial chargea son prédécesseur d'entreprendre la

(1) *Histoire générale des Voyages*, t. XXI, p. 437.

(1) *Histoire générale des Voyages*, t. XXI, p. 459.

(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. II, p. 111.

mission du Monomotapa. Sylveira, auquel on adjoignit deux autres Jésuites, quitta Goa en 1560, et le commandant portugais de Mozambique le fit escorter aussitôt jusqu'au royaume d'Inhambane. A peine arrivés, les trois religieux, accablés sous le poids des chaleurs, tombèrent malades; le P. Sylveira, quoique très-robuste, mais dont les yeux étaient le siége d'une douleur intolérable, faillit perdre la vie; cependant, les missionnaires guérirent, et se rendirent à Tonge, résidence du roi, qui les accueillit avec des transports d'allégresse, en apprenant qu'ils étaient venus tout exprès pour lui enseigner la loi divine. Les religieux commencèrent à publier la bonne nouvelle; elle fructifia dans beaucoup d'âmes, et les Cafres convertis accoururent en foule à la source baptismale. Le roi reçut sur les fonts sacrés le nom de Constantin, sa compagne celui de Catherine, sa sœur celui d'Isabelle. Pendant que le P. Sylveira, satisfait de ces premiers résultats, s'éloignait pour porter l'Évangile dans le Monomotapa proprement dit, ses deux compagnons bâtirent une église sous le vocable de l'Assomption de la sainte Vierge, et continuèrent à propager la foi. Mais l'un d'eux, le P. Acosta, épuisé par les maladies qui l'affligeaient continuellement dans ce climat brûlant, fut contraint de retourner à Goa. L'autre, André Fernandez, resta plus de deux ans parmi les Cafres du royaume d'Inhambane, dont l'inconstance et la cruauté mirent plus d'une fois sa vie en péril. Un jour, entre autres, apprenant qu'ils préparaient un sacrifice en l'honneur de leurs idoles, et que le roi lui-même devait faire acte d'idolâtrie, le missionnaire, emporté par son zèle, alla intrépidement fouler aux pieds les apprêts du sacrifice : peu s'en fallut que la foule irritée ne le massacrât. La légèreté et la barbarie de ces hommes, que leurs passions arrachaient à Jésus-Christ pour les rendre au démon, forcèrent le P. André Fernandez d'accepter une autre destination. Cependant, le P. Sylveira, qui avait été de la mission d'Inhambane à Mozambique, suivit du nord au midi la côte orientale d'Afrique. Une tempête menaça le navire : il pria le Seigneur de l'apaiser, et l'ouragan cessa aussitôt. L'apôtre voulut célébrer une messe d'actions de grâces sur le rivage, dont le sol ardent brûlait les pieds des Portugais, quoique munis de chaussures; et, à la suite du sacrifice, la tête du célébrant se trouva couverte de grosses cloches, auxquelles il refusa d'appliquer aucun remède, animé d'une sainte haine de lui-même, et laissant la nature suivre son cours. On poursuivit le voyage jusqu'à Quilamané, la plus considérable des quatre embouchures du Zambeze : les trois autres sont Couama, Luabo et Luaboel. Le Zambeze, dont la partie inférieure est seule connue, a sa source très-éloignée. Sylveira ne voulut pas séjourner longtemps à Quilamané, quoique un chef mahométan du voisinage, dégoûté de l'islamisme, lui eût permis de prêcher l'Évangile : il lui tardait de voir l'empereur du Monomotapa, dans la pensée que, ce prince une fois converti, les rois ses tributaires imiteraient bientôt son exemple. A l'embouchure de Couama, le missionnaire offrit les saints mystères, pour obtenir que le ciel favorisât sa démarche décisive, et il pria ses compagnons de trouver bon qu'il vécût dès lors tout à fait à l'écart, afin de s'y préparer par une retraite de huit jours. Retiré dans un coin du navire, il fit étendre devant lui une voile qui l'isolait des matelots, et vaqua uniquement soit à la prière, soit à la lecture des vies des saints, ne prenant chaque jour pour nourriture qu'une poignée de pois et ne buvant qu'un verre d'eau. En remontant le Zambeze par l'embouchure de Couama, il arriva au bourg de Sena, d'où il envoya prévenir l'empereur du Monomotapa de son arrivée. Il confessa les Portugais de ce comptoir, purifia leurs mœurs, légitima leurs unions, catéchisa et baptisa environ cinq cents esclaves qu'ils avaient achetés, visita souvent le roi d'Inhamior, tributaire de l'empereur, et qui résidait à une lieue seulement de Sena. Ce prince, ému des représentations du missionnaire, offrit d'embrasser le christianisme avec toute sa famille : mais, outre que Sylveira n'avait personne à lui laisser pour le maintenir dans la foi, il craignit de froisser l'empereur s'il baptisait son tributaire avant de le baptiser lui-même; il consola donc le roi d'Inhamior, l'exhorta à persévérer, et différa de lui administrer le sacrement de la régénération. Au bout de deux mois, le Portugais Antoine Cayade, fixé dans la résidence impériale, vint chercher le P. Sylveira de la part de l'empereur. Le religieux, plaçant sur ses épaules ses ornements, son calice et une pierre sacrée, sui-

vit à pied son guide. Du reste, on n'eût pas trouvé, dans ce pays, d'autres montures que des éléphants. Quand on rencontrait un cours d'eau, ou bien il le passait à gué, enfoncé quelquefois jusqu'au cou, et son paquet sur sa tête; ou bien il se plaçait sur un radeau, que des Cafres poussaient devant eux en nageant. Il arriva ainsi la veille de Noël à Chetuchin où il dit ses trois messes avec une grande consolation spirituelle; et, après avoir séjourné huit jours dans ce village, recommandant à Dieu sa mission avec plus de ferveur que jamais, il entra dans la capitale. L'empereur, sachant que Sylveira était d'un sang illustre, lui envoya présenter de l'or, des bœufs et des esclaves : mais le missionnaire refusa ces cadeaux, et fit dire au monarque, par Antoine Cayade, qu'on saurait bientôt quelles richesses il était venu chercher. Le jeune prince, étonné, s'écria : « Cet homme n'est pas comme les autres, qui courent avec tant de sollicitude, par mer et par terre, après l'or et la fortune. » Il conçut la plus haute opinion de Sylveira, et lui fit le lendemain, jour de la réception, un accueil tel qu'il n'en avait encore fait à personne. En effet, il l'admit dans son cabinet même, où aucun étranger n'avait accès : l'impératrice mère y était assise sur un tapis, et Sylveira dut s'asseoir sur un autre à côté du prince. André Cayade, placé à la porte, mais en dehors, servit d'interprète. L'empereur demanda au Père combien il voulait d'or, de bœufs, de terres et de femmes. Le religieux répliqua qu'il n'ambitionnait rien de tout cela, et qu'il voulait avoir l'empereur lui-même. Celui-ci, se tournant vers l'interprète, lui dit : « Il faut que cet homme, qui ne désire rien de ce que les autres estiment tant, soit d'une nature supérieure au reste des hommes. » Malgré ce premier refus, il renouvela ses offres, en y ajoutant d'autres promesses. Mais Sylveira le remercia humblement, prit congé de l'empereur et de sa mère, puis revint à sa demeure, où il disposa une salle en forme de chapelle. Il y dressa un autel, au-dessus duquel il plaça un beau portrait de la sainte Vierge, qu'il avait apporté des Indes. Quelques Cafres attachés à l'empereur, passant devant la porte de la chapelle pendant que le religieux célébrait la messe, aperçurent ce portrait, et demeurèrent persuadés qu'ils venaient de voir une femme. Ils dirent au prince que Sylveira avait amené avec lui une jeune fille, dont ils vantèrent la beauté. L'empereur envoya aussitôt prier le missionnaire de lui amener sa compagne. Sylveira devina aisément la méprise, enveloppa le portrait d'un tissu de soie, et le porta à l'empereur. Mais, avant de le découvrir, il déclara que c'était l'image de la Mère du Fils de Dieu, créateur du ciel et de la terre, sous la puissance duquel sont tous les rois et les empereurs de l'univers. Alors, il leva le voile. A la vue du portrait, le monarque fut pénétré d'un tel respect, que, se prosternant à terre, il le vénéra. Cette image lui plut au point qu'il pria le Père avec instance de la lui donner, exprimant l'intention de la conserver toujours dans sa demeure. Sylveira lui en fit volontiers cadeau, afin de gagner son cœur; après avoir orné d'une riche tapisserie le lieu où le portrait devait être placé, il l'y posa lui-même dans la chambre de l'empereur, et éleva au-dessous un petit autel. Du Jarric (1) dit que, pendant cinq nuits consécutives, la Mère de Dieu apparut au prince endormi, telle que ce portrait la représentait, mais environnée d'une grande lumière, et si belle qu'il ne pouvait se lasser de la contempler : il lui semblait voir reluire sur son visage une majesté et une beauté plus qu'humaines. Étonné de ces apparitions, il en parlait chaque matin à sa mère, et en entretenait fréquemment les Portugais, qui ne manquèrent pas d'en instruire Sylveira. Enfin il manda le Père, lui dit ce qu'il voyait, et exprima le regret de ne pouvoir comprendre les paroles que Marie lui adressait chaque nuit. Le missionnaire répondit que c'était un langage divin qu'on ne pouvait en effet comprendre qu'autant qu'on professait la religion du Fils de Marie, créateur du ciel et de la terre, et rédempteur du genre humain. Un signe du prince prouva qu'il voulait mettre à profit le conseil du Père. Deux jours après, il lui fit dire par Antoine Cayade qu'il avait résolu, ainsi que sa mère, d'embrasser le christianisme, et il l'invita à venir les baptiser au plus tôt. Sylveira alla le trouver, mais différa le baptême, afin d'exposer à loisir aux deux catéchumènes et à plusieurs Cafres, attachés à leur service, les commandements de Dieu et les principaux points

(1) *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 118.

de la foi chrétienne. Quand il jugea les néophytes suffisamment instruits, il les régénéra solennellement dans l'eau baptismale, le quinzième jour de son arrivée. L'empereur fut nommé Sébastien, et sa mère Marie. Après la cérémonie, le monarque, sachant que le Père n'accepterait pas d'or, lui envoya cent bœufs. Sylveira les reçut afin de ne pas déplaire au prince, mais chargea aussitôt Antoine Cayade de les faire tuer, dépécer et distribuer aux pauvres. Cette libéralité émerveilla le peuple, qui célébra avec enthousiasme ses louanges. Trois cents Cafres, parmi lesquels les plus illustres de l'empire, reçurent aussi, avec le baptême, le joug si doux de Jésus-Christ. Ces bons néophytes se montraient si attachés à la doctrine et à la personne du Père, qu'ils n'avaient garde de le quitter, afin d'apprendre toujours quelque chose de lui. Ils lui faisaient sans cesse des présents de lait, de beurre, de chevreaux, pour sa nourriture; mais le missionnaire les distribuait immédiatement aux pauvres: un peu de millet cuit et quelques herbes sauvages suffisaient à son repas. A l'exemple du souverain et des grands, la masse s'ébranla; tout l'empire semblait prêt à se soumettre à la croix. Le démon, menacé de se voir enlever tant d'âmes, songea à faire écrouler l'édifice spirituel en supprimant la pierre angulaire sur laquelle il reposait. Quatre mahométans, qui jouissaient d'un certain crédit auprès de l'empereur, lui servirent d'instruments. Ils peignirent Sylveira comme un espion envoyé par le vice-roi de l'Inde pour reconnaître les forces du Monomotapa, et pour y fomenter une révolte qui en facilitât la conquête aux Portugais. Ils ajoutèrent que le missionnaire, habile magicien, employait l'eau du baptême et les paroles dont il accompagnait l'effusion pour s'attacher tous ceux qu'il arrosait de cette eau magique; que l'expérience avait déjà montré ailleurs les funestes résultats de ses enchantements; et que, si on le laissait s'échapper sans le punir, il y avait lieu de craindre que les Cafres, divisés en deux partis, ne vinssent à s'entre-tuer. Le jeune empereur et sa mère, dupes de ces grossiers mensonges, résolurent de faire mourir celui qui leur avait donné la vie de l'âme. A peine eurent-ils décidé sa mort, que Sylveira en fut instruit par révélation. « Je sais, dit-il à Antoine Cayade, que l'empereur veut me faire périr : je suis prêt, quand il plaira au Seigneur, à répandre mon sang pour son service. Il vit le Portugais sourire comme s'il s'agissait d'une chose impossible et invraisemblable. Mais, le jour qu'une inspiration divine lui disait être le dernier étant arrivé, il chargea Antoine Cayade de réunir tous ses compatriotes, pour qu'il leur administrât les sacrements de pénitence et d'eucharistie: « Car, ajouta-t-il, après cette journée, je ne le pourrais plus faire. » Surpris de plus en plus, mais non persuadé, Cayade alla chercher les Portugais, et ne les rencontra point, parce qu'ils étaient sortis de la ville. Sylveira les attendit jusqu'à midi, en conservant les hosties consacrées; puis, comme ils n'arrivaient point, il les consomma toutes. Le même jour, il baptisa environ cinquante personnes, auxquelles il distribua les chapelets qui lui restaient. Le soir, les Portugais revinrent: il entendit seulement leur confession, sans pouvoir leur donner le pain eucharistique, et les exhorta à demeurer inébranlables dans la foi, quelques persécutions qui pussent survenir. Son air serein leur montra assez combien son esprit était calme pendant qu'il leur tenait ce langage. Un peu après, il les chargea de porter les ornements sacrés dans la maison d'Antoine Cayade, afin de les soustraire à toute profanation; précaution qui annonçait qu'il avait la certitude de mourir cette nuit. Quand les Portugais se furent retirés, il demeura seul, vêtu d'une aube, un crucifix à la main, se disposant à la mort, qu'il attendait d'heure en heure. Antoine Cayade s'étant présenté de nouveau, il le toucha à la poitrine, en disant: « Je suis plus prêt à recevoir la mort que mes ennemis ne le sont à me la donner. Je pardonne volontiers à l'empereur et à sa mère, car ils sont séduits par les mahométans. » Il achevait ces mots d'un air riant, lorsque Antoine Cayade s'éloigna, ne pouvant croire que l'empereur méditât une action aussi cruelle. Cependant quelques paroles échappées au prince contre Sylveira et sa profonde préoccupation éveillaient les doutes du Portugais: aussi envoya-t-il deux de ses serviteurs pour tenir compagnie au Père pendant la nuit, et l'on connut par eux les détails que nous allons rapporter. Lorsque Antoine Cayade fut parti, le Père commença à se promener devant sa demeure, d'un pas plus rapide que de coutume : on eût dit, à le voir, qu'il

tardait à son âme de sortir de la prison du corps. Tantôt il tournait ses regards vers ciel, où il espérait se réunir bientôt à Dieu ; tantôt il mettait ses bras en croix ou levait les mains en haut, pour offrir sans doute sa vie au Sauveur, qui avait sacrifié la sienne sur la croix afin de le racheter, et il exhalait en même temps de profonds soupirs. Ayant passé ainsi une partie de la nuit, et se trouvant un peu fatigué, il se retira dans sa chambre, pria devant le crucifix qui lui restait pour toute consolation, se jeta sur un lit de roseaux, puis s'endormit. Huit soldats qui le guettaient, s'étant aperçu qu'il dormait, se précipitèrent sur lui pour l'étrangler. Leur chef, Mocruma, avec lequel il conversait familièrement et qui partageait quelquefois son repas, le tire du lit, le fait tomber à terre, monte sur sa poitrine, et la foule tellement avec ses pieds qu'il la brise. (Pl. LXXVII, n° 2.) Quatre soldats, prenant le martyr par les pieds et par les bras, le relèvent, pendant que deux autres, lui ayant mis une corde au cou, le tirent chacun en sens contraire, et achèvent ainsi la victime, dont le sang jaillit avec abondance par le nez et par la bouche. Telle fut la glorieuse fin du P. Gonzalve Sylveira, le 11 août 1561 : Tanner (1) dit à tort le 15 mars. Après que les barbares l'eurent tué, ils prirent le crucifix qu'il avait entre les mains et le mirent en pièces ; puis ils traînèrent le corps, au moyen d'une corde, jusqu'à la rivière voisine, car les mahométans qui avaient conseillé la mort du missionnaire avaient dit à l'empereur que, si le cadavre demeurait sur terre, il infecterait l'air et provoquerait la peste. Le prince, dont le trépas de Sylveira n'assouvit point la cruauté, ordonna de massacrer aussi les cinquante chrétiens qu'il avait baptisés le jour précédent, après leur avoir ôté les chapelets donnés par le missionnaire. Les grands de l'empire, indignés d'un ordre si atroce, représentèrent d'un commun accord à l'empereur, que, si on croyait devoir faire mourir ces cinquante personnes parce qu'elles s'étaient laissé verser de l'eau sur la tête (indiquant ainsi le baptême), on devait les comprendre dans la même proscription, ainsi que l'empereur, et qu'ils avaient tous mérité la mort. Cette observation adoucit la fureur du prince. Deux jours après, les Portugais allèrent le trouver, et lui firent envisager le crime qu'il avait commis en tuant l'apôtre qui ne voulait que son salut et celui de ses sujets : ils ajoutèrent que, non-seulement Dieu, juste juge et vengeur des iniquités, le châtierait, mais que les hommes vengeraient par les armes la mort d'un personnage si illustre. L'empereur commença à s'excuser, témoigna des regrets, rejeta le crime sur ceux qui le lui avaient conseillé, et en fit mourir deux. Les deux autres, dont la tête fut mise à prix, s'échappèrent. Le P. Antoine de Quadros, provincial de la Compagnie de Jésus dans l'Inde, qui avait envoyé le P. Gonsalve Sylveira au Monomotapa, s'attrista de la perte de l'excellent missionnaire ; mais la considération du bonheur que Sylveira s'était acquis par ce glorieux trépas, et l'ardeur que son exemple communiqua à tous les religieux de la Compagnie pour le martyre, consolèrent le provincial, qui, loin de se décourager, s'anima à procurer la conversion des Cafres. Au mois de janvier 1562, il envoya au Monomotapa les Pères Pierre de Toar et Louis de Goes, et ordonna au P. André Fernandez, qui avait évangélisé le royaume d'Inhambane, de se joindre à eux (1). Ils se rendirent tous trois à la cour de l'empereur, qui les accueillit bien, et ils propagèrent la foi dans l'empire pendant plusieurs années, jusqu'à ce que le provincial les rappelât, par le conseil du vice-roi de l'Inde, attendu que, les Portugais étant sur le point de déclarer la guerre à l'empereur, il ne convenait pas que les Pères se trouvassent à sa discrétion en ce moment critique. Quatre Jésuites, les Pères François de Montelar, Étienne Lopez, et deux qui n'étaient pas prêtres, accompagnèrent l'expédition, conduite par François Barreto, et pourvurent aux besoins spirituels de l'armée. Les mahométans, dans la crainte que la puissance portugaise ne s'étendît à leur détriment, empoisonnèrent les fontaines et les vivres, en sorte que Barreto et beaucoup de soldats moururent de poison. Les Jésuites retournèrent alors dans l'Inde. Cependant ils seraient revenus au Monomotapa avec Fernand de Monroy, successeur de Barreto ; mais la mort du nouveau gé-

(1) *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 156.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. III, p. 342.

néral fit renoncer à l'expédition. Si la Compagnie de Jésus n'a plus évangélisé cet empire, ce n'est point, comme les protestants l'ont dit, à cause de la stérilité du pays, car les Jésuites prêchaient la foi dans des terres plus stériles, telles que la côte de la Pêcherie; ce n'est pas non plus à cause de la cruauté des Cafres, car ils ne craignaient pas de se mêler aux anthropophages du Brésil, et, d'ailleurs, une foule de Portugais trafiquaient au Monomotapa avec autant de sécurité qu'en Portugal; mais c'est que, la famille de saint Dominique ayant entrepris de cultiver par sa doctrine et ses bons exemples ce champ du Seigneur, la famille de saint Ignace, pour ne pas mettre la faulx dans la moisson d'autrui, s'est abstenue d'envoyer des missionnaires au Monomotapa.

Le martyre de Sylveira a fait voir comment les Jésuites acceptaient la mort. Les chrétiens qu'ils formaient étaient les émules de leur courage. Ces jeunes plants, pour nous servir d'une comparaison qu'emploie du Jarric (1), montraient bien qu'ils avaient été plantés par la main de sages vignerons et arrosés des eaux de la grâce. Ainsi, l'an 1566, six Paravas de la côte de la Pêcherie, mission de prédilection du grand apôtre des Indes, cinglant vers Cochin, tombèrent entre les mains des musulmans, et, sommés de renier Jésus-Christ pour Mahomet, répondirent qu'ils aimaient mieux endurer la mort que de se souiller d'un tel forfait. Les musulmans furieux se précipitèrent sur eux, les frappèrent à grands coups de bâton, et les renfermèrent dans une étroite prison, avec l'espoir que le désir de la liberté les disposerait à l'apostasie. L'événement trompa bien leur attente; car la joie que ressentaient ces bons chrétiens de souffrir quelque chose pour l'honneur de Jésus-Christ affermit leur constance. Voyant donc qu'en dépit de tous les efforts ils ne désertaient pas la foi, les mahométans voulurent obtenir du moins une sorte d'abjuration indirecte. Le chapelet porté au cou est un signe de christianisme dans l'Hindoustan, et les infidèles promirent aux captifs de les rendre libres s'ils ôtaient simplement ces chapelets de leur cou. Les généreux Paravas répliquèrent qu'on pourrait bien les leur arracher, mais qu'ils ne les quitteraient pas de plein gré, aimant mieux renoncer à la vie qu'au signe de leur foi. La résolution de les mettre à mort fut aussitôt arrêtée. Les prisonniers ne s'en émurent point. Ils s'encouragèrent mutuellement à s'avancer en vaillants champions de Jésus-Christ dans la lice; prosternés en esprit et de corps devant Dieu, ils lui offrirent de grand cœur la vie qu'il leur avait donnée, et présentèrent le cou au cimeterre des musulmans, qui tranchèrent la tête à cinq de ces pauvres, mais heureux, pêcheurs, dont la pêche, ajoute du Jarric, fut en ce moment bien plus productive que celle des perles, car ils s'acquirent une couronne de gloire tout autrement éclatante que les plus riches pierreries de l'Orient. La fermeté avec laquelle les cinq martyrs endurèrent la mort émerveilla les mahométans, au point qu'ils épargnèrent le sixième. Ce dernier, arrivé à Cochin, y raconta le glorieux supplice de ses compagnons, et gémit de ce que ses péchés n'avaient pas permis qu'il fût associé à leur bonheur. Sur la même côte de la Pêcherie, un jeune Parava, non encore baptisé, mais simple catéchumène, voyant que son maître, qui venait de mourir, allait être inhumé à la manière des idolâtres, refusa d'assister à ses funérailles où il fallait accomplir certaines cérémonies superstitieuses: aussi commença-t-on par le dépouiller de tout ce qu'il possédait, puis on punit de mort son inébranlable attachement à la foi. Quoiqu'il n'eût pas été lavé dans l'eau baptismale, il fut, par ce baptême de sang, purifié de ses péchés.

La nouvelle du martyre que souffrit le P. François Lopez, en 1568, stimula encore le dévouement des chrétiens de l'Hindoustan (1). Quatre Jésuites naviguaient sur un navire portugais, lorsque des vaisseaux mahométans l'enveloppèrent et engagèrent le combat. Les Portugais se défendirent avec valeur; mais, le feu ayant pris à un baril de poudre, ils n'eurent pas d'autre ressource que de se jeter à la mer, pour gagner la rive à la nage. Plusieurs furent tués et d'autres faits prisonniers, notamment le P. François Lopez, que sa tonsure fit reconnaître comme prêtre. Les musulmans, après l'avoir retiré de l'eau, lui

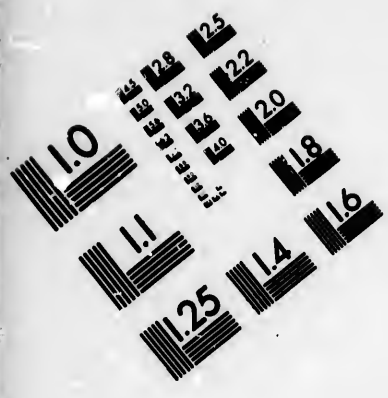
(1) *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 408. Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 229.

prodiguèrent des caresses, croyant l'attirer ainsi à l'islamisme. Il leur ôta bientôt toute espérance, et leur dit qu'on pourrait bien lui arracher la vie, mais non la foi de Jésus-Christ, pour laquelle il était résolu à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang. A cette réponse, les mahométans tirèrent leurs glaives, et l'étendirent mort sur la place. De trois autres Jésuites, deux furent sans doute tués à coups de piques ou noyés dans la mer (Pl. LXXVIII, n° 1); car, sur la liste des prisonniers mis à rançon, on ne trouva que le P. Antoine Denis, qui, après avoir été retiré des flots, fut jeté dans un étroit cachot une grosse chaîne au cou, et nourri avec une telle parcimonie qu'on ne lui donnait par jour qu'une écuelle de riz. Il vécut ainsi jusqu'à l'arrivée de sa rançon, qu'on eût exigée bien plus forte si l'on se fût douté qu'il était Jésuite. Peut-être même lui en eût-il coûté la vie, parce que les musulmans portaient une haine incroyable à la Compagnie de Jésus, dont les religieux, lorsqu'ils traversaient la mer, devaient être préparés à la mort.

Ceux qui prêchaient la foi dans le vaste archipel des Moluques y rencontrèrent les mêmes périls. Nous devons reprendre ici les faits d'un peu plus haut. Les Jésuites Nicolas Nugnez (1) et Alfonse de Castro (2) avaient évangélisé le groupe de Gilolo, ou groupe des Moluques proprement dites. Sous leur direction, les chrétiens croissaient non-seulement en nombre, mais en vertu, et ils résistaient avec constance aux persécutions des chefs mahométans de Gilolo, de [illegible], de Tidor, de Batchian, princes si cruels [illegible]se de Castro les comparait, dans une [illegible], aux Dèce, aux Dioclétien, aux Maximin, aux Licinius. La persévérance des indigènes fut d'autant plus méritoire, que, pendant cinq années, aucun Portugais n'osa sortir de la forteresse de Ternate, tant la guerre était vive. Dès que les Jésuites purent aller visiter ces brebis sans pasteur, on vit les indigènes accourir en pleurant de joie sur le rivage, et lever les mains au ciel pour remercier Dieu qui leur rendait leurs Pères bien-aimés et leurs maîtres dans la foi. Georges, l'un des principaux d'entre eux, s'adressant aux religieux, leur disait : « Nous étions sans vous, jusqu'à présent, comme les patriarches dans les limbes avant la venue du Sauveur. » Ils présentèrent leurs petits enfants au baptême en tel nombre, que, dans le premier village seulement, on en baptisa cent cinquante, et ils ajoutèrent qu'ils n'offraient pas d'autres présents aux missionnaires, sachant bien que l'innocence de ces petits enfants leur était plus agréable que tous les trésors du monde. Quand on célébrait quelque baptême solennel, ils invitaient les musulmans à y assister, afin que ces aveugles sectateurs de Mahomet comparussent les vaines cérémonies de leur culte vide avec les cérémonies vivifiantes de la sainte Église; la faiblesse de l'Alcoran, qui ne se propage que par la force des armes, avec l'efficacité de l'Évangile; la cupidité des sordides ministres de l'islamisme, avec le désintéressement des missionnaires catholiques. Gilolo, la plus grande de toutes les Moluques, offre, par ses découpures, la répétition sur une plus petite échelle des quatre péninsules de l'île Célèbes. Au milieu, s'élève une montagne abrupte, sur laquelle était assise la ville de Tolo, qui contenait environ trois mille familles, et qui dominait des campagnes fertiles en riz et entrecoupées de massifs de sagoutiers. Cette ville, chrétienne et fidèle aux Portugais, scandalisa par sa chute la chrétienté de tout l'archipel. Les mahométans s'en étant emparés, ses habitants apostasièrent, démolirent l'église, brisèrent les croix, brûlèrent ou mirent en pièces les saintes images, relevèrent les temples du démon. Il sembla que Dieu voulût punir Tolo par le triple fléau de la famine, de la peste et de la guerre. Bernardin de Sousa, commandant de Ternate, se présenta à la vue de cette ville, et somma les rebelles de se soumettre. « Allez, répondirent-ils au héraut, allez dire à ces étrangers que nous sommes plus braves qu'eux, et que nous ne subissons plus leur joug. Quant à redevenir chrétiens, nous sommes trop fâchés d'avoir embrassé naguère le christianisme par déférence, pour songer à le professer de nouveau. » Le ciel se chargea de la vengeance, dont les Portugais furent les simples témoins. Par une coïncidence évidemment providentielle, un cratère voisin s'ouvrit, et lança sur Tolo un déluge de pierres et de cendres embrasées, qui ne respectèrent que la petite maison, contiguë à l'église, où s'abritaient les missionnaires lorsqu'ils venaient évan-

(1) Voyez ci-dessus, p. 463, col. 2.
(2) *Ibid.*, p. 465, col. 2.

s patriarches
lauveur. » Ils
baptême en
village seule-
, et ils ajou-
présents aux
innocence de
able que tous
brait quelque
s musulmans
sectateurs de
érémonies de
s vivifiantes
e l'Alcoran,
des armes,
cupidité des
vec le désin-
noliques. Gi-
s Moluques,
ition sur une
éninsules de
ne montagne
ville de Tolo,
milles, et qui
riz et entre-
Cette ville,
, scandalisa
archipel. Les
ses habitants
brisèrent les
s les saintes
démon. Il
par le triple
e la guerre.
de Ternate;
t somma les
répondirent-
rangers que
que nous ne
redevenir
d'avoir em-
déférence;
au. » Le ciel
s Portugais
coïncidence
atère voisin
e de pierres
ectèrent que
, où s'abri-
aient évan-



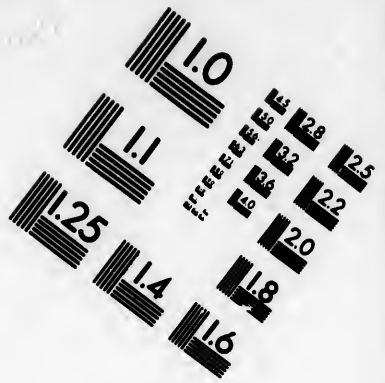
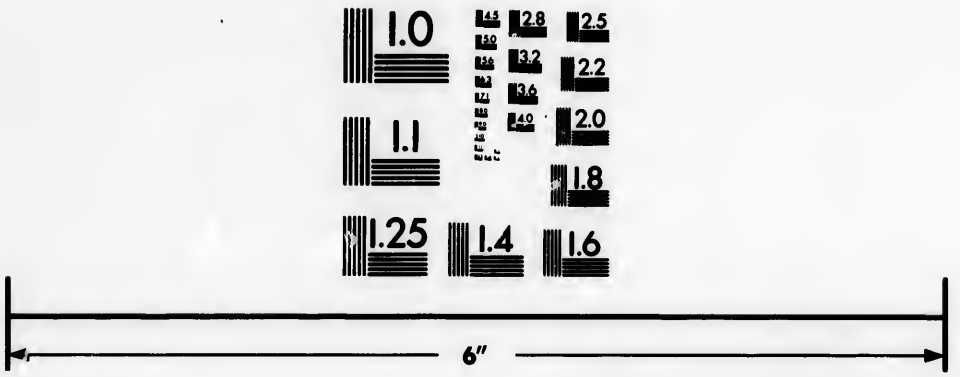


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

prodiguèrent des caresses, croyant l'attirer ainsi à l'islamisme. Il leur ôta bientôt toute espérance, et leur dit qu'on pourrait bien lui arracher la vie, mais non la foi de Jésus-Christ, pour laquelle il était résolu à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang. A cette réponse, les mahométans tirèrent leurs glaives, et l'étendirent mort sur la place. De tous autres Jésuites, deux furent sans doute avec à coups de piques ou noyés dans la mer (Ibid., n° 1); car, sur la liste des prisonniers mis à rançon, on ne trouva que le P. Antoine Lucas, qui, après avoir été retiré des fers, fut jeté dans un étroit cachot une grosse chaîne au cou, et nourri avec une telle parcimonie qu'on ne lui donnait par jour qu'une écuelle de riz. Il vécut ainsi jusqu'à l'arrivée de sa rançon, qu'on eût exigée bien plus forte si l'on se fût douté qu'il était Jésuite. Peut-être même lui en eût-il coûté la vie, parce que les musulmans portaient une haine incroyable à la Compagnie de Jésus, dont les religieux, lorsqu'ils traversaient la mer, devaient être préparés à la mort.

Ceux qui prêchaient la foi dans le vaste archipel des Moluques y rencontrèrent les mêmes périls. Nous devons reprendre ici les faits d'un peu plus haut. Les Jésuites Nicolas Nuguez (1) et Alfonse de Castro (2) avaient évangélisé le groupe de Gilolo, ou groupe des Moluques proprement dites. Sous leur direction, les chrétiens croissaient non-seulement en nombre, mais en vertu, et ils résistaient avec constance aux persécutions des chefs mahométans de Gilolo, de Ternate, de Tidor, de Batchian, princes si cruels qu'Alfonse de Castro les comparait, dans une lettre, aux Dèce, aux Dioclétien, aux Maximin, aux Licinius. La persévérance des indigènes fut d'autant plus méritoire, que, pendant cinq années, aucun Portugais n'osa sortir de la forteresse de Ternate, tant la guerre était vive. Dès que les Jésuites purent aller visiter ces brebis sans pasteur, on vit les indigènes accourir en pleurant de joie sur le rivage, et lever les mains au ciel pour remercier Dieu qui leur rendait leurs Pères bien-aimés et leurs maîtres dans la foi. Georges, l'un des principaux d'entre eux, s'adressant aux religieux, leur disait : « Nous étions sans vous, jusqu'à présent, comme les patriarches dans les limbes avant la venue du Sauveur. » Ils présentèrent leurs petits enfants au baptême en tel nombre, que, dans le premier village seulement, on en baptisa cent cinquante, et ils ajoutèrent qu'ils n'offraient pas d'autres présents aux missionnaires, sachant bien que l'innocence de ces petits enfants leur était plus agréable que tous les trésors du monde. Quand on célébrait quelque baptême solennel, ils invitaient les musulmans à y assister, afin que ces aveugles sectateurs de Mahomet comparassent les vaines cérémonies de leur culte vide avec les cérémonies vivifiantes de la sainte Église; la faiblesse de l'Alcoran, qui ne se propage que par la force des armes, avec l'efficacité de l'Évangile; la cupidité des [illegible] de l'islamisme, avec le désintéressement des missionnaires catholiques. Gilolo, la plus grande de toutes les Moluques, offre, par ses découpures, la répétition sur une plus petite échelle des quatre péninsules de l'île Célèbes. Au milieu, s'élève une montagne abrupte, sur laquelle était assise la ville de Tolo, qui contenait environ trois mille familles, et qui dominait des campagnes fertiles en riz et entrecoupées de massifs de sagoutiers. Cette ville, chrétienne et fidèle aux Portugais, scandalisa par sa chute la chrétienté de tout l'archipel. Les mahométans s'en étant emparés, ses habitants apostasièrent, démolirent l'église, brisèrent les croix, brûlèrent ou mirent en pièces les saintes images, relevèrent les temples du démon. Il semble que Dieu voulût punir Tolo par le triple fléau de la famine, de la peste et de la guerre. Bernardin de Sousa, commandant de Ternate, se présenta à la vue de cette ville, et somma les rebelles de se soumettre. « Allez, répondirent-ils en héraut, allez dire à ces étrangers que nous sommes plus braves qu'eux, et que nous ne subissons plus leur joug. Quant à redevenir chrétiens, nous sommes trop fâchés d'avoir embrassé naguère le christianisme par déférence pour songer à le professer de nouveau. » Le ciel se chargea de la vengeance, dont les Portugais furent les simples témoins. Par une coïncidence évidemment providentielle, un cratère vomis s'ouvrit, et lança sur Tolo un déluge de pierres et de cendres embrasées, qui ne respectèrent que la petite maison, contiguë à l'église, où s'abritaient les missionnaires lorsqu'ils venaient évan-

(1) Voyez ci-dessus, p. 463, col. 2.
(2) *Ibid.*, p. 465, col. 2.

Martyre de F. Lopez

Martirio di F. Lopez — Martirio de F. Lopez.

Martyre d'Alfonse de Castro

Martirio d'Alfonso di Castro — Martirio de Alfonso de Castro

N. Remond imp

PL. LXXVIII

[1577
gélise
le sol
et dé
homm
tirée
tacle
jours.
leurs
dont l
volte
Portug
mort,
groupe
arriva
compte
avait e
pentir
réconci
l'apost
Du Jarr
rats, qu
et qui
terres d
sur celle
ordinair
et la divi
se conve
appeler p
de Goa.
avait dan
peuplade
compta t
en eut ju
établisse
portés se
des plus
sait à un
s'était all
contre le
fille de c
songea à
européen
père irri
prier le
Jésuite p
tême. Le
mission,

(1) *Hist*
p. 679.

géliser la ville. Un tremblement de terre agita le sol, d'où tombèrent les sagoutiers déracinés, et déplaça les eaux d'un lac qui noyèrent les hommes et les animaux. La flotte portugaise, retirée à distance, contempla avec effroi le spectacle de cette vengeance divine, qui dura trois jours. Les Européens n'eurent plus à employer leurs forces que contre le chef mahométan, dont les provocations avaient déterminé la révolte et l'apostasie de Tolo. Poursuivi par les Portugais dans une île voisine, il se donna la mort, et cet événement rendit la tranquillité au groupe des Moluques. Le Jésuite Jean de Beyra arriva alors de Ternate à Gilolo; et, tenant compte de l'influence que le chef mahométan avait exercée sur les esprits, ainsi que du repentir des malheureux apostats, il finit par les réconcilier à l'Église. La stérilité cessa avec l'apostasie, la peste disparut avec l'infidélité. Du Jarric (1) fait même observer que de gros rats, qui s'étaient multipliés pendant la révolte et qui ravageaient les champs, quittèrent les terres des chrétiens réconciliés pour se répandre sur celles des infidèles, que cette invasion extraordinaire porta à reconnaître la toute-puissance et la divinité de Jésus-Christ. Des villages entiers se convertirent, en sorte que le P. de Beyra dut appeler plusieurs auxiliaires tant de Ternate, que de Goa. Avant cet étrange événement, il n'y avait dans le groupe de Gilolo que vingt et une peuplades de chrétiens : dix ans après, on en compta trente-six, et quatre ans plus tard il y en eut jusqu'à quarante-sept. Maffei et Du Jarric établissent que les faits qui viennent d'être rapportés se passèrent l'an 1553. Batchian, une des plus grandes îles du groupe de Gilolo, obéissait à un jeune prince de vingt et un ans, qui s'était allié avec le souverain infidèle de Ternate contre les Portugais, mais qui, ayant enlevé la fille de ce souverain qu'il conduisit dans son île, songea à se ménager l'appui du commandant européen de la forteresse de Ternate contre le père irrité de la princesse. Dans ce but, il fit prier le capitaine portugais de lui envoyer un Jésuite pour l'instruire et lui conférer le baptême. Le P. Nicolas Nugnez, chargé de cette mission, reçut à Batchian l'accueil le plus honorable. Pendant qu'il parlait, Dieu toucha le cœur du prince d'une manière si vive, et lui donna une telle connaissance des mystères de la foi, que le baptême put lui être conféré le jour de l'octave de saint Jean-Baptiste (1). Sa femme se fit également instruire et baptiser. L'intérêt semblait avoir seul déterminé la démarche du prince de Batchian : mais la sincérité de sa conversion prouva que Dieu fait souvent tourner les fautes mêmes des hommes à leur avantage. Dès qu'il fut chrétien, il abattit toutes les mosquées de Mahomet, planta de grandes croix, bâtit des églises; et, le chef musulman de Ternate ayant assiégé de nouveau la forteresse portugaise, il alla la défendre contre son beau-père. Ce qui montra mieux encore combien il avait à cœur le christianisme, ce fut l'ardeur qu'il mit à le propager parmi ses sujets : en moins de cinq mois, les notables de l'île reçurent le baptême des mains du P. Nicolas Nugnez; puis, ce religieux ayant voulu aller évangéliser une autre île qui dépendait de Batchian, le prince l'y accompagna, pour accréditer par ses exemples l'enseignement de l'apôtre. Enfin, ses mœurs subirent une réforme complète. Lorsqu'il était mahométan, son humeur fière et farouche le rendait inabordable : chrétien, il se montra affable et accessible aux plus pauvres. Le Père Nicolas Nugnez, ayant travaillé longtemps dans ces îles, tomba gravement malade et dut retourner à Ternate : mais il fut remplacé par le P. Ferdinand Alvarez, dont les succès ne furent pas moindres que les siens. Le supérieur de la Compagnie de Jésus dans ces parages était le P. Alfonse de Castro, dont les travaux, continués sans relâche depuis 1549 jusqu'en 1558, furent alors récompensés par le martyre. Il s'était embarqué pour se rendre d'une des îles du groupe de Gilolo à une autre voisine de Ternate, lorsque les matelots qui étaient musulmans, croyant faire plaisir au chef mahométan de cette dernière île, ennemi acharné des chrétiens, le dépouillèrent de ses vêtements, lui lièrent les pieds et les mains, et l'attachèrent à une antenne. Il demeura ainsi garrotté pendant cinq jours, exposé aux injures du temps, au serein, au soleil, au froid et à la chaleur. (Pl. LXXVIII, n° 2.) Comme il était

(1) *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 679.

(1) *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 681.

d'une complexion fort débile, il souffrit beaucoup, et les bourreaux craignirent même qu'il n'expirât avant qu'on n'eût assouvi sur lui toute la rage qu'inspirait le fanatisme. A leur arrivée au port, ces hommes inhumains lui attachèrent au cou un tronçon de bois vert, fort pesant, façonné en forme de joug; et, après lui avoir assujetti les mains derrière le dos, ils le traînèrent en cet état sur le sol rocailleux. Enfin, voyant qu'il allait mourir, qu'il était tombé à terre évanoui, et que le tronçon de bois pesait sur lui de tout son poids, les matelots l'achevèrent à coups de cimeterre. Après l'avoir tué, ils jetèrent son corps à la mer, afin que les chrétiens ne pussent le trouver : mais le Seigneur, voulant faire connaître la sainteté de son serviteur, découvrit ces précieux restes d'une manière miraculeuse. Quoique le flux de la mer fût aussi rapide en cet endroit que le cours d'un fleuve impétueux, le troisième jour, on aperçut le corps environné d'une grande clarté sur le rivage : les plaies étaient aussi fraîches et sanglantes que s'il venait de les recevoir. La mort d'Alfonse de Castro causa des regrets, non-seulement aux chrétiens, mais à plusieurs d'entre les infidèles qui le connaissaient personnellement ou de réputation. Un chef de l'île de Gilolo, l'ayant apprise, ne put s'empêcher de rendre hommage au missionnaire en présence même des mahométans : « Qu'avons-nous, dit-il, qui puisse lui être comparé parmi nos imans? » Montrant ainsi la haute opinion qu'il avait de la sainteté du Jésuite, et le peu de cas qu'il faisait des ministres de l'islamisme. Au reste, Dieu ne laissa point impunie la mort du P. Alfonse de Castro. Les matelots qui l'avaient massacré, ainsi que leurs parents les plus proches, périrent quelques jours après, les uns emportés par une volée de canon, les autres consumés du feu de Saint-Antoine, c'est-à-dire atteints de pustules hideuses, qui, se manifestant sur tout le corps, les écorchèrent peu à peu avec une telle douleur que ces misérables poussaient des cris de rage et mouraient de la manière la plus atroce. Celui qui avait emporté et vendu le calice du martyr enfla d'une manière horrible et mourut misérablement comme tous ses complices (1). De l'an 1558, date de la mort d'Alfonse de Castro, arrivée dans le groupe de Gilolo, jusqu'à l'an 1562, les chrétiens de l'île d'Amboine subirent les plus rigoureuses épreuves de la part du mahométan Leliato, que le chef musulman de Ternate avait chargé de soumettre le groupe d'Amboine à son obéissance. S'il y eut des chutes, il y eut aussi d'admirables exemples de fidélité, témoin un indigène, qui avait reçu au baptême le nom d'Emmanuel, que saint François Xavier avait confirmé dans la foi, et qu'on surnommait Emmanuel d'Ative, parce qu'il était gouverneur de la ville de ce nom (1). Les habitants de Quilao, assiégés par Leliato et sommés de se rendre, ne crurent pouvoir donner une plus haute idée de leur constance, qu'en répondant qu'ils ne quitteraient ni leur religion ni le parti du roi de Portugal tant qu'Emmanuel persévérerait dans le christianisme. Le gouverneur d'Ative, guerrier aussi vaillant qu'il était chrétien fidèle, défendit sa place pendant trois mois contre tout l'effort des musulmans : son beau-frère découragé et quelques Portugais eux-mêmes, se tournant contre lui, le visaient de leurs arquebuses pour le contraindre à capituler, lorsqu'il saisit une croix, l'embrasse, et s'écrie : « Du moins, je mourrai sur la croix de mon Sauveur, comme me l'a enseigné mon père François! » Le respect des Portugais pour la croix les empêche de tirer, et la piété d'Emmanuel opère une révolution dans leurs cœurs. La flotte de Henri de Sea, envoyée au secours des Moluques, délivra les chrétiens d'Amboine. Les Jésuites Marc Prancudo et Jacques de Mascaregnas, qu'elle avait amenés, s'arrêtèrent quelque temps dans cette île, où vinrent ensuite les Pères François Vieyra et Jacques de Magallanes, qui réconcilièrent à l'Église les chrétiens tombés durant la persécution, et qui baptisèrent en outre un certain nombre d'insulaires, idolâtres ou musulmans. Le pieux Emmanuel d'Ative, non content d'avoir chassé l'ennemi, secondait avec ardeur les missionnaires, qu'on entendit proclamer que l'île d'Amboine n'était pas moins redevable à ses prédications qu'à sa valeur. Quand on demandait à ce héros chrétien d'où lui venaient tant de lumières en matière de foi et tant de constance :

(1) *Histoire des choses plus mémorables*, etc., t. I, p. 693. Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 226.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 641.

« Je suis, répondait-il avec simplicité, un pauvre Amboinais nourri et élevé dans les forêts, qui ne sais ce que c'est qu'un vrai chrétien, ni ce qu'est Dieu. Seulement je sais une chose, que le Père François m'a apprise : c'est qu'il est bon de mourir pour l'amour de mon Sauveur Jésus-Christ. Je dois à cette parole du saint Père de n'être pas mahométan. S'il ne m'avait point instruit de cette manière, peut-être serais-je aussi tombé. Mais ses paroles ont tellement pris possession de mon cœur, qu'elles ne m'ont laissé dériver vers aucune croyance autre que celle de mon Seigneur Jésus-Christ. » Le P. Jacques de Magallanes, grand admirateur d'Emmanuel, passa en 1563, avec quelques Portugais, à l'île de Célèbes, que ses échancrures extraordinaires partagent en quatre grandes péninsules, et où deux rois, ceux de Supar et de Cion, avaient naguère reçu le baptême (1). Le nouveau roi de Cion et celui de Manado, avec quinze cents de ses sujets, furent baptisés par le missionnaire, qui dut retourner à Ternate avec les Portugais qu'il accompagnait dans leur exploration (2). Les sujets du roi de Cion, mécontents de sa conversion, s'étant révoltés contre lui, il se réfugia à Ternate : mais les rebelles repentants le supplièrent de revenir, et il retourna, l'an 1568, à Célèbes, accompagné du Jésuite Pierre de Mascaregnas, qui baptisa aussitôt le père de ce prince, vieillard vénérable. Comme il se préparait à visiter la chrétienté de Manado, il reçut des ambassadeurs du roi de Sanguin, qui désirait embrasser la foi. En témoignage de leur bonne volonté, les envoyés coupèrent leurs cheveux, que les insulaires avaient coutume de conserver très-longs à la façon des femmes. Le roi de Cion accompagna le religieux dans cette mission; et, le jour de l'inauguration de la croix, on vit ce prince et le roi de Sanguin la porter humblement sur leurs épaules, assistés des principaux chefs des deux royaumes. Le P. Pierre de Mascaregnas ayant désigné la place où devait s'élever l'église, on vit encore les princes et la reine de Sanguin travailler de leurs propres mains à déblayer le terrain destiné à la maison de Dieu. Le religieux visita aussi une chrétienté déjà formée à Cauripana, puis il retourna à Ternate, avec le fils du roi de Cion qui devait y être élevé. Du Jarric a tiré les détails qu'on vient de lire d'une lettre écrite, au mois de mars 1569, par le P. Pierre de Mascaregnas. Ce religieux retourna plusieurs fois à Célèbes, et y mourut en 1582, empoisonné par les mahométans, au grand désespoir des insulaires convertis (1). Cependant, l'an 1565, les chrétiens d'Amboine avaient souffert une persécution nouvelle, par suite d'une invasion des mahométans de Java (2). Cette terrible épreuve fit fléchir les faibles, mais procura aux forts la glorieuse palme du martyre. Parmi les bourgs que les Javanais saccagèrent, il y en eut un où ils comblèrent la mesure de l'atrocité. Les habitants, sachant que les musulmans traitaient avec irrévérence les croix qu'ils rencontraient, voulurent dérober la leur à cet outrage: ils l'enveloppèrent d'un tissu noir, la descendirent avec respect dans une fosse, et nivelèrent ensuite la terre qui la recouvrait. Les ennemis, auxquels on n'opposa aucune résistance, s'étonnèrent de ne pas apercevoir la croix, à laquelle ils réservaient de sacriléges indignités; mais ils ne réussirent pas à se la faire livrer, quoiqu'ils eussent sacrifié six cents chrétiens à leur fureur. Ces bourreaux ne se bornaient pas à leur trancher la tête : ils les saisissaient tout vifs, et leur coupaient les membres l'un après l'autre, tantôt un bras, tantôt une cuisse. Après les avoir réduits à un tronc sanglant, ils faisaient rôtir sous leurs yeux les membres abattus et les mangeaient en leur présence; en sorte que les martyrs se voyaient coupés et dévorés, sans perdre pour cela courage. Ils expiraient à demi mangés par ces anthropophages, mais non pas vaincus. Quelques mères, prenant leurs enfants dans leurs bras, s'enfuirent dans les montagnes : les musulmans fouillaient les recoins les plus obscurs, et mettaient à mort toutes celles qui refusaient d'abandonner la foi. Les petits enfants, voyant qu'il n'y avait aucun moyen d'éviter sur terre la cruauté des barbares, se précipitaient dans la mer, se cachaient dans les fentes des rochers les plus avancés, ou bien tentaient de gagner à la

(1) Voyez ci-dessus, p. 462, col. 2.

(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 682.

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 233.

(2) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. I, p. 647.

nage les îles voisines. Quelques-uns, à la vue d'un navire portugais qui venait au secours des chrétiens, allèrent droit à lui, et, d'une voix lamentable : « Nous sommes chrétiens, s'écrièrent-ils, nous sommes chrétiens, aidez-nous ! » Les Portugais, émus de pitié, en reçurent dans leur navire autant qu'ils en rencontrèrent, émerveillés de trouver une telle constance dans un âge aussi tendre, car ces innocentes victimes n'avaient pas plus de dix ou douze ans. Les Jésuites, apôtres de cette chrétienté, n'échappèrent point à la persécution. Le P. Nugnez Ribera ayant été aperçu dans une hutte qui lui servait d'asile, les mahométans l'environnèrent de bois et de paille, et y mirent le feu, pour brûler vif le missionnaire, que Dieu déroba cependant à ce danger. Ribera tomba presque aussitôt dans un nouveau péril. Il entrait dans une barque, afin de gagner une autre île, lorsqu'elle s'enfonça dans l'eau ; quoique habile à nager, il fut rejeté par la violence des flots contre les rochers, à moitié brisé ; ne pouvant se tenir sur ses pieds, il resta trois jours gisant à terre, jusqu'à ce qu'un Amboinais, qui le rencontra en cet état misérable, le transportât chez des chrétiens où il reprit quelques forces. La charité était la principale vertu de ce religieux : il se dépouillait de sa robe pour en revêtir les pauvres, et, se cachant sous de vieux haillons ou bien sous une couverture de lit, il allait ainsi visiter les familles chrétiennes. Quand la maladie l'empêchait de marcher, il se faisait porter chez les malades pour entendre leurs confessions et leur administrer les autres sacrements. Après une vie de fatigues, il mourut épuisé, mais en paix, dans l'île d'Amboine. Au contraire, les Pères Georges Fernandez et Gomez d'Amaral, qui se rendaient dans cette île, en 1580, sur le navire du Portugais Augustin Nugnez, périrent de mort violente, le 24 septembre. A proximité de Java, des vaisseaux javanais enveloppèrent le leur ; et, pendant que les religieux entendaient en confession les soldats, les marchands et les autres passagers, l'ennemi courut à l'abordage et consomma le sacrifice (1).

Solor, dans l'archipel Sumbawa-Timor, devait être teinte, plus qu'aucune autre île de ces mers, du sang des confesseurs de la foi. Un marchand portugais, que le commerce y conduisit, baptisa le roi, la reine et les principaux insulaires. Comme les nouveaux chrétiens n'avaient aucun prêtre pour les instruire et pour soutenir leur foi par les sacrements, le roi écrivit au recteur du collége des Jésuites à Malaca, le priant de venir achever la conversion de son royaume, ou d'envoyer quelque religieux à son défaut. En ce moment, on ne pouvait disposer d'aucun. Le roi, voyant que la réponse à sa demande se faisait attendre, envoya aux Jésuites de Malaca son neveu, nommé Laurent au baptême, et héritier de sa couronne, pour qu'il s'instruisît à fond du christianisme, et qu'il pût à son retour servir de maître à ceux de ses compatriotes qui souhaitaient embrasser l'Évangile. Laurent, doué d'une vive pénétration et d'une grande docilité, eut bientôt appris tout ce qu'un chrétien est obligé de savoir ; puis il retourna dans sa patrie. Quelque temps après, les Pères de l'ordre de saint Dominique se chargèrent de la mission de Solor (1), et ils cultivèrent cette portion de la vigne du Seigneur, en l'arrosant de leur sang. Au premier rang des Dominicains qui eurent ce bonheur, nous nommerons Antoine Pastana (2). Il servait à Goa dans la milice séculière, lorsqu'il entra dans la milice ecclésiastique, en prenant l'habit des Frères-Prêcheurs, sous lequel, domptant la chair par les jeûnes, les veilles, les abstinences et les disciplines, il la força de se soumettre à l'esprit. Ayant entendu dire que, dans l'île de Solor, plusieurs ministres de l'Évangile avaient reçu la couronne du martyre, et désirant l'obtenir à son tour, il sollicita de ses supérieurs l'autorisation de se rendre sur ce théâtre d'épreuves. Il y administrait les sacrements aux nouveaux convertis et se livrait sans relâche au ministère apostolique, quand, pris par des idolâtres furieux, accablé de coups, mutilé au moyen de pointes de bois enfoncées sous les ongles, enfin massacré et noyé dans son propre sang, il s'éleva au ciel le 29 janvier 1565. Le Dominicain Simon des Plaies, illustre par le don de prophétie et par

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. 1, p. 619. Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 232.

(1) Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables*, t. 1, p. 691.

(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1565.

celui des miracles, qui évangélisa à son tour l'archipel Sumbawa-Timor, où il éleva des églises et régénéra beaucoup d'idolâtres dans la source baptismale, s'endormit, au contraire, tranquillement dans le Seigneur, le 8 février 1580 (1). Mais Simon de Montanis, du même ordre, missionnaire dans l'île de Solor, s'attira, en brisant les idoles, une haine si furieuse de la part de leurs prêtres, que, percé d'un coup de lance pendant qu'il priait à l'église, l'an 1581, il termina sa vie par le martyre (2).

Les Dominicains portèrent aussi l'Évangile dans le royaume de Siam. Le P. Jérôme de la Croix, Portugais, se distinguait tellement par sa régularité et par sa charité extrême pour le prochain, que son provincial n'hésita point à l'envoyer dans l'Inde, quoiqu'il ne fût encore que diacre. Il se rendit d'abord à Goa. Ensuite, le vicaire général de la Congrégation orientale des Indes l'ayant dirigé sur Malaca, avec le P. Sébastien de Cantu, aussi Portugais, ils pénétrèrent dans le royaume de Siam. Avec le secours de l'Esprit saint, peu de temps leur suffit pour que la langue du pays leur devînt familière, et ils annoncèrent l'Évangile, au grand étonnement du peuple, qui les entendait parler si facilement cet idiôme. Ils firent une moisson abondante, baptisèrent un grand nombre de Siamois qui leur présentèrent ensuite leurs enfants pour qu'ils les instruisissent, renversèrent les idoles et leurs autels. Deux infidèles, mécontents de leurs succès, simulèrent un duel devant la demeure des deux religieux; et, comme ceux-ci accouraient pour apaiser la querelle, l'un des idolâtres perça de sa lance le cœur de Jérôme, qui expira (3). Sébastien, quoique grièvement blessé à la tête, ne succomba point. A peine fut-il guéri, qu'il demanda au vicaire général de la Congrégation orientale des Indes de lui donner des auxiliaires. Avec leur secours, dit Fontana (4), il prêcha nuit et jour, baptisa les convertis, et leur administra les sacrements. Toutefois, la palme du martyre n'échappa point à ce généreux athlète, qui fut massacré, ainsi que ses compagnons, le 11 février 1569. Parmi les Dominicains qui évangélisèrent le royaume de Siam et le Camboge, pays dont le roi traita les missionnaires avec bienveillance, brillèrent Loup Cardoso, et Jean Madeyra. Nous apprécions leur zèle d'après la multitude des conversions qu'on leur vit opérer (1).

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1580.
(2) *Ibid.*, an. 1581.
(3) *Ibid.*, an. 1555.
(4) *Ibid.*, an. 1569.

CHAPITRE IX.

Suite de la Mission des Jésuites au Japon.

La plus belle mission, toutefois, était celle qui florissait dans l'archipel du Japon, à l'extrémité orientale de l'Asie.

Le P. Balthasar Gago, Jésuite portugais, Édouard de Sylva et Pierre d'Alcaçeva, qui n'étaient pas encore prêtres (2), avaient pris terre à Kago-sima au mois d'août 1552. Le daï-mio de Satsouma, réconcilié avec les Portugais, les accueillit bien. Cependant ils ne s'arrêtèrent pas dans son kokf ou province, et allèrent, vers la fin de septembre, trouver le daï-mio de Boungo, qui les invita à se fixer sur son territoire. Ils firent ensuite le voyage d'Amanguchi, afin d'y conférer avec le P. de Torrez, supérieur général de la mission du Japon, sur la manière d'exercer le ministère. On réunit les plus distingués d'entre les chrétiens de cette ville pour avoir leur avis sur divers points qu'on ne pouvait régler qu'avec une parfaite connaissance des mœurs locales. Il fut arrêté notamment qu'on s'attacherait à soulager les pauvres sans aucune distinction de chrétiens et d'idolâtres; qu'en conséquence on établirait des hôpitaux, dont on confierait la direction à ceux d'entre les fidèles qui seraient plus à même, par leur situation, d'accréditer ces bonnes œuvres, et qu'on les chargerait aussi de la distribution des aumônes : ce qui ne permettrait plus aux bonzes de publier, comme ils l'avaient fait d'abord, que la plupart des nouveaux convertis n'embrassaient le christianisme que pour se dispenser de leur faire les aumônes ordinaires. Tout étant concerté entre les missionnaires, Torrez retint avec lui Édouard de

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1570.
(2) Voyez ci-dessus, p. 481 *bis*, col 2.

Sylva et Laurent, jeune Japonais que saint François Xavier avait reçu dans la Compagnie. Gago partit pour Fucheo avec Fernandez; et Pierre d'Alcaçeva alla réclamer aux Indes de nouveaux ouvriers apostoliques pour une chrétienté qui croissait en nombre comme en ferveur : car les nouveaux convertis devenaient autant de catéchistes zélés, en sorte que, l'an 1554, on comptait jusqu'à quinze cents personnes baptisées dans la province d'Arima, où aucun missionnaire n'avait encore pénétré.

La conversion de deux bonzes, célèbres dans tout l'empire, accéléra ce mouvement (1). Ils étaient venus de Miyako (Pl. LXXIX, n° 1) à Fucheo pour voir les docteurs portugais dont on parlait fort diversement. Assidus à leurs instructions, et mûs par le désir de connaître la vérité, ils conçurent bientôt de l'estime pour le christianisme. Néanmoins, ils entrèrent souvent en discussion avec le P. Gago; et, un jour qu'il prêchait sur une place publique, ils lui proposèrent des objections spécieuses, qu'il résolut aussitôt. Le missionnaire ayant cité un passage de saint Paul, l'un des bonzes lui demanda quel était ce Paul sur l'autorité duquel il s'appuyait. Le Père raconta en peu de mots l'histoire de l'Apôtre des Gentils. A peine finissait-il, que le bonze, se tournant vers l'auditoire, s'écria : « Écoutez, Japonais, je suis chrétien; et, puisque j'ai imité saint Paul en combattant la doctrine de Jésus-Christ, je veux l'imiter en la prêchant aux infidèles. Et vous, cher compagnon, ajouta-t-il en s'adressant à l'autre bonze, suivez mon exemple; et, comme nous avons enseigné l'erreur de compagnie, il faut que nous allions ensemble annoncer la vérité à ceux qui ne la connaissent pas. » Ils se jetèrent tous deux aux pieds du prédicateur, auquel ils demandèrent la grâce du baptême. Le Père ne crut pas devoir différer de la leur accorder : il donna au premier le nom de Paul, et au second celui de Barnabé. Ces deux bonzes convertis tinrent exactement leurs promesses. Paul surtout devint la copie vivante du Docteur des nations : la pénitence n'avait rien de trop austère pour lui, et on le vit sans cesse, avec Barnabé, parcourant les bourgs et les villages où il semait le grain de la parole divine, avec des fruits d'autant plus abondants que le ciel accrédita plus d'une fois sa prédication par des prodiges.

Cependant, Pierre d'Alcaçeva étant arrivé aux Indes, Melchior Nugnez Barreto, alors vice-provincial des Jésuites, prit le parti de passer au Japon avec Fernand Mendez Pinto, l'un de ceux qui avaient découvert cet archipel (1), et que le vice-roi de l'Inde portugaise nomma son ambassadeur auprès du daï-mio de Boungo. Le P. Gaspard Vilela, ouvrier infatigable, Melchior et Antoine Diaz, Étienne Goez, Louis Froez, qui n'étaient pas prêtres, et cinq jeunes orphelins, tirés du séminaire de Sainte-Foi, et destinés à servir de catéchistes aux missionnaires, complétèrent cette troupe apostolique. Divers incidents contrarièrent le voyage. Nugnez se rendit à Sancian, puis à Lampacao, d'où il se glissa, l'an 1556, avec la croix, dans la populeuse ville de Canton. (Pl. LXXIX, n° 2.) Il parla de science et de morale avec les mandarins; mais, les circonstances ne permettant aucune manifestation extérieure, il ne voulut point, par un zèle intempestif, fermer aux siens l'entrée d'un pays où le christianisme devait plus tard réaliser tant de merveilles. Il se contenta d'y prendre pied au nom de la Compagnie de Jésus. Des troubles politiques avaient agité Amanguchi, dans la province de Naugato, et Fucheo, dans celle de Boungo, lorsque Nugnez arriva enfin au Japon. Son entrevue avec le daï-mio de Boungo fut aussi solennelle que l'avait été naguère celle de saint François Xavier. Le missionnaire y parut, revêtu du surplis avec lequel on avait enterré le corps du saint dans la chaux vive; et le daï-mio, en embrassant Nugnez, lui dit qu'il croyait revoir Xavier, qu'il avait aimé comme un autre lui-même. Cependant, quelque pressantes que fussent les sollicitations du vice-provincial pour qu'il se déclarât le disciple d'un Dieu dont la protection l'avait couvert dans les derniers troubles politiques, le daï-mio répondit que la prudence, et l'intérêt même du christianisme, ne lui permettaient pas encore cette démarche. Nugnez, que Dieu ne voulait point au Japon, y fut atteint d'une maladie qui le contraignit de retourner

(1) Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon*, t. I, p. 235

(1) Voyez ci-dessus, p. 476, col. 2.

ns abondants
s sa prédica-

étant arrivé
, alors vice-
rti de passer
nto, l'un de
hipel (1), et
nomma son
Boungo. Le
gable, Mel-
Goez, Louis
cinq jeunes
inte-Foi, et
ux mission-
postolique.
oyage. Nu-
pacao, d'où
, dans la po-
K, n° 2.) Il
les manda-
permettant
ne voulut
r aux siens
me devait
. Il se con-
Compagnie
aient agité
augato, et
ue Nugnez
vec le dai-
que l'avait
Xavier. Le
rplis avec
int dans la
ssant Nu-
vier, qu'il
e. Cepen-
t les sol-
'il se dé-
protection
les politi-
dence, et
lui per-
Nugnez,
nt atteint
etourner

Sylva et Laurent, jeune Japonais que saint François Xavier avait reçu dans la Compagnie. Cago partit pour Fucheo avec Fernandez; et Pierre d'Alcaçeva alla réclamer aux Indes de nouveaux ouvriers apostoliques pour une chrétienté qui croissait en nombre comme en ferveur; car les nouveaux convertis devenaient autant de catéchistes zélés, de sorte que, l'an 1554, on comptait jusqu'à quinze cents personnes baptisées dans la province d'Acima, où aucun missionnaire n'avait encore pénétré.

La conversion de deux bonzes, célèbres dans tout l'empire, amena ce mouvement (1). Ils étaient venus de Meaco (Pl. LXXIX, n° 1) à Fucheo pour visiter les docteurs portugais dont on parlait fort diversement. Assidus à leurs instructions, et mûs par le désir de connaître la vérité, ils conçurent bientôt de l'estime pour le christianisme. Néanmoins, ils entrèrent souvent en discussion avec le P. Cago; et, un jour qu'il prêchait sur une place publique, ils lui proposèrent des objections spécieuses, qu'il résolut aussitôt. Le missionnaire ayant cité un passage de saint Paul, l'un des bonzes lui demanda quel était ce Paul sur l'autorité duquel il s'appuyait. Le Père raconta en peu de mots l'histoire de l'Apôtre des Gentils. A peine finissait-il, que le bonze, se tournant vers l'auditoire, s'écria : « Écoutez, Japonais, je suis chrétien; et, puisque j'ai imité saint Paul en combattant la doctrine de Jésus-Christ, je veux l'imiter en la prêchant aux infidèles. Et vous, cher compagnon, ajouta-t-il en s'adressant à l'autre bonze, suivez mon exemple; et, comme nous avons enseigné l'erreur de compagnie, il faut que nous allions ensemble annoncer la vérité à ceux qui ne la connaissent pas. » Ils se jetèrent tous deux aux pieds du prédicateur, auquel ils demandèrent la grâce du baptême. Le Père ne crut pas devoir différer de la leur accorder : il donna au premier le nom de Paul, et au second celui de Barnabé. Ces deux bonzes convertis tinrent exactement leurs promesses. Paul, surtout, prêcha le mépris volontaire du docteur des nations. Sa prédication n'avait rien de trop austère pour les mœurs du Japon; il le dit sans cesse, avec sa véhémence, parcourant les bourgs et les villages où il annonçait la croix de la parole divine, avec des fruits d'autant plus abondants que le ciel accrédita plus d'une fois sa prédication par des prodiges.

Cependant, Pierre d'Alcaçeva étant arrivé aux Indes, Melchior Nugnez Barreto, alors vice-provincial des Jésuites, prit le parti de passer au Japon avec Fernand Mendez Pinto, l'un de ceux qui avaient découvert cet archipel (1), et que le vice-roi de l'Inde portugaise nomma son ambassadeur auprès du daï-mio de Bungo. Le P. Gaspard Vilela, ouvrier infatigable, Melchior et Antoine Diaz, Étienne Goez, Louis Frois, qui n'étaient pas prêtres, et cinq jeunes orphelins, tirés du séminaire de Sainte-Foi, et destinés à servir de catéchistes aux missionnaires, complétèrent cette troupe apostolique. Divers incidents contrarièrent le voyage. Nugnez se rendit à Sancian, puis à Lampacao, d'où il se glissa, l'an 1556, avec la croix, dans la populeuse ville de Canton. (Pl. LXXIX, n° 2.) Il parla de science et de morale avec les mandarins; mais, les circonstances ne permettant aucune manifestation extérieure, il ne voulut point, par un zèle intempestif, fermer aux siens l'entrée d'un pays où le christianisme devait plus tard réaliser tant de merveilles. Il se contenta d'y prendre pied au nom de la Compagnie de Jésus. Des troubles politiques avaient agité Amanguchi, dans la province de Naugato, et Fucheo, dans celle de Bungo, lorsque Nugnez arriva enfin au Japon. Son entrevue avec le daï-mio de Bungo fut aussi solennelle que l'avait été naguère celle de saint François Xavier. Le missionnaire y parut, revêtu du surplis avec lequel il avait enterré le corps du saint dans la rade de Cochin; et le daï-mio, en embrassant Nugnez, lui dit qu'il croyait revoir Xavier, qu'il avait aimé comme un autre lui-même. Cependant, quelque pressantes que fussent les sollicitations du vice-provincial pour qu'il se déclarât le disciple d'un Dieu dont la protection l'avait couvert dans les derniers troubles politiques, le daï-mio répondit que la prudence, et l'intérêt même du christianisme, ne lui permettaient pas encore cette démarche. Nugnez, que Dieu ne voulait point au Japon, y fut atteint d'une maladie qui le contraignit de retourner

(1) Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon*, t. I, p. 235

(1) Voyez ci-dessus, p. 476, col. 2.

Miyako

Miyako Miyako

Canton

Canton Canton

N. Remon Comp.

Pl. LXXIX

Martyre d'une Japonaise

Martirio d'una Giaponese — Martirio de una Japonesa

Nanga saki

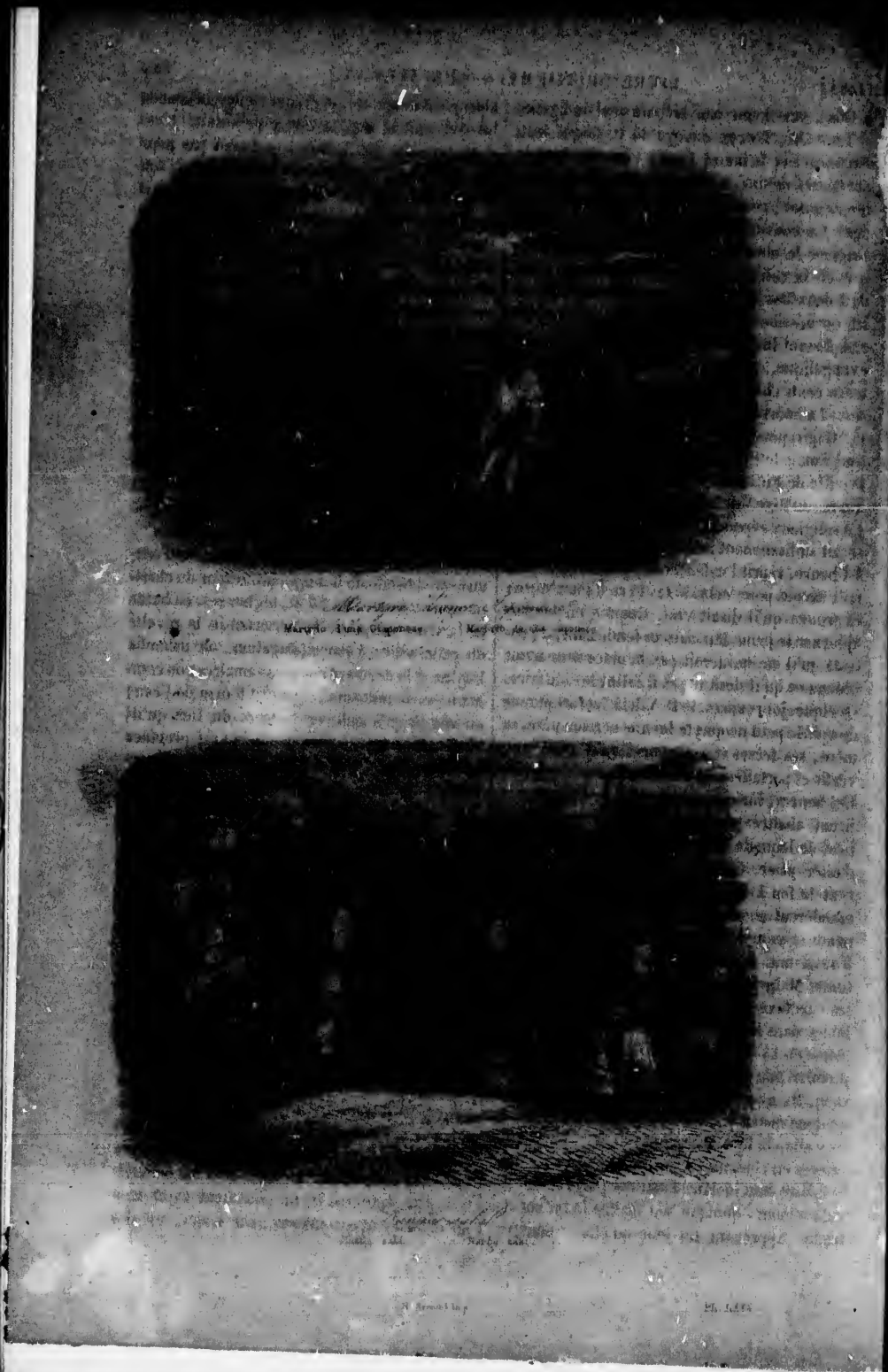
Nanga saki — Nanga saki

N. Renard imp. — Pl. LXXX

[illegible] en 1557, [illegible] le P. [illegible] et le bonze Paul [illegible] [illegible] pas. La [illegible] [illegible] grès de [illegible] [illegible] [illegible] bien, en [illegible] les fonctions du ministère évangélique, qu'en deux mois [illegible] quatorze cents chrétiens et en [illegible] plusieurs églises. La mort du bonze Paul et le départ du P. Gago pour Fakata [illegible] seul; mais le P. Vilela [illegible] dans la ville de Firando, un enfant accompagné [illegible] auprès du Père Vilela, lui demanda [illegible]. Le religieux répondit qu'il le recevrait [illegible] serait suffisamment instruit. « Ce [illegible] à l'heure, reprit l'enfant, car je [illegible] qu'il faut savoir pour cela. » Le Père l'interrogea, et trouva qu'il disait vrai. Comme on voulut ajourner le jeune Japonais au lendemain, il protesta qu'il ne quitterait pas la place sans avoir obtenu ce qu'il désirait, et il fallut le satisfaire. Quelques jours après, le P. Vilela fut fort étonné de voir le petit néophyte lui amener son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, qu'il avait convertis et parfaitement instruits de nos mystères. Les bonzes, furieux des progrès de l'Évangile, firent abattre pendant la nuit une croix au pied de laquelle les chrétiens avaient coutume d'aller prier. [illegible], dans leur [illegible], mirent le feu à une maison des bonzes, qui demandèrent au [illegible] l'exil du P. Vilela. Fernandez, auquel on [illegible] la chrétienté, trouva une retraite dans les îles du prince Antoine. Malgré l'éloignement des missionnaires, les chrétiens de Firando demeurèrent inébranlables dans la foi, et leur constance leur [illegible] même en 1558 la gloire de donner à l'Église le premier martyr qui ait arrosé le Japon de son sang. Ils avaient dressé une nouvelle croix à quelque distance d'une des portes de la ville, et ils y allaient tous, à certaines heures, faire leurs prières en commun. Une femme esclave, dont le maître était idolâtre fanatique, s'y rendait régulièrement, quoique son maître le lui eût défendu. Apprenant un jour qu'elle y était re-

[illegible], il [illegible], et dit que si [illegible] lui [illegible] la vie, [illegible]. L'esclave répondit que la mort ne faisait pas peur aux chrétiens; qu'elle continuerait à servir son maître avec la même fidélité [illegible], mais qu'elle ne pouvait [illegible] à Dieu son premier maître. En effet, [illegible], elle accompagna les autres chrétiens à la croix. L'idolâtre [illegible] en fureur, [illegible] sol, et courut après [illegible]. Il fait quelques pas qu'il l'aperçut [illegible]; aussitôt, tirant son sabre, il l'attendit. La généreuse chrétienne s'approcha de lui, sans s'émouvoir, se mit à genoux, et, présentant sa tête, que le barbare abattit d'un seul coup. ([illegible], n° [illegible].) Les chrétiens enlevèrent le corps, auquel ils donnèrent une sépulture honorable, en rendant grâces à Dieu de la constance qu'il avait inspirée à l'esclave, et en s'animant à suivre cet exemple.

Fakata, où le P. Gago s'était rendu, était [illegible] de Bungo, protecteur du christianisme [illegible]. L'an 1559, les bonzes, en haine de [illegible] la [illegible] de [illegible], incendièrent l'église et la demeure [illegible]; on combla même le puits qui leur avait fourni de l'eau; on alla jusqu'à enlever la terre du lieu qu'ils avaient occupé, comme si elle eût été profanée par leur séjour. Gago et ses auxiliaires ne parvinrent qu'avec les plus grands [illegible] à gagner Fuchéo, dont les [illegible] à plus de [illegible] d'eux. [illegible] la ville [illegible], et, comme on savait qu'ils [illegible], chacun s'empressa de leur offrir [illegible] présent. Les uns apportaient de l'argent, [illegible], ceux-ci de la vaisselle de porcelaine, ceux-là de petits meubles. Du reste, ces [illegible] d'attention n'avaient de valeur [illegible] missionnaires et [illegible], que parce qu'elles montraient combien les serviteurs de Dieu et l'Évangile qu'ils prêchaient étaient aimés. La situation violente où le P. Gago s'était trouvé à Fakata avait peut-être affaibli l'esprit de ce missionnaire; ou bien, le Seigneur, par un secret jugement, voulut apprendre à tant d'hommes apostoliques que, quoi qu'ils eussent fait ou souffert pour son nom, ils ne pouvaient avoir trop de défiance d'eux-mêmes : car Gago, un des



[1581]

à Goa, sans

En 1557, Fernandez et chrétienté de nombreuses, pon. La con baptême le grès de la re dait deux île sit un missi remplissant évangélique torze cents c ses. La mo P. Gago pe seul : mais l la ville de F auprès du Pè Le religieux serait suffisa à l'heure, re faut savoir et trouva q ajourner le j testa qu'il n obtenu ce qu Quelques jo de voir le pe mère, ses f vertis et pa Les bonzes firent abat pied de laq d'aller prie rent le feu mandèrent nandez, au trouva une toine. Malg les chrétien lables dans même en 1 premier m sang. Ils a quelque di ils y allaien prières en le maître é gulièremen fendu. Ap

à Goa, sans avoir converti un seul indigène.

En 1557, Torrez envoya le P. Gago, Jean Fernandez et le bonze Paul à Firando, dont la chrétienté devint en peu de temps une des plus nombreuses, comme des plus ferventes du Japon. La conversion d'un prince, qui reçut au baptême le nom d'Antoine, contribua aux progrès de la religion dans cette contrée. Il possédait deux îles voisines de Firando : il y conduisit un missionnaire, qu'il seconda si bien, en remplissant lui-même les fonctions du ministère évangélique, qu'en deux mois on compta quatorze cents chrétiens et on bâtit plusieurs églises. La mort du bonze Paul et le départ du P. Gago pour Fakata, laissèrent Fernandez seul : mais le P. Vilela vint à son secours. Dans la ville de Firando, un enfant accourut un jour auprès du Père Vilela, lui demandant le baptême. Le religieux répondit qu'il le recevrait dès qu'il serait suffisamment instruit. « Ce sera donc tout à l'heure, reprit l'enfant, car je sais tout ce qu'il faut savoir pour cela. » Le Père l'interrogea, et trouva qu'il disait vrai. Comme on voulait ajourner le jeune Japonais au lendemain, il protesta qu'il ne quitterait pas la place sans avoir obtenu ce qu'il désirait, et il fallut le satisfaire. Quelques jours après, le P. Vilela fut fort étonné de voir le petit néophyte lui amener son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, qu'il avait convertis et parfaitement instruits de nos mystères. Les bonzes, furieux des progrès de l'Évangile, firent abattre pendant la nuit une croix au pied de laquelle les chrétiens avaient coutume d'aller prier. Ceux-ci, dans leur émotion, mirent le feu à une maison des bonzes, qui demandèrent au daï-mio l'exil du P. Vilela. Fernandez, auquel ce dernier confia la chrétienté, trouva une retraite dans les îles du prince Antoine. Malgré l'éloignement des missionnaires, les chrétiens de Firando demeurèrent inébranlables dans la foi, et leur constance leur mérita même en 1558 la gloire de donner à l'Église le premier martyr qui ait arrosé le Japon de son sang. Ils avaient dressé une nouvelle croix à quelque distance d'une des portes de la ville, et ils y allaient tous, à certaines heures, faire leurs prières en commun. Une femme esclave, dont le maître était idolâtre fanatique, s'y rendait régulièrement, quoique son maître le lui eût défendu. Apprenant un jour qu'elle y était retournée, il s'emporta, et dit que sa désobéissance lui coûterait la vie, si elle y persistait. L'esclave répondit que la mort ne faisait pas peur aux chrétiens; qu'elle continuerait à servir son maître avec la même fidélité qu'autrefois, mais qu'elle ne pouvait manquer à ce qu'elle devait à Dieu son premier maître. En effet, dès le lendemain, elle accompagna les autres chrétiens à la croix. L'idolâtre entra en fureur, dès qu'il le sut, et courut après son esclave. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il l'aperçut qui revenait : aussitôt, tirant son sabre, il l'attendit. La généreuse chrétienne s'approcha de lui, sans s'émouvoir, se mit à genoux, et présenta sa tête, que le barbare abattit d'un seul coup. (Pl. LXXX, n° 1.) Les chrétiens enlevèrent le corps, auquel ils donnèrent une sépulture honorable, en rendant grâces à Dieu de la constance qu'il avait inspirée à l'esclave, et en s'animant à suivre ce bel exemple.

Fakata, où le P. Gago s'était rendu, était soumise au daï-mio de Bungo, protecteur du christianisme : aussi, l'an 1559, les bonzes, en haine de la vraie religion, favorisèrent-ils la révolte de cette ville. A leur instigation, on incendia l'église et la demeure des missionnaires; on combla même le puits qui leur avait fourni de l'eau; on alla jusqu'à enlever la terre du lieu qu'ils avaient occupé, comme si elle eût été profanée par leur séjour. Gago et ses auxiliaires ne parvinrent qu'avec les plus grands dangers à gagner Fucheo, dont les fidèles allèrent à plus de cinq lieues au-devant d'eux. Ils firent dans la ville une entrée presque triomphale; et, comme on savait qu'ils avaient tout perdu, chacun s'empressa de leur offrir son présent. Les uns apportaient de l'argent, les autres des étoffes, ceux-ci de la vaisselle de porcelaine, ceux-là de petits meubles. Du reste, ces témoignages d'attention n'avaient de valeur, aux yeux de missionnaires si désintéressés, que parce qu'ils montraient combien les serviteurs de Dieu et l'Évangile qu'ils prêchaient étaient aimés. La situation violente où le P. Gago s'était trouvé à Fakata avait peut-être affaibli l'esprit de ce missionnaire; ou bien, le Seigneur, par un secret jugement, voulut apprendre à tant d'hommes apostoliques que, quoi qu'ils eussent fait ou souffert pour son nom, ils ne pouvaient avoir trop de défiance d'eux-mêmes : car Gago, un des

plus saints, des plus zélés, des plus infatigables ouvriers qui évangélisassent l'Orient, fut du nombre de ceux qui, après avoir mis la main à la charrue, regardent timidement derrière eux. Cet homme, à qui rien n'avait paru difficile jusque-là, trouva dès lors tout impossible. Torrez, jugeant qu'en cet état il ne pouvait plus être utile, le laissa s'embarquer, au mois d'octobre 1561, pour Goa. On vit renaître ensuite une nouvelle vigueur dans le P. Gago; mais il n'atteignit jamais au degré de sainteté dont il était déchu.

Au contraire, le P. Vilela, arrivé de Firando, reçut avec joie de Torrez la mission de porter la bonne nouvelle à six lieues de Miyako, sur le Jesan (*hoau mont*), montagne sacrée, où, dans un espace de huit lieues, on avait compté jusqu'à trois mille pagodes et monastères de bonzes, et qui, durant les guerres civiles, servait de refuge aux habitants de la capitale. Un tunde (chef de bonzes), ayant entendu parler du christianisme, venait d'écrire à Torrez que, sans son grand âge, il aurait été le trouver; mais que, ce voyage ne lui étant pas possible, il le priait, soit de se rendre au Jesan, soit d'y envoyer un de ses religieux. «Vous avez traversé bien des pays, ajoutait-il, franchi bien des mers, couru bien des risques, pour procurer de la gloire à votre Dieu : refuserez-vous de venir sur cette montagne, où vous avez un si grand intérêt à établir votre religion?» Torrez envoya d'abord au tunde un Abrégé de la doctrine et des principaux devoirs du christianisme, qu'il avait composé; puis il chargea le P. Vilela d'évangéliser le Jesan. Ce missionnaire se fit raser les cheveux et la barbe, et s'habilla à peu près comme les bonzes, non-seulement pour faire voir qu'il était docteur dans sa loi, mais parce qu'on l'avertit que sans cela il aurait de la peine à être reçu sur la montagne. Le tunde à l'occasion duquel il entreprit ce voyage ne vivait plus; mais Daïzembo, nouveau supérieur du monastère, consola Vilela en lui affirmant qu'il avait déclaré mourir dans la ferme croyance des vérités qu'exposait l'écrit du P. de Torrez. Daïzembo inclina lui-même vers le christianisme; seulement, la crainte d'être puni de la peine de mort, s'il renonçait à la religion du pays, l'empêcha de se prononcer. On avertit le Jésuite qu'avant de prêcher une religion nouvelle, il devait obtenir l'autorisation du cuge ou grand prêtre : mais il ne put parvenir jusqu'à lui. Ne voyant donc aucune probabilité de succès sur le Jesan, il prit le parti de descendre à Miyako, où il entra le 30 novembre 1559, et se retira d'abord dans une maison qui tombait en ruines, avec son compagnon Laurent et son catéchiste, pour s'y préparer par la prière et la pénitence à l'œuvre qu'il voulait entreprendre. Cette retraite finie, Vilela réussit à aborder le séougoun, qui lui permit de prêcher le christianisme, et il se montra le crucifix à la main dans les quartiers les plus fréquentés. La nouveauté de ce spectacle groupa des auditeurs autour de lui; mais les bonzes firent naître dans le peuple de telles préventions, qu'on poursuivit les prédicateurs avec des huées et qu'on les traita de mangeurs de chair humaine. Vilela, dont le zèle ne fit que s'accroître, continua, comme si ses paroles étaient reçues avec applaudissement; son intrépidité lui concilia l'estime de ceux que la passion n'aveuglait pas; on commença à goûter sa doctrine; un Japonais d'Amanguchi se fit baptiser avec deux de ses amis, et, la glace une fois rompue, les conversions se multiplièrent d'autant plus, que Mioxindono, favori du séougoun, ayant procuré une seconde audience au missionnaire, le prince autorisa formellement ses prédications, et défendit, sous peine de mort, de les troubler.

La conquête la plus remarquable du P. Vilela fut celle de Quenxu, l'un de ces sages païens qu'une profonde étude de la nature conduit insensiblement à la connaissance superficielle, mais stérile, de son auteur. Sa chambre était décorée d'emblèmes et de sentences qui contenaient une morale fort saine. On y voyait, entre autres, un tableau représentant un arbre sec au milieu d'une belle prairie : au bas, le bonze avait mis une inscription que le P. Crasset, traduit par ces vers :

Arbre sec et sans fruit, sans feuille et sans verdure,
Dis-moi, si tu le sais, qui t'a mis en ce lieu?
C'est le Dieu tout-puissant, auteur de la nature,
Sans lequel je ne suis qu'un bois à mettre au feu.

Que l'homme est composé d'une nature étrange!
Ce n'est qu'un pur mélange
De l'être et du néant, qui vit et ne vit pas.
Il n'est jamais content, et le veut toujours être.
Sitôt qu'il vient à naître,
Il court à tout moment de la vie au trépas.

La vanité ayant conduit Quenxu chez le P. Vilela, ce bonze lui dit d'un ton hautain qu'il ne venait pas pour apprendre de lui quelque chose, mais qu'il ne serait pas fâché de l'entendre parler de sa religion. Le Père le reçut avec cette modestie qu'inspire la vérité; puis, entrant en matière, il établit l'existence d'un premier principe. L'Esprit saint toucha le cœur du bonze, auquel il sembla qu'un bandeau tombait de ses yeux. Le missionnaire s'aperçut que Quenxu pâlissait de temps en temps, et que son attention devenait plus sérieuse. Il s'étendit alors sur la conformité des principes de la morale chrétienne avec les lumières de la raison, et fit voir combien, au contraire, les doctrines des sectes japonaises répugnent au bon sens. Immobile, comme un homme interdit, le bonze soupirait profondément, sans répondre. Enfin la grâce prit le dessus. «Je suis chrétien, s'écria-t-il, baptisez-moi.» L'opération céleste était trop sensible, pour que le missionnaire pût hésiter. Quenxu fut baptisé à l'heure même, et, au bruit de cet événement, quinze bonzes des plus renommés demandèrent le baptême à leur tour. L'un d'eux avait songé, huit années auparavant, que des prêtres venus de l'Occident lui montraient le chemin du ciel, et le lendemain il avait appris qu'il en était arrivé deux à Amanguchi. Accouru de Farima pour entendre le P. Vilela, cet homme, que l'innocence et l'austérité de sa vie avaient préparé à la grâce du salut, fut satisfait de ses prédications : mais la conversion de Quenxu acheva de le déterminer. Si plusieurs bonzes rendaient hommage au christianisme, d'autres, et le saço à leur tête, cherchèrent à perdre l'apôtre. Mioxindono conseilla au P. Vilela de céder un moment à l'orage, en s'éloignant de Miyako. Informé que les idolâtres triomphaient de cette retraite comme d'une fuite, le missionnaire reparut dans la ville avec plus d'assurance que jamais. Dieu bénit son courage; car, à la prière de Mioxindono, le séougoun défendit de nouveau qu'on troublât les prêtres européens dans l'exercice de leur ministère. A la faveur de cet édit, le nombre des fidèles s'accrut. Les plus savants d'entre eux adressèrent aux chrétiens de Boungo une Lettre, dans laquelle ils opposaient la loi de Jésus-Christ aux différentes sectes du Japon, et faisaient voir combien elle leur est supérieure. On ne saurait dire combien cet ouvrage fit naître de conversions.

La réputation du P. Vilela porta l'un des principaux habitants de Sakai, dans la province d'Idzoumi, à le prier de visiter cette grande ville, très-peu disposée à recevoir l'Évangile. Mais, parmi tant d'endurcis, il y avait une famille prédestinée. Le missionnaire fut reçu comme un ange du ciel par le Japonais qui l'avait fait venir, et dont il baptisa en peu de temps toute la maison. Un enfant de quatorze ans fut rempli dans le baptême d'une si grande abondance de grâces, qu'on eût dit un séraphin embrasé de l'amour de Dieu. Au retour d'un voyage que Vincent (c'était son nom) fit à Fucheo pour y jouir de l'entretien des missionnaires qui s'y trouvaient toujours en plus grand nombre qu'ailleurs, il s'arrêta à Firando dans la famille du prince Antoine, à laquelle il fit un discours si pathétique sur la pénitence chrétienne, qu'on eût dit que le Saint-Esprit parlait par sa bouche. C'était l'usage, dans la nouvelle Église du Japon, d'accoutumer les enfants à parler en public sur les principaux points de la religion et de la morale chrétienne, et ils le faisaient avec autant de grâce que de succès : mais il y avait dans Vincent quelque chose de surnaturel. A l'égard du P. Vilela, Sakai ne lui promettant pas de grands résultats, il était promptement retourné à Miyako.

Tandis que cet infatigable ouvrier établissait le christianisme au centre de l'empire, Louis Almeyda, guérissant à la fois les âmes et les corps, visitait d'autres provinces, en commençant par celle de Firando. Deux choses le frappèrent pardessus tout : la première, était l'esprit de pénitence qui régnait parmi les nouveaux fidèles, à tel point qu'on parvenait à grand'peine à les retenir dans les bornes de la discrétion; la seconde, c'est qu'aussitôt qu'un idolâtre avait reçu le baptême, quelque ignorant qu'il fût d'ailleurs, il devenait formidable aux bonzes, que de simples artisans, des femmes ou des enfants confondaient par leurs objections insolubles. L'union étroite, entretenue non-seulement entre les membres de chaque Église, mais entre les Églises diverses, y maintenait la ferveur primitive et une sainte émulation : elles s'écrivaient mutuellement pour se communiquer ce qui se passait de plus édifiant dans chacune, pour s'animer à la sain-

teté, pour se consoler dans les contradictions. Le soin extraordinaire que l'on prenait de l'éducation de la jeunesse avait pour but de perpétuer tout ce bien. Il y avait dans chaque mission une école publique, où l'on enseignait la doctrine chrétienne, les belles-lettres, le chant ecclésiastique. En outre, les missionnaires, s'occupant d'une manière spéciale des enfants qui annonçaient des dispositions heureuses, les exerçaient à parler en public, les formaient aux exercices usités dans les séminaires, les amenaient à pratiquer des vertus qui eussent fait honneur aux religieux les plus consommés. Chaque vendredi, ces modestes et pieux enfants s'assemblaient dans l'église, d'où ils allaient processionnellement vers une représentation du saint Sépulcre, vêtus en pénitents, et portant chacun un instrument de la Passion. A mesure qu'ils approchaient du but, ils se prosternaient contre terre, formaient à haute voix des actes analogues à la nature des instruments dont ils étaient chargés, et demandaient avec larmes la grâce du martyre. Quand ils avaient fini, montrant par des faits combien ils étaient disposés à répandre leur sang pour Jésus-Christ, ils se découvraient les épaules, et prenaient tous ensemble une rude discipline, à la vue de leurs pères, de leurs mères, et de tout le peuple, à qui la ferveur de ces petits innocents faisait pousser des soupirs et des sanglots. Une chrétienté basée sur de tels fondements ne pouvait manquer de produire ces exemples merveilleux de vertu qui étonnèrent l'univers. Si des néophytes admirables à ce point étaient chers aux apôtres, le courage avec lequel ceux-ci bravaient tous les périls pour gagner des âmes à Jésus-Christ les faisait tendrement aimer des fidèles. La reconnaissance et l'affection des Japonais pour les prédicateurs de la foi se manifestaient dès qu'un missionnaire arrivait dans l'archipel. Les indigènes allaient à sa rencontre, deux à deux, en chantant des psaumes; dès qu'ils le voyaient paraître, leurs larmes et leurs cris attestaient leur joie; puis ils couraient se jeter à ses pieds, et demeuraient quelque temps dans cette humble posture, les bras élevés vers le ciel, comme si un ange en était descendu pour les y conduire. Ils éclataient ensuite en actions de grâces, et conduisaient leur nouveau pasteur à l'église, où ils chantaient le *Te Deum*. Leur charité mutuelle n'était pas moins touchante : il n'arrivait aucun chrétien d'une autre Église, qu'on n'envoyât quelqu'un pour le recevoir, quand on était averti : on le menait d'abord à l'oratoire, et on ne souffrait pas qu'il se retirât ensuite dans une hôtellerie, tous se disputant la faveur de lui donner l'hospitalité. Louis Almeyda, de qui on tient ces détails, passa de la province de Firando dans celle de Satsouma, et, avant de quitter Kago-sima, il eut la consolation d'y voir une église bâtie au vrai Dieu. La forteresse du prince Ekandono, naguère visitée par saint François Xavier, lui présenta le plus étonnant spectacle. Des femmes, des enfants, des domestiques, qui n'avaient jamais vu de prêtre qu'une seule fois en passant, y vivaient dans l'exercice des plus sublimes vertus du christianisme; ils s'adonnaient à l'oraison, à la pénitence, à tous les genres de bonnes œuvres, et se retiraient, le plus souvent possible, dans une forêt voisine, où ils passaient plusieurs jours de suite uniquement occupés de Dieu et de leur salut : preuve évidente que l'Esprit saint, à défaut des hommes, avait été leur maître dans la science divine. La sainteté de ceux que l'apôtre du Japon et des Indes avait baptisés ayant transformé en autant de néophytes la plupart des idolâtres qui restaient après son départ dans la forteresse, Almeyda, qui les trouva bien instruits, les baptisa tous; et, à la place de l'intendant d'Ekandono que la mort venait d'enlever, il chargea le fils même du prince de présider les exercices religieux. Il lui associa un jeune homme, auquel il demanda un jour ce qu'il ferait dans le cas où son souverain lui ordonnerait d'abjurer le christianisme. « Voici, dit le Japonais, ce que je répondrais : Seigneur, voulez-vous que je vous sois fidèle, et que j'aie toujours toute la soumission qu'un sujet doit avoir pour son prince? Voulez-vous que je témoigne du zèle pour votre service dans les occasions où je pourrais vous être utile, et qu'aucun intérêt particulier ne me fasse jamais oublier mes obligations envers vous? Voulez-vous que je sois doux, modéré, complaisant, plein de charité envers mes égaux; que je souffre avec patience tous les mauvais traitements qu'on me fera? Ordonnez-moi donc de demeurer chrétien; car ce n'est que d'un chrétien qu'on peut raisonnablement attendre tout cela. » Ce néophyte composa, peu de temps après, un Abrégé de

l'Histoire sainte, depuis la création du monde jusqu'à la résurrection de Jésus-Christ; ouvrage qui fut d'une grande utilité à toute l'Église du Japon. De la forteresse d'Ekandono, un ordre du P. de Torrez appela Louis Almeyda dans le pays d'Omoura. Sumitanda, qui la gouvernait, ayant lu un livre du P. Vilela où la vérité du christianisme était solidement prouvée, avait désiré conférer avec un des religieux européens, et offert d'établir des missionnaires au port de Vocoxiura qu'il ouvrirait aux vaisseaux portugais. Almeyda alla rendre compte au supérieur général de la mission de la convenance de l'établissement proposé, et repartit, le 5 juillet 1562, en passant par Fakata, où un jeune Jésuite, nommé Damien, et ensuite Fernandez, firent refleurir le christianisme. Almeyda avait déjà édifié à Vocoxiura une chapelle et une maison de bois de cèdre, lorsque le P. de Torrez s'y rendit lui-même, afin de hâter la construction de cette ville destinée aux chrétiens et aux Portugais, dont les navires, se passant désormais de la protection équivoque du daï-mio de Firando, trouveraient un abri dans ce port nouveau. Un grand nombre de chrétiens de Firando et des autres provinces affluèrent en ce lieu, qui allait devenir le principal établissement des missionnaires, en même temps que le centre du commerce, sous le nom de Notre-Dame-de-Délivrance. Fernandez, plus versé dans l'idiome japonais que le supérieur général de la mission, exposa les principaux mystères de la religion au prince d'Omoura. Chrétien de cœur, Sumitanda promit de se faire baptiser dès qu'un héritier lui serait né; mais dès lors il porta une croix d'or sur sa poitrine. Le daï-mio d'Arima, son frère, demanda à son tour un missionnaire, et proposa aux Portugais le port de Cochinotzu. Almeyda, qui lui fut envoyé, évangélisa, en passant, la ville de Ximabara, dont le chef, beau-frère de ce daï-mio, invita son peuple à embrasser le christianisme. Arrivé à Cochinotzu, l'apôtre la transforma, en moins d'un mois, en ville chrétienne. Sur ces entrefaites, Sumitanda partit pour Vocoxiura avec trente Japonais qu'il avait instruits lui-même, et ils reçurent des mains du P. de Torrez le sacrement de la régénération. Le prince d'Omoura, nommé Barthélemi au baptême, partait, dès le lendemain, pour une expédition militaire. Or, c'est une coutume, au Japon, de ne point se mettre en campagne, sans avoir été adorer l'idole regardée comme le dieu de la guerre. On s'étonna de voir Sumitanda, baptisé la veille, prendre le chemin de la pagode, arrêter ses troupes à la porte, et pénetrer seul avec ses gardes dans le temple, le sabre à la main. Là, il commande qu'on renverse l'idole, et qu'on la traîne au dehors la corde au cou. Il sort lui-même, la met en pièces à coups de sabre, et s'écrie : « Combien de fois, dieu sourd et impuissant, m'as-tu trompé? La pagode est aussitôt réduite en cendres : sur ses ruines, on plante une croix. Sumitanda entreprend ensuite la conversion de ses troupes. On le voit avec admiration, dans le tumulte des camps, occupé à instruire ses officiers et même les moindres soldats des vérités de la religion. Missionnaire et général, d'un côté il fait triompher le christianisme de l'idolâtrie, de l'autre Dieu le rend vainqueur de ses ennemis. Pour montrer à ses sujets à quel point il faut honorer les ministres de Dieu, il ne parle jamais au P. de Torrez sans avoir d'abord déposé ses armes. La croix brille toujours sur sa poitrine. Chaque jour, il nourrit cinq ou six mille pauvres, qu'il s'honore de servir lui-même, d'autant plus grand en s'abaissant ainsi que jamais prince n'eut le cœur plus haut. Mais une chose manque à son bonheur; chrétien, il gémit de voir sa femme retenue dans les liens de l'idolâtrie : alors il devient son catéchiste; et Dieu donne une telle efficacité à sa parole, que la princesse demande le baptême. Le P. de Torrez se réjouit doublement de cette conquête, à cause de l'empire qu'une femme aimée peut exercer sur l'esprit de son époux; témoin le daï-mio de Boungo, que la sienne empêchait de s'affranchir des entraves du démon, malgré les vives exhortations du P. Almeyda et du P. Jean-Baptiste Monti, Ferrarais, arrivé l'an 1563 au Japon. La vertu de Sumitanda était assez solidement établie pour être mise aux plus rudes épreuves. Sa conversion fut le prétexte d'une révolte; mais le Dieu des armées lui montra, comme à Constantin, le signe du salut dans les airs, et lui fit connaître qu'il combattrait pour lui. En effet, le 4 octobre 1563, la petite troupe du héros chrétien tailla en pièces l'ennemi, dont une horrible tempête dissipa en même temps la flotte.

A Miyako, le saço et les bonzes, appréhendant

que l'influence du séougoun sur les dai-mio ne s'exerçât au profit du christianisme, tentèrent un effort pour faire chasser les docteurs étrangers de tout l'empire. Ils ne pouvaient atteindre ce résultat qu'en persuadant au séougoun que la religion chrétienne est mauvaise, et ils obtinrent que les deux bonzes Ximaxidono et Cicondono, très-animés contre les missionnaires, fussent précisément chargés d'apprécier leur doctrine. Un tel choix semblait préjuger la question : aussi le P. Vilela, revenu à Miyako, crut prudent de retourner à Sakai avec Laurent. Son absence ralentit d'abord la chaleur des poursuites ; puis, le Seigneur prenant sa cause en main, le salut vint du côté d'où la foudre paraissait devoir partir. Un pauvre chrétien de la campagne, nommé Jacques, était allé à Miyako, demander justice contre un idolâtre, débiteur de mauvaise foi. Le bonze Ximaxidono le reconnut pour chrétien au chapelet qu'il portait au cou. « Tu es donc, lui dit-il, de la religion des Européens? — Oui, grâce au ciel. — Et qu'enseigne votre loi? — Je ne suis pas assez savant pour le dire, mais j'affirme qu'elle n'enseigne rien que de bon. » Ximaxidono ne laissa pas que de le questionner sur beaucoup de points ; et le Seigneur, qui dénoue quand il lui plaît la langue des enfants pour en tirer sa gloire, éclaira tellement le bon Japonais, qu'il parla sur l'existence et les attributs de Dieu, sur le culte dû à sa majesté suprême, sur l'immortalité de l'âme, sur les mystères du christianisme, de manière à ravir d'admiration ses auditeurs. Le bonze l'écoutait d'une oreille attentive. Il resta ensuite quelque temps sans rien dire ; puis, comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil : « Va, dit-il au chrétien, fais-moi venir ton docteur. Si les disciples sont si savants, ajouta-t-il, que sera-ce du maître? » Le P. Vilela refusa d'abord de croire que Ximaxidono demandât réellement le baptême : mais Laurent, qu'il envoya de Sakai à Miyako, revint lui dire que ce bonze avait même converti son collègue Cicondono, et que tous deux voulaient être régénérés de sa main. Le missionnaire partit donc au mois de mai 1564, trouva à son arrivée que les deux bonzes venaient de gagner à Jésus-Christ Xicaidono, parent du favori du séougoun, et baptisa aussitôt les trois catéchumènes. Xicaidono, nommé Sanche, conduisit Laurent à Imory, dont il était gouverneur, et où les chrétiens se multiplièrent à sa voix. Les deux bonzes, de leur côté, composèrent un Traité de la religion chrétienne, dont la lecture produisit des fruits merveilleux. Tacayama, guerrier estimé, mais surtout idolâtre fort instruit des mystères de toutes les sectes du Japon, s'étonna de leur conversion, et se fit fort de réduire le prédicateur étranger au silence. Ayant appris que le P. Vilela prêchait sur une place de Miyako, il alla l'entendre, puis essaya de le réfuter. Le religieux répondit sans peine à ses objections. Pendant que le missionnaire parlait, Tacayama sentit, non-seulement ses convictions fléchir, mais son cœur même changer au point qu'il ne se reconnaissait plus. Il confessa avec candeur son ignorance, et ne laissa point de repos au P. Vilela jusqu'à ce que l'homme apostolique, l'accompagnant dans ses terres, l'y eût baptisé avec sa femme et six de ses enfants : le père fut nommé Darie, la mère Marie, et l'aîné des fils Juste. C'est Juste Ucondono, si célèbre dans les Relations portugaises et espagnoles de ce temps, homme illustre dont nous dirons les vertus et les souffrances.

Sakai, où le P. Vilela s'était un moment retiré, voyait se développer les vertus du jeune Vincent. Almeyda lui demandant un jour à quel point il aimait Jésus-Christ : « Jusqu'à donner tout mon sang pour lui, répondit-il. O que je serais heureux, si je me voyais hacher en pièces pour son amour! Mon cœur me dit que Dieu me ferait la grâce de lui être fidèle jusqu'au dernier soupir. » Monique, sœur de Vincent, âgée d'environ quinze ans, ne le cédait pas à son frère. Suivie d'une femme, qui l'avait élevée, elle vint un jour trouver le missionnaire, s'agenouilla devant une image de la Mère de Dieu, qu'Almeyda portait toujours avec lui dans ses voyages, et, dans cette position qu'elle ne voulut point quitter : « Mon Père, dit-elle, vous savez que je suis chrétienne. Dieu, dans sa volonté infinie, m'a encore fait une autre grâce : il m'a inspiré le désir de n'avoir point d'autre époux que lui. Je reconnais être redevable de cette insigne faveur à la protection toute puissante de la Reine des vierges, au service de laquelle je me suis consacrée pour le reste de ma vie. Afin de mieux imiter sa vie retirée, son humilité, son mépris du monde, son application continuelle à la prière, mon dessein est de me faire couper les cheveux,

puis de supplier mon père de me mettre au rang de ses esclaves et de m'employer aux plus vils ministères de la maison. Cependant, continua-t-elle les larmes aux yeux, j'apprends avec douleur qu'on songe à me faire épouser un frère de ma mère, qui non-seulement n'est pas chrétien, mais qui est un des plus ardents soutiens du culte des faux dieux. Vous voyez à quel péril je suis exposée. Ce sont, sans doute, mes péchés qui obligent l'Époux sacré des vierges à me rejeter; mais je ne désespère pas encore de le fléchir; et je vous conjure, par tout le zèle que ce grand Dieu vous inspire pour le salut de nos âmes, de m'aider à vaincre les obstacles qui s'opposent à mon bonheur, et d'employer votre crédit auprès de ceux de qui je dépends pour les engager à rompre une alliance dont j'ai plus d'horreur que de la mort même.» L'homme apostolique loua le généreux dessein de la jeune Japonnaise, mais l'avertit que le genre de vie auquel elle aspirait avait ses écueils; que le mariage était un état sanctifié par la grâce du sacrement; que le désir de la posséder pourrait peut-être changer le cœur de l'époux qu'on lui destinait. La réponse de Monique convainquit Almeyda qu'elle était une de ces âmes d'élite que Dieu se plaît à favoriser de ses plus intimes communications. Le missionnaire alla trouver Sanche, son père, et lui représenta que la loi de l'Église ne permet pas à une nièce d'épouser son oncle, sauf le cas de nécessité; qu'il n'édifierait pas les fidèles, en donnant pour époux à sa fille un idolâtre obstiné, qui pourrait la séduire ou la maltraiter; qu'enfin Monique avait une aversion insurmontable pour le mariage, et qu'il lui semblait que Dieu voulait posséder son cœur sans partage. Cette dernière considération agit sur la conscience de Sanche : le mariage fut rompu. Tant qu'Almeyda demeura à Sakai, il s'appliqua à donner à Monique des règles de conduite pour le genre de vie qu'elle voulait embrasser; mais, comprenant qu'elle recevait des leçons d'un plus grand maître que lui, il ne pouvait la voir sans être pénétré d'une véritable vénération pour sa vertu, et sans se représenter ces illustres épouses de Jésus-Christ que l'Église a placées sur les autels.

Almeyda rejoignit le P. Vilela dans un domaine de Mioxindono, favori du séougoun, et les missionnaires, dont on vénérait le caractère sacerdotal, y furent traités avec autant de respect que ce Japonais, l'homme le plus puissant de l'empire : on ne leur parlait qu'à genoux. Conduits à l'audience de Mioxindono, ils se prosternèrent; mais, à son tour, le Japonais se prosterna humblement devant eux. Le séougoun lui-même accorda une audience au P. Vilela, accompagné en ce moment du P. Louis Froes. Ce prince, assis à la manière des orientaux sur une estrade élevée et spacieuse, dans une salle où l'or brillait de toute part, voyait devant lui d'un coup d'œil, inclinés jusqu'à terre, les daïmio, les princes, les grands dignitaires de la couronne, chacun un présent à la main, car c'est un crime au Japon que de paraître les mains vides en présence de son supérieur. Le moindre geste du séougoun, le moindre mouvement de son éventail, était regardé comme une grande faveur : à plus forte raison l'entretien particulier, dont, après l'audience solennelle, il honorait quelques Japonais. Les deux missionnaires furent admis à cette conversation familière; et l'on vit avec surprise ces religieux pauvrement vêtus s'entretenant avec le chef politique de l'empire sous les yeux des plus grands personnages du Japon, qui obtenaient à peine un rapide regard. On apporta ensuite le thé, et le séougoun en fit présenter aux deux Pères. Sa mère, non moins bienveillante, leur offrit de sa propre main quelques fruits nommés xacana, et que l'on sale comme les olives. Le P. Froes dit, dans ses lettres, avoir trouvé cette princesse au milieu d'un cercle de Japonaises, assise en face d'un élégant oratoire consacré à Amida, qui y était représenté sous la figure d'un enfant, couronné de rayons. Il régnait dans cet appartement une modestie, un silence, un air de piété qui charmèrent le missionnaire; et il regretta vivement que cette cour, où d'ailleurs les mœurs n'étaient pas corrompues, ne fût point chrétienne. Ce jour était le plus beau qui eût lui jusque-là sur l'Église du Japon. Tout concourait à faire espérer que le christianisme allait dominer dans la capitale de l'empire, lorsqu'en un instant ces apparences s'évanouirent. Mioxindono, favori du séougoun, d'accord avec Daxandono, ambitieux non moins puissant, tenta d'usurper le pouvoir sur son bienfaiteur, qui périt dans cette guerre civile. A la demande de Daxandono, le daïri, chef spirituel et souverain

nominal du Japon, révoqua l'édit que le dernier séougoun, souverain réel, avait publié en faveur du christianisme. Le zèle pour la religion de Jésus-Christ, déclarée abominable à la grande joie des bonzes, en 1565, ne s'éteignit pas cependant dans le cœur des chrétiens de Miyako. Au contraire, leur ferveur devint telle, que le P. Vilela, retiré avec le P. Froez à Sakai, leur écrivit que la prudence devait contenir les élans de leur foi ardente.

Du moins le daï-mio de Boungo, quoiqu'idolâtre, ne se lassait pas de protéger les apôtres. Les bonzes s'étonnant un jour de sa conduite: «Vous trouvez mauvais, leur dit-il, que je favorise de tout mon pouvoir la religion des Européens; et moi je suis surpris que vous ne l'approuviez point. N'est-il pas visible que cette loi attire la bénédiction du ciel sur ma famille et sur mes États, que mon trésor se remplit, que mes domaines s'étendent, depuis que j'en protége les ministres? Je ne possédais que trois provinces quant ils ont paru pour la première fois dans nos ports, et j'en possède aujourd'hui cinq. Mes finances étaient épuisées, et il n'y a pas un seul daï-mio au Japon qui soit maintenant aussi riche que moi. Veuillez donc ne plus me parler d'une chose que j'ai la ferme résolution de ne pas changer.» Une certaine odeur de sainteté, répandue dans l'Église de Boungo, annonçait assez qu'elle était la mère de toutes les autres.

Dans la province de Firando, le daï-mio n'aimait pas le christianisme, mais il ne voulait pas rompre avec le commerce portugais. Les missionnaires rebâtirent enfin leur église. Cette concession apparente ne faisait que voiler un mauvais vouloir, dont le prince Antoine ressentit surtout les effets. Quatre chrétiens d'Omoura étant venus lui apporter des lettres de Sumitanda, le daï-mio, affectant de voir en eux des espions, les immola à sa haine du christianisme, et les martyrs remercièrent Dieu de la grâce qu'il leur faisait de mourir pour son nom. Au mois de juin 1566, Jean Fernandez termina sa vie à Firando. Religieux d'une sainteté éminente, il avait souvent inspiré de l'admiration à l'apôtre des Indes. Ses succès dans les provinces de Naugato, de Boungo, et dans le district d'Omoura, faisaient dire au P. de Torrez, que, si le Japon était redevable de la foi à saint François Xavier, il avait l'obligation à Fernandez de ne l'avoir pas perdue après le départ du saint.

Tandis que le daï-mio de Firando mettait tout en usage, excepté la force ouverte, pour abolir dans sa province une religion que son intérêt le portait à y tolérer, celui de Gotto, maître de cinq petites îles, y introduisit le christianisme. Le succès obtenu par Sumitanda dans une guerre où, selon toutes les apparences, il aurait dû succomber, l'avait singulièrement frappé. Il voulut connaître le Dieu qui l'avait rendu victorieux, avec une poignée de soldats, d'une armée bien supérieure en nombre. Il invita les missionnaires à visiter ses îles, et Louis Almeyda, accompagné de Laurent, alla le trouver au mois de janvier 1566. On prépara pour la conférence publique deux salles séparées par un rideau: d'un côté, la princesse et les autres Japonaises écoutèrent sans être vues; de l'autre, affluèrent les hommes, au pied d'une estrade, sur laquelle les deux missionnaires s'assirent avec le daï-mio. Laurent, qui était Japonais, parla seul pendant trois heures, et avec une telle onction, qu'Alexandre ne douta point que le Seigneur ne l'eût rempli de son esprit. Le daï-mio, profondément ému, semblait au moment d'embrasser la foi, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre ardente, que les bonzes ne manquèrent pas d'interpréter comme une punition infligée par les faux dieux au déserteur de l'idolâtrie. Ils entreprirent de guérir le prince, dont le mal empira sous l'action de leurs sortiléges. Alors Almeyda obtint d'être admis auprès du malade, auquel il appliqua un remède heureusement efficace. On éleva jusqu'aux nues le médecin européen, et les conférences recommencèrent. Mais, dès la seconde, tandis que Laurent parlait, le feu prit à un quartier de la ville; il survint, en même temps, au daï-mio, une tumeur à un doigt, et plusieurs membres de sa famille tombèrent malades. Le vent populaire, favorable aux étrangers, leur fut aussitôt contraire. Leur vie eût été compromise, si Almeyda n'eût obtenu de promptes guérisons. L'habitation des missionnaires se trouva trop petite pour le concours de ceux qui venaient les consulter; mais personne ne parlait de se faire chrétien: aussi Almeyda, voyant cette mission stérile, songea-t-il à la quitter, avec l'agrément du supérieur général, et malgré les instances du daï-mio. Une tempête l'ayant forcé

de rentrer au port, il comprit que Dieu le voulait dans cette province. Plus que jamais, le prince combla les missionnaires de prévenances : aucun souverain du Japon n'avait témoigné plus d'égards aux ouvriers évangéliques. Les instructions publiques recommencèrent, et devinrent enfin fructueuses. Almeyda et Laurent s'attendaient à voir la résolution de plusieurs convertis échouer contre le précepte de l'indissolubilité du mariage : cependant, lorsqu'ils leur déclarèrent qu'un chrétien ne peut avoir qu'une femme, et qu'une épouse légitime ne peut être renvoyée, ils les trouvèrent dociles et constants. Le culte public fut inauguré dans des églises érigées au vrai Dieu. Bientôt une guerre donna lieu au daï-mio de reconnaître que les chrétiens fidèles à la loi divine sont aussi les sujets les plus dévoués. Suivant l'usage, avant d'entrer en campagne, les principaux officiers recevaient du prince une coupe de vin consacré aux idoles, et ils la portaient à leurs lèvres en disant : « Puisse toute la colère des dieux tomber sur moi, si je manque à la fidélité que je dois à mon souverain ! » Un chrétien timide allait suivre l'exemple des guerriers idolâtres, en protestant seulement qu'il regardait ce breuvage comme un vin ordinaire, sans lui reconnaître aucune vertu, lorsqu'un autre, plus ferme, lui cria de s'abstenir. « Prince, dit-il au daï-mio avec une respectueuse assurance, vous serez bientôt convaincu que vous n'avez point de serviteurs plus dévoués à votre service que les chrétiens ; mais voulez-vous que le serment que vous nous demandez soit inviolable ? Trouvez bon que nous jurions par le seul Dieu vivant, que nous adorons, et qui seul peut donner la victoire. » Le prince y consentit, en ajoutant qu'il comptait autant sur les chrétiens que sur les idolâtres. En effet, ils se distinguèrent pendant l'expédition. On remarqua qu'ils portaient tous la croix, et qu'aucun d'eux ne fut tué. Les infidèles, attribuant cette préservation à la vertu de la croix, voulurent à leur tour l'avoir pour sauvegarde sur leurs armes.

Cependant, à la faveur d'une contre-révolution, qui éleva au rang de séougoun le frère de celui que Mioxindono et Daxandono venaient de sacrifier à leur ambition, le christianisme recouvra son premier lustre à Miyako. Le catéchumène Vatadono, frère de Tacayama, dont nous avons parlé, fut, avec Nobunanga, daï-mio d'Owary, le mobile de cette réaction. Aussitôt après la victoire, Vatadono exposa au nouveau séougoun et à Nobunanga, que les docteurs européens avaient été proscrits à cause de leur fidélité au prince détrôné ; le rappel des missionnaires fut résolu, et il ne s'agit plus que de le faire ratifier par le daïri. On répondit, au nom du chef spirituel de l'empire, qu'il ne pouvait sanctionner une mesure favorable aux ministres d'une religion qui avait le démon pour auteur, et qui apprenait à manger les hommes. Vatadono répliqua qu'il se passerait du consentement du souverain nominal, et que, malgré lui, les prédicateurs étrangers seraient remis en possession de leur maison et de leur église de Miyako. Le daïri voulut alors revenir sur sa résolution ; mais Vatadono méprisa ses offres, comme il avait méprisé son refus, et envoya chercher à Sakai le P. Louis Froez, le 26 mars 1568. Un triomphe si complet fit frémir les bonzes. L'un d'eux menaça la capitale des plus grands malheurs, si l'on n'en chassait pas le docteur des chrétiens. Nobunanga, lui tournant le dos, se contenta de dire : « Prend-il Miyako pour un village, qu'un étranger sans armes puisse venir à bout de détruire ? » Le P. Froez, présenté à Nobunanga, reçut un accueil bienveillant. Il saisit cette occasion pour parler de la sainteté de l'Évangile, et dit qu'une conviction profonde des vérités de la religion avait seule pu le déterminer à venir des extrémités du monde au Japon pour la prêcher à des inconnus dont il n'avait rien à espérer. « Je suis tellement persuadé qu'on ne peut rien m'opposer de solide, ajouta-t-il, que je ne craindrais pas d'entrer en lice avec tous les docteurs du Japon. Vous en ferez, prince, l'essai quand il vous plaira. Assemblez tous ceux qui ont le plus de réputation dans l'empire : je m'offre à disputer contre tous, sous la condition que, si je suis confondu, je serai puni comme un imposteur qui a voulu séduire toute une nation ; mais que, si je sors de la discussion à mon honneur, et si je démontre la fausseté de toutes les sectes tolérées au Japon, vous m'accorderez, ainsi qu'à tous ceux qui embrasseront le culte du vrai Dieu, votre protection puissante. » Nobunanga, frappé de la générosité du missionnaire, dit aux Japonais dont il était entouré : « Il n'y qu'un grand

royaume qui puisse produire un si grand génie; » puis, s'adressant au Père : « Je doute fort, reprit-il, que les bonzes acceptent votre défi, car ils savent mieux combattre les armes à la main qu'entrer en lutte avec un homme plus savant qu'eux. » Le P. Froez fut ensuite admis à l'audience du séougoun, qui lui donna les mêmes témoignages de bienveillance. Enfin, les chrétiens s'étant cotisés pour obtenir qu'un acte public autorisât la religion chrétienne, on le dressa sous ce titre : « Patentes pour la sûreté du Père de la chrétienté, dans la chapelle qu'on nomme de la véritable doctrine. » Les bonzes firent intervenir le daïri auprès de Nobunanga, et Niquixoxuni, l'un d'eux, qui s'était insinué par la vivacité de son esprit dans la faveur du daï-mio, le sollicita, de la part du chef spirituel, de chasser les docteurs étrangers. Le prince s'avisa un jour de mettre ce bonze aux prises avec le P. Froez. Le missionnaire, voyant qu'il n'admettait point l'immortalité de l'âme, s'attacha à rendre sensible ce point de notre foi. « Je n'entends pas cela, reprit le bonze furieux. Puisque vous dites que l'âme ne meurt point avec le corps, il faut, pour me le prouver, que vous me fassiez voir une âme vivante après la mort du corps qu'elle animait; aussi vais-je couper la tête à votre compagnon, et je verrai ce qu'il en sera. » En effet, il saisit un sabre, et en eût frappé Laurent, qui accompagnait le Père; si on n'eût arrêté son bras. Les religieux continuèrent d'exposer leur doctrine, dont Nobunanga leur dit : « Elle me paraît très-bonne; mais, quand j'oppose votre conduite à celle des bonzes, elle fait encore sur moi plus d'impression que tout le reste. » Le daï-mio ayant quitté Miyako, le bonze Niquixoxuni enhardit le daïri à proscrire les missionnaires, et à écrire même à Nobunanga qu'il n'appartenait ni à lui ni au séougoun d'autoriser par des patentes une religion étrangère. Le séougoun, qui n'avait garde de déplaire au daï-mio ni à Vatadono, auxquels il devait son élévation, notifia au chef spirituel que les religieux étaient sous sa protection. Vatadono, de son côté, s'adressa au bonze Niquixoxuni, dont la réponse, pleine de hauteur, doit être citée : « Le daïri a chassé du Japon le P. Froez. S'opposer à un arrêt si respectable, c'est un attentat qui n'avait pas d'exemple avant que vous fussiez dans la place que vous occupez. Depuis le commencement du monde, la parole du daïri est comme la sueur du corps qui n'y rentre jamais. Il vous était réservé d'oser commettre un tel crime. Si vous êtes sage, vous réfléchirez mûrement sur une conduite si insoutenable, et croyez que personne ne vous a jamais donné un meilleur conseil. Mes paroles sont une médecine salutaire pour guérir les infirmités de ceux qui ont la sagesse de les écouter. » A la réception de cette lettre, Vatadono émit l'avis que le P. Louis Froez allât se plaindre à Nobunanga, qui se trouvait alors dans la province de Mino, de ce qu'on méconnaissait ses ordres dans la capitale. « C'est un étranger, dit le daï-mio, quand il fut annoncé; je lui porte compassion, et je ne souffrirai pas qu'on lui fasse tort. » Ce prince, devant lequel tremblait le séougoun lui-même, combla d'honneurs le missionnaire, lui donna un vêtement japonais qu'il lui recommanda de porter comme un témoignage officiel de sa bienveillance, et lui remit deux lettres, l'une pour le séougoun, l'autre pour le daïri. Vatadono faillit être la victime du conseil qu'il avait transmis, car le bonze Niquixoxuni le noircit dans l'esprit de Nobunanga; mais Dieu ne permit pas que ce protecteur des missionnaires fût toujours proscrit : on le rétablit dans ses honneurs, tandis que le bonze, dont les iniquités étaient découvertes, subit une punition aussi dure que méritée.

Protégé au centre de l'empire, le christianisme continuait de s'étendre dans les autres contrées. Nanga-saki (Pl. LXXX, n° 2), port à soixante lieues de la Chine, parut au prince d'Omoura un asile assuré pour les missionnaires en cas de persécution : Torrez, accueillant avec joie l'ouverture de Sumitanda, y fit venir, en 1568, le P. Vilela, qui rendit cette ville chrétienne. Sumitanda, dans son zèle, voulait que tous ses sujets sans exception embrassassent la foi. Comme le baptême de ses proches devait déterminer les autres à se déclarer chrétiens, « Je n'ai différé, leur dit-il, de mettre la dernière main à la conversion de ma famille, que pour vous donner le temps et le moyen de vous instruire des principes de la religion chrétienne. Maintenant que vous paraissez en avoir une connaissance parfaite, il ne vous reste aucune excuse ni devant Dieu, ni devant moi, qui regarde comme un devoir rigoureux de ne rien négliger pour vous soumettre à Jésus-Christ. Si

ce parti ne vous convient pas, choisissez tel autre souverain qu'il vous plaira. » Il prononça ces mots d'un air si pénétré, que l'assemblée entière protesta qu'elle était prête à réaliser ses pieux désirs. Le P. François Cabral, vice-provincial, ayant débarqué au Japon avec le Père Organtin Gnecchi, le P. de Torrez, déchargé du poids de la supériorité que son grand âge ne lui permettait plus de soutenir, céda au nouveau supérieur général l'honneur de conférer le baptême à la famille du prince d'Omoura. Ce second fondateur de la chrétienté du Japon, qui avait baptisé trente mille personnes de sa main et fondé cinquante églises, mourut à Xequi, âgé de soixante-quatorze ans, le 2 octobre 1570. Le P. Gaspard Vilela, présent à ses obsèques avec les Pères Balthasar Lopez et Alexandre Valla, prononça l'éloge funèbre de l'homme apostolique, dont la mémoire n'était pas moins chère aux idolâtres qu'aux infidèles. L'état de santé de Vilela ne lui permettait plus de rester au Japon : il ne tarda point à s'embarquer, et mourut lui-même presque en arrivant à Malaca.

Xequi, où Torrez venait de finir sa course, était une ville presque toute chrétienne : mais le prince ne s'était fait baptiser que pour attirer les Portugais dans ses ports. Voyant que le résultat ne répondait pas à ses espérances, il retourna publiquement au culte des idolâtres, tandis que ses sujets, dont la conversion était plus sincère, persévéraient dans la foi que le P. Vilela et Michel Vaz leur avaient prêchée en 1567. L'apostat, irrité de leur constance, eût fait beaucoup de martyrs, sans l'intervention du daï-mio de Bungo. De même, dans l'île d'Amakousa, d'abord évangélisée avec succès par le P. Almeyda, les contradictions succédèrent à la faveur avec laquelle on avait d'abord accueilli le christianisme. Un fils du prince, rencontrant un enfant qu'il reconnut pour chrétien, le pressa de questions, qu'il entremêlait de blasphèmes contre Jésus-Christ. L'enfant l'avertit de mesurer ses paroles, parce que le Dieu des chrétiens n'était pas une divinité sourde et impuissante comme les divinités du Japon, et qu'il était terrible dans ses vengeances. Choqué de cette hardiesse, le prince menaça de le faire mourir. Mais celui-ci, sans se troubler, répliqua : « Il vous reviendra, en vérité, beaucoup de gloire d'avoir ôté la vie à un enfant désarmé. Mais quel mal me ferez-vous, en me coupant la tête? Vous ne pouvez nuire à mon âme, qui ne sera pas plus tôt séparée du corps qu'elle recevra une couronne immortelle, et sera placée pour l'éternité dans le sein de Dieu même, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. » A ces mots, il se jette à genoux, abat le collet de sa robe, et se met en posture de recevoir le coup mortel. Mais le prince attendri le relève, et, en se retirant, le comble de caresses. Comme l'île d'Amakousa dépendait du daï-mio de Bungo, son intervention, réclamée par Almeyda, y changea l'état des choses. Le P. François Cabral, vice-provincial, et un autre Jésuite nommé Vincent, y unirent leurs efforts à ceux du premier missionnaire. Le chef de l'île, qui se déclara chrétien, reçut le nom de Michel. Mais sa compagne, regardée comme la femme la plus spirituelle du Japon, versée dans la connaissance de toutes les sectes, consultée même par les bonzes les plus habiles, arrêta pendant six années par son ascendant les progrès de l'Évangile. Heureusement, elle avait le cœur droit, et n'avait point étudié par vanité. Elle se rendit enfin aux instances de son époux, fut baptisée avec ses deux fils, dont l'aîné illustra le nom de Jean par ses vertus, et reçut elle-même celui de Grâce. On la vit réparer par son zèle le temps perdu par suite de sa longue résistance; elle s'appliqua surtout à convertir les bonzes, et, à la mort du prince Michel qui arriva en 1582, il ne restait dans l'île aucun vestige d'idolâtrie. Ximabara fut le théâtre d'une persécution plus longue.

Les contradictions que l'Évangile essuyait sur un point étaient compensées par ses triomphes sur un autre. Ainsi, les chrétiens du Gotto appelant de leurs vœux un missionnaire, le P. Jean-Baptiste Monti, qui leur fut envoyé, baptisa en secret le fils du daï-mio, auquel il donna le nom de Louis : le prince ne tarda point à s'apercevoir de la conversion de son fils, mais ne s'en irrita point. Le P. Alexandre Valla, qui releva Monti dans cette mission, baptisa à son tour la compagne de Louis, qu'il nomma Marie. Un frère du daï-mio, stimulé par les bonzes, lui notifia qu'il ne convenait pas qu'il y eût deux religions dans la province, cette diversité pouvant donner lieu à de grands désordres. Redoutant la guerre civile, le faible daï-mio proscrivit le christianisme; mais Louis déclara qu'il voulait

être la première victime immolée aux faux dieux du Japon. Comme le prince flottait incertain entre la crainte d'une révolte et la tendresse paternelle, le P. Valla alla le trouver, et lui dit qu'il savait un moyen infaillible de le tirer d'embarras : « Abandonnez ma tête aux ennemis du vrai Dieu, ajouta-t-il : par là, vous satisferez les bonzes, vous vous épargnerez d'autres violences, votre province recouvrera la tranquillité ; et moi, qui aurai l'honneur de verser mon sang pour le Dieu que j'annonce, je prétends gagner plus que tout autre à cette mesure. » Le daï-mio avait l'âme grande : charmé d'une telle générosité, il rassura les fidèles et rappela son fils, que sa mort ne tarda point à mettre en possession du pouvoir, et par conséquent des moyens de propager le christianisme qu'il pratiquait à un degré vraiment héroïque. Lorsque le nouveau daï-mio traitait d'intérêts spirituels avec le missionnaire, il ne lui parlait qu'à genoux ; et, le P. Valla lui représentant que cette posture ne convenait ni à l'un ni à l'autre, « Pardonnez-moi, mon Père, disait-il. Puisque mes sujets en usent ainsi avec moi, et se prosternent même quelquefois le visage contre terre en ma présence, n'est-il pas raisonnable que je m'incline à mon tour devant l'ambassadeur de Dieu, qui tient sa place à mes yeux, et qui m'instruit de ses volontés ? » Jamais il ne voulut admettre aucune distinction dans l'église, où il aimait à être confondu dans la foule, et où il pratiquait avec les plus pauvres jusqu'aux exercices de pénitence les plus humiliants. « Dans la maison du Seigneur, disait-il, il ne doit point y avoir d'inégalité entre ceux qui sont également ses créatures. Partout ailleurs je suis prince, et je sais me faire rendre par mes sujets les honneurs dus à ma dignité : ici je ne suis que chrétien, et je n'ai que des frères. » Le P. Valla, député en Europe auprès du général de la Compagnie, n'y parla que les larmes aux yeux du daï-mio de Gotto.

Nobunanga n'était pas chrétien comme Louis ; mais il continua de protéger l'Évangile, quoique la guerre, rallumée par Mioxindono et Daxandono, eût privé les missionnaires de l'appui de Vatadono, leur intercesseur dévoué auprès de ce prince. Si la Providence leur ôta ce ferme soutien, elle délivra en même temps le Japon de ses plus dangereux ennemis ; car Nobunanga, irrité de ce que les bonzes avaient toujours favorisé le parti des rebelles, investit le Jesan, principal sanctuaire de ces faux prêtres, qu'il voulut détruire. Comme on lui représentait que les bonzes étaient les amis des dieux, « Si cela est, répondit-il, le ciel les défendra ; mais, si ce sont des hypocrites qui profanent la sainteté de leur ministère par leurs crimes, et qui abusent de la simplicité des peuples, je viens venger les dieux qu'ils déshonorent. » Les bonzes du Jesan furent passés, le 29 septembre 1571, au fil de l'épée. Le P. Cabral, vice-provincial, accompagné du P. Froez et de Laurent, ayant eu peu de temps après une conversation sur la religion avec Nobunanga, « Voilà, dit-il, des hommes tels que je les aime, droits, sincères, et qui me disent des choses solides ; au lieu que les bonzes, avec leurs kamis ou leurs idoles bouddhiques, ne débitent que des fables et sont de vrais hypocrites. » Le séougoun, impatient de sa position secondaire, traita, l'an 1573, avec Mioxindono et Daxandono, assassins de son frère. Nobunanga, qui l'avait élevé au pouvoir, l'eut bientôt puni de son ingratitude ; mais il n'est pas certain que le vainqueur, désormais en possession de toute l'autorité, ait pris lui-même le titre de séougoun. Les troubles ne nuisirent pas au christianisme, parce qu'on savait que Nobunanga le protégeait, et la tranquillité, fruit des victoires de ce prince, seconda son développement.

Le P. Cabral, vice-provincial, en profita pour visiter les provinces où les fidèles étaient sans pasteurs. Quoique aucun missionnaire n'eût paru depuis dix ans à Fakata, il y trouva une belle église et beaucoup de chrétiens. Depuis près de vingt ans, aucun ouvrier évangélique n'avait pu s'établir à Amanguchi, dans la province de Naugato : cependant la foi s'y perpétuait au moyen surtout d'un aveugle, nommé Tobie, baptisé par saint François Xavier. De cette ville, Cabral passa à Omoura, où Sumitanda venait d'être exposé de nouveau à perdre le pouvoir et la vie. En apprenant que ses voisins formaient contre lui une ligue menaçante, « Je me félicite, dit-il, de mourir pour la cause de Dieu, car je suis bien sûr que ma religion est le seul motif de ce soulèvement ; » mais, ayant vu l'ennemi incendier l'église d'Omoura, « Nous vaincrons, s'écria-t-il, nos adversaires font la

guerre à Dieu.» La victoire, en effet, répondit à sa confiance. Serviteur plus zélé que jamais du Tout-Puissant, auquel il devait ses triomphes, il s'appliqua, avec le concours des Pères Gaspard Cuello et Melchior de Figueredo, à convertir ses sujets, et représenta spécialement aux bonzes qu'étant plus éclairés que les autres ils devaient aussi rendre plus tôt hommage à la vérité. D'Omoura, un heureux événement appela Cabral dans la province de Bungo, où le second fils du daï-mio, goûtant la doctrine des missionnaires établis à Ousouki, refusait avec horreur de se faire bonze, malgré les efforts de sa mère, et se déclarait chrétien. Plus sage que cette princesse, nouvelle Jézabel, le daï-mio permit que son fils reçût le baptême au mois de décembre 1575; il se tint à genoux pendant toute la cérémonie, et alla ensuite dîner chez les Jésuites. La mère de Sébastien (ainsi s'appela le prince converti) lui ayant fait déclarer qu'elle ne le regardait plus comme son fils et qu'elle lui défendait de paraître en sa présence, il répondit qu'il obéirait, quoique avec douleur, mais qu'il espérait que la Mère du Sauveur serait désormais la sienne, et qu'il ne perdrait pas au change. Le daï-mio de Tôsa, l'une des quatre provinces que forme l'île de Sikokf, avait épousé une sœur de Sébastien : déjà favorable en secret au christianisme, il n'hésita plus à demander le baptême, que le P. Monti lui conféra avec le nom de Paul. La conversion du daï-mio d'Arima fut aussi la conséquence de l'exemple donné par Sébastien : Almeyda, qui l'avait instruit, le nomma André, et le régénéra le 8 avril 1576. Sans l'arrivée des Pères Alfonse Gonzalez, Christophe de Léon, Jean-François et Antoine Lopez, ce missionnaire et le P. Cabral, eussent été dans un grand embarras, car tous les sujets du daï-mio, frappés de sa détermination, voulurent se faire instruire et baptiser à la fois; et, avant la fin de l'année, on compta jusqu'à vingt mille fidèles dans la province. Mais, André étant mort au mois de novembre 1577, en baisant le crucifix que les bonzes s'efforçaient vainement d'arracher de ses mains, son fils, gouverné par ces faux prêtres, proscrivit aussitôt les docteurs étrangers, détruisit les églises, et abattit les croix. Joscimon, fils aîné du daï-mio de Bungo, qui l'avait associé à son pouvoir, était animé de sentiments non moins hostiles au christianisme. Il secondait volontiers la rancune de sa mère, profondément blessée de la conversion de Sébastien, et ensuite irritée par celle du fils adoptif de son frère, que le Père Cabral baptisa le 24 avril 1577, sous le nom de Simon. Le frère de cette princesse ayant fait menacer les Jésuites, à l'occasion de cette conversion, « Vous pouvez lui déclarer, répondit le vice-provincial, que notre seul regret est de n'avoir qu'une vie à donner pour une si belle cause, et que, lorsqu'il sera tenté de réaliser ses menaces, il nous trouvera sans défense. » Par prudence, le P. Cabral voulut envoyer les vases et les ornements sacrés d'Ousouki à Fucheo, où résidait le P. Monti; mais, chacun craignant de perdre l'occasion du martyre s'il s'éloignait d'Ousouki, Cabral ne trouva pas un seul chrétien qui consentit à s'en charger. Au contraire, on accourait du dehors dans l'église, où les Pères Cabral et Froez, deux jeunes Jésuites japonais et quelques catéchistes s'étaient réunis, afin de partager la couronne qui attendait les apôtres. Pendant la nuit, un grand bruit retentit à la porte : en l'ouvrant, on fut très-surpris de voir l'élite des chrétiennes d'Ousouki, qui venaient, disaient-elles, pour mourir avec leurs Pères en Jésus-Christ. L'une d'elles, appréhendant que ses parents ne s'opposassent à sa démarche, avait percé une cloison pour s'échapper par un chemin détourné. Cet élan donna un grand relief au christianisme parmi les Japonais idolâtres, parce que ce peuple estime par-dessus tout la grandeur d'âme qui fait mépriser la mort; et, comme il passe aisément de l'estime à l'imitation, beaucoup d'infidèles sollicitèrent le baptême, sans en donner d'autre raison que celle-ci : « Une religion qui inspire tant de courage ne saurait être fausse. » Le daï-mio de Bungo, dont l'inaction avait laissé l'orage se former, retrouva assez d'énergie pour l'empêcher d'éclater; la princesse, sa femme, éprouvée par une grande maladie, promit de ne plus inquiéter les fidèles; et Simon eut, comme Sébastien, la liberté de professer ouvertement le christianisme. Le vice-provincial songea alors à changer la maison de Fucheo en collége et celle d'Ousouki en noviciat, car il se présentait souvent des Portugais pour entrer dans la Compagnie : renforts d'autant plus précieux, que ceux qui arrivaient des Indes étaient insuffisants. Ainsi, bien que le P. Balthazar Lopez eût amené, le 4 juillet 1577, douze Jésuites,

dont cinq seulement n'étaient pas prêtres, chacun ayant reçu aussitôt sa mission, le vice-provincial n'en avait plus dont il pût disposer. Pour comble de bonheur, le nouveau daï-mio d'Arima, à la persuasion du prince d'Omoura, son oncle, cessa de persécuter les chrétiens, et accepta deux missionnaires. Mais, dans les îles du Gotto, le pieux daï-mio Louis mourut en 1579, laissant un fils déjà baptisé, pendant l'enfance duquel un oncle, idolâtre fanatique, usurpa le pouvoir, au grand préjudice de la chrétienté, que les Jésuites ne purent secourir.

Le daï-mio de Bungo, après avoir vu sa femme, enflammée de haine contre le christianisme, poursuivre de nouveau Simon, au point qu'il alla, comme dernière ressource, se jeter dans les bras des Jésuites d'Ousouki, se sépara de cette princesse, et prit pour compagne une catéchumène, dont la fille, néophyte aussi, avait épousé le prince Sébastien. Jean, Jésuite japonais, fit dès lors chaque jour des instructions publiques dans le palais, et le daï-mio y assista avec l'attention d'un esprit qui médite un grand dessein. Un jour, qu'on avait expliqué aux princesses la Passion de Jésus-Christ, « Voilà, dit-il, ce que je trouve de plus incompréhensible dans cette religion; mais il faut captiver son esprit et soumettre son jugement: ce serait une extrême folie que de rejeter comme faux tout ce qu'on ne comprend pas. » Après le baptême des princesses, il promit avec serment de n'avoir jamais d'autre épouse que cette compagne devenue chrétienne. On s'aperçut bientôt qu'il jeûnait le vendredi et le samedi, qu'il récitait tous les jours le Rosaire, et on sut que deux petites idoles, pour lesquelles il avait naguère beaucoup de vénération, venaient d'être jetées par ses ordres à la mer. Prenant en particulier le Jésuite Jean, il lui dit: « Je ne sais pas trop ce que pensent de moi les chrétiens, et surtout les Pères de la Compagnie; ils me regardent peut-être comme un homme qui ne sait à quoi se résoudre, et dont les démarches n'ont rien de suivi. J'avoue qu'ils ont quelque raison d'en juger ainsi: cependant, ils se trompent. Il n'y a, au fond, ni légèreté, ni autant d'inconséquence qu'on le croit dans ma conduite. Dès que j'ai eu connaissance de votre religion, j'ai conçu pour elle une estime que je n'ai jamais perdue; et, si j'ai différé si longtemps à l'embrasser, c'est que j'ai voulu m'instruire à fond de la fausseté de nos sectes, et que je me réservais de me déclarer dès que j'aurais assuré mon repos et remis à mon fils le gouvernement de mes provinces. La morale des bonzes a quelque chose de fort spécieux: mais j'ai bientôt senti qu'elle portait à faux, et qu'elle était établie sur un fondement sans consistance. Quant à leurs mystères, plus je les ai approfondis, moins j'y ai trouvé de quoi me satisfaire: je n'y vois que ténèbres, incertitude, extravagance. Votre loi seule dissipe mes doutes, me rassure, me contente: je suis résolu à ne plus adorer que le Dieu des chrétiens. Vous pouvez l'annoncer au P. Cabral, et lui dire que je veux recevoir le baptême de sa main. Le plus tôt sera le mieux; et vous verrez que, plus j'ai eu de peine à prendre mon parti, plus je serai ferme quand je l'aurai pris. » Le daï-mio avait environ cinquante ans lorsqu'il fut mis solennellement au nombre des chrétiens, par le P. Cabral, le 28 août 1578. En l'honneur de saint François Xavier, il voulut qu'on lui donnât le nom de François. On put dire de lui ce qui a été dit de saint Augustin, sous les auspices duquel il reçut le sacrement de la régénération, qu'en faisant profession du christianisme il l'avait faite de la perfection chrétienne. Ce prince, qui pendant vingt-sept ans ne s'était pas déterminé entre la vérité dont il avait été tant de fois convaincu, et l'erreur qui lui devenait de jour en jour plus visible, ne concevait pas comment on peut connaître le vrai Dieu sans l'adorer; et, au sortir de l'église, la vue des infidèles qu'il rencontra sur son passage lui arracha des larmes de compassion sur leur aveuglement. Laissant dès lors le pouvoir sans partage à Joscimon, il s'embarqua sur une petite flotte dont les jonques avaient des pavillons de damas bleu, semés de croix rouges relevées en or, et se retira dans le Fiouga, province récemment acquise, où il bâtit une ville toute peuplée de chrétiens. Joscimon, échappant à l'influence de sa mère, se disposa à quitter lui-même le culte du démon pour celui du vrai Dieu.

La nouvelle de la conversion de François fut la première qu'apprit le P. Alexandre Valignani, lorsqu'il débarqua, l'an 1579, au Japon, où il venait, en qualité de visiteur général, vérifier l'état de la mission. Né en 1537, à Chieti, au royaume de Naples, d'une famille noble, il avait

embrassé, en 1566, la règle de saint Ignace, et avait été envoyé en 1573, par François Borgia, aux Indes orientales, où il s'acquitta avec zèle des fonctions de visiteur et de provincial. Homme très-robuste et d'une taille athlétique, il réunissait les conditions physiques, aussi bien que les conditions morales, de son pénible emploi, et les plus rudes travaux ne pouvaient le rebuter. Les missionnaires du Japon, sauf ceux de Miyako, allèrent le trouver au port de Cochinotzu. Le P. de Charlevoix dit, à cette occasion (1) : «Le visiteur, qui était un des plus grands hommes que sa Compagnie ait eus dans l'Orient, se connaissait trop en hommes pour ne pas rendre justice à cette troupe d'ouvriers apostoliques, parmi lesquels il n'y en avait, en effet, aucun qui ne fût recommandable par de grands services et par de grandes vertus. Aussi, dans la lettre qu'il écrivit alors au P. Aquaviva, son général, pour lui rendre compte de l'état où il avait trouvé cette mission, il ne craint point de lui dire que, de cinquante-neuf religieux dont elle était alors composée, et parmi lesquels il y avait vingt-trois prêtres, il n'en voyait pas un qui ne fût digne d'avoir contribué à former la plus belle chrétienté qui eût peut-être été depuis les apôtres : mais il ajoute qu'ils succombaient sous le poids du travail, qui croissait tous les jours d'une manière inconcevable ; qu'un seul avait baptisé en deux ans soixante-dix mille personnes, et que cette disette d'ouvriers l'avait convaincu de la nécessité d'établir un noviciat et un séminaire ; qu'il croyait aussi qu'il était temps de demander au saint Siége l'érection d'un évêché, l'Église du Japon ne pouvant plus avec bienséance se passer d'un chef ; outre qu'un évêque pourrait consacrer des prêtres du pays, dont on tirerait de grands services, quand ce ne serait que de conserver dans la foi ceux qui y étaient assez solidement fondés pour n'avoir plus tant besoin du secours des missionnaires d'Europe.» Ainsi la formation d'un clergé indigène dans les pays de mission préoccupait Valignani, et il cherchait en particulier, sur le sol même du Japon, les éléments de perpétuité de l'Église qu'y avait fondée saint François Xavier. Le sage visiteur fit remarquer aux missionnaires que leur but principal ne devait pas être de courir au martyre, mais de gagner des âmes à Jésus-Christ, et que, si l'on pouvait se flatter de voir plus tard un si puissant empire soumis à l'Évangile, on n'arriverait à ce résultat qu'au moyen d'une subordination entière et d'une parfaite conformité de conduite dans l'exercice du ministère apostolique. L'assemblée de Cochinotzu agita surtout la question de savoir s'il ne serait pas mieux de s'établir solidement dans les lieux où rien n'empêchait de cultiver en toute liberté la vigne du Seigneur, que de saisir, comme on l'avait fait jusqu'alors, toutes les occasions de répandre les semences de la foi jusque dans les provinces où des guerres continuelles ne permettaient pas d'espérer qu'elle y jetât de profondes racines. Les plus habiles théologiens qu'il y eût alors parmi les Jésuites d'Europe, appelés à donner sur ce point leur avis doctrinal, répondirent unanimement qu'il n'y avait rien à changer à ce qu'on avait pratiqué jusque-là, et qu'il ne fallait négliger aucune occasion de prêcher l'Évangile dans les provinces où la parole de Dieu n'avait pas encore pénétré.

Cependant, le P. Valignani, comblé de joie à son arrivée par la conversion de François et les heureuses dispositions de Joscimon, vit les tribulations éprouver ces deux princes. Non-seulement le daï-mio de Satsouma conquit le Fiouga, mais la guerre dépouilla Joscimon de presque toutes les provinces dont son père s'était emparé. A ceux qui attribuaient ce revers à la pensée que le jeune daï-mio avait de se faire chrétien, il répondit qu'il ne se reprochait que d'avoir, par complaisance pour sa mère, différé à recevoir le baptême ; et sur-le-champ il se mit au cou un chapelet : sentiments héroïques, dans lesquels il eut le malheur de ne point persévérer. Au contraire, le nouveau daï-mio d'Arima se fortifiait dans des dispositions favorables à l'Évangile : le P. Valignani le détermina même à l'embrasser. Il hésitait à se déclarer, à cause d'une guerre pour laquelle il avait besoin du concours de ses sujets que sa conversion pouvait lui aliéner, lorsqu'un vieux bonze leva ses scrupules en l'exhortant lui-même à ne plus balancer. «Ce n'est pas, lui dit-il, que je croie au Dieu des Européens, car je n'en reconnais aucun. Mais l'état de vos affaires demande que le prince d'Omoura, votre oncle, vous donne son

(1) *Histoire et description générale du Japon*, t. I, p. 407.

appui ; et le sang lui parlera vainement en votre faveur, si l'intérêt de la religion qu'il professe ne l'engage à vous secourir. » Valignani, dans la crainte qu'en cas d'échec les idolâtres ne l'attribuassent à la vengeance des idoles abandonnées par le daï-mio, voulut alors différer le baptême. Mais le jeune prince, s'élevant au-dessus de la politique intéressée du bonze et de la timidité du missionnaire, comprit qu'il était perdu, si le bras du Tout-Puissant ne le soutenait. Il insista donc, fut baptisé pendant le carême de l'année 1580, et reçut le nom de Protais. Dieu justifia sa confiance; car, à la persuasion du P. Valignani, l'ennemi qui le menaçait se retira pour porter ailleurs l'effort de ses armes. Les idolâtres eux-mêmes proclamèrent que l'heureux négociateur avait sauvé la province et servi de père au daï-mio. Ce dernier, dans sa reconnaissance, ruina en quelques jours plus de quarante pagodes, bâtit des églises à Cochinotzu, à Aria, à Arima, et on en éleva bientôt jusque dans les plus petites bourgades. La rapide propagation du christianisme dans cette province fit comprendre au P. Valignani qu'il y établirait avec plus de succès qu'ailleurs un séminaire destiné à l'éducation religieuse et littéraire de l'élite des jeunes Japonais : il parla de cette institution au daï-mio, qui l'approuva et voulut y concourir de tout son pouvoir.

Les progrès que faisait l'Évangile dans les provinces soumises à Nobunanga ajoutèrent aux consolations du visiteur. Le P. Organtin Gnecchi, dont le zèle embrassait toute la grande île Niphon, était à la tête de ces florissantes Églises; et, dans la seule année 1577, il baptisa de ses propres mains jusqu'à onze mille personnes dans les provinces de Kawatsi et de Kiinocuni. Les trois fils de Nobunanga, Jono Suquendono, daï-mio de Mino et de Owari; Oquaxen Fungadono, daï-mio de Farima; Sanxi Chindono, daï-mio de Ixo, ne se montraient pas moins que leur père hostiles aux bonzes, favorables aux chrétiens. Nobunanga n'avait pas permis aux premiers de s'établir à Anzuquiama : au contraire, il accorda aux Jésuites un emplacement pour y bâtir une église et une maison. Un jour, il prit à part le P. Gnecchi et Laurent : « Il faut, leur dit-il, que vous me juriez de me parler avec sincérité. » Ayant reçu l'assurance demandée, « De bonne foi, continua-t-il, êtes-vous réellement persuadés de tout ce que vous prêchez au Japon? Après que j'eus promis le secret à des bonzes dont je ne vous nommerai pas la secte, ils m'avouèrent que tous leurs mystères étaient de pures fables pour amuser ou pour contenir la multitude. Parlez-moi avec la même liberté : je vous engage ma parole que je n'en abuserai pas. » Le P. Gnecchi s'approcha, sans dire un mot, d'un globe terrestre, et, montrant à Nobunanga la vaste étendue des terres et des mers qu'il lui avait fallu traverser pour se rendre au Japon, « Prince, répondit-il, vous paraissez nous accorder quelque valeur; mais, si pour vous débiter des fables nous avions entrepris de si longs voyages, essuyé tant de fatigues, couru tant de dangers, renoncé à nos parents, à nos amis, à notre patrie, à toutes les espérances que nous pouvions avoir sur la terre, y aurait-il une folie pareille à la nôtre? Que les bonzes parlent d'une manière et pensent de l'autre; qu'ils vous disent des choses qu'ils n'entendent pas ou dont ils connaissent même la fausseté, il n'y a pas lieu de s'en étonner : leur fortune dépend du succès avec lequel ils font passer ces chimères pour des vérités constantes. Mais que nous revient-il à nous de notre pénible ministère, de notre fidélité à garder nos vœux et à nous abstenir de tous les plaisirs de la vie? Notre manière de vivre, notre pauvreté, notre désintéressement, doivent suffire pour convaincre les plus incrédules qu'il faut que nous ayons des preuves bien incontestables des vérités que nous prêchons, puisqu'il nous en coûte tant pour les prêcher et pour les mettre en pratique. » Nobunanga l'écouta les yeux baissés, dans l'attitude d'une profonde réflexion. Tout à coup, le daï-mio reprit un air riant et ouvert, puis combla les deux religieux de témoignages d'estime. Il alla jusqu'à leur permettre de bâtir, en face même de son palais, un collége où les Japonais des plus illustres familles seraient élevés sous ses yeux. Une très-belle maison avait été élevée à Miyaco pour servir de temple au Seigneur et de demeure aux missionnaires : par le conseil de Juste Ucondono, fils de Tacayama, on la transporta aussitôt de cette ville à Anzuquiama; car les bâtiments japonais présentent cet avantage qu'on les monte et démonte comme on veut. Ucon-

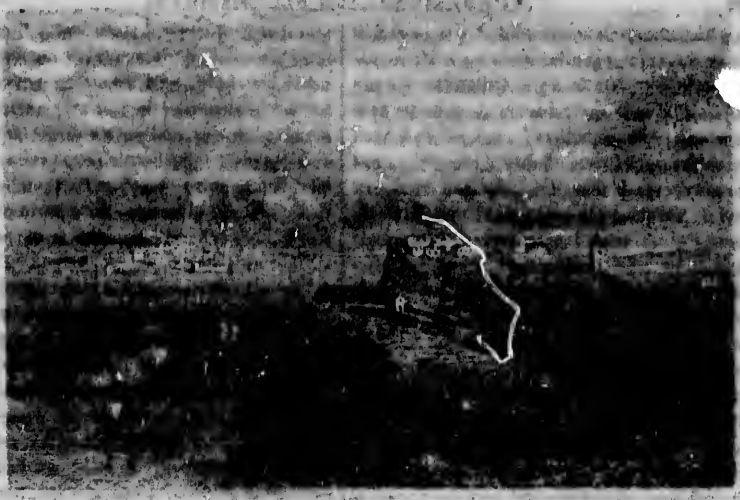
dono fournit quinze cents hommes pour le transport; plusieurs chrétiens s'y joignirent d'eux-mêmes, sans qu'aucun acceptât le moindre salaire, et en peu de jours la maison fut sur pied, à la satisfaction de Nobunanga, qui exhorta les Pères à lui faire de fréquentes visites.

La joie du P. Valignani, en apprenant de quelle faveur ce prince honorait les missionnaires, aurait été parfaite, si, d'un autre côté, Joscimon ne l'avait pas affligé par de lâches concessions à l'idolâtrie qu'il semblait sur le point d'abandonner. Ceux des Boungois que François avait pu gagner au christianisme ayant déclaré au jeune daï-mio qu'ils ne lui resteraient fidèles dans ses revers qu'autant qu'il jurerait, sur les dieux du pays, de restituer aux bonzes et à leurs temples les rentes dont on les avait privés, et de rétablir l'ancien culte des Japonais, Joscimon, qui se croyait perdu sans ressource, subit cette honteuse condition, tout en protestant aux missionnaires que, devenu libre de ses actions, il saurait se soustraire à un tel engagement. François avait perdu quatre provinces, et vu s'éclipser la gloire de trente ans d'un des plus beaux règnes qu'on eût admirés au Japon, sans que le chagrin eût altéré ses traits : mais, lorsque s'évanouit l'espérance de compter bientôt son fils parmi les adorateurs de Jésus-Christ, toutes ses forces l'abandonnèrent. Il interdit d'abord l'accès de sa demeure à Joscimon, tout en cherchant à fléchir le ciel en faveur de ce malheureux prince; et, dans la vivacité de sa foi, il s'écria : « Je déclare et je jure en votre présence, Dieu tout-puissant, que, quand tous les Pères de la Compagnie de Jésus, par le ministère desquels vous m'avez attiré à la connaissance de votre saint nom, renonceraient eux-mêmes à ce qu'ils m'ont enseigné; quand je serais assuré, ce que je regarde comme absolument impossible, que tous les chrétiens de l'Europe et le saint Père même, qui est à Rome, ont renié la foi que vous m'avez fait la grâce de connaître et d'embrasser, je vous reconnaîtrais, vous confesserais et adorerais, comme je vous reconnais, confesse et adore aujourd'hui, en qualité de seul vrai Dieu tout-puissant et créateur de cet univers, sans révoquer en doute aucun des articles que votre Église me propose de croire. » Joscimon, humilié par les exigences de ses sujets, supplia son père de reprendre le timon que ses faibles mains ne pouvaient gouverner dans un temps d'orage. François se replaça donc sur le trône à côté de son fils, et le Boungo ne tarda point à recouvrer la tranquillité. Les troubles se dissipaient, lorsque le Père Valignani arriva à Ousouki, où résidaient les deux daï-mio. Joscimon lui exprima les plus vifs regrets du passé et promit de se faire chrétien. D'accord avec François, le visiteur mit la dernière main au noviciat, où il reçut d'abord seize novices, dont quelques-uns étaient des Portugais arrivés des Indes avec lui. Il s'appliqua à donner une forme convenable aux séminaires établis à Fucheo et à Arima. Son dessein était qu'on multipliât dans la suite ces établissements le plus qu'il serait possible; car il croyait que, de tous les moyens de procurer la gloire de Dieu qui ont été imaginés par saint Ignace, l'érection des séminaires pour l'éducation de la jeunesse est peut-être celui dont le succès est plus certain et le fruit plus durable. D'ailleurs, il était indispensable de former des ouvriers évangéliques dans le pays même, où les besoins croissaient beaucoup au delà des secours qu'on pouvait tirer des Indes et de l'Europe. Le vice-provincial contredit un projet si sensé, dans la crainte étrange que, l'esprit des Japonais étant une fois cultivé par l'étude des sciences divines et humaines, ils ne vinssent à mépriser les Européens. Sous l'influence de cette appréhension, sur vingt-six indigènes qu'on avait reçus jusque-là dans la Compagnie et qui étaient presque tous destinés au sacerdoce, il n'avait permis à aucun d'autres études que celles qui étaient absolument nécessaires aux Japonais pour être employés en second dans le ministère évangélique, et il les tenait toujours dans une très-grande dépendance. Cependant, l'expérience n'autorisait pas de tels procédés à l'égard des religieux indigènes. Comme ils avaient sur les autres missionnaires l'avantage de connaître mieux les coutumes du pays et d'en parler la langue avec une perfection à laquelle un étranger ne peut guère atteindre, toutes les grandes conversions réclamaient leur ministère : leur humilité et leur soumission n'en souffraient point; et les merveilles que le ciel opérait assez souvent à leur prière répondaient, d'ailleurs, de leur vertu. Le visiteur représenta au vice-provincial qu'il fallait sans doute choisir avec

soin les sujets qu'on admettait, les faire passer par des épreuves qui les établissent dans une sincère humilité de cœur, ne point les lier par des vœux avant qu'on se fût assuré de leur caractère; mais il persista à vouloir qu'on n'omît rien pour cultiver l'esprit de tous ceux qui seraient élevés dans les séminaires. Le vice-provincial ne s'étant pas rendu, le P. Valignani l'éloigna du Japon et donna sa place au P. Gaspard Cuello.

La conversion du daï-mio d'Oomi, dépouillé de sa province par Nobunanga, auprès duquel il résidait alors, contrastait d'une manière consolante avec la défection momentanée de Joscimon. Le visiteur l'apprit, en arrivant à Miyaco, où il trouva une chrétienté florissante et reçut un accueil honorable. Sans le précepte de la monogamie, Nobunanga lui-même et ses fils auraient peut-être embrassé le christianisme; car le daï-mio de Mino dit un jour aux Jésuites : « Vous devriez bien vous relâcher sur ce point en faveur de ceux dont la conversion aurait des conséquences si avantageuses pour votre religion. — Prince, répondit un des Pères, si les hommes étaient auteurs de la loi, ils pourraient en dispenser; mais elle vient de Dieu. D'ailleurs, elle ne nous prescrit rien qui soit au-dessus de nos forces. Ce précepte, en particulier, est observé par des milliers de chrétiens qui ne sont pas d'une autre nature que les autres hommes; et la raison, dégagée des ténèbres dont la passion cherche à l'envelopper, suffit pour en faire comprendre la sagesse, et pour rendre possible l'accomplissement des préceptes qui paraissent les plus difficiles dans la pratique. Il ne faut que jeter les yeux sur les récompenses promises à ceux qui les observent, et sur les châtiments dont leur transgression sera suivie. » Le P. Valignani quitta Miyaco avec Nobunanga, qu'il suivit à Anzuquiama, dont le séminaire renfermait déjà vingt-six enfants des plus illustres familles. Si le règne de ce puissant prince eût été plus long, le seul séminaire d'Anzuquiama eût gagné au christianisme tous les grands du Japon, parce que les principaux chefs, voyant l'intérêt dont il l'honorait, n'eussent pas manqué d'y envoyer leurs enfants. Le visiteur, après avoir régularisé l'établissement, prit congé de Nobunanga, qui, par une faveur extraordinaire, lui fit présent d'une tenture de tapisserie qu'il avait refusée au daïri, et dont Rome, où elle fut envoyée à Grégoire XIII, admira la perfection. Du centre de l'empire, le P. Valignani revint au Boungo, afin de réaliser un projet déjà arrêté avec François, daï-mio de cette province; Protais, daï-mio d'Arima; et Barthélemi (Sumitanda), prince d'Omoura. Il s'agissait d'envoyer au Pape, de la part de ces trois souverains, une ambassade d'obédience.

Comme tous les peuples isolés, les Japonais se croyaient la nation la plus civilisée, la plus riche, la plus glorieuse du monde. Cet amour-propre national, espèce de maladie qui n'a jamais subi l'épreuve de la comparaison, devait être guérie dans l'intérêt des Européens. D'un autre côté, les Japonais avaient des qualités si nobles, qu'en fournissant au Pape et aux souverains de l'Europe l'occasion d'étudier leur caractère et leurs mœurs, on ne pouvait manquer de les intéresser au sort de ce lointain empire. L'ambassade projetée accomplissait ce double but. François choisit pour ambassadeur son petit-neveu Mancio Ito, âgé d'environ seize ans, mais chez lequel la sagesse devançait les années. Protais et Barthélemi désignèrent Michel de Cingiva, cousin-germain du premier et neveu du second : du même âge que Mancio Ito, il avait une grâce et un air de noblesse qui prévenaient en sa faveur. Julien de Nacaura et Martin de Fara, Japonais d'un rare esprit, alliés au daï-mio d'Arima, accompagnèrent les deux jeunes princes, que le daï-mio de Boungo chargea de solliciter avec instance la béatification du P. François-Xavier dont la mémoire lui devenait tous les jours plus chère et plus respectable. Ils s'embarquèrent, le 20 février 1582, à Naga-saki, sur un navire portugais, et se séparèrent à Cochin du P. Valignani, qui, ayant reçu l'ordre formel de ne point quitter l'Orient, substitua à sa place le P. Nugno Rodriguez, recteur du collége de Saint-Paul de Goa. Depuis Lisbonne (Pl. XXXI, n° 1), où ils débarquèrent le 10 août 1584, jusqu'à Madrid (Pl. XXXI, n° 2), où Philippe II leur fit le plus noble accueil; puis, de cette capitale jusqu'à Rome (Pl. LXXXII, n°s 1 et 2), où ils entrèrent le 22 mars 1585, leur voyage fut plutôt une marche triomphale, car la vieille chrétienté croyait son honneur intéressé à fêter avec éclat,



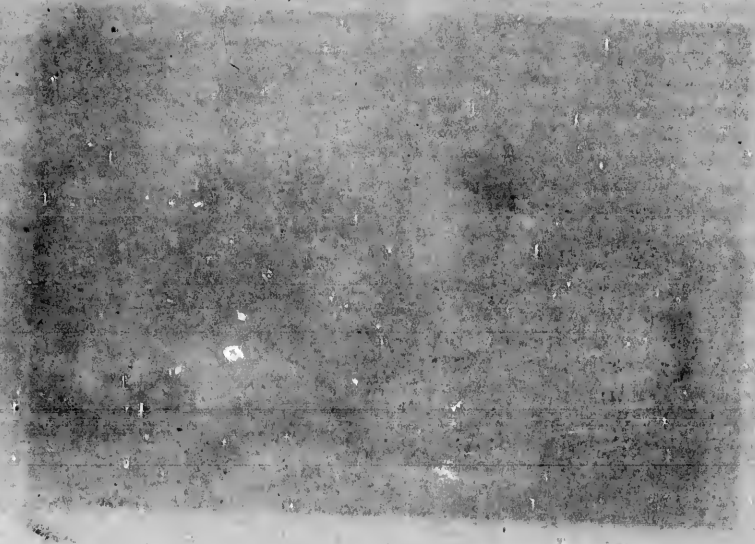
soin les sujets qu'on admettait, les faire passer par des épreuves qui les établissent dans une sincère humilité de cœur, ne point se fier par des vues, avant qu'on en ait [illegible] leur caractère, mais [illegible] permit rien pour entrer [illegible] qui seraient [illegible] provincial ne s'[illegible] [illegible] loigna du [illegible] [illegible] Gaspard Coelho.

La [illegible] [illegible], dépouillé de [illegible] [illegible], après duquel il [illegible] [illegible], entendit d'une manière consolante [illegible] [illegible] de Jocsindono [illegible] l'esprit, en arrivant à Miyaco, il trouva un [illegible] et reçut un accueil honorable. Dans la prévision de la [illegible], Nobunanga lui [illegible] et ses fils auraient peut-être embrassé le christianisme, car le dai-mio de Mino dit un jour aux Jésuites : « Vous devriez bien vous relâcher sur ce point en faveur de ceux dont la conversion aurait des conséquences si avantageuses pour votre religion. — Prince, répondit un des Pères, si les hommes étaient auteurs de la loi, ils pourraient en dispenser; mais elle vient de Dieu. D'ailleurs, elle ne nous prescrit rien qui soit au-dessus de nos forces. Ce précepte, en particulier, est observé par des milliers de chrétiens qui ne sont pas d'une autre nature que les autres hommes; et la raison, dégagée des ténèbres dont la passion cherche à l'envelopper, suffit pour en faire comprendre la sagesse, et pour rendre possible l'accomplissement des préceptes qui paraissent les plus difficiles dans la pratique. Il ne faut que jeter les yeux sur les récompenses promises à ceux qui observent, et sur les châtiments dont les transgressions seront suivies. » Le P. Valignani quitta Miyaco avec Nobunanga, qu'il suivit à Anzoqui, où était le séminaire renfermait déjà vingt-six enfants des plus illustres familles [illegible] régnait [illegible] prince [illegible] le seul séminaire d'Amanguchi, [illegible] christianisme [illegible] dans [illegible] parce que les principaux chefs, voyant l'intérêt dont il l'honorait, n'eussent pas manqué d'y envoyer leurs enfants. Le visiteur, après avoir régularisé l'établissement, prit congé de Nobunanga qui, par une faveur extraordinaire, lui fit présent d'une tenture de tapisserie qu'il avait refusée au daïri, et dont Rome, où elle fut envoyée à Grégoire XIII, admira la perfection. De retour de l'empire, le P. Valignani revint au Bungo, afin de réaliser un projet déjà arrêté avec François, daï-mio de cette province; Protais, daï-mio d'Arima, et Barthélemi (Sumitanda), prince d'Omura. Il s'agissait d'envoyer au Japon, de la part de ces trois souverains, une ambassade d'obédience.

Comme tous les peuples isolés, les Japonais se croyaient la nation la plus civilisée, la plus riche, la plus glorieuse du monde. Cet amour-propre national, espèce de maladie qui n'a jamais subi l'épreuve de la comparaison, devait être guéri de lui-même par l'Européen. D'une autre côté, les Japonais voulaient des qualités si nobles, qu'en fournissant au Pape et aux souverains de l'Europe l'occasion d'étudier leur caractère et leurs mœurs, on ne pouvait manquer de les intéresser au sort de ce lointain empire. L'ambassade projetée accomplissait ce double but. François choisit pour ambassadeur son petit-neveu Mancio Ito, âgé d'environ seize ans, mais chez lequel la sagesse devançait les années. Protais et Barthélemi désignèrent Michel de Cingiva, cousin-germain du premier et neveu du second : du même âge que Mancio Ito, il avait une grâce et un air de noblesse qui prévenaient en sa faveur. Julien de Nacaura et Martin de Fara, Japonais d'un rare esprit, alliés au daï-mio d'Arima, accompagnèrent les deux jeunes princes, que le daï-mio de Bungo chargea de solliciter avec instance la béatification de [illegible] Xavier dont la mémoire lui devenait [illegible] plus chère et plus respectable. Ils s'embarquèrent, le 20 février 1582, à Nega-saki, sur un navire portugais, et se séparèrent à Cochin du P. Valignani, qui, ayant reçu l'ordre formel de ne point quitter l'Orient, nommait à sa place le P. Nugno Rodriguez, recteur du collége de Saint-Paul de Goa. Depuis Lisbonne (Pl. XXXI, n° 1), où ils débarquèrent le 10 août 1584, jusqu'à Madrid (Pl. XXXI, n° 2), où Philippe II leur fit le plus noble accueil, puis, de cette capitale jusqu'à Rome (Pl. LXXXII, n°s 1 et 2), où ils entrèrent le 22 mars 1585, leur voyage fut plutôt une marche triomphale, car la vieille chrétienté croyait son honneur intéressé à fêter avec éclat,

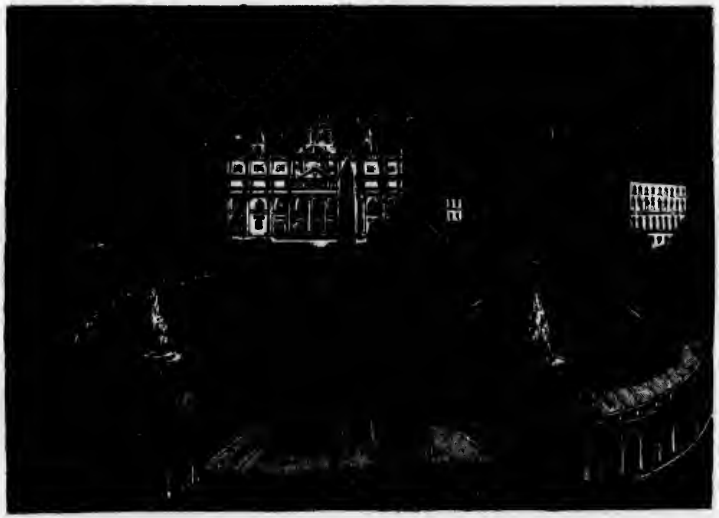
Lisbona — Lisboa

[illegible] — Madrid (Iglesia de los Jesuitas)



Roma (veduta generale)

Roma (veduta generale)



San Pietro di Roma

San Pedro de Roma

[1585]
dans le
du Jap
Jésuite
P. Aqu
conduis
s'éleva
Dieu de
jour fix
Naucar
pagnon
goire X
voix (1
l'égard
ambass
Jules (
grandes
de chan
de la p
pour la
chevaux
miers ; l
vie des
suite les
d'Espagn
romains,
val ; les
suivaient
les camé
tous en
ment les
vêtus à l
et plus ri
trois robe
taffetas si
une des
encore n
plus blan
lards. Ce
feuillages
qui parai
ne fût qu'
étaient di
mais d'un
étaient ou
manches e
que jusqu
sent point

(1) *Histoi*
p. 415.

dans leurs personnes, la jeune et lointaine Église du Japon. Arrivés au Jésus, maison professe des Jésuites, leurs hôtes, ils furent reçus par le P. Aquaviva, général de la Compagnie, qui les conduisit à l'église, et le chant du *Te Deum* s'éleva de leurs cœurs reconnaissants vers le Dieu des miséricordes. Le lendemain, 23 mars, jour fixé pour l'audience publique, Julien de Naucara, trop malade pour se joindre à ses compagnons, fut conduit seul au Vatican, où Grégoire XIII l'embrassa avec tendresse. Charlevoix (1) décrit ainsi le cérémonial observé à l'égard des trois autres Japonais : « Dès que les ambassadeurs furent arrivés à la Vigne du Pape Jules (qui est le lieu d'où l'on part pour les grandes cérémonies), l'évêque d'Imola, maître de chambre du Pape, les y vint complimenter de la part de Sa Sainteté; et, tout étant prêt pour la marche, ils partirent en cet ordre. Les chevaux légers du Pape paraissaient les premiers; la garde suisse venait après, et était suivie des officiers des cardinaux; on voyait ensuite les carosses des ambassadeurs de France, d'Espagne et de Venise, et ceux des princes romains, puis toute la noblesse romaine à cheval; les pages et les officiers des ambassadeurs suivaient avec les trompettes et les cymbales; les camériers du Pape et les officiers du palais, tous en robes rouges, précédaient immédiatement les ambassadeurs qui étaient à cheval et vêtus à la japonaise. Rien n'était plus superbe et plus riche que leur habillement. Ils avaient trois robes longues, l'une sur l'autre, mais d'un taffetas si fin que toutes les trois ne pesaient pas une des nôtres, et d'un blanc qui éblouissait : encore n'avaient-ils pas choisi les étoffes les plus blanches, mais celles que portent les vieillards. Ces étoffes étaient semées de fleurs, de feuillages et d'oiseaux parfaitement dessinés et qui paraissaient travaillés au point, quoique ce ne fût qu'un même tissu : pour les figures, elles étaient distinguées par leurs couleurs naturelles, mais d'une vivacité extraordinaire. Ces robes étaient ouvertes par devant, et avaient des manches extrêmement larges et qui ne venaient que jusqu'aux coudes : mais, afin qu'ils n'eussent point le reste du bras nu, comme c'est la coutume de l'avoir au Japon, le P. Valignani y avait fait faire des allonges de même étoffe, aussi bien qu'au collet, qui descend pour l'ordinaire si bas qu'on voit une partie des épaules découvertes. Ils avaient encore sur les épaules une espèce d'écharpe de trois palmes de long et de deux de large, attachée avec des rubans, croisée sur la poitrine, rejetée en arrière, et nouée comme une ceinture : ces écharpes étaient d'une étoffe assez semblable à celle des robes, mais d'un travail beaucoup plus fin. Ils étaient chaussés jusqu'aux genoux d'une manière de brodequins d'un cuir extrêmement fin, fendus au pied entre l'orteil et les autres doigts, couverts en dessous d'une simple semelle attachée avec des courroies. Leurs cimeterres et leurs sabres étaient de la plus fine trempe, et les poignées aussi bien que les fourreaux, étaient garnis de perles fines, de pierres de prix, et de plusieurs figures travaillées en émail. Ils n'avaient rien sur la tête, qui était toute rasée, à la réserve du haut, d'où tombait par derrière un flocon de cheveux. Les traits de leurs visages n'avaient rien de moins étranger que leurs vêtements; mais on y remarquait cet air aimable que donnent l'innocence et la vertu, une fierté modeste, et je ne sais quoi de plus noble qu'inspire un sang illustre et que rien ne peut démentir. Le prince de Fiouga (Mancio Ito) marchait le premier entre deux archevêques, le prince d'Arima (Michel de Cingiva) le suivait entre deux évêques, et Martin de Fara venait après entre deux personnes titrées. Le P. Diégo de Mesquita, en qualité de leur interprète, était derrière, aussi à cheval, et un grand nombre de cavaliers richement vêtus fermaient la marche. Ce fut dans cet ordre qu'on entra dans Rome; et, quoique toute la ville fût accourue à ce spectacle, que les rues, les fenêtres et les toits mêmes fussent remplis de monde, l'admiration et la religion suspendaient de telle sorte les esprits qu'il régnait partout un profond et sacré silence, lequel n'était interrompu que par le bruit des trompettes, des timbales et des haut-bois, et par quelques acclamations qu'on entendait de temps en temps, et qui semblaient se faire par mesure et de concert. Quand les ambassadeurs furent sur le pont Saint-Ange, tout le canon du château tira; l'artillerie du Vatican y répondit; ensuite on entendit un concert de

(1) *Histoire et description générale du Japon*, t. I, p. 415.

toute sorte d'instruments, qui les accompagna jusque chez le Pape. Dès qu'on sut qu'ils étaient proche, le Pontife et tous les cardinaux descendirent à la salle royale, laquelle se trouva si pleine, qu'il fallut que les Suisses usassent de violence pour conduire Sa Sainteté jusqu'à son trône. A peine y était-elle assise, que les ambassadeurs parurent, chacun la lettre de son prince à la main : ils se prosternèrent aussitôt à ses pieds (Pl. LXV, n° 1), déclarant en leur langue naturelle, d'une voix haute et distincte, qu'ils venaient des extrémités de la terre reconnaître en sa personne le Vicaire de Jésus-Christ et lui rendre obéissance, au nom des princes dont ils étaient les envoyés, et en leur propre nom. Dès qu'ils eurent fini, le P. de Mesquita expliqua en latin ce qu'ils venaient de dire ; mais la vue de trois jeunes seigneurs, qui avaient essuyé tant de périls et de fatigues pour venir rendre leurs hommages au saint Siége apostolique, était un langage qui n'avait pas besoin d'interprète, et qui pénétrait jusqu'au fond des cœurs : aussi la plupart des cardinaux, et quantité de personnes de la première considération, ne cessèrent de pleurer et de sanglotter pendant toute l'audience. Le Pape lui-même eut bien de la peine à se contenir assez pour leur dire un mot de consolation : il les releva d'abord, les baisa au front, les embrassa plusieurs fois, les baigna de ses larmes, et leur témoigna une tendresse dont l'impression leur resta toute leur vie. On les conduisit ensuite sur une estrade qu'on avait dressée exprès, et où ils demeurèrent debout, tandis que le secrétaire du consistoire lut tout haut les lettres qu'ils avaient apportées, et que le P. de Mesquita avait traduites en italien... Après la lecture de ces lettres, le P. Gaspard Gonzalez, Jésuite, fit, au nom des trois princes et de leurs ambassadeurs, le discours qu'on appelle d'obédience. « La ville de Rome, y dit-il, s'est vue autrefois bien fortunée, sous l'empire d'Auguste, lorsque quelques peuples des Indes, sur le récit qu'on leur avait fait de ses grandes actions, vinrent rechercher son alliance et lui envoyèrent des ambassadeurs. Il se fit un grand concours de toutes les villes de l'Italie à Rome, pour voir cette nouvelle espèce d'hommes, ces visages inconnus jusqu'alors aux Romains, la forme de leurs vêtements, leur couleur, leur port, et toutes leurs manières surprenantes. On les dévorait des yeux, et on les regardait comme des hommes d'un autre monde. Si nous comparons cette ambassade des Indiens avec celle des Japonais, nous trouverons que celle-ci est incomparablement plus noble, plus illustre et plus glorieuse. Le pays des Indiens était fort éloigné ; mais celui des Japonais l'est bien davantage, puisqu'il leur a fallu trois ans pour se rendre aux pieds de Votre Sainteté, et faire sept mille lieues de chemin, par mer et par terre, parmi des dangers infinis. Du temps d'Auguste, la gloire de l'Empire romain avait passé jusqu'aux Indes ; mais on n'y avait point senti la force de ses armes, ni vu ses étendards déployés. Les Indiens venaient rechercher l'amitié des Romains, mais non pas leur rendre obéissance ; ils traitaient avec eux comme égaux, et non pas comme sujets ; ils désiraient leur alliance, mais ils ne prétendaient pas se soumettre à leur domination. Ce que nous voyons aujourd'hui sur ce grand théâtre de l'univers est un spectacle bien plus surprenant ; car nous voyons trois jeunes seigneurs de sang royal se prosterner aux pieds de Votre Sainteté, non pas pour lui demander son amitié comme égaux, mais pour lui rendre obéissance comme fidèles sujets, quoiqu'ils se promettent qu'Elle les aimera comme ses enfants. Ceux qui n'ont jamais plié, que je sache, sous des armes étrangères, et qui n'ont jamais reçu la loi d'aucun de leurs ennemis, ont arboré maintenant dans leur pays l'étendard victorieux de Jésus-Christ, que Votre Sainteté y a fait porter, et se confessent vaincus par les armes invincibles de l'Église romaine, je veux dire par la vertu de la foi chrétienne et catholique ; estimant que cette victoire ne leur est pas moins avantageuse qu'elle est agréable à toute l'Église de Jésus-Christ et glorieuse à Votre Sainteté, sous les auspices de laquelle elle a été gagnée. La religion chrétienne crut avoir fait autrefois une grande conquête, lorsque, par la sage conduite de saint Grégoire le Grand, elle vit l'île d'Angleterre, séparée, disait-on alors, de tout le reste du monde, recevoir la loi de Jésus-Christ et se soumettre à l'Église romaine : mais, autant elle eut alors de gloire et de joie de voir, sous ce grand Pape, une île soumise à son obéissance, autant a-t-elle de douleur à présent de la voir séparée par le schisme et l'hérésie du corps des fidèles. Mais voici, pour sa consolation,

n les re-
monde.
Indiens
ons que
ple, plus
Indiens
nais l'est
trois ans
nteté, et
er et par
ps d'Au-
ait passé
oint senti
lards dé-
r l'amitié
re obéis-
gaux, et
alliance,
re à leur
jourd'hui
spectacle
ons trois
erner aux
r lui de-
pour lui
ts, quoi-
a comme
é, que je
qui n'ont
emis, ont
dard vic-
nteté y a
les armes
dire par
que; esti-
as moins
e l'Église
Sainteté,
gagnée.
autrefois
sage con-
vit l'île
, de tout
de Jésus-
ne: mais,
de voir,
on obéis-
sent de la
du corps
solation,

toute sorte [illegible] qui les accompagna jusque [illegible] qui lui étaient proches [illegible] les cardinaux descendirent [illegible] royale, laquelle se trouva [illegible] que les [illegible] usassent de [illegible] jusqu'à [illegible] y était-elle aussi, que les [illegible], chacun la lettre de son [illegible] ils se prosternèrent aussitôt à [illegible] XXV, n° 17, déclarant en leur [illegible], d'une voix haute et distincte, [illegible] des couronnes de la terre reconnaissent en sa personne le vicaire de Jésus-Christ [illegible] des princes [illegible] leur propre [illegible] le P. de Mesquita [illegible] dire; mais la vue de trois jeunes seigneurs, qui avaient essuyé tant de périls et de fatigues pour venir rendre leurs hommages au saint Siége apostolique, était un langage qui n'avait pas besoin d'interprète, et qui pénétrait jusqu'au fond des cœurs : aussi la plupart des cardinaux, et quantité de personnes de la première considération, ne cessèrent de pleurer et de sangloter pendant toute l'audience. Le Pape lui-même eut bien de la peine à se contenir assez pour leur dire un mot de consolation : il les releva d'abord, les baisa au front, les embrassa plusieurs fois, les baigna de ses larmes, et leur témoigna une tendresse dont l'impression leur resta toute leur vie. On les conduisit ensuite sur une estrade qu'on avait dressée exprès, et où ils demeurèrent debout, tandis que le secrétaire du Consistoire lut tout haut les lettres qu'ils avaient apportées, et que le P. de Mesquita avait traduites en italien... Après la lecture de [illegible], le P. Gaspard Gonzalez, jésuite, fit, au nom des trois princes et de leurs ambassadeurs, le discours qu'on appelle d'obédience. « La ville de Rome, y dit-il, s'est vue [illegible] sous l'empire d'Auguste, lorsque quelques peuples des Indes [illegible] ses grandes [illegible] rechercher son alliance et lui envoyèrent des ambassadeurs. Il se fit un grand concours de toutes les villes de l'Italie à Rome, pour voir cette nouvelle espèce d'hommes, ce [illegible] inconnus jusqu'alors aux Romains, la forme de leurs vêtements, leur couleur, leur port, et toutes leurs manières surprenantes [illegible] [illegible] Si nous comparons cette [illegible] avec celle des Japonais, nous [illegible] que celle-ci est incomparablement plus [illegible] illustre et plus glorieuse. Le pays des Indiens était fort éloigné [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Les Indiens [illegible] des Romains, [illegible] leur rendre obéissance [illegible] comme égaux, et [illegible], ils désiraient leur alliance, [illegible] ne prétendaient pas se soumettre à leur domination. Ce que nous voyons aujourd'hui sur ce grand théâtre de l'univers est un spectacle bien plus surprenant; car nous voyons trois jeunes seigneurs de sang royal se prosterner aux pieds de Votre Sainteté, non pas pour lui demander son amitié comme égaux, mais pour lui rendre obéissance comme fidèles sujets; quoiqu'ils se promettent qu'Elle les aimera comme ses enfants. Ceux qui n'ont jamais plié, que je sache, sous des armes étrangères, et qui n'ont jamais reçu la loi d'aucun de leurs ennemis, ont arboré maintenant dans leur pays l'étendard victorieux de Jésus-Christ, que Votre Sainteté y a fait porter, et se confessent vaincus par les armes [illegible] de l'Église romaine, je veux dire par la vérité de la foi chrétienne et catholique; estimant que cette victoire ne leur est pas moins avantageuse qu'elle est agréable à toute l'Église de Jésus-Christ et glorieuse à Votre Sainteté, sous les auspices de laquelle elle a été gagnée. La religion chrétienne [illegible] autrefois une grande conquête, lorsque, par la sage conduite de saint Grégoire le Grand, elle vit l'île d'Angleterre, séparée, disait-on alors, de tout le reste du monde, recevoir la loi de Jésus-Christ et se soumettre à l'Église romaine : mais, autant elle eut alors de gloire et de joie de voir, sous ce grand Pape, une île soumise à son obéissance, autant a-t-elle de douleur à présent de la voir séparée par le schisme et l'hérésie du corps des fidèles. Mais voici, pour sa consolation,

Ambassadeurs Japonais aux pieds de Gregoire XIII

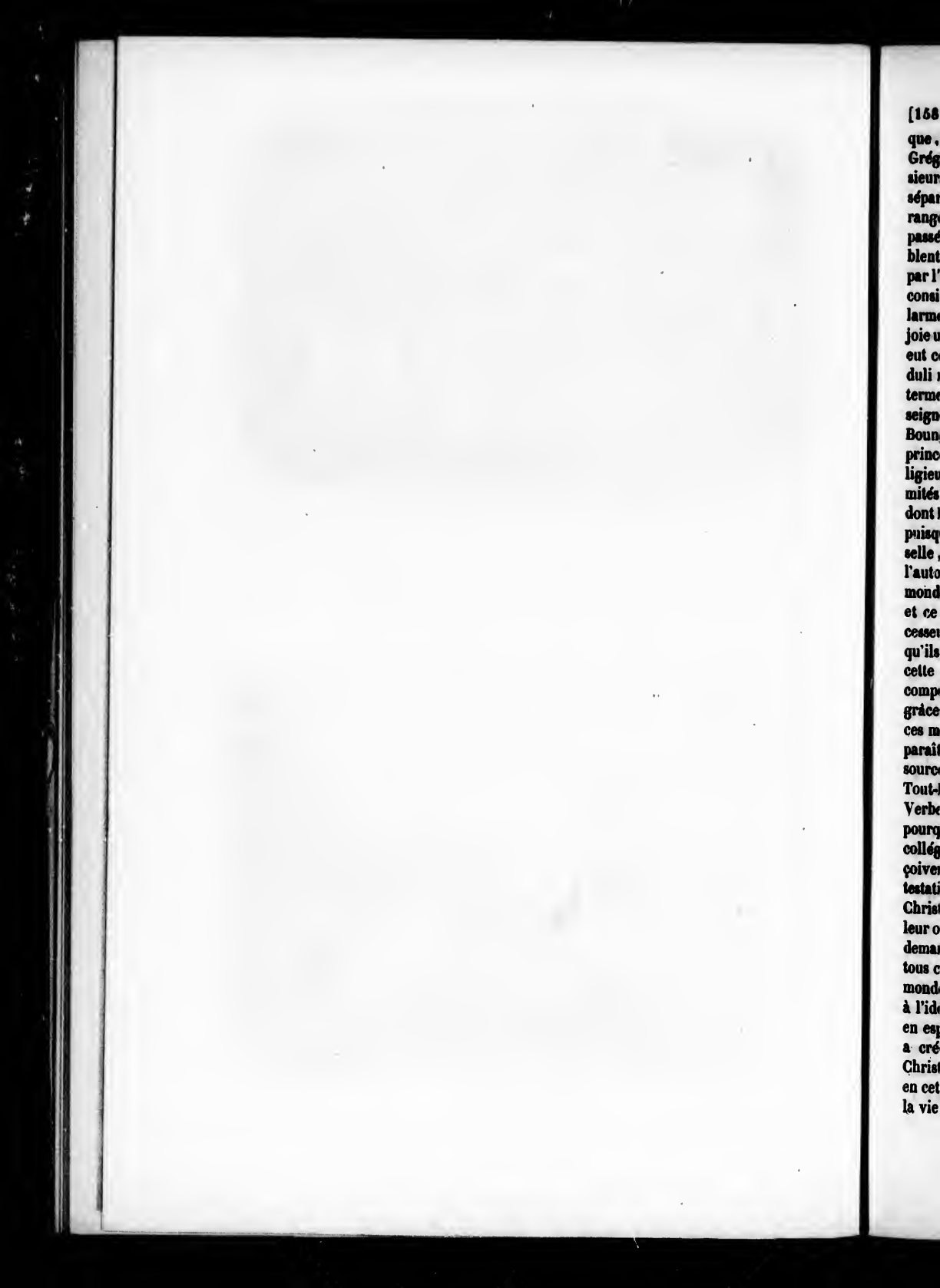
Ambasciatori Giaponesi ai piedi di Gregorio XIII — Embajadores Japoneses a los pies de Gregorio XIII

Venise

Venezia — Venecia

N. Rémond imp.

PL. LXV



que, sous l'heureux gouvernement d'un autre Grégoire, elle voit, non pas une île, mais plusieurs îles et plusieurs royaumes, et des nations séparées de Rome par un monde entier, venir se ranger sous ses lois, de sorte que nos pertes passées, quoiqu'à la vérité très-grandes, semblent compensées par ces nouvelles conquêtes, et par l'espérance que nous avons d'en faire de plus considérables, ce qui doit nous faire essuyer nos larmes, et changer la tristesse de l'Église en une joie universelle. » Quand le P. Gaspard Gonzalez eut cessé de parler, le prélat Antoine Bocapoduli répondit en latin, au nom du Pape, en ces termes: « Sa Sainteté me commande, très-nobles seigneurs, de vous dire que François, roi de Bungo; Protais, roi d'Arima, et Barthélemi, prince d'Omoura, ont agi en princes sages et religieux, quand ils vous ont envoyés des extrémités de l'Asie pour reconnaître la puissance dont Dieu, par sa bonté, l'a revêtue sur la terre, puisqu'il n'y a qu'une foi, une Église universelle, un seul Chef et Pasteur suprême, dont l'autorité s'étend sur toutes les parties du monde où il y a des chrétiens, et que ce Pasteur et ce Chef unique est l'évêque de Rome, successeur de saint Pierre. Elle est charmée de voir qu'ils croient fermement et professent hautement cette vérité, avec tous les autres articles qui composent la foi catholique. Elle en rend des grâces immortelles à la divine bonté qui a opéré ces merveilles, et la joie qu'Elle en ressent lui paraît d'autant plus légitime, que cette joie a sa source dans le zèle qui l'anime pour la gloire du Tout-Puissant, et pour le salut des âmes que le Verbe incarné a rachetées de son sang. C'est pourquoi ce vénérable Pontife et tout le sacré collége des cardinaux de l'Église romaine reçoivent, avec une affection paternelle, la protestation que vous faites au Vicaire de Jésus-Christ de leur foi, de leur dévotion filiale et de leur obéissance. Sa Sainteté désire ardemment et demande à Dieu que tous les rois du Japon, et tous ceux qui régnent dans les autres parties du monde, imitent de si beaux exemples, renoncent à l'idolâtrie et à toutes leurs erreurs, adorent en esprit et en vérité le souverain Seigneur qui a créé cet univers, et son Fils unique Jésus-Christ qu'il a envoyé sur la terre, puisque c'est en cette connaissance et en cette foi que consiste la vie éternelle. » Ce discours fini, les ambassadeurs furent conduits de nouveau devant le trône, et baisèrent encore une fois les pieds du Pape; après quoi les cardinaux, s'étant approchés, les embrassèrent, et leur firent bien des questions sur les aventures de leur voyage et sur les raretés de leur pays. Ils répondirent à tout avec tant d'esprit et de sagesse, que la surprise augmentait à chaque moment. Enfin le Pape se leva, en prononçant tout haut ces paroles du saint vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, etc. Il voulut que les deux premiers ambassadeurs, qui étaient du sang royal, lui levassent le devant de sa robe, et depuis il les fit toujours servir de caudataires, honneur affecté à l'ambassadeur de l'empereur. Quand ils eurent conduit le saint Père dans son appartement, le cardinal de Saint-Sixte, neveu de Sa Sainteté, le cardinal Guastavillani, et le duc de Sora, frère du Pape, leur firent servir un magnifique dîner. Après le repas, le Pape voulut les entretenir en particulier, et fut charmé de leurs manières et de leur conversation. Il les envoya de là à l'église de Saint-Pierre rendre de nouvelles actions de grâces à Dieu, et réitérer leurs hommages au Prince des Apôtres sur son tombeau. Dans une autre audience, Grégoire XIII se fit faire par les ambassadeurs japonais un récit fidèle de l'état où ils avaient laissé la chrétienté du Japon à leur départ; et, pendant tout le temps qu'ils parlèrent, les larmes ne cessèrent pas de lui couler des yeux. Quand ils eurent fini, le saint Père leur dit qu'il voulait fonder le séminaire que le P. Valignani avait commencé à Fucheo, et sur-le-champ il lui assigna un revenu de quatre mille écus romains.

CHAPITRE X.

Missions des Capucins, des Jésuites, des Dominicains, des Franciscains, dans le Levant et au nord de l'Afrique.

L'ambassade des Japonais attestait les heureux efforts que les prédicateurs de l'Évangile faisaient, aux extrémités du monde, pour augmenter le troupeau gouverné par la houlette du souverain Pasteur. Mais, sous les yeux même des Pontifes romains, et autour de ce bassin de la Méditerranée, sur les bords duquel l'isla-

misme avait planté l'étendard du faux prophète, d'intrépides missionnaires ne cessaient pas de proclamer la vérité catholique, et mouraient à l'envi pour Jésus-Christ.

En remontant à l'époque où nous avons interrompu le tableau des missions du Levant et de l'Afrique supérieure, l'apostolat y était continué par frère Jean, né à Troïa, dans la Pouille, de parents honnêtes, mais pauvres. Un Espagnol, au service duquel il s'attacha, le conduisit dans sa patrie. Jean y fut tellement frappé de la vie austère des Franciscains-Déchaussés de la province de Saint-Gabriel, qu'il sollicita la faveur d'être admis parmi leurs frères-lais, et il reçut alors le nom d'Alexandre (1). Ravi d'entendre lire souvent à table les Actes des martyrs, il supplia Dieu, avec larmes, de l'associer à leurs tourments et à leurs triomphes. Pour faire oraison, il avait choisi, au couvent de Salvaterra, tout contre l'église, une petite grotte, qui conserva son nom. Son vicaire général lui permit enfin de se rendre chez les infidèles avec frère Barthélemi, de la ville de Castello, et deux autres religieux, animés comme lui du désir de sceller de leur sang les vérités du christianisme. Arrivés en Barbarie, les missionnaires commençaient à évangéliser les musulmans, lorsqu'ils furent accablés d'injures et de coups de fouet, puis jetés dans un puits sec sans nourriture. Ils y restèrent vingt-deux jours, pendant lesquels les barbares, par une cruelle dérision, leur apportaient, au lieu d'aliments, un grand vase plein d'immondices infects, afin d'ajouter au supplice de la faim celui de ces odeurs nauséabondes. Mais quelques juifs, émus de compassion, leur donnèrent à la dérobée assez de nourriture pour soutenir leur existence. Les avides mahométans, entendant les martyrs chanter encore les louanges de Dieu, du fond de ce puits où d'horribles émanations auraient dû les asphyxier, les vendirent à des marchands chrétiens, sous la condition qu'on leur ferait quitter aussitôt le territoire musulman. Frère Alexandre retourna donc en Espagne avec ses compagnons, sans perdre toutefois ni le désir ni l'espérance du martyre. Muni d'une nouvelle autorisation de son vicaire général, il passa seul dans une autre contrée infidèle : des coups y accueillirent encore ses prédications, et il dut revenir en pays chrétien. Après deux nouvelles tentatives, suivies d'une double moisson d'opprobres et de mauvais traitements, le vicaire général conclut que Dieu ne lui destinait pas la couronne du martyre, et lui ordonna, malgré ses instantes prières, de se tenir en repos; mais frère Alexandre redoubla ses larmes et ses supplications devant le trône de la miséricorde divine. A cette époque, la renommée des Capucins passa en Espagne. Instruit de l'incroyable austérité avec laquelle ils vivaient en Italie, et entrevoyant que cet institut lui ouvrirait la porte du martyre, maintenant fermée par les refus du vicaire général des Franciscains-Déchaussés, frère Alexandre demanda et obtint la permission de se rendre à Rome. Louis de Fossembrun l'admit au nombre des Capucins, l'an 1530, sous le nom de Jean, et l'envoya dans la Pouille, d'où frère Jean passa dans l'Ombrie. Un jour, qu'il soupirait avec ardeur en présence d'un crucifix, Jésus, touché de ses pleurs, lui parla de la croix d'une manière sensible, et lui dit : « Pourquoi pleurez-vous, Jean? — Mon Dieu; répondit-il, je gémis parce que je vous vois répandre sur la croix tout votre sang pour moi, quoique je n'aie pas encore versé une seule goutte du mien pour vous. Je réfléchis à tant de jeunes vierges, à tant de petits enfants, qui ont combattu pour votre nom et triomphé par le martyre, tandis que moi, tout âgé que je suis, je ne participe pas à leur victoire. — Jean, ne pleurez plus, reprit la voix consolatrice : vous demandez le martyre; hé bien! vous l'aurez, et, après vous avoir couronné, il vous conduira vers moi. » L'heureux frère-lai se nourrissait de cette espérance, lorsque, pour gagner l'indulgence de Notre-Dame des Anges, il se rendit à Assise, où il rencontra frère Jean Zuaze, né en Espagne, à Medina del Campo, au royaume de Léon, d'une noble famille (1). Ce dernier était d'abord entré chez les Franciscains de l'Observance, à Valladolid, d'où il était passé dans la réforme. On l'avait vu ensuite arriver, l'an 1539, d'Espagne en Italie, pour embrasser

(1) *Les Annales des Frères-Mineurs Capucins*, traduites par le P. Antoine Caluze, t. I, p. 506. *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. III, p. 664; t. IV, p. 144.

(1) *Les Annales des Frères-Mineurs Capucins*, t. I, p. 490.

vicaire général,
ontrée infidèle :
ore ses prédica-
pays chrétien.
es, suivies d'une
de mauvais trai-
clut que Dieu ne
martyre, et lui
prières, de se
xandre redoubla
evant le trône de
époque, la re-
Espagne. Instruit
laquelle ils vi-
qué cet institut
yre, maintenant
énéral des Fran-
ándre demanda
endre à Rome.
nombre des Ca-
le Jean, et l'en-
Jean passa dans
it avec ardeur
touché de ses
ne manière sen-
ez-vous, Jean?
is parce que je
tout votre sang
core versé une
Je réfléchis à
petits enfants,
n et triomphé
tout âgé que je
toire. — Jean,
consolatrice!
en! vous l'au-
é, il vous con-
-lui se neur-
, pour gagner
Anges, il se
a frère Jean
del Campo, au
amille (1). Ce
Franciscains
il était passé
suite arriver;
ur embrasser

Capucins, t. I,.

Alessandria — Alexandria

Alexandria Alexandria

Cairo El Cairo

N. Roland imp. Pl. LXVIII

Constantinople (vue générale)

Costantinopoli (veduta generale), Constantinopla (vista general)

l'institut des Capucins, alors gouverné par Bernardin de Sienne, qui l'envoya au couvent de Monte-Pulciano, en Toscane. Jean Zuaze y commença une vie véritablement céleste. Religieux-prêtre, lorsqu'il célébrait les saints mystères, il contemplait les choses du ciel avec une attention telle, qu'il semblait isolé de ses sens, et comme en extase. Dieu le favorisa de plusieurs révélations, et enflamma dans son cœur le désir du martyre. Jean Zuaze était, depuis longtemps, lié d'amitié avec Jean de la Rouille, qui en avait cherché la palme avec tant d'ardeur. Réunis à Assise, ils résolurent de la cueillir ensemble, sollicitèrent la permission de frère Bernardin de Sienne, général des Capucins, et obtinrent d'être destinés à l'apostolat chez les infidèles. Munis des lettres d'obédience du souverain pontife, ils s'embarquèrent à Venise (Pl. LXXXIV, n° 2) pour le Levant, et abordèrent à Constantinople. (Pl. LXXXIII, n°s 1 et 2.) En voyant cette ville, jadis [illegible] et alors déchue au point de ne plus [illegible] Dieu, ils en eurent pitié, parcouru[illegible] rues, et y annoncèrent Jésus crucifié partout où ils rencontraient des musulmans réunis. D'abord ceux-ci, à l'aspect de deux hommes nu-pieds, couverts presque de cilices, la tête abritée sous le capuce pointu d'où les Capucins tirent leur nom, ne songèrent qu'à les poursuivre de leurs railleries. Mais, quand ils entendirent les généreux enfants de saint François proclamer que la foi est nécessaire au salut, que Mahomet est un imposteur, que sa loi est fausse et brutale, ils entrèrent en fureur, assaillirent les religieux à coups de poing et de bâton, puis les menèrent au juge musulman, qui, après les avoir fait fustiger, les envoya en prison. Des marchands chrétiens, instruits de l'événement, craignirent que, si le sultan venait à l'apprendre, il n'adoptât quelque mesure générale, préjudiciable à leurs personnes ou à leur commerce. Leurs offres d'argent disposèrent le juge à rendre la liberté aux deux confesseurs, que les marchands embarquèrent sur un navire qui faisait voile pour la Palestine. A Jérusalem, théâtre de la [illegible] du Sauveur, Jean Zuaze et Jean de la [illegible] se sentirent plus que jamais embrasés du [illegible] du martyre; et, à l'exemple de saint [illegible] d'Assise, leur patriarche, qui [illegible] la foi au soudan d'Égypte ou de Babylone (1), ils évangélisèrent cette contrée. Arrivés à Alexandrie (Pl. LXXXIV, n° 1), ils y furent reçus avec charité par un chrétien qui logeait ordinairement les Franciscains. Leur hôte leur représenta d'abord le voyage du Caire comme une entreprise pleine de dangers. La perspective de ces périls ne les décourageant pas, il ne songea plus qu'à les animer par ses paroles. Les deux missionnaires, parvenus au Caire (Pl. LXXXIV, n° 2), y rencontrèrent un juif italien, dont la maison leur servit d'abri. Environnés d'une si grande multitude d'infidèles, ils demandaient à Dieu de leur donner les lumières et la force nécessaires pour les tirer des ténèbres, dussent-ils endurer les plus cruels supplices; mais ils ignoraient l'arabe et le copte; de même que ceux qu'ils voulaient instruire n'entendaient pas les langues d'Europe. L'idée leur vint alors d'aller trouver le gouverneur du Caire, qui sans doute comprendrait l'italien; et ils ne doutèrent pas que, [illegible] à le convertir, tout le peuple [illegible] à la vérité catholique. [illegible] ils confièrent, comme [illegible] qu'ils avaient des choses importantes à communiquer au chef musulman. Sur le rapport du juif, qui crut se concilier par sa diligence les bonnes grâces du gouverneur, ce dernier donna audience aux religieux, et leur demanda quelle était la communication qu'ils voulaient lui faire. Jean Zuaze, en ce moment si ardemment désiré, lui dit, avec tout le zèle et toute la liberté d'un apôtre, qu'il ne s'agissait de rien moins que de lui montrer le véritable chemin du ciel. Le gouverneur, dans son étonnement, laissa le religieux développer sa doctrine : mais la colère succéda à la surprise; puis, la vue de ces visages amaigris par le jeûne faisant naître la pitié, le chef musulman s'imagina que le défaut de nourriture avait ébranlé la raison des deux Capucins. Par son ordre, on les arrêta, mais pour leur prodiguer de bons traitements, dont le but était de leur faire embrasser l'islamisme. On les conduisit ensuite devant le juge ou cadi, qui leur demanda s'ils n'étaient pas venus au Caire afin de se déclarer disciples de Mahomet. Les intrépides confesseurs répondirent qu'ils étaient chrétiens,

(1) Voyez ci-dessus, p. 2.

[1585]
l'institut de
nardin de S
Monte-Pulc
mença une
prêtre, lors
contemplait
telle; qu'il
en extase.
tions, et en
martyre. Je
lié d'amitié
cherché la
Assise, ils
sollicitèrent
de Sienne,
d'être destin
Munis des
Pontife, ils
n° 2) pour
stantinople.
voyant cette
chue au poi
en eurent p
annoncèrent
traient des m
à l'aspect de
presque de ci
pointu d'où
songèrent qu
ries. Mais, [o
enfants de sa
est nécessaire
posteur, que
trèrent en fu
coups de poi
au juge musu
tiger; les en
chrétiens, ins
que, si le su
doptât quelqu
à leurs perso
offres d'arge
liberté aux de
embarquèrent
pour la Pales
Passion du Sa
Pouille se sent
désir du mar
François d'As
prêché la foi a

l'institut des Capucins, alors gouverné par Bernardin de Sienne, qui l'envoya au couvent de Monte-Pulciano, en Toscane. Jean Zuaze y commença une vie véritablement céleste. Religieux-prêtre, lorsqu'il célébrait les saints mystères, il contemplait les choses du ciel avec une attention telle, qu'il semblait isolé de ses sens, et comme en extase. Dieu le favorisa de plusieurs révélations, et enflamma dans son cœur le désir du martyre. Jean Zuaze était, depuis longtemps, lié d'amitié avec Jean de la Pouille, qui en avait cherché la palme avec tant d'ardeur. Réunis à Assise, ils résolurent de la cueillir ensemble, sollicitèrent la permission de frère Bernardin de Sienne, général des Capucins, et obtinrent d'être destinés à l'apostolat chez les infidèles. Munis des lettres d'obédience du souverain Pontife, ils s'embarquèrent à Venise (Pl. LXV, n° 2) pour le Levant, et abordèrent à Constantinople. (Pl. LXXXIII, n°s 1 et 2.) En voyant cette ville, jadis fidèle, et alors déchue au point de ne plus connaître Dieu, ils en eurent pitié, parcoururent les rues, et y annoncèrent Jésus crucifié partout où ils rencontraient des musulmans réunis. D'abord ceux-ci, à l'aspect de deux hommes nu-pieds, couverts presque de cilices, la tête abritée sous le capuce pointu d'où les Capucins tirent leur nom, ne songèrent qu'à les poursuivre de leurs railleries. Mais, quand ils entendirent les généreux enfants de saint François proclamer que la foi est nécessaire au salut, que Mahomet est un imposteur, que sa loi est fausse et brutale, ils entrèrent en fureur, assaillirent les religieux à coups de poing et de bâton, puis les menèrent au juge musulman, qui, après les avoir fait fustiger, les envoya en prison. Des marchands chrétiens, instruits de l'événement, craignirent que, si le sultan venait à l'apprendre, il n'adoptât quelque mesure générale, préjudiciable à leurs personnes ou à leur commerce. Leurs offres d'argent disposèrent le juge à rendre la liberté aux deux confesseurs, que les marchands embarquèrent sur un navire qui faisait voile pour la Palestine. A Jérusalem, théâtre de la Passion du Sauveur, Jean Zuaze et Jean de la Pouille se sentirent plus que jamais embrasés du désir du martyre; et, à l'exemple de saint François d'Assise, leur patriarche, qui avait prêché la foi au soudan d'Égypte ou de Babylone (1), ils évangélisèrent cette contrée. Arrivés à Alexandrie (Pl. LXXXIV, n° 1), ils y furent reçus avec charité par un chrétien qui logeait ordinairement les Franciscains. Leur hôte leur représenta d'abord le voyage du Caire comme une entreprise pleine de dangers. La perspective de ces périls ne les décourageant pas, il ne songea plus qu'à les animer par ses paroles. Les deux missionnaires, parvenus au Caire (Pl. LXXXIV, n° 2), y rencontrèrent un juif italien, dont la maison leur servit d'abri. Environnés d'une si grande multitude d'infidèles, ils demandaient à Dieu de leur donner les lumières et la force nécessaires pour les tirer des ténèbres, dussent-ils endurer les plus cruels supplices : mais ils ignoraient l'arabe et le copte, de même que ceux qu'ils voulaient instruire n'entendaient pas les langues d'Europe. L'idée leur vint alors d'aller trouver le gouverneur du Caire, qui sans doute comprendrait l'italien; et ils ne doutèrent pas que, s'ils réussissaient à le convertir, tout le peuple ne vînt par lui à la vérité catholique. Cette résolution arrêtée, ils confièrent, comme un grand secret, à leur hôte, qu'ils avaient des choses importantes à communiquer au chef musulman. Sur le rapport du juif, qui crut se concilier par sa diligence les bonnes grâces du gouverneur, ce dernier donna audience aux religieux, et leur demanda quelle était la communication qu'ils voulaient lui faire. Jean Zuaze, en ce moment si ardemment désiré, lui dit, avec tout le zèle et toute la liberté d'un apôtre, qu'il ne s'agissait de rien moins que de lui montrer le véritable chemin du ciel. Le gouverneur, dans son étonnement, laissa le religieux développer sa doctrine : mais la colère succéda à la surprise; puis, la vue de ces visages amaigris par le jeûne faisant naître la pitié, le chef musulman s'imagina que le défaut de nourriture avait ébranlé la raison des deux Capucins. Par son ordre, on les arrêta, mais pour leur prodiguer de bons traitements, dont le but était de leur faire embrasser l'islamisme. On les conduisit ensuite devant le juge ou cadi, qui leur demanda s'ils n'étaient pas venus au Caire afin de se déclarer disciples de Mahomet. Les intrépides confesseurs répondirent qu'ils étaient chrétiens,

(1) Voyez ci-dessus, p. 2.

et qu'ils ne voyaient dans Mahomet qu'un fourbe audacieux, au joug duquel ils voulaient soustraire tant d'âmes abusées. Le juge irrité les fit fouetter cruellement : les deux martyrs, remerciant Jésus-Christ de cette épreuve, le prêchèrent sous le fouet des musulmans attroupés. De l'obscure prison où on les jeta ensuite, les membres liés par des fers pesants, on les ramena, exténués de faim, devant le cadi. Ils retrouvèrent toute leur vigueur pour le presser de renoncer à l'islamisme et de rendre hommage à la divinité de Jésus-Christ. Le juge, dans sa colère, ordonna de les tourmenter d'une manière plus cruelle. Ils furent ainsi amenés plusieurs fois en présence du cadi et éprouvés par d'atroces douleurs, jusqu'à ce que le juge, désespérant de leur faire accepter les honteuses livrées du faux prophète, les condamnât à mourir de faim et de soif en prison. De retour dans leur cachot, après cette sentence, ils s'y agenouillèrent, et célébrèrent d'une voix expirante les louanges du Roi des martyrs, qui ne tarda point à couronner leur constance. Sur ces entrefaites, c'est-à-dire l'an 1551, un agent diplomatique du roi de France, ayant entendu parler des deux Capucins, qu'il croyait encore en vie, les réclama du gouverneur du Caire ; mais on ne trouva que leurs précieuses reliques. Néanmoins, suivant *les Chroniques des Frères-Mineurs* (1), Jean de la Pouille aurait survécu à Jean Zuaze ; il se serait dirigé vers une autre ville mahométane, où son zèle l'aurait fait enfermer dans une tour, du haut de laquelle il évangélisait encore les infidèles ; livré aux flammes, il aurait été préservé deux fois de leur action dévorante ; lapidé enfin, et dégagé des liens du corps, il se serait alors réuni dans le sein de Dieu au compagnon de son apostolat. Le courage admirable de ces deux Capucins étonne moins qu'il n'édifie, lorsqu'on songe qu'une Espagnole, nommée Marie, remplie de l'Esprit de Dieu, osa, le jour des Rameaux, parcourir toutes les rues de Jérusalem un crucifix à la main, et en détestant l'impiété de Mahomet (2). Saisie par les Turks, elle fut jetée dans un grand feu, allumé devant l'église du Saint-Sépulcre, et subit ce martyre avec une intrépidité qui confondit les infidèles, lesquels ne pouvaient s'expliquer qu'une simple femme fût allée au-devant de la mort pour glorifier Jésus-Christ. Les Turks vendirent les os de Marie aux chrétiens, qu'on vit saintement jaloux de se partager ces précieuses reliques. Cependant, les Capucins développaient leurs missions. Dans leur ordre, Ignace se distingua non-seulement par d'éminentes vertus, mais encore par ses talents pour la chaire, et par une connaissance très-étendue des langues grecque et hébraïque (1). Le P. Morin, son général, l'ayant envoyé dans l'île de Crète, aujourd'hui Candie, avec le titre de commissaire, il se comporta dans cette mission d'une manière si édifiante, et ses travaux produisirent des fruits si abondants, qu'il mérita le titre honorable d'*Apôtre des Crétois*. Après avoir formé ces peuples à la piété par ses instructions et par ses exemples, il mourut saintement à la Canée, le 1er septembre 1570. Il y fut inhumé, et les miracles qui s'opérèrent à son tombeau lui méritèrent la vénération des chrétiens de cette île, quoique l'Église ne lui ait point encore décerné le titre de bienheureux.

Les Jésuites visitèrent l'Égypte, où les Capucins Jean Zuaze et Jean de la Pouille venaient de soutenir si glorieusement les combats du Seigneur. Gabriel, patriarche d'Alexandrie, ayant écrit, l'an 1560, au Pontife romain de lui envoyer des missionnaires pour les Coptes, Pie IV n'avait pas manqué d'accueillir une prière qui faisait présager la réunion si vivement désirée par ses prédécesseurs, et il avait désigné comme ses nonces en Égypte les Jésuites Christophe Rodriguez et Jean-Baptiste Élian, qui arrivèrent l'an 1561 au Caire, résidence du patriarche. Les prêtres schismatiques, pressentant leur défaite, recoururent à la violence plutôt qu'à la discussion. Ils ameutèrent la foule ignorante contre les nonces. Les Juifs, qui par leur fortune formaient une puissance, s'associèrent à ce mouvement. Aussi Rodriguez et Élian n'eurent-ils que le temps de racheter quelques chrétiens de l'esclavage, et ils retournèrent en Italie avec un député que le patriarche envoyait au concile de Trente. Un essaim plus nombreux de Jésuites aborda plus tard à l'extrémité occidentale de

(1) T. IV, p. 147.
(2) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 557.

(1) Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. I, p. 238.

e fût allée
us-Christ.
aux chré-
e partager
les Capu-
Dans leur
ement par
ses talents
sance très-
raïque (1).
voyé dans
, avec le
dans cette
et ses tra-
lants, qu'il
les Crétois.
a piété par
, il mourut
mbre 1570.
s'opérèrent
vénération
l'Église ne
e de bien-

où les Capu-
lle venaient
bats du Sei-
ndrie, ayant
de lui en-
ptes, Pie IV
e prière qui
ment désirée
igné comme
Christophe
qui arrivè-
patriarche.
ant leur dé-
lutôt qu'à la
e ignorante
par leur for-
ocièrent à ce
an n'eurent-
es chrétiens
n Italie avec
it au concile
x de Jésuites
cidentale de

des saints des
8.

Martyre de Serpa

Martirio di Serpa — Martirio de Serpa

Martyre de Cirano

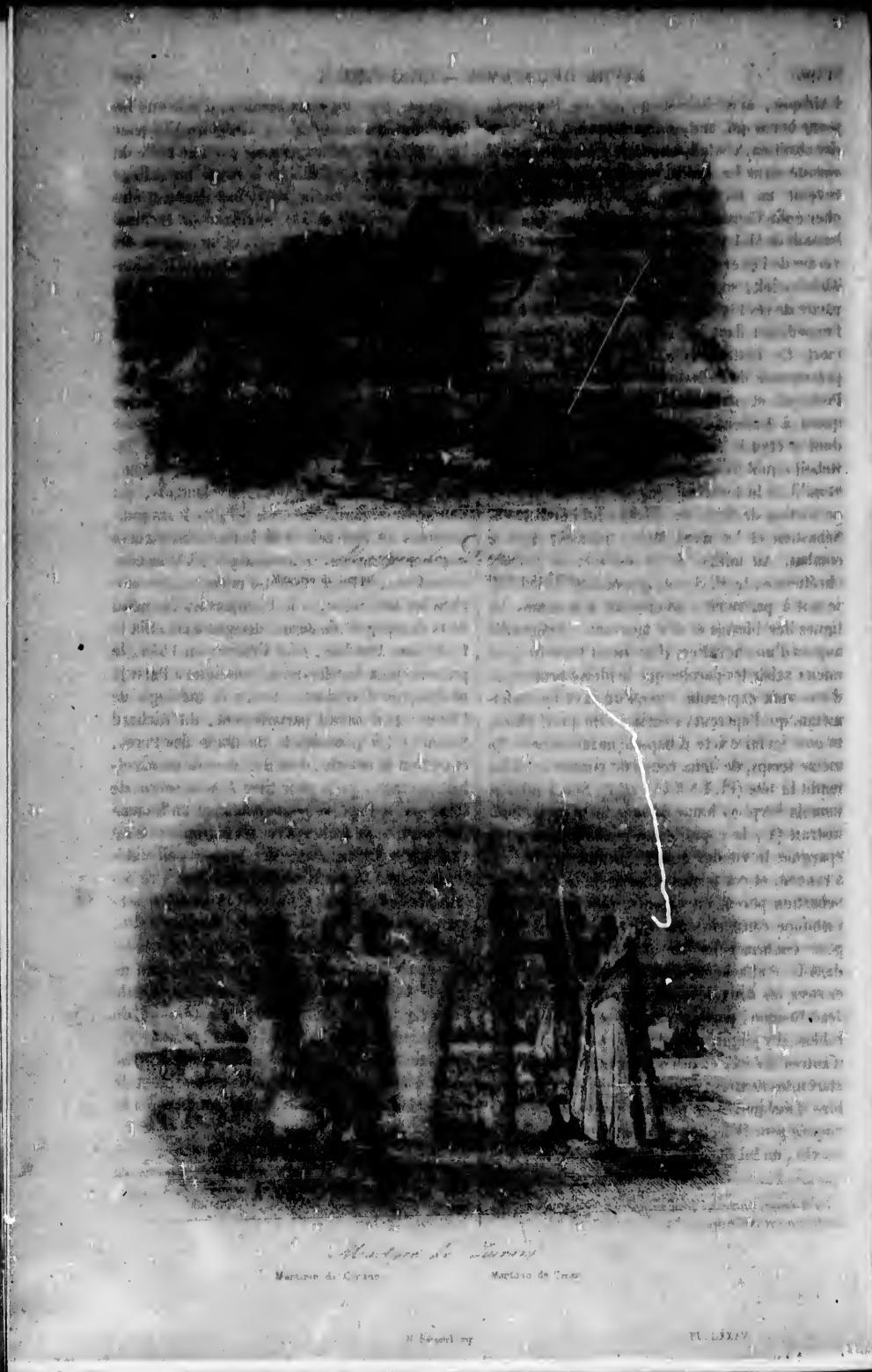
Martirio di Cirano — Martirio de Ciran

l'Afrique, avec Sébastien, roi de Portugal, jeune héros qui, ambitionnant le titre d'Alexandre chrétien, voulait soumettre l'Afrique, passer ensuite dans les Indes, pénétrer dans la Perse, revenir en Europe par la Turquie, et arracher enfin Constantinople à l'islamisme. Une ambassade de Muley-Mohammed-Mouthaser, souverain de Fez et de Maroc, que le vieux Muley-Abdelmelek, son oncle, avait dépouillé d'une partie de ses États, détermina Sébastien à hâter l'expédition dans laquelle il devait trouver la mort. Ce triste résultat n'échappa point à la prévoyance du P. Maurice Serpi, né à Viana en Portugal, et confesseur du roi; car, en s'embarquant à Lisbonne avec douze autres Jésuites dont il était le supérieur, il dit au P. Amator Rebello qu'il l'embrassait pour la dernière fois, et qu'il ne le reverrait plus que dans le ciel. La prédiction de Serpi se vérifia, le 4 août 1778. Sébastien et les deux Muley périrent dans le combat. Au milieu de la déroute de l'armée chrétienne, le P. Serpi, descendant de cheval, se mit à parcourir, un crucifix à la main, les lignes des blessés et des mourants. Agenouillé auprès d'un chevalier, il inclinait l'oreille pour mieux saisir les paroles que le blessé prononçait d'une voix expirante, lorsqu'un cavalier mahométan, qui l'aperçut, s'écria : « Hé quoi! chien, tu oses ici faire acte d'impiété nazaréenne! » En même temps, de deux coups de cimeterre, il lui fendit la tête (Pl. LXXXV, n° 1). Si cet infidèle immola Serpi en haine du sacrement qu'il administrait (1), la cupidité des musulmans leur fit épargner la vie des autres Jésuites. On les mit à rançon, et ces tristes témoins de la défaite de Sébastien purent en raconter tous les détails à Lisbonne consterné. En 1580, Grégoire XIII, pour confirmer les Maronites du mont Liban dans leur attachement à l'Église romaine, leur envoya les deux Jésuites Jean-Baptiste Eliau et Jean Brunon, porteurs d'aumônes très-considérables. Il y joignit un Catéchisme écrit en arabe, d'autres livres, et des ornements d'église. Les Maronites reçurent ces présents dans une assemblée d'évêques et de prêtres, qui avait été convoquée pour l'élection d'un patriarche. Dès qu'il fut élu, on lui fit faire sa profession de foi, et il s'occupa, avec les deux Jésuites, d'instruire les Maronites. La sollicitude de Grégoire XIII pour ces peuples est encore attestée par une bulle du 27 juin 1584, qui établit à Rome un collége dans lequel de jeunes Maronites devaient être formés à la piété et aux sciences : un cardinal fut nommé pour le gouverner, et on assigna des revenus pour son entretien. Comme les missionnaires envoyés d'Italie au Liban n'y demeuraient pas assez longtemps, les Maronites retournèrent facilement sur plusieurs points aux erreurs qu'ils venaient d'abandonner. D'un autre côté, les enfants qui arrivaient d'Asie au collége de Rome, ne réunirent pas toujours les conditions d'âge et de capacité nécessaires pour qu'ils devinssent des sujets utiles. Enfin les élèves de ce collége, de retour dans leur patrie, n'y furent pas toujours pourvus d'emplois, qui leur auraient permis de faire profiter leurs compatriotes de leur zèle et de leurs connaissances acquises en Europe. Déterminé par ces trois considérations, le Pape résolut d'envoyer un nonce chez les Maronites, et le P. Aquaviva, général de la Compagnie de Jésus, désigna à cet effet le P. Jérôme Dandini, né à Césène, en 1554, le premier de sa Société qui ait enseigné à Paris la philosophie d'Aristote. « Outre la théologie de l'École, qu'il savait parfaitement, dit Richard Simon (1), il possédait la théologie des Pères, et surtout la morale, dont il a composé un excellent ouvrage, qui a pour titre *Ethica sacra*, de sorte que le Pape ne pouvait choisir un homme plus capable de traiter avec les Maronites. Il est vrai que la connaissance des langues orientales lui manquait; mais il suppléa aisément à ce défaut par le moyen des interprètes dont il se servit. » Dandini partit de Rome le 15 juin 1583, et s'embarqua à Venise, le 14 juillet, en habit de pèlerin et sous un nom d'emprunt, afin de mettre en défaut les espions qui eussent signalé le voyage d'un envoyé du Pape. A la fin du mois il arriva à Candie, dont il dit notamment (2) : « La coutume des femmes de cette île est de ne point sortir de leurs maisons pendant tout le jour, non pas même pour aller à la messe ni à la

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ [illegible] militans*, p. 181.

(1) *Voyage du mont Liban, traduit de l'italien par R. P. Jérôme Dandini, nonce en ce pays-là*, [illegible] face.

(2) *Ibid.*, p. 18.



[1596]
l'Afriqu
jeune hé
dre chré
ensuite
revenir
cher enf
bassade
verain d
Abdelme
partie de
l'expédit
mort. C
prévoya
Portugal
quant à
dont il é
Rebello
et qu'il n
prédictio
Sébastien
combat.
chrétienn
se mit à
lignes de
auprès d'
mieux sa
d'une voi
métan, qu
tu oses ic
même ten
fendit la
immola S
nistrait (
épargner
à rançon,
Sébastien
Lisbonne
pour co
dans leu
envoya l
Jean Bru
rables. Il
d'autres
Maronite
blée d'év
voquée p
fut élu,

(1) Tan
profusione

l'Afrique, avec Sébastien, roi de Portugal, jeune héros qui, ambitionnant le titre d'Alexandre chrétien, voulait soumettre l'Afrique, passer ensuite dans les Indes, pénétrer dans la Perse, revenir en Europe par la Turquie, et arracher enfin Constantinople à l'islamisme. Une ambassade de Muley-Mohammed al Monthaser, souverain de Fez et de Maroc, que le vieux Muley-Abdelmelek, son oncle, avait dépouillé d'une partie de ses États, détermina Sébastien à hâter l'expédition dans laquelle il devait trouver la mort. Ce triste résultat n'échappa point à la prévoyance du P. Maurice Serpi, né à Viana en Portugal, et confesseur du roi; car, en s'embarquant à Lisbonne avec douze autres Jésuites dont il était le supérieur, il dit au P. Amator Rebello qu'il l'embrassait pour la dernière fois, et qu'il ne le reverrait plus que dans le ciel. La prédiction de Serpi se vérifia, le 4 août 1778. Sébastien et les deux Muley périrent dans le combat. Au milieu de la déroute de l'armée chrétienne, le P. Serpi, descendant de cheval, se mit à parcourir, un crucifix à la main, les lignes des blessés et des mourants. Agenouillé auprès d'un chevalier, il inclinait l'oreille pour mieux saisir les paroles que le blessé prononçait d'une voix expirante, lorsqu'un cavalier mahométan, qui l'aperçut, s'écria : « Hé quoi ! chien, tu oses ici faire acte d'impiété nazaréenne ! » En même temps, de deux coups de cimeterre, il lui fendit la tête (Pl. LXXXV, n° 1). Si cet infidèle immola Serpi en haine du sacrement qu'il administrait (1), la cupidité des musulmans leur fit épargner la vie des autres Jésuites. On les mit à rançon, et ces tristes témoins de la défaite de Sébastien purent en raconter tous les détails à Lisbonne consterné. En 1580, Grégoire XIII, pour confirmer les Maronites du mont Liban dans leur attachement à l'Église romaine, leur envoya les deux Jésuites Jean-Baptiste Élian et Jean Brunon, porteurs d'aumônes très-considérables. Il y joignit un Catéchisme écrit en arabe, d'autres livres, et des ornements d'église. Les Maronites reçurent ces présents dans une assemblée d'évêques et de prêtres, qui avait été convoquée pour l'élection d'un patriarche. Dès qu'il fut élu, on lui fit faire sa profession de foi, et il s'occupa, avec les deux Jésuites, d'instruire les Maronites. La sollicitude de Grégoire XIII pour ces peuples est encore attestée par une bulle du 27 juin 1584, qui établit à Rome un collége dans lequel de jeunes Maronites devaient être formés à la piété et aux sciences : un cardinal fut nommé pour le gouverner, et on assigna des revenus pour son entretien. Comme les missionnaires envoyés d'Italie au Liban n'y demeuraient pas assez longtemps, les Maronites retournèrent facilement sur plusieurs points aux erreurs qu'ils venaient d'abandonner. D'un autre côté, les enfants qui arrivaient d'Asie au collége de Rome, ne réunirent pas toujours les conditions d'âge et de capacité nécessaires pour qu'ils devinssent des sujets utiles. Enfin les élèves de ce collége, de retour dans leur patrie, n'y furent pas toujours pourvus d'emplois, qui leur auraient permis de faire profiter leurs compatriotes de leur zèle et de leurs connaissances acquises en Europe. Déterminé par ces trois considérations, le Pape résolut d'envoyer un nonce chez les Maronites, et le P. Aquaviva, général de la Compagnie de Jésus, désigna à cet effet le P. Jérôme Dandini, né à Césène, en 1554, le premier de sa Société qui ait enseigné à Paris la philosophie d'Aristote. « Outre la théologie de l'École, qu'il savait parfaitement, dit Richard Simon (1), il possédait la théologie des Pères, et surtout la morale, dont il a composé un excellent ouvrage, qui a pour titre *Ethica sacra;* de sorte que le Pape ne pouvait choisir un homme plus capable de traiter avec les Maronites. Il est vrai que la connaissance des langues orientales lui manquait; mais il suppléa aisément à ce défaut par le moyen des interprètes dont il se servit. » Dandini partit de Rome le 15 juin 1596, et s'embarqua à Venise, le 14 juillet, en habit de pèlerin et sous un nom d'emprunt, afin de mettre en défaut les espions qui eussent signalé le voyage d'un envoyé du Pape. A la fin du mois il arriva à Candie, dont il dit notamment (2) : « La coutume des femmes de cette île est de ne point sortir de leurs maisons pendant tout le jour, non pas même pour aller à la messe ni à la

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 181.

(1) *Voyage du mont Liban, traduit de l'italien du R. P. Jerosme Dandini, nonce en ce pays-là*, etc., préface.

(2) *Ibid.*, p. 18.

prédication ; cependant, elles courent par troupes toute la nuit, et le plus souvent avec des hommes, et entrent dans les églises, qu'on laisse ouvertes exprès. Cette coutume est blâmable, non-seulement parce que ces femmes ne satisfont point à leur devoir envers Dieu, mais aussi parce qu'elle est contre l'honnêteté ; car ce serait une chose bien plus édifiante, si elles allaient de jour modestement à l'église, que d'y aller tumultuairement la nuit. J'aurais bien des choses à dire, si je voulais rapporter toutes les saletés des prélats, des prêtres et des autres ecclésiastiques de cette nation, leur séparation de l'Église latine, les malédictions et les excommunications qu'ils fulminent contre elle dans les jours les plus saints, et lorsque nous prions Dieu pour leur conversion. Je ne veux aussi rien dire de leur rit, de leur orgueil, de leur obstination, de leur manquement de foi, de la difficulté qu'il y a de traiter avec eux, de leurs enchantements, de leurs superstitions, de leurs horribles et continuels blasphèmes, qu'on ne peut apprendre sans horreur. Enfin saint Paul a eu raison de dire, après un de leurs poëtes : « Ceux de Crète « sont toujours menteurs. Ce sont de méchantes « bêtes, des gourmands et des paresseux », et de le confirmer en ajoutant : « Ce poëte dit vrai. » Les Jésuites Benedetto Benedetti et François Parochetti étaient en mission à Candie, lorsque Dandini y relâcha, avec le P. Fabio Bruno, son compagnon, et le jeune Maronite Joseph Élian, son interprète. Le nonce mouilla aussi dans l'île de Chypre. Le 1er septembre, il arriva au monastère de Kanoubin, résidence du patriarche des Maronites (1). « Je fus reçu, dit-il (2), avec de grands témoignages de joie, et au son de trois cloches considérables, qui sont là par un privilége tout particulier. J'allai premièrement à l'église, et ensuite à la maison du patriarche. Je trouvai l'église assez belle, néanmoins un peu obscure, et mal entretenue. Pour ce qui est du patriarche, je le saluai dans une petite chambre, où il n'y avait aucune tapisserie, parce qu'il fait profession de la vie monastique, et que l'avarice insatiable des Turks ne lui permet pas d'être mieux accommodé. Je le trouvai assis sur son lit, le turban de patriarche en tête ; et, après lui avoir fait la révérence, je lui présentai le bref de Sa Sainteté, qu'il baisa fort dévotement, et il le mit ensuite sur sa tête, ce qui est une marque de respect en ce pays-là. Il observa la même cérémonie, quand je lui donnai les lettres du cardinal protecteur et de notre Père général. » Dans un synode convoqué à la demande du nonce, le patriarche dit avoir toujours suivi et vouloir toujours suivre à l'avenir l'Église romaine en toutes choses. Le premier diacre (administrateur temporel), enchérissant sur ces paroles, s'écria : « Oui, nous la voulons suivre, et ne nous en séparer jamais, quelque part qu'elle aille, quand bien même elle irait en enfer. » A peine le synode était-il terminé, que Dandini, qui visitait les environs, fut prévenu de la maladie du patriarche. Il retourna à toute bride à Kanoubin, mais le vieillard était déjà mort. « Nous le trouvâmes, dit-il, dans l'église, assis dans une chaire, revêtu de ses habits sacrés, ayant la mître en tête et la crosse de patriarche à la main. Il y avait là plusieurs de ses parents, tant hommes que femmes, qui pleuraient et se débattaient effroyablement toute la nuit. Le lendemain, il survint beaucoup plus de monde, et entre autres un grand nombre de prêtres, qui se réunirent pour l'enterrer. Les deux diacres s'y trouvèrent aussi. On le porta à midi au tombeau ordinaire des patriarches, qui n'était loin de là que de la portée d'un fusil. Il y a grande dévotion dans ce lieu-là, depuis que sainte Marine y a fait pénitence. On l'enferma donc dans cette grotte, assis dans une chaire de bois. » Sous le successeur qu'on ne tarda point à lui donner, les décisions adoptées par le synode furent confirmées et reçurent même des additions. Dandini, s'étant ainsi acquitté de sa mission, fit le pèlerinage de Jérusalem, puis s'embarqua pour l'Italie, non sans courir des dangers sérieux dans ce voyage. Le 22 octobre 1597, il rendit compte au Pape de tout ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait fait. Ce célèbre Jésuite, après avoir rempli plusieurs emplois importants dans son ordre, mourut à Forli, le 29 novembre 1634. Richard Simon, qui a traduit la Relation de son voyage de l'italien en français, s'est abstenu de reproduire ce qui regarde la Palestine, parce qu'il ne s'y trouve rien de nouveau. Les remarques du traducteur tiennent plus de place que l'ouvrage

(1) Voyez ci-dessus, p. 265, col. 2.
(2) *Voyage du mont Liban*, p. 76.

lui-même, et elles sont aussi instructives que celles du Jésuite italien. Nous ne développerons pas davantage les travaux apostoliques de la famille de saint Ignace dans le Levant.

A l'égard des Dominicains, leur congrégation des Frères-voyageurs en Orient pour la propagation de la foi catholique existait toujours. Après avoir rempli pendant deux ans les fonctions de vicaire général de cette congrégation, le P. Benoît Filicaïa y fut maintenu pour deux autres années par le chapitre général de l'ordre tenu à Rome en 1553 (1). Le saint Siége, qui ne perdait pas de vue la Syrie, chargea l'an 1555 d'une mission pour ce pays le P. Ambroise Botigella, Maltais, de la province dominicaine de Sicile, évêque *in partibus infidelium* (2) : ce prélat fit d'heureuses conquêtes sur l'idolâtrie et sur l'islamisme, et le P. Antoine de Sagra, Maltais aussi, qu'il s'était associé, les continua après sa mort. Versé dans la connaissance des langues orientales, il parcourut la Syrie, la Mésopotamie, l'Assyrie, l'Égypte, et d'autres contrées du Levant, en qualité de commissaire apostolique, ramenant les usages et les rites des chrétiens de ces pays à ceux de l'Église romaine, et faisant avancer les catholiques orientaux dans les voies de Dieu. Il exerça ce ministère jusqu'à ce qu'il apprit l'avénement de Pie IV. A la nouvelle de cette élection, il revint à Rome se prosterner aux pieds du nouveau Pontife, lui rendit compte de tout ce qui lui était arrivé, et fut institué évêque d'Acqui le 17 novembre 1564 (3). Ce fut au moment où il terminait sa mission que la famille franciscaine de Terre-Sainte se vit, l'an 1561, expulsée du mont Sion (4).

Les conquêtes des musulmans transformaient chaque année des territoires catholiques et indépendants en pays de mission ; et nous devons montrer, au moins par quelques exemples, comment la foi, menacée par ces envahissements de l'islamisme, résistait aux violences et survivait dans des cœurs généreux.

L'île de Scio, dont les Justiniani étaient encore seigneurs au commencement du XVIe siècle, quoique depuis quelque temps tributaires des Turks, possédait un couvent de Dominicains. Timothée, fils de Jacques Justiniani, né l'an 1502, et nommé Bernard au baptême, y fit profession (1). Il exerça longtemps et avec fruit le ministère de la prédication dans son île natale, où le mélange des Grecs schismatiques avec les Latins, et des chrétiens avec les musulmans, exposait beaucoup les fidèles à se familiariser avec l'erreur ou avec des pratiques impies.

Il ne faut pas confondre Timothée avec Antoine Justiniani, né seulement en 1505 à Scio, et qui prit l'habit de saint Dominique à Gênes en 1524 (2). Ce dernier, après avoir évangélisé sa patrie pendant douze années, fut promu en 1562 à l'archevêché de Naxie, île conquise par les Vénitiens sur les Grecs au commencement du XIIIe siècle, et qui formait un duché appartenant aux Sanudi. A la sollicitation du duc Jean Chrispi, Antoine Justiniani, dont l'expérience eût remédié aux abus et aux désordres accrédités par une longue coutume, ne resta pas longtemps à Naxie, et fut transféré au siége de Lipari dans la mer de Sicile, où il mourut en 1571, après avoir assisté de loin aux ravages des Turks, au bouleversement de sa maison et à la ruine de sa patrie, malheurs accomplis sous les yeux mêmes de Timothée.

Celui-ci, après s'être rendu utile dans la conduite des âmes, remplit la charge de vicaire général de la congrégation des *Religieux voyageurs pour la foi*, puis fut sacré le 21 juillet 1550 évêque d'Aria, dans l'île de Candie, diocèse auquel le Pape unit celui de Calamona l'année suivante. Il assista au saint concile de Trente ; et, l'île de Scio n'ayant point de pasteur, on le préposa en 1564 à la garde de ce troupeau, que des loups ravissants allaient décimer.

Sous prétexte que les princes Justiniani entretenaient des intelligences avec le roi d'Espagne et la république de Gênes, Soliman II ordonna à l'amiral Piali de faire une descente dans l'île de Scio. Elle fut exécutée le 14 avril 1566, pendant que les insulaires, se reposant sur la foi des traités, ne pensaient qu'à célébrer en paix la solennité de Pâques. Aucun ne prit les armes pour se défendre : aussi y eut-il peu de sang ré-

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1553.
(2) *Ibid.*, an. 1555.
(3) *Ibid.*, an. 1564.
(4) Voyez ci-dessus, p. 153, col. 1.

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 295.
(2) *Ibid.*, p. 296.

pendu ; mais les infidèles commirent d'horribles profanations, s'attaquant surtout aux églises pour les piller et les détruire. L'évêque, interrompu dans la célébration des saints mystères, employa inutilement les prières et les larmes pour arrêter des mains sacriléges. En vain il offrit aux musulmans toutes les sommes qu'on pourrait ramasser dans l'île, pour racheter le pillage des lieux saints. Les Turks ne voulurent rien écouter. Ils étaient entrés tout d'abord dans la cathédrale, dédiée sous l'invocation de saint Pierre ; et l'amiral, ayant porté ses mains profanes sur le saint ciboire qui renfermait plusieurs hosties consacrées, demanda à l'évêque si c'était là le Dieu des chrétiens. « C'est lui-même, » répondit le prélat. Sur cette réponse, le Turk jeta avec fureur le ciboire à terre, pendant que l'évêque, percé de la plus vive douleur, lui criait : « Arrête ou tue-moi, avant que je voie les saints mystères foulés à tes pieds. » Il se mit aussitôt à genoux, et recueillit jusqu'aux plus petites parcelles des hosties qu'il put trouver. L'infidèle, en ce moment, n'alla pas plus loin ; mais, dans la suite, il fit raser l'église de Saint-Pierre et abattre toutes les autres, excepté celle de Saint-Dominique que les Turks transformèrent en mosquée. Ces profanations furent infiniment plus sensibles au prélat que la ruine de toute sa famille.

En donnant aux habitants de Scio un juge mahométan, on ôta toute autorité à ceux qui en étaient revêtus depuis plus de deux siècles. Les familles du président et des douze sénateurs, distribuées dans cinq vaisseaux, furent d'abord conduites à Constantinople, et de là transportées en différents pays. Mais il n'y en eut pas de plus maltraitée que celle des Justiniani, et on n'en connaît pas non plus qui, dans cette occasion, ait donné de plus beaux exemples de courage et de foi. Quelques membres de cette ancienne maison, ayant racheté leur liberté au prix de fortes sommes payées à Piali, se retirèrent en Italie. D'autres, transportés à Caffa sur la côte de Crimée, furent rendus à leur patrie par la protection de Charles IX, roi de France. Mais ceux qui souffrirent et se distinguèrent le plus, sans qu'on nous ait conservé leurs noms, furent une vingtaine d'enfants, de dix à douze ans, des différentes branches de la famille Justiniani, qu'on conduisit à Constantinople pour les attacher au service intérieur de Soliman II. La captivité ne leur fit rien perdre des nobles sentiments que les influences réunies de la naissance, de l'éducation et de la religion avaient formés en eux. Ayant toujours devant les yeux les saintes instructions qu'ils avaient reçues de leurs parents, et de l'évêque en particulier, ces jeunes chrétiens se comportèrent à peu près, dans la cour du Grand Seigneur, comme avaient fait autrefois Daniel et ses compagnons dans celle de Nabuchodonosor. On employa la force et la violence pour les circoncire ; mais on ne réussit ni par les menaces, ni par les mauvais traitements, ni par les promesses, à leur persuader de renoncer à la foi dont ils faisaient profession. On les déchira tous à coups de fouet, avec une inhumanité qui en fit mourir plusieurs au milieu des tourments ; et ils résistèrent tous avec la même intrépidité et la même constance. On rapporte que les Turks, voyant un de ces petits martyrs près d'expirer, lui dirent de lever seulement un doigt pour indiquer qu'il renonçait au christianisme : alors le généreux confesseur de Jésus-Christ, ne pouvant plus confesser sa foi de bouche, la confessa par signe ; car il serra si fortement ses doigts en dedans, qu'il ne fut plus possible de lui ouvrir la main, ni pendant le peu de temps qu'il vécut encore, ni après sa mort. Le saint Pape Pie V, dans le consistoire qu'il tint le 6 septembre 1566, n'oublia pas ce fait, et en mentionna un autre qui ne mérite pas moins de louange. Le bacha, chargé de faire exécuter les volontés de son maître sur ces généreux enfants, après avoir été vaincu autant de fois qu'il en vit mourir dans les supplices, sans pouvoir être ébranlés, dit à un des derniers que, s'il s'opiniâtrait davantage à refuser d'embrasser l'islamisme, le bourreau le ferait périr par l'épée, ou bien le précipiterait du haut d'une tour. Le jeune chrétien répondit sans hésiter qu'il ne méritait pas la gloire du martyre, mais que tout ce qu'il souhaitait au monde était de mourir, ainsi que ses frères, pour le nom de Jésus-Christ. Sur cette réponse, et déjà épuisé par les tourments qu'il avait subis, il fut enfermé dans une prison, où il se mit à genoux, priant le Seigneur de le fortifier dans ce rude combat et de lui accorder la grâce de mourir fidèle : après trois jours entiers passés dans ce saint exercice, il rendit son esprit à Dieu. L'évêque de Scio peut avoir été témoin de tous ces faits, ou les avoir appris sur les lieux ; car, bien que les infidèles lui eussent per-

mis de demeurer dans l'île, il se rendit à Constantinople, soit pour racheter quelques captifs, soit pour solliciter le libre exercice de la religion catholique et la faculté de rebâtir une église, ce qu'il obtint enfin de Sélim II, fils de Soliman II, que la justice divine retira de ce monde avant la fin de la même année 1566. Mais les chrétiens ne jouirent pas longtemps de la liberté que Sélim leur avait accordée d'exercer leur religion dans l'île de Scio. L'évêque, après avoir beaucoup souffert sans rien négliger de tout ce qu'un zèle éclairé pouvait lui inspirer pour soutenir et consoler les restes de son peuple, dans cette île désolée, fut enfin obligé de se retirer, pour n'être pas tous les jours le témoin involontaire de mille profanations. Il vint en Italie, et fut transféré par Pie V au siége de Strongoli en Calabre; diocèse qu'il gouverna depuis l'an 1568 jusqu'en 1571, époque de sa mort.

On a de lui une courte Relation de ce qui se passa dans l'île de Scio, quand elle fut surprise et pillée par les Turks.

Le christianisme florissait encore dans l'île de Chypre sous la domination vénitienne, lorsque Ange Calépius, issu d'une noble famille grecque, naquit à Nicosie vers l'an 1530 (1). Soit que ses ancêtres se fussent préservés du schisme de leur nation, soit qu'après la séparation ils se fussent réunis à l'Église romaine, Calépius, élevé dans les écoles catholiques, embrassa vers 1548 l'institut des Frères-Prêcheurs dans le couvent de Saint-Dominique à Nicosie. Par sa piété et par sa science, il se fit un nom dans son ordre, reçut le degré de docteur et le titre de vicaire général de la Terre sainte, et, après avoir annoncé la foi avec fruit pendant la paix, il souffrit généreusement pour sa défense pendant la guerre, s'exposant même à la mort afin d'empêcher que ses compatriotes, après avoir perdu la liberté, ne perdissent encore leurs pures croyances.

Nicosie, séjour ordinaire des anciens rois de Chypre et ensuite du gouverneur vénitien, fut assiégé par les Turks, sous Sélim II, l'an 1570. Durant ce siége long et meurtrier, Calépius remplit le jour et la nuit tous les devoirs d'un bon citoyen, d'un zélé ministre de l'Évangile. Il ne cessa d'exhorter les habitants et les soldats à soutenir en braves et à repousser les efforts des infidèles, qui menaçaient leur patrie et leur religion. Malgré le feu des assiégeants, il se trouvait partout, et procurait à tous les secours spirituels ou corporels dont ils avaient besoin. Dieu permit qu'après quarante-huit jours la place fût forcée et saccagée. Le Turk, irrité de ses pertes, passa au fil de l'épée plus de vingt mille personnes sans distinction d'âge, ni de condition, ni de sexe; et, pendant les trois jours que dura cet horrible carnage, Calépius, comme un ange consolateur, se multiplia auprès des victimes, qu'il encourageait à préférer sans hésitation la pureté de leur corps et l'intégrité de leur foi à la conservation de leur vie. Il vit les ministres des autels, ses amis et ses proches parents, cruellement égorgés. Il vit Lucrèce Calépia, sa mère chérie, sous le cimeterre d'un Turk, qui lui coupa la tête dans sa propre demeure entre les bras d'une servante éplorée. Quoique exposé au même traitement, il ne songea pas à s'enfuir : il ne craignait pas assez la cruauté des musulmans, pour s'y soustraire en manquant aux devoirs de la charité qui lui prescrivait de veiller au salut de ses frères; et le Seigneur le conserva, parce qu'il voulait rendre son ministère plus longtemps utile au prochain.

Dépouillé de ses vêtements et chargé de chaînes, il fut confondu avec les autres captifs et vendu plus d'une fois. Un certain Osma, capitaine d'une galère, l'ayant eu en dernier lieu pour esclave, se prépara à l'emmener à Constantinople : mais, avant de sortir du port, Calépius fut témoin d'un événement fort singulier. Dans le pillage de Nicosie, les Turks avaient réservé pour Sélim II un certain nombre de femmes et de jeunes filles les plus douées des grâces de la nature, quelques jeunes gens les mieux faits, les objets les plus précieux, et l'on en avait chargé trois vaisseaux qui devaient se diriger vers le Bosphore. Mais, pendant qu'on attendait un vent favorable, l'une des captives, dont l'histoire ne nous a point transmis le nom, craignant moins la mort que la honte, mit le feu à l'un des navires. Les flammes, en un instant, se communiquèrent aux deux autres; et, à l'exception de sept ou huit Turks qui gagnèrent à la nage le bord de la mer, tout fut consumé par le feu ou englouti dans les eaux. Les vainqueurs y

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 686.

périrent avec les vaincus. Cependant, Osma, arrivé à Constantinople avec son captif, le traita avec assez d'humanité. Il lui voua même tant d'estime et d'affection, qu'il le fit manger à sa table, et lui permit d'aller où il voudrait pourvu qu'il ne sortît point de la ville. Le P. Ange ne profita de cette liberté que pour faire à Constantinople ce que Tobie avait fait autrefois à Ninive. Il visitait chaque jour les autres captifs, les soulageait selon son pouvoir, les consolait dans leurs peines qu'il leur apprenait à rendre méritoires par la patience et la soumission aux ordres de la Providence. «Nous avons tous péché, leur disait-il, nous avons irrité le ciel par nos crimes; mais nous pouvons l'apaiser par notre humiliation et par de dignes fruits de pénitence. Si le Seigneur nous châtie, il ne nous a point rejetés, puisqu'il nous donne encore le temps et les moyens de satisfaire à sa justice. Revenons donc à lui de tout notre cœur; et, après avoir été assez ingrats pour mépriser sa loi lorsqu'il nous comblait de bienfaits dans notre patrie, efforçons-nous maintenant de lui plaire en recevant de sa main ce que nous souffrons sur cette terre étrangère. Nous ne serons pas si malheureux, si nous sommes fidèles.» Le saint religieux, dont le nom était depuis longtemps connu à Rome, ne fut point oublié par le maître général Séraphin Covalli et par Pie V, qui lui envoyèrent quatre cents écus d'or pour sa rançon. Après quatre mois d'esclavage, Osma le mit en liberté le 4 janvier 1571.

Calépius pouvait dès lors retourner en Chypre, ou aller jouir d'un meilleur sort dans quelque ville d'Italie : la charité de Jésus-Christ, qui le pressait, ne lui permit pas de prendre ce parti. Touché de l'état de souffrance dans lequel il voyait ses compatriotes, plus alarmé encore du danger qui menaçait leur foi, frappé de ce que plusieurs avaient déjà apostasié dans l'espoir d'un traitement moins dur, sachant que beaucoup d'autres succomberaient à la tentation s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, le charitable Dominicain se crut dans un cas où tout chrétien, et à plus forte raison un prêtre, doit généreusement exposer son repos, sa liberté, sa vie même, pour sauver ses frères. Il s'arrêta donc à Constantinople, occupé sans relâche d'œuvres de miséricorde. Si cette capitale de l'empire ottoman renfermait un grand nombre d'esclaves, on y trouvait aussi plusieurs riches négociants, outre les représentants des puissances chrétiennes. Calépius allait solliciter les libéralités des uns pour soulager les autres; et, en distribuant à ceux-ci dans leurs cachots les aumônes qu'il avait amassées, il les rendait plus attentifs à ses discours pathétiques, plus capables par conséquent des saintes résolutions qu'il voulait leur inspirer. Il eut la consolation et la gloire de rappeler plusieurs apostats à la foi, et d'en racheter même quelques-uns, qu'il déroba au péril d'une rechute en leur procurant la liberté. Mais les infidèles ne lui laissèrent pas toujours la même facilité de voir leurs esclaves et de leur parler. Devenus plus soupçonneux et plus irrités contre les chrétiens depuis qu'ils avaient été battus à la fameuse journée de Lépante, ils commencèrent à inquiéter le P. Ange de diverses manières; ils le menacèrent, et l'accusèrent enfin devant leurs juges comme l'ennemi le plus déclaré de l'islamisme et l'espion du Pape. De ces deux chefs d'accusation, le second demeura sans preuve, comme il était sans fondement. Mais le premier, dont le confesseur de Jésus-Christ tirait honneur, suffisait pour entraîner sa perte : aussi fut-il chargé une seconde fois de chaînes et jeté dans un obscure prison. Calépius soutint cette épreuve, sans en être surpris ni ébranlé. Remerciant le Seigneur de ce qu'il l'avait jugé digne de souffrir quelque chose pour son amour, il se préparait à lui faire le sacrifice de sa vie, lorsque la Providence en disposa autrement. Le P. Ange avait été arrêté le 3 février 1572; et, dès que ses amis avaient eu connaissance de sa captivité, ils s'étaient employés d'une manière efficace auprès de ceux qui pouvaient obtenir sa délivrance. Quelques notables de Raguse, en ce moment à Constantinople, donnèrent une somme considérable pour sa rançon. Abamachi, nouveau roi d'Alger, appuya de son crédit les sollicitations de l'ambassadeur de France. Toutefois le juge musulman ne consentit à relâcher le prisonnier qu'à condition qu'il s'éloignerait aussitôt de Constantinople, où ses discours et ses démarches nuisaient à l'islamisme. On refusa au P. Ange la consolation de revoir pour la dernière fois ces captifs, qu'il portait toujours dans son cœur : mais on ne put lui faire perdre la résolution de les servir de loin comme de près.

Pour y réussir, il se rendit en Italie, et Pie V le reçut avec bonté. Au sortir de Rome, il parcourut les autres villes principales de ce pays, où plusieurs riches Cypriotes s'étaient réfugiés. Bologne, Florence, Milan, Venise et Naples en étaient presque remplis. Le serviteur de Dieu, avocat de tous ceux qui gémissaient dans l'esclavage, parla pour eux, et représenta leur misère d'une manière si touchante qu'on résolut en commun d'y mettre fin. Les pauvres ne refusèrent pas de contribuer à cette œuvre; les riches donnèrent à proportion de leurs revenus; et les sommes que le P. Ange recueillit furent aussitôt consacrées au rachat de plusieurs captifs.

Calépius eut à s'applaudir du concours du célèbre Étienne de Lusignan, pieux et savant Dominicain de la maison royale à laquelle l'île de Chypre avait obéi. Né à Nicosie en 1537, Étienne était entré fort jeune dans le cloître. Arrivé en Italie avec l'évêque de Mégare, son ancien précepteur, au commencement de l'année 1570, il s'y trouvait encore lorsque l'orage, qu'on craignait depuis l'invasion de l'île de Scio, éclata sur sa patrie. Deux de ses frères, Hercule et Jean-Philippe de Lusignan, furent tués en combattant, pour la défense de l'île, contre les infidèles, le premier sur les murs de Nicosie, le second à Famagouste. Étienne de Lusignan avait plusieurs neveux, fils de sa sœur Hélène et de Démétrius Paléologue; et ces jeunes enfants venaient d'être emmenés captifs à Constantinople, avec leur tante Élisabeth, religieuse qui n'avait pas encore prononcé ses vœux. Il n'en fallait pas tant pour exciter Étienne à agir de concert avec le P. Ange, en faveur de compatriotes, d'amis et de parents. Ils s'occupèrent l'un et l'autre, pendant plusieurs années, de cette œuvre de charité, et de temps en temps ils eurent le plaisir de voir revenir de Constantinople plusieurs de ceux dont on avait rompu les fers. Leur consolation aurait été parfaite, s'il leur avait été permis d'aller en personne visiter et encourager les autres, ou partager leurs souffrances, en attendant qu'on pût procurer la liberté à tous. Ils se servirent aussi de la plume pour faire connaître dans tous les royaumes chrétiens, particulièrement dans les cours des princes, la triste situation où se trouvaient tant d'illustres familles, arrachées à leur patrie et réduites à servir, comme de vils esclaves, des maîtres fiers et barbares. Calépius composa les deux Relations qui se trouvent à la fin de l'*Histoire universelle* d'Étienne de Lusignan. L'une est une description exacte et fort touchante de la prise de Nicosie; l'autre représente, avec des couleurs également vives, le sac de Famagouste. L'auteur les écrivit en grec; Étienne de Lusignan les traduisit en italien et en français. On ne peut douter que ces Relations n'aient procuré d'abondantes aumônes pour la délivrance, ou du moins pour le soulagement d'un grand nombre de particuliers qui retournèrent dans l'île de Chypre.

Grégoire XIII, édifié du zèle persévérant d'Ange Calépius et instruit de ses talents, le nomma, le 3 novembre 1583, évêque de Santorin, île de l'archipel, enlevée aux Grecs par Marc Sanudo dans les premières années du XIIIe siècle, et reprise sur la république de Venise par les troupes de Sélim II en 1566, quatre ans avant la conquête de Nicosie et de Famagouste. Santorin est remarquable par son volcan sous-marin, qui depuis vingt siècles, à différentes époques, a produit plusieurs îles (1). Touron (2) pense, contrairement à Fontana (3), que Calépius ne trouva pas le moyen de pénétrer dans son diocèse, ou qu'il ne put y faire un long séjour. Suivant lui, ce prélat mourut à Naples en 1593 ou 1594.

Ce n'était pas seulement dans l'archipel grec que les ministres de Jésus-Christ avaient à souffrir de la part des farouches sectateurs de Mahomet. Ils participaient aussi au calice des douleurs en Arménie, contrée dont nous devons dire ici quelques mots. Le P. Grégoire, Arménien, élu archevêque, avait été confirmé, en 1541, par Paul III, qui le combla de dons, et le renvoya dans sa patrie : mais ce prélat mourut l'année suivante dans l'île de Chypre (4). Paul III, informé des fatigues et des privations supportées par les Frères-Unis, appliqués à cultiver en Arménie la vigne spirituelle, rose fragile qui brillait au milieu des épines de l'islamisme, décida, en 1544, que les archevêques

(1) Voyez dans les *Lettres édifiantes*, t. I, p. 77, édit. in-18, la Relation, en forme de journal, de la nouvelle île sortie de la mer dans le golfe de Santorin.

(2) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 693.

(3) *Monumenta dominicana.*

(4) *Ibid.*, an. 1541.

arméniens, nouvellement élus, qui se rendraient à Rome pour obtenir la confirmation apostolique, seraient à l'avenir affranchis de tous frais, ainsi que leurs compagnons, traités comme prélats domestiques à la cour du Pape, et défrayés par la Chambre apostolique, même pour les dépenses du retour en Orient (1). En 1546, le P. Étienne de Cahors, archevêque élu de Nakchivan, fut confirmé par ce généreux Pontife (2). Dans un chapitre général des Frères-Prêcheurs, célébré à Rome en 1583, la congrégation des Frères-Unis, agrégée depuis si longtemps à cet ordre, commença à tenir rang parmi ses provinces (3); et, depuis lors, les chefs de la famille de saint Dominique parurent redoubler d'attention pour l'accroissement de maisons religieuses, dans lesquelles, au milieu des plus rudes épreuves et malgré les persécutions des mahométans, il se forma toujours de véritables disciples de Jésus-Christ et de fervents prédicateurs de la foi, qui ne cessèrent pas de l'annoncer avec zèle, ni de la défendre avec courage. Ainsi, l'on vit le Père Paul, chef des missionnaires dominicains en Arménie, inhumainement massacré par les Turks, avec presque tous ses religieux et un grand nombre d'autres chrétiens. Par ordre de Sixte V, le maître général Sixte Fabri fit venir de différentes provinces de nouveaux prédicateurs de la foi qu'il envoya en Arménie pour remplacer les premiers, et pour consoler cette Église affligée. Ceci arriva en l'année 1586 (4). Onze années après, en 1597, les Arméniens, pauvres, mais fidèles au Siége apostolique, souffrirent, de la part des Turks et des nestoriens hérétiques, des tribulations sans nombre. Le P. Nicolas, vicaire de l'archevêque, et le P. Raphael, prieur d'un couvent, furent fustigés avec beaucoup d'autres religieux, blessés même, en haine de la foi catholique, forcés de s'éloigner de leur retraite, sans qu'on leur laissât emporter aucune provision, et réduits à mendier de porte en porte pour leur subsistance (5). Le P. Azarias Fridonis, ayant été élu archevêque, le patriarche schismatique arménien le sollicita de reconnaître sa suprématie; mais il repoussa avec constance ses présents et méprisa ses avances, ne voulant reconnaître que le Chef visible de l'Église. Après avoir beaucoup souffert de la part des Turks, il partit pour aller faire confirmer à Rome son élection par Clément VIII, et, le onzième mois de son voyage, il entra dans la capitale du monde chrétien, le 15 août 1602. Le Pape l'accueillit avec bonté, l'interrogea sur le rit latin, et chargea le cardinal d'Ascoli de le sacrer; cérémonie qui eut lieu en 1604. Clément VIII et le sacré-collége eurent par lui des informations sur la chrétienté d'Arménie, sur son attachement à l'Église romaine, et sur les persécutions exercées par les Turks contre les Frères-Prêcheurs et les catholiques arméniens. Enfin, comblé de dons pieux et de secours pécuniaires, l'archevêque rejoignit son troupeau (1).

Mais nous devons parler encore de l'île de Scio, dans laquelle était né, en 1544, Jérôme Justiniani, que son illustre père allait envoyer aux écoles d'Italie, lorsque les troupes de Soliman II envahirent sa patrie (2). Tandis que les infidèles chargeaient de fers la jeune noblesse de l'île, et particulièrement les enfants de la maison des Justiniani, bientôt conduits à Constantinople; Jérôme, que la Providence destinait à être un jour le consolateur et le père de ses concitoyens, fut dérobé aux recherches des Turks et envoyé depuis à Naples. Le couvent des Dominicains, appelé de Sainte-Catherine de Formelle, fut le port où il abrita sa piété et son innocence. Il y reçut l'habit le 17 avril 1570. Ordonné prêtre, il enseigna d'abord la théologie dans les écoles de Naples, et remplit ensuite divers emplois dans son institut. Quand on apprit, en 1597, la mort de Benoît Garreti, évêque de Scio, les qualités connues du P. Jérôme Justiniani le firent regarder comme le plus capable de conduire ce troupeau : tâche d'autant plus difficile que les catholiques qui se trouvaient encore dans le diocèse y étaient mêlés avec des Grecs schismatiques, des Juifs et des musulmans, et qu'ils n'étaient guère distingués des infidèles que par un sur-

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1544.
(2) *Ibid.*, an. 1546.
(3) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. II, p. 127.
(4) Fontana, *Monumenta dominicana*, an 1586; Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. IV, p. 724.
(5) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1597.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1602.
(2) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. V, p. 13.

croît de mauvais traitements ou de tributs, ce qui devenait une nouvelle tentation pour les faibles. Clément VIII manda le P. Jérôme, auquel il dit que le bénéfice qu'on voulait lui confier n'avait rien qui flattât l'ambition ou la cupidité, mais que cela même faisait espérer que le pieux Dominicain ne le refuserait pas. « On sait, ajouta le Pape, quelles sont vos lumières, votre charité et votre fermeté. On compte sur votre zèle: comptez vous-même sur l'assistance du ciel, et disposez-vous à aller sauver le reste de votre peuple, déjà dépouillé des biens de ce monde, et en danger de perdre ceux de l'éternité, si un pasteur vigilant ne vient à son secours. » La réponse du serviteur de Dieu fut précise et modeste. « Saint Père, dit-il, ordonnez. Celui qui aime à se servir des plus faibles instruments pour accomplir son œuvre, approuvera sans doute ce que son Vicaire aura fait. » Sacré à Rome avant la fin de l'année 1597, Justiniani alla rejoindre ses compatriotes, à qui son seul nom était cher, parce qu'il leur rappelait leur ancienne liberté, mais qu'il s'attacha bien plus encore par sa tendre charité. Il leur rompait tous les jours le pain de la parole, leur administrait lui-même les sacrements, les corrigeait avec douceur; et, en leur montrant le péril auquel les exposait leur commerce avec les ennemis de la foi, il les amenait ou à éviter l'occasion ou à se tenir sur leurs gardes lorsqu'ils ne pouvaient absolument la fuir. Les infidèles mêmes et les schismatiques respectaient sa sainteté. Il en appela plusieurs à la foi ou à l'unité, et il conserva avec tous la charité et la paix. Pour avancer de plus en plus l'œuvre du Seigneur, le zélé prélat employa utilement les religieux de son ordre et ceux de la Compagnie de Jésus, établis depuis peu dans cette île. Tout à coup, une tentative manquée par les chrétiens ralluma contre eux la fureur des musulmans. Virginio des Ursins, général des armées de Ferdinand, grand-duc de Toscane, et son neveu de l'évêque de Scio, essayèrent de reprendre cette île sur les Turks, en 1599. L'entreprise ayant avorté, tous les chrétiens qui habitaient la capitale furent contraints d'en sortir et de se disperser dans les campagnes. Les mahométans ne soupçonnèrent même pas Jérôme Justiniani d'avoir su ce qui avait été projeté pour les chasser du pays. Cependant, il fut obligé, comme les autres, de quitter la ville de Scio et de transporter son siége ailleurs. Il le fixa dans un bourg où ses successeurs siégèrent depuis, et dans une église nommée Sainte-Marie de Travéna. C'est là qu'il assembla désormais son troupeau, et qu'il remplit pendant plusieurs années les fonctions pastorales. Tant que ses forces le lui permirent, on le vit aller de village en village, entrer dans les maisons des pauvres et des malades, instruire les uns et les fortifier dans la foi, consoler les autres et leur apprendre à tirer profit de leurs épreuves. Quelque modiques que fussent ses revenus, il les partageait avec les indigents, doublement satisfait d'assister les pauvres et d'éprouver lui-même les rigueurs de la pauvreté. L'exercice du saint ministère lui étant devenu impossible, il demanda un successeur, et le Dominicain Marc Justiniani, profès du couvent de Saint-Dominique à Gènes, fut préposé, le 31 mai 1604, à l'Église de Scio, qu'il conduisit en paix pendant trente-six ans. L'ancien évêque se retira au couvent de Sainte-Catherine à Naples, et mourut chez sa sœur, Flore Justiniani, au château de Gripteria, en Calabre, l'an 1618.

Émule de la famille de saint Dominique, celle de saint François ne cessait pas de fournir des missionnaires et même des martyrs à l'Orient et à l'Afrique.

En 1577, deux Capucins, qui étaient allés visiter les saints Lieux, avec la permission du Père Jérôme, leur général, furent rencontrés, au sortir de Jérusalem, par quelques Turks, dont les blasphèmes contre le christianisme allumèrent en eux une juste indignation. Alors les agresseurs les frappèrent à coups de bâton, puis les achevèrent en les perçant de flèches. Un esclave chrétien, témoin de leur mort, en avertit le gardien des Frères-Mineurs de l'Observance du couvent de Jérusalem. Ce dernier fit lever les corps, sur lesquels on trouva l'obédience du général; il les inhuma avec honneur dans son église; ensuite, il écrivit au P. Jérôme, qui donna lecture de sa lettre dans le réfectoire de Rome. Tous les frères, se réjouissant de l'heureuse fin des deux martyrs, chantèrent aussitôt le *Te Deum* pour remercier Dieu de leur triomphe (1).

L'an 1585, un autre Capucin périt, en Barba-

(1) *Les Annales des Frères-Mineurs Capucins*, t. II, p. 83.

rie, martyr de la charité. Grégoire XIII avait envoyé les Pères Pierre de Plaisance, célèbre prédicateur, et Philippe de la Rocca Contrada, à Alger, pour y racheter les chrétiens captifs (1). La confrérie du Gonfalon de Rome leur adjoignit les séculiers Jean Sanna et Louis Giumitis, qui, après le rachat de plusieurs esclaves, retournèrent en Italie. Au contraire, Pierre de Plaisance resta à Alger pour prendre soin des captifs, soit sur les galères, soit dans les maisons particulières : il les exhortait à supporter la servitude, à se purifier par la confession, à se fortifier avec le pain eucharistique ; et il sollicitait en leur faveur les pieuses libéralités des autres chrétiens que le commerce attirait dans la ville. Les consolations du zélé Capucin détournèrent ces malheureux de la pensée du suicide que leur suggérait le désespoir, ou les prémunirent contre la tentation de l'apostasie. Hussein, qui gouvernait alors Alger, montrait une telle tolérance, que les chrétiens pouvaient assister sans obstacle aux prédications du missionnaire. La salle où Pierre de Plaisance les réunissait se trouvant trop étroite pour les contenir, les fidèles, avides de la parole sainte qu'il distribuait avec autant de force que de suave douceur, montaient sur le toit en terrasse afin de recueillir les moindres mots que sa voix, en s'élevant, portait à leur oreille. Tandis qu'il évangélisait ainsi la ville, la peste, qui s'y déclara, lui imposa de nouveaux devoirs. Rien ne l'arrêta, quand il s'agit de porter aux chrétiens malades les consolations, les sacrements ou les aumônes que leur état réclamait. Un prêtre, nommé Didace, l'ayant fait demander, il vola à sa demeure ; mais, à peine l'eut-il entendu, qu'il se sentit frappé lui-même. Ses douleurs furent si vives qu'elles eussent accablé les plus courageux. Non-seulement il les souffrit avec patience ; mais, dans les plus violents accès, au lieu d'exhaler des plaintes, il célébrait les louanges de Dieu. Dès que le bruit de sa maladie se répandit dans la ville, tous les chrétiens, soit libres, soit esclaves, accoururent auprès de son lit : il ne songea qu'à leur recommander de conserver le trésor de la foi et de s'aimer les uns les autres. Comme on s'attristait de le perdre, « Mes amis, dit-il, pourquoi vous affliger de ce que je quitte cette vallée de larmes pour me réunir au créateur et au rédempteur de mon âme ? Demandez-lui plutôt de me faire surmonter par la patience les derniers assauts du démon. » Les *Annales des Frères-Mineurs Capucins* prétendent qu'on vit alors un prodige dans Alger. La chapelle où Pierre de Plaisance célébrait la messe présentait à la dévotion des fidèles les portraits de saint Roch et de saint Sébastien, entre lesquels se trouvait celui de saint Léonard. Tant que dura la maladie du missionnaire, ces saintes images auraient été comme mouillées de larmes et de sueur, quoique frère Philippe, compagnon de Pierre, ne cessât d'essuyer le front et les yeux des saints ; et, au moment où le malade rendit son âme à Dieu, les deux portes mobiles sur lesquelles étaient représentés les bienheureux Roch et Sébastien, se seraient refermées tout à coup sur saint Léonard. Cette tradition prouve du moins la haute opinion qu'on avait de Pierre de Plaisance. Le démon assiégea le célèbre prédicateur par la tentation de la vaine gloire. L'humble religieux, muni du corps de Jésus-Christ, la repoussa, en répétant avec amour : *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam;* sainte aspiration, commencée sur la terre et achevée dans le ciel. Son corps, après des funérailles solennelles, fut porté hors de la ville et inhumé dans le cimetière des chrétiens.

Le Capucin Louis d'Alcamo ne mourut pas en Barbarie ; mais, dans un pays où l'islamisme déchaînait les passions les plus brutales, ce prêtre angélique donna les plus beaux exemples de chasteté (1). Deux années de retraite sur la montagne au pied de laquelle Alcamo est assis en Sicile, l'avaient préparé à embrasser l'austère institut des Capucins. Il s'y perfectionna tellement, sous la conduite du P. Gervais, dans l'amour et la pratique de la pauvreté, qu'il ne porta jamais de tunique et qu'il dormait sur le bois, à peine couvert d'une natte ; il jeûnait presque tous les jours ; pendant l'avent et le carême, il ne mangeait que quatre fois la semaine. Ses supérieurs l'ayant envoyé de Castellamare en Sicile dans la Basilicate, un brigantin turk le captura. Vendu comme esclave en Barbarie, il tomba entre les mains d'un maître si difficile, qu'on lui

(1) *Les Annales des Frères-Mineurs Capucins*, t. II, p. 379.

(1) *Les Annales des Frères-Mineurs Capucins*, t. II, p. 719.

donnait chaque jour la bastonnade, et on le tenait presque continuellement à la chaîne. Un morceau de biscuit, souvent plein de vers, formait toute sa nourriture. Ces traitements rigoureux, accompagnés des plus grossières injures, n'altérèrent point sa sérénité : plus ses chaînes étaient pesantes, plus il les aimait. Le démon changea alors son mode d'attaque. La femme du maître, comme naguère celle de Putiphar, le poursuivit de ses sollicitations. Nouveau Joseph, Louis les repoussa avec constance. Calomnié alors par la coupable, qui ne pouvait triompher de sa vertu, il se vit mettre les fers aux pieds, aux mains et au cou, en sorte qu'il se trouvait condamné à la plus gênante immobilité. Dans cette situation, d'autres femmes, non moins éhontées, attaquèrent le pauvre esclave : ses regards foudroyants, ses paroles sévères, ses crachats enfin, dernière expression de son mépris, répondirent à leurs criminelles invitations. La fille même du maître le menaça de l'accuser auprès de son père, s'il résistait aux instances dont elle l'obsédait : le chaste religieux, tirant du fond de son cœur l'éloge de la pureté, fit couler les larmes de la jeune tentatrice, qui se retira transformée. Une femme esclave mit sa vertu à une quatrième épreuve, dont il triompha comme des trois premières. Il eut alors la consolation de changer de demeure. A cette époque, un Florentin, renégat, apprit du P. Louis à détester l'islamisme, dont il avait lâchement revêtu la livrée : retournant à Jésus-Christ, il se déclara publiquement chrétien, et périt lapidé par la populace furieuse. Grâce à un échange de captifs, l'instrument de cette conversion ne tarda point à retourner dans sa patrie, vers l'an 1590, et il mourut à Bivona, en odeur de sainteté.

Nous terminerons ce rapide aperçu en mentionnant deux martyres, accomplis le premier à Jérusalem, le second à Alger, et dont les glorieux héros furent deux Franciscains.

La ville de Malaga, en Espagne, donna le jour au bienheureux Cosme (1). Il prit l'habit de saint François au couvent de Sainte-Marie des Algares, en qualité de frère-lai. A peine admis dans l'ordre, il se livra à tous les genres de mortification. Des ais lui servaient de lit, une poutre de travers in ; il ne vivait que de pain et d'eau, s'appliquait de rudes disciplines, et marchait nu-pieds, quelque longs que fussent ses voyages et quelque difficiles que fussent les chemins. Animé d'un désir ardent de recevoir la palme du martyre, il obtint de François de Gonzague, alors général de l'ordre, la permission de se rendre à la Terre sainte. Il y séjourna longtemps, sans qu'on attentât à sa vie ; ce qui le détermina à retourner en Espagne. Il habita le couvent de Séville, où il attendit pendant quatre mois qu'il plût au Seigneur de l'éclairer sur ce qu'il devait faire. Au bout de quelque temps, il eut révélation que le moment tant souhaité était arrivé ; et, du consentement de ses supérieurs, il repartit pour l'Orient. En arrivant à Jérusalem, il se prépara, par de ferventes prières, par des larmes abondantes, par la visite des Lieux saints et par la réception des sacrements, à la grâce du martyre. Cosme choisit, pour annoncer la foi aux Turks, le jour et l'heure où ils se rendaient à la mosquée. Le portier lui ayant permis d'y pénétrer, l'apôtre s'écria, dès qu'il les vit assemblés, que Jésus-Christ, dont il leur montrait la figure, était le seul rédempteur du monde, et que Mahomet n'était qu'un imposteur et un faux prophète. Aussitôt, les infidèles se précipitèrent sur lui, l'accablèrent de coups de poing et de soufflets, puis le conduisirent devant le cadi, qui lui donna le choix de renoncer à sa religion ou de périr dans les tourments. Cette horrible alternative n'ébranla pas le courage du confesseur de la foi. Il tenait toujours son crucifix, et il persévéra à soutenir que Jésus-Christ était le Fils unique du vrai Dieu, et que quiconque ne le croirait pas serait damné comme Mahomet. Les musulmans, que sa constance rendit furieux, le fouettèrent cruellement, lui tranchèrent la tête, attachèrent le corps décapité à la queue d'un cheval, et le traînèrent par la ville en dérision du nom chrétien. Enfin ils fixèrent ce corps meurtri et la tête à un poteau sur la place publique, en face du saint Sépulcre, le 15 août 1597.

Les circonstances de la mort de François Ziran furent encore plus horribles (1). Né en Sardaigne, religieux prêtre de l'ordre des Frères-Mineurs de l'Observance, il fut adjoint, en

(1) Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. III, p. 318.

(1) *Les Chroniques des Frères-Mineurs*, t. IV, p. 1203. Férot, *Abrégé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. III, p. 326.

qualité de compagnon, à frère Mathieu Aquira, que le roi d'Espagne envoyait, en qualité d'ambassadeur, au souverain du Couco, pays situé entre Alger et Bougie, et qui tirait son nom d'une ancienne ville maintenant détruite. Les habitants de ce pays montagneux étaient, depuis le commencement du xve siècle, les ennemis irréconciliables des Turks, dont la puissance menaçait de les absorber, et contre lesquels ils favorisaient volontiers les tentatives des Espagnols. De là, des relations assez étroites entre l'Espagne et le Couco. Frère Ziran, laissant frère Mathieu Aquira prendre les devants, s'arrêta à Alger pour racheter frère François Serra, son cousin, qui y était esclave. Tandis qu'il s'occupait de lui rendre la liberté, un chrétien, porteur de lettres adressées par Mathieu Aquira à Ziran et à quelques habitants d'Alger, fut saisi comme espion et pendu à un crochet de fer; on brûla vif un Portugais; et huit autres chrétiens subirent le supplice du pal. Ziran n'eut que le temps de s'éloigner, avec quatre esclaves qu'il délivra. Il gagna le Couco, où il rendit compte à Mathieu Aquira de ce qui s'était passé. Bientôt, le prince de Couco voulut envoyer, à son tour, une ambassade au roi d'Espagne, pour régler les relations commerciales, et s'entendre au sujet de la protection réclamée en faveur de la religion catholique. Comme il n'avait dans ses États personne qui eût l'intelligence des langues et des affaires de l'Europe, il engagea frère François Ziran à se rendre à Madrid avec le titre de son ambassadeur auprès du roi d'Espagne. Le religieux partit le 1er janvier 1603. Il côtoyait les bords de la mer, lorsqu'une troupe de soldats algériens le rencontra tout à coup Son escorte, inférieure en forces, se voyant hors d'état de résister ou de fuir, le livra aux Algériens, qui célébrèrent bruyamment cette capture avec leurs instruments de musique et par des détonations d'arquebuse, comme s'il se fût agi du gain d'une bataille. On s'empara des lettres dont Ziran était porteur, on lui passa une lourde chaîne au cou, on lui lia les mains derrière le dos, on lui cracha au visage, et, dans cet état d'ignominie, on le poussa, plutôt qu'on ne le conduisit, accablé de coups et d'opprobres, jusque dans Alger, où il entra, le 10 janvier, aux acclamations frénétiques de la population infidèle. Le prince le fit aussitôt jeter en prison, en défendant, sous peine de la vie, à tout chrétien, d'aller le visiter. Dans ces difficiles conjonctures, frère Serra n'oublia point son libérateur. Au mépris de la mort dont il était menacé, il saisit, un vendredi, le moment où les Maures étaient à la mosquée pour s'approcher du captif et lui annoncer que sa dernière heure s'avançait (1). On voulait alors le brûler vif. Le prisonnier répondit, avec autant d'humilité que de résignation : « Je ne mérite pas que Dieu me fasse une telle grâce. Toutefois, plaise à la divine majesté que je me voie consumer dans les flammes pour Jésus-Christ ! » Comme les Maures revenaient de la mosquée, Serra s'éloigna en toute hâte. Le vendredi suivant, 17 janvier, il retourna à la même heure aux prisons, et dit à Ziran, en versant d'abondantes larmes, que sans aucun doute il serait mis à mort le lendemain de la manière la plus cruelle. « Dieu veuille, répondit le captif, que mon supplice ouvre les yeux aux musulmans et les convertisse à la foi ! Je ne demande qu'un confesseur, afin de me préparer à mourir en état de grâce. » Serra repartit que les ordres rigoureux du prince ne permettaient pas de le lui procurer. « Dieu qui sonde les cœurs agréera ma bonne volonté, » reprit le martyr, qui passa toute la nuit en prières, afin d'obtenir du ciel la grâce de ne pas succomber. Le samedi 18, jour consacré à la sainte Vierge pour laquelle frère Ziran avait une tendre dévotion, le prince le condamna à être écorché tout vif, et ordonna que sa peau, remplie de paille, fût placée sur la porte Bab-Azoun : sentence aussi atroce qu'injuste, mais vivement désirée du serviteur de Jésus-Christ. Levant les yeux et les mains au ciel, il remercia Dieu avec larmes, et dit d'une voie émue : « Rendons grâces au Seigneur, qui m'a choisi, quoique serviteur indigne (2) ! » Ceux qui venaient lui notifier cette sentence terrible, voyant que non-seulement il ne montrait aucune crainte, mais qu'il les accueillait avec une fermeté magnanime et un visage joyeux, essayèrent par des paroles caressantes de modifier sa résolution : « Si tu veux te faire mahométan, lui disent-ils, et abandonner ton idolâtrie pour suivre notre sainte loi, nous te promettons de te soustraire à la mort et

(1) *Dispone domui tuæ, quia morieris.*
(2) *Gratias agamus Domino Deo nostro, quia indignum servum me elegit.*

de t'assurer un sort honorable. » Mais le saint religieux rejeta cette proposition avec horreur, et s'efforça, au contraire, de convertir à Jésus-Christ ceux qui la lui faisaient, en leur parlant de la mort éternelle à laquelle ils couraient sous l'étendard de Mahomet. Cependant, la sentence était proclamée dans Alger, et reçue du peuple avec applaudissement. Quand l'heure de l'exécution fut arrivée, le bourreau entra dans la prison, dépouilla frère Ziran de son habit religieux, le revêtit par dérision d'une large chemise blanche, et, le traînant après lui avec la chaîne attachée au cou du martyr, il le conduisit dans toute la ville, précédé d'un trompette, grotesquement habillé, qui criait à chaque carrefour : « Le prince ordonne que ce prêtre chrétien soit écorché vif, pour avoir servi d'espion au roi d'Espagne et au prince de Couco, et pour avoir dérobé des esclaves chrétiens à Alger. » Pendant ce temps, le courageux soldat de Jésus-Christ mettait à profit la croix que Dieu lui envoyait, et exprimait les sentiments qui remplissaient son âme en chantant à haute voix le cantique : *Benedicite omnia opera Domini, Domino,* qu'avaient chanté jadis les trois enfants dans la fournaise. Enfin, le triste cortége parvint à la porte Bab-Azoun. On fit monter frère Ziran sur un petit tertre, afin qu'il fût mieux aperçu de la multitude. On creusa un trou, dans lequel il posa ses pieds, et ses mains furent liées à deux poteaux, en sorte qu'il offrait l'image d'un crucifix. Quatre bourreaux s'approchèrent, un rasoir à la main; mais, avant de blesser la chair, ils tentèrent de perdre l'âme du martyr en lui arrachant la foi. (Pl. LXXXV, n° 2). Armé de la grâce de Dieu, et l'âme d'autant plus ferme que le corps était plus éprouvé, « Je suis chrétien, dit-il, et comme tel je ne crains pas de mourir, sachant bien que la mort me fera entrer dans la vie éternelle, et que Jésus-Christ, qui me fortifie dans cette épreuve, sera tout à l'heure ma récompense. Je déteste et j'ai en horreur votre fausse loi de Mahomet, œuvre du démon; je prie le Dieu du ciel et de la terre de lever le voile qui couvre vos yeux si obstinément fermés à sa lumière, de vous convertir à la foi, et de vous faire entrer dans l'Église, hors de laquelle il n'y a point de salut. » Il continua alors le cantique commencé, en disant : *Benedicite spiritus et animæ justorum Domino.* A ces mots, l'un des bourreaux leva son rasoir, et se mit à ouvrir la peau à partir du cou le long des épaules, puis d'une épaule à l'autre en forme de croix. Tous les quatre, s'emparant de la tête, y firent une autre croix, écorchant chacun de son côté le patient religieux, qui, au grand étonnement de la foule, acheva le cantique à haute voix. La tête une fois écorchée, le plus affreux fut moins de la contempler en cet état difforme, que de voir remuer ces lèvres et d'entendre cette voix, qui, après avoir terminé le cantique, chantait sans faiblir : « Sainte Marie, priez pour nous, » et poursuivait les litanies de la sainte Vierge, pendant que les bourreaux inhumains écorchaient le reste du corps. La peau de la partie supérieure tombait déjà au nombril, réservé pour le dernier tourment, et que les bourreaux arrachèrent avec violence. Quand on le détacha, frère Ziran, élevant la tête et la voix, s'écria : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, » et il expira. A l'instant, il s'éleva une si furieuse tempête, que les Maures furent contraints de s'enfuir. Frappés de terreur, ils s'écriaient : « Vraiment ce prêtre était un saint homme, un serviteur de Dieu. » Ceux qui étaient allés chercher du bois pour brûler le corps, ne purent s'en approcher, à cause du tourbillon de vent. Seuls, frère François Serra et deux autres chrétiens, arrivèrent jusqu'aux reliques. Ils prirent avec un pieux respect ce corps écorché; ils l'inhumèrent, en l'arrosant de leurs larmes, dans le cimetière des chrétiens; et, en mémoire de l'événement, ils tracèrent sur une lame de plomb une courte épitaphe qui relatait le nom du martyr, la cause, la date et le lieu de sa mort. Après l'orage, les Maures revinrent pour dresser le bûcher. Ne trouvant plus le corps, ils se contentèrent de prendre la peau, qu'ils emplirent de paille en forme de crucifix, et qu'ils attachèrent à la porte Bab-Azoun. Mais un vent impétueux la renversa bientôt. Les fidèles, qui eurent le bonheur de la ramasser, la conservèrent et l'honorèrent comme la précieuse dépouille d'un confesseur de la foi.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

A Son Éminence Monseigneur le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon.
Avertissement. v
Introduction. ix

LIVRE PREMIER.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES FRÈRES-MINEURS ET DES FRÈRES-PRÊCHEURS JUSQU'A CELUI DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Pages.

Chap. Ier. Zèle de saint François et de saint Dominique pour la conversion des infidèles. — Premières missions des Franciscains et des Dominicains. — Rachat des captifs par l'ordre de la Merci. 1
Chap. II. Missions et ambassades des Dominicains et des Franciscains chez les Tartares. 15
Chap. III. Études des langues orientales. — Société des Frères voyageurs pour Jésus-Christ. — Les Papes multiplient les missionnaires. — Dispositions diverses des princes tartares à l'égard du christianisme. 34
Chap. IV. Religions professées dans les pays conquis au midi par l'empereur Koubilaï : 1° Religion de l'Inde. 40
Chap. V. Religions professées dans les pays conquis au midi par l'empereur Koubilaï : 2° Religion de la Chine et du Tibet. 72
Chap. VI. Prédications et mort glorieuse de missionnaires des ordres de saint Dominique et de saint François. 81
Chap. VII. Missions des Dominicains et des Franciscains en Arménie. 87
Chap. VIII. Suite des missions en Afrique et en Asie. — Érection de la métropole de Kan-Balikh (Péking). 97
Chap. IX. Missions dans la Perse, dans l'Inde et dans la Chine. — Érection de la métropole de Sultanyèh et de l'évêché de Zeyton. — Martyre de Tana. 106
Chap. X. Missions des Franciscains et des Dominicains en Tartarie, en Crimée, en Lithuanie, en Arménie, en Géorgie. — Érection des évêchés de Caffa et de Maraga, de la métropole de Nakchivan, de l'évêché de Tiflis. 112
Chap. XI. Suite des missions, notamment dans l'Inde et chez les Alains. — Érection des évêchés de Sémiscante et de Côlam, de la métropole de Vospro, des évêchés de Chersone et de Serai. — Nouveaux martyrs. 116
Chap. XII. Nouveaux missionnaires dominicains. — Missions des Franciscains en Tartarie et en Chine. — Description du Sinaï. — Missions dans l'Inde et en Livonie. 124
Chap. XIII. Les Franciscains sont constitués gardiens des saints Lieux. 131
Chap. XIV. Description des sanctuaires de Nazareth, de Bethléem et de Saint-Jean-du-Désert. 134

Pages.

Chap. XV. Description des sanctuaires de Jérusalem. 144
Chap. XVI. Monastères des Franciscains de la Famille de Terre-sainte en Palestine, en Syrie et en Chypre. 172
Chap. XVII. Monastères des Franciscains de la Famille de Terre-sainte en Égypte. 182
Chap. XVIII. Martyrs en Égypte et en Syrie. — Missions en Anatolie, en Chine, en Arménie. — Persécution contre la Famille franciscaine de Terre-sainte. 192
Chap. XIX. Mission des Dominicains en Abyssinie. 200
Chap. XX. Missions en Bosnie, en Bulgarie, en Russie, en Servie, en Valachie, en Chine, en Tartarie, en Géorgie, en Arménie, en Grèce, dans l'Inde. — Martyrs en Égypte, en Terre-sainte, à Grenade. — Rachat de missionnaires captifs. 220
Chap. XXI. Le christianisme est porté par des navigateurs français sur les côtes occidentales de l'Afrique. 230
Chap. XXII. La foi catholique est introduite aux îles Canaries. 238
Chap. XXIII. Obstacles apportés aux missions chez les Tartares, depuis Tamerlan. 244
Chap. XXIV. Missions chez les musulmans et chez les schismatiques orientaux. — Prise de Constantinople par les Turks. 247
Chap. XXIV *bis*. Suite des missions franciscaines et dominicaines. 261
Chap. XXV. Mission des Franciscains chez les Maronites, chez les Druses et en Terre-sainte. 264
Chap. XXVI. Voyages des Portugais sur la côte occidentale de l'Afrique jusqu'au cap de Bonne-Espérance. — Leurs premières relations avec l'Abyssinie. 276
Chap. XXVII. Les Dominicains et les Franciscains font connaître la religion au Congo. 283
Chap. XXVIII. Les Espagnols, conduits par Christophe Colomb, paraissent en Amérique. 294
Chap. XXIX. Fausseté de l'opinion des philosophes qui donnent aux Américains une origine spéciale, distincte de celle des peuples de l'ancien continent. 298
Chap. XXX. L'état dans lequel on a trouvé les Américains, au XVe siècle, était un état de dégénération, et non un état primitif. 308
Chap. XXXI. L'Évangile avait été annoncé en Amérique avant l'arrivée des Espagnols. 319
Chap. XXXII. Des religieux franciscains, hiéronymites et dominicains déterminent l'expédition de Chris-

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE

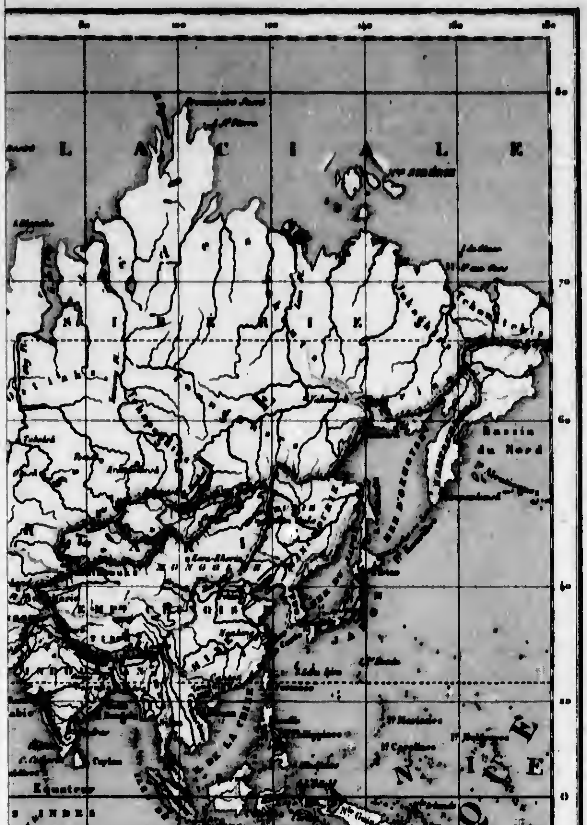
Pages.
tophe Colomb. — Un religieux de la Merci est l'aumônier de la flotte. — Un Franciscain bâtit la première église à Haïti. — Un Bénédictin est le premier vicaire apostolique du Nouveau Monde. 325
CHAP. XXXIII. Conversion des mahométans de Grenade. — Mission des Franciscains et des Dominicains dans l'Inde. — Première notion du christianisme, portée dans l'Australie. 338
CHAP. XXXIV. Suite des missions des Franciscains et des Dominicains dans l'Inde, dans l'Afrique occidentale et en Amérique. 345
CHAP. XXXV. — Premier voyage autour du monde, par Magellan. — Le christianisme est annoncé au Brésil, dans la Patagonie, aux îles des Larrons (Marianes), à l'archipel de Saint-Lazare (Philippines) et aux Moluques. 365
Pages.
CHAP. XXXVI. Croix au Yucatan et dans l'île de Cozumel. — Les religieux de la Merci, les Franciscains et les Dominicains établissent la foi au Mexique. 372
CHAP. XXXVII. Les missions des Franciscains et des Dominicains se développent. — Arrivée des Augustins au Mexique. 390
CHAP. XXXVIII. Les Franciscains, les religieux de la Merci, les Dominicains, évangélisent le Pérou. 410
CHAP. XXXIX. Les Dominicains et les Franciscains prêchent la foi à Venezuela, à Sainte-Marthe, à Carthagène et à Bogota. — Mission franciscaine du Rio de la Plata. 423
CHAP. XL. Suite des missions dominicaines et franciscaines dans l'Amérique du nord. 435
CHAP. XLI. Missions en Europe, en Afrique et en Asie. 444

LIVRE DEUXIÈME.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS JUSQU'A CELUI DE LA CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE.

Pages.
CHAP. Ier. Premières missions des Jésuites. — Saint François Xavier, apôtre des Indes. 453
CHAP. II. Mission des Jésuites au Japon. 466
CHAP. III. Antoine Criminal, premier martyr de la Compagnie de Jésus — Gaspard Barzée à Ormus. — Conversion du roi de Tanor. — Mort de saint François Xavier et du bienheureux Jean d'Albuquerque. 481
CHAP. IV. Suite des missions des ordres de saint Dominique, de la Merci et de saint François dans l'Amérique septentrionale. — Missionnaires séculiers. 484
CHAP. V. Missions des ordres de saint Dominique, de la Merci, de saint François et de saint Augustin dans l'Amérique méridionale. 506
Pages.
CHAP. VI. Missions des Jésuites au Brésil. — Essais infructueux des calvinistes dans ce pays et dans la Floride. — Pierre Leitan, premier évêque du Brésil. 532
CHAP. VII. Mission des Jésuites en Barbarie, au Congo, à Angola, en Abyssinie, au Monomotapa. 552
CHAP. VIII. Missions des Dominicains, des Franciscains et des Jésuites dans l'Hindoustan, au Pégou, à la Chine, à Ceylan, au Monomotapa, aux Moluques, à Solor, à Siam. 562
CHAP. IX. Suite de la mission des Jésuites au Japon. 583
CHAP. X. Missions des Capucins, des Jésuites, des Dominicains, des Franciscains, dans le Levant et au nord de l'Afrique. 605

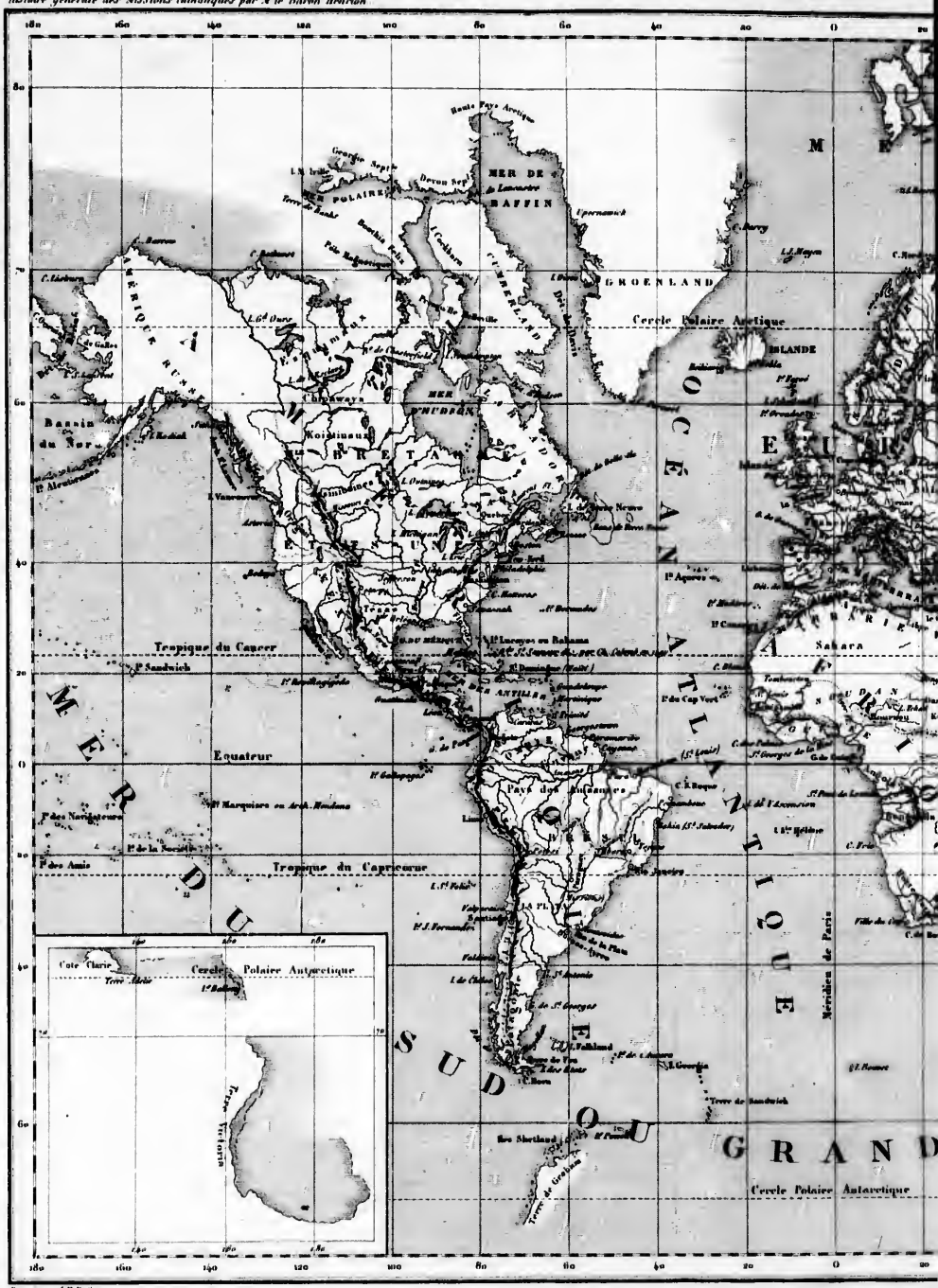
FIN DE LA TABLE.



Gravé par Ch. Dyonnet, Rue de la Huchette 17.

Histoire générale des Missions catholiques par M^r le Baron Henrion

PLANISPHÈRE



Dressé par A.H Dufour

Gaume Frères Editeurs à Pa

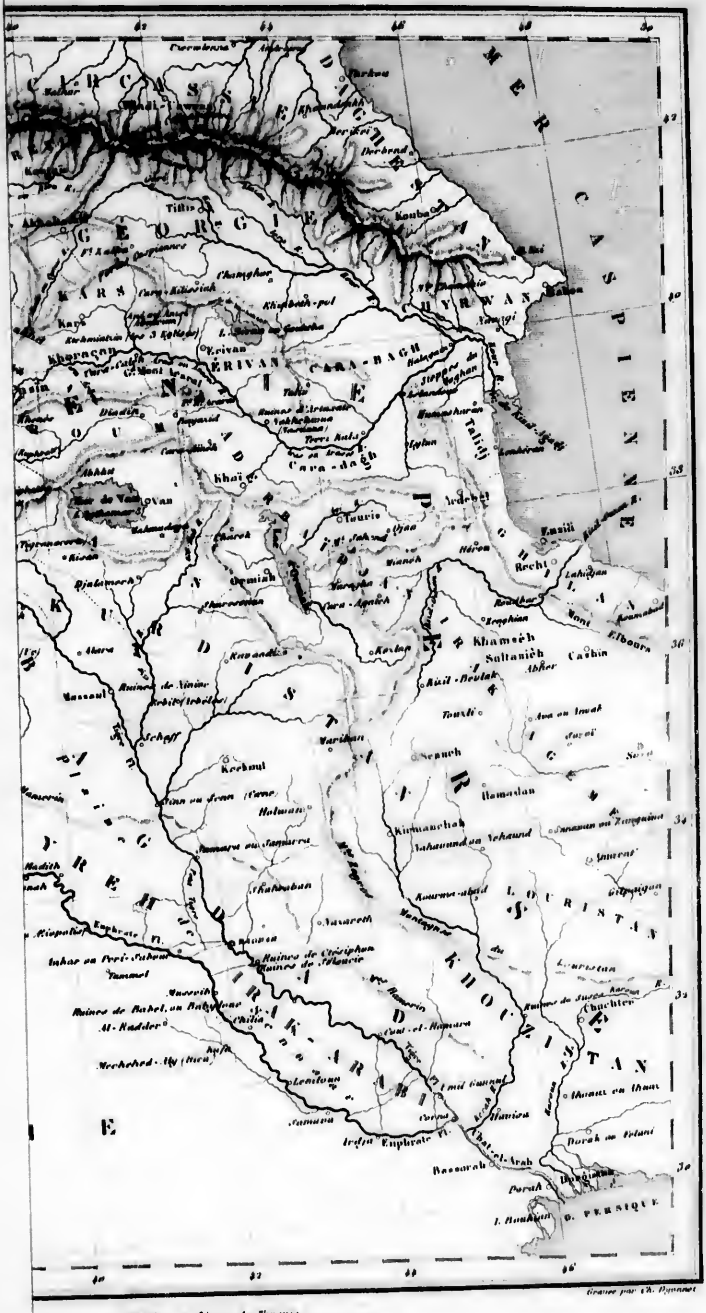
V. Renaud imp.

PLANISPHÈRE

Gravé par Ch. Pyonnet, Rue de la Harpe 17.

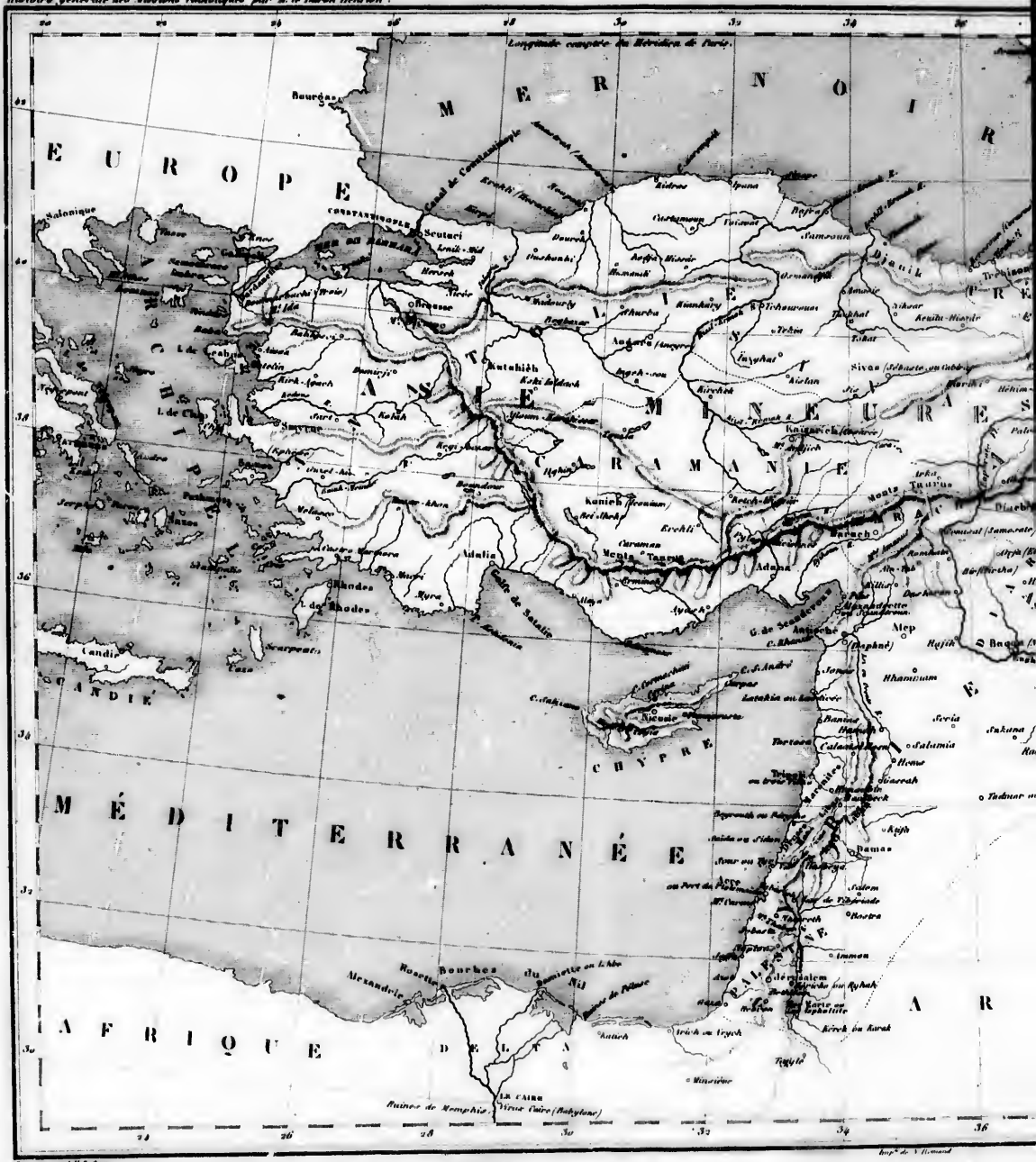
Gaume Frères, Editeurs, à Paris.

V. Bernard imp.

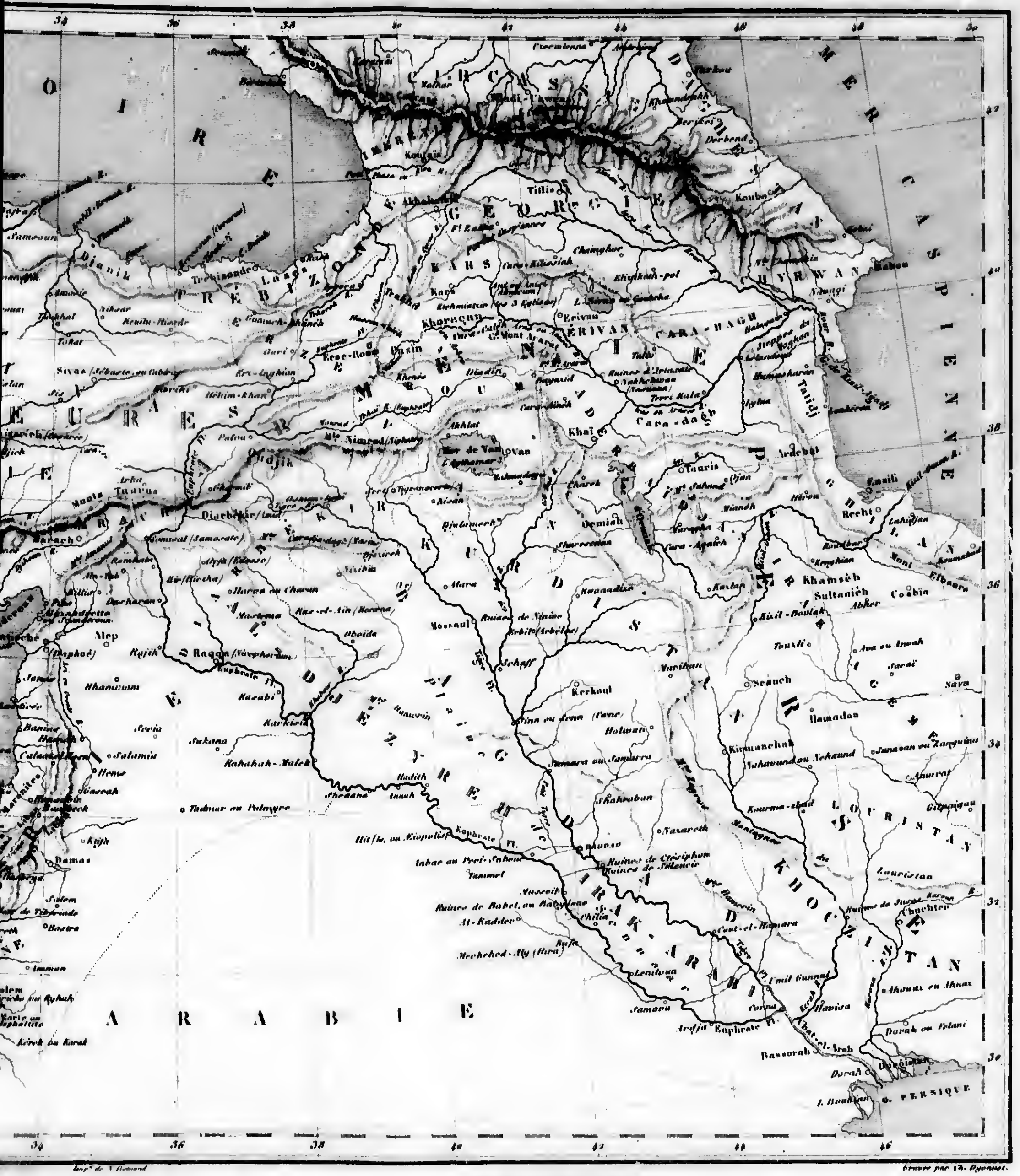

MER CASPIENNE
CHYRWAN
ÉRIVAN
CARA-BAGH
KARS
Tiflis
Erivan
Khoï
Cara-dagh
Tauris
Ardebil
Ensili
Recht
Khameïch
Sultanieh
Cashin
Kermanchah
Hamadan
Senneh
Kerkouk
Mossoul
Ruines de Ninive
Ruines de Babel, ou Babylone
Al-Hadder
Mechehed-Aly (Hira)
Samara
Bagdad
Nazareth
Ruines de Ctésiphon
Ruines de Séleucie
Lenitoun
Irdja
Euphrate Fl.
Chat-el-Arab
Bassorah
Dorah
Dorah ou Felani
Chuchter
Ruines de Susa
Karoun R.
Ahwaz ou Ahaz
Havisa
Corna
Umil Gunnul
Cut-el-Hamara
Tigre
Khoïzistan
Louristan
Kourma-abad
Nahavand ou Nehaud
Sanandaj ou Zengouane
Amurat
Gilpaigan
Sorra
Ava ou Awak
Suvei
Touzli
Kizil-Beylak
Abher
Zenghian
Mont Elbourz
Lahidjan
Ruines de Nineve
Kerkouk
Holwan
Samara ou Samarra
Shahraban
Euphrate Fl.
Inhar ou Peri-Sahou
Tummel
Musseib
Chilla
Kufa
Al-Hadder
Mechehed-Aly (Hira)
Lenitoun
Samara
Irdja
Euphrate Fl.
Chat-el-Arab
Bassorah
Dorah
Dorah ou Felani
Bouschir
I. Bahrein
G. PERSIQUE
Gravée par Ch. Dyonnet
Agadjes ou Lieues de Turquie.

ASIE-MINEURE, ARMÉNIE, SYRIE

Histoire générale des Missions catholiques par M. le Baron Henrion.

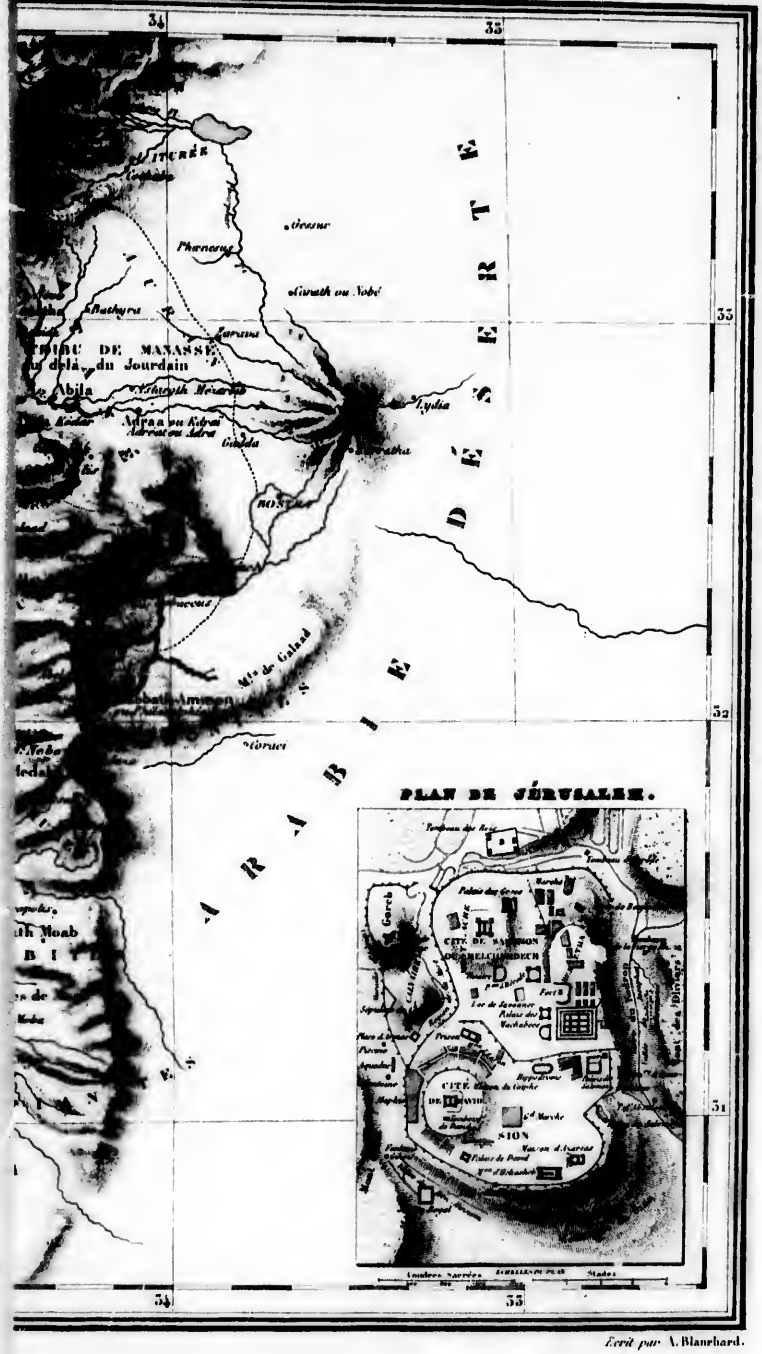


E, ARMÉNIE, SYRIE ET PERSE.

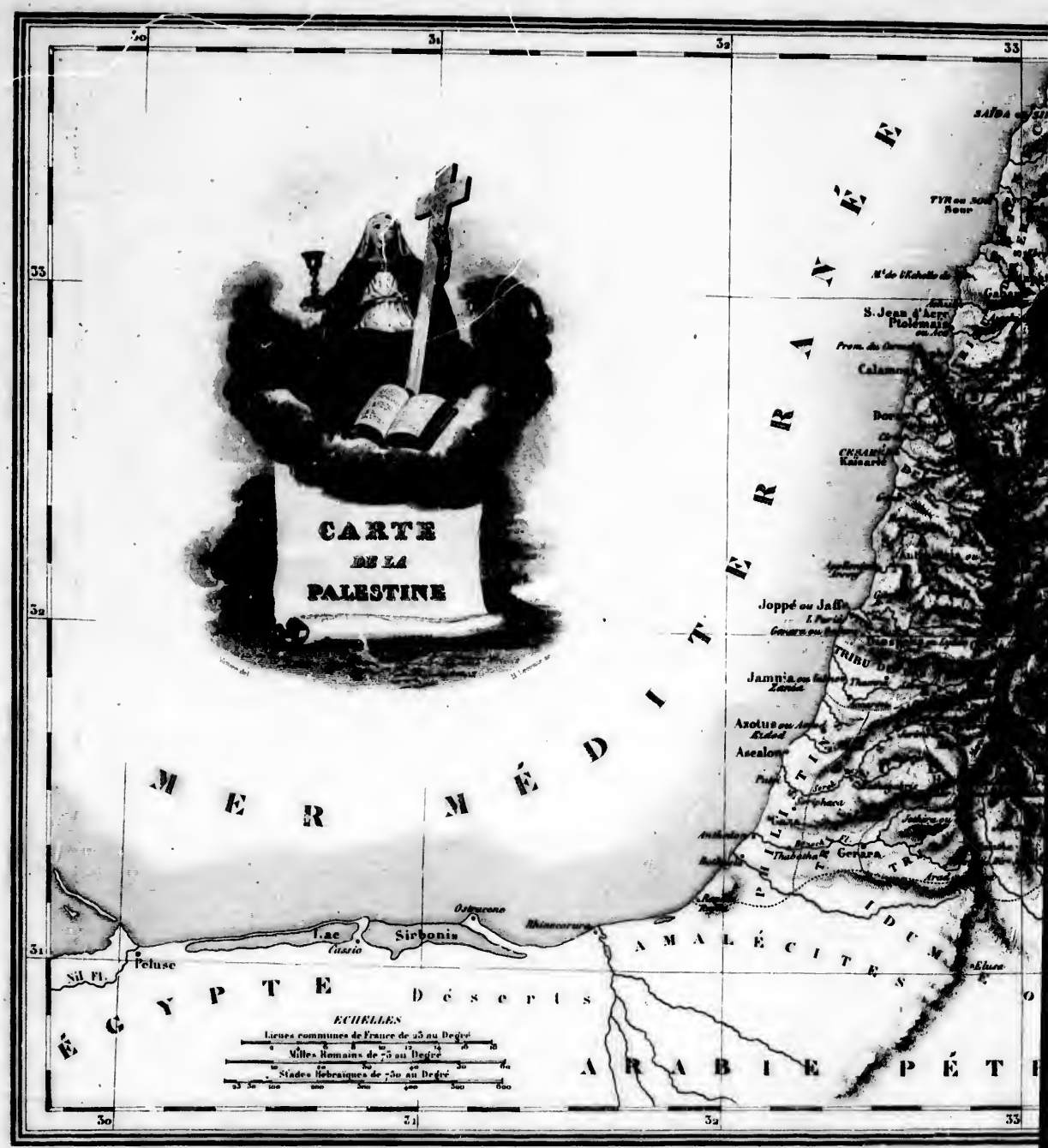


Impr. de ... Gravé par Ch. Dyonnet.

Agadje ou Lieues de Turquie.



Écrit par A. Blanchard.



Gravé par Achée par Jules Millian.

Gaume Frères, Editeurs, à Paris.

N. Normand lith.

me Frères, Éditeurs, à Paris

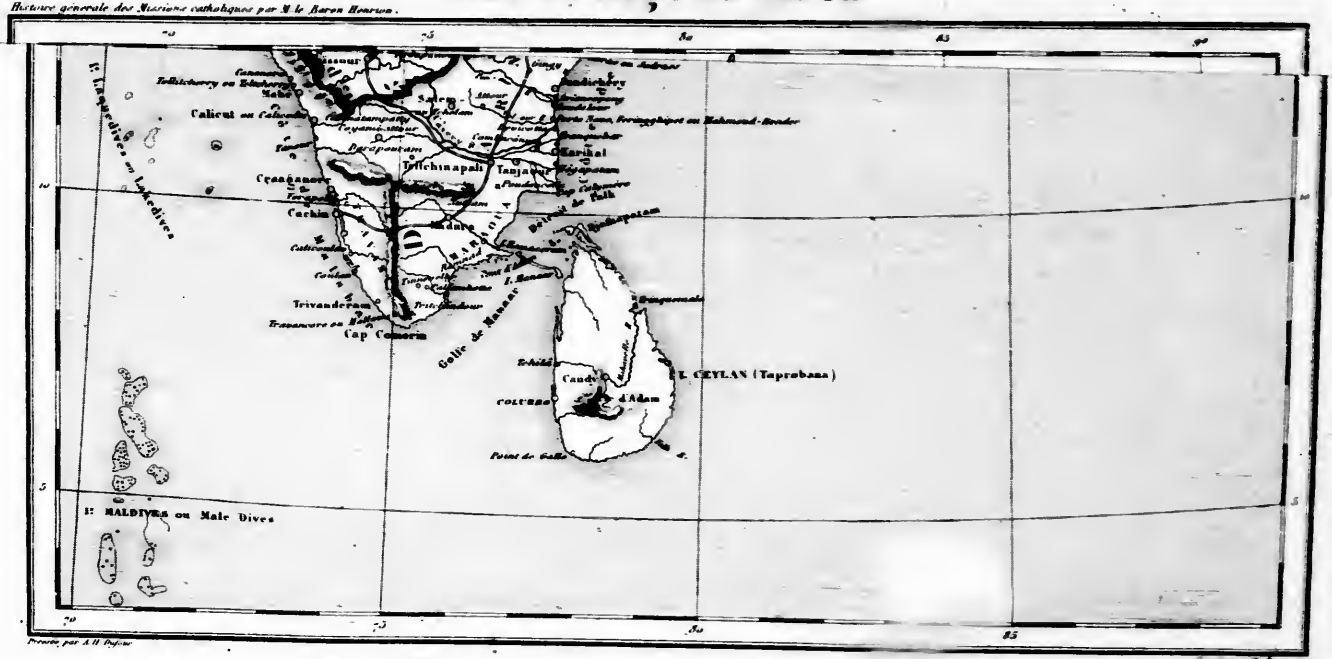
Ecrit par A. Blanchard.

N. Normand lith.

INDE EN-DEÇA DU GANGE

INDE EN-DEÇA DU GANGE

Histoire générale des Missions catholiques par M. le Baron Henrion.



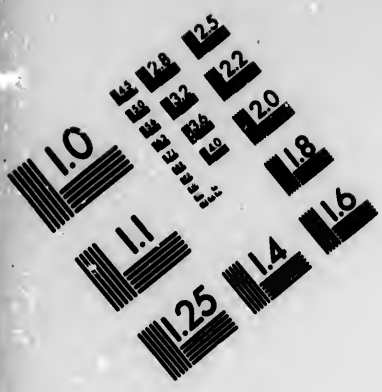
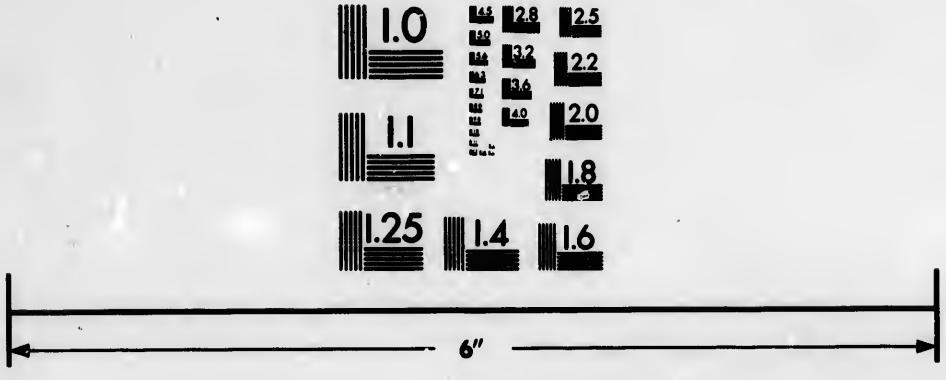
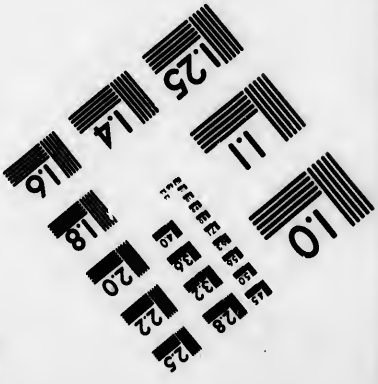


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



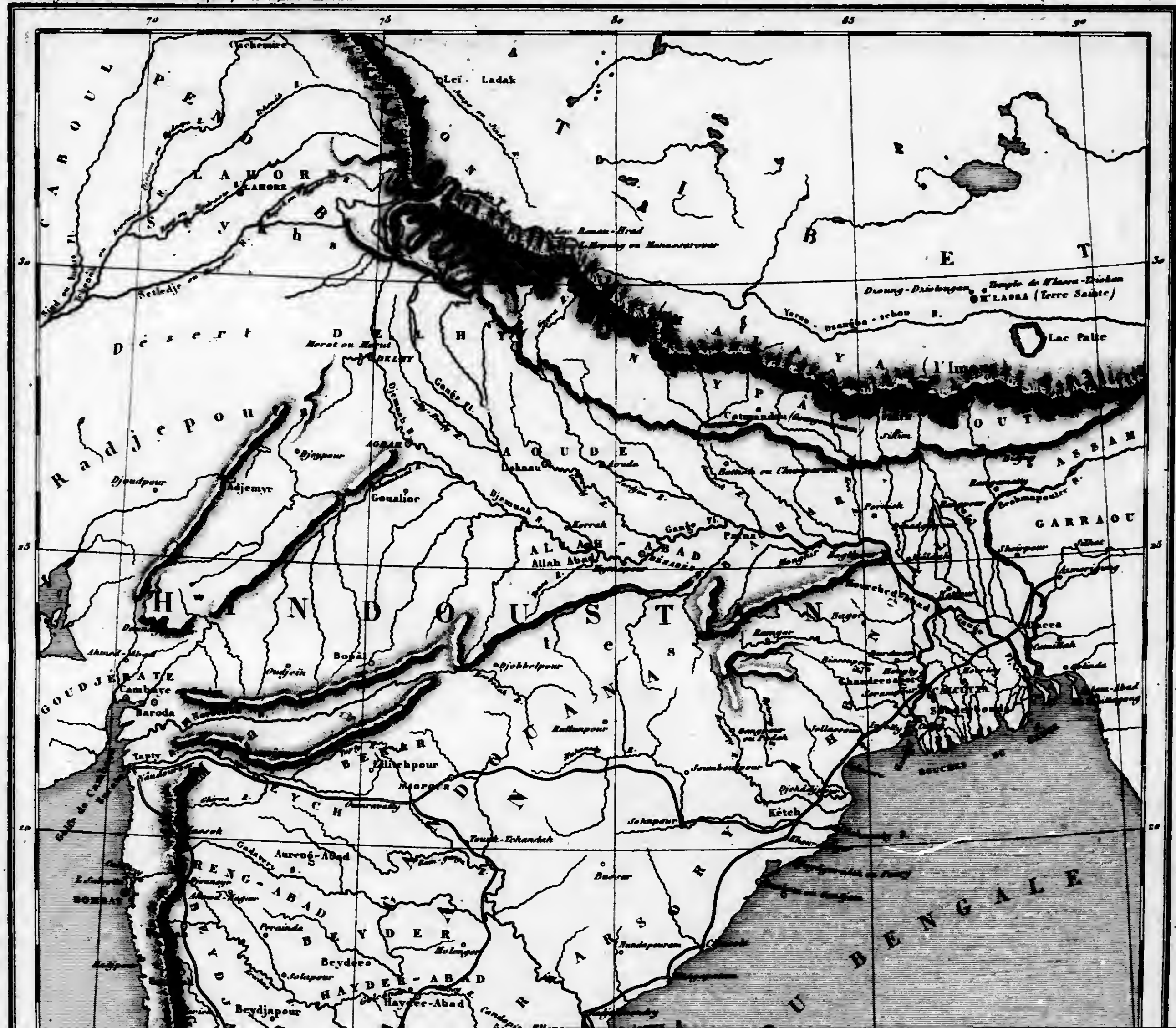


Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

INDE EN-DEÇA DU GANGE

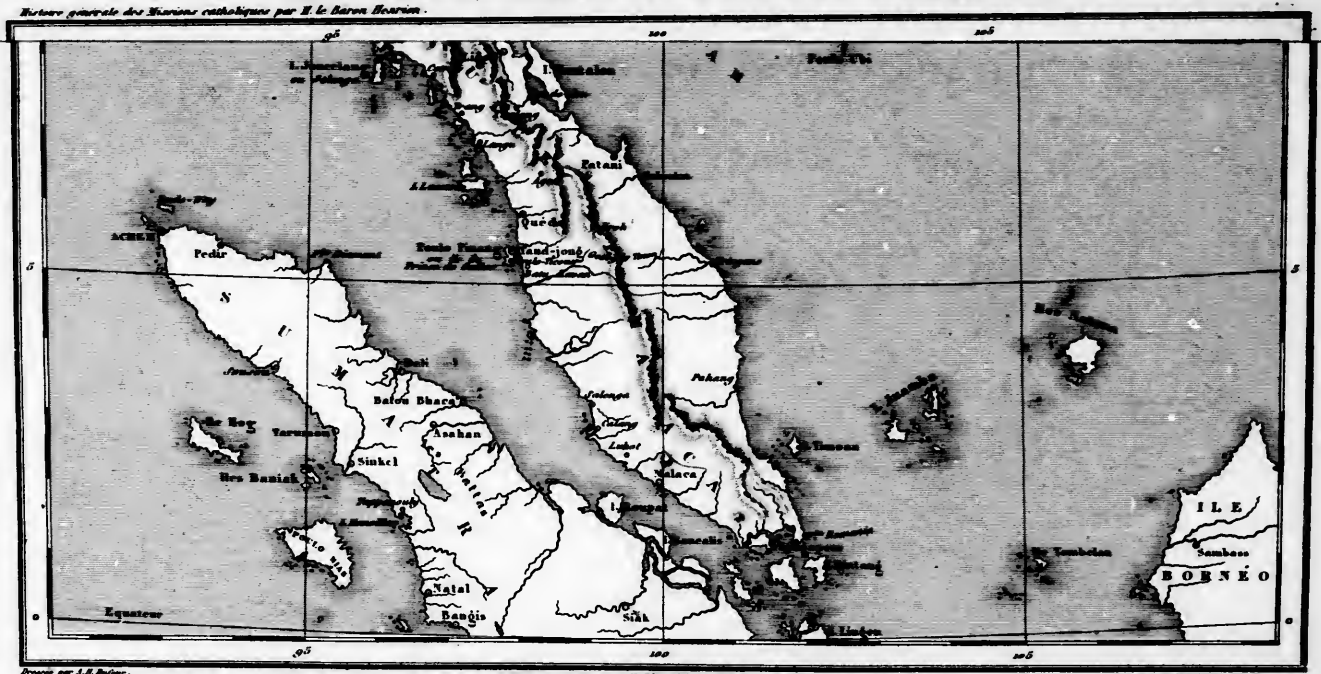
Histoire générale des Missions catholiques par M. le Baron Henrion.



GOLFE DU BENGALE
Aureng-Abad
Beydere
Solapour
Beydjapour
HAYDER-ABAD
Hayder-Abad
Gontour
Ellore
Ongole
MADRAS
Seringapatam
Mangalore ou Kergo
Bednore ou Nagore
Calicut ou Calicoda
Salem
Tritchinapali
Tanjaour
Madure
Cochin
Trivanderam
Cap Comorin
Golfe de Manaar
I. CEYLAN (Taprobana)
COLOMBO
Pointe de Galle
Iles MALDIVES ou Male Dives
Iles Laquedives ou Lacadives
BOMBAY
GOA
Kilomètres
Cos ou Core de l'Hindoustan
Gravé par Ch. Dyonnet

TONG-KING, COCHINCHINE, SIAM ET BIRMANIE.

Histoire générale des Missions catholiques par H. le Baron Henrion.



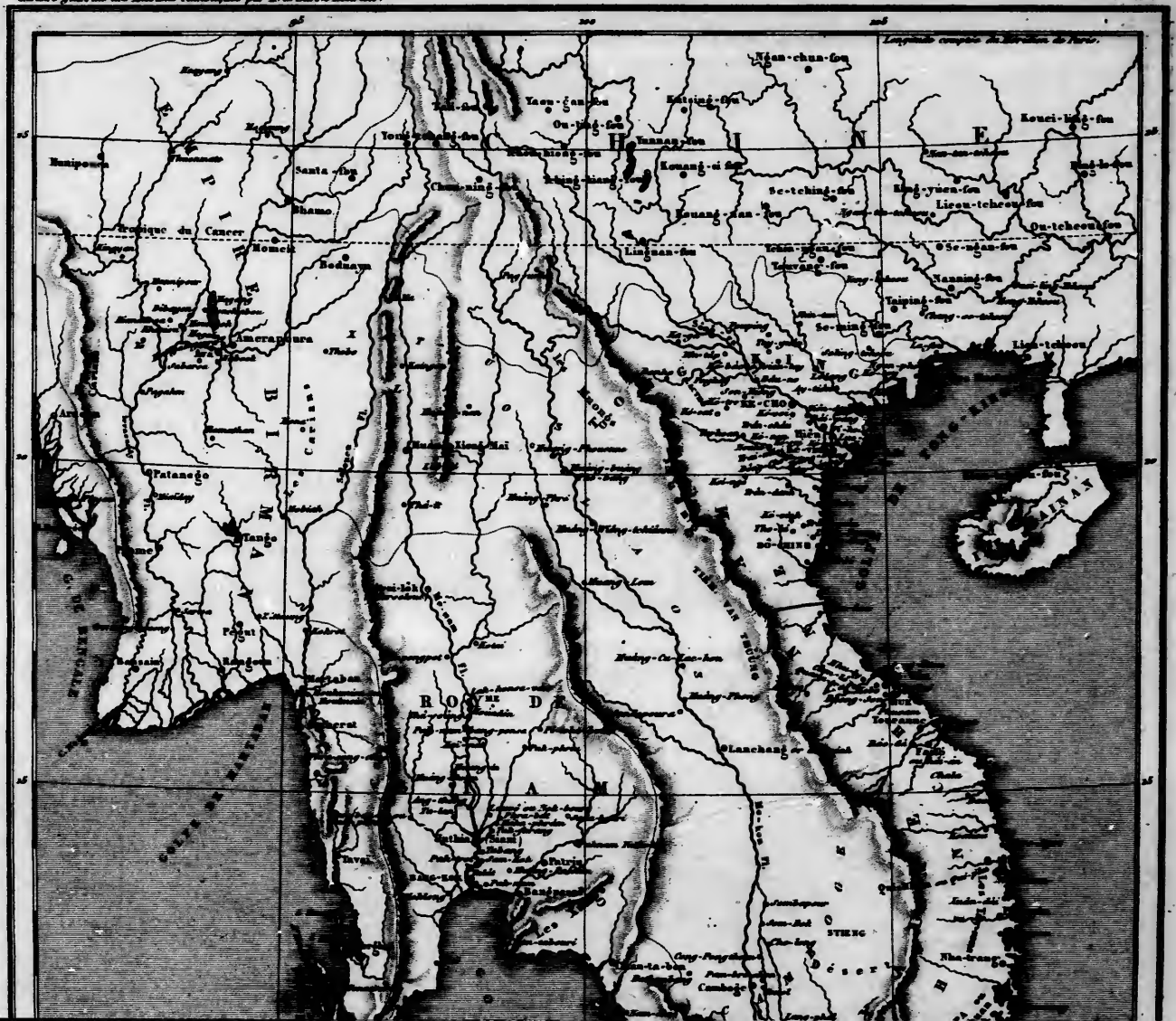
Dressée par A. H. Dufour. *N. Rémond imp.* *Gravée par Ch. Dyonnet.*

Kilomètres. 50 100 200 300 400 500 600

Cos ou Coru de l'Hindoustan. 25 50 100 150 200 250

TONG-KING, COCHINCHINE, SIAM ET BIRMANIE.

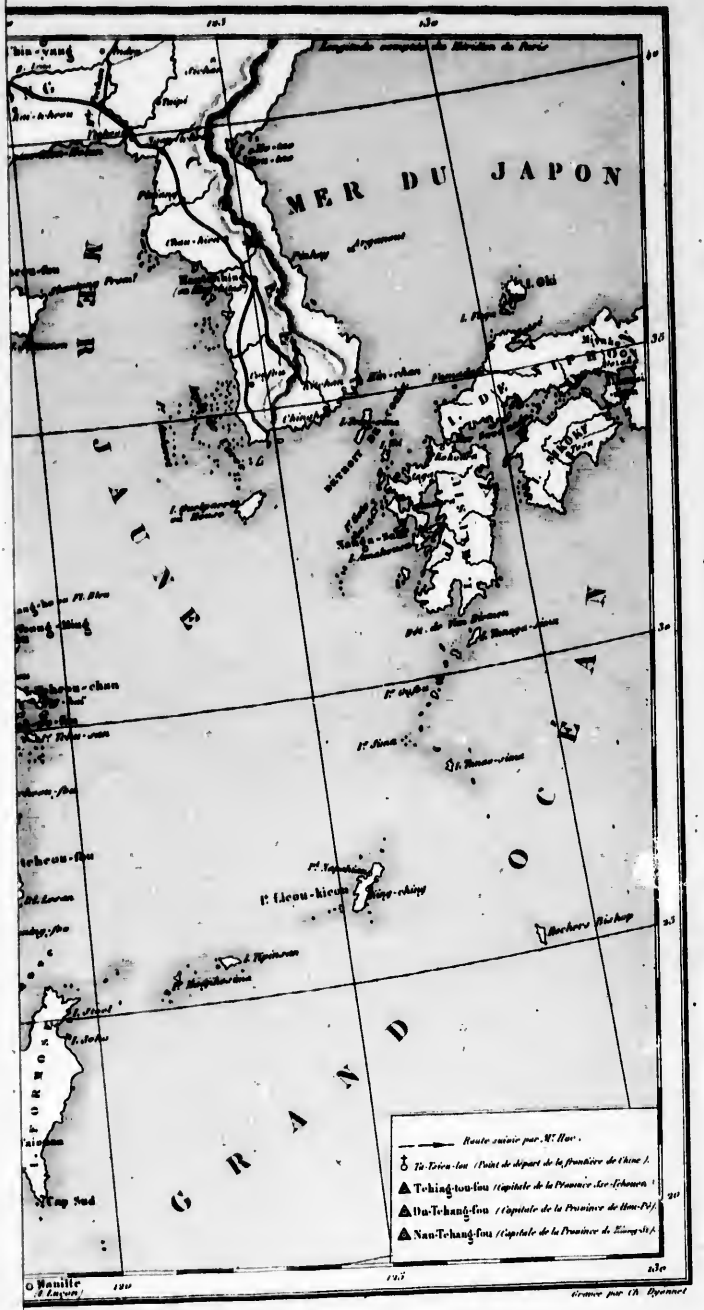
Extrait de l'Atlas général des Missions catholiques par M. le Baron Henrion.



Dressé par A.R. Dufour. H. Rénard imp. Gravé par Ch. Dyonnet.

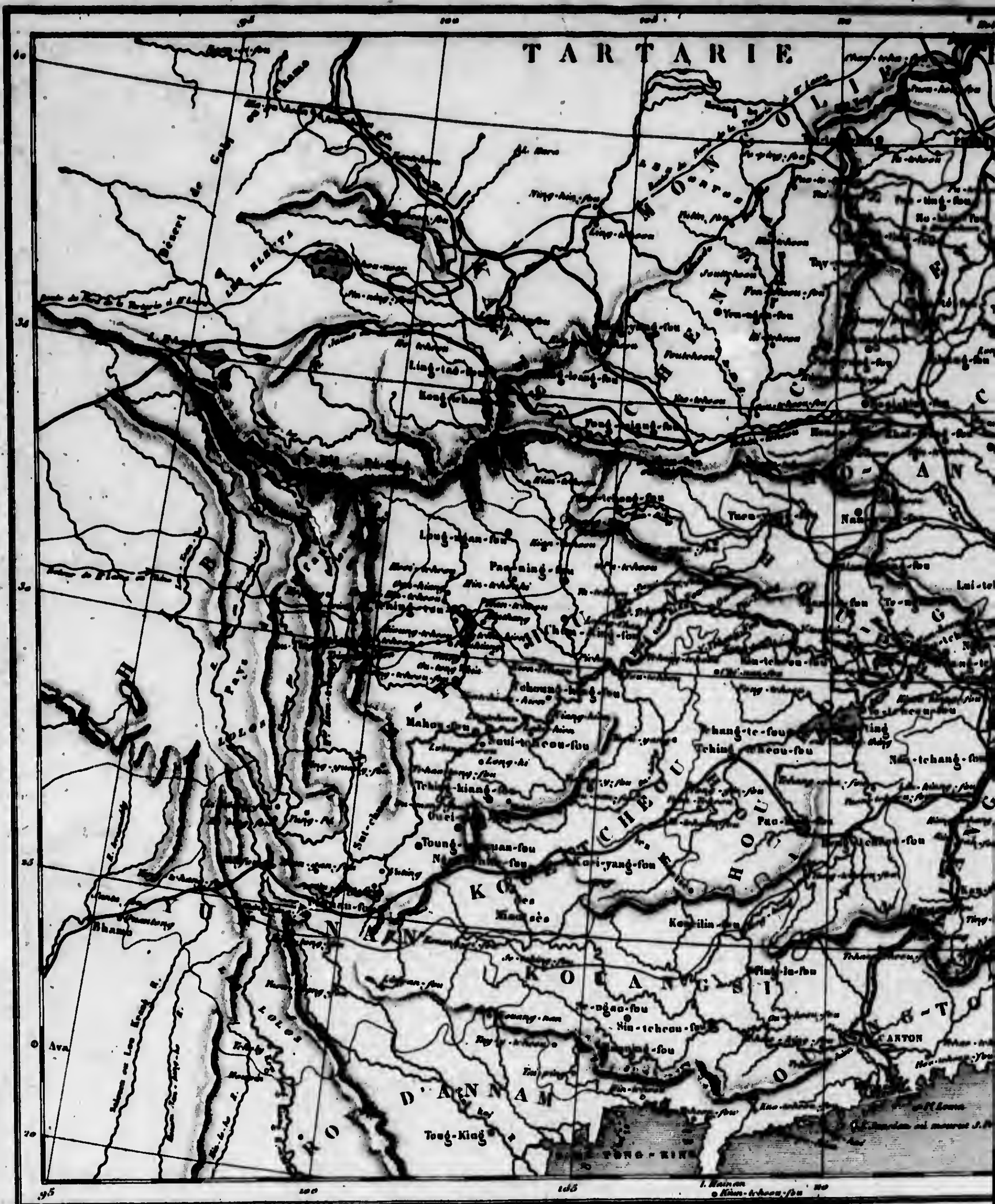
Kilomètres. 50 100 200 300 400 500 600

Cos ou Coru de l'Hindoustan. 25 50 100 150 200 250



MER DU JAPON
MER JAUNE
GRAND OCÉAN
Route suivie par Mr. Hoc.
Ta-Tsien-lou (Point de départ de la frontière de Chine).
Tchiang-tou-fou (Capitale de la Province Sse-Tchouen)
Du-Tchang-fou (Capitale de la Province de Hou-Pé).
Nan-Tchang-fou (Capitale de la Province de Kiang-Si).
Cap Sud
Manille
Gravée par Ch. Dyonnet
Li de la Chine

CHINE



Dressé par A. H. Dufour.

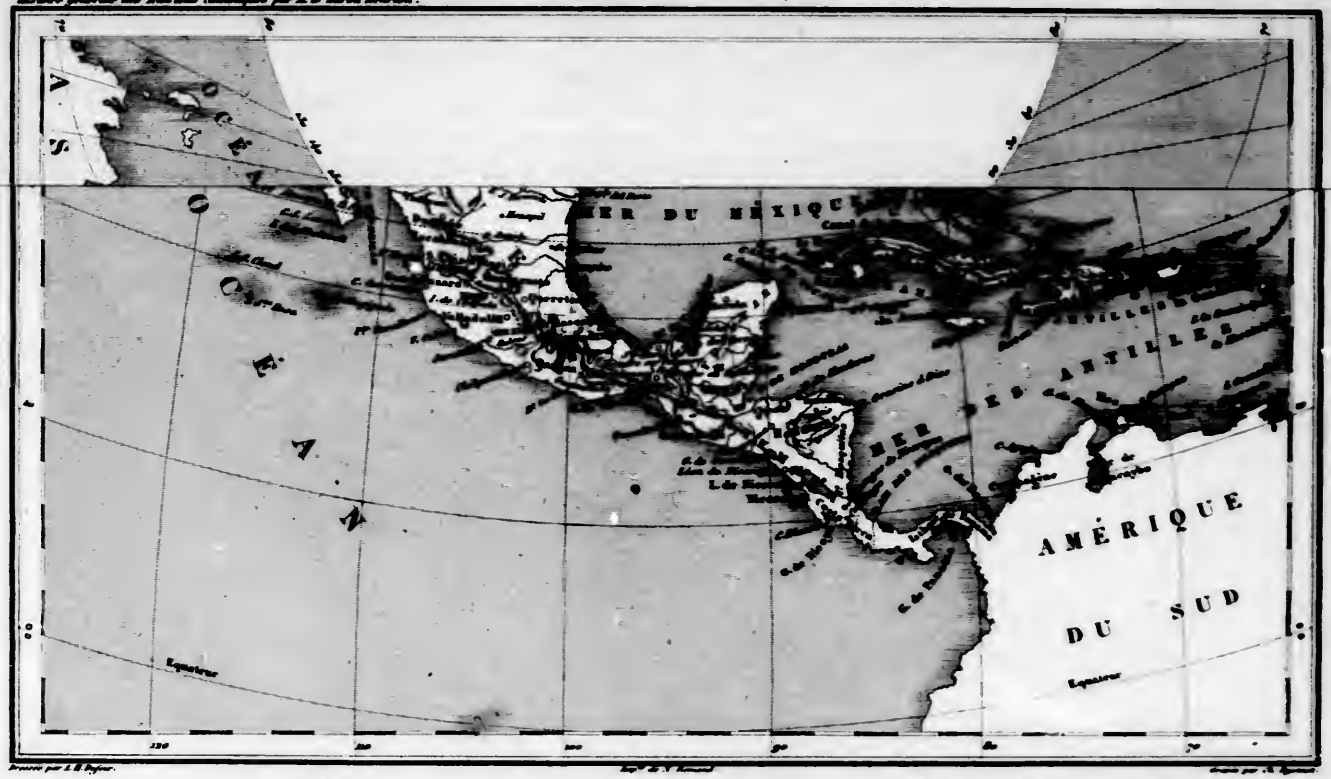
Kilomètres.

CHINE

MER DU JAPON
MER JAUNE
GRAND OCÉAN
CANTON
Route suivie par Mr. Huc.
Ta-Tsien-lou (Point de départ de la frontière de Chine).
Tching-tou-fou (Capitale de la Province Sse-Tchouen).
Ou-Tchang-fou (Capitale de la Province de Hou-Pé).
Nan-Tchang-fou (Capitale de la Province de Kiang-Si).
Manille (I. Luçon)
Li de la Chine.
Gravée par Ch. Eyonnet

AMÉRIQUE DU NORD

Histoire générale des Missions catholiques par M. le Baron Henrion.



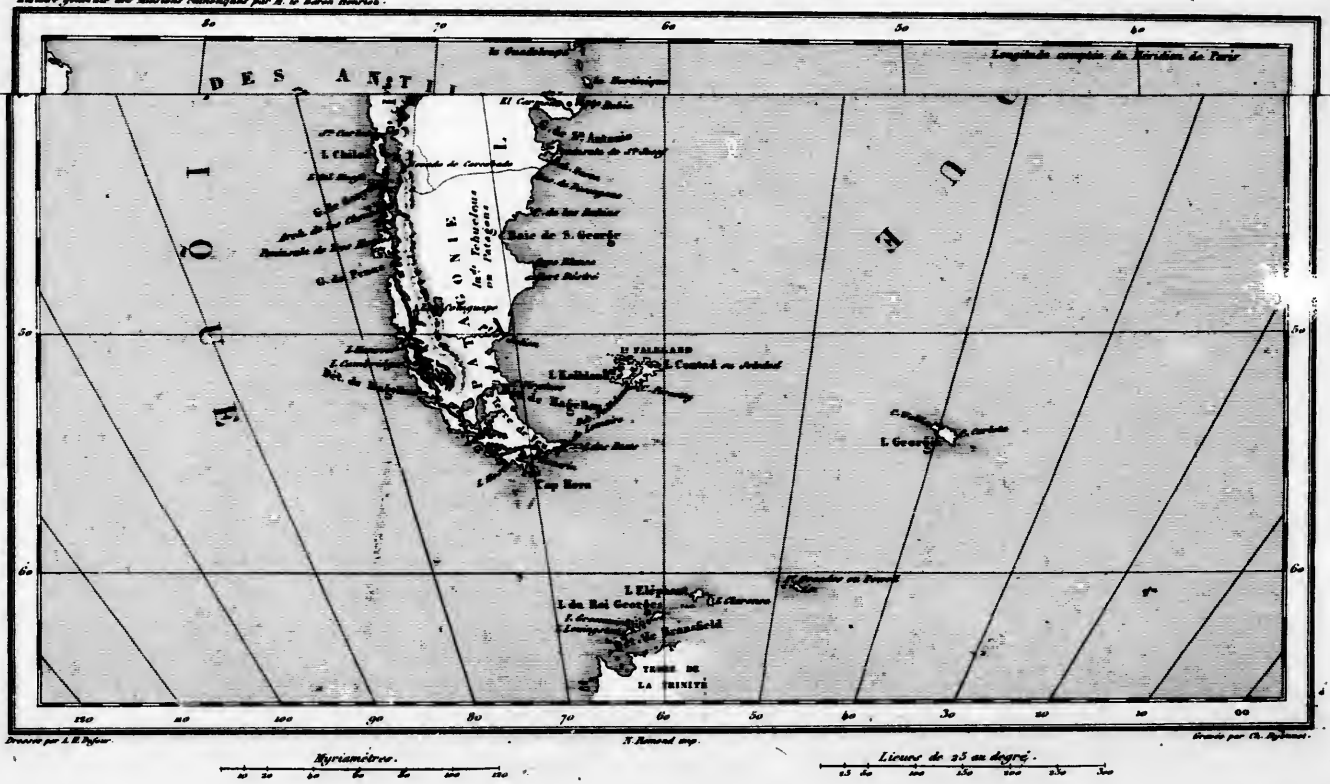
Kilomètres.

Lieues de 25 au degré.

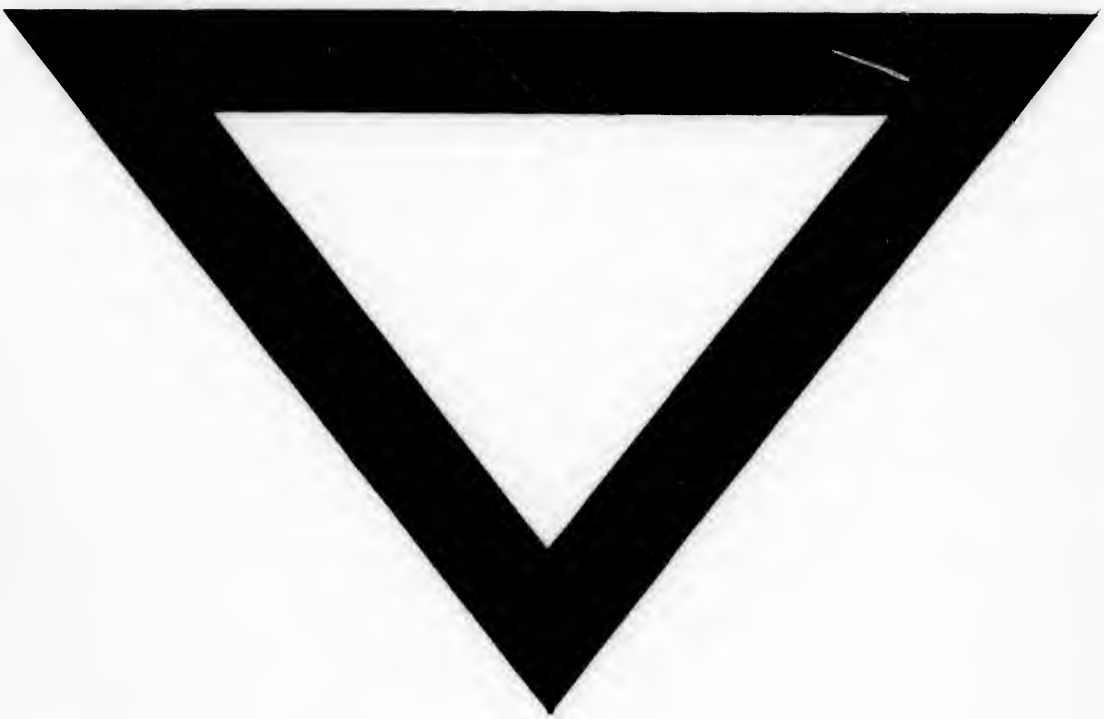
OCÉAN
GROENLAND
GROENLAND
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
OCÉAN GLACIAL
AMÉRIQUE RUSSE
ASIE

GRAND OCÉAN
ATLANTIQUE
AMÉRIQUE DU SUD
MER DU MÉXIQUE
MER DES ANTILLES
Equateur
Equateur
Kilomètres.
Lieues de 25 au degré.

AMÉRIQUE DU SUD.



AMÉRIQUE DU SUD.

Histoire générale des Missions catholiques par M. le Baron Henrion.

PACIFIQUE
ATLANTIQUE
Tropique du Capricorne
Potosi
Salta
Tucuman
Catamarca
La Rioja
Santa Fé
San Luis
Buenos-Ayres
Montevideo
Ouro Preto
S. Paul
Cap Horn
Terre de la Trinité
Myriamètres.
Lieues de 25 au degré.